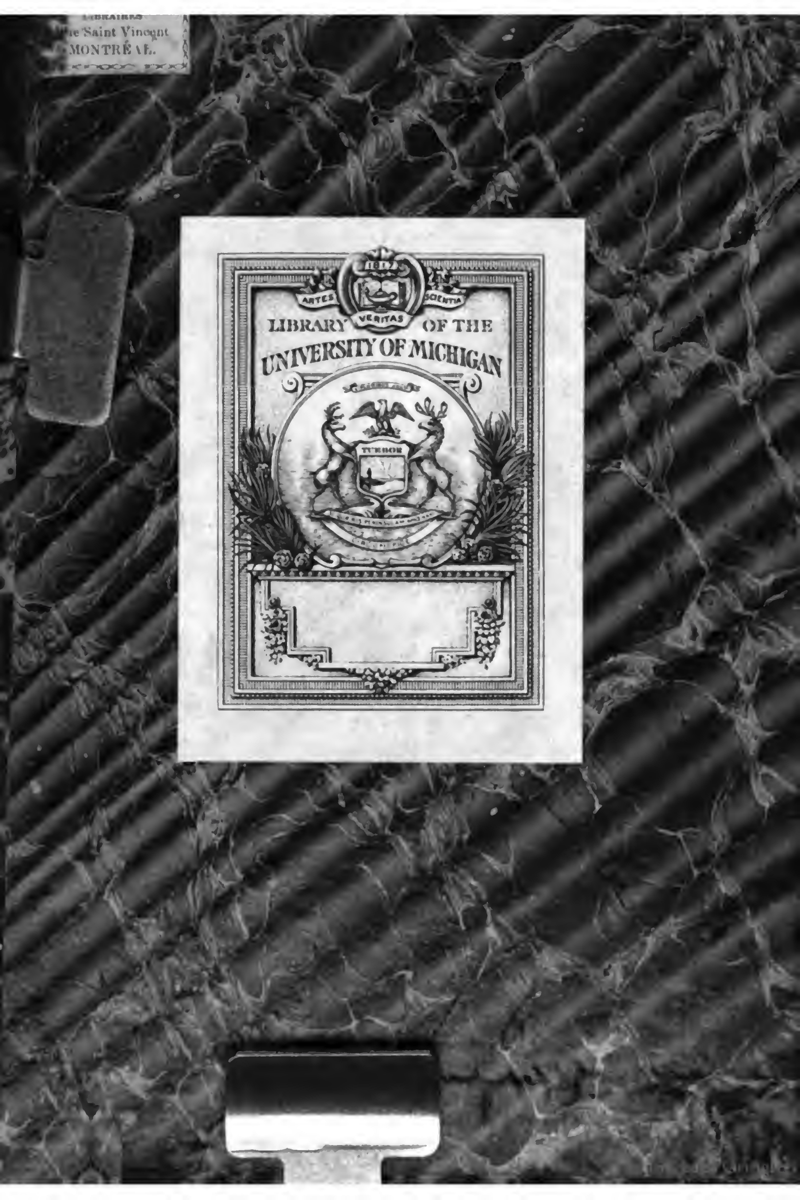




LIBRAIRES
Rue Saint Vincent
MONTRÉAL
1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR



# L'ECHO

DE

# LA FRANCE

# L'ÉCHO

DE

# LA FRANCE

## REVUE ÉTRANGÈRE

DE

## SCIENCE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

LOUIS RICARD

AVOCAT.

*Réaliser le bien et contempler le beau.*

---

VOL. III.

MONTRÉAL

IMPRIMÉ PAR M. LONGMOORE & CIE., GRANDE RUE ST. JACQUES

1866.

L'ECHO DE LA FRANCE. Recueil de littérature, sciences, philosophie, beaux-arts, histoire, religion, politique, etc., etc., d'Europe, parait tous les mois, et contient de 100 à 150 pages chaque livraison, formant à la fin de l'année 2 volumes d'environ 1600 pages, renfermant plus de matières que 3 volumes ordinaires.—Abonnement $3 par an ou $5 pour 2 ans payable d'avance—le No. se vend 30 cents.—S'adresser franco à Louis Ricard, Dir., No. 423 Rue Graig, vis-à-vis le Champ de Mars, Montréal, Canada.

Se mettre au niveau des connaissances nouvelles, et des hautes questions qui, tous les jours, surgissent en France et en Europe, répandre parmi le peuple le goût d'une belle et saine littérature, donner aux hommes instruits l'occasion de se remémorer, tout en se délassant, au milieu de leurs études journalières, fournir à tous des lectures à la fois morales, amusantes et instructives puisées à bonnes sources, tel est le but que se propose l'*Écho de la France*. Les personnes approuvant cette ligne de conduite de la Revue sont priées de solliciter le concours de leurs amis à son développement.

Avis.—Les personnes en dehors de Montréal qui aimeraient à se charger de l'agence de l'*Écho de la France*, voudront bien nous faire connaitre leur nom et conditions ; Ecrire —franco—à L. R.

L'*Écho de la France* est aussi à vendre chez Dalton, coin des rues Craig et St. Laurent, chez MM. Fabre et Gravel, Rue St. Vincent, et chez M. E. Beaudry, bijoutier, coin des rues St. Vincent et Notre-Dame.

# L'ECHO
# DE LA FRANCE.

## REMARQUE.

Le trosième volume de l'*Echo de la France* qui commence aujourd'hui, s'ouvre sous des auspices des plus favorables pour assurer son extension comme pour établir sa stabilité.

Nous croyons en effet, qu'à présent le caractère de notre Publication est parfaitement établi; et à ceux qui pourraient encore en douter, nous ne serons que trop honorés de pouvoir leur offrir en garantie nos premières maisons d'éducation de Montréal, car les deux premiers volumes de l'*Echo de la France* ont servi à récompenser et couronner les efforts des heureux lauréats de plusieurs de nos grandes Institutions. Nous avons été extrêmement flattés de la haute distinction ainsi accordée à notre Publication, et nous devons en exprimer publiquement nos remercimens au Collége de Montréal, notre Alma Mater, cette vieille et toujours belle institution sous la direction éminente des MM. de St. Sulpice; aux Dames de la Congrégation, les nobles héritières des grandes qualités de la Sœur Bourgeois; aux Rév. Pères Jésuites, ces maîtres dans l'art d'enseigner; aux Chers Frères de la Doctrine Chrétienne, hommes sublimes dans leur modestie et leur dévouement, et enfin au Couvent d'Hochelaga, cette belle et florissante école en tout digne de ses sœurs ainées.

Avec une telle approbation nous pouvons marcher tête haute, et nous sommes déjà récompensés du travail considérable qui a absorbé toutes nos veilles pendant les derniers huit mois.

Nous continuerons donc, pleins d'espoir, notre œuvre de propagation d'une bonne et saine littérature. Et en même temps que la religion et la morale seront tou-jours respectées dans notre recueil, nos lecteurs y trouveront encore à l'avenir comme par le passé, toutes les grandes questions du jour dans l'ordre politique, littéraire et scientifique à côté de bluettes charmantes et à la fois instructives.

# LA GUERRE

ET

# LA CRISE EUROPÉENNE.

On raconte que le dernier roi des Lombards, Didier, lorsque du haut des remparts de Pavie il put contempler l'armée de Charlemagne qui s'étendait à perte de vue tout autour et dont les armures reluisant au soleil rendaient l'aspect plus formidable, s'écria dans son effroi : " Du fer, du fer, grand Dieu ! que de fer ! "

Le souverain qui aujourd'hui règne sur la Lombardie et sur le reste de l'Italie n'est point assiégé dans sa capitale, mais le pays n'en est pas moins inondé de soldats,—les siens, bouillans d'ardeur, sur la rive droite du Mincio,—ceux d'un ennemi intrépide et aguerri sur l'autre rive. Le déploiement militaire ne se borne pas à la péninsule italique, il n'est pas moindre, il est plus grand de l'autre côté des Alpes, au nord. D'immenses rassemblemens d'Autrichiens, de Prussiens et d'autres soldats allemands sont à la veille de se ruer les uns sur les autres. Des armées bien plus nombreuses que celles qui en 1813 et 1814 se disputaient l'empire du monde dans les plaines de la Saxe ou sur le sol de l'empire français sont prêtes à s'entre-tuer. Quiconque aime la paix comme un souverain bien et déteste la guerre comme la plus cruelle des extrémités a lieu, en présence du spectacle qu'offre l'Europe centrale, de répéter avec douleur les paroles de l'infortuné Didier : *Ferrum, ferrum ! eheu ferrum !*

Il y a moins de deux mois, l'Europe semblait dans une paix profonde, car personne alors ne considérait comme possible de longtemps l'explosion d'une guerre générale. Il y avait bien dans les esprits une vague inquiétude, mais ce sentiment était rétrospectif : il s'appliquait au scandale que venait de causer la guerre de Danemark. On avait vu deux grandes puissances se coaliser contre un petit royaume, sous un prétexte emprunté à la fable du *Loup et de l'agneau*, pour lui ravir des provinces solennellement garanties par des traités qu'elles mêmes avaient signés. On n'avait pas craint ensuite d'entonner, du moins à Berlin, des chants de triomphe, comme si l'on eût ajouté aux fastes de l'armée prussienne quelque haut fait digne de figurer auprès des plus glorieuses batailles du grand Frédéric. L'orsqu'on se fut partagé la Pologne, les puissances spoliatrices avaient au moins respecté la pudeur publique ; elles s'étaient abstenues de célébrer leur exploit de grand chemin. La campagne du Danemark était pourtant un fait accompli. Cette petite nation, si recommandable par sa probité, son calme et son courage, avait bu le calice jusqu'à la lie. Elle avait succombé et s'était résignée. Les

duchés de l'Elbe étaient reconnus la légitime propriété des envahisseurs. Le ciel semblait redevenir serein. A la vérité, les deux cabinets parés des faciles lauriers de Duppel et du Danevirke étaient mal d'accord. Ils se querellaient et se raccommodaient tour à tour. Les deux souverains se donnaient des rendez-vous où ils s'embrassaient avec une tendresse dont l'histoire vérifiera la sincérité, et le lendemain leurs ministres échangeaient des notes désobligeantes. L'Europe détournait les yeux de ce tableau, qui l'humiliait, parce que sa conscience lui disait que, par son inaction en face du méfait, elle s'en était rendue solidaire; mais elle supposait que la division du butin finirait à l'amiable et bientôt. On s'était entendu au sujet de Lauenbourg, il en serait de même pour le reste. Tout à coup un cri étrangement accentué est parti de Berlin; une des deux puissances copartageantes, celle qui notoirement avait entraîné l'autre, prétendit qu'elle était menacée par sa complice, qui était bien éloignée de semblables desseins. Tout absorbée par l'apaisement de ses difficultés intestines et particulièrement de l'interminable différend de la Hongrie, l'Autriche n'aspirait qu'à vivre en paix avec ses voisins, et c'était pour sauver la paix en Allemagne qu'elle s'était prêtée à l'entreprise contre le Danemark. Elle était pourtant lasse de toutes les complaisances qu'il lui avait fallu avoir, mécontente de ce que dans le règlement de l'avenir des duchés de l'Elbe ravis aux Danois on lui en demandât sans cesse de nouvelles et blessée de ce qu'on prétendît lui arracher indéfiniment des concessions indignes de son rang et de sa renommée; mais il faudrait de grandes ressources d'imagination ou une hardiesse illimitée pour convertir en un plan d'agression cette lassitude et ce malaise que l'Autriche ne dissimulait pas. A l'appui de ses accusations inattendues contre l'Autriche, soit pour leur donner un air de sincérité, soit pour d'autres raisons plus pratiques, la Prusse a armé. L'Autriche aussitôt a cru devoir faire de même. Les puissances secondaires de l'Allemagne, ne voulant pas se trouver sans moyens de résistance au milieu du conflit, se sont livrées aussi à des armemens. Sur ce, la Saxe a reçu de la Prusse une allocution menaçante imitée encore de la fable du *Loup et de l'agneau*, qui paraît être en grande vogue sur les bords de la Sprée. Pendant que ces incidens se passaient, les armemens, au lieu de s'arrêter, se développaient à vue d'œil. La Prusse convoquait le ban, l'arrière-ban. L'Autriche faisait pareillement un appel général. Autour d'elles, on suivait plus ou moins leur exemple. La Germanie est donc hérissée de baïonnettes; les remparts de ses forteresses sont garnis de canons. Il y a peu de jours, le *Times* calculait que près de 2 millions d'hommes étaient réunis sous les drapeaux ou au moment de l'être sur le territoire de la confédération ou de ses dépendances. Les armées prussiennes et autrichiennes se sont rapprochées des frontières communes. Elles sont en face l'une de l'autre. Vienne la déclaration de guerre, et la bataille ne se fera pas attendre, la poudre parlera immédiatement; mais le jour où les hostilités commenceraient serait un jour de deuil en Europe, je ne dis pas assez, un jour où les hommes généreux seraient saisis d'indignation contre les promoteurs de cette pertubation générale.

Ce réveil de l'esprit guerrier et ces préparatifs d'une guerre imminente, c'est un désappointement amer pour les amis du progrès. Ils

croyaient et disaient hautement que la paix du monde civilisé se consolidait chaque jour, que la guerre était de plus en plus réputée une barbarie, une folie, la pire de toutes par l'argent qu'elle coûte, par la dévastation qu'elle sème, et surtout par le sang dont elle inonde la terre. On se flattait d'avoir définitivement mis un frein aux passions belliqueuses. Depuis 1848, on avait à peu près partout fait rentrer sous la loi du droit commun et dépouillé de leur ascendant les aristocraties d'origine militaire, qui ne voyaient de noble profession que celle des armes et aimaient la guerre comme leur propre élément. En dernier lieu, l'inauguration du principe de la liberté commerciale avait paru opposer au génie de la guerre un obstacle presque insurmontable. Les esprits raisonnables croyaient que ces liens commerciaux auraient assez de force pour rendre presque impossible la rupture à main armée entre les états. Maîtresses désormais de leurs destinées, les nations, se disait-on, raisonnent et calculent. La solidarité de leurs intérêts réciproques va leur être évidente, car elles en recueilleront les bienfaits à tout instant. Comment donc consentiraient-elles désormais à recourir aux armes à moins d'avoir les motifs les plus pressans, leur indépendance à garantir, leur honneur à sauver d'une atteinte profonde, leur territoire à protéger contre un envahissement ?

Il est à noter que les classes qui, dans la société européenne, représentent plus directemeut la démocratie donnent de toutes parts leur adhésion aux idées de progrès par la paix. Ces mêmes classes avaient jusque-là montré un patriotisme admirabe de générosité, mais ardent et ombrageux. En s'éclairant, elles en ont adouci les aspérités et tempéré les emportemens. Plus que les classes moyennes, elles sont résolues à ne supporter de l'étranger aucune injure, et à rendre violence pour violence. Elles sont donc communément plus empressées à mettre leur sang et leur dernier écu à la disposition de la patrie dans le cas d'un péril à surmonter, d'une offense à repousser et à venger. En France, s'il le fallait, il n'y aurait qu'à frapper du pied la terre pour en faire sortir une armée innombrable et dévouée d'ouvriers et de paysans qui se précipiteraient à la frontière, comme la France entière le fit au temps de Valmy, de Jemmapes et de Fleurus; mais de nos jours et dans ces derniers temps l'ouvrier et le paysan ont dépouillé l'humeur agressive contre l'étranger. La guerre ne serait acceptée d'eux que si l'honneur national le commandait hautement. L'ouvrier et le paysan n'admettent plus qu'on les considère comme de la chair à canon, et qu'un gouvernement ambitieux ait le droit de les envoyer à la boucherie pour l'accomplissement de ses projets. Ce n'est pas eux qui diraient: *Morituri te salutant*, à moins que le salut de la patrie ou sa dignité n'exigeât qu'ils lui fissent tous les grands sacrifices. Toute l'Europe occidentale en est là aujourd'hui. L'ouvrier et le paysan y apprécient la paix, la bénissent comme l'instrument de leur progrès, comme le palladium des libertés nationales qui sont leurs garanties, comme le génie bienfaisant sous les auspices duquel ils arriveront, moyennant d'énergiques efforts, à avoir leur part de tous les bienfaits moraux et matériels de la civilisation. D'ailleurs ils n'ignorent pas que plus que personne ils supportent le fardeau de la guerre. On n'a pas pris suffisamment la peine de les familiariser avec l'histoire ; parmi eux cependant s'est perpétuée la tradition de l'épuisement et de la misère affreuse où les guerres de Louis

XIV avaient réduit leurs pères. L'ouvrier et le paysan de nos jours ont assez vu et assez réfléchi pour savoir que la guerre, outre qu'elle leur prend leurs fils pour les immoler, tarit, en s'appropriant les capitaux pour les dévorer, la source du travail, dont ils subsistent, et celle de la prospérité publique, qui fait leur bien-être, et détruit la matière première des améliorations publiques, dont l'espoir les soutient et les anime. A leurs yeux, la guerre est une calamité qui n'est acceptable que quand c'est le moyen de repousser ce qui serait un malheur plus poignant pour un peuple civilisé et grand, la perte de son indépendance ou de son honneur.

Ce n'est donc pas le débordement des passions populaires qui a mis l'Europe à deux doigts de la guerre, d'une de ces guerres comme il n'y en a pas eu depuis 1815, car ce serait bientôt une conflagration générale. Ce n'est pas davantage le déréglement des goûts belliqueux des anciennes aristocraties : celles-là ont été dépouillées de toute prépondérance dans les affaires publiques. Ce n'est pas non plus une aberration des écrivains ou des orateurs politiques; les publicistes qui ont le don de se faire lire, les orateurs qui ont l'oreille du public, ont en général très peu de sympathie pour la guerre. Ils la traitent comme il convient, et la dépeignent sous ses véritables couleurs, qui ne sont pas séduisantes. Le mouvement n'est pas parti des armées, qui chercheraient dans la guerre,—individuellement des occasions d'avancement,—collectivement le moyen d'exercer la suprématie dans l'état. En Prusse, en Italie, en Autriche, partout en Europe, les armées sont disciplinées et soumises à la loi. Nulle part il n'existe des prétoriens imposant leurs caprices aux souverains. De toutes parts les militaires, respectueusement rangés autour du drapeau, attendent du prince le signal qui doit enflammer leur courage et éveiller leur ambition. Je ne parle pas des manufacturiers et des grands commerçans ; ceux-là sont connus pour leurs dispositions pacifiques. La paix est pour eux l'objet d'un culte, et en s'inspirant de l'esprit de dénigrement on a pu même dire que c'étaient des partisans de la paix à tout prix.

Le fait capital de la situation, celui sur lequel il y a le plus lieu d'insister, c'est qu'aucune puissance n'a des griefs qui l'autorisent à déclarer la guerre; la dignité d'aucune d'elles n'a reçu de blessure, aucune d'elles n'a été offensée ni outragée, aucune d'elles n'a éprouvé un dommage tel que, pour en avoir la réparation, elle doive faire la guerre.

Il est d'usage qu'avant de déclarer la guerre les gouvernemens publient un manifeste où ils font connaître à tous, auprès et au loin, *urbi et orbi*, les motifs qui les ont déterminés à cette résolution extrême. Ils jugent avec raison qu'ils doivent des explications au monde civilisé, dont la guerre révolte les sentimens d'humanité. Or comment s'y prendraient la Prusse et l'Italie pour justifier leur entreprise belliqueuse ? Je ne parle que d'elles deux parce que tout porte à croire que l'agression viendrait de l'une ou de l'autre, ou pour mieux dire des deux simultanément. La troisième des puissances qui sont engagées, l'Autriche, subira la guerre, et une fois dans le conflit fera de son mieux pour en sortir à son avantage ; mais elle ne la recherche pas. Son désir notoire serait de l'éviter. La Prusse dira-t-elle qu'elle a été provoquée par l'Autriche ? Le gouvernement prussien est un grand gouvernement, éclairé, auquel tous les princes qui ont régné à Berlin depuis le commencement du siècle ont laissé des traditions d'honnêteté. Et pourtant,

s'il tenait un pareil langage, personne au monde ne le croirait. Le cas de l'Italie est-il plus favorable dans la circonstance? Les Italiens prétendent que Venise est à eux. Il faut cependant remonter l'histoire jusqu'à l'empire romain pour y trouver l'union de Venise avec l'Italie sous un seul et même souverain. Certainement ce fut une faute en 1797 que de détruire l'indépendance de Venise pour en transférer la souveraineté à une puissance allemande; certainement Venise à conquis par sa noble attitude en 1848 les sympathies des libéraux de l'Europe et du monde; certainement il est désirable que Venise cesse de porter un joug qui lui pèse et dont les inconvéniens pour l'Autriche elle-même sont reconnus de celle-ci. Eefin il est probable que, s'ils étaient rendus les arbitres de leur destinée, les Vénitiens aujourd'hui préféreraient au rétablissement de leur indépendance leur annexion au royaume d'Italie. Suit-il de là que le roi d'Italie soit fondé à soutenir qu'on le dépouille et qu'on l'offense en refusant de lui livrer la Vénétie, et que pour la conquérir il est autorisé à prendre aujourd'hui les armes? Les Italiens sont habiles à rédiger des documens; je doute pourtant qu'ils parviennent à dresser un manifeste à cet effet qui supportât la discussion. Parce qu'il est désirable, sauf l'approbation explicite des Vénitiens consultés à cet effet, que Venise soit incorporée au royaume d'Italie, est-ce une raison suffisante pour que l'Italie déclare la guerre à l'Autriche afin de la contraindre sur l'heure à lui céder Venise? Où donc en serait-on, et que resterait-il d'un droit public quelconque, si à tout instant il était licite d'accomplir sur l'heure par la force des armes tout ce qui est désirable par cela seul que c'est désirable? Il s'est introduit de nos jours plus d'une innovation dans la politique, et il faut s'en applaudir, car la plupart de ces nouveautés sont heureuses et fécondes; mais ce ne serait pas une innovation avouable que celle qui consisterait à récuser la patience et la temporisation comme des expédiens usés, à ériger en principe que, lorsqu'une question se présente, elle doit être résolue à la minute, et à poser en règle que le sabre est le seul moyen de dénouer les difficultés. Cette nouveauté prétendue serait le retour aux usages de la barbarie.

Les Italiens disent que la paix armée les fatigue et les épuise; mais la guerre les épuiserait bien davantage. Où ont-ils en effet les moyens de la faire? Non qu'ils soient dépourvus de courage et de discipline, à cet égard je suis persuadé qu'ils feraient leurs preuves et fourniraient une honorable carrière; mais ils manquent des ressources matérielles que la guerre réclame. La vérité, que les peuples doivent, aussi bien que les rois, se résigner à entendre, la vérité est que les Italiens, qui avaient déployé un admirable esprit de conduite avant d'être unis en un seul état, n'ont plus été les mêmes après qu'ils ont formé un seul corps, du Mincio à l'extrémité méridionale du ci devant royaume des Deux-Siciles. La sagesse qu'on avait remarqué en eux jusque-là a éprouvé une éclipse totale sur un point essentiel, les finances. Ils n'ont pas su se faire un budget. Ils ont accumulé déficit sur déficit. Tandis que les plus habiles financiers sont unanimes à professer que l'emprunt est une ressource à réserver pour les temps de guerre, ils ont fait en temps de paix des emprunts énormes à l'étranger, en France surtout, malheureusement pour les petits capitalistes de Paris qui y ont englouti leurs épargnes. Ils ont totalement manqué de résolution pour se procurer par l'impôt des recettes en

rapport avec leurs dépenses, ou pour abaisser leurs dépenses au niveau de recettes possibles. Cette lourde faute, dont ils sentent la gravité maintenant, n'est pas imputable à leurs ministres des finances. M Sella leur recommandait loyalement de s'imposer. M. Scialoja leur a répété de toutes ses forces ses recommandations salutaires. Ils ont fermé l'oreille jusqu'à ce qu'il fût trop tard. Ils se sont donné la sasisfaction de proclamer de belles sentences. Ils se sont nourris de réminiscences de la république romaine complétement hors de saison aujourd'hui. De même que le sénat romain après la bataille de Cannes vendait aux enchères le champ sur lequelle était campé Annibal aux portes de la ville, ils ont pensé qu'ils donneraient un magnifique exemple de fierté patriotique en revendiquant avec éclat comme leur propriété Venise et le fameux quadrilatère.

Par là, au jugement des hommes les plus expérimentés, de leurs amis les plus sincères, ils ont gâté leur situation. Par ces menaces inconsidérées, ils ont irrité un ennemi qu'ils avaient intérêt à apaiser, afin qu'une fois entré sur le terrain de la conciliation, on pût négocier et traiter de la cession de la Vénétie à des conditions équitables, sur lesquelles, quand on eût été de sang-froid, on serait vraisemblablement tombé d'accord.

MICHEL CHEVALIER.

(A continuer.)

---

# LA CLEF D'OR.

NOUVELLE.

---

## I

### DEUX VOISINS.

Ils étaient voisins, lui austère, ridé, séculaire ; elle riante, fraîche, toute jeune. On aurait dit un vieillard debout et regardant pour la protéger une enfant assise à ses pieds ; ou bien encore un chêne antique étendant l'ombre de ses rameaux puissants sur la fleur éclose dans la mousse. Ces voisins qui prêtent tant à l'antithèse étaient tout simplement un bon vieux château et la maison moderne bâtie contre la fabrique sa voisine. Une aire et un nid côte à côte. En réalité, un immense jardin à allées droites, deux champs, un verger, un chemin bordé d'énormes fossés, un étang aux eaux dormantes, un parc anglais les séparaient ; mais, vus du coteau voisin, enserrés dans les mêmes bois, enveloppés dans les mêmes rayons ils avaient l'air de ne faire qu'un et d'être posés là pour se servir mutuellement de repoussoir. L'aspect sombre du vieux château faisait ressortir l'aspect coquet de la jeune fabrique, et la maison blanche mais comparativement modeste de la fabrique donnait une grande majesté à la vieille demeure féodale. Bien qu'il fût placé dans une partie de la Basse-Bretagne aujourd'hui à peu

près francisée, le château portait un nom de race, un nom dur, un nom breton, il s'appelait Kermarc'hat; la maison avait un nom gracieux tiré du dictionnaire moderne, elle s'appelait la villa Bruyère. Entre les propriétaires existait la même différence. Les uns étaient de pure race celtique, les autres n'étaient devenus Bretons que par transplantation, mais par un de ces revirements sociaux qui se voient fréquemment de nos jours, le château était devenu la propriété des étrangers, et aux anciens propriétaires du sol appartenait l'habitation moderne. Cela remontait loin déjà.

A son retour de l'émigration le représentant de la famile Kermarc'hat avait trouvé sa terre patrimoniale en vente. Elle avait été donnée à un établissement public qui avait sagement attendu, pour la métamorphoser en argent comptant, que les chaînes qui retenaient la sécurité générale captive fussent enfin brisées. L'orage révolutionnaire avait tout détruit, tout consumé; le ciel noir de la politique semblait avoir épuisé ses éclairs et ses foudres, et aux membres d'un Directoire méprisé et impuissant succédaient les trois consuls dont l'un avait nom Napoleon Boneparte. Devant Kermarc'hat mis en vente, trois concurrents se trouvèrent en présence: l'ancien propriétaire; M. Basile Richon, un petit commerçant devenu fournisseur des armées qui s'était obscurément mais assez honnêtement enrichi; un grand armateur de Nantes, M. de Morinville, qui avait la fantaisie de posséder une terre dans la partie pittoresque de la Bretagne où un hasard l'avait conduit. Avant l'adjudication, l'armateur avait déclaré à M. de Kermarc'hat que, reconnaissant pleinement ses droits, respectant ses souvenirs, il se fût immédiatement retiré s'il n'y avait pas eu un troisième acheteur, et qu'il était décidé à ne prendre part à l'enchère que dans le cas où M. de Kermarc'hat s'avourait vaincu dans la lutte qui se préparait.

Touché de cette délicatesse de procédés, le vieux gentilhomme lui avait pour toute réponse tendu sa main loyale, et ainsi avait commencé entre deux familles jusque-là parfaitement inconnues l'une à l'autre une liaison qui devait être durable.

En conséquence de ces arrangements, la lutte avait commencé entre M. de Kermarc'hat et M. Basile Richon. Emporté par le désir bien légitime de redevenir possesseur de la maison de ses pères, le vieil émigré outre-passa de beaucoup le prix que l'état actuel de sa fortune lui permettait de mettre et cependant il dut se retirer. Mais, en quittant la lice, le front pâle d'émotion, les yeux mouillés de pleurs involontaires, il eut la consolation de voir sa place prise par l'armateur nantais. Celui-ci avait heureusement une fortune sans proportion avec celle de son concurrent. Un peu pour M. de Kermarc'hat et beaucoup pour lui-même, il poursuivit aveuglément son but et demeura adjudicataire. Comme c'étaient les pauvres qui devaient profiter du prix excessif de cette acquisition, il ne songea pas à regretter les quelques poignées d'or de trop qu'il y jetait. A cette époque, ses coffres regorgeaient d'or.

Après l'adjudication on vit l'ancien propriétaire reconduire amicalement le nouvel acquéreur à sa voiture; huit jours plus tard ils se retrouvaient tous les deux à Kermarc'hat. Pour ne pas s'exiler entièrement de cette terre qu'il aimait, avec cet amour puissant qu'on porte au sol longtemps possédé, M. de Kermarc'hat avait demandé qu'on lui concédât une vieille gentilhommière en ruines qui avait précédé

le château et qui était devenue un humble moulin. Le nouveau propriétaire y avait consenti. Quelques champs et un verger avaient été joints au moulin, et voilà pourquoi le château de Kermarc'hat, autrefois majestueusement isolé au milieu de ses bois et de ses landes, avait maintenant un voisin.

Les années passèrent, et pendant ces années étranges pleines de bouleversements incroyables, de troubles profonds, d'événements inattendus, la fortune des deux familles subit des revirements imprévus. Des pertes nombreuses, un amoindrissement de commerce par suite du blocus continental, un enfant prodigue, appauvrirent le riche armateur. Le fils qui lui succédait, étant moins habile que lui, avait été moins heureux, son petit-fils avait tourné le dos à la carrière commerciale et il ne restait plus à celui-ci que cette terre de Kermarc'hat dans laquelle avaient été taillées deux autres parts.

Chez les Kermarc'hat, au contraire, la fortune avait pris une marche ascendante. Le fils du vieux comte de Kermarc'hat, reconnaissant que l'oisiveté réduirait forcément à néant son mince patrimoine, s'était lancé dans l'industrie. Il était intelligent, il avait du caractère, il réussit. Avec le temps le moulin était devenu une fabrique assez importante, une villa s'était élevée sur les ruines de la gentilhommière, et il était mort laissant son petit-fils à la tête d'un établissement en pleine voie de prospérité. Maintenant que la fortune dépend en grande partie de l'usage que chaque homme fait de son argent, de son esprit, de ses aptitudes, ce changement peut très-bien s'opérer d'une génération à l'autre.

Les modifications apportées par l'aveugle et capricieuse fortune dans les destinées des deux familles n'avaient pas un instant rompu la bonne harmonie née de la poignée de mains qu'avaient échangée les deux ancêtres en 1802, et elle allait devenir plus intime par une alliance. La société des environs n'avait encore reçu aucune annonce officielle et cependant elle n'ignorait plus qu'André de Kermarc'hat épousait Hippolyta Talbot, l'héritière appauvrie du riche armateur nantais dont Louis XVIII avait reconnu le dévouement en lui accordant des lettres de noblesse.

## II

### LA RÉUNION DE LA SAINT-VINCENT

Le château de Kermarc'hat avait une splendeur extérieure que les années n'avaient pas fait pâlir, et il conservait encore à l'intérieur quelque chose des réparations somptueuses que lui avait faites le premier Morinville.

Le salon de réception surtout, qui était très-vaste, était très-richement meublé. Autrefois on venait faire visite à Kermarc'hat uniquement pour admirer l'ameublement en damas jaune broché, qui n'avait pas son pareil dans le pays. Maintenant on ne recevait plus guère à Kermarc'hat, et, le plus souvent, on voyait fermées les hautes persiennes de ce grand salon condamné à la plus majestueuse des solitudes ; mais la veille de la Saint-Vincent, la famille de Morinville s'y trouvait réunie. Ce jour-là on fêtait le chef actuel de la famille et quelques invitations avaient été faites.

M. de Morinville, qu'une demi-paralysie avait prématurément vieilli, était assis dans son fauteuil, au coin de la cheminée en marbre rouge. Sa figure, belle encore et vénérable à coup sûr, n'annonçait pas que son intelligence fût demeurée entière. On le devinait, la pa-

ralysie n'avait pas seulement roidi les membres et affaibli l'organisme, elle avait mystérieusement frappé les parties immatérielles de notre être qui s'appellent la pensée et la mémoire.

De l'autre côté de la cheminée s'asseyait Mme. de Morinville, née Morinville. Sur sa longue figure, orgueilleuse et sévère, l'œil cherchait en vain un pli où se fût réfugiée la bonté, cette séduisante hôtesse des physionomies humaines. Il y avait de la fermeté sur ce front aux nobles contours, de l'intelligence dans ces yeux saillants aux regards scrutateurs, de la finesse dans cette bouche presque sans lèvres et coupée si droit, qu'elle faisait un peu l'effet d'une incision pratiquée entre les joues; mais la bonté était absente.

Il y a des vertus chagrines.

Les vertus pratiquées par madame de Morinville étaient de ce nombre.

Elle avait tant gémi sur l'abaissement relatif de sa maison amené par un décroissement fâcheux de fortune, sa nature orgueilleuse s'était tellement identifiée avec cette opulence dont sa jeunesse avait senti l'enivrant prestige et qu'elle aurait voulu transmettre à son fils, que ses regrets avaient fini par dégénérer en une maladie noire chronique. Son mari n'en avait que faiblement ressenti les effets, grâce au bouc émissaire qu'il lui avait offert en la personne d'une fille née d'un premier mariage. Celle-ci avait eu beaucoup à souffrir du caractère dur et jaloux de sa belle-mère, et, un peu pour échapper à ce joug, elle s'était mariée très-jeune et contre le gré de sa famille à un Espagnol réfugié qui ne l'avait pas rendue heureuse. A vingt-deux ans elle était veuve, elle avait un enfant et elle acquérait la certitude que la fortune présumée de son mari n'était qu'un mensonge. Antonio Talbot l'ayant dévorée avant son expatriation. De ce côté il ne restait donc rien à son enfant, pas même une famille, car les Talbot avaient quitté l'Espagne et s'étaient fixés on ne savait où. Après quelques années passées dans un isolement complet et dans une misère énervante, la pauvre femme était morte, laissant une petite fille qui n'avait d'autre refuge que la maison de son grand-père. Mme. de Morinville ne s'était pas adoucie en prenant des années; en outre, elle avait un fils, brillamment doué, en qui se résumaient son orgueil et ses tendresses. Elle avait donc reçu à contre-cœur la fille de l'étranger et elle ne l'avait jamais aimée. La petite Hippolyta avait d'abord souffert de cette roideur largement partagée par le fils de Mme. de Morinville; mais l'affection des autres habitants de Kermarc'hat l'en avait peu à peu consolée. Et puis le temps avait apporté des adoucissements. Les amis de sa mère avaient osé lui témoigner leur intérêt, et son oncle Raoul lui-même, après avoir longtemps témoigné le déplaisir que lui causait sa présence, en était arrivé à la supporter et à prendre sa défense vis-à-vis de M. et de Mme. de Morinville. Le bruit avait même couru qu'il n'avait tenu qu'à Hippolyta de devenir la maîtresse de Kermarc'hat en épousant son jeune oncle, de dix ans seulement plus âgé qu'elle; mais l'annonce de son mariage avec son voisin de la villa Bruyère était venue démentir ce bruit et donner tort à ceux qui affirmaient qu'un projet de ce genre avait été formé.

Auprès de M. de Morinville se trouvait sa belle-sœur, Mlle. Hortense de Morinville, une personne d'un âge mûr, dont la taille était restée sur les limites de l'extrême petitesse. Dans cette petite figure encore rose, de ce rose veiné de

rouge qui succède à la fraîcheur, étincelaient des petits yeux noirs et vifs pleins d'une gaieté toute juvénile. Ses mains actives maniaient un crochet avec une inconcevable rapidité, elle n'interrompait son travail que pour s'occuper de son beau-frère. D'un tour de main elle arrangeait ses oreillers, son bonnet ou sa robe de chambre, et, ces petits soins donnés, elle reprenait son travail. Quelques dames de très-respectable aspect séparaient les deux sœurs et à l'extrémité du cercle formé se tenait la sœur de M. de Morinville, Mme. Richon. Ce n'était pas sans se faire beaucoup prier que cette Morinville-là avait consenti à épouser le fils de celui qui, n'ayant pu acheter Kermarc'hat, s'était donné la fantaisie de construire à une demi-lieue du château une très-belle et très-lourde habitation qu'il habitait l'été. Les Richon étaient en général d'une vulgarité désespérante, mais ils étaient cousus d'or, et le mariage avait eu lieu il y avait une vingtaine d'années.

M. de Morinville ne prenait en aucune façon part à la conversation engagée entre ces dames liées par une parenté plus ou moins éloignée.

En ce moment il était question entre elles d'un jeune homme qui, s'il réunissait toutes les qualités dont on le gratifiait, devait être certainement de la famille des phénix.

—Tout le monde m'en parle, disait madame Richon en s'épanouissant ; partout où il se montre, chacun vante sa distinction, son esprit, ses manières.

Mme. de Morinville inclina la tête comme pour dire :

—On ne fait que lui rendre justice.

— Vraiment Cécile a raison, ajouta une des dames présentes, les hommes, les femmes, tout le monde le trouve charmant.

—Oui, oui, s'écria mademoiselle Hortense en prenant aussi l'air épanoui, ce n'est pas parce qu'il est mon neveu que je dis cela, mais il est certain qu'il fait sensation partout.

—Vous verrez qu'il fera un magnifique mariage, dit une dame qui n'avait pas d'enfants.

—Oh ! j'en suis bien persuadée, il épousera qui il voudra, continua madame Richon. C'est un joli garçon, un homme tout à fait supérieur, et, je puis bien dire cela entre nous, c'est un Morinville.

Comme elle prononçait cette phrase vaniteuse mais concluante, la porte du salon s'ouvrit. D'abord bondit dans le salon une fillette en robe courte suivie de près par un gros homme qui faisait mine de la poursuivre, un groupe compacte de jeunes filles et de jeunes gens évidemment fraîchement échappés du collége, les suivait, et deux jeunes filles, qui arrivaient gracieusement appuyées l'une sur l'autre, fermaient la marche.

La plus grande était fort belle. Simplement coiffée avec ses cheveux noirs arrondis en tresses sur son front, elle rappelait ces magnifiques profils de femmes sculptés sur les camées antiques. L'autre était plus jeune, plus petite, ronde de taille, rose de visage avec des sourires sur les lèvres et dans les yeux, jolie mais délicate, malgré ses joues pleines et ses yeux brillants.

—Qui entre ? demanda M. de Morinville en essayant de se retourner sur son fauteuil.

— La jeunesse et M. Basile Richon, répondit Mlle. Hortense.

—Hortense, dis donc à.....à....à ....eh bien, tu ne peux pas me dire le nom....?

—A Hippolyta ?

—Non.

—A Pauline ?

—Non, que diable !

—A moi, mon oncle ! s'écria la jeune fille blonde, à Berthe, n'est-ce pas ?

—Oui, c'est cela, à Berthe....... Hortense ne sait plus dire un nom.

—Que me voulez-vous ?

Berthe s'était agenouillée à ses pieds, sur un coussin, et lui mettait sa figure rose sous les yeux.

—Hippolyta t'a-t-elle montré le ..... le.... le sabre, non, la plume... non.

— Le cachet que M. André lui a envoyé ? elle me l'a montré, mon oncle, il est très-beau.

Elle se détourna et s'adressant à Mme. Richon :

—Connais-tu les armes de Kermarc'hat, maman ? demanda-t-elle.

—Non, je les ai vues, mais je ne m'en souviens plus.

—D'argent à la quintefeuille de gueules ? je crois, dit Mme. de Morinville solennellement.

— Non, ce n'est pas cela. Ah ! je n'ai plus de mémoire. Où est Hippolyta ?

—Me voici, mon père.

Et Berthe s'étant levée, la belle fiancée d'André de Kermarc'hat prit sa place sur le coussin.

—Quelles sont les armes de ton futur mari, mon enfant ?

Hippolyta répondit :

—D'hermines à la quintefeuille de gueules, mon père.

Elle dit cela simplement, d'une voix harmonieuse et vibrante. Sa belle bouche n'eut pas la contraction orgueilleuse qui avait plissé les lèvres minces de Mme de Morinville.

—Raoul... non, André viendrat-il aujourd-hui ? redemanda le viellard.

—Je ne le pense pas, mon père, car je me suis bien gardée de lui dire que c'était demain votre fête.

—Pourquoi ?

—Parce qu'il a des affaires qui l'appellent à Rennes, et qu'il se doit tout entier à ce grand procès que le malhonnête associé de son père lui a intenté.

La raison parut bonne au vieillard, et Hippolyta se releva

—Si vous dansiez ? s'écria tout à coup la petite Pauline Richon ; il y a des messieurs.

—Dansez, oui, dansez, dit M. de Morinville.

Hippolyta regarda Mme. de Morinville, qui lui fit un signe d'assentiment.

Les parents retrécirent le cercle qu'ils formaient, Hippolyta se dirigea vers le piano et l'ouvrit. Ses mains fines se posaient sur les touches quand Pauline, qui attendait en vain un danseur, éleva de nouveau la voix :

—Ma tante, dit-elle en s'élançant vers elle et en lui appuyant ses deux mains sur les bras, attendez un instant, je vous prie. Personne ne m'a invitée, mais je vais danser quand même, car voici M. André.

A la porte entr'ouverte du salon apparaissait un jeune homme blond, élégant, de la plus gracieuse figure. C'était André de Kermarc'hat.

Il y avait eu autrefois dans cette grande salle de Kermarc'hat, et il y avait maintenant dans le salon moderne de la villa Bruyère, un portrait de famille dépassant les proportions ordinaires, vers lequel se tournaient avec complaisance depuis des siècles les regards de tout ce qui portait le nom de Kermarc'hat. C'était l'homme célèbre de la famille, un fougueux seigneur qui avait guerroyé au service de la Ligue plutôt qu'un véritable ligueur, redoutable batailleur à l'œil ardent, au visage sombre, peint en pied, et appuyé sur une lourde pertuisane qu'aucun de ses descendants n'aurait pu facilement soulever. Chaque fois qu'il naissait un garçon dans la famille, on supposait gratuitement qu'il aurait plus ou moins de ressem-

blance avec le partisan du duc de Mercœur.

Le blond André lui-même, ce jeune homme aux formes un peu grêles, au teint si délicat qu'on voyait à la moindre émotion des lignes roses traverser ses joues et aller se perdre dans sa fine moustache, avait été de tout temps déclaré le portrait vivant de son belliqueux ancêtre.

En se voyant découvert, il s'avança dans le salon et s'arrêta un instant pour accepter en souriant l'invitation que Pauline jugeait à propos de lui adresser, et puis il alla saluer les dames et M. de Morinville, auquel il souhaita une heureuse fête.

—Pour qui le bouquet? lui demanda tout à coup Pauline qui s'était sans façon accrochée à son bras, est-ce pour moi?

Elle avait aperçu dans la main gauche du jeune homme une touffe de fleurs qu'il dissimulait derrière son chapeau.

André sourit, arracha du bouquet un beau brin de bruyère rose, et lui abandonna les fleurs.

Pendant que la petite fille s'en allait triomphante montrer son bouquet et le faire sentir de force à son oncle Basile, le jeune homme se dirigea vers Hippolyta toujours assise sur son tabouret, et lui offrit la fleur symbolique. Un sourire le remercia, et, ce remercîment donné, Hippolyta attaqua l'ouverture.

Il y eut un moment de confusion, mais bientôt les quadrilles s'organisèrent, et on se mit à danser à peu près en mesure.

Pour la seconde contredanse, ce fut André qui se mit au piano. Le descendant des vieux sires de Kermarc'hat, le directeur actuel de la fabrique de toiles de la villa Bruyère, n'était ni un guerroyeur, ni un industriel; c'était un artiste hors de sa voie. S'il ne s'inquiétait guère des discours qui se prononçaient à la Chambre, si, chose plus grave, il ne voyait pas très-clair dans ses propres affaires ni dans les affaires industrielles en général, il savait par cœur le dernier opéra et la mélodie nouvelle.

Depuis la mort de son aïeul, il se laissait dominer par son goût favori; le meilleur de son temps se passait en tête-à-tête avec son violoncelle, et il abandonnait à des employés subalternes la gestion de la fabrique, ce qui était une lourde faute. Ce n'était pas qu'il fût incapable, mais les aspirations de son esprit étaient ailleurs. C'était un artiste dans le sens que de nos jours on donne volontiers à ce mot, un cœur d'or, une tête légère, facile comme un enfant, impressionnable comme une femme, et généreux de son or jusqu'à la prodigalité.

Une fois à ce piano, il oublia jusqu'à sa brune fiancée elle-même, et, le quadrille joué, il attaqua un morceau nouveau d'un célèbre compositeur allemand. Il le joua avec un tel entrain, que quand il finit des applaudissements éclatèrent.

—Je fais un acte de modestie en me mettant maintenant au piano, dit Berthe gaiement. Personne ne vaut M. de Kermarc'hat, même pour faire danser. Pauline, passe-moi ma musique que j'ai posée là-bas.

Elle indiquait du doigt une chaise placée dans l'embrasure d'une fenêtre. Pauline se précipita de ce côté, mais, ayant par hasard jeté les yeux dans la cour, elle s'assit gravement. Un des jeunes gens, qui avait remarqué l'expression de déplaisir qui avait assombri sa petite figure animée, se pencha vers une des fenêtres:

—Voici Raoul, s'écria-t-il tout haut.

Les mains de Berthe s'immobilisèrent sur le piano; les danseurs arrêtèrent leur élan, un sourire

éclaira la figure jaune de Mme. de Morinville.

Raoul !

Ces deux syllabes harmonieuses semblèrent apporter aux uns une joie profonde, aux autres un malaise visible.

Raoul ! ce nom remplissait le vaste salon ; il y avait du nouveau dans l'air.

Zénaïde Fleuriot.

*A Continuer.*

---

# LE DERNIER JOUR DU SIEGE D'ANCONE

Lamoricière savait choisir : à l'heure de son suprême dévouement, il avait confié le gouvernement de la province et de la place d'Ancône au comte de Quatrebarbes. Soldat intrépide, héros chrétien, digne de seconder un tel chef et d'ajouter à sa gloire, l'illustre Vendéen, celui que les orages de la tribune avait vu aussi ferme et aussi calme que devaient le voir les tempêtes de la mitraille, seconda admirablement son général, partagea l'honneur de ses combats et de sa défaite, et, rentré dans la retraite, écrivit les souvenirs de ce siége qui figurera dans l'histoire comme l'une des plus belles pages des annales de la Papauté, comme l'une des plus impérissables hontes du Piément à la solde de la Révolution.

Ces " souvenirs d'Ancône" vont paraître, et nous avons la satisfaction d'en offrir l'avant goût à nos lecteurs, dans le fragment qui raconte les derniers épisodes de la défense.

J'ose dire que peu de lectures sont d'un intérêt plus profondément émouvant que celle-là : mon cœur bat encore des sentiments qu'elle m'a fait éprouver. Jamais la bravoure n'a été plus magnifique de simplicité et d'abnégation ; jamais cause plus sainte n'a été servie par un dévouement plus pur et plus généreux ; jamais guet-apens plus infâme et oppression plus brutale n'ont surpris et écrasé une plus loyale vaillance ! L'indignation contre les bourreaux—car on ne peut pas employer le mot de vainqueurs pour parler des Piémontais—l'indignatien n'est surpassée que par l'enthousiasme pour les victimes ; car les pontificaux ont été des martyrs et non des vaincus.

Et puis comme ce récit, qui n'emprunte rien qu'à la vérité toute seule, comme ce récit vient merveilleusement à propos ! Voilà que les conséquences de la longue tyrannie dont Castelfidardo fut le sanglant prélude, éclatent dans toute la Péninsule. Le succès de la perfidie et de la violence a porté ses fruits : c'est l'épuisement, c'est la banqueroute, c'est la ruine, c'est la guerre à outrance. La dernière convulsion commence : n'est-ce pas l'aurore de la justice qui se lève ?

Donc, il faut que l'Europe sache, par le détail et par les témoins, quel a été l'opprobre du premier triomphe, afin que le châtiment se mesure aux attentats.

Aussi qu'on lise ce "dernier "jour du siége d'Ancône"; qu'on assiste à cette lutte désespérée du droit et de l'héroïsme, qu'on voie Lamoricière sur les débris fumants de sa dernière batterie ; qu'on entende les canons piémontais tonnant

sur les murs en ruines que ne protège pas même le drapeau blanc de la capitulation; il n'y a point de réquisitoire de la conscience publique qui vaille ce tableau, si éloquent dans sa terrible simplicité.

Grâce à Dieu! les applaudissements du monde on déjà vengé Lamoricière; et sa tombe est entourée d'une auréole immortelle. D'autres réparations viendront en leur temps, et ce temps approche.

Le matin de la bataille, le général en chef de l'armée papale avait enlevé de la basilique de Notre-Dame-de-Lorette le drapeau de Lépante; la main des aggresseurs du Saint-Siége ne devait pas souiller l'étendard de don Juan d'Autriche. Ce drapeau a été remis à Pie IX; il rentrera victorieux encore dans le sanctuaire, à l'ombre duquel a été versé le sang de nos frères martyrs.

Quant à M. de Quatrebarbes, pareil au "loyal serviteur", il lui a été donné d'écrire la campagne dernière du Bayard d'Ancône. Comme son chef, il est "sans peur et sans reproche". Au nom de l'honneur français et de l'honneur chrétien, tous les catholiques le saluent avec gratitude!

HENRY DE RIANCEY.

---

L'occupation du Lazaret par les Piémontais était sans aucun doute un échec déplorable. Mais rien n'annonçait encore que le jour qui se levait serait le dernier de la lutte. Le revers de la nuit n'avait pas même été sans compensation. A deux heures du matin, plusieurs chaloupes de la flotte, profitant de l'obscurité et d'un ciel couvert de nuages, avaient tenté de couper la chaîne qui fermait le port. Accueillies par le feu de mitraille de nos canonnières, elles avaient failli sombrer en vue de la jetée; plusieurs marins avaient été tués, et d'autres ne s'étaient sauvés qu'en se jetant à la mer et en regagnant leurs navires à la nage. La canonnade de Monte Scrima continuait sans plus de succès que la veille; une nouvelle batterie, construite pendant la nuit à l'entrée du faubourg de Borgo Pio, venait d'être désemparée. Dès que le général l'avait aperçue, il avait concentré assez de feux sur elle pour en démonter tous les canons. Restait le Lazaret, dont les tirailleurs, postés à quarante ou cinquante mètres de la porte, incommodaient beaucoup nos canonniers et les fantassins qui les soutenaient.

Le capitaine Castella reçut l'ordre de monter avec deux cents hommes sur le vapeur le *San-Paolo* et de s'emparer du Lazaret de vive force. Comme il n'avait pas d'échelles d'escalade, les artilleurs de Porta Pia furent chargés de défoncer la porte à coups de canon. Mais au moment où cet intrépide officier allait mettre le pied sur le pont du petit navire, le général de Courten lui transmettait un contre-ordre de la part du général en chef. Le brave capitaine Mayer accourait sur l'esplanade de Capo di Monte avec sa batterie, et foudroyait le Lazaret, battu en même temps par les six pièces placées en barbette sur la batterie de la Lanterne, aux ordres du lieutenant Wesminsthal, les canonnières du capitaine Uhde et les deux pièces qu'il avaient amenées de Castelfidardo. Cette pluie de fer éteignit en un instant le feu du bataillon qui occupait cet ouvrage. Décimés par nos boulets et la mitraille, les Piémontais cherchèrent en vain à faire retraite et à traverser le bras de mer qui les séparait de la terre ferme. Les chaloupes dont ils s'étaient servis étaient brisées, plus de la moitié de leurs soldats gisaient morts ou blessés sur les

remports ou dans les cours: et il ne restait qu'une seule ressource à ceux qui survivaient, c'était de se refugier dans les caves voûtées du Lazaret, et d'y attendre la fin du combat.

L'armée de terre semblait assister irrésolue et indécise à ce sanglant spectacle. Une forte masse d'infanterie s'était dirigée vers Monte Pelago. Elle avait fait halte en dehors de la portée de nos canons; et quelques bombes perdues avaient suffi pour l'arrêter, en éclatant sur la tête de la colonne.

Mais tout à coup la scène change: la flotte, qui depuis le matin restait sous vapeur, s'ébranle à un signal donné. Nous voyons ses onze frégates s'avancer dans le meilleur ordre et commencer le feu à 2,500 mètres, en formant une longue ligne demi circulaire autour du port. A cette distance, où nos boulets n'arrivent pas, leurs bordées couvrent de feux toute la rade. Les pièces en barbette de la Lanterne sont brisées, leurs affûts volent en éclats; nos six canonnières, entr'ouvertes par les énormes projectiles de l'ennemi, s'enfoncent dans la mer. Bientôt on n'aperçoit que le sommet de leurs mâts, où flotte encore le pavillon pontifical. Le capitaine Uhde, n'ayant plus que ses deux pièces de Castelfidardo, les retire de leurs embrasures, dans le vague espoir d'atteindre un navire plus rapproché que les autres, et combat à découvert, tant que ses canons ne sont pas brisés et qu'il lui reste un homme debout.

Le lieutenant Westminsthal, descendu dans la batterie voûtée, pointe lui-même ses derniers canons, va d'une pièce à l'autre et enflamme ses artilleurs de son indomptable courage. Un boulet, qui en ricochant frappe sans l'entamer sur le bordage d'un navire, suffit pour faire jaillir une lueur d'espérance. Que lui importe d'ailleurs la vie? Son sacrifice est fait; il a juré d'être jusqu'à la mort fidèle à *sa fiancee;* il veut être enterré avec elle dans le même tombeau. Le sous-lieutenant Delle Piane suit l'exemple de son chef, tous ses artilleurs l'imitent. C'est le sublime du dévouement militaire, c'est l'héroïsme du sacrifice religieux, à la manière des martyrs du Colisée, qui voyaient du haut du ciel des palmes descendre sur leurs têtes, et bravaient, le front serein, les tigres et les lions.

Des devoirs de tout genre m'avaient retenu forcément depuis le matin au palais de la Délégation, et je suivais cette scène terrible, de la grande salle, où je donnais des signatures. Bientôt n'y tenant plus, et envoyant promener toute besogne administrative, je descends à la hâte et me dirige vers le port. La mer bouillonnait sous les boulets en flocons d'écume blanche; deux ou trois canons de la batterie Westminsthal tiraient encore; à gauche, du côté du Lazaret, le bastion Saint-Augustin tenait toujours. Une balle, qui vint en ricochant expirer sur mon bras, m'indiqua cette direction. Je n'avais plus de commandement à exercer, tout le monde était devenu soldat dans cette dernière lutte. Sept braves artilleurs occupaient seuls la batterie; il n'y avait qu'un chef de pièce, et pas même un sous-officier. Je remplaçai le chef de poste, et pris le commandement.

Les vapeurs de l'escadre se rapprochaient de la batterie du môle, dont les feux s'éteignaient un à un. La frégate montée par l'amiral Persano était en tête; s'embossant alors à deux cents mètres de la vieille tour, elle commence à battre en brèche avec ses boulets pleins de 40 kilog. le massif de maçon-

nerie de 4 mètres d'épaisseur, où la chaîne était scellée. Elle est bientôt secondée dans son travail de destruction par le reste de l'escadre, sans avoir autre chose à redouter que les boulets de la citadelle. Du reste, aucune pièce ne défendait plus la rade, la batterie Monte Marano était éteinte, et il ne restait d'intact dans l'intérieur du port que cette pauvre pièce de 18 de la batterie Saint-Augustin (1).

Le courage des sept artilleurs qui la servaient ne se démentit pas une seconde dans ce moment suprême. Ils avaient enfin ce qu'ils voulaient, un vaisseau pour point de mire, à bonne portée de leur canon. Chargeant leur pièce avec le même sang-froid et le même entrain qu'à l'exercice, ils me faisaient vérifier le pointage, approchaient la mèche de la lumière, puis couraient aux embrasures abandonnées de la batterie, pour se rendre un compte exact de la justesse de leur tir. Tous les coups portaient à cette distance rapprochée; mais il suffisait d'un tampon goudronné, applique par un calfat, pour boucher les trous. Nous n'avions ni obus ni boulets explosibles; nos artilleurs ne semblaient pas même le regretter, ni s'en apercevoir; seulement ils paraissaient froissés de ne pas recevoir une bordée en échange de chaque coup isolé qu'ils adressaient à la frégate. C'était un manque d'égards dont ils se plaignaient en riant; et quand l'amiral Persano, impatienté du feu de la batterie, nous envoyait à la fois trente ou quarante boulets rayés, qui passaient comme un ouragan sur nos têtes, et venaient s'incruster dans les bâtiments en face et trouer leurs murailles, nos artilleurs battaient des mains et criaient: "A la bonne heure!" Séparés de la flotte à peine par six cents mètres, placés au-dessous du but en blanc dans notre batterie rasante, nous avions peu de chose à craindre de l'ennemi, qui était trop occupé ailleurs pour rectifier son tir.

Westminsthal venait d'être tué d'un coup de mitraille; il était tombé dans son linceul de gloire, au moment où sa dernière pièce était brisée, où il ne lui restait pas vingt artilleurs debout sur les cent-vingt qu'il commandait. La lutte touchait à son terme, un trait admirable devait en couronner la fin.

Le capitaine Castella venait de monter au palais de la Délégation pour prendre les ordres du général de Courten, lorsqu'il aperçut tout à coup un drapeau blanc remplacer au sommet du phare la bannière pontificale; il le fait remarquer au général indigné, et s'offre immédiatement pour le faire disparaître. Gagnant rapidement la porte Marina, où tous les boulets qui manquaient la lanterne se donnaient rendez-vous, il suit en courant la jetée du phare, arrive à l'entrée de la batterie, au moment où le brave lieutenant autrichien Verbeck en sortait avec vingt-cinq hommes.

Voici en quels termes les peint mon vaillaint camarade, dans sa relation imprimée du *Dernier jour du siege d'Ancône*: "Ils ressemblaient plus à des démons qu'à des soldats, leurs cheveux et leurs habillements étaient brûles, leurs visages noircis tachés de sang et de plâtre. Je leur demandai ce que cela signifiait.—Venez le voir vous-même me dit le lieutenant en me conduisant dans la Casemate.

"Aucune plume humaine ne saurait rendre l'horreur de la scène qui s'offrit à mes yeux.—Oh! l'en-

(1) C'est à tort que le capitaine Castella, dans son récit du dernier jour du siége, a dit que cette batterie était entièrement démontée. Il y restait une pièce de 18.

fer du Dante! m'écriai-je. Aucun de nos canons ne reposait sur son affût, les meurtrières étaient devenues de larges brèches par lesquelles entrait de temps en temps un projectile qui éclatait ; des monceaux de cadavres et de blessés, du sang partout, des ombres qui s'agitaient au milieu de l'épaisse fumée qui remplissait la casemate, le tout dominé par le tonnerre de l'ouragan et par les cris des blessés.

"J'aperçus à travers des débris de chair humaine un uniforme et une épée d'officier.

"—Quel est cet officier? demandai-je au lieutenant Verbeck qui était derrière moi.—C'est, me repondit-il, le commandant de la batterie, le lieutenant Westminsthal.

"Je me découvris devant cet héroïque jeune homme, et par une réaction nerveuse que je ne puis maîtriser, je me mis à pleurer; puis, serrant la main du lieutenant Verbeck, je lui dis:—Vous avez raison, vous ne pouvez plus tenir, il n'y a rien à faire ici (1).

"J'avais un engagement à remplir, celui de faire disparaître le drapeau blanc. Je quittai Verbeck, et me dirigeai vers l'escalier tournant de la tour; les premières marches étaient détruites par les boulets; la tour elle-même, trouée de part en part tremblait sous mes pieds; enfin j'arrive au sommet, je coupe avec mon sabre les attaches qui retenaient le drapeau blanc, et le jette à la mer du côté de la frégate, qui était à portée de pistolet, puis avisant dans un coin de la plate-forme une caisse de signaux, j'en tire un blanc et jaune et le fixe sur la corniche de la tour.

(1) Le lieutenant Verbeck avec ses vingt-cinq hommes, reste des 150 Autrichiens qu'il commandait, se rallia à la compagnie du capitaine Graziosi et du lieutenant Di Pietro, qui avaient bravement pris position à la porte de la Marine, pour s'opposer à toute tentative de débarquement.

"Au moment où je descendais, une fumée épaisse montait l'escalier. On avait amassé une certaine quantité de pièces de bois pour blinder la batterie à barbette. C'était ce bois qui brûlait. J'aperçus en sortant dans l'angle rentrant formé par le rempart quatre soldats auxquels je fis signe de me suivre, en leur montrant l'incendie qui s'étendait; je savais qu'il y avait dans l'ouvrage un magasin à poudre, et je me doutais bien que tout n'était pas fini; en effet c'est pendant notre rapide course de la lanterne à la porte de la Marine, qu'eut lieu l'explosion du môle qui, au dire de l'amiral Persano, frappa de stupeur la flotte et fut entendue à vingt lieues à la ronde. Les débris lancés à une hauteur considérable, allèrent tomber jusqu'auprès de l'arc de triomphe de Trajan. Un silence de mort succéda au lugubre dénoûment de ce drame...."

Toute résistance devenait dès-lors impossible; la chaîne qui fermait le port, était coulée au fond de la mer avec la maçonnerie qui la soutenait; c'était un brèche de cinq cents mètres, et pas un seul obstacles n'empêchait la flotte de débarquer sur les quais, au centre de la ville, ses compagnies de marins. Le général qui suivait, du point le plus exposé de la citadelle, cette dernière lutte, n'avait plus qu'un devoir à remplir. Aucune douleur ne lui manqua.

"J'étais depuis une heure et demie, raconte un témoin oculaire, occupée à observer les mouvements d'une colonne d'infanterie, qui semblait vouloir menacer la Lunette et le Gardetto; les batteries de Monte Scrima continuaient à lancer des projectiles, qui éclataient à chaque instant au-dessus de ma tête, et j'ignorais complètement ce qui se passait à mes pieds, lorsque le gé-

néral lui-même vint me frapper sur l'épaule, et me montra du doigt le drapeau blanc hissé sur la citadelle. Du revers de son gant il essuya une larme. Vous dire ce que je ressentis en ce moment m'est impossible, je n'entendais plus sifler les obus, j'aurais voulu être tué sur place. Ceux qui n'ont pas vu les yeux du général quand le canon gronde, ne savent pas l'effet produit par une larme tombée de ces yeux-là (*Lettres de Roger de Terves.*)

Au même moment cessait le feu de la batterie Saint-Augustin, et deux coups de canon, les derniers qui retentirent sur la rade, restaient sans réponse. Il était environ quatre heures du soir, quand nous quitâmes ces ruines.

Tous les forts arborèrent immédiatement le pavillon blanc à l'exemple de la citadelle. Le général avait envoyé le loyal major Maury à bord du vaisseau amiral pour traiter de la capitulation. Le feu cessa de part et d'autre, et les choses restèrent ainsi jusqu'à neuf heures du soir.

J'étais monté à la citadelle, où je trouvai le général se promenant seul dans la casemate. Les officiers de son état-major respectaient son silence. De temps à autre il s'arrêtait, ses épais sourcils se contractaient, et ses yeux noirs lançaient des éclairs. Dieu seul sait la lutte qui se passait alors dans son âme.

“ Sur combien d'hommes puis-je compter, si la capitulation n'est pas acceptée ? me dit-il, en m'apercevant.—Sur mille ou douze cents, mon général.—C'est assez pour la garnison du camp retranché et de la citadelle ; et nous pouvons, en abandonnant la ville, prolonger au besoin la défense de quarante-huit heures. Ce serait un devoir sacré si nous avions seulement une vague espérance de secours.” Il continua quelques instants sa promenade silencieuse, revint à moi, et me dit : “ Aujourd'hui ce serait un suicide inutile.”

Je regardais avec une profonde émotion ce glorieux et loyal soldat, ce conquérant, ce vainqueur d'Abd-el-Kader et des Arabes, qui n'avait jamais connu de défaite, cet héroïque défenseur de la société et de la civilisation chrétienne, aujourd'hui vaincu, prisonnier de guerre, à la merci d'un ennemi obscur, qui ne devait ses succès qu'au nombre, à la trahison, à la perfidie et à la ruse. Son teint était pâle, mais nul sentiment violent ne contractait les traits de sa noble et belle figure ; bientôt on n'aperçut sur son front que le calme d'une volonté inclinée sous la main de Dieu.

Il revint alors à nous, et nous expliqua les motifs qui l'avaient engagé à envoyer un parlementaire à l'amiral Persano. L'armée de terre ne s'était emparée jusqu'ici que de redoutes en terre éloignées de nos ouvrages. Elle commençait même à peine le siége. car l'occupation momentanée du Lazaret eût tourné infailliblement contre elle, sans l'attaque de la flotte. C'était donc bien l'amiral Persano, et non le général Fanti, qui avait hâté la reddition de la place. Il ajouta que le même résultat eût pu être obtenu depuis dix jours, si l'amiral avait moins douté de ses forces, que rien ne l'empêchait alors de couler nos canonnières. de démonter nos batteries, à une distance où nos canons ne pouvaient l'atteindre ; mais que le bon Dieu, qu'il fallait toujours bénir. même dans les revers, nous avait évité cette honte.

Nous écoutions religieusement ces graves paroles, en attendant le retour de notre parlementaire. lorsqu'un coup de canon, suivi d'une

vive fusillade, retentit subitement. Le général croit à une erreur, à une méprise, et donne l'ordre aux clairons de sonner sur toute la ligne la cessation du feu. Le canon continue de gronder, et bientôt de nouvelles pièces, placées dans la batterie construite la nuit précédent à la tête du *Borga*, et que nous avions réduite au silence, ouvrent le feu dans la direction de la porte Pia.

Le général écrit à la hâte une lettre au général Fanti, charge le major Caïmi et un autre officier de la remettre. Les Piémontais commencent par tirer sur nos parlementaires, viennent les reconnaître ensuite, puis leur bande les yeux et les conduisent chez un officier général, qui brise le cachet de la lettre adressée à Fanti, répond qu'il n'a pas d'ordre pour faire cesser le feu, et les congédie.

Trois nouvelles batteries sont ouvertes sur la citadelle et la ville. La population, folle de frayeur, encombre la place du théâtre, et accuse à grands cris le général de consommer par une résistance insensée la ruine d'Ancône, et de vouloir se faire sauter ensuite.

Je descendais en ce moment de la citadelle, suivi de M. de la Perraudière, avec la mission de ne répondre au feu de l'ennemi que dans le seul cas où il tenterait de pénétrer de vive force dans la ville. Le même ordre avait été transmis par le chef d'état major de la brigade de Courten, le brave capitaine Rivalta, au major Einen, au capitaine Castella, à tous les chefs de poste qui avaient la garde de l'enceinte. Profitant d'un de ces courts instants où la peur faisait taire le tumulte, je lance ces mots à la foule: " C'est le souhait de bienvenue de vos amis les Piémontais! — Non, non, répètent mille voix confuses, c'est le général Lamoricière qui veut nous faire égorger tous jusqu'au dernier.— Mais malheureux, écoutez donc, réprend M. de la Perraudière; le général est à la citadelle, et tous les boulets viennent dans la direction du Borgo Pio. Il est du reste bien facile de vous en assurer. Qui, parmi vous, à le courage de venir avec moi?" Un jeune homme fait quelques pas en avant, puis rentre dans la foule. Il venait d'entendre le sifflement aigu de cinq ou six boulets rayés qui éclataient en rasant les toits des maisons de la place.

A cet argument sans réplique, au bruit des tuiles brisées, et des cheminées qui tombent avec fracas sur les pavés, une terreur électrique s'empare de cette multitude. Elle fuit, se heurte et se divise dans toutes les directions, en jetant de longs cris d'effroi. En moins de deux minutes la place est balayée, et il n'y reste que M. de la Perraudière et moi, ne pouvant nous empêcher de rire de cette panique subite.

Cent ou cent-cinquante bouches à feu continuaient de vomir sur Ancône des projectiles de toute nature. Le général, en proie à une inquiétude mortelle, avait envoyé à trois heures du matin au général Fanti une seconde lettre et un second parlementaire, le capitaine Balzani. A chaque instant il s'attendait à apprendre que la ville était emporté d'assaut, car l'ennemi était descendu des hauteurs de Monte Pelago dans la vallée des Jardins, avait occupé les faubourgs en face, et placé en batterie ses pièces de campagne à cinquante mètres de la porte Farina. La nuit était très noire, et les Piémontais avaient profité de l'obscurité pour se masser au pied du bastion Saint-Pierre, et préparer l'escalade des remparts.

Bientôt la canonnade éclate contre la vieille porte, qui eût volé en éclats sans une épaisse traverse de sacs à terre que le capitaine Castella, toujours infatigable, avait fait établir la veille. Il était là, sans faire feu, à la tête d'un peloton de réserve. Le lieutenant d'artillerie Pierantonio, était prêt à le seconder, avec deux pièces d'artillerie chargées à mitrailles, placées à droite et à gauche de la porte pour prendre l'ennemi en flanc.

Tout à coup une nombreuse colonne débouche des maisons du faubourg et se précipite sur la porte, aux cris de *Vive Savoie!* Reçu par un feu à bout portant, elle reste un instant indécise. Les cris de ses chefs: *En avant! en avant!* lui rendent son énergie. Elle se rue avec fureurs contre les débris de la porte, que les sapeurs achèvent de briser à coups de hache. Déjà disparaissaient les sacs à terre, et la brèche s'élargissait : "Mes enfants, il est temps, crie le brave Castella aux soldats de sa réserve. Ne tirez pas un coup inutile." Cette fois l'ennemi se retire en désordre, en emportant cependant ses blessés et ses morts, excepté un officier du génie, qui resta suspendu aux anfractuosités de la porte.

Une tentative du même genre à l'angle où le bastion des Zoccolanti touche le camp retranché, fut déjouée en même temps par le général Kanzler, qui accueillit les Piémontais par deux volées de mitraille. L'ennemi, rudement repoussé sur tous les points, renonça à toute attaque de vive force, et le feu cessa de part et d'autre sur toute la ligne de l'enceinte.

Le capitaine Castella revint bientôt nous en donner l'assurance, accompagné du capitaine Rivalta; il venait d'escalader les débris amoncelés autour de la porte Farina, et, sans autre précaution qu'un mouchoir blanc à la main, il avait demandé au colonel Pallavicini s'il entendait recommencer l'attaque, et de verser inutilement le sang de ses soldats. Il fut convenu que l'on attendrait des deux côtés le résultat de la capitulation.

Cependant le feu n'était pas complètement éteint, et les Piémontais lançaient toujours des bombes sur la ville. Arrêté plusieurs heures par le brigadier Cugia, avant de pouvoir pénétrer auprès du général Fanti, le capitaine Balzani n'était pas encore de retour. Le général crut devoir envoyer un troisième parlementaire, et son choix s'arrêta sur Roger de Terves. Parvenu près de Fanti, l'énergique jeune homme lui demande avec une certaine hauteur comment il avait continué de bombarder une place couverte par le drapeau blanc, qui ne se défendait pas, et pourquoi jusqu'ici il n'avait adressé aucune réponse aux deux lettres du général de Lamoricière. "*Je n'ai pas reçu la première*, répondit le général; quant à la seconde, votre parlementaire emporte ma réponse." Puis il envoya un de ses aides de camp à la recherche de la lettre qu'il disait égarée.

Le bombardement cessa alors de toutes les batteries, la capitulation était définitivement acceptée; mais elle ne fut signée que sur les deux heures du soir, après divers échanges de parlementaires; à midi, les Piémontais occupaient les portes de la ville.

Le siége avait ainsi duré douze jours, du 18 au 29 septembre, avec une garnison insuffisante, qui représentait à peine le dixème de l'armée assiégeant; le tiers de nos canons était brisé ou démonté, le cinquième de nos hommes hors de

combat, et sur quatre cent cinquante artilleurs, nous en avions vu tomber plus de trois cents. Ce chiffre couvre tout, même les faiblesses, le général avait inspiré à un grand nombre son courage, à quelques-uns son héroïsme. Il avait défendu une à une toutes ses positions dans des conditions désespérées, et s'il n'avait pas tenté de sorties pour les reprendre, c'est qu'il lui manquait, comme il me le disait avec douleur, un bataillon de zouaves.

Avec une misérable artillerie de tous les calibres de l'Europe, il avait démonté les batteries rayés de l'ennemi, toutes les fois qu'elles avaient été établies à la portée de nos boulets.

Les Piémontais comptaient dans les ambulances et les hôpitaux plus de trois mille blessés, un seul régiment, de leur aveu même, avait perdu dans un jour vingt-sept officiers. Ces chiffres, plus exacts que ceux du général Fanti (1), et qui supposent au moins quinze cents morts, ont été donné par les religieuses de Saint-Vincent de Paul, d'Ancône, chargées de l'hôpital et des ambulances.

Ces résultats avaient été obtenus par de nouvelles recrues, par des conscrits, volontaires italiens, suisses, allemands, irlandais, qui hier encore, ne connaissaient pour la plupart ni la vie des camps, ni la guerre, ni même le maniement des armes. Le général en avait fait en quelques jours des soldats braves et disciplinés; avec eux, il avait châtié les bandes mazziniennes, et maintenu la plus parfaite tranquillité dans le territoire pontifical par le seul prestige de son nom.

Puis, quand le Souverain-Pontife, abandonné des puissances catholiques, était resté seul en face de toutes les trahisons et de la révolution couronnée, Lamoricière avait pensé qu'il valait mieux *mourir dans le combat que de voir la ruine d'Israel et la destruction des choses saintes*, il avait partout soutenu la lutte un contre dix, un contre vingt, sans compter ses ennemis, sans regarder en arrière. La victoire n'avait point secondé son courage, il avait été vaincu, oui, à la manière de ces grands Machabées dont l'Eglise, après deux mille ans, célèbre toujours la gloire. Il avait été vaincu, mais il avait sauvé l'honneur de la chrétienté; il l'avait emporté avec lui dans les plis du drapeau de Lépante, qu'il était seul digne de prendre sur l'autel de la *Santa Casa*, pour le remettre à Pie IX. (2).—*L'Union.*

(1) Les erreurs du rapport du général Fanti sont tellement nombreuses, qu'il faudrait plusieurs pages pour les signaler. Je ne citerai ici que les principales:

1o. Sur le champ de bataille de Castelfidardo " le général Cialdini donne l'ordre aux troupes qui occupaient Comerauo d'ôter tout moyen de retraite à la colonne ennemie sortie d'Ancône. Le brigadier Avenoti attaque la queue de la colonne, et lui fait 270 prisonniers, parmi lesquelles 17 officiers."

Nous avons vu que la sortie dirigée par le général de Courten avait eu lieu le 17 et non pas le 18, et que pas un seul coup de fusil n'avait été tiré.

2o. "Je pris pour point de mire du siége le point si important et si fortifié du Gardetto, qui par sa position et sa hauteur, nous permettrait, une fois pris, de battre avec succès les autres défenses de la place.

Le Gardetto n'a été attaqué que par les vapeurs de la flotte; l'ennemi n'a construit de ce côté ni tranchées ni batteries.—En vérité, en lisant de pareilles énormités dans un rapport officiel, ce serait à douter de la présence du général Fanti devant Ancône.

3o. L'inutile et désastreuse attaque de la lunette San-Stefano est passée sous silence:

4 "Le 26, le général Cialdini faisait diriger un feu soutenu avec des pièces de 16 de campagne contre la forteresse et le camp retranché à tel point qu'au coucher du soleil ces ouvrages n'étaient plus qu'un amas de ruines."

Les logements étaient troués et percés par les boulets; mais pas une pierre n'était tombée des remparts. Ces quelques mots me paraissent suffire, pour faire connaître la véracité du apport du général Fanti.

(2) Le matin du combat de Castelfidardo, le général s'était fait remettre le drapeau de Lépante, qu'il ne voulait pas, en cas de revers, laisser au pouvoir des Piémontais. Il l'a remis lui-même, à son retour, dans les mains de Pie IX.

# EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867.

LE PALAIS ET SES ANNEXES. — LE PARC ET LES JARDINS.

Les travaux de terrassement nécessaires pour l'édification du palais sont déjà presque terminés. Les assises en pierre qui supporteront les colonnes et la charpente de fer de ce vaste édifice seront bientôt posées.

Si, jusqu'à ce jour, nous n'avons pas donné une description détaillée du palais et de ses annexes, c'est que la commission impériale n'avait pas encore terminé son travail, que les plans soumis à son approbation n'étaient pas encore définitivement adoptés, et que, dans une question aussi importante, nous ne voulions fournir à nos lecteurs que des renseignements exacts et certains.

L'Exposition universelle de 1867 aura lieu, ainsi que tout le monde le sait, au Champ-de-Mars, lequel sera divisé en deux parties.

Au centre du Champ de-Mars sera édifié un vaste palais ayant la forme d'une ellipse sur une longueur de 500 mètres et une largeur de 380 mètres; il sera composé de neuf galeries couvertes et circulaires, et au milieu sera établi un très-beau jardin à ciel ouvert, d'une longueur de 160 mètres sur une largeur de 56 mètres.

La première galerie, qui entourera toutes les autres formera un promenoir couvert, dans lequel seront exposées des fleurs et des plantes de tous les pays; des statues et autres objets d'art, en bronze, en marbre, en poterie ou en plâtre seront disséminés dans ce vaste promenoir.

Dans la deuxième galerie, à la suite de la précédente, et dont la largeur sera de dix mètres, seront installés les cafés, les restaurants, et l'on y exposera tous les objets nécessaires à l'alimentatian, les boissons, les vins, le cidre. la bière, les liqueurs, les pâtes et les conserves alimentaires, etc., etc.

La troisième galerie sera consacrée à l'exposition des machines.

La quatrième galerie, d'une largeur de 23 mètres, contiendra l'exposition des matières premières servant à la fabrication.

La cinquième, d'une largeur de 33 mètres, est destinée à l'exposition des tissus. des vêtements et des costumes de tous les pays.

Dans la sixième galerie seront exposés les objets mobiliers.

Tout le matériel des arts libéraux, instruments de musique, etc., etc., sera exposé dans la septième galerie.

Les œuvres d'art de tous les pays trouveront leur place dans la huitième.

Enfin, dans la dernière galerie, tout ce qui concerne l'histoire du travail se trouvera exposé.

Huit avenues établies sur les côtés du Champ-de-Mars conduiront au palais; elles seront abondamment éclairées et garnies de plantations.

De grandes galeries couvertes venant de l'avenue la Bourdonnais

et de l'avenue de Suffren aboutiront aux entrées latérales.

Tout autour du palais et en dehors sur les jardins, seront disposées des chaudières à vapeur destinées à l'alimentation des machines qui fonctionneront dans l'intérieur. Sur la berge du quai d'Orsay seront installés de vastes hangards, sous lesquels aura lieu l'exposition nautique.

L'administration fera organiser un service régulier pour la distribution des eaux, l'éclairage et les précautions à prendre en cas d'incendie.

Telle sera la distribution du palais couvert, où se trouvera réuni tout ce que l'industrie du monde civilisé a pu produire jusqu'à ce jour, et qui formera la première partie seulement de l'Exposition universelle.

La deuxième partie, qui aura lieu en dehors du palais couvert, n'en sera pas la moins curieuse.

En effet, un vaste parc va être créé tout autour du palais ; il sera divisé en quatre sections dont nous allons faire connaître les destinations respectives.

La première, située sur l'avenue la Bourdonnais et le quai d'Orsay, sera consacrée spécialement à la France. Elle formera un vaste jardin, au milieu duquel sera creusé un lac alimenté par une rivière artificielle et dont les eaux s'échapperont d'une cascade de rochers. Au centre du lac s'élèvera un phare et sur le côté on édifiera une maison dans le genre vénitien.

Sur le côté gauche, près du lac, sera installée la tente impériale ; de l'autre côté, un vaste théâtre, dont M. Hostein, le directeur du théâtre du Châtelet, a obtenu la concession. Plus loin un établissement de photographie, à côté une église, et puis des kiosques, une grotte dans laquelle seront exposés des instruments datant de l'époque antéhistorique dite l'âge de fer, une stéarinerie, une verrerie, un spécimen de boulangerie militaire, une vaste tente consacrée à l'exposition générale du ministère de la guerre, plusieurs kiosques, des ateliers de vitrerie, de galvanoplastie, une exposition d'aluminium, un grand café glacier, un hangar dans lequel seront exposées des presses à copier, des machines à papier, les presses de la *Patrie*, un kiosque destiné à la Société protectrice des animaux, et enfin des modèles d'habitations ouvrières exposées par l'Empereur et l'Impératrice.

En bordure de cette première partie du parc seront construits de vastes hangars destinés à l'exposition de la mécanique générale, des machines, des outils, du matériel des chemins de fer, des appareils de chauffage ; on y verra figurer une boulangerie, un modèle de minoterie, une brasserie, les articles de voyage, et enfin tous les produits de l'exposition du génie civil et des travaux publics.

La deuxèime partie du parc, située de l'autre côté de la précédente, sur l'avenue de Suffren et le quai d'Orsay, sera spécialement réservée à l'Angleterre, aux Etats-Unis et aux différentes républiques d'Amérique, à la Chine, au Japon, à la Turquie, aux Etats barbaresques, à l'Egypte et aux principautés danubiennes.

L'Angleterre exposera un kiosque destiné à la société biblique et aux missions protestantes, des machines agricoles, des huttes, une ferme et une école.

L'empire du Brésil et celui du Mexique exposeront les différents produits du sol de ces deux pays et des spécimens de constructions.

Le Maroc enverra la tente impériale et les tentes des gardes de l'empereur ; la régence de Tunis

fera dresser, dans la partie du jardin qui lui est réservée, la tente du bey et un caravan-sérail.

Les Etats-Unis et les républiques d'Amérique auront aussi leurs expositions particulières, au milieu desquelles sera dressée la tente de la société d'etnographie.

Dans le jardin réservé à la Perse, on verra une maison et un kiosque, ainsi qu'une fabrique d'opium.

L'Egypte fera dresser dans son jardin le pavillon du vice-roi, une maison et des fours à poulets.

La Turquie exposera une mosquée, une habitation maronite, un sarcophage et un spécimen des maisons du mont Liban.

Les principautés danubiennes exposeront un modèle de ferme et des étables souterraines.

L'Italie fera l'exhibition de l'appareil qui sert au percement du mont Cenis, et des voitures pour le transport des malades.

Les Etats pontificaux feront dresser une vaste tente dans laquelle on pourra voir toutes les curiosités antiques provenant des fouilles entreprises à Rome et dans ses environs.

Dans le jardin du Japon, on remarquera un kiosque, une maison en bambous et le pavillon de chasse du prince Stayomy.

La Chine aura son café chinois, deux bazars, et, au milieu de son jardin, une tour en porcelaine.

Le royaume de Siam installera des kiosques et une maison.

Sur toute la façade de cette deuxième partie du parc seront établis de vastes hangards destinés aux exposants des nations dont l'énumération précède.

—*Journal des Villes et Campagnes.*

---

# NAPOLÉON III.

---

Napoléon III est, dit-on, impénétrable. C'est à ce point de vue que je me place aujourd'hui. Il s'en faut qu'il soit tout d'une pièce ; ceux qui l'ont vu le jugent diversement. Son esprit ne se laisse pas aborder par tous et à toutes les heures ; il a ses jours de silence et ses jours d'expansion, et c'est à ceux qui ont voulu le faire parler qu'il s'est le moins ouvert. Il y a des moments où il ne croit qu'en lui, il y en a d'autres où il ne compte sur autrui, où il laisse la bride sur le col à ceux qui ont mérité sa confiance. Il n'y a rien dans ces propositions que je ne sois en mesure d'appuyer sur un fait.

Emile de Girardin s'imagine un jour qu'il fera accepter ses programmes de gouvernement au nouveau président de la république. Je dis ses programmes, car il est homme à en produire un et même plusieurs par jour. Plus il s'animait, plus ses idées s'accumulaient, plus l'empereur était froid et demeurait immobile. Emile de Girardin s'imagina qu'il ne comprenait rien à rien.

Un jeune homme qui avait dépensé trois cent mille francs dans un journal en moins de deux ans se croyait le droit d'aller dire en face au même président de la république ce qui lui semblait la

vérité. Reçu par Louis-Napoléon, il fit un premier discours, puis un second, puis un troisième ; c'était très-bien pensé et très-bien dit. Les trois discours ne lui valurent qu'une réponse, trois fois la même, en ce peu de mots: *Il faut qu'un pays soit gouverné.* Ces six mots sont le fond de la politique de l'empereur.

Les deux hommes étant deux journalistes, on pourrait me répondre qu'il était naturel qu'envers eux l'empereur ne se mît pas trop en frais; je vais citer maintenant M. Molé et un de ses collègues que je ne nommerai pas, parce qu'il figure encore au premier plan de la scène politique. Ils faisaient au président de nombreuses visites. dans l'intention de l'endoctriner dans son intérêt et pour le bonheur de la France. L'un et l'autre étaient convaincus que le président ne savait autre chose que ce qu'ils lui avaient appris. Si, par hasard, il proférait quelques paroles, ils y trouvaient une intelligence désespérante; ils s'arrêtèrent à la pensée qu'ils n'en feraient jamais rien.

Un jour, ils se communiquèrent leur sentiment; c'était chez M. Molé, et M. Drouyn de Lhuys était présent. M. Drouyn de Lhuys avait été déjà le ministre des affaires étrangères de Louis-Napoléon. Les deux hommes d'Etat, traitant des sujets de diplomatie et exposant leur système, déploraient l'obstacle qu'ils trouvaient de la part du président pour le faire prévaloir. M. Drouyn de Lhuys défendait le président et réfutait les opinions de M. Molé et de son collègue. Son embarras était grand. Il avait témoigné toute sa vie à M. Molé un profond respect et commencé sa carrière diplomatique sous les auspices de l'autre homme d'Etat. Plus on traitait le président avec dédain, plus il s'échauffait, et il vint un moment où il dit en colère: *Il est plus fort que vous.*

M. Drouyn de Lhuys avait découvert chez le nouveau souverain un art de s'avancer et de s'arrêter qui tranchait avec les anciens errements diplomatiques. Il jugeait vieille la politique des deux anciens ministres et jeune celle du futur empereur; il sortit étonné lui-même de la phrase qu'il avait prononcé. Ayant trouvé un de ses amis sur son chemin, il lui raconta ce qui précède, en lui disant: Je vous appellerai en témoignage, si l'on doute un jour de ma clairvoyance au sujet du prince président.

Dans les commencements du règne, on était avide de pénétrer celui que l'on croyait et que l'on croit encore impénétrable. Un ancien député, que l'empereur avait su distinguer à l'Assemblée constituante et auquel il eut la bonne grâce d'envoyer depuis, de son propre mouvement, la croix d'honneur, avait obtenu une audience du Président. Il avait promis à une tierce personne de lui traduire avec fidélité son impression. Cette personne court chez lui le lendemain. "Le prince s'est épanché avec moi avec tant d'abandon, dit-il au curieux désappointé, que, sans qu'il m'ait demandé le secret, en conscience je le lui dois. Je ne puis rien vous dire.

Un colonel suisse (M. Hubert Saladin), qui fréquentait les salons de la reine Hortense à Arenenberg, avait coutume d'entrer chez le jeune prince le soir au sortir du salon, où l'on jouait des charades assez souvent. Louis-Napoléon s'enfermait pendant ce temps-là pour travailler. Quand j'arrivais dit le colonel, nous prenions des cigares et nous parlions économie politique surtout. Quand je vais aux

Tuileries aujourd'hui, l'empereur est pour moi ce qu'il était à vingt ans, nous fumons de même et nous reprenons nos conversations du château d'Arenenberg. Les idées de l'empereur sont exactement les mêmes que celles qu'il avait alors, et il cause avec la même expansion.

Il est arrivé plusieurs fois à M. Guizot d'aller aux Tuileries comme président de l'Académie française à la suite des réceptions des candidats élus. L'empereur, dit M. Guizot, me garde longtemps ; je le trouve d'une extrême pénétration, et très-modéré ; il ajoute un mot qui signifie : trop confiant dans la fortune, la fortune de la France et la sienne peut-être : Comme Napoléon 1er, il croit à son étoile.

J'ai été témoin d'un fait qui attira des milliers de regards ; il se passait en plein salon des Tuileries, dans la salle des Maréchaux, un soir de grand bal. L'empereur prit à part l'ambassadeur d'Angleterre, lord Cowley, et lui parla durant trois quarts d'heure. En véritable Anglais, lord Cowley n'ouvrait pas la bouche. Napoléon III ne cessait pas de s'exprimer avec animation, du ton d'un homme qui expose, qui tient à être compris et qui ne veut pas qu'il reste sur sa manière de voir le moindre doute. C'était vers le temps où la guerre du Mexique commença. L'empereur était debout, tout près du fauteuil qu'il occupe auprès de l'impératrice. Il avait commencé entre deux quadrilles ; ni quadrille ni valse ne purent l'arrêter.

J'arrive à une anecdote d'une plus haute importance et qui prouvera que l'empereur n'a pas toujours en lui-même une confiance imperturbable.

Nommé président de la république, il n'a rien de plus pressé que de courir au bois de Boulogne, accompagné de Duclerc, un des ministres des finances de l'ère républicaine de 1848. Il allait trouver M. de Lamartine dans une petite maison où il passait l'été, et comme il était sur le point de se mettre à table, Duclerc lui annonce que le Président voudrait lui parler. Le rendez-vous était dans un lieu retiré du bois. M. de Lamartine monte à cheval ; Duclerc le conduit vers le Président, à cheval lui-même, et les laissa libres. Je viens vous demander, dit le prince, d'être mon premier ministre.—Votre premier ministre, moi, qui ai perdu toute popularité, vous n'y pensez pas !—Je suis inconnu à la France, il y a des préjugés contre moi dans les anciens partis. Qu'un homme tel que vous associe sa gloire à mon nom, la confiance m'entoure et mon gouvernement n'éprouve pas d'obstacles.—Si vous gouverniez mal, on en rejetterait la faute sur vous et s'il se fait quelque chose de bien on me l'attribuera, vous n'avez qu'à perdre dans ce que vous me proposez. Le prince fut pressant jusqu'aux larmes ; il étreignait le poëte dans ses bras. La conférence dura très-longtemps.

Essayez d'autres ministres, concluait Lamartine, et il lui nomma ceux sur lesquels il pouvait fixer son choix : Odilon Barrot et Alexis de Tocqueville, par exemple. Essayez-en, disait-il, et si vous vous trouvez un jour à bout d'hommes, ce qui n'arrivera pas, et que sonnât pour vous comme pour le pays l'heure du danger, il n'y pas d'heure du jour et de la nuit où vous ne me trouviez prêt à vous suivre.

Il se quittèrent ainsi. M. de Lamertine accepta plusieurs fois à dîner à l'Elysée, et il y eut, des Tuileries à la rue de la Ville-l'Evêque, des échanges de mots obli-

geants par des intermédiaires. Quand M. de Lamartine a désapprouvé une mesure, Napoléon III s'en inquiète et en exprime du regret. L'empereur et le poëte ont du penchant l'un pour l'autre.

Ils ont écrit chacun une *Histoire de César;* leurs livres ne pouvaient se ressembler. C'est l'homme que juge Lamartine; c'est la science du pouvoir que Napoléon III admire, et n'oublions pas que Châteaubriant a écrit de César, que c'est l'homme le plus complet de l'histoire.

—*Le Journal de Bruxelles.*

---

# UNE PREMIÈRE REPRÉSENTATION.

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

## ACTEURS.

FRAINVAL, Père;
FRAINVAL, Fils;
ETEX, Ebéniste;
PALROL, Avocat;
DELVILLE, sous-lieutenant;
LAPIERRE, domest. de M. Frainval.

(*La scène se passe chez M. Frainval.*)

### SCÈNE PREMIÈRE.

DELVILLE, PALROL, ETEX, FRAINVAL fils.

ENSEMBLE.

Air: *c'est le bon Vin.*

Rappelons-nous le bon temps de la vie,
Jours de plaisirs, de bonheur sans envie,
Jours d'amitié!
On est heureux et l'on est sage.
Et tout ce qu'on a se partage.
Jours d'amitié
Où tout est de moitié
Jours d'amitié
Où tout est de moitié.

PALROL. Ah! c'est le bon temps; déjà je le regrette; la jeunesse ne vaut pas l'adolescence; commencer à connaître le monde, c'est déjà commencer à le mépriser!

DELVILLE. Misanthrope à ton âge, oh! c'est trop tôt. Je ne suis pas encore là, je suis à mes premières épaulettes, à ma première garnison, on ne m'a pas encore fait de passe-droit, je trouve le monde charmant!

FRAINVAL. Je crois bien! un sous lieutenant de vingt ans doit penser ainsi: mais le lieutenant de trente-six!

DELVILLE. Fi donc! dans seize ans?

PALROL. Ton épaulette n'aura peut-être que changé d'épaule.

DELVILLE. Allons donc... tu rêves...

ETEX. Je crois que les rêves de sous-lieutenant sont bien beaux! mais qu'ils sont bien courts!

DELVILLE. Maréchal de France!

PALROL. Tu rêves! non, mon ami, capitaine!

DELVILLE. Ah! M. l'avocat.

PALROL. J'ai peu d'illusions.

FRAINVAL. Il a vieilli ?

ETEX. Ou il a souffert ?

DELVILLE. Et toi mon brave Etex, que fais-tu ?

ETEX. Fidèle à notre rendez-vous, je viens après trois ans, vous donner une poignée de main, mais depuis le collège, ma destinée a bien changé.

PALROL. Comment !

ETEX. Mon père était un riche marchand de bois, il avait fait beaucoup d'affaires; il en fit de mauvaises, il ne put supporter ses pertes, il mourut; et pour conserver mon nom sans tache je sacrifiai tout; orphelin sans fortune, sans état, je dus me faire une position...

DELVILLE. Il fallait t'engager.

ETEX. En temps de paix ?

PALROL. Faire ton droit ?

ETEX. Sans argent?

FRAINVAL. Qu'as tu fait.

ETEX. Vous savez mes amis que j'ai profité de l'éducation que j'ai reçue; les mathématiques, la mécanique surtout avait été l'objet de mes études.

PALROL. Tu donnes des leçons !

ETEX. Non, je veux être riche...

FRAINVAL. Tu fais des bateaux à vapeur !

ETEX. Pas encore, je suis ébéniste.

FRAINVAL. Ah! mon frère de rhétorique, vous n'êtes pas fier !

ETEX.

Air : *Vous vieillirez, ô ma belle maîtresse.*

Vous vous trompez, mon âme est haute et [fière !
Et sans rougir je remplis mon état,
A la vertu mon âme est toute entière
Et mon rabot vaut l'arme du soldat !
A mon esprit je demande sans cesse,
Un beau travail pour pouvoir le finir.
Si mes talents me donnent la richesse,
Par mes bienfaits je saurai l'ennoblir.

PALROL. C'est bien, Etex, c'est digne de toi !

DELVILLE. A quoi te servent tes études ?

ETEX. A faire mieux que les autres, à me délasser et à me classer.

FRAINVAL. Ah, ceci c'est de l'aristocratie !

PALROL. C'est celle du talent, elle doit régner.

FRAINVAL. A bas le tyran !

DELVILLE. Et toi que fais-tu ?

FRAINVAL.

Air : *C'est bien le plus joli corsage.*

Je me dis : soyons rat de cave
Cela ne doit pas fatiguer ;
Je devins bientôt blême et hâve
Je ne faisais plus que bâiller ;
Alors je me livre au commerce,
Mais il fallait trop calculer ;
Il fallait passer ma jeunesse,
Ou ma jeunesse allait passer.

PALROL. Le fou...

FRAINVAL. C'est vite dit, le fou... pas si fou la vie est si courte...

ETEX. Qu'il faut la rendre utile.

FRAINVAL. Qu'il faut en profiter !... j'ai choisi un état.

DELVILLE. Et tu seras...?

FRAINVAL. Silence, voici mon père...

## SCÈNE II.

FRAINVAL, père.--Les précédents.

FRAINVAL, *père*. Ah ! bonjour, Messieurs, bonjour mes amis. Ah ! Delville, l'uniforme vous sied bien, vive l'uniforme !

PALROL. Oui, cela cache la médiocrité...

DELVILLE. Palrol !

PALROL. En général; mais pour toi, Delville, tu ne peux me croire une pensée offensante.

FRAINVAL, *fils*. Aujourd'hui, que nous nous retrouvons après trois ans, cela n'est pas possible ; mais Palrol est avocat et quand une

pointe se présente, il faut la lancer; même au travers d'un cœur ami, comme dit le poète.

FRAINVAL, *père*. Eh bien! vous avez tous des états; mon fils seul n'a pu se fixer.

DELVILLE. Il l'est, Monsieur.

FRAINVAL, *père*. Ah! que va-t-il faire?

DELVILLE. Dis donc, j'ai oublié?...

ETEX. Il ne l'a pas dit...

FRAINVAL, *fils*. Il est aussi étourdi que moi; j'aurais dû me faire officier ..

ERAINVAL, *père*. Il faut savoir obéir...

FRAINVAL, *fils*. C'est là le difficile.

DELVILLE. Mais il faut savoir obéir dans tous les états.

PALROL Je suis indépendant.

DELVILLE. Mon Dieu, Messieurs de l'avocasserie, nous vous connaissons, vous parlez toujours de votre indépendance; mais quand un riche client vient vous dire: je serai demain à six heures du matin dans votre cabinet, vous y êtes aussi exact que moi à l'exercice, et Etex à son travail; l'homme d'honneur obéit toujours à son devoir et le lâche seul s'en plaint.

ETEX. C'est bien pensé, Delville!

DELVILLE. On me plaint d'être esclave!

Air:

Mais j'obéis avec plaisir,
Sans dégoût, sans contrainte,
J'ai toujours assez de loisir,
Je méprise la plainte,
Je suis soldat eh bien, je sers!
Avec honneur, mais sans porter de fer.

FRAINVAL. *père*. Bien pensé! J'ai pitié de tous ces despotes sans barbe ou à barbes pointues, qui ne peuvent obéir à personne, qui se révoltent contre la nécessité, cette maîtresse du genre humain, et qui commandent en tyran.

FRAINVAL, *fils*. Oh! d'abord, je ne suis pas tyran du tout, du tout!

FRAINVAL, *père*. C'est vrai, ce ridicule là te manque.

FRAINVAL, *fils*. Il m'en manque bien d'autres.

FRAINVAL, *père*. A toi? il ne t'en manque pas un.

Air: *Partant pour la Syrie.*

Tu rêves la fortune,
Sans chercher le talent;
L'étude t'importune
Et tu fais le savant:
Tu crois que la jeunesse
Est sublime en gants blancs,
Que la triste vieillesse
Doit lui payer les gants.

DELVILLE. M. Frainval calomnie son fils!

FRAINVAL, *père*. Je ne me permets que la médisance. Etex, j'ai des réparations à faire, de nouveaux plans à exécuter. Je voudrais vos conseils.

ETEX. Monsieur, je suis à vos ordres. (*Ils sortent.*)

## SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS.

PALROL. Quand ton père est entré, tu disais?

DELVILLE. Oui, tu allais nous raconter tes projets.

FRAINVAL, *fils*. Oui, mes projets, mais espérances mais... j'ai peur que vous me désapprouviez!

DELVILLE. Te fais-tu forban?

FRAINVAL, *fils*. Non, je ne suis ni féroce ni voleur, mais:

Air: *Il faut combattre, Agnès l'ordonne.*

J'ai soif de la scène publique,
Moi, j'étouffe dans un salon:
Je saurai vaincre la critique,
Je subjuguerai la raison:
Ainsi que Talma, que Préville,
Je serai couru par les grands;
Je règne à la cour, à la ville,
J'aurai des rois pour courtisans.

DELVILLE. Y penses-tu comédien ?

FRAINVAL. Oh ! la délicieuse vie indépendante ! sans travail, sans soucis.

PALROL. Sans honneur, sans considération.

FRAINVAL, *fils*. Talma !

DELVILLE. Pense à la règle et non à l'exception, tout soldat peut être un Napoléon, et pourtant, va-t'en voir s'ils viennent. Jean, va-t'en voir s'ils viennent.

FRAINVAL, *fils*. Je me sens un talent !...

## SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, LAPIERRE.

LAPIERRE. Monsieur, voilà un habit que le tailleur vient d'apporter en disant qu'il est pour vous ; mais il se trompe, nous ne sommes pas au carnaval.

FRAINVAL, *fils*. Cet habit est pour moi, laissez-le.

LAPIERRE. En voilà d'une idée ! Monsieur, m'est avis que vous êtes malade et que le médecin...

FRAINVAL, *fils*. Impertinent, sortez.... (*Lapierre sort.*)

## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS.

PALROL. Cet homme a raison, c'est une folie.

FRAINVAL, *fils*. Oui, si je devais être un comédien ordinaire, mais je serai Talma ou Préville ; je vous l'ai déjà dit.

PALROL. Eh bien ! même alors, votre vie n'en serait pas moins en dehors de la société ; votre mère, votre sœur rougiraient de porter le même nom. Que dis-je ? Votre père vous ordonnerait de renoncer à son nom : et seul, sans famille, sans affection, vous n'auriez pas même d'indépendance.

FRAINVAL, *fils*. Pas d'indépendance ?

DELVILLE. Eh non, mon cher ! si tu déplais, on te siffle ; si tu plais, on t'ordonne de recommencer ; et le public est aussi impertinent dans ses louanges que dans sa critique.

FRAINVAL, *fils*. Chansons, chansons, j'aime sa louange, et jamais je ne mériterai sa critique. Tenez, vous allez me voir à l'œuvre.

*En s'habillant en laquais, il chante :*

Air : *Un ancien proverbe.*

En vain le proverbe dit :
Le moine ce n'est pas l'habit.
En passant ma souquenille
Je me sens vrai Mascarille,
En revêtant cet habit,
Aussitôt je m'en sens l'esprit.

—

Ma foi, sur l'avenir, bien fou qui se fiera :
Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ÉTEX.

ETEX. Ah ! bon Dieu, que fais-tu là ?

DELVILLE. Il répète son rôle.

ETEX. Ah ! vous jouez la comédie de société ?

PALROL. De société, pas du tout. Frainval débute au théâtre.

ETEX. Vous plaisantez ?

FRAINVAL, *fils*. Point du tout.

ETEX. Tu ne plaisantes pas ?

FRAINVAL, *fils*. Non.

ETEX. Ah ! Frainval ! as-tu pensé à la douleur de ta mère ?

FRAINVAL.

Air : *On dit que le temps et l'absence..*

Ah ! de la douleur de ma mère,
Pourquoi venez-vous me parler ?
Je braverais un front sévère,
Mais ses pleurs pourraient m'ébranler.
Moi qui ne voudrais la couronne,
Et les honneurs et les lauriers ;
La gloire que le talent donne,
Que pour les poser à ses pieds !

ETEX. Alors, pourquoi l'affliger?

FRAINVAL. Quand un jeune soldat, quand un marin dit adieu à sa mère, elle pleure, et il part pourtant.

DELVILLE. Ah! peux-tu comparer?

FRAINVAL. Certes, je puis comparer! ils courent après la gloire et la fortune, et moi aussi.

PALROL. Mais par des chemins différents!

FRAINVAL, *fils*. Oui, j'ai pris la traverse; je veux frayer mon chemin.

ETEX. Tu vas t'égarer.

FRAINVAL, *fils*. N'aie pas peur.

PALROL.

Air: *De cette rose tant jolie.*

Ah! si des hasards de la guerre,
Une mère peut s'effrayer;
Si l'aventureuse carrière,
Pour un marin la fait trembler,
On partage ses alarmes,
L'estime vient la consoler:
Ta mère cachera les larmes
Que le mépris fera couler.

FRAINVAL, *fils*. Le mépris? je serai estimable!

DELVILLE. Mais mon cher, qui le croira? On suit la règle, et tu parles toujours d'exception!

FRAINVAL. La gloire me dédommagera.

ETEX. L'estime vaut mieux que la gloire!

DELVILLE. Il renonce à l'estime pour courir après la gloire qu'il n'atteindra pas.

FRAINVAL, *fils*. Ecoute-moi:

Ma foi, sur l'avenir, bien fou qui se fiera:
Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.
Un juge, l'an passé, me prit à son service;
Il m'avait fait venir d'Amiens pour être suisse.
Tous ces Normands voulaient se divertir de nous;
On apprend à hurler, dit l'autre, avec les loups.
Tout Picard que j'étais, j'étais un bon apôtre,
Et je faisais claquer mon fouet tout comme un autre.
Tous les plus gros messieurs me parlaient chapeau bas;
Monsieur de Petit-Jean, ah! gros comme le bras.
Mais, sans argent, l'honneur n'est qu'une maladie.
Ma foi, j'étais un franc portier de comédie;
On avait beau heurter et m'ôter son chapeau,
On n'entrait point chez nous sans graisser le marteau.
Point d'argent, point de suisse: et...

PALROL. Assez, assez, ce n'est pas là le chemin.

FRAINVAL.

Air: *Une femme est un oiseau.*

Allons, venez m'applaudir;
PALROL.
Et non, je ne puis le croire.
FRAINVAL.
Venez partager ma gloire.
ETEX.
Tu n'iras pas t'avilir!
FRAINVAL.
Je brillerai, je l'espère.
DELVILLE.
Et la douleur de ta mère!
FRAINVAL.
J'apaiserai sa colère,
J'aurai de si beaux succès.
PALROL.
Eh! Frainval, c'est un délire.
FRAINVAL.
Votre frayeur me fait rire,
Je ne crains pas les sifflets.
TOUS, *moins Frainval.*
J'entends déjà les sifflets.

FIN DU PREMIER ACTE.

---

# ACTE II.

## SCÈNE I.

LAPIERRE (seul.)

Air: *Ah, ah, ah! comment faire.*

Ah, ah, ah, ah, ah! Quelle aventure
Hélas!
On a critiqué sa figure;
Ah, ah, ah, ah, ah! quelle aventure
Hélas!
L'on a tout sifflé là bas.

Voyez l'audacieux parterre,
Comme il a fait le méchant;
Mon maître est un bon enfant
Et pourtant on l'a fait se taire.
Ah, ah, ah, ah, ah! quelle aventure,
Hélas!
On s'est moqué de sa tournure.
Ah, ah, ah, ah, ah! quelle aventure,
Hélas!
L'on a tout sifflé là-bas.

## SCÈNE II.

FRAINVAL (fils). LAPIERRE.

FRAINVAL, *fils.* Je suis au désespoir!

LAPIERRE. Mon pauve maître, je suis bien fâché qu'on vous ait trouvé si ridicule, car vous m'amusiez.

FRAINVAL, *fils.* J'avais ce bonheur là!

LAPIERRE. Oui, j'étais avec Jean et puis Duclos, et puis Lafleur, et puis bien d'autres, et ils disaient tous: ma foi, ce bourgois là ne joue pas mal du tout, et puis il n'a pas l'air fier, il se fait notre égal.

FRAINVAL, *fils.* Votre égal?

LAPIERRE. Dans la comédie s'entend; car je sais bien qu'un comédien ne me vaut pas.

FRAINVAL, *fils.* Je ne te vaux pas?

LAPIERRE. Monsieur, vous avez fait une petite bêtise, mais vous n'êtes pas un comédien.

FRAINVAL, *fils.* Sortez...

LAPIERRE. Je ne vous ai pas fâché toujours, Monsieur; je n'ai voulu que vous consoler. *Il sort.*

## SCÈNE III.

FRAINVAL, *seul.* Suis-je assez humilié! voilà donc cette gloire que je me promettais!

(Air: *Ecoutez une histoire.*

Décevante espérance
Qui séduisiez mon cœur,
Aimable confiance
Vous n'étiez qu'une erreur.

Et l'horrible réalité est là; comment paraître devant mon père? que dire? que faire? Ah! voici Etex.

## SCÈNE IV.

FRAINVAL, ETEX.

ETEX. Mon cher Frainval, je prends part à ton chagrin, mais j'en suis content: j'espère que tu es corrigé.

FRAINVAL. Etais-tu à la représentation?

ETEX. Oui mon cher!

FRAINVAL. N'est-ce pas qu'il y avait une cabale?

ETEX. Je ne crois pas.

FRAINVAL. Oh si! j'ai du talent, mais j'ai été effrayé de la malveillance, j'ai perdu mes moyens.

ETEX. Eh, mon Dieu! tant mieux!

FRAINVAL. Tant mieux: quand je suis au désespoir!

ETEX.

Eh quoi, mon cher, tu te désoles
Quand tu devrais te réjouir!

FRAINVAL.

C'est ainsi que tu me consoles,
Etex, je devrais te haïr.

ETEX.

Quoi, lorsque dans la fondrière
Tu pouvais te précipiter,
Tu n'es tombé que dans l'ornière
Et je dois te féliciter.

FRAINVAL. Hélas! que dirai-je à mon père? comment paraître!

ETEX. Ton père te pardonnera et le public oubliera.

## SCÈFE V.

LES PRÉCÉDENTS, PALROL.

PALROL. Frainval, je te l'avais dit:

FRAINVAL. Belle consolation!

PALROL. Que veux-tu que je te dise?

FRAINVAL. Rien, si tu veux: mais cette consolation égoïste, qui se borne à vous dire: voyez-vous que j'avais plus d'esprit que vous, c'est révoltant!

PALROL. J'ai dû te faire remarquer...

FRAINVAL. Tu dois me plaindre! n'as-tu jamais mal plaidé?

PALROL.

Air: *A voyager passant sa vie.*

Peut-on comparer l'art frivole
De nous cha mer en récitant,
Au noble don de la parole,
Effroi du sot et du méch nt.
Sans cette noble assistance,
Qui nous soutiendrait ici-bas?

FRAINVAL.

Ah! vous avez de la puissance;
Au palais l'on ne siffle pas. (bis).

PALROL. Je te pardonne, tu es battu!

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LAPIERRE.

LAPIERRE. C'est ça qu'est malheureux!

Air: *En revenant du chateau.*

Oui ce joli garçon
Qu'a l'air d'un bon lu on,
Que je trouve si genti.
Qu'est toujours si poli.
Qu'est toujours si bien mis.
Qu'a de si beaux habits;
Oui, ce jeune officier (bis)
Qu'était tout doré,
Ah, ça me fait pleurer! (bis)
Messieurs, de la patience;
Pour tout vous raconter,
Et je ne peux parler.
Le chagrin va m'étouffer, (bis)
Ah le pauvre officier!
Oui ce joli, etc.

FRAINVAL. Quoi donc? que veux-tu dire?

LAPIERRE. Vous savez bien ce jeune et joli officier?

ETEX. Delville.

LAPIRRE. Je ne sais pas, un joli homme, qui a un joli air et une épaulette?

PALROL. Mais mon cher: il y a une centaine d'officiers qui ressemblent à ce portrait.

LAPIERRE. Ma foi, Monsieur, pas ceux de la garnison toujours, ce sont de gros......

FRAINVAL. Est-il insupportable! de qui parlez-vous: que voulez-vous dire?

LAPIERRE. Oui, Monsieur, il est presque mort!

FRAINVAL. Encore une fois, est-ce Delville?

LAPIERRE. Encore une fois je ne sais pas son nom; c'est ce Monsieur, vous savez bien; qui est joli homme, qui, qui

FRAINVAL. Qui... quoi...?

LAPIEREE. Qui était avec vous ce matin.

FRAINVNL. Mais c'est Delville?

LAPIERRE. Je ne sais pas son nom; mais je sais que quand Monsieur a si mal joué, qu'on l'a sifflé...

FRAINVAL (*en colère*). Dis-donc, malheureux!

LAPIERRE. Monsieur vous m'arrêtez! ah je sais ou j'en suis: quand Monsieur a si mal joué qu'on l'a sifflé: ça l'a fâché et, ma foi, il a fait le tapageur de ci, de là, Monsieur taisez-vous?... vous êtes un insolent! insolent vous-même! et puis ils sont sortis, et puis... Ah je me rappelle!... Monsieur Etex, il y a dans la cuisine le domestique; non, le concierge de la préfecture qui vous attend depuis longtemps.

ETEX. Que ne le disiez-vous? (*il sort*).

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS (*moins Etex.*)

FRAINVAL. Vrai! tu nous assassines; mon ami s'est battu?

LAPIERRE. Oui, Monsieur.

FRAINVAL. Sais-tu où?

LAPIERRE. Oh! Monsieur. je pense, que ce n'est pas sur le boulevard ..

PALROL. On ne vous demande pas où cela n'est pas, mais où cela est?

FRAINVAL. Ce malheureux se fait un affreux plaisir de nous tourmenter, courons le chercher... Dieu! mon père... (*Lapierre sort.*)

## SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, FRAINVAL, père.

FRAINVAL, *père*. C'est vous, Monsieur, sortez...

FRAINVAL, *fils*. Mon père...

FRAINVAL, père.

Air : L'*Aube riante.*

Retirez-vous, fils indigne de moi,
Tu fis rougir le front de ton vieux père :
Change de nom, je ne veux plus de toi,
Je te méprise, et n'ai plus de colère.
Ah ! tu m'a ravi le bonheur !
J'avais rêvé de si douces chimères !
Ingrat, tu m'as ravi l'honneur.
Hélas ! que dirais-je à ta mère !

PALROL. Monsieur, pardonnez-lui, n'est-il pas assez puni ?

FRAINVAL, *père.* Assez puni ! lui qui vient de me couvrir de boue, de s'associer à des hommes sans délicatesse, sans éducation.

FRAINVAL, *fils.* Mon père, vous les traitez bien mal !

FRAINVAL, *père.* Il y a des exceptions, mais quand as-tu vu un homme bien élevé, rangé, plein d'honneur, de probité, de délicatesse, choisir un pareil état ? Non ! la paresse, le défaut de conduite, les vices enfin vous y conduisent ; et c'est le malheur de votre état qui, quelquefois, vous corrige.

## SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, LAPIERRE.

LAPIERRE. L'officier n'est pas mort, il est en prison !

PALROL. En prison, j'y cours...

FRAINVAL, *père.* Arrêtez Palrol, que veut-il dire ?

FRAINVAL, *fils.* Mon père, j'en suis la cause, Delville s'est battu...

FRAINVAL, *père.* Le déshonneur, la mort, ou la prison ; voilà les présents que vous faites à vos amis.

PALROL. Ne craignez rien, Monsieur, je le défendrai.

FRAINVAL, *père.* Vous avez un noble cœur et un noble état, Palrol !

FRAINVAL, *fils.* Suis-je assez malheureux ?...

PALROL. Je cours à la prison... mais j'entends Delville... (*Lapierre sort.*)

## SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, DELVILLE, (*le bras en écharpe.*)

FRAINVAL, *fils.* Ah ! Delville, vous êtes blessé ?

DELVILLE.

Ce n'est pas une blessure,
Ce n'est qu'une égratignure ;
Mais ma foi l'on t'a sifflé,
Et moi je me suis piqué ;
Au faquin qui te sifflait,
Je réponds par un soufflet,
Allons, Monsieur l'officier,
Vous allez me le payer
Je paie toujours argent comptant,
Voulez-vous de mon argent ?
Il accepte : j'en ai donné,
C'est moi qui suis le blessé.

FRAINVAL, *fils.* Oh ! mon ami ! c'est moi qui t'ai exposé !

PALROL. On te disait en prison, j'allais à ton secours !

DELVILLE. Avec ta noble parole, je devais triompher ; c'est une épée à deux tranchants. Mais mon adversaire a agi noblement ; il a dit qu'il était l'agresseur. Et, comme j'étais le blessé et que je ne me plaignais pas, on m'a laissé.

FRAINVAL, *père.* Adieu, Messieurs ; (*à son fils*), Monsieur, vous êtes libre...

FRAINVAL, *fils.* Mon père !

## SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENES, LAPIERRE et ensuite ETEX.

LAPIERRE. Monsieur, Messieurs, voilà la musique, et puis M. Etex ; et puis le ruban rouge, et puis j'en pleure, c'est superbe...

FRAINVAL, *père.* Que voulez-vous dire ?

LAPIERRE (*frappant des mains*). Voilà Monsieur Etex, le voilà, le voilà.

ETEX, (*entre, il est décoré...*)

TOUS ENSEMBLE. Qu'est-ce cela ?

ETEX. J'avais présenté une machine au gouvernement, elle a été essayée, on l'a trouvée utile, et le

roi a voulu encourager mes efforts ; il m'a récompensé noblement.

DELVILLE. Tu as été plus vite que moi, mais j aurai mon tour.

FRAINVAL, *père*. Bon Etex ! que je suis content de vous voir heureux ! vous êtes seul l'artisan de votre gloire.

FRAINVAL, *fils*. Etex, parlez pour moi, je suis corrigé, je veux travailler ; j'ai compris que la manière de travailler ennoblit l'état.

TOUS. Monsieur...

ETEX. Je suis si heureux ! Monsieur, ne faites pas du plus beau jour de ma vie, un jour de chagrain.

FRAINVAL, *père*. Mon fils, je te pardonne.

FRAINVAL, *fils*. Vous n'aurez plus à pardonner, je veux ressembler à Etex.

LAPIERRE. Je le crois bien ! à l'un les sifflets, à l'autre les violons.

FRAINVAL, père.

Air : *Francs buveurs que Bacchus attire.*

Je t'ai pardonné je suis père ;
Mais le public vient de juger,
Il se souvient il est sévère.
Et c'est à toi de le gagner.
Messieurs, le plaisir nous rassemble
Puisqu'il a su nous réunir
Aimons-nous, vieillissons ensemble
Gardons-en le doux souvenir.

—*Correspondance des Familles.*

---

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juin 1866.

La tentative et l'illusion d'une conférence ont abouti à l'avortement que l'on sait. Nous ne nous repentons point de nous être attachés, tant que les apparences l'ont permis, à cette dernière espérance pacifique. Une telle déception n'a pu réjouir que ces belliqueux platoniques, gens de plume pourtant mais point d'épée, qui remettent aujourd'hui à la guerre, avec une légèreté de cœur merveilleuse, la décision de questions que d'autres eussent voulu maintenir dans la compétence de la raison et des sentiments humains. L'expédient de la conférence avait été bien tardivement proposé. Il n'y a eu que deux moments où la guerre eût pu être efficacement prévenue par une politique vigilante et prudente : c'est le moment où la Prusse et l'Autriche firent mine de renier le traité de 1852 et de vouloir enlever les duchés de l'Elbe au Danemark, et c'est le moment plus récent où des accords ont été négociés entre la Prusse et l'Italie. C'est sur la conduite tenue à ces deux époques décisives de la crise que l'histoire devra juger la sincérité, l'habileté ou la puissance de la politique qui aura laissé éclater ou n'aura point su prévenir la guerre. En liant ses mesures avec l'Angleterre au commencement de 1864, on eût certainement empêché l'Autriche et la Prusse de saisir les duchés, qui sont devenus entre elles la cause d'une lutte menaçante ; on eût pu concilier les droits du Danemark avec ceux de la confédération germanique. Cette grande occasion fut, comme on sait, systématiquement négligée. Une autre circonstance s'est pourtant offerte encore cette année de détourner la guerre. La cause de la guerre, personne ne le contestera, est l'alliance de la Prusse

et de l'Italie. La Prusse n'eût certes point osé provoquer l'Autriche, comme elle l'a fait, dans la question des duchés, si elle n'eût point cru pouvoir compter sur le concours de l'Italie et, par l'Italie indirectement, sur une certaine indulgence de la France ; l'Italie, n'eût point songé à réclamer la Vénétie par les armes, si l'hostilité du cabinet prussien contre l'Autriche ne lui en eût fourni l'occasion.

Personne n'ignore que, dans les deux premiers mois de cette année, le ministère italien se préoccupait exclusivement de l'amélioration de ses finances, ne songeait qu'à faire des économies, et avait même préparé un plan de réduction de l'armée qui devait procurer d'importantes diminutions de dépenses. Les projets de M. de Bismark, ouvrant à l'Italie d'autres perspectives, changèrent tout cela. Or c'est au moment où l'Italie allait se lier à la Prusse qne l'on était véritablement maître de la question de la paix ou de la guerre. Il est impossible qu'à l'heure où l'Italie allait mettre ainsi en jeu son existence, elle ait laissé ignorer sa perplexité au gouvernement français, ou ait décliné les avis d'une nation qui lui a donné autant de gage d'amitié que la France. Si nous rappelons ces deux grandes occasions où la politique de la paix a pu l'emporter sur la politique de la guerre, ces deux circonstances décisives qui fixeront l'attention de l'histoire bien plus qu'elles n'ont attiré celle des contemporains, ce n'est plus pour nous livrer à des récriminations inutiles ; c'est simplement pour constater que l'importance ne nous en est point échappée à nous-mêmes, que nous les avons signalées à l'époque où elles se produisaient, et que nous n'avons cessé de protester contre la politique d'indifférence qui, en laissant tout faire, nous a conduits aux extrémités terribles et aux formidables incertitudes de la situation présente.

Après cela, la proposition d'une conférence à la veille de l'ouverture des hostilités était sans doute un expédient bien tardif et bien débile ; mais nous ne devions point décourager cette tentative de la dernière heure. Elle semblait inspirée par un désir très sincère de sauver la paix ou du moins d'en assurer le bienfait à la France. Chose curieuse, les personnes les mieux autorisées croyaient chez nous à la conférence. A en juger par le langage que tinrent le 1er et le 2 juin les journaux officiels, notre gouvernement ne mettait nullement en doute l'adhésion de l'Autriche. Notre ministre des affaires étrangères n'était point encore détrompé quand il allait honorer de sa présence, à Montereau, une de ces fêtes locales auxquelles il aime tant à présider. Malheureusement il s'était tenu à Vienne le 1er juin un conseil de cabinet. Ce conseil avait duré cinq heures. On y résolut d'accompagner l'acceptation de la conférence des réserves qui en rendaient l'acceptation impossible. Le gouvernement autrichien fit connaître à la suite de ce conseil, par le télégraphe, sa décision à son ambassabeur à Paris. Il paraît qu'un peu embarrassé de ce dénoûment inattendu, le prince de Metternich voulut, avant d'en donner avis à notre gouvernement, attendre l'arrivée même de la dépêche écrite que lui annonçait son cabinet. Cette dépêche lui parvint le dimanche: M. Drouyn de Lhuys étant à Montereau, M. de Metternich alla la porter à l'empereur ; mais déjà les résolutions de l'Autriche étaient connues par Londres, où le télégraphe les avait apportées dès le samedi. Quand les gouvernements sont soumis à ces méprises

ou à ces retards d'informations, ceux qui ne sont que du public ne sauraient être à l'abri des erreurs. Parmi ces erreurs, il en est une où, pour notre part, nous tomberons toujours volontairement. Malgré les démentis que les événements nous ont souvent donnés, nous supposerons toujours, quand une conférence est annoncée et quand les invitations sont parties, que les gouvernements intéressés sont d'accord sur les principes généraux qui doivent guider la délibération. Ici, par exemple, on devait croire que l'Autriche, si elle adhérait à la conférence, acceptait en principe la cession de la Vénétie moyennant compensation. La conférence aurait dû être précédée de négociations particulières où eussent été fixés les points généraux du débat. On ne comprend point que de grands gouvernements se réunissent avec fracas, sous le regard du public excité à des espérances illusoires, dans une délibération commune, laquelle, faute d'explications préalables, pourrait être rompue dès la première séance. Cela serait arrivé infailliblement dans la conjoncture présente, si l'Autriche eût envoyé une acceptation vague, au lieu de prendre ses précautions d'avance. Tous les premiers ministres qui nous étaient annoncés eussent fait le voyage de Paris pour avoir un entretien unique et stérile. L'Autriche, en posant ses réserves, a du moins épargné à l'Europe la déception ridicule d'une pompeuse démarche. Elle a évité pour son compte le péril de compromettre les puissances neutres dans une union plus étroite avec ses adversaires naturels par les froissements qu'auraient pu causer ses refus arrivant après des propositions catégoriquement articulées.

Après l'avortement de la conférence, aucune illusion pacifique n'est plus possible, et nous sommes en face de la guerre. On a bien cru à la vérité, il y a quelques jours, que tout n'était point décidé à Berlin. Le vieux roi, disait-on, dans ce moment suprême, a été encore en proie à de pénible perplexités; on supposait qu'il eût pu être sensible aux vives instances de quelques princes allemands; M. de Bismark, disait-on, n'était point entièrement maître de son souverain. L'énergie soldatesque du général Manteuffel est venue en aide à la politique de l'audacieux ministre. Celui-ci aurait, dit-on, transmis à dessein au général sur l'occupation du Holstein des instructions insuffisantes. Le général Manteuffel, laissé à lui-même, a rendu impossible par ses actes de brutale compression toute temporisation plus longue. L'autorité que le général Prussien s'est arrogée dans le Holstein, la dispersion des états, l'arrestation du commissaire de l'Autriche, mettaient nécessairement à bout la patience de la cour de Vienne. Le rappel des ambassadeurs ne devance évidemment que peu de jours l'ouverture des hostilités.

En présence de cette grave épreuve d'une grande guerre continentale qui ne peut plus être détournée, l'empereur a compris que son gouvernement devait éclairer le pays sur les vues et la direction de la politique française. La forme adoptée pour remplir cette tâche n'est point celle que nous eussions préférée. Chose curieuse, la lettre écrite par l'empereur à M. Drouyn de Lhuys et lue par M. Rouher à la chambre des députés a paru, aux yeux de la majorité de cette chambre, rendre inutile la discussion parlementaire des vastes questions aujourd'hui soulevées en Europe. A nos yeux, dans les circonstances actuelles, s'il était bon que le gou-

vernement fit connaître sa pensée, il n'importait pas moins que les opinions du pays fussent aussi exprimées par ses mandataires naturels. Entre les deux manifestations, celle du chef du gouvernement et celle de la discussion des chambres, tempérée, coordonnée, dirigée par le ministre d'état, c'est la seconde qui nous eût paru préférable. Le plus pressant intérêt du moment n'est-il point de savoir ce que le pays pense des perspectives ouvertes par des événements dont il souffre déjà si cruellement? Quel organe plus autorisé et plus sûr, les sentiments du pays peuvent-ils avoir que la chambre élective? En posant ces questions, nous ne songeons certes nullement à susciter des rivalités entre les pouvoirs de l'état, nous sommes au contraire persuadés que le patriotisme demande plus que jamais le concours de ces pouvoirs; mais ce que nous ne pouvons imaginer, c'est que le concours du pouvoir essentiellement représentatif se puisse exercer par le silence. La discussion parlementaire, outre qu'elle est de droit et qu'elle eût été en cette circonstance dans les grandes convenances nationales, présente un immense avantage pratique. Comme elle rassemble des opinions individuelles diverses, elle laisse à la politique gouvernementale la liberté de ses mouvements. Une déclaration de chef d'état réunissant sous une forme concise des affirmations positives peut prendre le caractère d'un engagement et préparer gratuitement des embarras pour l'avenir. A un autre point de vue, une telle déclaration, devant concilier des intérêts très délicats et s'entourer de précautions de langage, peut prêter à des interprétations contradictoires et encourager des courans d'opinion opposés. Nous pourrions citer plus d'un exemple du danger de ces proclamations ou de ces lettres retentissantes; nous nous en abstenons, car nous nous reprocherions dans un moment tel que celui-ci d'embarrasser par des critiques rétrospectives les sentiments d'union patriotique et loyale qui devraient tous nous unir.

Cette réserve posée à propos de l'entraînement qui a porté le corps législatif au silence, nous croyons pouvoir applaudir aux conclusions de la lettre impériale, et nous dirons bientôt pourquoi. N'est-il pas visible cependant que des opinions contraires pourraient tirer de cette lettre des interprétations dangereuses? Nous ne signalerons qu'un point, le langage tenu par l'empereur sur la Prusse. Certes l'empereur a dû s'appliquer à parler avec l'impartialité la plus scrupuleuse des diverses puissances dont les intérêts sont en jeu dans la crise actuelle; mais la conduite du gouvernement prussien dans ces derniers temps a été si peu excusable qu'en s'efforçant d'être impartial envers lui, on court risque de tomber dans des excès d'indulgence. Quel parti les fauteurs de l'alliance prussienne, heureusement rares et impopulaires, ne pourraient-ils pas tirer des passages de la lettre impériale qui placent parmi les causes du conflit la situation géographique de la Prusse, mal délimitée, ou qui expriment le désir de voir s'accroître l'homogénéité et la force de cette puissance dans le nord? Le publiciste, l'historien, le littérateur politique, même l'orateur parlementaire, eux qui jugent les faits accomplis dans leur pure matérialité, qui ne sont responsables ni des effets ni des causes, qui n'ont point à résoudre dans le vif les questions régies par le droit écrit ou l'équité, peuvent se permettre sans péril et comme en passant ces considérations générales; mais nous retournerions à l'état de nature, si la mau-

vaise configuration géographique de son pays pouvait être invoquée par M. de Bismark devant un tribunal européen comme un titre justificatif de ses entreprises contre le Danemark et contre le droit fédéral allemand. Où nous mènerait un semblable argument appliqué au droit civil ? C'est seulement par l'impunité qui protége trop souvent les crimes de la force que la politique se soustrait aux règles du droit. En vérité, les plaintes de la Prusse touchant sa configuration ont quelque chose de comique. Elle se trouve mal faite ; qu'elle s'accuse elle-même, car c'est elle qui s'est faite ainsi. Née d'une sécularisation de possessions ecclésiastiques, formée, accrue d'acquisitions récentes obtenues par la violence et la ruse, elle a pris ce qu'elle a pu et n'a le droit de reprocher à personne la délimitation bizarre et embarrassante que ses spoliations heureuses lui ont donnée. La Prusse tient sa dernière acquisition des traités de 1815 ; la politique prussienne, après nous avoir traités dans l'invasion avec une cruauté que la France n'a point oubliée, se fit sa part dans la curée en s'emparant des provinces rhénanes. Ce serait une ironie amère que de convier la France, pour l'amour de la symétrie, à seconder la Prusse dans les efforts qu'elle peut faire pour joindre par une solide soudure ces provinces excentriques au corps du royaume des Hohenzollern.

Il n'est guère possible d'échapper à ces dangers d'interprétation dans la rédaction de manifestes impériaux. Ce qui nous touche dans la lettre de l'empereur, ce ne sont point les inductions accessoires qu'on en peut tirer, ce sont les conclusions positives qui ont préoccupé surtout l'éminent écrivain. Les deux affirmations considérables de la lettre sont la déclaration qui repousse toute idée d'agrandissement et celle qui annonce la neutralité de la France. Les conditions que l'empereur met à la modération et à la neutralité de notre pays ne nous paraissent point incompatibles avec la série des événements probables. La France repousse toute idée d'agrandissement territorial tant que l'équilibre européen ne sera point rompu ; elle ne songerait à l'extension de ses frontières que si la carte de l'Europe venait à être modifiée au profit exclusif d'une grande puissance. L'hypothèse respective de l'empereur ne saurait se réaliser que dans un seul cas, celui où la Prusse aurait des succès militaires si décisifs, qu'elle pourrait s'annexer suivant sa convenance d'immenses territoires allemands. Si la victoire définitive appartenait à l'Autriche, l'équilibre ne courrait point un semblable danger. L'Autriche victorieuse serait sans doute coulante à l'égard de l'Italie, et ferait volontiers l'échange de la Vénétie contre les territoires qu'elle pourrait enlever à la Prusse. L'Autricherespecterait les droits acquis des états moyens, conserverait les éléments essentiels de la confédération, et il n'y aurait ni rupture d'équilibre ni modification de la carte au profit exclusif d'une seule puissance. Il n'y a donc que des succès prussiens et des conquêtes prussiennes considérables qui pourraient nous imposer l'obligation de nous assurer une extension de frontières. Jusqu'à présent, cette perspective ne paraît guère vraisemblable. Quant à la neutralité, l'empereur la subordonne très logiquement à la conservation de l'équilibre et aussi au maintien de l'œuvre que nous avons contribué à édifier en Italie. L'Italie ne pourrait être mise en danger que par des victoires de l'Autriche. Or, d'après la nature des choses et suivant ce que l'on connaît jusqn'à présent des dispositions de la cour de Vienne, on est fondé à croire que l'œuvre de l'Italie ne serait point compromise par les succès militaires de l'Autriche. Du côté de l'Italie, la cour de Vienne doit appréhender de se heurter à une puissance. L'intérêt évident de l'Autriche, si la fortune lui sourit, est de terminer la question italienne de

façon à en faire disparaître toute dissidence permanente et toute cause d'antagonisme avec la France. Nous avons donc le droit d'espérer que la France pourra laisser passer cet orage politique en persévérant dans la neutralité attentive à laquelle l'empereur la convie. A vrai dire, l'empereur nous promet la paix, et il importe à ceux qui souhaitent que la France conserve la paix de prêter une foi entière à la promesse impériale.

Nous prenons aussi au mot la politique de neutralité attentive annoncée par l'empereur. Attentive est bien le mot, car jamais circonstances n'ont commandé une vigilance plus active. Ce qui rend la situation difficile, c'est qu'elle est contradictoire en elle-même, et que toute sorte d'accidents extérieurs peuvent la modifier en l'aggravant. La contradiction fondamentale est l'alliance de l'Italie et de la Prusse. Tout ce qu'il y a de libéraux éclairés et honnêtes en Europe donne raison à la revendication italienne, et tort à la revendication prussienne. C'est une lourde charge que l'alliance de M. de Bismark ; elle est d'un poids moral écrasant pour ceux qui ont consenti à la subir. L'Italie a cru nécessaire de s'y résigner, mais il faudrait plaindre les Français qui oseraient en assumer indirectement la responsabilité. Toutes les idées et tous les sentiments qui font souhaiter aux libéraux l'achèvement de l'indépendance italienne se retournent contre la politique représentée par M. de Bismark. Quand on veut voir l'affranchissement de Venise, peut-on compter sans indignation les violences tyranniques commises par la Prusse dans les duchés ? Quand on applaudit à l'unanimité généreuse avec laquelle la nation italienne travaille à l'œuvre de son indépendance et de son unité, peut-on assister de sang-froid aux brutalités par lesquelles M. de Bismark répond à l'explosion de l'esprit public en Allemagne et même en Prusse ? L'empereur trouve qu'il est juste de demander à l'Autriche, puisqu'elle a fait au Danemark une guerre au nom de la nationalité allemande, de reconnaître le même principe en Italie ; mais ne serait-il pas juste que M. de Bismark, qui a fait la même chose et qui a embauché l'Italie, reconnût le même principe envers le Slesvig-Holstein et envers ses propres confédérés allemands ? Du côté de l'Italie, il y a encore le prestige moral d'un peuple qui marche à l'indépendance nationale par la liberté ; chez la Prusse de M. de Bismark, il n'y a qu'une ambition conquérante qui a besoin de fouler aux pieds la liberté pour accomplir ses desseins sinistres. L'Italie va à la guerre pour faire triompher la cause des Italiens de Venise et non par fureur contre l'Autriche ; M. de Bismark affiche contre son ennemi des sentiments haîneux qui n'ont point l'excuse d'une passion nationale, et dont l'expression descend, dans une de ses dernières dépêches, au ton le plus grossier de l'insulte. L'empereur a exprimé le désir que l'Autriche conserve sa grande position en Allemagne, et M. de Bismark affiche la prétention de l'exclure de la confédération. L'empereur voudrait pour les états secondaires de la confédération une union plus intime, une organisation plus puissante, un rôle plus important, et M. de Bismark, par son projet de réforme fédérale, soulève contre lui la plupart des états secondaires et jusqu'au Hanovre, que fascinait cependant d'habitude le voisinage redouté de la Prusse. Comment la France pourrait-elle demeurer inattentive devant ces contradictions qui forment un cahos dans la région des idées, et qui vont maintenant s'imprimer en taches de sang sur le terrain des champs de batailles ?

L'imminence de la lutte doit nous rendre sobres de conjectures. Une seule et dernière formalité semble devoir précéder en Allemagne le commencement des hostilités. La diète, à cette heure même, est appelée à prononcer la mobilisation de l'armée fédérale, qui ne peut être motivée que par l'entrée des troupes prussiennes dans le Holstein. Il s'agit de voter l'exécution fédérale contre le gouvernement prussien sur

la proposition de l'Autriche, que la Prusse veut exclure de la confédération. Si ce qui est probable, la majorité de la diète sanctionnait la proposition a trichienne, la cour de Vienne aurait réussi de la sorte à mettre de son côté toutes les formes de la légalité germanique actuelle. La Prusse, malgré les menaces qu'elle adresse aux états qui voteraient la mobilisation de l'armée fédérale, ne peut donc guère compter sur la neutralité de la Bavière et des états voisins. Dans un excellent discours qu'il a prononcé devant la chambre bavaroise, M. Von der Pfordten a déclaré que la Bavière et les états moyens se prononceraient contre celle des deux puissances, qui méconnaîtrait le droit fédéral, et commencerait la lutte en se mettant en rébellion contre l'autorité de la diète. Cette puissance sera évidemment la Prusse. Que feront les états moyens de l'armée fédérale ? En la plaçant sous l'action de l'Autriche, ils rendraient probablement leur contingent plus efficace. Nous souhaiterions cependant que les convenances de la guerre se pussent concilier à cette occasion avec les intérêts de la politique. Ceux qui souhaitent que la moyenne Allemagne sorte fortifiée de cette crise doivent désirer que les états secondaires conservent pour eux-mêmes la disposition et la direction de l'armée fédérale.

L'empereour a signalé avec raison un gage de sécurité pour l'Europe dans l'accord des puissances neutres qui s'étaient concentrées pour proposer la conférence. Il importe que cet accord se maintienne pendant la durée des hostilités. Le bruit s'était récemment répandu qu'un rapprochement se serait opéré entre la Russie et l'Autriche. Nous ne croyons point que cette rumeur ait quelque fondement. La Russie ne saurait voir avec satisfaction la politique actuelle de la Prusse ; l'empereur Alexandre a fait les efforts les plus sincères pour détourner le roi Guillaume des combinaisons où l'a entraîné son ministre ; il n'a pas été plus heureux que la reine Victoria dans les pressans appels qu'elle a adressés au sentiment du roi de Prusse. Cependant les liens qui unissent les cours de Petersbourg et de Berlin sont si anciens et si étroits, qu'il ne semble point possible que la Russie prenne jamais parti contre la Prusse et pour l'Autriche. Un accident pressant de la question d'Orient pourrait seul expliquer un tel prodige. La longue et importante conversation sur l'état de l'Europe qui a eu lieu à la chambre des communes il y a peu de jours, à laissé voir en partie les dispositions de l'opinion publique anglaise. M. Kinglake, dans son interpellation incisive et développée, était évidemment l'organe d'un groupe important du parti whig. M. Kinglake, à notre avis trop partial en faveur de l'Autriche, a manqué d'équité envers l'Italie. Comme l'a si bien dit M. Gladstone, ce qui rend la revendication italienne intéressante, c'est qu'elle est soutenue et justifiée par les aspirations incontestables des populations vénitiennes dont l'affranchissement est en cause ; c'est encore dans sa réponse que M. Gladstone a établi la distinction que les libéraux font dans cette question entre les prétentions des Italiens et celle du gouvernement prussien, les unes justifiées par le sentiment de la confraternité nationale, les autres inspirées par une ambition cynique. Cependant M. Gladstone, voué aux travaux et aux gloires de la paix, semble mal à l'aise quand il faut parler le langage des affaires étrangères, qui aujourd'hui réveille si vite l'écho des canons. Les pacifiques de son école apportent dans les discussions diplomatiques des naïvetés de dévots qui n'ont point le don de charmer les assemblées parlementaires. On l'a vu dans la suite des discours. Des hommes d'un tempérament plus jeune, sir Robert Peel, lord Cranbourne par exemple, ont lancé quelques traits vifs et applaudis sur la politique indolente et imprévoyante du cabinet. Les troubles du continent ne manqueront point de réveiller chez les hommes jeunes de la politique anglaise la sollicitude et le goût des affaires étrangères. Il est fâcheux que le ministre des relations extérieures

n'appartienne point à la chambre des communes. Ce département est représenté dans cette chambre avec une autorité insuffisante par M. Layard. Si le cabinet actuel venait à se retirer, ce qui n'est point improbable, on croit que lord Stanley pourrait bien prendre les affaires étrangères dans la nouvelle combinaison. On se figure, non peut-être sans raison, que lord Stanley, avec son esprit droit, avisé, froid, ouvert aux idées modernes et noblement fermé aux supercheries où se complaît depuis trop longtemps la diplomatie continentale, ferait reprendre à l'Angleterre une contenance digne d'elle dans les conseils de l'Europe. Cela regarde les Anglais; ce qui nous importe à nous, c'est de tenir compte des variations de l'opinion publique chez nos voisins. L'Angleterre n'est plus montée à l'endroit des affaires italiennes au ton de 1859 et 1860. Elle ne nous rendrait plus aujourd'hui le service de nous aider à sortir des liens du traité de Zurich. Elle applaudirait sans doute à l'affranchissement de la Vénétie; mais elle ne voit point sans chagrin et sans défiance l'association que l'Italie a contractée avec la Prusse.

Une seule chose aussi pourrait détourner l'Angleterre de la neutralité que nous sommes si intéressés à lui voir garder avec nous: ce serait, comme pour la Russie, une crise en Orient A ce point de vue, l'Italie agira sagement, si elle s'abstient de provoquer par des tentatives sur l'Adriatique l'ébranlement des populations orientales. Quand on songe au prix que doit avoir pour nous et pour l'Italie la continuation de la neutralité de la Russie et de l'Angleterre, on ne comprend point que l'équipée du prince de Hohenzollern dans les principautés ait été tolérée. On ne saurait admettre que le nouvel hospodar, officier de l'armée prussienne, ait quitté comme un déserteur son pays et ses frères d'armes à la veille d'une grande guerre et d'un grand péril. Nous croyons, pour l'honneur du prince, qu'il a informé son gouvernement de ses résolutions, et qu'il est parti muni des autorisations nécessaires. Comment la cour de Berlin a-t-elle pu donner une autorisation semblable sans en faire prévenir la France, ne fût-ce que par l'intermédiaire de l'Italie? Et si la France a été avertie, comment aurait-elle consenti à cette aventure? On se perd dans ces contradictions: elles aboutissent en effet à une étourderie contraire aux intérêts de la Prusse, de l'Italie et même de la France, puisqu'elle peuvent susciter en Orient des inquiétudes à la Russie et à l'Angleterre, et préparer ainsi à l'Autriche dans un moment donné de précieux alliés. Si aujourd'hui un conflit éclate entre les Roumains et l'armée turque dirigée sur les principautés, qui viendra en aide à ces malheureuses populations chrétiennes? Les abandonnera-t-on aux Ottomans? les rejettera-t-on vers l'ancien protectorat russe? Comment fera la France pour leur porter secours à travers les guerres d'Allemagne et d'Italie?

Au milieu des anxiétés qu'inspirent les complications extérieures, les derniers actes de notre session parlementaire ont nécessairement perdu une grande partie de l'intérêt qu'ils auraient dû exciter. Le milieu politique actuel notamment n'est rien moins que favorable à la discussion des mesures financières, qui n'arrive malheureusement qu'à la fin des sessions. C'était une importante mesure de ce genre que la loi qui établit l'organisation nouvelle de l'amortissement; mais la grande importance de la restauration de l'amortissement était d'ouvrir une ère où l'on allait travaille efficacement à la réduction de la dette. Un gouvernement qui annonce l'intention d'amortir la dette a besoin, ce semble, pour que son effort ait plus d'éclat et inspire une plus grande espérance, d'avoir en face de lui de profonds horizons pacifiques. La nouvelle inauguration de l'amortissement à été mal venue à une époque où la paix, même loyalement voulue et courageusement espérée, demeure si précair. Les circonstances procurent au budget la même mésaventure. On avait accompli de modestes et utiles réductions de dépenses; on obtenait l'équilibre budgétaire, cet

objet devenu presque chimérique des rêves de nos ministres financiers. Se trouvait-on en présence d'une réalité ou d'un mirage ? Cela va dépendre de la question de la paix ou de la guerre. Nous comprenons donc que l'attention publique s'attache médiocrement à un budget de paix qui peut, avant la fin de l'année, être transformé en budget de guerre. Cette préoccupation des dépenses que les accidens politiques pourraient ajouter aux prévisions ordinaires existait dans le corps législatif, et s'est fait jour dans une interpellation de M. Garnier-Pagès. L'honorable député, organe de plusieurs de ses collègues, a cru devoir demander également si le gouvernement convoquerait extraordinairement la chambre dans le cas où les évènemens de la politique extérieure rendraient nécessaires des supplémens de crédit. M. Rouher a répondu aux questions de M. Garnier-Pagès avec une entière netteté et une parfaite convenance. M. Rouher, qui comprend mieux que personne la haute moralité et la bienfaisante influence de la paix, affermit ses espérances sur l'énergie de son honnête conviction ; il est persuadé que les conclusions de la lettre impériale ne seront point démentis, que la France observera la neutralité, et ne sera point engagée dans les conflits qui menacent l'Europe. Si cependant cet espoir devait être trompé, si la tournure des évènemens imposait au gouvernement un changement de politique, M. Rouher a très loyalement et très catégoriquement rappelé les obligations imposées au gouvernement dans une conjoncture semblable par l'organisation financière nouvelle. Cet e organisation a retiré au pouvoir le droit d'ouvrir par décret des crédits supplémentaires. On voit quelle garantie constitutionnelle est assurée ainsi à l'intervention de la chambre dans le contrôle des mesures politiques qui rendraient nécessaires des crédits supplémentaires. La chambre devrait être convoquée ; les propositions de crédits lui seraient soumises, et elle aurait la libre appréciation de la politique pour laquelle la dépense serait réclamée. Il était superflu sans doute pour le gouvernement d'affirmer qu'il exécuterait une loi émanée de son initiative. Cependant il faut savoir gré à M. Rouher de la condescendance politique avec laquelle il a fait cette déclaration. Le ministre s'est montré sensible aux anxiétés de l'opinion ; il a compris qu'il ne fallait point, dans les circonstances actuelles, être avare de paroles rassurantes. Et en effet rien ne démontre mieux au public la solidité de la confiance du gouvernement dans le maintien de la paix pour la France que sa persistance à maintenir le budget dans ses limites ordinaires et la nécessité où il se place de convoquer la chambre, si les événemens devaient modifier sa politique.

La discussion générale du budget amenait naturellement une question qui en un autre temps aurait pu donner lieu à un débat approfondi, mais qui est rejeté dans l'ombre par la crise européenne. Nous voulons parler de l'affaire du Mexique. La question mexicaine est maintenant une chose du passé ; elle ne peut plus, grâce à Dieu, nous faire de mal, puisque le gouvernement a fixé la date du retour de nos troupes. L'inquiétude qu'inspirent les périls futurs font aisément oublier les maux passés. Cet épisode de la politique contemporaine se représentera sans doute en temps plus opportun aux discussions des chambres : on n'en a point fini encore avec la liquidation financière de l'entreprise mexicaine, et il faudra que la majorité de la chambre, qui s'est montrée si intolérante envers M. Jules Favre, prête un jour une attention plus résignée aux orateurs qui auront à discuter cet onéreux bilan. La conséquence de cette entreprise qui nous inspire le plus vif regret est la correspondance diplomatique à laquelle elle a donné lieu entre notre gouvernement et celui des Etats-Unis. Cette conséquence pouvait être prévenue à temps. Nous mêmes, plusieurs mois avant la fin de la guerre civile américaine, nous signalions le moment critique où il importait à la France d'avoir terminé son expé-

dition par un acte de volonté spontanée. La victoire du nord était certaine plusieurs mois avant d'être accomplie, et il eût é é prudent de nous épargner le fardeau des doléances et des remontrances américaines. Il est douloureux d'avoir à supporter une dépêche aussi désagréable dans sa diffusion que celle de M. Seward, datée du 12 février 1866. Quoi qu'on fasse, l'erreur de l'entreprise du Mexique est désormais inscri'e dans l'histoire ; il n'y a plus qu'à en tirer avec une intelligence virile des enseignemen aussi profitables aux gouvernemensqu'aux peuples sur les périls de l'esprit d'initiative exercé avec trop de confiance et de liber'é en matière de politique étrangère.

Si le gouvernement des Etats-Unis est un rude et opiniâtre argumentateur quand il plaide contre les entreprises des états européens qui portent ombrage à ses principes ou à ses intérêts, on aurait le droit d'attendre de lui qu'il saura faire respecter les intérêts légitimes des peuples de notre vieux monde par les aventuriers qui abusent de l'hospitalité américaine. Une épreuve de ce genre se présente dans le bel exploit qu'une troupe de *fenians* vient d'accomplir dans le Haut-Canada. Ces fénians ont tué des Canadiens. Ils se sont emparés d'un fort. Cet ac'e de brigandage ne saurait demeurer impuni. Ceux qui l'ont accompli ont violé les lois américaines. Le souvenir des souffrances que les corsaires confédérés ont infligées au commerce des Etats-Unis ne saurait entrer en balance avec un acte de flibustérisme aussi caractérisé. M. Seward ne se laissera point égarer par des préjugés nationaux ; il prendra, nous n'en doutons point, les mesures nécessaires pour punir et prévenir des violations aussi odieuses du droit des gens.

E. Forcade.

---

# CORRESPONDANCE D'ITALIE.

Bologne, 1er juin, 1866.

Je me suis rendu à Bologne pour étudier l'emplacement probable des futures batailles de l'indépendance italienne. Ces plaines de la Lombardie et de l'Emilie semblent disposées par la nature comme un cirque où les hommes puissent s'égorger tout à leur aise, par grandes masses. On dirait que le réseau de leurs fleuves forme une série d'obstacles, qui a pour but principal de faire briller le savoir-faire des grands capitaines. Quels noms, depuis les Brennus jusqu'aux Napoléon ! et quels faits d'armes !

Le penseur est en proie à une poignante angoisse lorsqu'il se trouve, comme je l'ai été un moment, sur la ligne idéale, mais encore respectée, qui sépare quatre cent mille hommes à la veille de s'entr'égorger. Ils sont venus là, du fond de l'Italie et du fond de l'Allemagne, à un rendez-vous de carnage. Qu'expriment-ils ? La force. Et cependant, à travers le nuage sanglant qui ceint le front de cette horrible divinité, nous apercevons tous une pure et divine lumière qui, semblable à une étoile imperceptible, scintille dans les profondeurs du ciel. Cette lueur, c'est la notion de la justice. Mais, au moment des crises suprêmes, elle se montre impuissante et désarmée.

La nuit, le Pô reflète deux lignes de feux qui courent parallèlement sur ses rives : ce sont les bivacs des armées en présence. Un aéronaute pourrait, dans un dénombrement

homérique, nommer et décrire tous les peuples venus dans cette vallée de Josaphat. A peu de chose près, ce sont toujours les mêmes, et toujours les barbares contre les civilisés. Regardez ces types; ils se sont à peine modifiés: l'homme du Nord, blond, mince, aux yeux bleus: le Cimbre, le Teuton, le Hun, le Suève, le Slave; l'homme du Midi, brun, trapu, aux yeux noirs: l'Etrusque, le Samnite, le Brutien, le Sicilien.

Ils ont recommencé vingt fois, depuis bientôt quatre mille ans, ce duel de la barbarie et de la civilisation, de la force et de la justice. Est-ce la dernière épreuve? Le dieu des batailles, ce dieu impie et cruel, sera-t-il apaisé par cette libation prodigieuse? Voyez-vous ces masses profondes qui s'ébranlent et se ruent les unes sur les autres! il n'y a plus de tactique, plus de manœuvre. C'est la guerre ramenée aux procédés sauvages, à la lutte corps à corps, ajoutant à ses instincts féroces toute la science destructive qu'ont produite les âges. Les canonnières travaillent comme des moissonneurs; ils couchent des files entières; on dirait des épis tombant sous une faux électrique. Bravo, Paixhans! bravo, Armstrong! bravo, Cavalli! Encore, encore! Voici une poignée d'hommes qu'il faudrait broyer, un bataillon, un régiment, une division. C'est un jeu pour ces machines, qui vomissent mille morts. A droite, à gauche, en écharpe, elles vous démolisent sans effort les carrés, les quinconces, toutes les inventions de la stratégie. Et puis la mitraille, quelle admirable invention! Elle procède de plein fouet, en balayant. Un balai, dans les mains d'une ménagère agile et diligente, ne fait pas une besogne aussi rapide ni aussi propre.

Le soir, le lendemain, avant que les loups et les vautours, ces bêtes si supérieures à l'homme de guerre, se soient mis à l'ouvrage, venez contempler l'œuvre du jour et de la veille. La mort tient ses assises. Si vous ne sortez pas de là avec la rage dans le cœur et le désir inextinguible d'enfermer dans une cage de fer ceux qui ont conseillé ou exécuté de semblables hécatombes, vous n'avez pas teté votre mère, vous êtes le nourrisson d'une hyène ou d'un chacal.

Pour échapper à ces horribles visions, ou prévisions, comme il vous plaira, je suis rentré à Bologne et, à Bologne, je suis allé faire mes dévotions à ce divin chef-d'œuvre qui s'appelle la *sainte Cécile* de Raphaël. Singulier contraste! Ce tableau merveilleux qui exprime le triomphe de l'harmonie sur l'organisation humaine, agissait sur moi, qui venais d'assister à des préparatifs gigantesques de destruction, comme un calmant, comme un baume. L'harmonie, même peinte, s'emparait par mes yeux de mon être. Peu à peu, j'échappais aux misères de notre globe. Ravi, submergé, je me sentais soulevé par un courant qui m'emportait dans les régions radieuses dont le regard extatique de sainte Cécile contemple les incomparables splendeurs, et dont saint Paul, le coude sur la poignée d'une épée, écoute les lointains accords. La Madelaine se détache de son cadre, elle vient à moi et me demande, elle toujours femme, pourquoi ce fracas et cette agitation autour de Bologne; que signifient ces bruits de camp, ces cliquetis d'armes, et si les grondements du canon vont venir interrompre le concert des anges dans le haut de la toile.

J'ai pris la main de cet adorable Madeleine, je l'ai portée à mes lèvres et lui ai répondu: " On voit bien, juive amoureuse, que tu habites depuis longtemps un cadre de

Raphaël; tu y as oublié la terre." En 1866, c'est comme en 1800, les hommes et les femmes n'ont pas changé; l'amour et la haine logent toujours côte à côte dans leurs cœurs, et l'on ne sait pas bien ce qui domine en eux, à savoir si c'est l'ange dans les secondes, ou la brute dans les premiers.

Je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais, pour mon compte, je donnerais les plus grandes victoires des plus grands capitaines pour un tableau de Raphaël, et je troquerais sans hésiter la gloire d'Alexandre, de César et de Napoléon contre celle de Raphaël Sanzio. Il y a pour cette préférence des arguments décisifs, que nous renverrons à des circonstances plus favorables.

En 1483, à Urbino, petite ville de l'Ombrie, naissait un enfant; son père, Jean Sanzio, était un peintre médiocre. Cet enfant apportait en ce monde un don merveilleux: on l'appela Raphaël. Evidemment, ce modeste praticien d'Urbino et sa digne compagne ne peuvent revendiquer d'aucune façon la gloire d'avoir créé (au sens métaphysique) le plus grand artiste des temps modernes et peut-être de tous les temps; ils reçurent Raphaël comme la coquille reçoit la perle.

Raphaël grandit. Il devient un admirable jeune homme. Qui n'a son portrait dans le souvenir? Cette tête ombragée de cheveux d'un brun clair, ce front dont les saillies harmonieuses laissent filtrer la pensée comme une lampe d'albâtre qui ne peut pas complètement emprisonner la lumière; ces grands yeux profonds, si profonds, qu'ils donnent le vertige à celui qui les interroge; cette bouche ourlée délicatement, comme celle d'une femme sérieuse. Un merveilleux ovale encadre tous ses traits, dont la pureté ne peut être rendue que par Raphaël lui-même. Et cette main si fine, cette main créatrice, on la dirait douée d'intelligence. Il est mince, il est grêle. La vie matérielle se manifeste à peine dans ce buste aux proportions exquises. Ces épaules ne sont pas robustes. La tête est légèrement inclinée. Cet adolescent n'a rien de commun avec les organisations puissantes de son époque. Voyez les portraits du seizième siècle, princes, poëtes et soldats, etc. Ce sont des colosses; ils s'épanouissent en musculatures énormes: on dirait des fauves. Raphaël est tout l'opposé: il est féminin, il est nerveux; on le dirait maladif. Avec ses contemporains célèbres, on se sent en présence de personnages pour qui la vie est un combat perpétuel et dont rien n'altère le puissant équilibre, ni la guerre, ni l'amour. Malheureusement Raphaël n'a rien de l'athlète: vienne la Fornarina, on pressent tout de suite qu'il succombera dans sa lutte ardente avec l'idéal.

Raphaël est un génie éclectique. Il a dessiné avec un égal amour des Vierges et des Vénus, des Enfants Jésus et des Cupidons. Vivant dans une société chrétienne à la surface, païenne au fond, il est comme elle chrétien et païen tout à la fois, et c'est de la fusion de ces deux ordres de sentiments qu'est faite son incomparable manière. Son âme ressemblait à un lac profond où s'épanchaient et se mêlaient les sources vives des deux religions, la religion du bien et la religion du beau. Sainte Cécile est une muse et une sainte en même temps.

Raphaël, peintre et architecte, faisait des vers, tout aussi bien que Michel-Ange. Je vous donnerai un sonnet de lui, que je crois tout à fait inconnu, dans ma prochaine correspondance; je ne l'ai pas sous la main aujourd'hui.

Le Parlement italien vient d'accorder à un étranger les honneurs

de la grande naturalisation. M. Moleschot, professeur à l'université de Turin, né à Bois-le-Duc (Hollande), est devenu, il a y quinze jours, citoyen italien, en vertu d'une loi. Ce fait n'aurait pas en lui-même une grande importance, bien qu'il s'agisse d'un homme eminent et d'un savant hors ligne, et je vous le signalerais sans y insister, s'il n'empruntait pas à un ensemble de circomstances présentes une signification sérieuse. La naturalisation de M. Moleschot est pour ainsi dire la naturalisation des doctrines allemandes en Italie; elle consacre d'une manière officielle en quelque sorte un fait pré-existant, à savoir: l'envahissement de l'Italie par la philosophie germanique. A mesure que les soldats de l'Autriche reculent sur le sol de la Péninsule, les idées de l'Allemagne avancent. Elles sont installées aujourd'hui à Naples comme en pays de conquête; à Turin, elles professent par la bouche de M. Moleschot.

Mais au milieu de ce capharnaum intellectuel qui s'appelle l'Allemagne, il y a des myriades de systèmes. On y professe tout, depuis l'idéalisme le plus éthéré jusqu'au matérialisme le plus positif. Or, malheureusement, c'est ce dernier qui est en train de reconquérir l'Italie au profit de l'influeuce allemande. M. Moleschot en est un des corryphées.

Savez-vous ce qui sauvera l'Italie et la France, car nous donnons passablement, nous aussi, dans cette manie tudesque!—Ce sont nos langues et le bon sens dont nous avons hérité de nos pères.

Nos langues ne se prêtent pas du tout au galimatias germanique. Si vous pouviez, comme moi, vous rendre compte, par les Revues et les journaux, voire même par les leçons de certains professeurs, des extrémités auxquelles certains germanisants réduisent l'italien, vous seriez ému de pitié. Cet harmonieux langage, qui exprime l'amour, les choses vraies et justes, avec des expressions si riches et si abondantes, est d'une pauvreté désespérante, lorsqu'on lui fait répéter les rêvasseries de Hegel et de Feuerbach. Son hymen avec la philosophie allemande est un viol où il joue le rôle de patient. Vous diriez d'une duègne, je parle de la philosophie allemande, déguisée en ingénue: c'est à faire pouffer de rire.

Quant au bon sens italien, il résiste d'une manière absolue. Vous avez beau lui dire que le cerveau secrète la pensée, comme une glande l'humeur, il vous rit au nez, et lorsqu'il lui est donné de lire les choses suivantes, imprimées de sang-froid par les apôtres du matérialisme (*Force et matière*, par Louis Büchner, p. 241, traduction de M. Gros-Claude 1), pour prouver que l'intelligence, cette faculté sécrétoire, n'est pas l'apanage exclusif de l'homme, oh! alors, sa gaité ne connaît plus de bornes.

"Un observateur a raconté récemment qu'il avait assisté, un jour de printemps, à l'intéressant spectacle d'une délibération d'hirondelles. Un couple d'hirondelles avait commencé à bâtir un nid sous le faîte d'une maison. Un jour il arriva une foule d'autres hirondelles, et une longue discussion s'engagea entre celles-ci et les propriétaires du nid. Toutes placées sur le toit de la maison et non loin du nid commencé, elles jetèrent les hauts cris et gazouillèrent à gorge déployée. Après que cette délibération eut duré quelque temps, pendant que quelques hirondelles se détachaient de la troupe pour inspecter le nid, l'assemblée se sépara. Le résultat fut que le couple abandonna le nid et se mit

(1) Un vol., à Paris, chez Reinwald, rue des Saints-Pères.

à en bâtir un autre à un endroit mieux choisi.

" Un fait remarquable encore a été rapporté récemment. Aux environs d'une ferme, dans le village de Weddendorf, près de Magdebourg, des cigognes, après une délibération sérieuse, ont jugé une cigogne adutère. Son mari et les autres cigognes la tuèrent à coups de bec et la jetèrent hors du nid.

" D'après les observations de certains bateliers anglais appelés *punters*, les canards sauvages ont des réunions parlementaires et votent. Jusqu'à présent ces bateliers ne connaissent de la langue des canards que les cris d'avertissement et de sécurité."

J'ai débuté dans ma correspondance par une philippique contre la guerre, j'avais raison. Elle est épouvantable, horrible, lorsqu'on la fait pour la conquête ; mais elle devient sainte, lorsqu'il s'agit de l'inviolabilité du territoire national, de la patrie enfin. C'est ce qui fait que j'approuve hautement la guerre italienne, c'est-à-dire, entreprise par les Italiens. On l'a dit et répété : Les Italiens ne courent aux armes que pour ne pas payer leurs dettes ; ils ont trouvé là un expédient habile pour faire honorablement banqueroute. — Mensonge et calomnie! Qu'ils viennent au milieu de nous, ces sceptiques du patriotisme et des nobles sentiments, ils recevront une décharge électrique sur leurs nerfs usés, ils tressailliront au contact de l'enthousiasme de la jeunesse italienne. Ils sont revenus, quoi qu'en disent les pessimistes, ces beaux jours de fièvre de la révolution française. Tous les jeunes hommes ici, qui ont un peu d'intelligence dans le cerveau et de virilité dans le cœur, courent aux armes. Venez les voir, ces fils de bourgeois, ces paysans, ces ouvriers, avec la chemise rouge sur le dos et le fusil sur l'épaule ; soldats improvisés, comme nos aïeux de 92, ils étudient au pas de course la charge en douze temps. Ils sont héroïques, ces universitaires, ces séminaristes, ces gentilshommes qui demandent à mourir pour leur pays. Cela dérange l'équilibre financier de l'Europe ? petit malheur ! Avons-nous pris beaucoup de précautions en 89, nous autres, lorsque nous avons mis le feu aux quatre coins du vieux monde ? Evidemment nous dérangions les préjugés gothiques dans leurs donjons. Par nous tout fut mis en question. Il fallut que les bouches aristocratiques apprissent un vocabulaire qui les faisait se tordre dans une convulsion de désespoir. Notre formule : Liberté, égalité, fraternité, éclatait comme un *Mane, thecel, phares,* sur la tête des potentats. Tout fut mis sens dessus dessous, et nous nous en inquiétâmes fort peu. La banqueroute, crient les conservateurs : les Italiens vont faire banqueroute !—C'est possible. Oserons-nous le leur reprocher, nous Français ? La nôtre, celle du tiers consolidé, doit nous rendre modestes; elle devrait même nous fermer la bouche. Nous avons fait banqueroute, c'est vrai ; mais nous avons enrichi le monde d'un trésor qui a compensé toutes ses pertes, nous l'avons affranchi. *

L'Italie présente aujourd'hui un double spectacle d'une singulière grandeur : au nord, la guerre nationale ; au midi, la guerre sociale ; au nord, les volontaires ; au midi, les brigands. Pourquoi cette opposition et ces contrastes ?—C'est la chose du monde la plus simple, la lutte éternelle de la routine et du progrès. Les volontaires ? Ce sont les éléments jeunes, neufs, de l'Italie en voie de régénération. Les brigands ? Ce sont les débris de la vieille so-

(*) Notre correspondant pourrait bien trouver des contradictions en Italie même.
*Note de la Rédaction.*

ciété absolutiste qui s'écroule, et dont la pourriture et les moisissures apparaissent ainsi au grand jour. Tout cela, le jeune et le vieux monde, celui qui se forme et se décompose, se livrent le combat de la vie. Chacun veut occuper exclusivement sa place au soleil. C'est l'éternel " Ote-toi de là, que je m'y mette."

Une chose me frappe au milieu de ce tohu-bohu apparent, c'est que le sens moral se relève d'une manière énergique en Italie. J'en appelle à tous ceux qui ont, je ne dis pas parcouru la Péninsule, mais qui y ont *vécu* avant 1859. La liberté est venue : les populations se sont relevées d'un cran. Aujourd'hui la guerre arrive, la guerre nationale : elles se redressent tout à fait. La cariatide a rejeté son fardeau ; elle est debout, elle respire à pleins poumons, une arme dans chaque main. C'est un spectacle grandiose, et, franchement, si j'avais du 5 pour 100 italien, j'en ferais volontiers le sacrifice pour assister à cette magnifique explosion de la vitalité humaine.

Maintenant, à quoi bon vous entretenir de finances? — Pourquoi vous apprendre que le Parlement discute et vote 140 millions de taxes nouvelles ? La banqueroute est au bout de cet effort belliqueux, gigantesque, c'est certain. L'équilibre devait résulter principalement des économies ; les économies se traduisent en ce moment par 4 millions de dépenses extraordinaires par jour. Les assignats circulent. On en a émis pour 250 millions ; dans quinze jours on en émettra autant, et ainsi de suite, à moins que par miracle l'Autriche n'abandonne la Vénétie. Je suis comme tout le monde, j'ai la fièvre, et les chiffres me donnent des nausées.

Vous serez mieux placé que moi pour suivre les discussions du Congrès de Paris ; mais aura-t-il lieu ? Le général Lamarmora n'est pas parti. C'est un diplomate d'une singulière espèce ; je le crois capable de tout, même de convaincre un Allemand. Il s'est vanté un jour de convertir à ses idées de cession le jeune empereur d'Autriche, s'il pouvait avoir un colloque avec lui. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous ces retards, tous ces atermoiements sont très-fâcheux pour l'Italie ; on l'épuise et on la ruine.—Savez-vous ce qu'il pourrait y avoir au bout de tout cela ?—Une révolution. Il y a des armes dans les mains de tout le monde, et tout le monde veut la guerre.—Qu'on y prenne garde, et surtout qu'on fasse vite.

—*Revue Britannique.*

---

# CORRESPONDANCE D'ALLEMAGNE.

Leipzig, le 3 juin, 1866.

On répare en ce moment la tour méridionale de la cathédrale de Lubeck. Cette tour est penchée comme celle de Pise, et l'on éprouve en la regardant un sentiment d'inquiétude dont on a peine à se défendre. Un échafaudage règne depuis quelques jours autour de la partie supérieure, d'où partent deux énormes câbles qui semblent être là pour empêcher la tour de tomber. Ces câbles, toutefois, ont uniquement pour but d'arrêter le mouvement oscillatoire qui, par les grands vents, gêne beaucoup les ouvriers. On dit

qu'on ne se bornera pas à exécuter les travaux de restauration les plus urgents que nécessite l'état de cette tour, mais qu'on va la remettre d'aplomb.

En regardant la tour de la cathédrale de Lubeck, j'ai cru voir un emblême de la situation actuelle de l'Allemagne. Le colosse germanique n'est pas d'aplomb non plus ; il est tiré en sens contraires par deux câbles, qui sont la Prusse et l'Autriche, et le mouvement oscillatoire qui résulte de la différence de traction, selon que la Prusse ou l'Autriche est la plus forte, gêne considérablement les travailleurs chargés de restaurer l'antique édifice. La Prusse centralisatrice représente la force centripète; l'Autriche fédéraliste, la force centrifuge. Il serait bien à souhaiter que Florence produisit un nouveau Galilée, un Galilée politique capable de découvrir les vraies lois de la pesanteur des Etats, et que l'on pût aussi remettre l'Allemagne dans la verticale.

Jamais, en effet, depuis la triste époque de la guerre de trente ans, elle n'a été plus agitée, plus inquiète, plus mal assise. L'accord n'existe plus entre les gouvernements et les peuples. Tandis que les premiers poussent le cri de guerre, les seconds réclament la paix avec une remarquable unanimité. C'en est fait de l'antique *jugement de Dieu ;* la raison veut siéger seule au tribunal où se juge la cause des peuples, et elle commence par éliminer le duel et la guerre, ces deux formes barbares qui ne peuvent pas figurer dans son Code de procédure. Vous vous rappelez sans doute avec quelle dignité, quel courage et quel succès le député prussien Wirchow refusa d'accepter la provocation que lui avait adressée en pleine chambre M. le comte de Bismark ; vous avez pu lire les nombreuses lettres de félicitations que cet acte de bon sens et de haute moralité valut à son auteur. Eh bien, aujourd'hui la nation prussienne tout entière, provoquée à la guerre par le même M. Bismark, répond comme le député libéral, par un refus, et, qui plus est, par un refus motivé.

De toutes parts arrivent au roi des adresses demandant énergiquement le maintien de la paix, l'abandon de la politique de conquête et la retraite du ministre qui compromet, par sa fatale obstination et sa hauteur déplacée, le bien-être et la liberté de son pays, ainsi que les plus grands intérêts de l'Europe. Je puis citer déjà, parmi les adresses, dont le nombre grossit de jour en jour, celles des conseils communaux de Stettin, Dortmund, Orsoy, Dusseldorf, Trèves, Aix-la-Chapelle, Juliers, Bocholt, Schwelm, Kœnigsberg, Euskirchen, Rees, Mulheim, Uerdingen, Kempen, etc. L'adresse de Dusseldorf est navrante. La mobilisation de l'armée a obligé à partir un grand nombre de pères de famille appartenant à la landwehr, de sorte que la ville est dès à présent obligée de nourrir des milliers de femmes et d'enfants des citoyens appelés sous les drapeaux. « Et la cause de tout ce malheur, dit l'adresse municipale, c'est le danger d'une guerre qui déchirerait les pays allemands, qui détruirait les espérances nationales, qui ne serait pas soutenue par l'enthousiasme des glorieuses guerres de libertés, et qui, en tous cas, accablerait l'Allemagne des plus grandes calamités et mettrait en particulier notre province en danger d'être arrachée de la patrie. Nous prions instamment Votre Majesté de vouloir détourner les dangers d'une guerre entre frères qui, par l'origine et les mœurs, devraient toujours être fermement unis pour la conservation des intérêts communs et la défense contre des ennemis communs, et qui, maintenant aussi,

ne veulent pas de guerre ; et de vouloir conserver à notre ville et au pays les bénédictions de la paix qui nous ont valu une si grande prospérité sous la maison de Hohenzollern."

Près de deux cent mille hommes mariés ont déjà été enlevés à leurs affaires et laissent environ un million de personnes privées de leurs appuis naturels. Peut-on s'étonner qu'une pareille situation paraisse intolérable au peuple prussien, et que des milliers de voix s'élèvent en faveur de la paix ?

Cette guerre entre Allemands serait, disent les adresses, une guerre fratricide, et nous ne pouvons en comprendre ni la nécessité, ni le but, ni les avantages. Aussi les réunions d'électeurs, les sociétés constituées en vue de la reforme fédérale, les groupes du *National-Verein*, les chambres de commerce, les comités agricoles et des meetings de particuliers appartenant à toutes les opinions et à toutes les classes, se joignent-ils aux conseils communaux pour exprimer les mêmes vœux. L'opinion unanime, celle qui se fait jour d'un bout à l'autre du pays, c'est que le roi doit s'entourer de conseillers libéraux, s'appuyer franchement sur le droit constitutionnel, et par conséquent renvoyer M. de Bismark. A Breslau même, la capitale de cette patriotique Silésie qui, selon le *Moniteur Prussien*, a une attitude si martiale et ne connaît pas "l'indigne peur de la guerre," le conseil communal tout entier et une société de "vieux libéraux" ont envoyé au roi une adresse conçue dans le même sens que toutes les autres, c'est-à-dire demandant le respect du droit, le retour aux formes légales et le renvoi du ministre aventureux, dont le système politique consiste à subordonner le droit à la force. Il est vrai que le *Moniteur prussien* avait ses raisons pour parler comme il l'a fait, et que l'on craint à Berlin un retour de la Silésie à l'Autriche. Mais le fait est que, tout en désirant rester prussienne, autant que notre Alsace désire rester française, la Silésie est animée de sentiments, on ne peut plus pacifiques, comme tout le reste du royaume. Aussi l'article du *Moniteur prussien* n'a-t-il eu d'autre effet que de blesser les justes susceptibilités des provinces auxquelles il attribue "l'indigne peur de la guerre," sans flatter le moins du monde l'amour-propre des Silésiens. Comment veut-on que la guerre soit populaire parmi l'élément civil, lorsque les militaires eux-mêmes la réprouvent ? Ainsi un détachement des réserves prussiennes, au moment de quitter la gare d'Atona, se signalait, il y a quelques jours, par des démonstrations qui n'avaient rien de belliqueux. Ils entonnaient le chant patriotique du Sleswig-Holstein et des chansons *autrichiennes*. Quelques-uns même ont dit aux bourgeois que, si la guerre éclatait, ils ne tireraient ni sur les Autrichiens ni sur d'autres camarades allemands. En Autriche, malgré les affirmations contraires de certains journaux intéressés à déguiser la vérité, on ne veut pas plus de la guerre qu'en Prusse et dans le reste de l'Allemagne. Je pourrais vous citer plus d'une localité où, comme dans la ville forte de Lintz, on fait, depuis le 13 mai, des prières quotidiennes pour le maintien de la paix. Sans doute le peuple autrichien, poussé à bout par les rodomontades prussiennes, se défendra vaillamment s'il est attaqué, mais tenez pour certain qu'il n'attaquera pas.

Faut-il voir dans ces démonstrations pacifiques un signe de couardise comme l'a fait si témérairement le *Moniteur prussien* ? Mais qui donc oserait accuser de lâcheté tout un peuple ? N'est-il pas plus raisonnable de croire qu'un gouver-

nement se trompe lorsqu'il fait ainsi violence au sentiment unanime de la nation? Quant à moi, je constate avec bonheur cette disposition des esprits, et j'aime à espérer encore, —dût un prochain avenir m'enlever cette illusion,—que l'Europe sera préservée du fléau de la guerre. Sans doute les difficultés paraissent inextricables, aussi bien en Allemagne qu'en Italie. Il est difficile de croire que l'Autriche, vu l'attitude qu'elle a prise vis-à-vis des Etats moyens, consente à l'annexion des duchés à la Prusse, et il est plus difficile encore d'imaginer quelle compensation territoriale on pourrait lui donner en échange de la Vénétie. Quand les journaux officieux de Paris parlent d'un autre territoire situé sur l'Adriatique, ils font évidemment allusion à la Bosnie et à l'Herzegovine. Mais l'exécution de ce projet, qui n'est pas nouveau, rencontre une toute petite difficulté, c'est que la Turquie se trouve en possession de ces territoires, et que l'intégrité de la Turquie a été solennellement garantie. Malgré l'insuccès de la conférence, je compterai encore sur l'imprévu ou pour mieux dire, sur le bon sens de l'Europe. Peu importe le moyen; il suffit pour assurer la paix, que tout le monde la veuille, et alors les gouvernements qui proclament si audacieusement, en plein dix-neuvième siècle, le droit supérieure de la force, seront bien obligés de subir la loi qu'ils ont faite; ils respecteront, contraints et forcés, *la majesté de la paix européenne*, de même que nos barbares ancêtres de la Gaule furent obligés de respecter ce que Pline le Jeune appelle *la majesté de la paix romaine*.

Je sais bien qu'il existe une certaine école d'hommes *positifs*, à ce qu'ils disent, qui n'admettent pas qu'on fasse du *sentiment* à propos de la guerre. La guerre est, selon eux, un mal inévitable, et il est puérile de s'apitoyer sur les calamités qu'elle entraîne. Mais cette école fataliste, qui excuse tous nos travers en les rangeant sous la rubrique commode de la nécessité, comment se fait-il qu'elle écoute encore les plaintes éternelles qu'arrache à ses victimes ce mal au moins aussi ancien que la guerre, et qui s'appelle l'amour? Elle devrait, pour être logique, proscrire aussi les romans, drames, comédies, tragédies et sermons qui font du *sentiment* sur ce thème archi-usé et cependant toujours nouveau. Heureusement l'homme n'a pas le pouvoir d'éliminer un seul des éléments qui se combattent dans son être moral; il faut qu'il en subisse les écarts en attendant qu'il sache les mettre d'accord. Qu'un de ces esprits *positifs* soit frappé au cœur par la passion qu'il raille, que deux beaux yeux le fassent rêver, le voilà tout prêt à faire chorus avec ceux qu'il traitait naguère de déclamateurs; il fait du sentiment à son tour; il gémit, il pleure, il s'indigne, il jubile, il passe en moins d'une heure par toutes les émotions qui n'avaient jusque-là provoqué chez lui qu'un sourire de pitié. De même pour la guerre. On en parle fort à son aise tant qu'on est simple spectateur, et qu'on n'a à risquer qu'un peu de cherté sur les vivres ou de baisse sur les valeurs; mais lorsqu'il faut payer de sa personne, on devient moins ardent, on trouve que la guerre a de vilains côtés, et l'on demande, comme le peuple prussien: 'Pourquoi? dans quel but? à quoi bon?" En Prusse, où il n'y a pas de conscription et où tout le monde est soldat, soit dans l'armee active, soit dans la landwehr, soit dans la landsturm, une mobilisation produit d'assez triste effets pour donner à réfléchir, lorsque la guerre n'a pour but ni la défense de l'honneur national, ni celle

du sol de la patrie. Jugez-en par quelques exemples: A Breslau, soixante assesseurs, référendaires, auditeurs du tribunal de la ville, sont appelés sous les drapeaux, sans parler de nombreux fonctionnaires subalternes du même tribunal, et la justice chôme faute de juges ; on cite plusieurs maisons de commerce et établissements industriels qui ont dû être fermés par suite du départ de leurs chefs; à Liegnitz, le premier bourgmestre est enlevé à ses administrés; des milliers d'ouvriers sont renvoyés de leurs ateliers ; à la fonderie d'Essen, où M. Krupp fabrique les canons d'acier du gouvernement prussien, on prend quinze cents travailleurs et l'on ne laisse que le nombre strictement nécessaire pour la fabrication des canons; le directeur d'un cirque, M. Renz, est mis à contribution pour la remonte de la cavalerie, et on le force à fournir à l'État des chevaux de manége ; à Erkelenz, on cite une veuve qui a sept fils dont deux étaient déjà au service et dont les cinq autres viennent de lui être enlevés par la mobilisation ; à Crefeld et dans beaucoup d'autres villes, on est obligé d'organiser des comités de secours pour venir en aide aux familles privées de leurs chefs; partout les travaux de construction sont interrompus; les chambres de commerce ont recours à des mesures qui rappellent les plus mauvais jours de 1848; elles établissent des caisses de prêt pour les négociants; on recule les échéances des effets en circulation; bref, le désordre est général, la souffrance se manifeste de toutes les formes. A Gleiwitz, on a vu les femmes des miliciens appelés se jeter sur les rails, devant les locomotives qui allaient emporter leurs maris, et peu s'en fallut qu'on ne dût recourir à la force, si chère à M. de Bismark, pour calmer la fureur de ces malheureuses délaissées. Mais ce n'est pas seulement en Prusse que le malaise se fait sentir, c'est dans toute l'Allemagne. Ici et à Stuttgard, où le commerce de la librairie est ordinairement si actif, il y a stagnation presque complète. Imprimeurs, lithographes, brocheurs, tout ce qui tient de près ou de loin à la librairie est cruellement éprouvé. Dans le district de Landshut, des ouvriers de fabrique sans ouvrages se répandent dans les campagnes, et de nombreuses attaques exécutées en plein jour ont obligé l'autorité locale à armer la population qui s'est formée en plusieurs brigades chargées de veiller à la sécurité publique. Enfin, —symptôme caractéristique,—on a remarqué que jamais le nombre des suicides n'avait été aussi grand que pendant le mois d'avril dernier. Les têtes se détraquent en même temps que la politique, et, dans la seule ville de Vienne, on a constaté pour le mois d'avril 36 suicides effectifs, plus, 29 tentatives de suicide ; total: 65, dont 47 hommes, 15 femmes et 3 enfants de neuf à quatorze ans. Sept des personnes qui avaient seulement tenté de se sucider ont succombé ultérieurement aux lésions qu'elles s'étaient faites, ce qui porte à 43 le nombre des suicides effectifs. En outre, 16 individus ont disparu dans des circonstances qui font présumer qu'ils ont attenté à leurs jours ; et, s'il faut en croire de nouveaux renseignements que je reçois aujourd'hui même, le nombre des suicides accomplis à Vienne du 2 avril au 2 mai, serait de 74. Sur une population de 600,000 habitants, c'est une jolie proportion.

Ne vous semble-t-il pas que cela promet, et que si la seule prévision de la guerre suffit pour amener de pareils résultats, nous en verrons de belles quand les armées seront aux prises ?

Il est vrai qu'il y a, par-ci par-là, quelques petites compensations aux

maux que je signale. Ainsi les détenus pour dettes enfermés dans le Clichy de Berlin ont vu s'ouvrir pour eux les portes de la prison, et ils sont autorisés à aller se faire tuer pour s'acquitter envers leurs créanciers. D'autre part, les porteurs d'actions des casinos de Wiesbaden, Hombourg et autres repaires, ont vu leurs valeurs, qui, hier encore, rapportaient un intérêt de 50 pour 100, descendre au pair, peut-être même au-dessous du pair. La guerre, cette immoralité par excellence, se trouve ainsi avoir produit deux effets d'une haute moralité: elle a rendu à la liberté des gens qui n'auraient pas du en être privés par cette loi barbare de la contrainte par corps, et en même temps elle en ruine quelques autres qui spéculent sur la ruine de leurs semblables.

Et puis il y a, comme en toute choses, le côté plaisant, qui, même en Allemagne où l'on ne rit guère, fait oublier un moment tant de justes sujets de tristesse et d'ennui.

Le 14 du mois dernier, à Dusseldorf, les hommes de la landwehr faisaient l'exercice sur le champ de manœuvres, dont l'accès était interdit au public. L'un d'eux ayant aperçu, dans la promenade de la *Kœnigsallee*, sa femme qui agitait un mouchoir blanc en signe d'adieu, s'élança dans le canal qui sépare le champ de manœuvres de la promenade, le traversa à la nage, alla déposer sur les joues de sa moitié un humble et tendre baiser, et revint par le même chemin reprendre son rang dans la compagnie. On ne dit pas s'il a été décoré ou mis à l'ordre du jour pour cet exploit de galanterie conjugale. En tout cas, j'aime mieux son exploit pacifique que la plaisanterie guerrière du prince Frédéric-Charles de Prusse, le même qui, pendant la guerre des duchés, faisait modestement aux soldats de Missunde des proclamations à la Bonaparte. Dernièrement, tandis que le prince passait la revue des troupes en garnison à Cottbus, il aperçut parmi les spectateurs un un homme dont la poitrine était couverte de décorations. Il le fit aussitôt appeler par un de ses aides de camp. A quinze pas de distance, le prince le reconnut et s'ecria: “ Hé, c'est le pionnier Cito! (Ce Cito s'était distingué à Duppel en enlevant avec un de ses camarades les palissades du retranchement No. 2.) N'as-tu pas envie de voir les montagnes de Bautzen?” Cito, moins intelligent que brave, répondit, en faisant le salut militaire: “ Altesse Royale, le temps n'est pas assez clair aujourd'hui.—Bon, répliqua le prince en souriant, dans un mois d'ici il s'éclaicira.” Ce qui veut dire, en bon français: “ Dans un mois, il y aura sur le territoire saxon des bras emportés, des jambes cassées, des poitrines defoncées.” Ce sont là jeux de prince.

Les diplomates ont aussi le petit mot pour rire. On raconte que, ces jours passés, M. de Beust, le ministre saxon, étant entre les mains de son barbier, celui-ci lui dit: “ Excellence, c'est la dernière fois que je vous rase, car je suis rappelé sous les drapeaux.—Où donc as-tu servi? demanda le ministre.—A Mersebourg, répondit le barbier.—C'est la première fois, dit alors en riant M. de Beust, que j'ai été, sans le savoir *rasé* par un Prussien.” Les Prussiens prétendent que ce ne sera pas la dernière. Si le prince Frédéric-Charles a dit vrai, nous irons, dans un mois, le demander aux montagnes de Bautzen.

En attendant, le prince Charles de Hohenzollern *s'en va-t-en guerre* tout seul, ou plutôt il se fait enlever, comme une jeune pensionnaire, par le peuple roumain. Jamais on n'avait vu, autant que de nos jours, de

grenouilles demandant un roi. Il paraît qu'ils sont bien rares, puisque les Moldo-Valaques en sont réduits à débaucher un simple lieutenant de la garde royale de Prusse. N'est-ce pas le cas de dire, avec le poëte:

Peuples qui mendiez des rois, Dieu vous bénisse !

Il faut reconnaître d'ailleurs que c'est un acte de courage et d'abnégation que d'accepter aujourd'hui, par ce temps d'unification à outrance, la couronne d'un petit royaume. Les petits ont tort aux yeux des grands hommes d'Etat qui mènent à présent le monde. On ne se gêne pas pour leur dire qu'ils n'ont d'autre droit que celui d'être tôt ou tard annexés. Ainsi M. Vonder Pfordten, le ministre des affaires étrangères de Bavière, n'était pas plutôt nommé par la Diète pour représenter à la conférence la Confédération germanique, que la Prusse par ses organes officieux, protestait contre la présence de ce diplomate à l'aréopage des grandes puissances. Les journaux dévoués à M. de Bismark prétendent que, lorsque l'Autriche et la Prusse sont représentées, l'Allemagne l'est *dans ses éléments les plus essentiels*, et que cette immixtion de la triade ne peut que hâter la dissolution de la Confédération. Il est vrai que l'Autriche qui prend son point d'appui à Francfort, répond en remettant entre les mains de la Diète le règlement de la question des duchés dont elle convoque les représentants pour qu'ils expriment les vœux du pays. Mais on sait ce que valent ces concessions de l'Autriche, et, le danger passé, les vœux des duchés iront rejoindre les neiges d'antan.

Heureusement pour les peuples, toute cette vieille politique est usée, percée à jour, et il n'est plus de diplomates assez habiles pour triompher de l'esprit libéral et progressif qui anime les générations actuelles. Le vieux Metternich, le vieux Palmerston, s'ils vivaient encore, auraient beau se donner la main pardessus la France et combiner leurs vieux plans de 1815, ils en seraient pour leurs peines, et leurs finesses se briseraient comme des fils d'araignée devant le souffle puissant du dix-neuvième siècle. Le temps de l'intrigue est passé, et la diplomatie ne trompe plus qu'elle-même. On peut lui appliquer ce mot d'un ancien : *Malitia suum ipsa venenum bibit*.

Je m'aperçois un peu tard que je ne vous parle aujourd'hui que de politique. Pour ne pas retomber, le mois prochain, dans la même faute, je vais aller, en pleine Suisse saxonne, recueillir auprès de quelques amis, plus amoureux d'Horace que de Polype ou de Grotius, une petite moisson de faits littéraires qui me fourniront le sujet de ma prochaine lettre. Je renonce à débrouiller l'écheveau germanique, je consens à être dévoré par le Sphinx, et je dis à la politique et aux diplomates :

Sat me lusistis, ludite nunc alios.

ROLLAND

# L'ÉCHO

# DE LA FRANCE.

## UN TABLEAU DE FRA ANGELICO.

### I

A l'aube d'une journée d'été de l'an de grâce 1453, un religieux dominicain sortait de son couvent de Sainte-Marie-sur-Minerve, à Rome. C'était un homme âgé, mais sur ses traits vieillis brillait encore une fleur de jeunesse, qu'on ne pouvait attribuer qu'à la sainteté de sa vie qui n'avait pas d'ombres, et à la pureté de son âme qui n'avait jamais eu de rides. Il marchait lentement, dans sa robe de laine blanche recouverte d'un scapulaire noir, la tête rasée et nue au soleil, les yeux, baissés, et les mains occupées à rouler les grains du rosaire de saint Dominique. Il traversa la place du Panthéon, et il allait franchir le pont Saint-Ange, lorsque, en passant près de la prison de Tor di Nona, il en vit sortir un funèbre cortége. C'était un condamné que l'on menait au supplice, dans le lieu ordinaire des exécutions, *piazza della Bocca della Verità*. Cet homme, d'environ quarante ans, avait une noble et fière figure, mais elle semblait dévastée par le vice ou par la douleur; son costume était bizarre et tout à fait oriental; il était vêtu d'une robe de soie rouge et coiffé d'un bonnet doublé d'hermine et d'or en forme de turban.

Un franciscain accompagnait le condamné et s'efforçait vainement de diriger ses pensées vers le ciel, et de lui faire baiser le crucifix dont il détournait ses lèvres avec dédain. Le peuple qui suivait s'en indignait et exhortait le condamné à la pénitence en lui répétant: "*Amico, pensa a salvar l'anima:* Mon ami, pense à sauver ton âme."

Dès que le franciscain aperçut le frère prêcheur, il l'appela et lui dit:

Ah! Frà Giovanni, au nom de la sainte amitié qui unissait nos deux glorieux patriarches, S. Dominique et S. François, venez à mon secours. Voyez ce malheureux. C'est un de ces Grecs qui viennent d'arriver en Italie, après la prise de Constantinople. Il se nomme Argyropoulos. Il a commis un meurtre sur une femme romaine; il va mourir, et il ne veut pas se reconcilier avec Dieu; ce n'est plus même un schismatique, c'est un païen. Essayez si vous serez plus heureux que moi."

Le cortége s'était arrêté sur un

signe du chef des gardes, car à Rome, dans tous les temps, la justice pontificale en immolant le corps d'un coupable, ne veut pas tuer son âme et fait tout ce qu'elle peut pour la sauver.

Frà Giovanni voulut parler au Grec, mais il n'en recueillit que des injures et des blasphèmes, qui lui firent verser des larmes de douleur. Il dit quelques mots tout bas au franciscain, qui, élevant la voix, s'adressa au chef des gardes.

"Ce fils de Saint-Dominique, dit-il, est Frà Giovanni, de Fiesole, le peintre favori de Sa Sainteté. Il se rend au Vatican et veut demander au saint-père un délai d'un jour, afin d'essayer s'il pourra ramener ce pêcheur à résipiscence."

Le peuple applaudit, et le capitaine des gardes déclara qu'il prenait volontiers sur lui de suspendre l'exécution jusqu'à un nouvel ordre du souverain pontif.

Le condamné, qui était resté impassible pendant ce débat, fut ramené dans la prison de Tor di Nona, où devait être enfermée plus tard la coupable famille des Cenci, et le franciscain y entra avec lui. La foule stationna longtemps devant la porte avec intérêt et curiosité.

Frà Giovanni reprit sa route vers le Vatican. Troublé par cet événement, son âme, si sereine ordinairement, ressentait une secrète angoisse.

Arrivé sur la place de Saint-Pierre, il s'agenouilla devant l'obélisque qui renferme à sa cime un morceau de la vraie croix; puis il franchit la porte du Vatican. Les gardes, habitués à le voir chaque jour, le laissèrent entrer sans difficulté dans le palais pontifical. Il se rendit directement à la nouvelle chapelle que le pape Nicolas V venait d'élever et qui l'avait chargé de décorer. Car il est temps de le dire, Frà Giovanni était ce moine-peintre, de Fiesole, à qui la sainteté de sa vie et la pureté de son génie firent donner le surnom de Beato (bienheureux), ou de frère Angelique, Frà Angelico, non sous lequel il est plus généralement connu, et qui est également approprié à la beauté de son âme et à la beauté de ses ouvrages. Le grand pape Nicolas V, qui l'avait connu à Florence et qui avait vu éclore les merveilleux produits de son pinceau dans le couvent de Saint-Marc, venait de l'appeler à Rome, où Eugène IV l'avait déjà fait venir pour introniser, dans sa personne, l'art chrétien au Vatican. Nicolas V s'était fait bâtir dans son palais une petite chapelle dans laquelle il voulut que le moine-peintre lui retraçât l'histoire de S. Laurent et de S. Etienne, ces deux héros du christianisme, en les réunissant dans une même commémoration poétique, comme ils ont coutume de l'être dans l'invocation des fidèles depuis qu'un même tombeau a réuni leurs ossements dans l'ancienne basilique de Saint-Laurent hors des Murs.

Cette chapelle est petite et éclairée par une seule fenêtre cintrée; elle a été heureusement conservée, et c'est un des sanctuaires où les amis de l'art chrétien aiment à faire un pèlerinage. Au bas de la fenêtre est placé maintenant l'autel qui était autrefois en face. Sur les trois autres côtés Frà Angelico a peint deux séries de compositions superposées; dans les cintres de la partie supérieure est représentée en six compartiments l'histoire de S. Etienne, et dans la partie inférieure l'histoire de S. Laurent.

En entrant dans la chapelle, Frà Angelico commença par se mettre à genoux pour prier Dieu de guider son pinceau, puis il se mit à peindre la scène de S. Etienne conduit au martyre. Il y représenta un

Juif furieux qui entraîne le saint hors de Jérusalem, tandis que d'autres le poussent et le poursuivent avec des pierres à la main. En peignant la violence des Juifs, Frà Angelico pensait à ce Grec dont il avait arrêté l'exécution, et il attendait avec une pieuse impatience l'arrivée du Pape qui ne manquait jamais, chaque matin, de visiter les travaux de son peintre favori.

Le dominicain s'interrompait de temps en temps pour se reposer, et son repos consistait à prier ou à chanter quelques tercets du poëme de Dante qui était alors pour les peintres mystiques, une source intarissable d'inspiration religieuse. Ce jour là il récita ce beau passage où Dante peint le glorieux martyre de S. Etienne :

Poi vidi genti accese in fuoco d'ira,
Con pietre un giovinetto ancider, forte
Gridando a sè pur : Martira, martira ect :

"Puis je vis des gens, tout embrasés du feu de la colère, lapider un jeune homme, en s'encourageant à grand cris : Tue, tue ! Et lui, je le voyais plier déjà vers la terre sous le poids de la mort ; mais ses yeux restaient ouverts et tournés vers le ciel. Au milieu d'un combat si terrible, il priait le souverain Seigneur de pardonner à ses persécuteurs, avec cette expression de visage qui force la pitié."

## II

Enfin la porte de la chapelle s'entr'ouvrit et le Pape entra. Nicolas V était âgé, mais plus encore courbé par le chagrin que par l'âge. On l'appelait dans sa jeunesse, le pauvre étudiant de Sarzane, et il avait passé sa vie dans le commerce des savants et dans le commerce des saints. Devenu souverain pontife, il favorisa la piété, les sciences, les lettres et les arts, il jeta les fondements de Saint-Pierre, embellit Rome et il eût mérité de donner son nom au XVe siècle, comme Léon X donna le sien au XVIe. Pendant le concile de Florence il avait connu Frà Angelico, et il s'était bien vite aperçu que l'âme de l'artiste dominicain valait encore mieux que son pinceau. Le pape Engène IV en avait jugé ainsi, lui qui avait voulu nommer ce saint religieux archevêque de Florence. Mais Frà Angelico, saisi d'effroi en apprenant les intentions du pontife, le supplia de lui épargner ce fardeau, parce qu'il ne se sentait pas appelé à gouverner les peuples *; mais il dit qu'il y avait dans son ordre un frère plus digne que lui de cette dignité. Eugène IV l'écouta et nomma archevêque le moine qui devait être un jour S. Antonin.

Quand Nicolas V entra dans la chapelle, sa figure exprimait une telle tristesse, que Frà Angelico, en s'agenouillant pour implorer sa bénédiction, ne put s'empêcher de demander à Sa Sainteté si quelque malheur lui était arrivé.

"O mon fils, reprit le Pape, le malheur qui m'est arrivé est cette catastrophe depuis longtemps prévue, mais qui n'est pas moins amère à tous les cœurs chrétiens : c'est Constantinople prise par les Turcs qui trouble mon sommeil. Depuis que je suis Pape, le principal but de mon pontificat avait été la pacification de la chrétienneté, pour diriger, pour unir toute nos forces en une croisade contre les Turcs. Mais les malheureux Grecs ont fait échouer mes projets et ont préféré le turban à la tiare, en haine de la papauté. Ils ont rompu la paix de Florence ; ils ont mal accueilli le secours des Latins, et maintenant leur capitale n'est plus à Jésus-

* Perciocchè non si sentiva attoa a governar popoli (Vasari).

Christ mais à Mahomet. Ah! Frà Giovanni, y a-t-il au monde un homme plus malheureux que moi? Si je ne craignais de manquer à mes devoirs, je renoncerais à la dignité pontificale, pour redevenir, comme autrefois, maître Thomas de Sarzane, quand je goûtais plus de joie en un seul jour que je n'en goûte maintenant dans une année tout entière."

En achevant ces paroles, le Pape se mit à pleurer avec abondance *. Frà Angelico, toujours agenouillé devant lui, mêla ses larmes aux siennes et lui dit d'une voix entrecoupée:

" Tres-saint Père, résignons-nous à la volonté de Dieu; portez votre croix comme Celui dont vous êtes le vicaire; je voudrais vous y aider comme le bon Cyrénéen. Contemplez les images de ces deux martyrs dont vous m'avez chargé de peindre la vie sur les murs de cette chapelle, et apprenez d'eux à souffrir.

—Vous avez raison, Frà Giovanni; votre âme et votre talent sont ma consolation, et j'aime à venir ici près de vous épancher mon cœur chargé d'indicibles angoisses."

En ce moment midi sonna. Le Pape se mit à genoux pour réciter l'*Angelus* et essuya ces larmes qui, depuis S. Pierre, ont tant de fois rougi les yeux des souverains pontifs.

En ce moment, un prélat vint annoncer que le dîner de Sa Sainteté était servi.

" Mon fils, dit le Pape, ne me quittez pas en ce moment d'affliction. Je vous prie de venir vous asseoir à ma table.

—Saint-Père reprit l'humble religieux, je ne puis faire cela sans la permission du prieur, il faut que je me rende au dîner de la communauté.

—Mais moi, mon fils, je puis vous en dispenser. Venez, venez!"

Le dominicain dîna donc en tête à tête avec le souverain pontife, en silence et les yeux baissés, comme s'il eût été dans le réfectoire de son monastère. Ce n'etait pas un jour d'abstinence, et l'on servait de la viande sur la table du Pape. Le moine refusa d'en accepter.

" Frà Giovanni, lui dit Nicolas, vous vous épuisez à ces peintures que je vous presse trop peut-être de terminer; vous avez beaucoup travaillé ce matin, et je veux aujourd'hui que vous vous reconfortiez et que vous mangiez de la viande.

—*Padre santo*, je ne puis le faire sans la permission du prieur."

Le Pape ne put s'empêcher de sourire et d'admirer les naïfs scrupules du saint religieux.

" Mon fils, lui dit-il, ne pensez-vous pas que l'autorité du souverain pontife peut très-bien suppléer à la permission du prieur? Je vous dispense aujourd'hui de ce point de la règle de Saint-Dominique, et je vous ordonne de manger de tout ce qu'on vous offrira *."

Le dominicain obéit en silence, mais son esprit était distrait; il pensait sans cesse à ce pauvre Grec coupable dont il avait suspendu l'exécution, mais il n'osait en parler au saint-père.

Nicolas V s'aperçut de sa distraction et lui demanda à quoi il pensait. Alors Frà Angelico lui raconta l'histoire d'Argyropoulos et ajouta:

* Voir cette scène dans Muratori, tome XXV, page 286. La prise de Constantinople porta le coup mortel à Nicolas V, et l'on observa qu'à dater de ce jour où il en fut instruit, la joie fut bannie de son regard et le sourire de ses lèvres.

* Cette scène qui peint si bien la vertu de Frà Angelico est raconté par Vasari et par le Père Leandro Alberti, *De viris illustribus Ordinis Prædicatorum libri sex*.

"Saint-père, c'est avec justice que votre gouvernement à condamné ce malheureux au supplice; mais je sais que Votre Sainteté ne veut pas la mort de son âme, et j'ai espéré que votre miséricorde voudrait bien lui accorder un jour de délai, pour lui laisser le temps de revenir à Dieu.

—Mon fils, je vous remercie d'avoir agi ainsi. Je vous accorde un jour et même plusieurs, s'il est nécessaire."

Nicolas V écrivit aussitôt l'ordre de suspendre l'exécution et le donna au Beato, qui, tout joyeux, lui demanda la permission de se retirer sans finir son repas. Il l'obtint, et quitta à la hâte le Vatican. Aprés avoir traversé le pont Saint-Ange, il fut bien tenté de s'arrêter à la prison de Tor di Nona; mais il crut qu'il était de son devoir de revenir au couvent, où l'on devait être surpris de ne l'avoir pas vu de retour pour le repas du midi. Quand il entra dans le cloître de Sainte-Marie-sur-Minerve, les frères avaient quitté le réfectoire, et le prieur donna pour pénitence au religieux retardataire de se mettre à genoux, et de manger son repas dans cette posture. Le Beato, sans dire un mot pour s'excuser, s'agenouilla et fit signe seulement qu'il ne voulait pas manger. Le prieur alors lui ordonna d'expliquer les motifs de son retard.

—Mon père, dit-il je suis coupable, *mea culpa.* Sa Sainteté a voulu me faire dîner avec Elle, et Elle m'a obligé à manger de la viande sans votre permission.

Le prieur admira l'obéissance et la simplicité du bienheureux, mais ne lui en témoigna rien pour ne pas blesser son humilité. L'habitude de l'obéissance lui était si naturelle, qu'il ne voulait recevoir de commandes pour son art que par l'intermédiaire de son supérieur spirituel, et lorsqu'on venait lui demander un travail, il répondait simplement qu'il fallait en convenir avec le Père prieur, et qu'il ferait tout ce qui lui serait ordonné. Il refusait de stipuler un prix pour ses œuvres, et distribuait aux malheureux la totalité des sommes qu'elles lui rapportaient. Il aimait les pauvres pendant sa vie, dit Vasari, "aussi tendrement que son âme peut aimer aujourd'hui le ciel où il jouit de la gloire des bienheureux." S'il avait l'amour des pauvres, Frà Angelico avait encore à un plus haut dégré l'amour des âmes; il obtint du prieur l'autorisation de se rendre aussitôt à la prison. Il y courut avec les ailes de la charité et montra l'ordre du Pape qui suspendait l'exécution.

Il se fit introduire dans ce qu'on appellerait aujourd'hui la *cellule* du prisonnier, maintenant qu'on a transformé tant de nos antiques abbayes en maisons de détention.

Argyropoulos se montrait grave et sombre, toujours vêtu de sa robe rouge et de son turban blanc, dans une majesté tout orientale. Il était assis sur son tas de paille dans l'attitude du roi Salomon sur son trône. Le dominicain, avec sa robe blanche et sa figure angélique, ressemblait à un de ces beaux lys qu'il a peints si souvent dans la main de l'ange de l'Annonciation, un de ces lys des champs dont le Sauveur lui-même a dit que Salomon, dans toute sa gloire, n'était pas revêtu comme l'un d'eux.

Frà Angelico, sans rien dire d'abord, s'arrêta à l'entrée pour se mettre à genoux et prier Dieu de guérir cette âme ulcérée. Un rayon de soleil, qui venait obliquement de l'unique fenêtre, illuminait sa tête nue et rasée, et lui donnait l'auréole anticipée des bienheureux.

Le Grec contemplait, avec étonnement, cette apparition lumineuse

et croyait rêver le songe du patriarche Jacob, qui avait vu des anges monter et descendre une échelle mystérieuse.

Après s'être fortifié dans la prière, Frà Angelico s'approcha du prisonnier et lui dit d'une voix vraiment angélique:

"Mon frère!"

Mais le charme sous lequel Argyropoulos s'était laissé prendre à la vue du bienheureux, se rompit au son de sa voix; il ne vit plus en lui qu'un moine catholique, c'est-à-dire, un être qu'il détestait.

"Je ne suis pas ton frère, nous n'avons rien de commun et je déteste le culte des azymites *.

—Mon frère, nous sommes vous et moi chrétiens, quoique vous ayez déjà rompu l'union des Eglises grecque et latine, qui avait été si heureusement signée au concile de Florence, il y a à peine quinze ans.

—Non, point de paix entre nous, comme disait notre grand-duc Notaras; j'aime mieux voir à Constantinople le turban de Mahomet que la tiare du Pape.

—O mon frère, pouvez-vous dire cela? si vous n'êtes pas catholique, n'êtes-vous donc pas chrétien?

—Non, je ne le suis plus, je ne crois plus en Dieu; et d'ailleurs, s'il y a un Dieu, j'ai commis de trop grands crimes pour qu'il puisse jamais me pardonner. Je suis païen et platonicien; je préfère Jupiter à Jehovah, Platon à l'Evangile, et les dieux d'Homère aux saints du christianisme.

—Hé quoi! mon frère, vous retournez de deux mille ans en arrière, pour respirer ce que Dante appelle la puanteur du paganisme, *il puzzo del pagenesmo.*"

* Nom que les Grecs donnaient aux Catholiques à cause de la discussion sur le pain azyme, comme matière de l'Eucharistie.

Frà Angelico essaya en vain d'attendrir ce cœur endurci et désespéré comme celui de Judas; pendant trois jours il jeûna, il pria et fit prier tous ses frères, il s'offrit à Dieu comme victime pour sauver cette âme, et il employa contre son propre corps les instruments de la pénitence. Dieu ne daigna pas lui accorder cette grâce.

Chaque matin, en allant peindre au Vatican, il rendait compte au Pape de son insuccès, et il recommandait le Grec aux prières pontificales. Les trois jours expirés, il conjura le Pontife d'accorder au criminel un nouveau délai pour suspendre l'exécution.

"Saint-Père, dit-il, le séjour de la prison exaspère ce malheureux; peut-être obtiendrais-je quelque chose de lui si je pouvais le faire sortir et lui faire respirer le grand air.

—Je ne puis rien vous refuser, Frà Giovanni; amenez-le voir cette chapelle, je suis sûr que vos peintures feront du bien à son âme.

—Je l'amènerai dès demain, puisque Votre Sainteté le permet; mais je la conjure de me faire, comme à l'ordinaire, sa visite, je suis certain que la vue du vicaire de Jésus-Christ fera plus d'effet sur lui que mes peintures."

Nicolas V le lui promit et écrivit l'ordre de mettre le captif en liberté pendant un jour sous la responsabilité de Frà Giovanni.

C'était un spectacle touchant de voir ce pape et ce moine employer les combinaisons les plus généreuses pour convertir ce schismatique paganisé.

*A Continuer.*

*Le Contemporain.*

# ALICE.

(Voir pages 100, 202 253 et 296 du 2e volume.)

## VIII.

L'été fut, cette année-là, d'une chaleur extraordinaire, et la température ne s'abaissa que vers le milieu du mois de juillet, après un orage qui éclata sur cette partie des côtes de l'Océan, et dont les habitants de l'île de Ré gardent encore le souvenir. Sur la plage, en face de la Maison-Blanche, l'ardeur du soleil était si intense, le rayonnement de la lumière si vif sur la mer et les sables, que William seul pouvait s'y aventurer avec John et le pêcheur. Celui-ci avait organisé pour le baigneur une tente recouverte de voiles, et, quelle que fût l'efficacité de cet abri, le docteur lui-même ne s'y hasardait que rarement, et il avait dû renoncer tout à fait à ses courses sur les brisants, à la recherche des coquillages et des algues marines. Il passait ses journées à l'ombre des peupliers du jardin, à aspirer quelques souffles de brise qui venaient de la mer, et, le plus souvent renfermé dans l'intérieur de la maison, incapable d'aucun mouvement, d'aucune étude, et aussi haletant que le chien Hélio.

Pour Alice, elle n'était presque jamais sortie depuis son arrivée, pas même le matin, car, durant quelque temps, il sembla que la nuit n'apportait aucune fraîcheur à la terre, et que le soleil ne disparaissait quelques heures sous l'horizon que pour y reparaître avec des feux plus brûlants. Le soir seulement, il lui était possible de faire quelques pas dans le jardin et d'aller, jusqu'au bord de la mer, épier si un nuage n'apparaîtrait point dans ce ciel d'airain. Le ciel gardait son accablante aridité, la lune réfléchissait la chaleur avec la lumière, et l'Océan lui-même renvoyait en émanations étouffantes les rayons qu'il avait absorbés. La plupart des fleurs étaient brûlées autour de la maison, les arbustes dépérissaient à vue d'œil, et Bénédict qui, vingt fois par jour, consultait le thermomètre, disait n'avoir point connaissance d'une aussi haute température au bord de la mer, où la fréquence des brises et l'action des courants maintiennent d'ordinaire un climat tempéré.

Il en résultait une souffrance générale pour les êtres animés, aussi bien que pour les plantes, et ce malaise de l'âme qui accompagne toujours les anomalies physiques. Alice attribuait à cette cause la mélancolie qui s'était emparée d'elle; la vie lui paraissait aussi aride que ce ciel qui s'étendait implacable au-dessus de sa tête. Avec cette science de souffrir doucement, que les femmes possèdent, elle recueillait en elle-même bien des souffles d'orage qui la brûlaient d'autant plus qu'elle n'en laissait rien comprendre. Mais elle avait des heures de découragement terrible, et plus d'une fois elle demanda à Dieu de calmer des mouvements de révolte contre une destinée à laquelle elle avait consenti.

Un soir, qu'une brise légère se faisait sentir sur le rivage, elle était sortie seule et avait poussé sa promenade jusque chez Hugues. Le pêcheur l'accompagna au retour; elle marchait doucement, le calme de la soirée lui faisait du bien et apaisait peu à peu la fièvre

causée par la chaleur du jour. La lune semblait nager dans l'azur un peu vaporeux du ciel, le firmament se fleurissait d'étoiles, les phares s'allumaient successivement sur les côtes, à la pointe des Baleines et sur la jetée de Saint-Martin, et l'oreille ne saisissait dans la solitude environnante que le murmure alangui des flots sur la grève. La jeune femme savourait avec délices cette suave poésie d'un beau soir, et jouissait avidement de ce premier apaisement qui se produisait en elle. La mer leur envoyait par intervalles de légères haleines qui présagent le vent, et il leur venait de la terre de moites senteurs d'herbes sèches, qui annoncent des orages en l'absence de la rosée. Alice le fit remarquer au pêcheur.

—C'est un signe, dit-il.

—Un signe de quoi, Hugues?

—Un signe que le temps va bientôt changer; ne voyez-vous pas cette vapeur que le soleil a laissée là-haut derrière lui?

—En effet, le bleu du ciel est moins pur.

—Laissez faire, Marie ne manquera pas à aller demain dire sa prière à la chapelle du rivage.

—Où est cette chapelle?

—Madame ne la connaît pas? Le lieutenant l'a montrée un soir à madame, au retour de la pêche. Quand je dis: chapelle, c'est par manière de parler, car il n'y a qu'une niche, tout juste de quoi abriter une bonne Vierge.

—Votre femme va souvent prier là?

—Toutes les fois qu'il menace gros temps, pour les matelots en mer, et aussi par souvenir de la défunte du capitaine.

—Du capitaine qui?

—Du capitaine Mérédic, le père de M. Henri. C'est elle qui fit placer là cette image de Notre-Dame, après qu'il eût manqué sombrer sur les récifs avec son bâtiment. Ah! madame, ce fut une fameuse journée; je m'en souviens comme d'hier: la pauvre femme était à genoux sur le bord, ainsi que Marie, tandis que j'étais là à me désespérer dans ma barque avec les camarades, et à lutter, sans avancer, contre une mer de tous les diables. Puis tout à coup le vent a sauté, le navire a pu reprendre le large, mais c'était plus malin que nous qui avait sauvé le commandant. C'a été une idée dans le pays, que sa femme avait fait un vœu. Pour lors, elle fit commencer cette petite chapelle, et je croirais que le lieutenant a l'intention de la faire achever, car il a recommandé d'y porter des fleurs aux anniversaires, et de bien l'entretenir en attendant que... Mais, à propos, savez-vous bien ce que disent du lieutenant ceux de la ville qui lisent le journal?

—Que disent-ils donc, Hugues?

—Qu'il s'est fièrement conduit là bas, qu'on lui a envoyé la croix d'honneur, et qu'on a fait capitaine. Voilà ce qu'il disent, ni plus ni moins. Au phare, on ajoute que sa frégate est en marche pour France, et sera peut-être en vue de l'île aujourd'hui ou demain.

—Vous croyez! dit Alice d'une voix altérée; eh bien! oui, tout ce qui vous a été rapporté de la noble conduite de M. Mérédic et de son avancement est vrai; je l'ai lu de mes yeux.

—Mille millions de bourrasques! s'écria le vieux marin avec un geste intraduisible, je n'aurai donc pas menti en prédisant aux autres que celui-là irait loin! Dieu lui est venu en aide, voyez-vous, madame. Il avait l'air si malheureux, lorsqu'il est revenu ici, environ la Saint-Martin dernière! Marie prétend qu'il doit avoir quelque chose au cœur. Mais Marie Hugues ne

sait pas toujours parfaitement ce qu'elle dit, et d'ailleurs, moi, je réponds à cela : Tant mieux si c'est de l'amour, il se mariera ; il reviendra tôt ou tard à la Maison-Blanche, et, mille bourrasques ! je ferai danser ses enfants sur mes genoux, et lorsque j'aurai vu ça, je partirai plus gaiement pour mon dernier voyage.

Comme il achevait ces mots, ils apperçurent William et le docteur qui s'avançaient à leur rencontre. Alice marchait en rêvant et gardait le silence. La lumière de la lune pâlissait sous des vapeurs de plus en plus sombres, la chaleur était redevenue étouffante ; on eût dit que le ciel pesait sur la terre comme une coupole de plomb.

—Nous aurons du nouveau d'ici à peu de temps, reprit le pêcheur en interrogeant successivement divers points de l'horizon, nous aurons du nouveau d'ici à peu, et le premier grain ne sera pas maigre.

—Hugues, dit vivement Alice, priez votre femme de me venir prende demain, je désire l'accompagner à la chapelle du rivage.

Elle alla rejoindre le docteur et son frère.

En rentrant à la maison, ils trouvèrent une lettre d'Écosse, que John venait d'apporter de la poste d'Ars. Elle était de lord Georges ; c'était la première qu'on recevait de lui. Il disait ne pouvoir préciser encore l'époque de son retour et demandait la procuration d'Alice et sa signature pour quelques décisions à prendre relativement à Winter-Hill.

Comme elle achevait de lire, distraite et agitée, Bénédict sortit un instant pour respirer et rentra en disant :

—La mer est d'une immobilité étonnante, et j'ai cru voir des éclairs du côté du couchant.

Il ajouta que plusieurs barques avaient quitté la haute mer dans la journée, pour rentrer à Saint-Martin.

Alice passa une nuit mauvaise ; elle avait dans les oreilles des bruits de tempêtes, des visions de naufrages, et son imagination ne lui montrait de toute part que de sombres tableaux. Vers deux heures du matin, elle se réveilla en sursaut, il lui semblait que l'image de Djemmi, un vieux chien de chasse de Henri, placée sur la muraille en face, et qu'éclairait la lueur mourante de la veilleuse, venait de pousser au milieu du silence un hurlement plaintif. C'était Hélio qui aboyait dans la cour. Elle le reconnut bientôt, mais fut longtemps à se remettre de l'émotion que lui avait causée cette illusion du sommeil.

Elle raconta le lendemain en souriant cet incident au docteur, ainsi que les affollements de sa pensée durant toute la nuit.

—Cela tient à la disposition de vos nerfs, mylady, répondit tranquillement Bénédict ; il y a surcharge d'électricité dans l'air et tout l'organisme en est affecté.

Marie Hugues la vint prendre dans la journée ; il faisait une chaleur plus écrasante encore, et sur la mer régnait un calme plat. Le soleil avait des teintes cuivrées, et le ciel, suivant l'expression d'Hugues, se barbouillait de nuages d'un sinistre aspect.

—Mon Dieu ! dit Alice à la femme du pêcheur, en marchant avec elle le long du rivage, que va-t-il se passer ?

A cet instant, elles tressaillirent de concert ; elles venaient d'entendre au loin un bruit sourd, comme un premier roulement de tonnerre.

—Vous croyez donc vraiment qu'il y aura du danger en mer, ma bonne Marie ?

—Hugues le dit, madame, et il se connaît aux signes du temps. On est inquiet pour le fils de la veuve Amisse, qui est parti ce matin pour Oleron.

Elles pressèrent le pas et furent bientôt à la petite chapelle; Marie Hugues se mit à cueillir des branches de genêts pour en décorer la niche de la madone.

—La bonne Dame voudra bien se contenter de cette offrande, dit-elle, puisque le soleil a brûlé toutes les fleurs. C'est comme le jour où je vins ici, l'automme dernier, avec le pauvre M. Henri. Il n'y avait plus de fleurs non plus, mais c'était le froid et le vent qui les avaient détruites.

Elles allèrent disposer leur verdure autour de la statuette de la Vierge.

—Tenez, continua-t-elle, voici encore un rameau de tamarin, qu'il déposa ici de sa main; je ne l'ôterai pas de là, quoi qu'il soit bien desséché. Le pauvre jeune homme a peut-être lui même en ce moment besoin de prières; ceux du phare disent qu'il est en mer et doit naviguer à présent dans nos parages.

Alice pâlit légèrement, et posant la main sur le bras de sa compagne:

—Marie, dit-elle avec agitation, priez pour lui et aussi pour moi. Je ne sais pourquoi, mais mon âme est triste à mourir; priez Dieu pour qu'il veuille bien me soutenir et me rassurer.

—Est-ce que vous avez quelqu'un, que vous aimez, en mer? demanda la femme du pêcheur avec simplicité.

—N'a-t-on pas toujours quelqu'un? Hélas! tous ceux qui souffrent ne sont-ils pas nos frères?

—Oh! que cela est vrai, madame! Tenez, vous me rappelez la femme du capitaine, ici même, le jour de la grande tempête. Mais elle, bien sûr, elle a fait un vœu, et Notre-Dame de Bon-Secours l'a entendue et exaucée.

Alice, à ces mots, leva les yeux au ciel, et tomba à genoux sur l'herbe du rivage. Là, le front dans ses mains, elle pria longtemps avec des sanglots et des larmes, au pied du modeste monument.

Quand elle se releva, elle paraissait plus calme, mais ses traits avaient cette expression un peu exaltée qu'ils prenaient toujours dans les moments de crise où sa nature enthousiaste l'emportait jusqu'aux derniers dévouements.

Le docteur Bénédict en fut frappé à son retour, et trouva que sa parole et ses regards avaient cette animation extraordinaire qu'il avait déjà remarquée à Winter-Hill, le jour même où elle avait annoncé à lord Georges qu'elle lui donnait sa main.

Hugues se trouvait à la Maison-Blanche, et causait avec William. Les nouvelles qu'il apportait étaient rassurantes pour la contrée. Il avait appris au phare que tous les pêcheurs d'Ars, de Saint-Martin et de la Flotte, partis de la veille, étaient rentrés en prévision de l'orage. Le fils Amisse lui-même, l'un des plus intrépides, était revenu, ayant désespéré de pouvoir gagner Oleron avant le commencement de la tempête. Il n'avait rencontré aucune embarcation, hormis une frégate, qui venait du large, et lui avait paru de loin chercher à s'engager dans le pertuis d'Antioche.

Alice écoutait avidement ces paroles, qui relevaient sa confiance, et s'accordaient si bien avec les vœux de son cœur. Mais elle se sentait, malgré tout, un besoin de mouvement qui l'empêchait de tenir en place, la maison lui semblait d'un vide étrange, elle avait

des palpitations, et sa tête était en feu.

Elle proposa, dans l'après-dîner, de s'aller promener jusqu'au phare, si le temps le permettait. Dans cette partie plus reculée et moins habitée de l'île, le phare était le centre d'où rayonnaient toutes les nouvelles. La petite colonie des employés de l'État devait être naturellement mieux instruite que la plupart des insulaires. On y recevait quelques journaux, et la position y mettait à même de surveiller avec une vigilante exactitude les événements un peu intéressants de la mer.

Ils partirent donc, en longeant le rivage. Le temps devenait de plus en plus menaçant, mais paraissait devoir se tenir ainsi jusqu'à la fin du jour. Le soleil s'effaçait peu à peu derrière des montagnes de nuages aux formes pesantes et aux contours bronzés, les seuls rayons qui perçaient encore cette ténébreuse barrière étaient dévorants, mais l'on n'entendait aucun roulement de tonnerre, et aucun souffle de vent n'agitait les couches inférieures de l'atmosphère. La mer, d'une couleur plombée demeurait presque silenciense, les vagues conservaient toujours leur mouvement alangui; on eût dit que les éléments réunissaient leurs forces et se recueillaient de toutes parts avant de commencer la lutte.

Aucune voile n'était en vue, et un garde-côte leur apprit que la frégate dont il avait été question venait d'être aperçu par lui, manœuvrant comme pour doubler la pointe de l'île et chercher le vent, afin de s'éloigner des écueils.

Effectivement, ils la virent qui essayait des bordées, dans le but de se maintenir au large, car sur ce point, et en l'absence de toute brise, l'action seule des courants pouvait la jeter sur les brisants ou la faire échouer dans les sables de la plage. L'île, à cette extrémité, est gardée par une ceinture de récifs à fleur d'eau, sur lesquels est bâti l'ancien phare, et qui s'avancent à plus d'une demi lieue dans la mer. Au temps des marées basses, on peut en parcourir une partie à pied sec, mais durant les hautes marées, ils forment un immense bas-fond de rochers sur lesquels la masse des vagues s'amoncelle, se brise, et va refluer à droite et à gauche en un vaste demi-cercle, et accroître la force des courants dans le pertuis Breton et le pertuis d'Antioche. Maintes fois des embarcations, entraînées par les eaux, ou poussées par le vent, sont venues se perdre dans ces dangereux parages, et Hugues en connaissait trop bien les périls, pour ne pas suivre avec une anxiété croissante les évolutions du navire cherchant à éviter ces passes.

Ils pressèrent leur marche, pour arriver au plus vite à la tour du phare, mais ils n'avaient point fait vingt pas, qu'un violent éclair les aveugla, suivi presque aussitôt d'un coup de tonnerre, qui imprima à l'air une vibration subite. Ce fut comme un signal, et le vent commença à souffler, roulant les nuages dans le ciel, et sur la mer de grosses vagues, que l'on voyait accourir en s'amoncelant de l'extrémité de l'horizon. Alice tremblait comme une feuille, et pressait contre son bras le bras de William.

—Comme tu es agitée ! lui dit son frère.

—Je vous ai cependant vue plus d'une fois contempler l'orage sans pâlir, ajouta doucement le docteur, et même en rechercher les solennels spectacles.

—Cela est vrai, répondit-elle, mais je me sens depuis quelques jours d'une étrange susceptibilité nerveuse: le moindre éclair me

donne des commotions, et je ne sais quelle angoisse me presse le cœur. C'est un enfantillage, sans doute, et qui ne vaut pas la peine...

Un second éclair lui coupa la parole, et en même temps ils se virent enveloppés d'une telle obscurité, qu'on eût pu croire que le jour menaçait de s'éteindre pour faire place à la nuit. Des nuées de plus en plus basses et lourdes pesaient sur l'Océan, se confondaient de loin avec les flots, et présentaient de toutes parts l'image du chaos, précurseur du déluge. Un véritable ouragan venait de se déchaîner sur l'île; les tamarix et les térébinthes se courbaient jusqu'à terre sous le souffle de la tempête, les peupliers s'agitaient avec d'effrayants murmures, quelques moulins à vent furent renversés, et le phare lui-même semblait vaciller sur sa base. Ce fut une journée désastreusee, suivie d'une nuit plus terrible encore. On voyait des trombes de vent faire tourbillonner les nuages, soulever des colonnes d'eau et de sable, les élever à une prodigieuse hauteur, et les briser contre le rivage avec de formidables rejaillissements. Les éclairs se succédaient, le tonnerre grondait sans interruption et mêlait son bruit, tour à tour sourd ou déchirant, au fracas retentissant des lames, aux sifflements de l'orage et aux mugissements des vaches qui s'enfuyaient du côté des habitations. Un voile de ténèbres dérobait la vue des objets à une courte distance; lady Eberton et ses compagnons n'avançaient qu'aux lueurs de la foudre, qui les aveuglait tout en les éclairant.

—Je ne distingue plus la frégate, s'écria Hugues, elle a dû mettre en panne et carguer au plus vite, pour n'être pas entraînée à la dérive. Quel malheur qu'elle n'ait pu s'embosser dans le canal avant l'arrivée du vent!

—Est-ce qu'il y a du danger? demanda Alice pâle de frayeur.

Comme elle achevait ces mots, une vive lumière, suivie d'une détonation, perça la nue qui enveloppait le navire. Le vieux marin se jeta à terre, et appliquant son oreille sur le sol:

—Le bruit ricoche sur la mer, dit-il; ce n'est pas le tonnerre, c'est un coup de canon.

L'ancien et le nouveau phare avaient allumé leurs feux, et l'orsqu'ils arrivèrent à la pointe des Baleines, ils trouvèrent tous les employés en mouvement, ainsi que quelques pêcheurs accourus d'Ars et des environs. Mais personne ne pouvait songer à porter secours. Aucune barque n'était capable de tenir la mer, et tous ces braves gens, dans la consternation, restaient spectateurs impuissants de cette scène effrayante. Hugues se tordait les mains de douleur.

—Il n'y a donc rien à faire! répétait Alice, il n'y a donc rien à tenter!

—Rien, qu'à prier pour eux, madame, répondit un vieux pilote d'Ars, ils en ont grand besoin, car on dit que le batiment commence à chasser sur ses ancres.

En effet, grâce à la projection de la lumière des phares et à la fréquence des éclairs, on voyait par moments le navire, avec ses mats, ses vergues et tous ses agrès, se détachant dans un cadre de feu, sur un fond noir comme l'enfer, s'inclinant sur le flanc, se relevant sur sa quille, tournoyant sur lui-même, et luttant avec l'obstination du désespoir contre le ciel et l'Océan acharnés à sa perte, contre l'abîme qui l'attendait en bas, contre le vent et la foudre qui redoublaient d'efforts pour le précipiter dans l'abîme.

Et cette lutte dura jusqu'à une heure avancée de la nuit, et la tempête ne cessa pas de faire rage, déracinant les arbres, renversant les habitations de la côte, et portant partout où elle passait la dévastation et la mort. A chaque instant des bandes d'oiseaux, des pluviers, des goëlands, des hirondelles de mer, venaient s'abattre contre la tour du phare et joncher le sol de leurs corps palpitants.

Alice, pâle et muette, priait tout bas entre le docteur et son frère, au milieu des pêcheurs qui l'entouraient, la tête découverte, silencieux et terrifiés. Le tonnerre grondait toujours, le canon tirait de plus en plus vite, et chaque coup accroissait dans les âmes l'angoisse et la désolation. Par intervalle, lorsque le bâtiment se trouvait dans la rafale, on pouvait saisir les cris de l'équipage apportés par l'ouragan, on distinguait la voix des gardiens du vieux phare, cherchant à signaler à la côte le navire en détresse.

Cette agonie durait depuis sept heures du soir. Vers onze heures, une pluie torrentielle commença à tomber, et éteignit pour un moment le bruit du tonnerre et le bruit du canon. Un garde-côte, dont la cabane avait été emportée, vint dire que des barques avaient été lancées de nouveau, et avaient pu franchir les brisants. Il y eut une minute de solennelle attente, et une lueur d'espoir reparut sur les visages, lorsque tout à coup deux noms furent jetés d'un phare à l'autre sur l'aile de la tempête.

Ces deux noms étaient, l'un, celui de la frégate *l'Almée*, l'autre, celui du capitaine Merédic.

Un même cri fut poussé par les pêcheurs, qui tous se précipitèrent dans la direction où le garde-côte croyait avoir aperçu les embarcations.

Alice était demeurée à la même place, il lui semblait que des mots étranges venaient de frapper son cœur à travers un songe affreux ; elle promena autour d'elle un regard d'une fixité terrible, ne vit plus Bénédict et son frère, poussa un gémissement, et fit un mouvement pour s'élancer vers la mer : le docteur l'arrêta et la saisit dans ses bras.

—Hugues ! cria-t-elle d'une voix déchirante, Hugues...

Le pêcheur accourut, et entendit seul la fin de sa prière. Un coup de tonnerre plus épouvantable, suivi cette fois d'un profond silence, parut ébranler le ciel et la terre, et fit craquer la tour jusque dans ses fondements.

La pauvre femme était tombée, comme foudroyée sur ses genoux. William tremblait et joignait les mains ; Hugues avait disparu avec Hélio, des pêcheurs couraient sur la plage d'un air éperdu, d'autres revinrent, le visage bouleversé, en disant :

—Le feu est au navire !

Une flamme sinistre apparaissait à la place où, quelques minutes auparavant, brillaient les fanaux de la frégate. Elle serpentait, s'étendait, gagnait de l'avant, à l'arrière, et enveloppa bientôt tout le bâtiment, que l'on voyait se rouler sur lui-même dans un tourbillon de lames, de feu et de fumée. L'incendie grandit, se concentra, redoubla de fureur, et jaillit tout à coup, comme du cratère d'un volcan, avec une détonation effroyable. Puis tout s'éteignit, tout disparut ; la tempête avait triomphé dans son œuvre de mort, et la lutte était terminée.

Le tonnerre continuait seulement ses grondements lugubres, le vent ses sifflements, la mer ses

mugissements profonds, et Alice sa prière.

Lorsque le docteur s'approcha d'elle, lorsque William l'appela par son nom, elle se releva lentement, passa la main sur ses yeux, comme au sortir du sommeil, les regarda fixement l'un et l'uatre, et rabattant son voile sur son visage, sortit de la tour avec eux, sans verser une larme, et sans prononcer un mot.

## IX

Alice avait été saisie d'une douleur sans nom, qui l'écrasait, sans qu'elle y pût croire. Une étreinte horrible lui comprimait la gorge ; elle ne pouvait ni pleurer ni gémir et elle étouffait. Son frère lui parlait, et elle ne l'entendait pas ; il lui pressait les mains dans les siennes, et elle ne sentait rien. Elle ne voyait plus que le néant autour d'elle, n'entendait plus que le silence de la mort. La foudre l'avait frappée en même temps que le navire, et son âme demeurait comme brisée sous le coup, sans pouvoir se relever.

Le docteur les avait quittés à quelques pas de la tour. Elle accompagna William jusqu'à la maison et repartit aussitôt. Le repos lui était impossible ; elle appelait maintenant l'ouragan, les vents et le tonnerre. Elle se cachait, elle croyait toujours voir un homme attaché à ses pas et cherchant à lire ses tortures dans ses yeux. Elle erra longtemps le long du rivage, les pieds dans l'eau, le front dans la tempête. La mer jetait ses vagues furieuses jusque sur ses vêtements, l'orage sifflait dans ses cheveux et la mort en chaque lame l'invitait à venir. Elle ne fuyait pas cette colère de la nature, elle la cherchait, elle était folle, elle eût voulu mourir.

Une étoile apparut timidement devant elle, dans une déchirure de nuages, tout au fond de l'orient. C'est du ciel que vient la lumière durant les ténèbres, et c'est du cœur de Dieu que descend l'espérance, lorsqu'elle a cessé dans le cœur de l'homme. La pauvre femme se traîna jusqu'à la chapelle du rivage et s'accroupit là dans les tamarix, aux pieds de cette patronne des affligés, que l'on n'invoque jamais en vain. Il est des plaintes mystérieuses de l'âme, qu'une fille n'ose confier à l'oreille de son père et que l'indulgente tendresse d'une mère sait comprendre et apaiser. Elle ne demanda rien, elle montra sa misère, implora pitié pour son sentiment et pardon pour ses souffrances.

Elle resta là jusqu'au matin, renouvelant tout bas le sacrifice qu'elle avait offert durant toute cette journée, et pendant toute cette nuit.

Les vagues lueurs du crépuscule commençaient à poindre qu'elle y était encore, et elle continuait sa prière silencieuse et obstinée, contre toute espérance, lorsqu'elle se releva en poussant un grand cri ; le ciel s'était ouvert subitement devant elle.

Deux hommes venaient de s'agenouiller à quelques pas de là devant la sainte image. Ces deux hommes étaient, l'un, Hugues le pêcheur, l'autre, Henri Mérédic.

Elle bondit, éperdue de saisissement et de bonheur, s'élança vers Henri en lui tendant les bras, puis s'arrêta comme devant un sacrilége, et mettant les mains sur ses yeux, s'enfuit précipitamment du côté de la maison.

Quelques pêcheurs se tenaient dans le jardin, apportant la nouvelle que le capitaine était sauvé avec tout l'équipage. Elle passa au milieu d'eux, courut prendre

tout l'or qu'elle put trouver, et le leur distribuant :

—Pour vous, dit-elle, et pour ces pauvres gens. Allez, mes amis, et que Dieu vous récompense.

Elle se rendit à la chambre de son frère. Le docteur venait de rentrer et pleurait avec William en lui faisant le récit du sauvetage. Tous les hommes du bord n'étaient pas encore à terre, mais on les savait en sûreté sur les rochers du vieux phare.

—Je sais tout ! dit-elle en se roidissant pour ne pas se trahir.

Elle dévora toutes les paroles de Bénédict, et lorsqu'il eut fini.

—Vous resterez, leur dit-elle, pour ces malheureux. Moi, il faut que je parte, que je parte à l'instant. Cette lettre de Georges... Je n'ai pas répondu.... J'ai besoin de voir maître Legoën et de le consulter.

Ses longs cheveux déroulés tombaient sur ses épaules, sa robe était trempée d'eau, son front couvert de la rosée du matin. Le docteur la regardait avec inquiétude, et William, étonné de ce départ précipité, voulut faire quelques observations. Mais pour se soustraire à toute question et à tout examen :

—Il le faut ! dit-elle d'un ton doux, mais qui ne souffrait pas de réplique.

Elle ouvrit la porte et sortit pour aller donner des ordres.

Deux heures après, elle partait avec Maggy pour la Bretagne, et le lendemain de bonne heure, après quelques heures de repos au château, elle allait sonner à la porte de la maisonnette que maître Legoën appelait, à Glennaëel, sa maison de campagne et qu'il s'oubliait parfois devant les paysans jusqu'à nommer son château.

Le digne homme était en ce moment occupé à écheniller ses plantes et à arroser ses fleurs, en attendant l'heure de reprendre le chemin de la ville, d'où il s'échappait chaque soir et où il retournait chaque matin durant la belle saison. Au coup de sonnette il releva vivement la tête, et apercevant une ombrelle qui s'agitait derrière la haie de clôture, il courut ouvrir lui-même, poussa un cri et recula de deux pas en arrière en se trouvant face à face avec la jeune femme, qu'il croyait encore sur les plages de l'île de Ré.

— Quoi, c'est vous, madame, c'est vous-même ?

—Moi-même; je vous surprends, mon ami, c'est tout simple, Maggy m'attend à Glennaël ; j'ai à m'entretenir avec vous. Je ne vous dérange pas ?

Le bonhomme courait chercher son habit, posé sur la branche d'un arbre. Il la pria d'entrer pour se reposer et lui fit avec un empressement plein d'excuses les honneurs de la modeste pièce qu'il appelait son salon.

Elle s'assit, elle paraissait fatiguée et surexcitée en même temps, ses traits étaient légèrement tirés, son regard plein d'un trouble indéfinissable.

—Mon bon ami, dit-elle, je venais...

En cet instant un beau chat, l'ancien favori de la femme du notaire, entra dans la chambre et lui sauta sur les genoux sans autre cérémonie. Maître Legoën se leva, indigné de tant d'audace, puis s'arrêta brusquement, interdit et confus.

Alice venait d'être prise d'un accès de larmes, de spasmes et de sanglots. Elle avait en face d'elle une gravure représentant un naufrage, et la nature à cette vue reprenant tous ses droits, elle cédait à cette effusion que n'avait pu produire ni le saisissement de la douleur ni celui de la joie.

Le notaire perdait la tête, il n'accusait que le chat, qui s'était enfui au plus vite, sans savoir pourquoi cette colère et ces pleurs, s'était retourné une ou deux fois, hors d'atteinte, comme pour demander l'explication d'un procédé pareil et avait fini par se coucher au soleil afin d'attendre et de se résigner.

Maître Legoën n'en savait pas plus que lui; il s'était approché d'Alice, qui essayait de sourire pour le rassurer et continuait de pleurer en lui tenant la main.

—Maudite bête! bête mal élevée! répétait il en lançant des regards menaçants du côté de la fenêtre.

La jeune femme était en proie à une véritable crise. Il courut déboucher tous les flocons de la cheminée, mais il n'y avait rien dedans. Il appela le jardinier, le jardinier était sourd; il revint vers Alice d'un air désespéré:

—Mon Dieu, madame, pourvu que vous n'alliez point vous évanouir! Je ne saurais véritablement pas comment vous rappeler à la vie.

Et voyant qu'elle se calmait, il se mit à lui expliquer cette émotion par la brusque agression dont elle avait été l'objet et par les propriétés électriques que possèdent tous les chats dont le poil jette des étincelles durant les nuits d'orage.

Elle se leva enfin, s'essuya les yeux et sortit pour respirer l'air embaumé du jardin.

Le notaire la suivit en continuant ses commentaires sur un incident qui l'avait bouleversé, et ce fut sans doute pour y mettre fin qu Alice lui mit entre les mains la lettre de son mari.

—Voyez, dit-elle, à me rédiger ces pouvoirs, que lord Georges me demande.

—Mais, murmura maître Legoën en dépliant la lettre, il convient de savoir avant toute chose quel est le caractère des pouvoirs en question, s'ils doivent être d'une nature générale ou spéciale.

—Je ne sais pas.

—Je le crois bien.

Il posa délicatement ses lunettes devant ses yeux et se mit en devoir de lire avec toute la gravité que comportait la circonstance. Mais aux premiers mots traitant du sujet, il s'arrêta avec un mouvement de surprise, se gratta la tempe droite d'un air préoccupé, et reprit sa lecture, après avoir regardé à la dérobée la blonde insouciante, qui marchait devant lui, toute occupée des rosiers qui fleurissaient les bordures.

—Eh bien? dit-elle en se retournant et le voyant arrêté à dix pas derrière elle.

—Eh bien! madame! répondit celui-ci avec un regard singulier.

—Puis-je compter, pour aujourd'hui même, sur cette procuration dans toute la rigueur des formes?

—Et devinez-vous, demanda le bonhomme en se croisant les bras devant elle, quel est le but de cette procuration?

—En vérité, non, je fais ce que mon mari désire, et ne sais rien de plus.

— Mais ces immeubles, pour l'aliénation possible, c'est le mot qui est écrit là, et le sens en est élastique, ces immeubles pour l'aliénation desquels on vous demande une délégation de pouvoirs à peu près absolus vous appartenaient-ils avant le mariage ou tombent-ils sous la loi de la communauté?

—Dieu, monsieur Legoen, quel essaim d'abeilles sur ces giroflées! Est-ce que vous avez des ruches dans votre propriété?

Le notaire fit un geste de surprise et de désappointement.

—Non, madame, dit-il, je n'ai

point d'abeilles, mais permettez-moi, en imitant l'exemple de ces petites bêtes, de m'occuper pour l'instant de nos affaires. Je ne parle point ici du domaine de Glennaël, dont je connais parfaitement la date d'acquisition, mais il m'importe de savoir si la terre de Winter-Hill, par exemple, est un acquêt de la communauté ou si vous en étiez en possession avant d'épouser lord George Eberton.

—Winter-Hill, ainsi que Glennaël, est un bien de famille resté indivis entre mon frère et moi, William n'ayant jamais voulu consentir au partage et m'ayant fait la cession de tous ses droits, à condition de ne nous quitter jamais.

Ah! ah! et cette donation, car c'en est une, a-t-elle, je vous prie, précédé le mariage ?

—Certainement, oui, mais en quoi ce détail a-t-il tant d'intérêt?

—Mais c'est que ce mandat doit être spécial et qu'il ne s'agit de rien moins ici que d'une entière substitution de pouvoir, et alors...

—Et alors?... dit-elle en perdant son regard et sa pensée dans les profondeurs azurées du ciel.

—Alors votre mandataire peut hypothéquer, aliéner et faire toutes opérations que bon lui semblera ; comprenez-vous ?

—Sans doute, mais je ne suppose pas que telle soit l'intention de lord Georges, il n'a pas de raisons pour le faire, et d'ailleurs, si cette concession de ma part doit le rendre heureux !

—Compte là dessus, va, pensa le notaire qui commençait à prendre en pitié l'innocence de sa cliente, et donne-toi le plaisir de croire que lord Georges a pu tirer de son cerveau une lettre aussi habile.

Ils firent quelques pas en silence, Alice marchant absorbée en elle-même, lui tout aux soupçons qu'éveillait en son esprit cette demande, digne de lady Mary, et sous les périphrases emmiellées de laquelle sa sagacité lui indiquait un piége.

—Dans tous les cas, reprit-il, j'ai besoin de voir sir William Evelyn, puisque ses intérêts sont également en jeu.

—Mais mon frère n'est pas ici, un évènement terrible l'a retenu là-bas, une catastrophe...

—Que dites-vous, madame ? Achevez, lui serait-il arrivé malheur ?

—A lui, non, grâce à Dieu ; mais ne savez-vous donc pas le naufrage de l'*Almée ?*

—L'*Almée ?* mais, si j'ai bonne mémoire, ce bâtiment était monté par M. Mérédic, M. Henri Mérédic, ce jeune homme...

—Oh ! il est sauvé ! dit-elle en abaissant précipitamment son ombrelle devant son visage ; tout l'équipage est sauvé, mais la frégate a sombré, la tempête était trop forte.

Elle avait la parole rapide et vibrante, le sein agité ; elle s'assit sur un banc de gazon, au bord de l'allée, l'air défaillant et les traits altérés.

—Mon Dieu, s'cria le notaire en la regardant, vous pâlissez, vous tremblez ! Qu'avez-vous?

—Ce n'est rien, ce soleil... un peu de vertige et d'éblouissement.

Maître Legoën lui lança deux ou trois coups d'œil par-dessous ses lunettes, puis se tournant à droite et à gauche :

—Pourtant, pensa-t-il naïvement en lui-même, cette fois le chat n'est pas ici !

Et il se reprocha presque d'avoir accusé trop vite l'ami préféré de sa defunte femme.

Dans son trouble, il ne demanda pas le récit du naufrage ; il n'insista pas pour la retenir, lorsque, remise de cette émotion, elle se leva pour partir. Seulement il l'accom-

pagna à travers les champs de blé noir jusqu'à quelque distance du parc et la quitta tout rêveur, après lui avoir promis la prompte exécution de ses ordres.

Lorsqu'elle se fut éloignée, il se retourna à plusieurs reprises, puis la voyant disparaître dans la verdure des arbres :

—Pauvre enfant ! murmura t-il, et mon journal qui ose prétendre qu'il n'existe plus d'innocence et de sensibilité sur la terre !

Alice, en effet, était d'une ignorance absolue en affaires. Elle n'avait rien compris aux questions insistantes de maître Legoën, mais, de plus, elle eût donné ce jour-là tous les mandats du monde, sans s'expliquer que, dans cet empressement à condescendre aux désirs de lord Georges, il y avait peut-être un besoin de compensation dont le sens trop délicat échappait à sa conscience.

Elle avait soif de solitude ; depuis son départ de la Maison-Blanche, elle n'avait pu être seule et elle attribuait à cet état de contrainte la défaillance qui l'avait prise chez le notaire et qu'elle regrettait si vivement.

Arrivé dans le parc, elle évita de passer devant le pavillon d'entrée. Le nouveau garde, nommé Ben, ancien piqueur de Georges à Highléna, l'importunait parfois par l'excès de son zèle ; elle trouvait ses attentions obséquieuses et s'impatientait de le rencontrer presque toujours dans son chemin. Ce matin-là encore elle avait été obligée de lui défendre de l'accompagner à la maison du notaire. Elle prit donc un sentier détourné et gagna les bords du ruisseau, dont elle se mit à suivre le cours pour y chercher la fraîcheur. Le soleil était brûlant, tout faisait sieste dans la campagne, les cigales seules criaient intrépidement dans les herbes et sur les branches. Cette paix lui faisait du bien ; elle espérait oublier là ces bruits de l'orage et ces images de tempête qui la suivaient partout. Elle se réfugiait dans le souvenir de lord Georges et cherchaient à se représenter les qualités et les traits qui pouvaient chez lui promettre encore le bonheur.

Elle était déjà loin du château, et elle allait remonter vers les hautes futaies en suivant les méandres capricieux du petit canal, lorsqu'elle aperçut un homme qui, debout sur la rive, regardait attentivement dans l'eau et se penchait de temps à autre pour sonder les abris formés par les roseaux et les feuilles de nénuphares.

Au bruit des pas d'Alice, cet homme se détourna brusquement et fit un mouvement comme pour fuir. Mais elle avait reconnu l'ancien garde sous le misérable costume qui le déguisait en partie.

—Goédic, lui cria-t-elle, pourquoi me fuyez-vous ?

Le vieux Breton se retourna à ces mots, regarda avec précaution dans le chemin, et, après s'être assuré que lady Eberton était seule, il s'avança tout troublé à sa rencontre.

—Est-ce que je vous fais peur, mon bon vieux Goédic ?

—Non pas, madame, oh ! non, mais si M. Ben, mon successeur, ou quelque autre personne me surprenait dans le parc, on me prendrait pour un malfaiteur, car je n'ai plus le droit de reparaître en ces lieux, depuis que l'on m'en a chassé.

— Comment, chassé ! N'avez-vous pas demandé à vous retirer ?

—Jamais, madame ; et comment l'aurais-je fait, lorsque je ne puis vivre, si je n'aperçois plus le faîte de cette vieille tour !

— Et pourquoi vous a-t-on chassé ?

—Madame ne le sait donc pas? Pour n'avoir point fait poursuivre Yvonenc, un pauvre homme comme moi, à cause de quelques pommes de pins ramassées sur la lisière du parc. Je l'avais vu, et j'étais dans mon tort; mais Yvonenc est un vieux camarade, qui a déniché plus d'une fois des nids d'oiseaux avec M. le comte Bernard, lorsque nous étions enfants.

—Et pourquoi n'avoir pas parlé de ce fait à mon frère?

—J'ai bien demandé à voir M. William, mais on m'a dit que M. Georges était le seul maître à Glennaël, et M. Georges, pour toute réponse, m'a appris que j'étais remplacé, et m'a défendu de remettre jamais les pieds sur ses domaines.

Alice était devenu pensive.

—Mais, moi, je vous ai fait chercher, Goédic, et l'on m'a affirmé que vous aviez quitté la contrée.

—Madame dit vrai, je suis allé jusqu'à Nantes chercher de l'ouvrage, mais j'étais vieux, on me rebutait, le monde est changé, voyez-vous. Puis l'ennui m'a pris au cœur. Quand on a vécu dans un lieu, par les siens et par soi même, depuis plus de cent ans, on y a pris racine, ainsi que ces vieux arbres, et l'on meurt d'être transplanté. A tout prendre, j'ai mieux aimé mourir ici, où le vent me parle de ceux que j'ai aimés. Yvonenc m'a cédé la moitié de sa cabane, nous pêchons ensemble, je reviens par-ci par-là, comme aujourd'hui, respirer la sève de ces bois en cachette, et de retour à la maison, nous pouvons causer à notre aise du comte Bernard et de son père, sans que le groom de M. Eberton vienne traiter de radotages nos récits sur nos anciens seigneurs, et notre attachement à nos vieilles idées.

—Pauvre homme! fit Alice, pardonnez-moi d'avoir ignoré ces choses, et comptez sur moi pour les réparer. N'êtes-vous pas mon ami, vous qui avez connu et aimé mon père?

—Ah, madame, qui donc l'eût connu, et ne l'eût pas aimé? Si bon et si doux aux malheureux et aux petites gens! Aussi, les brigands ne l'ont-ils pas épargné. Nous avons passé bien des jours de terreur, allez, traqués dans les bois comme des bêtes, et nous réfugiant la nuit dans ce pavillon des prés, que vous avez pu voir. C'était un ancien rendez-vous de chasse où nous avions pratiqué une cachette. On n'osait trop nous chercher là, parce que ce lieu passait dans le pays pour être hanté par les fantômes, et que les Bleus avaient peur du diable, tout en brisant les images des saints. C'est pour cela que le pavillon est resté meublé comme il était alors, hormis ce que les plumets rouges y ont brisé, et ce que M. Lemerle y fit ajouter pour ses parties de plaisir. Nous aurions pourtant fini par être surpris, lorsqu'un soir d'orage nous pûmes gagner une chaloupe qui faisait la côte, sous des noms supposés. J'ai su depuis que l'officier qui la commandait était le commandant Pierre Mérédic, mais alors il dut nous rester inconnu, car alors, madame. il y allait de la vie à sauver des innocents, aussi bien qu'à prier Dieu.

Alice avait tressailli à cette révélation; elle connaissait cette circonstance terrible de la vie de son père, et se rappelait qu'il avait toujours ignoré le nom de son sauveur.

—Lorsque M. le comte fut en sûreté, continua Goédic sans se douter du trouble profond où l'a-

vaient jetée ses paroles, je revins ici, malgré ses prières. Mon vieux père ne pouvait suffire seul à garder le château. Puis la guerre éclata, il fallut partir; je restai longtemps à l'armée, on me fit passer pour mort, parce que j'avais été fait prisonnier, ainsi que Yvonenc, et lorsque je revis la Bretagne, Glennaël était vendu, personne ne me reconnaissait, et M. Lemerle me prit pour garde, parce que je savais manier un fusil, et qu'il me croyait très-méchant.

— Et comment, s'écria Alice stupéfaite, avons-nous pu ignorer tout cela, sir William et moi!

—C'est que tout cela, moi seul aurais pu le dire, et à quoi bon? D'ailleurs, j'ignorais le nom de madame, lors de son premier voyage, et je fus congédié quelques jours après son arrivée, au second. Ce n'est que dans l'intervalle de ces deux époques que j'appris la vérité: je crus que j'en deviendrais fou de plaisir, et j'étais sans inquiétude, sans aucune inquiétude, d'autant plus...

—D'autant plus?...

—D'autant plus que, ayant appris également le nom de ce jeune cavalier qui accompagnait madame et M. William Evelyne, lors de leur première visite, je m'étais mis dans la tête, j'en demande bien pardon, qu'il était l'époux de madame ou qu'il le deviendrait.

Alice se détourna brusquement, comme s'il venait de lui donner un coup de poignard, et d'une voix violemment agitée:

— Adieu, dit-elle, continuez votre promenade sans crainte, mon ami, et comptez sur ma reconnaissance.

Elle s'enfonça dans le bois, sans trop savoir où elle allait. L'herbe même lui brûlait les pieds, elle avait le visage en feu, l'éclat du soleil irritait ses nerfs, et dans l'air qu'elle respirait elle respirait des flammes. Goédic avait touché la plaie vive de son âme, et cette plaie imprudemment rouverte ne se refermait pas. Il en résulta pour elle une intolérable souffrance, accrue encore par le ressentiment d'un de ces actes d'arbitraire et de dureté auxquels elle n'avait pu s'habituer jamais, et qui, en éloignant son cœur de lord Georges, lui offraient malheureusement un prétexte à se rapprocher d'un autre.

Elle rentra bientôt au château; une lettre l'y attendait, elle était de Bénédict. Elle l'ouvrit toute tremblante, et à peine en eut-elle parcouru les premières lignes, que ses joues se couvrirent d'une vive rougeur, et un voile de larmes se répandit sur ses yeux.

—O mon Dieu, dit elle en levant ses regards vers le ciel, ayez pitié d'eux, et sauvez-moi!

Le docteur écrivait qu'il avait à lui mander une douloureuse nouvelle. Fergus avait péri avec Hélio. On croyait l'avoir aperçu un moment sur les rochers avec le fidèle animal. Mais, dans le désordre de cette nuit horrible, on s'était trompé sans doute, car il ne se trouvait pas le matin parmi les matelots réfugiés à l'ancien phare. Le capitaine était blessé, ayant quitté le dernier son navire, et la perte de son ami aggravait son état. William espérait le déterminer à venir prendre un peu de repos à Glennaël, après l'évacuation des équipages, et en attendant de s'aller mettre à la disposition du conseil de guerre de la circonscription maritime. Puis, après avoir payé son tribut de regrets au pauvre Fergus, Bénédict ajoutait que cet évènement était d'autant plus cruel, que la mort de son père, à lui annoncée, suivant M. Mérédic, à leur départ du Sénégal, par un navire qui arrivait de l'Inde, venait

de mettre ce malheureux jeune homme en possession de sa fortune et de son indépendance.

Alice tenait encore cette triste lettre à la main, lorsque M. Legoën la vint voir dans l'après-midi.

—Pauvre jeune M. Fergus! dit-il, après qu'elle lui eut donné à lire, je le connaissais peu, mais je l'estimais. Il manqua me tuer, un jour qu'il avait tiré une perdrix dans mon enclos, en sautant par-dessus la haie. J'entends encore le plomb qui me siffle aux oreilles, mais je lui pardonnai cet acte illicite, car il en témoigna véritablement des regrets fort convenables. Pour ce qui est de M. Mérédic, j'estime que sir William à bien raison...

—Le père de M. Mérédic a sauvé la vie du comte Bernard dans des jours bien néfastes! dit-elle avec une vive émotion.

Elle lui raconta en peu de mots ce qu'elle savait, sans dire de qui elle tenait ces détails.

—Vous devez donc bien aimer ce jeune homme! fit M. Legoën dans l'admiration.

Puis, après quelques réflexions amenées par cette confidence, il lui présenta la procuration en double, qu'elle signa sans même la lire, et il prit congé d'elle, en se chargeant de l'expédition, et lui annonçant qu'il allait faire une absence de quelques jours, dans l'intérêt de l'un de ses clients.

Alice, dès qu'il fut parti, écrivit à lord Georges pour lui apprendre la mort de Fergus et les terribles circonstances qui l'avait accompagnée. Elle le suppliait de venir au plus vite ou de l'autoriser à l'aller retrouver.

Elle attendit la réponse avec une fiévreuse impatience, et la réponse lui apporta la défense formelle de quitter Glennaël, la promesse de partir aussitôt que l'on aurait reçu les papiers demandés, plus quelques mots assez secs à l'endroit de Fergus.

“ Il ne saurait donc tarder, pensa-t-elle, puisqu'il a dû recevoir ces papiers dans le même temps à peu près que ma lettre.”

Et tout agitee encore de cette lecture, elle ouvrit en tremblant un billet de Bénédict arrivé par le même courrier.

Il ne renfermait que deux phrases, d'un laconisme désespérant, pour prévenir que le lendemain Henri Mérédic, William et lui arriveraient à Gennaël.

Elle resta quelques instants à rêver, puis elle sortit, se rendit à la plage, et après un entretien secret avec Goédic, elle revint dire dans la soirée à Maggy qu'elle eut à tout préparer pour recevoir sir Evelyne et ses hôtes, elle même devant s'absenter jusqu'à l'arrivée de lord Georges, au-devant duquel elle allait, à ce que la jeune fille crut comprendre.

La pauvre Maggy ne put lui cacher la répugnance qu'elle éprouvait à demeurer seule, lui raconta mille bruits qui couraient sur la tour, le pavillon et le château, et lui avoua que la mort de Fergus accroissait encore sa frayeur. Alice ne lui répondit que par un sourire d'incrédulité qui ne lui était pas habituel, et pourtant, par pitié pour ses terreurs, elle ne partit que le lendemain, à l'insu de tout le monde, et par la plus grande chaleur.

Louis Joubert.

(*A Continuer.*)

# LITTERATURE POPULAIRE

## LES PETITS JOURNAUX.

On s'est beaucoup occupé, dans ces derniers temps, même au Corps législatif, de ce qu'on a nommé la *petite presse*. Chacun de ceux qui en ont parlé, M. Granier de Cassagnac excepté, se sont trouvés d'accord pour en blâmer la rédaction et en déplorer les conséquences. Avaient-ils tort ?—Du tout! Mais ce qui s'est dit à ce sujet nous semble devoir s'appliquer également, et avec bien plus de fondement, à la *grande presse*, à la presse politique et *littéraire*. Le petit journal est la moitié du grand journal, rien de plus, rien de moins ; il a, comme le grand journal, son roman-feuilleton, sa chronique et ses faits-divers ; il a en moins, par contre, l'autorisation préalable, le cautionnement et le timbre.

Les façons dédaigneuses de la grande presse à l'endroit de la petite presse rappellent les déplorables polémiques soulevées en 1836 contre la presse à 40 fr. C'est une simple affaire de boutique. Le goût, le sentiment littéraire, la moralité publique n'ont rien à y voir. Les journaux politiques ont créé le feuilleton-roman, et les petits journaux, par une mesure d'économie qui fait l'éloge de leurs administrateurs, se bornent, le plus souvent, à reproduire les feuilletons-romans publiés dans les grands journaux. Cependant, c'est surtout par ce côté qu'ils ont donné lieu aux plus vives attaques, attaques parfaitement justifiées, nous le reconnaissons tout d'abord. Mais si les *grands* déteignent d'une manière si fâcheuse sur les *petits*, il faut reconnaître que les *grands* ont emprunté aux *petits* leurs chroniques et leurs petits scandales. Tous les journaux politiques s'énorgueillissent de cette *amélioration* nouvelle apportée à leur redaction ; ils citent le nom de leurs chroniqueurs tout comme les Etats-Unis celui de Lincoln ou de Grant. " L'*Epoque*, s'écriait avec enthousiasme M. H. Pessard, devenu l'un des hommes d'Etat de la *Liberté*, l'*Epoque*, disait-il, a M. Jules Richard ; M. Jules Clarétie fait la chronique de l'*Avenir national*. La *Presse* annonce qu'elle compte maintenant M. Aurélien Scholl au nombre de ses collaborateurs. M. Henri de la Madelène fait chaque jour au *Temps* un courrier de Paris (confié naguère à M. Pessard.) Nous-mêmes — *la Liberté* — nous avons eu le soin de nous assurer le concours de MM. Jules Vallès et Adrien Marx qui ont tous deux contribué au succès de l'*Evénement*."

Contribué au succès de l'*Événement !* certes, c'est là une grande recommandation auprès des lecteurs de la *Liberté*, et Napoléon Ier ne s'est pas exprimé en termes plus solennels lorsque, après de gigantesques batailles, il faisait des princes de Wagram ou d'Essling. M. Jules Vallès ainsi que M. Adrien Marx, qu'un article sur l'appartement du prince impérial vient de rendre illustre, pourront quelque jour, évoquant le souvenir

de la fondation de l'*Evénement*, s'écrier comme les soldats d'Austerlitz : " Moi aussi, j'y étais !" Qu'on s'étonne, après cela, si les petits journalistes se sont mis, comme l'assure M. de Villemessant, qui les connait, à courir après des traitements de ténor d'Opéra !

" Pourquoi, ajoutait M. Pessard, pourquoi donc trouver mauvais dans un petit journal ce qu'on trouve excellent, et avec raison, dans un journal politique. Les chroniqueurs émérites précités ont-ils plus de vertus quand leurs articles ont été estampillés d'un timbre à six centimes ?"

Plus de vertus. En vérité non ; mais remarquons que le petit journal ne se drape point comme un Caton. Il n'affirme pas que ses grands confrères sont sans talent, sans imagination, sans esprit, qu'ils démoralisent les populations et incitent à l'assassinat quelques gredins assez bien disposés déjà ; le petit journal abandonne à ses aînés ces airs de vertu farouche. De son côté, il ne fait pas mieux, car il ne fait pas autrement, et s'il a le plus de torts, c'est évidemment que ses articles ne sont pas, ainsi que l'a dit M. Pessard, " estampillés d'un timbre à six centimes."

Le fondateur de l'*Epoque* avait écrit des romans qui ont eu un grand retentissement ; aussi, personne n'eut l'idée de s'étonner lorsqu'on le vit publier un journal ; on supposa que M. E. Feydeau allait—dans *son* journal—de même que M. A. Dumas père dans *son* théâtre, donner carrière à son imagination. Ce fut une erreur. L'*Epoque* déclara, en effet, qu'elle ne publierait point de romans-feuilletons.

C'était un progrès, le seul, peut-être, qu'eût fait le journalisme depuis 1836, et il était réalisé par un écrivain à qui les plus pénétrants pouvaient, sans grande hésitation, prêter une idée absolument contraire. Ajoutons que l'*Epoque*, n'y pouvant plus tenir, s'est empressée de rentrer au bercail du roman-feuilleton.

De récents débats de cour d'assises ont fait connaître que deux jeunes scélérats avaient puisé l'idée d'un crime dans un roman-feuilleton de la petite presse. On ne saurait se faire absolument un titre de ce fait contre les petit journaux. Tous les romans, ou à peu prés, présentent, sous ce rapport, aux esprits mauvais, les enseignements les plus redoutables. On y trouvera toujours des indications qui peuvent devenir précieuses pour un scélérat, attendu qu'un écrivain intelligent sera, d'ordinaire, plus ingénieux dans les préliminaires d'un forfait que la brute qui se proposera de l'exécuter. Mais ces romans donnent aux célérats l'idée de la prévoyance et de la présence d'esprit, l'écrivain qui accomplit le crime ayant, au coin de son feu, peu d'efforts à faire afin de douer ses héros de ces qualités indispensables pour rendre l'œuvre plus émouvante. Les romans-feuilletons sont devenus d'autant plus dangereux que leur mode de publication, par la presse quotidienne, exige, pour intéresser le lecteur à chaque numéro du journal, une multitude de faits, de coquineries ou de crimes : c'est ce qu'on a appelé le roman d'action.

Ce genre de littérature a tué le véritable roman. L'écrivain ne s'efforce plus à développer une idée saine, à la faire prévaloir ; en substituant l'entassement des faits à l'observation, à l'analyse, il est arrivé à supprimer le style : il semble qu'il écrive, non plus avec une plume, mais avec des ciseaux qui découpent dans les CRIMES ET DÉLITS, dans la partie judiciaire

des grand journaux, des faits qui s'entassent, s'accumulent et font éclater le dénoûment, de la même façon qu'un canon Armstrong dont la charge aurait été exagérée : scélérats et honnêtes gens, tout le monde en souffre.

Le beau et le bien sont relatifs, comme toute chose en ce monde ; mais, quelque mal que le malade se trouve sur son oreiller, il n'a souvent ni l'idée, ni la force de le retourner. Il en est ainsi des sentiments que nous puisons dans le milieu où nous vivons,—où nous lisons. Au fond de notre conscience nous sentons se dessiner vaguement l'ombre d'une protestation contre ces productions où manquent à la fois le goût et l'honnête ; mais le temps, les circonstances ne permettent pas à certaines personnes de rechercher dans des œuvres littéraires d'un mérite réel, quelques éléments de comparaison ; ces lecteurs ne jugeant plus, ils ne se mettent point en quête d'un mieux dont ils peuvent avoir l'idée ; ils se résignent, en murmurant :

— " Dire que c'est pourtant là la peinture de la vie du monde !... Il n'y a que les coquins qui réussissent."

Nous serions inexacts si nous avancions que, dans ces romans, c'est au crime, en résumé, qu'appartient le dernier triomphe ; non : le crime reçoit son juste châtiment, mais après une longue suite d'années de prospérité, qui sont un allèchement, nous dirons même une fascination pour beaucoup d'entre nous dont l'existence rappelle un peu celle du bûcheron de La Fontaine. Et puis, quel est le lecteur qui ne se dise, arrivé à la dernière étape du héros : — " Le maladroit ! J'aurais évité cet écueil-là, moi !..."

On résiste difficilement à ce MOI-là !

Et, peut-être, se laisse-t-on aller sur la pente pour se prouver à soi-même sa propre habileté ; et ce sont là des épreuves dans lesquelles la vie nous apparait si pleine d'attraits !

Voilà les erreurs que propagent la plupart des romans-feuilletons ; voilà comment ils sont une façon de portique où de nouveaux Zénons enseignent les mauvais instincts, les développent, constituent le stoïcisme dans le crime ; leurs Epictètes se nomment Lacenaire, La Pommerais ou Latour.

Si l'on peut faire l'éducation des qualités qu'on possède, on ne saurait, assurément, songer à redresser des tendances mauvaises dont le caractère même nous échappe. Aussi, en arrive-t-on à penser, à s'exprimer et à écrire comme on pense, comme on écrit dans les romans-feuilletons. — " C'est imprimé !" Quelle autorité, en effet, tout ce qui est imprimé n'a-t-il pas sur le commun des hommes !

Et c'est ainsi qu'en faussant l'esprit public, on perd la langue ; que nous avons perdu également le sens du beau, du bien, de l'honnête ; que nous n'avons plus de littérature ; c'est ainsi que la *langue verte* s'est formée pour exprimer le *goût vert*, la *morale verte*, l'*héroïsme vert.*

Voila, enfin, ce que tout le monde est fondé à reprocher aux petits journaux comme aux grands journaux.

C'est beaucoup, c'est trop.

Le remède à ce mal, nous l'avons sous la main.

C'est la propagation des bons livres ; c'est la multiplication des journaux grands et petits, mais rédigés comme il convient pour former des honnêtes gens, pour les maintenir dans les bons sentiments dont ils se font encore honneur, pour conserver à la littérature la

haute place qui lui appartient et dont ne l'avait pas laissé choir la première moitié de ce siècle.

La tâche est difficile, car nous en faisons bien volontiers l'aveu : la plupart des écrivains qui l'ont acceptée, ont trouvé, en se gardant avec excès de tendances fâcheuses, le secret... d'ennuyer.

Etait-ce bien là le moyen de réussir ?

N'est-il pas temps de reconnaître qu'on ne saurait lutter contre la presse dont nous parlons, qui donne, dans un mauvais langage, une sorte de satisfaction à de mauvais instincts, qui a pour les personnes sensées et de goût l'attrait d'une excentricité, sans faire un peu de ces concessions dont M. Emile Olivier a exposé la nécessité à la tribune, quant à la politique ?

Qu'on ne s'y méprenne pas. Il n'y a point de transaction possible sur le vrai, sur le bien, sur les principes qui sont les fondements de toute société, mais, dans la littérature, dans la presse, dans des productions qui sont avant tout une récréation pour le lecteur, ne convient-il pas, si l'on veut atteindre le but si désirable d'une réforme, de tenir compte, dans une certaine mesure, de l'époque, des milieux, du goût même des lecteurs, nous dirons encore des habitudes prises ?

Plus sages que le roi de Pont, nous pouvons dire à la mer : "Tu n'iras pas plus loin !"

Que les honnêtes gens se réunissent, se concertent ; qu'ils sachent faire une part un peu moins étroite à nos mœurs, à nos passions ; qu'ils ne se violentent pas pour prendre les gens d'esprit, non pas pour des imbéciles, mais pour des hommes dangereux ; qu'ils leur tendent la main, au contraire ; qu'ils les amènent à eux, et de tous ces efforts, de toutes ces concessions sortiront des œuvres utiles pour tous et pour tout.

*Revue Bibliographique et Litéraire.*

---

# L'ŒUVRE DU DENIER DE SAINT PIERRE.

L'œuvre du Denier de Saint Pierre est aussi ancienne que l'Eglise. Dès les premiers temps de l'ère chrétienne, les fidèles ont contribué, par des dons volontaires, à assurer au Souverain-Pontife l'indépendance de son ministère sacré. Mais dans ces dernières années les besoins du Saint-Père étant devenus plus considérables, par suite des spoliations dont il été victime, l'institution du Denier de Saint Pierre, qui avait pu être suspendue dans son application, alors que le gouvernement pontifical était en mesure de se suffire à lui-même, a dû nécessairement être remise en vigueur au sein de l'Eglise catholique. Sollicités par leurs pasteurs de venir en aide à la Papauté dépouillée, les fidèles n'ont point été sourds à cet appel ; l'œuvre du Denier de Saint Pierre, érigée en archi-confrérie par les brefs du 31 octobre et du 3 novembre 1800, s'est promptement développée dans les différents diocèses de la catholicité, et a fourni au Saint-Père d'utiles et d'abondantes ressources. Mais, afin que cette œuvre produise plus encore, et qu'elle mette le chef de l'Eglise à même de faire face aux charges qui lui incombent, il importe qu'elle soit organisée d'une façon plus régulière.

Avant de faire connaître le pro-

jet d'organisation qui vient d'être élaboré et qui nous est soumis, il est bon de mettre sous les yeux de nos lecteurs un tableau exact de la situation financière du gouvernement pontifical.

En 1859, avant que le Saint-Siége eût été dépouillé d'une partie de son domaine, les Etats-Romains donnaient un revenu net de 54,000,-000. L'intérêt de la dette accumulée par les révolutions atteignait le chiffre de 24,000,000. Par un prodige d'économie, la liste civile du Pape et des cardinaux ne s'élevait

| | |
|---|---|
| qu'à . . . . . . . | 3,000,000 |
| L'enseignement, les beaux-arts, les travaux publics, à . . . . | 8,000,000 |
| L'intérieur, à . . . | 8,000,000 |
| L'armée, à . . . | 11,000,000 |
| Total. . . . | 30,000,000 |

Dans ces conditions, il y avait parfait équilibre entre les dépenses et les recettes du budget pontifical, et il est bon de faire remarquer que l'ensemble des dépenses de ce budget atteignait à peine le chiffre des listes civiles attribuées, pour eux et pour leurs familles, aux principaux souverains de l'Europe. Et qu'on n'oublie pas qu'avec ces ressources, le Saint-Siége avait à pourvoir, non seulement à l'ordre et à la sécurité de Rome et des Etats pontificaux, mais aussi à l'administration générale de l'Eglise dans les cinq parties du monde.

Depuis 1859, le Saint-Père ayant été dépouillé des deux tiers de ses Etats, ses revenus ont subi une diminution considérable, et s'élèvent à peine au chiffre de 20 millions. Cette somme pourrait suffire, à la rigueur, à ses dépenses actuelles; mais en dehors il ne reste plus rien pour payer l'intérêt des dépenees passées, c'est-à-dire la dette publique, que la dignité et la bonne foi commandent au Saint-Siége de garder entièrement à sa charge. Les événements malheureux qui se sont succédé ont élevé cette charge annuelle à 30,000,000.

Trente millions, voilà donc le chiffre des besoins du gouvernement pontifical; voilà la somme que les catholiques doivent s'efforcer de lui procurer annuellement aussi longtemps que les circonstances l'exigeront.

Or, sait-on, ce que représente cette somme, si on la répartit entre les deux cents millions d'individus qui composent l'univers catholique? *Quinze centimes* par personne et pour chaque année!

Voici maintenant, en faisant la part des compensations, sous quelle forme on propose d'organiser l'œuvre du Denier de Saint Pierre, afin de lui faire produire la somme nécessaire aux besoins du Saint-Siége.

L'œuvre est organisée par dizaines de personnes versant chacune *un franc* par an. Les chefs de dizaines remettent les fonds à un collecteur paroissial, qui les dépose entre les mains du curé, pour être de là centralisés à l'évêché, et ensuite expédiés à Rome. On voit combien cette organisation est simple, et quelle facilité elle donne aux fidèles pour subvenir d'une manière efficace aux besoins de leur Père commun.

On trouvera des renseignements plus complets sur l'Archiconfrérie de Saint-Pierre, et en particulier sur les faveurs spirituelles qui y sont attachées, dans une petite brochure qui se vend au profit de l'œuvre, chez Poussielgue, éditeur, 27, rue Cassette, au prix de 5 francs les cent exemplaires.

R. Tancrède de Hauteville.

# UN DINER CHEZ LUCULLUS.

Mardi soir la presse parisienne dînait chez Lucullus. Cette phrase stéréotypée que nous lisons dans la plupart des journaux nous a naturellement intrigués; nous sommes allés aux informations, et voici ce que nous avons appris de la bouche même de l'un des convives de ce festin renouvelé de l'antiquité. Voici les confidences que nous a faites le spirituel chroniqueur du *Temps:*

"Hier au soir la presse parisienne dînait chez Lucullus, dans la maison de Diomède, avenue Montaigne. Cette maison de Diomède, née d'un caprice de prince en belle humeur d'antiquité, appartient depuis peu à des spéculateurs, et le public y pénètre moyennant le plus minime des droits d'entrée.

"Que compte-t-on faire au juste de ce prétendu palais pompéien? Je l'ignore. On devine pourtant déjà des velléités de musée, et les bustes antiques alternent de la façon la plus singulière avec des toiles de toutes les écoles. Je doute fort en tout cas, pour ma part, qu'on parvienne jamais à en faire un vrai lieu de plaisance. L'air de cette maison est essentiellement tragique: on marche malgré soi avec une lenteur solennelle sur ces dalles de marbre et ces pavés de mosaïque; les vers alexandrins vous montent tout seuls aux lèvres, et l'on cherche instinctivement dans les coins, les gardes, les confidents et les songes classiques. C'est gai à peu près comme l'Odéon un soir de tragédie.

"Quoi qu'il en soit, le nouveau directeur du palais, Ernest-Lucullus Ber, tenait table hier et pendait sa crémaillère. Dirais-je les splendeurs de cette fête? L'immense table dressée dans l'*Atrium* (le *Triclinium,* étant trop étroit pour la circonstance), et la musique délicieuse des joueurs de flute, venus tout exprès de Lybie, et l'empressement des valets syriens, et la bonne grâce des éphèbes de Corinthe? Rien de plus pittoresque que ces cent cinquante habits noirs lugubres, servis à l'antique dans une salle étincellante; rien de plus drôle aussi que ces douzes Césars, irrévérencieusement transformés en patères, coiffés de chapeaux modernes, surchargés de paletots, et regardant de leurs yeux de marbre les étranges convives de cet étrange festin.

"La chère eût fait honneur au cuisinier de Trimalcion. Après les huîtres de Lucrin et le potage aux cervelles de rossignols, on servit quelques mets renouvelés des Romains: des lions assaisonnés au miel, des hérissons au jus de pavot, et des grenouilles au benjoin; puis, sur des grils d'argent, ce furent des saucisses brûlantes aux prunes de Damas et des audouilles grasses sur des grains de Grenade; des œufs de paon, imités avec un art admirable et contenant dans leurs coquilles factices des ortolans épicés et des becs-figues à la canelle.

"Pour poisson on eut la lamproie à là sauce carthaginoise, la langouste au piment et les laitances de murènes à la mode de Caprée. Au rôti, six Ethiopiens apportèrent à grand'peine un sanglier énorme, couché dans sa bauge sur une litière de grives, de bécassines, de raisins secs, de noix confites et de prunes

en compote. Quoi encore? des fressures de jeunes truies, des côtelettes de gazelle, des rognons de coqs de bruyère, des poulpes aux anchois; la salade Messaline et le suprême Agrippine complétaient cette belle ordonnance dont j'abrége forcément le détail. On a bu force vin de Chypre, mais plus encore d'un vin de Chambertin qu'Opimius eût preféré à son Falerne de *cent feuilles*... Quant au vin de Champagne du consulat, de la veuve Cliquot, je n'en parle que pour mémoire.

"Vers la fin de cet étonnant repas, le plafond de la salle se mit à craquer, et de la voûte entr'ouverte descendirent lentement des cassolettes d'albâtre pleines de parfums, pendant que de jeunes Nubiennes répandaient sous nos pieds de la sciure de bois de sandal, teinte en jaune et en vermillon, et mélangée de mica et que l'orchestre invisible entonnait le religieux quadrille d'*Orphée aux enfers.*

"Je suis sorti un peu étourdi, vers onze heures du soir, au moment où M. de Villemessant mettait 20,000 sesterces sur le tapis pour tailler un baccarat. Tout le long de mon chemin, je n'ai vu que des gens en peplum et des femmes en chlamyde.

"La fête a dû se prolonger dans la nuit. On n'a eu à regretter que la chute lamentable de M. Alexandre Elan, tombé, on ne sait comment, dans le vivier aux lamproies."

--*De la Madeleine.*

---

LETTRE

# SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

### PAR L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

Voici assurément une des plus belles pages qui aient jamais été écrites sur la Révolution. Une âme d'évêque, un cœur de Français, ne sauraient tenir un langage plus ferme, plus patriotique, plus chrétien. Les grandes lois de la justice et de l'expiation n'ont été exposées ni vengées nulle part avec une éloquence plus entraînante et avec la rigueur équitable d'une conscience plus pure. Les bourreaux sont flétris et les victimes sont exaltées comme il convient pour l'honneur de l'humanité et pour la gloire de la Providence.

C'est à l'occasion d'une édition nouvelle du livre de M. de Beauchesne sur Louis XVI, ce livre plein de larmes, que l'évêque d'Orléans a laissé cours à ce cri magnifique de son indignation contre les attentats, et de son enthousiasme pour les "hosties" expiatoires

Il n'y a réellement que l'histoire des âmes qui touche, qui illumine.

Mais si cela est vrai, en tout temps et de toute histoire, fut-il jamais rien de plus grand et de plus important que l'étude des âmes pendant cette prodigieuse Révolution française? rien de plus nécessaire que de regarder de près et de savoir ce que fut l'homme en une telle révolution? c'est ce que j'ai essayé de faire.

Non pas que je puisse donner un long temps à cette étude, mais si ce n'est pas ce dont je m'occupe beaucoup, c'est, je le puis dire, ce dont je suis constamment occupé. J'y donne simplement une demi-heure chaque jour, ni plus ni moins; mais cette demi-heure se prolonge par je ne sais pas quel retentissement dans mon âme, et jette pour ainsi dire en toute ma vie une préoccupation dont elle est remplie.

Mais, vous l'avez bien compris, et il est inutile de vous le répéter, mon ami, ce n'est pas l'histoire de la Révolution et des faits révolutionaires qui m'a ainsi soudainement saisi et dompté, bon gré mal gré, dans des sentiments et des pensées irrésistibles, au milieu même de mes grands travaux et de tout l'entraînement des affaires.

Non, tous ces faits de la Révolution, je les savais; mais les âmes, ah! je ne les avais pas assez considérées.

Ce n'est pas que j'y eusse jamais été indifférent; mais le temps m'avait manqué pour aller jusqu'au fond; il faut en effet, pour cela, lire tant de livres, douteux souvent et contradictoires, aller aux sources, là où est la vraie, l'intime histoire; et ici les sources sont si diverses et encore si troublées! A tort ou à raison, je n'en avais pas fait mon affaire, et je laissais au temps le soin d'apporter ici la lumière et la justice.

J'ai lu M. de Beauchesne, et grâce aux recherches étonnantes qu'il a faites, aux sources qu'il a découvertes, aux détails qu'il a donnés, j'ai vu le fond des choses, j'ai rencontré là les âmes, dans la vérité de leurs crimes ou de leurs vertus, et une entre autres, qui m'a forcé à regarder toutes les autres:

C'est l'âme de Marie-Antoinette.

Rencontre, je le dirai, inattendue. Je ne croyais pas sans doute aux indignités, aux calomnies dont on a voulu flétrir sa mémoire; mais je ne m'en occupais point. Aujourd'hui j'en suis saisi; et pour moi la lumière est faite et la justice aussi, grâce à ce beau livre de M. de Beauchesne et à toutes les sources où il m'a fait puiser, à tout ce qu'il m'a fait lire. Je suis violemment, profondément éclairé. J'ai trouvé enfin l'histoire des âmes pendant la Révolution française; et comme je vous l'ai dit, l'histoire des âmes qui ont le plus souffert et de celles qui ont fait le plus souffrir.

L'histoire des âmes héroïques et celles des âmes scélérates.

Je suis plongé dans l'admiration et la douleur, et je bénis Dieu qui ne m'a pas laissé mourir avant de m'avoir fait sentir sur toutes ces choses ce que je devais sentir.

Je me sens heureux, quoique triste, de n'avoir pas à apprendre dans une vie meilleure, dans l'autre vie, ce que je devais ici bas d'horreur à de tels crimes, de respect et de compassion à de tels malheurs.

Jamais rien ne s'est emparé de moi à ce degré, et, en effet, jamais dans aucune histoire, comme dans celle de cette inimaginable Révolution, les âmes n'ont plus éclaté, dans toute leur puissance et avec de plus grands contrastes, dans le bien et le mal extrêmes.

Toutes ces âmes, on les voit, on les suit dans ce livre, de près, dans tout le détail; les bourreaux, par exemple: on sait leur commencement, leur fin; d'un trait, d'un mot quelquefois, d'une note rapide, il nous sont montrés, révelés tout entiers. Tout cela est d'une lumière extraordinaire, pénétrante, décisives. Rien n'est oublié: les noms, prénoms, date de naissance, état, métier, antécédents; leur adresse, nom et numéro de rue;

leur écriture, quand ils savaient écrire, leur orthographe, dans les actes les plus solennels et quelquefois les plus féroces; leurs plaisanteries, leurs ricanements, leur odieux et burlesque étalage de vertu.

Et en regard, les victimes, dans toute la vérité de leurs sentiments les plus intimes; leur attitude dans leurs souffrances les plus inconnues, révélée par les bourreaux eux-mêmes; ces mots échappés de leur âme, et dont Dieu seul et les murs de leur prison semblaient garder le secret; leur longue patience, leur courage tranquille, leur résignation infinie dans les derniers des maux.

Et toutes ces âmes, dans ce livre, sont groupées avec un art merveilleux autour d'un enfant...

L'éducation du jeune prince se fait: touchants détails; on voit là une nature d'enfant vraiment admirable; noble, s'il en fut jamais, exquise, royale; puis, les catastrophes se précipitent: son esprit, son cœur s'y révèlent; il s'épanouit là, comme un lis qui croit au milieu des épines et que la foudre menace. On rencontre sans cesse près de lui tous les grands faits et en même temps les grandes victimes de la Révolution. Ce qu'il en comprend, ce qu'il en dit, dans sa naïveté d'enfant, saisit et déchire le cœur. Tous les détails de l'immolation sont là, vrais, intimes, palpitants, et ils font apprécier, dans la vérité la plus vivante, les crimes de ce temps, et la grossière atrocité des bourreaux qui se disputent pendant cinq années le bonheur d'insulter les victimes...

Mais ce qui fait plus que toucher, ce qui instruit, ce qui est le grand et terrible enseignement de cette histoire, ce qui jette une lumière sombre sur toute cette Révolution, et l'éclaire dans ses profondeurs, c'est de voir de près l'espèce d'hommes par qui elle s'est faite, et par qui on l'a laissé faire; voilà ce qui est utile à étudier, à méditer; car les hommes, on peut les rencontrer encore, ces natures violentes et puissantes, ces êtres dont l'exaltation de l'esprit, se rencontrant chez eux avec la perversité du cœur, avait fait des monstres, prêts à toute audace, à tout crime, à toute victoire.

Ce qui fait, je le répète, mon ami, le prodigieux intérêt de ce livre, c'est le contraste perpétuel de ces âmes héroïques et de ces âmes scélérates, sans cesse en présence, et les unes et les autres allant dans leurs voies jusqu'aux dernières limites.

Cela est unique à ce degré, et avec un tel détail, dans les annales de l'humanité.

Il y a eu deux sortes de monstres pendant la Révolution. Les uns absolument tels, de tout point: par exemple Chaumette, Hébert, Marat Carrier; gens perdus de dettes, de vols, ou natures sanguinaires et froidement atroces, avant même que la Révolution eût éclaté. Ce sont les plus hideux.

Les autres, avant de se révéler, avaient, au dehors une vie ordinaire, exerçant chacun leur métier, d'une manière plus ou moins irréprochable, mais ayant au cœur des passions basses, inconnues, auxquelles l'occasion donna promptement carrière, Robespierre, Pétion, Fouquier-Tinville, Simon lui-même, furent de ceux-là. Sans la Révolution, Robespierre et Pétion auraient été probablement l'un à Arras, l'autre à Chartres, des avocats plus ou moins diserts et vulgaires, mais pleins de ces envies sourdes et de ce fiel caché qui s'épanchaient dans des petits vers de société et dans des haines de province plus ou moins venimeuses. Fouquier-Tinville eût été un procureur

comme un autre. Simon lui-même eût fait un cordonnier suffisant, grossier et ridicule, se laissant même patiemment chansonner par les petites filles du quartier.

La Révolution mettant en ébullition et faisant éclater ce qui cuvait au fond de ces âmes, en fit des monstres.

Il faut assurément placer dans une autre catégorie certaines natures, plus généreuses, vraiment distinguées, mais vaines, présomptueuses, livrées à des ambitions demesurées, à de grandes visées politiques folles et fausses, mais en même temps sans conscience ferme, sans vrai courage, tels que Vergniaud et ses amis, et arrivant, par faiblesse de caractère, aux grands crimes et aux grandes lâchetés.

Je dois dire aussi que j'ai trouvé une satisfaction particulière à voir dans ce livre la place faite aux prêtres apostats: qui ne sait le rôle détestable, à jamais ignominieux, qu'ils jouèrent pendant la Révolution? Je ne veux point parler ici de ces prêtres égarés plus encore peut-être que pervers, sortes d'imbéciles vaniteux, ayant substitué à l'esprit de leur état, qu'ils n'avaient jamais eu, un esprit qu'ils ne devaient pas avoir et qu'ils ne comprenaient même pas, cherchant des conciliations impossibles entre leur caractère et les œuvres révolutionnaires, voulant être acteurs là où ils ne pouvaient avoir aucun rôle.

Je parle de ceux qui se sont jetés tout d'abord résolument dans le désordre: mauvais prêtres, à qui leurs devoirs pesaient depuis longtemps déjà, qui en secouaient le joug dans le secret, et qui, appartenant à des ordres religieux ou au clergé des paroisses, ont saisi l'occasion offerte par la Révolution pour jeter le masque. Il est curieux de voir comment, dans le crime et l'ignominie, ils ne furent surpassés par personne, et quelle lutte ils avaient à soutenir de plus que les autres contre le mépris de leurs complices eux-mêmes, et celui de leur propre conscience.

Il est remarquable aussi à quel degré leurs collègues se plaisaient à leur rendre justice, et leur réservaient, comme aux plus dignes, les plus viles missions; témoins le fameux Joseph Lebon et le capucin Chabot, et encore ce qui arriva, lorsqu'il s'agit à la Commune de Paris de désigner deux membres pour accompagner le Roi à l'échafaud: Hébert (le père Duchêne) eut bien garde d'en charger d'autres que deux prêtres apostats qui étaient là: Jacques Roux et Claude Bernard, ancien aumonier de la Pitié.

J'entends dire quelquefois que quelques-uns de ces sélérats eurent des vertus; que celui-ci eut tel jour un bon mouvement; que tel autre, après avoir fait guillotiner vingt cinq victimes, s'attendrit et s'arrêta à la vingt-sixième, que tel autre venait de se marier et aimait sa femme. Eh mon Dieu! je ne dis pas le contraire. Il n'y a pas d'être tellement envahi par le mal que rien en lui n'y échappe. La hyène caresse ses petits. Mais quand il s'agit de l'histoire de la morale éternelle des âmes, c'est autrement qu'il faut juger les grands crimes et les grands coupables. Que me font des attendrissements qui n'empêchent pas d'être un sélérat?...

Il y eut là, alors, sur ce trône de France et dans cette vieille famille royale, un groupe d'âmes choisies, dirait on, comme pour une grande expiation de la France... Ah! ce que les Français ont fait là est horrible!

On dirait que Dieu leur avait donné le plus doux, le plus hon-

nête des rois, le plus aimable, le plus noble caractère de reine qui fut jamais, afin que le crime dépassât toute mesure.

Les Français voulaient une réforme, des changements, des améliorations: Dieu leur donna, pour les accomplir, un roi, le plus désireux du bien qui fut jamais! une bienveillance, une abnégation, un désintéressement, de lui-même, une défiance, hélas! trop grande de ses lumières, une innocence de mœurs, une vertu, une simplicité; une bonté extraordinaires! La réforme des abus, nul ne la voulait plus que lui. C'était le roi le mieux fait pour accomplir une révolution honnête.

Ils l'ont tué.

Ah! sans doute, il eut un défaut, un seul, mais qui causa tous ses malheurs: il fut faible!... Il ne sut pas assez que la justice et la fermeté ne sont pas moins que la bonté les vertus d'un roi. Il fut bon, comme le dit Bossuet, jusqu'à être obligé de s'en repentir. Lui, ne s'en repentit jamais; jusqu'à la fin, il refusa de laisser couler une goutte de sang pour sa querelle: jusque sur l'échafaud, il ne sut que compatir aux maux de ses peuples en proclamant son innocence et son amour pour eux.

Ils l'ont tué.

Faible, et cependant courageux, d'une sérénité que rien ne troublait, impassible dans le danger, héros même; comme au 20 juin, quand il prononça cette parole: "Tiens, grenadier, mets ta main sur mon cœur, et dis à cet homme s'il bat plus fort qu'à l'ordinaire!" Mais il n'avait que l'héroïsme passif, l'héoriïsme de l'expiation et du martyr.

Et on voit encore à Saint-Germain un exemplaire du plaidoyer de M. de Sèze, que Marie-Antoinette voulut lire, et sur lequel, dans sa religieuse douleur, elle ne sut écrire que ces paroles mystérieuses de l'évangile de Saint Jean. *Expedit unum hominem mori pro populo.*

Mais elle aussi devait mourir pour ce peuple et expier.

Une des plus nobles, des plus grandes natures de femme et de reine qu'on ait jamais rencontrées dans l'histoire, voilà Marie-Antoinette; les trois traits distinctifs de toute grande nature: la force de l'intelligence, la bonté du cœur, l'énergie du caractère, tout y était, et dans une harmonie étonnante. Aussi, lorsque le tourbillon de cette affreuse révolution vint la saisir, alors tout à coup, quelle révélation de cette nature! Quelle âme, quel esprit, et toujours quel cœur! Quel coup d'œil, quel discernement et quelle fermeté de jugement! Quelle noblesse d'âme, et toujours quelle impartialité, quelle générosité pour la nation française! Quelle élévation au-dessus des préjugés de la cour, de l'émigration, au-dessus des ressentiments et des injures!

Quel respect du roi! quel soin de le faire valoir, et, dans les suprêmes périls, dans ces horribles journées des 5 et 6 octobre, du 20 juin, du 10 août, à Varennes, au Temple, quel caractère! quel courage! quel dévouement! Dévouée jusqu'à la mort, toujours prête à mourir pour ceux qu'elle aime! Obstinée à ne pas vouloir être sauvée seule, à vouloir demeurer toujours à son poste, au poste du péril, près de son mari et de ses enfants! Cela est sans cesse sublime, héroïque, déchirant, illuminant! Je n'ai jamais rien lu dans ma vie qui m'a fait une plus extraordinaire impression. Et ce qui ajoute à l'émotion quand on lit cette histoire, c'est qu'aujourd'hui le voile qui couvrait alors l'avenir

est levé. On sait quel fut définitivement le sort de cette reine : à chaque moment on voudrait la sauver, on l'espère ; et tout à coup on s'arrête avec désespoir, songeant quelle fut sa destinée, et le sort de tous les êtres qui lui furent chers !

Ils l'ont tuée !

Et, avant de la tuer, ils lui ont prodigué tous les outrages ; les ingratitudes, les injustices, les calomnies dépassent tout. Il y eut là, dans ce Temple, je dirai presque sur cet autel de la royauté française immolée, il y eut là, pendant deux ans, pour la dignité de cette reine si noble, pour le cœur de cette mère si tendre, une agonie d'âme et un martyr indicible ! Mais, chose remarquable, à travers tout cela, la reine, la femme ne fléchit jamais : quand il n'est question que d'elle, jamais elle ne descend à une prière ! mais quand il est question de son mari et de ses enfants, cette grande et fière nature se brise, elle s'abaisse jusqu'à la supplication ; et surtout pour ses enfants, à l'instant même, on voit tout à coup, rien n'est plus saisissant, la reine faire place à la mère, et la mère a des accents, pousse des cris à remuer toutes les entrailles. On peut le dire : elle a péri pour ses enfants. Trois fois elle eût pu se sauver, si elle eût consenti à s'en séparer un seul moment : elle ne le voulut jamais.

Et puis, avec ce père, avec cette mère, il y avait donc là deux enfants, une jeune fille, la seule des victimes qui soit entrée au Temple et qui en soit sortie vivante, afin que son martyre se prolongeât à travers tous les exils et toutes les douleurs ; celle-là même dont les infortunes sont montées si haut qu'elles sont devenues, dit M. de Chateaubriand, une des grandeurs de la France ; et puis, cet enfant, ce Dauphin, ce Louis XVII dont le nom, l'apparition dans ce livre, si bien rattachée à toute cette histoire, repose d'abord de toutes les douleurs et de toutes les tristes scènes, et puis bientôt devient la douleur des douleurs, le crime des crimes, la victime incompréhensible ; celui-là, ils ne l'ont pas tué sur un échafaud : ils ont tout fait pour le dépraver, l'avilir, l'anéantir.

Et puis, cette sainte, cet ange, cette Madame Élisabeth, si douce, si pure, si fidèle, si héroïque aussi, prête à mourir à toute heure pour son frère, pour sa sœur, pour ses pauvres enfants d'adoption, et qui, dans son humble magnanimité, fit à ceux qui l'osaient juger, cette réponse : "Je suis Marie-Elisabeth de France, tante de votre Roi ! " montrant ainsi que la vertu chrétienne n'abaissait pas la dignité dans ces âmes royales.

Celle là aussi ils l'ont tuée !

Et toujours, avec des détails, des tortures, des prolongations, des raffinements, des grossièretés, des barbaries, des vengeances, qui ne s'imaginent pas.

L'innocence, la bonté humaine, la vertu, ne pouvaient pas aller au delà, non plus que le crime et la scélératesse. Mais quelles leçons ! quelles lumières jaillissent de là sur toutes choses ! sur les âmes en particulier, car c'est là je le répète, ce qu'il faut chercher avant tout ici ; l'histoire, la révélation des âmes.

S'il est vrai, mon ami, qu'il n'y a que les âmes qui éclairent, cela est vrai surtout dans cet épouvantable drame de la Révolution française.

Pour moi, et je ne saurais rien dire de plus, cette histoire, est ce que je connais des choses humaines qui m'a fait le plus comprendre la Passion de Notre-Seigneur, ou du moins, m'a le plus éclairé sur cette

Passion de Notre-Seigneur, et la Passion seule m'a fait pénétrer cette histoire.

Jamais je n'ai mieux compris le Juste aux prises avec l'adversité, avec l'injustice, l'ingratitude, les bassesses humaines : l'agonie du cœur, le crucifiement sous les yeux de tout un peuple, les haines, les envies, les lâchetés ; le peuple, les juges, les scribes, les mauvais prêtres, les courtisans, les amis.

Non, depuis la Passion, dans aucune histoire des crimes et des malheurs des hommes, je ne connais rien de comparable, ou du moins l'histoire ne nous a rien conservé de pareil. Le crucifix seul explique tout ici, et ceci m'aide à comprendre le crucifix...

Jamais des âmes humaines n'ont été plus broyées sous l'effort de plus cruelles tortures. Le père la mère, la fille, l'enfant, la sœur, et l'amie, cette infortunée princesse de Lamballe !... ce qu'ils ont souffert, c'est quelque chose qui dépasse tout ce qu'on connaît, tout ce qui est jamais tombé de douleurs dans des cœurs mortels !

Mais ce qu'il y a de plus difficile à comprendre pour moi dans tous les étonnements de cette histoire, je l'avoue, c'est le mystère de la méchancheté humaine, et, à l'heure où je parle, c'est l'inflexibilité de cette justice divine, qui n'a pas encore dit son dernier mot ;

C'est le degré où cette scélératesse peut aller, les formes qu'elle peut prendre, la langue qu'elle sait se faire, au nom de quelles hypocrites vertus les plus grandes horreurs du monde peuvent s'accomplir.

Ce dont l'homme est capable en de certains moments d'ivresse et de vertige ;

Ce qu'une nation peut devenir ; comment un peuple peut passer soudainement de *l'Hosanna* au *Crucifigatur !* se laisser égarer, dépraver en deux ans d'une part, écraser de l'autre, et fouler aux pieds par les plus vils et les plus odieux tyrans.

Car il n'y a pas d'illusion à se faire : ce ne fut pas seulement une poignée de scélérats qui fit la Révolution française ; non. Jamais il n'y eut pareil entraînement, pareil cataclysme moral. Tout était emporté comme dans un fatal tourbillon ! Et, ce qui fait le désespoir de l'âme, et, je le dirai, la honte de l'humanité, c'est que la peur, la terreur des uns était la seule réponse à l'audace et à la scélératesse des autres.

C'est au nom de César que, par le peuple, les pharisiens firent crucifier Jésus-Christ, Sauveur du peuple !

C'est au nom du peuple que fut immolé Louis XVI, le seul ami vrai de ce peuple, celui qui écrivait à Turgot : " Il n'y a que vous et moi, mon cher Turgot, qui aimions le peuple !"

Mais non ! j'ai tort ; ce n'est pas le peuple qui fut coupable, le vrai peuple, abandonné à lui-même ; non, c'est le peuple excité, trompé, empoisonné par les meneurs.

L'Evangile nous dit que les scribes et les pharisiens, qui voulaient livrer Jésus-Christ, craignaient le peuple, *timebant plebem*, L'histoire de 1793 nous apprend que les meurtriers de Louis XVI le craignirent aussi et repoussèrent l'appel au peuple.

Le vrai peuple, je le connais, je l'aime, et je le sais chrétien, patient et bon. Pour l'irriter, on commence par le tromper, et les Scribes qui l'enivrent sont les pères des attentats qu'il commet dans son aveuglement et sa fureur. Ce sont eux les vrais bourreaux.

Mais comme après cela ils se dévorent tous les uns les autres, selon

la sinistre prédiction de l'un d'eux, dans cette arène sanglante, jusqu'au 9 thermidor et au-delà ; vengeurs sur eux-mêmes de leurs propres crimes!

Mais, en les voyant se dévorer ainsi, on se demande sans cesse, c'est l'idée qui poursuit, comment des hommes arrivent ils si vite à cet état de bêtes farouches! C'est à renverser toutes les pensées!

Ah! il n'y a qu'une réponse : après avoir étudié tout cela, on est forcé de se dire, avec une triste conviction : Les hommes sont capable de tout!

Il ne faut donc, d'aucune manière, en aucun temps, ni sous aucun prétexte, laisser égarer ou affaiblir ici la conscience humaine, ni couvrir du silence ou de l'oubli ce qui doit être à jamais abhorré et exécré!

Quiconque a une justification pour ces hordes sanguinaires, qui usurpaient le nom de peuple français, pour ces assemblées, pour ces crimes, pour ces scélérats, est le jouet, dans son faible esprit, des sophismes révolutionnaires les plus odieux, ou, dans son méchant cœur, des plus détestables passions.......

Historien, et fils de mon siècle, je n'oublie pas un instant ce que je dois à ces lois civiles, qu'on est convenu, à tort ou à raison, de désigner par la date de 1789. Prêtre et contemplateur ému des rigueurs de la justice divine, je n'oublie pas les crimes et les hontes du dix-huitième siècle, les abus du passé, et je sais que ce roi infortuné, en s'appelant Louis XVI, portait en quelque sorte le fardeau d'autres Louis, parmi lesquels Louis IX même ne couvrait pas Louis XV. Mais j'ai horreur d'entendre, au nom de l'expiation et des victimes, justifier les bourreaux. Dieu est juste, les victimes sont grandes, les bourreaux atroces.

Les scélérats qui punissent d'autres scélérats et servent la justice divine par les crimes, n'en sont pas moins des scélérats.

Le bien social, qui a pu survivre à ces horreurs, ne les amnistie pas : le silence sur de telles choses n'est qu'une défaillance lamentable, une lâche et coupable complicité.

Est-ce fini d'ailleurs, et, depuis quatre-vingts ans, n'est-ce pas toujours à recommencer?

Après tant de révolutions, où en sommes-nous? Le sol politique et social est-il bien reffermi sous nos pas? . . . . . . . . .

N'oublions donc jamais que l'amnistie des crimes passés est l'amnistie des crimes futurs.

Ah ! sans doute, l'ancienne société appelait des expiations ; des victimes étaient nécessaires : des victimes pures, choisies, capables de racheter tout un peuple! Ces victimes se trouvaient!......

Louis XVI, Marie-Antoinette, Madame Elisabeth, Louis XVII, quelles hosties!

Les bons payèrent pour les coupables; bien des coupables payèrent pour eux-mêmes; mais, ce qui est affreux à penser, c'est que le sacrifice n'a pas suffi, et l'expiation dure encore.

Serait-ce que les générations qui se sont succédé ne se sont pas montrées dignes d'être rachetées?

Je l'ignore; mais évidemment tout n'est pas dit, et qui sait ce que la justice divine peut nous réserver encore?

Pour le passé, ceux que j'accuse, ce n'est pas tant, je l'ai dit, ce malheureux peuple lui-même, ni même les horribles scélérats de 93.

Non, on l'a trop méconnu, les premiers coupables furent dans l'Assemblée constituante, avant d'être dans la Convention.

M. Mortimer-Ternaux a été dans

le vrai lorsqu'il fait commencer la Terreur bien avant 93.

La Terreur a commencé le jour où l'autorité publique, désarmée, impuissante, a laissé sans vengeance le sang versé.

Et c'est la Constituante qui a désarmé l'autorité.

En dépit de ses maximes et de ses aspirations généreuses, ce fut le crime de l'Assemblée constituante; crime né en partie, je le reconnais, de son inexpérience politique, d'usurper, et, dans l'enivrement qui l'emportait, de tout faire, de tout sacrifier, pour abaisser, humilier, anéantir l'autorité royale, afin de s'élever sur ses ruines; et cela en s'appyant sur le peuple, ou plutôt sur ces tourbes soulevées et rendues bientôt toutes puissantes par sa connivence.

De là, la nécessité de tout permettre, de tout souffrir: même le meurtre, l'incendie, l'assassinat, tout fut impuni.

Et la nécessité aussi, l'humiliante, la dégradante nécessité, de subir elle-même la tyrannie des Trente, avec la pression de la rue.

Dès lors, l'impunité n'a jamais été aussi loin chez aucun peuple.

De là, tous les crimes. Du jour où il y eut à Paris, sous les yeux des pouvoirs publics, un meurtre impuni, de ce jour-là la Révolution a été la terreur des bons et le triomphe des méchants.

Voilà ce que les constituants auraient dû savoir, et ce que leurs panégiristes ne doivent pas oublier.

On a dit, avec l'âpreté du ressentiment: c'étaient de grands sots. Non, ils avaient la plupart beaucoup d'esprit; mais leur malheur et celui de la France, ce fut leur effroyable vanité: vanité féroce chez les uns, comme chez Robespierre, puérile chez d'autres, comme chez M. de Lafayette, et ardente chez tous les révolutionnaires.

Vanité, envie, jalousie de la royauté, qu'on était charmé d'abaisser et d'amoindrir;

Vanité, engouement de théories et de systèmes, de réformations violentes, et de réformations sans le Roi, qui en voulait plus que personne:

Vanité de popularité; Lafayette, Lameth, Custine, Lauzun et tant d'autres, le malheureux Bailly, le ridicule et atroce Pétion, tous furent tristes amateurs de popularité vaine, d'ovations, d'acclamations;

Vanité et lâcheté aussi, disons-le, chez ces trembleurs de la plaine, dans l'affreuse Convention, lesquels il ne faut pas amnistier non plus, parce que d'autres allèrent plus loin qu'eux dans la voie du crime.

Ah! ne parlez plus ici d'idées généreuses, d'âmes honnêtes, ni de jeunesse, ni d'éloquence et de talent.

Ecartez, écartez tout ce qui peut fasciner la conscience, et n'appelez pas un attendrissement immoral sur des hommes que des mots pompeux et belles sentences n'ont pas empêchés de consentir aux plus détestables forfaits!

Le crime ne se commet jamais *au nom du crime* lui-même; et après les grands scélérats, rien n'est plus odieux que les rhéteurs ou les sophistes qui leur frayent la route. Les crimes se commettent toujours au nom de la vertu, et trouvent toujours de grands mots tout prêts à leur service.

Ce qu'il y a de *démoralisateur* en temps de révolution, ce sont moins les crimes eux-mêmes que les grands noms ou les beaux prétextes dont on colore les crimes.

Et, quant à moi, je ne consentirai jamais à des admirations malsaines, et corruptrices du sens moral et de la conscience publique,

pour les brillants, mais chimériques et timides esprits qui pactisent avec les pervers.

La Gironde a le sang de Louis XVI sur les mains, elle ne s'en lavera jamais......

Je dois dire que, pour moi, jamais vie de saint ou de sainte ne m'aura plus saisi, plus éclairé et plus fortifié. Mon admiration pour ces âmes incomparables, et mon attendrissement pour ces immenses infortunes, éclataient parfois, malgré moi, par des cris, dans le silence de ma lecture... Ah ! que sont nos douleurs près de celles-là ! Tout ce qu'une âme peut souffrir d'amer, d'humiliant, de poignant, tout ce qu'on peut imaginer de plus déchirant pour les fibres les plus vives et les plus nobles de la sensibilité humaine, ils l'ont souffert... Non, je ne puis dire les gémissements que cela arrachait quelquefois aux profondeurs de mon âme.

Quelle longue agonie, quelle lutte, durant ces trois années, contre la mort toujours présente, contre les bassesses, les trahisons, les lâchetés, les fureurs toujours croissantes ! C'est un spectable navrant de voir là l'impuissance du génie, de la bonté, de la vertu ! et l'abandon, pour ainsi dire, de la Providence ! Car ils ont pu dire comme le fils de Dieu sur la croix : *Ut quid dereliquisti me ?*

† FÉLIX, Evêque d'Orléans.

---

# LA GUERRE
ET
# LA CRISE EUROPÉENNE.

(Voir page 8.)

Quelle est donc l'origine de cet étrange état de choses où l'Europe, comme un navire à la dérive, obéit à un courant qui l'entraine graduellement vers la guerre ? Comme on vient de le voir, on ne saurait citer une grande force sociale qui la pousse à cette fatale solution. Il est plus impossible encore d'assigner à la guerre qui éclaterait un de ces motifs qui dans tous les temps ont pu déterminer le choc des nations à main armée. Aucun etat n'a été blessé dans son honneur, aucun ne peut raisonnablement dire qu'on vient de lui causer un grand dommage, et qu'il n'y a plus pour lui d'autre alternative que de tirer l'épée La tempête se déchaîne sans motif avouable. Des ambitions irréfléchies, des appétits déréglés ont imprimés à l'organisme européen une soudaine commotion à laquelle il semble qu'il n'ait pas la puissance de se soustraire. Comment se fait-il que dans un siècle de lumières, dans un temps où de toutes parts la liberté est l'objet d'un culte et compte de fervens adorateurs digne d'elle

par leur talent et leur dévouement, l'Europe subisse passivement, comme un troupeau, cette impulsion qui renverse les intérêts et les met sous les pieds des passans, compromet les libertés des peuples, que le régime militaire a peu l'habitude de respecter, offense ses sentimens et heurte ses espérances en tant de genres divers ? Est-ce que la liberté serait un vain mirage, le progrès une illusion d'optique ? Après tant d'efforts héroïques pour s'affranchir, afin d'ennoblir et d'améliorer leur existence sous les auspices d'un régime libéral, les peuples de la partie la plus civilisée du monde en seraient-ils encore à dépendre absolument, servilement d'un tout petit nombre de hauts personnages dont les volontés, les élucubrations, les fantaisies mêmes seraient subies comme des arrêts du destin ? S'il en était ainsi, autant vaudrait vivre sous la loi du droit divin, d'après laquelle les nations n'ont qu'à courber la tête et à obéir quand un roi ou un ministre a parlé... Mais non, le spectacle auquel nous assistons en ce moment n'est pas un démenti aux tendances bienfaisantes de la civilisation et aux espérances que les peuples ont conçues depuis 1789 ; ce n'est pas le renversement du principe de la souveraineté nationale, la négation du droit qu'ont les nations de participer à la gestion de leurs propres affaires. La liberté et le progrès ne sont pas de vains mots ; ce sont de puissantes et fécondes réalités. Ce qui arrive est un de ces accidens qui sont si communs dans les affaires humaines. L'accident ne fait pas la règle. Il est un avertissement donné aux hommes pour qu'ils se la rappellent et en maintiennent l'observation par leur résolution ferme. Les peuples n'ont que les gouvernemens qu'ils méritent : c'est une vérité qui fut de tous les temps, et qui est incontestable dans le nôtre. Ils n'ont qu'à vouloir ; mais il faut vouloir, de cette volonté vigilante, éclairée et forte qui est le propre des peuples vraiment dignes de la liberté.

Essayons pourtant de voir un peu plus au fond des choses. Rendons-nous compte des causes qui ont préparé la situation anormale et remplie de périls dans laquelle l'Europe en ce moment est étonnée et émue de se trouver.

La constitution de l'Europe manque visiblement des conditions qui assurent la stabilité des rapports politiques. Il ne subsiste plus un traité dont les clauses, généralement acceptées, garantissent un équilibre durable. Les traités de 1815 ont subi tant d'atteintes qu'il est impossible de demander pour eux le respect. Ils ont d'ailleurs un vice originel ; ils furent faits par des négociateurs qui méconnaissaient les droits de l'espèce humaine. L'histoire du congrès de Vienne est un monument de l'orgueil des rois vis-à-vis des peuples. On s'y partagea les populations comme après une razzia en Afrique, on se partage les troupeaux capturés. En outre un grand nombre des dispositions qu'ils portent furent dictées par une haine aveugle contre la France. Celle-ci a dû les subir tant qu'elle restait affaiblie ; depuis qu'elle a recouvré son antique vigueur, elle proteste contre tant d'affronts et de méfiance, et entend s'y soustraire comme à une oppression injustifiable. Seulement, ces traités n'ayant pas été remplacés par un autre pacte, il s'ensuit que l'édifice européen n'a pas de fondations. Il repose sur le sable. Sentant de plus en plus l'instabilité de l'ordre européen, les gouvernemens se tiennent en armes afin d'être en mesure de parer à des éventualités constamment im-

minentes. De là ce système qualifié de paix armée qui prévaut en Europe et impose de grandes dépenses aux états. C'est ainsi que la France, par exemple, est restée avec 400,000 hommes sous les drapeaux, tandis que 200,000 hommes suffiraient dans une situation qui serait régulière. La paix armée est une charge pour les peuples, et quand elle se prolonge indéfiniment, elle peut jusqu'à un certain point atteindre les sources mêmes de la prospérité des états. Est-ce cependant une raison pour se lancer de gaîté de cœur dans les hasards de la guerre alors qu'on n'y est provoqué par aucun dommage, par aucune offense?

De bonne foi, la paix armée, dont je ne conteste pas les inconvénients, avait-elle pour l'Europe des conséquences telles que ce fût pour les peuples un mal intolérable auquel il fallût couper court à tout hasard? C'est ce qu'il est bon d'examiner en se dégageant des exagérations qui gâtent et discréditent les meilleures causes.

On représente que la paix armée est comme un boulet que traînent les différentes nations de l'Europe, soit: cependant ce boulet n'était pas à ce point incommode qu'il leur interdit de faire des progrès. La paix armée pèse sur les budgets; mais si en général les budgets sont embarrassés et surchargés, c'est peut-être moins pour la grande part qui y est faite aux institutions militaires que parce que chaque peuple, dans sa généreuse impatience du progrès, a voulu, sans compter et sans prendre la mesure de ses ressources, inscrire parmi les dépenses publiques, sur de grandes proportions, les améliorations sociales qui font l'honneur de notre siecle. On veut des voies de communication de toute sorte, on veut des écoles de divers genres, on veut l'assainissement des villes et du territoire, des ports munis du dispendieux outillage qui est nécessaire à un commerce devenu immense. Avec de pareils désirs, auxquels les états s'abondonnent, persuadés que c'est suivre la bonne pente, comment la plupart des budgets n'auraient-ils pas été surchargés?

Il n'y avait guère que le budget de l'Angleterre où le gouvernement fût bien à l'aise, parce que là le gouvernement laisse à l'industrie privée le soin, le profit et la gloire de la plupart de ses améliorations. Le régime de la paix armée restreignait, dans une notable mesure et d'une manière regrettable, l'essor de la société vers le perfectionnement social et politique, l'accroissement de la prospérité générale et individuelle, le développement du bien-être, mais il ne le paralysait pas. Personne ne peut nier que les hommes ne fussent incessamment mieux nourris, mieux vêtus, mieux logés, mieux pourvus des principaux élémens du bien-être, que les villes ne reçussent d'utiles embellissemens, que les lumières ne se répandissent avec rapidité, que les mœurs publiques ne devinssent graduellement meilleures. Des établissemens manufacturiers s'éle vaient de toutes parts en même temps que des écoles et tous les autres établissemens que comporte une civilisation avancée. L'agriculture, justement nommée le premier des arts, mais jusqu'à notre époque le moins encouragé, augmentait sa puissance productive. La progression des revenus de l'état était manifeste chez toutes les nations européennes à peu près, des rives du Tage et du Volturne à celles du Danube, de l'Elbe et du Volga. C'est le signe le plus certain de la prospérité publique. Quand on a sous les yeux de tels

symptômes, on ne peut admettre que la société soit ruinée, qu'elle ploie sous le faix, et on repousse énergiquement comme une assertion sacrilége cette conclusion, que, poussés à bout et n'ayant plus d'autre issue, les peuples en soient réduits à se précipiter dans la guerre, comme pour forcer le destin à s'expliquer.

Quant aux charges matérielles qu'occasionne la paix armée, il n'est pas impossible de s'en former une idée approximative. La principale, la plus visible, celle qu'on allègue le plus, c'est le prélèvement excessif qu'elle fait sur les revenus des états. A ce sujet, quelques mots d'explication : occupons-nous de la France ; c'est son intérêt qui nous touche avant tout, ce sont des affaires qui nous importent, c'est elle que nous connaissons le mieux. Admettons que la paix armée détermine la présence sous nos drapeaux de 200,000 hommes de plus. Deux cents mille hommes ajoutés au noyau de l'armée entraînent en temps de paix une dépense supplémentaire de 100 millions environ. Or, si nous faisons la guerre jusqu'à ce que nous eussions obtenu le remaniement de la carte de l'Europe, on peut bien supposer que nous aurions à emprunter 1 milliard et demi effectif, comme dans la guerre de Crimée, dont l'objet était plus simple et plus nettement défini. De plus, eu égard à l'état du marché, il ne semble pas qu'on dût s'attendre à placer l'emprunt au-dessus du taux de 55 en 3 pour 100. Avec l'amortissement accoutumé, ce serait une charge annuelle d'environ 85 millions à perpétuité. A cela on doit joindre une somme assez forte pour les pensions militaires. L'appauvrissement qu'éprouverait la société du fait de la guerre arrêterait la progression de l'impôt. De là une somme à rabattre des ressources du budget. Finalement le budget de l'état serait affecté par la guerre plus que par l'obligation imputée au système de la paix armée d'entretenir 200,000 hommes de plus. Il y aurait ensuite la perte matérielle que subirait la société par le fait de la destruction des capitaux que la guerre absorbe et par celui du ralentissement imposé à l'industrie et au commerce, outre la douleur et l'affliction qui seraient semées dans la plupart des familles, et qu'aucune somme d'argent ne pourrait balancer. Ainsi à part toute considération d'humanité, et c'est par manière de raisonnement que nous consentons à en faire abstraction, on voit par ces aperçus relatifs à la France que se jeter dans les hasards de la guerre afin de sortir des embarras et des dépenses de la paix armée serait un fort mauvais calcul, une opération détestable.

Dira-t-on que le système de la paix armée prive les arts utiles des bras d'un grand nombre d'hommes? Mais si nous faisons la guerre, ce serait bien autre chose. Tant que les hostilités dureront, l'armée française devra être augmentée ; comme on le disait il y a peu de jours, nous aurions 600,000 hommes sous les drapeaux. Et ces soldats, la lutte terminée, rentreraient-ils dans leurs foyers pour s'y remettre au travail? Hélas! il y aurait dans leurs rangs l'épouvantable déchet de la guerre. Les armes meurtrières dont on se sert aujourd'hui fauchent les bataillons et les régimens avec une rapidité effrayante. Ainsi, dans un livre intéressant du docteur Chenu, je lis ce renseignement, qu'à la bataille de Waterloo, qui fut si longue et si acharnée, et dans les deux jours précédens l'armée anglaise, fort maltraitée, malgré sa victoire,

n'eut pas plus de 8,000 blessés, tandis qu'à Solferino les Français et les Sardes en ont eu 16,000 et l'armée autrichienne 21,000 *. Les maladies, la fatigue déciment les armées et font plus de victimes encore que le fer et le feu, le double pour le moins, à ce que nous apprend la statistique. Après une guerre un peu prolongée, la portion énergique et vaillante de la population, celle qui peuple les ateliers et subvient aux travaux pénibles des champs, serait donc diminuée partout. Cet effet sera plus sensible qu'ailleurs dans les pays tels que la France, où la population ne se développe qu'avec lenteur. A ce point de vue donc, la guerre, au lieu d'être un correctif de la paix armée, ne ferait qu'en aggraver les funestes effets.

Prenant la question par un autre côté, on représente que la paix armée entretient parmi les peuples la défiance et l'irritation. Il se peut qu'elle y tende, et je le crois; mais tant que dure la paix, même armée, les peuples se visitent pour leurs affaires, leur agrément ou leur instruction: de là une tendance meilleure qui fait plus que balancer l'autre. N'est-il pas évident que, surtout depuis qu'un réseau de chemins de fer couvre l'Europe entière, les peuples, en dépit de la paix armée, de plus en plus s'apprécient et s'estiment et ont une sincère amitié les uns pour les autres. Les gouvernemens peuvent être momentanément aigris les uns contre les autres; les nations ne les imitent pas. Dans la guerre, quand toutes les familles sont atteintes dans leurs affections les plus chères et dans leur fortune, quand aux griefs privés se joignent les griefs de la patrie, les haines nationales se ravivent, elles s'emparent des âmes, même des meilleures, elles deviennent ardentes, implacables; la civilisation recule dans ce qu'elle a de plus majestueux, le rapprochement sympathique des peuples et des races.

Supposons la guerre déclarée. Le Rubicon est franchi, c'est alors qu'il faut résolûment soutenir l'honneur national, car un échec n'atteindrait pas seulement la dignité du pays, ce serait la ruine matérielle de sa puissance. De nos jours, la guerre n'offre pas seulement les tristes et odieux caractères qui, avant notre époque, la faisaient si vivement réprouver des philosophes, des hommes vraiment religieux, des esprits libéraux, comme des commerçans et des chefs d'industrie, et si cordialement détester des mères de famille. Elle y joint un grand défaut que tout homme d'état digne de ce nom doit prendre en grande considération, elle est effroyablement dispendieuse. Le temps n'est plus où un état tel que la France pouvait faire face à l'Europe coalisée et subvenir à toutes les dépenses de son administration avec des budgets de 600 millions à 1 milliard 200 ou 300 millions *, comme ceux du

* Voici un autre terme de comparaison que fournit le même ouvrage: "Dans l'armée anglaise, dit M. Longmore, la portée des anciens fusils (les *brown-bess*) était de 90 yards (82 mètres), et celles des carabines de 200 yards (181 mètres). Aujourd'hui, avec les armes dites Enfield, la portée du but en blanc est de 1,000 à 1,100 yards (de 916 à 1,006 mètres). Aussi, dans la guerre de la Cafrerie, d'après l'autorité du colonel Wilford, sur 80,000 coups de fusil tirées avec les brown-bess, 25 hommes seulement ont été atteints, tandis que dans la guerre des Indes, à Cawnpore, une compagnie armée de fusil Enfield mit, par une seule décharge, 69 cavaliers hors de combat." (*Rapport du conseil de santé*, etc., par le docteur Chenu, p. 630.)

* En l'an IX (1801), les dépenses de l'état furent de 550 millions. Avec les frais de perception, ce serait moins de 600 millions. Le budget des dépenses s'élève pro-

premier empire. La guerre de Russie en 1854 et 1855, celle d'Italie en 1859, celle qui a déchiré le sein de l'Union américaine de 1861 à 1865, montrent à quelles dépenses on s'oblige de nos jours quand on s'engage dans une grande guerre. Dans la lutte de 1854 et 1855 contre la Russie, quoique la France partageât la tâche avec un puissant allié, nous avons dû, pour dix-huit mois d'hostilités, emprunter 1 millard ½, outre ce qu'a pu fournir aux budgets de la guerre et de la marine l'impôt augmenté dans la limite du possible. En peu de semaines, la guerre d'Italie de 1859 nous a coûté près de 500 millions, obtenus par l'emprunt, sans compter tout ce qu'on a pu prendre sur les revenus ordinaires. La guerre la plus récente dont le monde civilisé ait donné le spectacle, celle où le nord et le sud des Etats-Unis étaient en présence, a laissé au nord une dette de 15 milliards, outre les emprunts particuliers des états et des villes qui avaient souscrit des engagemens considérables pour enrôler des volontaires et équiper des régimens, le tout indépendamment des impôts grandement accrus. Le nord des Etats-Unis a donc dépensé pour faire la guerre bien au-delà de 4 millards par an.

Il serait téméraire d'essayer de prévoir la somme qui serait nécessaire aux puissances belligérantes dans le conflit dont l'Europe est menacée ; mais il est vraisemblable que pour chacune d'elles ce ne serait pas de moins d'un millard d'ici à la fin de l'année. Or la Prusse, l'Autriche, l'Italie, les seules puissances dont il soit permis encore d'affirmer qu'elles s'engageraient dans ce conflit dès le début, sont-elles en position de se procurer une pareille somme ? A cette question, la réponse ne peut être affirmative que pour la Prusse, dont les finances sont dans un état meilleur, et qui jouit d'un grand crédit. La Prusse pourrait trouver toute somme qu'il lui faudrait par le moyen de l'emprunt et de l'impôt convenablement combinés.—Jusqu'à quel point en serait-il de même de l'Autriche et de l'Italie ? Ici la scène change, et ce qui est une certitude quand il s'agit de la monarchie des Hohenzollern, devient, avec ces deux autres états, extrêmement problématique. L'Autriche a fait des efforts d'une louable persévérance pour remettre l'ordre dans ses finances. Soumise au régime du papier-monnaie depuis 1848 sous la forme des billets de la banque d'Autriche, investis du privilége du cours forcé, elle a senti qu'il lui importait de s'y soustraire. Ce résultat si désirable et tant désiré était au moment d'être atteint lorsqu'ont éclaté les difficultés actuelles, et on pouvait raisonnablement se flatter de voir sous peu le papier-monnaie remplacé dans les échanges par les métaux précieux, car le cours des billets était tout près du pair ; mais déjà cet heureux symptôme est évanoui. Le papier-monnaie autrichien représente aujourd'hui un grand écart. Le pair du florin serait de 2 francs 59 centimes ; le cours du florin en papier est de 2 francs environ. Tant que persistent les causes qui l'ont dé-

gressivement. Il est de 500 millions en l'an x frais de perception non compris, de 632 en l'an xi, de 804 en l'an xii. On trouve dans M. Mollien les chiffres suivans sur les huit dernières années de l'empire :

| | |
|---|---|
| 1806. . . . . . | 970,810,000 francs. |
| 1807. . . . . . | 777,850,000 |
| 1808. . . . . . | 811,410,000 |
| 1809. . . . . . | 857,371,000 |
| 1810. . . . . . | 859,164,000 |
| 1811. . . . . . | 1,10 ,367,000 |
| 1812. . . . . . | 1,168,000,000 |
| 1813. . . . . . | 1,263,808,000 |

terminée, la dépréciation du papier-monnaie est comme la chute d'un bloc de rocher du sommet d'une montagne; elle va toujours se précipitant davantage. C'est que, plus on émet de papier-monnaie, plus il se déprécie, et plus il s'est déprécié, plus forte est la quantité qu'il en faut émettre pour se procurer une même ressource effective, c'est-à-dire l'équivalent d'une même somme en or ou en argent. C'est ainsi que le papier-monnaie des Etats-Unis pendant la guerre civile, après s'être maintenu avec une perte d'un cinquième ou d'un quart au plus pendant un long intervalle est de là descendu assez vite à une dépréciation de moitié, plus vite encore à celles des deux tiers. Si le Sud, moins exténué, avait pu continuer la lutte un an de plus, la perte sur les *greenbacks* * eût été vraisemblablement des cinq sixièmes.

C'est pour ce motif qu'un état qui a établi le papier-monnaie chez lui trouve très-difficilement à négocier des emprunts de quelque importance. L'étranger se refuse à lui prêter, parce qu'il ne sait sur quoi compter. Les nationaux pour y consentir, réclament de grands avantages, des priviléges exceptionnels, onéreux au trésor, et même à ces conditions ils sont fort tièdes et ne prêtent que des sommes bornées. Aussi les états dont les finances sont lancées sur la mer agitée du papier-monnaie n'empruntent-ils guère que par l'émission même de ce papier. Avec le papier-monnaie, dont le signe caractéristique est le cours forcé, un état emprunte à ses nationaux, quoi qu'ils en aient. C'est en apparence d'une commodité parfaite. On fait de l'argent sans rien de plus qu'une planche aux assignats; mais cet argent si aisément fabriqué se rapproche de plus en plus de la fiction. De plus en plus on voit que c'est l'ombre substituée à la substance. L'instrument des échanges, qui est non plus un poids fixe d'or ou d'argent, mais un chiffon de papier inconvertible en métal et par cela même mobile dans sa valeur et baissant suivant des lois capricieuses, n'offre plus de sécurité au commerce et à l'industrie agricole et manufacturière. Le producteur, n'étant plus assurée de recevoir en paiement de ses produits une valeur équivalente, est découragé et hésitant; il restreint ses opérations. Le travail se suspend ou tout au moins languit. Une société qui travail moins s'appauvrit, parce que c'est le travail qui est le générateur de la richesse. Les impôts rendent moins, en proportion de la diminution de la production et des affaires dont la production est la base. Les populations, dont la principale ressource est dans leur salaire, souffrent, se plaignent et s'aigrissent. Le trésor national s'emplit moins, non-seulement parce que la féconde activité du travail a reçu une forte atteinte, mais aussi parce que les impôts s'acquittent en un papier de plus en plus déprécié. Si pour rémédier à la pénurie du trésor on fait varier le tarif des impôts au prorata de l'avilissement du papier-monnaie, on n'évite un écueil que pour se heurter sur un autre. Ces changemens, qui ne peuvent jamais se faire que par approximation, alarment les producteurs, bouleversent les contrats, troublent toutes les existences, puisqu'ils réagissent sur les engagemens antérieurs, et, par les pertes qu'ils déterminent, déconcertent les peuples et ajoutent à leur mécontentement. C'est bientôt un désarroi général.

* *Green-backs*, des verts. On nomme ainsi le papier-monnaie du gouvernement fédéral à cause de la couleur du papier sur lequel il est imprimé.

Voilà pourtant où en sera réduit l'empire d'Autriche, s'il entreprend la guerre, ou si des ennemis audacieux l'obligent par leur agression à la soutenir! Jusqu'où irait la dépréciation dans cet empire? Je ne me hasarderai pas à énoncer une conjecture, mais il n'y aurait rien de surprenant à ce que, en peu de mois de guerre, le florin en papier tombât bientôt à 1 franc. Alors, pour obtenir une valeur effective de 100 millions de francs, somme si vite dévorée par une grande guerre, il faudrait ajouter à la circulation 259 millions en papier. L'état s'endettant de 259 millions pour 100 millions qu'il recevrait, quelle épreuve pour les finances! Lorsqu'ils sont ainsi à bout de ressources régulières, les gouvernemens ont infailliblement recours aux réquisitions et aux exactions, parce que tous les moyens légitimes leur ont échappé ou se sont brisés dans leur main. La forme de ces spoliations varie selon le genie des financiers du jour, mais le fond est invariablement le même, à savoir la violence et la tyrannie. En un mot, pour peu que la guerre se prolongeât, la situation intérieure de l'Autriche ne serait plus tenable. Le gouvernement des Habsbourg serait amené forcément à obérer ses peuples, à violer vis-à-vis d'eux les lois et les usages des sociétés civilisées et à leur donner des griefs contre lui-même en séquestrant leur liberté.

Les contributions et les réquisitions levées sur le pays ennemi, en supposant qu'on soit victorieux et qu'on ait porté la guerre au-delà des frontières, n'apportent pas un grand adoucissement à la gêne extrême qui est l accompagnement du papier-monnaie. L'expérience a prouvé que ces expédiens rapportent à celui qui les impose infiniment moins qu'ils ne coûtent aux contrées occupées qui les subissent. On ruine l'ennemi, on lui inflige une détresse affreuse; l'aide qu'on en retire n'est que très médiocre, parce que ce qui est ravi à l'habitant est en majeure partie gaspillé et détruit. Et souvent on a lieu de se repentir de cette pratique, non-seulement parce qu'on se fait ainsi une détestable renommée sans tirer un grand profit matériel de ses méfaits, mais aussi parce qu'en traitant de la sorte les populations envahies on leur inspire le courage du désespoir.

L'empire d'Autriche est cependant d'une constitution assez robuste pour résister aux épreuves intérieures que nous venons d'énumérer. Ce ne serait pas la première fois que le souverain et les peuples auraient souffert ensemble. La communauté d'existence heureuse et malheureuse entre la maison d'Autriche et ses sujets est plusieurs fois séculaire. Les liens d'affection réciproque sont aussi solides qu'ils sont anciens. L'empire peut subir des désastres, il n'en serait pas désorganisé; mais l'Italie, royaume né d'hier, a-t-elle les même garanties?

Au point de départ, je veux dire en ce moment-ci, où la guerre n'est point déclarée, mais peut l'être demain, les finances de l'Italie sont dans un état pire que celle de l'Autriche. Le point de départ pour l'Autriche, c'est un budget à peu près en équilibre; pour l'Italie, c'est un budget en proie à un déficit chronique. Les mesures financières recommandées par M. Scialoja vont être adoptées; mais cette sanction donnée *in extremis* par le parlement italien ne fera au nouveau royaume qu'un budget de paix, alors qu'il aurait besoin d'un budget de guerre qui serait tout différent. On comblera la différence au moyen du papier-monnaie;

l'affaire est arrangée avec la banque principale, aux billets de laquelle on accorde le cours forcé : funeste présent pour le pays et pour la banque elle-même ! Voilà donc l'Italie sous la loi du papier-monnaie. C'est une plaie qu'elle ne connaissait pas et qui l'éprouvera profondément. Déjà avant l'émission totale de 250 millions en billets de banque dont le gouvernement italien s'est réservé l'usage, ce papier monnaie perd dix pour cent. Où en sera-t-il quand les billets émis en faveur de l'état seront montés à 7 ou 800 millions, niveau qu'on atteindrait bien vite avec la guerre ? Il n'y aurait rien de surprenant à ce qu'alors la dépréciation fût des trois quarts. Qu'est-ce que deviendraient le commerce et l'industrie de l'Italie sous ces malencontreux auspices ? Avec des transactions interrompues, un travail désorganisé, quelles perspectives seraient ouvertes à ce jeune royaume ? Comment s'arrangerait le gouvernement avec cette population si impressionable, si mobile ? Qu'est-ce que celle-ci penserait alors du nouveau régime que les partisans des gouvernemens déchus s'appliquent tant à décrier ?

Et enfin et surtout, avec ce papier avili que l'Italie donnerait à ses soldats et à ses fournisseurs, comment marcherait la guerre ? On répond que l'Italie peut disposer d'un capital de 2 milliards en biens du clergé, et que ce sera pour elle ce que furent pour la révolution française les biens des couvens et ceux des émigrés. C'est en effet une réserve, mais elle est moins large que ne le ferait penser une estimation de ces biens qui se rapporte à un état normal des choses. En France, la vente des biens du clergé avait commencé et était passée dans la pratique avant que la révolution française n'eût rompu avec l'Europe. La guerre, dès qu'elle eut éclaté, fut marquée par des évènemens tels que le gouvernement révolutionnaire fut respecté et craint au dedans et au dehors. Je souhaite de tout mon cœur à l'Italie unitaire que, si elle rencontre les Autrichiens sur les champs de bataille, elle ait ses journées de Valmy et Jemmapes ; mais personne ne peut affirmer qu'il en serait ainsi dans l'hypothèse où elle serait livrée à ses propres forces. Bien des personnes croient que, seule contre les Autrichiens, elle ne récolterait pas les mêmes lauriers que l'armée française au début des guerres de notre grande révolution, parce que les soldats italiens, tout braves et dévoués qu'ils sont, ne valent pas les bandes aguerries des Autrichiens, qui paraissent d'ailleurs tout aussi animées, tout aussi enthousiastes. Enfin il n'est pas certain que, mis en vente en ce moment, les biens du clergé trouvassent en Italie une foule empressée d'acquéreurs. En France, les biens nationaux qu'on vendait étaient la dépouille d'un clergé fugitif et d'une noblesse qui avait émigré, et par là s'était attiré des haines violentes. En Italie, ce seraient les biens d'un clergé présent, actif, influent, dont le mécontentement, s'il se déclarait, serait un danger. Enfin on sait bien qu'en France même, malgré la crainte que la révolution française inspirait à l'intérieur et à l'extérieur, les terres du clergé et des émigrés ne se placèrent qu'à vil prix. En moyenne on en retira peut-être pas le quart ou le cinquième de leur valeur. En résumé, ces biens du clergé italien, qui avec la paix auraient pu être utilisés de manière à sauver d'un désastre les finances de l'Italie, seraient rapidement consumés en temps de guerre. Par conséquent,

même en supposant, ce qui n'est point fait encore, qu'on organise sur une grande échelle la vente générale des biens du clergé et qu'on s'en défasse rapidement, la guerre, pour peu qu'elle eût de la durée, ne pourrait faire autrement que de mettre le royaume d'Italie dans la déplorable nécessité de recourir systématiquement et en grand aux réquisitions, qui sont la dissipation des ressources d'un état, la négation du droit de propriété, une menace permanente contre l'industrie, une rude atteinte à la sécurité que le travail réclame pour déployer son action. Pour qu'un royaume formé d'hier ne tombât pas en éclats dans une telle expérience, il faudrait qu'il eût bien du bonheur.

Ici, si je pouvais me permettre une digression, je m'arrêterais pour développer une idée qui ressort de ces observations et qui a bien sa moralité: c'est qu'un peuple qui ne sait pas s'administrer, qui gouverne mal ses finances, se frappe par cela même d'incapacité et se prive des moyens de soutenir une guerre juste ou injuste. C'est qu'un peuple qui n'a pas le goût ou l'intelligence de l'industrie, dans ses diverses branches, chez lequel le travail n'a pas une grande puissance productive, qui par cela seul est inhabile à créer de la richesse, est condamné par son impuissance même ou sa médiocrité a s'abstenir de ce qui est possible à d'autres. La guerre sans nécessité est une faute de la part d'un peuple quelconque; elle est une énormité et une occasion presque infaillible de désastre pour un peuple qui aurait désorganisé ses finances, ou qui ne posséderait pas dans une industrie vivace et bien organisée le moyen de les régénérer.

MICHEL CHEVALIER.

(A continuer.)

---

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 juin 1866.

La guerre a beau avoir été prévue à loisir et annoncée par de longues controverses préliminaires, elle éclate toujours avec des effets de coup de théâtre comme un changement à vue qui modifie profondément les situations et produit soudainement des émotions nouvelles. Les conditions de la politique deviennent d'un instant à l'autre toutes différentes. La discussion, le raisonnement, sont frappés d'une déchéance subite. Ce qu'on pourrait appeler la liberté intellectuelle de l'action politique est temporairement suspendu; on est à la merci des faits; on se sent exclusivement soumis aux arrêts de la force. La vie politique sort de ses canaux ordinaires et se renferme dans les camps. Les rôles changent avec les sensations. Dans ces momens d'attention passive et d'anxiété intense, on comprend tout à coup ce que valent le patriotisme et l'héroïsme des soldats, ce que peut surtout le génie heureux des grands hommes de guerre inves-

tis de la souveraineté absolue de la force et devenus les maîtres suprêmes des événemens.

Nous sommes entrés, comme témoins, dans cet ordre de sensations et d'intuition depuis que les hostilités ont commencé entre l'Italie et l'Autriche, entre l'Autriche unie à la confédération germanique et la Prusse. D'importants faits de guerre sont déjà accomplis, sans cependant qu'aucun événement décisif se soit produit. Partout l'offensive a été prise par les ennemis de l'Autriche. Les Italiens ont affronté le choc les premiers. Le résultat ne leur a point été heureux. Après avoir franchi le Mincio, ils ont été forcés de le repasser, repoussés des positions de Custozza par les Autrichiens. Il serait difficile, en l'absence de documens officiels suffisans, d'apprécier les causes de l'échec des Italiens dans cette première rencontre; tout ce que l'on sait, et d'après même le témoignage loyal des Autrichiens, c'est que ce n'est point le courage des soldats italiens qui a été en faute dans cette journée: la conduite des troupes a été excellente, et donne le droit de compter sur les qualités millitaires de la jeune armée italienne. Le plan de campagne de l'Italie, si l'on en peut juger par les différentes attaques entreprises ou préparées, était hardi et sérieux. Il devait y avoir quatre attaques à peu près simultanées: celle du Mincio par l'armée du roi, celle du Pô par le général Cialdini, celle du Tyrol par les volontaires garibaldiens, celle de Venise et du Frioul par la flotte de l'amiral Persano. Si l'armée du roi eût pu s'établir au-delà du Mincio, il n'est guère douteux que le général Cialdini n'eût réussi à traverser le Pô, et alors on eût vu converger avec énergie vers le foyer des forces autrichiennes tous les efforts des armées de terre et de mer de l'Italie. L'effet de l'échec de Custozza a été de retarder cette grande tentative d'irruption simultanée. Elle peut être reprise prochainement. Pour notre part, nous conseillerions aux italiens de ne point apporter de précipitation téméraire dans leur prochain essai d'offensive. Malgré l'insuccès, ils ont obtenu l'estime de leurs adversaires, et ils ont donné à leurs amis la conviction qu'ils sont capables de tenir tête à l'Autriche sans avoir besoin de réclamer un concours étranger; la prudence ne leur conseille-t-elle point d'attendre, pour engager une nouvelle opération grave, que les événemens militaires aient pris en Allemagne une tournure plus décidée ?

On ne peut nier que les débuts de la campagne n'aient été en Allemagne favorables à la Prusse. M. de Bismark semble avoir communiqué aux mouvemens de l'armée prussienne quelque chose de la brusquerie tapageuse et téméraire de sa politique. Dès l'entrée de jeu, la Prusse a mis la main sur le Hanovre et l'électorat de Hesse, et a ainsi établi et assuré une communication continue entre ses provinces rhénanes et le corps de la monarchie. Elle s'est en outre emparée, par une rapide promenade militaire, de la Saxe, qui ne lui a été disputée ni par l'armée saxonne ni par les Autrichiens. Le profit de l'alliance de la Saxe au point de vue stratégique a été perdu ainsi pour l'Autriche. Cette puissance a par là renoncé à l'un des points d'attaque les plus redoutables auxquels la Prusse fût exposée, et la Prusse, de son côté, s'est trouvée en possession de toutes les commodités de l'offensive. Que l'occupation de la Saxe par la Prusse soit un fait défavorable à l'Autriche, c'est incontestable. Il n'est cependant point difficile de pressentir les causes qui ont forcé

l'Autriche à laisser cet avantage au moins apparent et temporaire à son ennemi.

L'Autriche a dû compter, pour la résistance aux aggressions de la Prusse à l'ouest, sur le concours de l'armée fédérale. C'est un succès politique pour elle d'avoir obtenu contre la Prusse l'alliance des états importants de la confédération de l'ouest et du sud et les décisions légales de la diète; mais le bénéfice militaire du concours fédéral n'a pu se faire sentir aussi vite. On sait combien les contingens fédéraux ont été lents à se réunir, et on a pu craindre un instant que le prince Alexandre de Hesse ne fût point en état de protéger la capitale de la confédération, Francfort, contre une insulte prussienne. Une autre conséquence pénible de la lenteur des fédéraux a été la capitulation de la petite armée hanovrienne, qui, malgré la ténacité de sa résistance, n'a pu parvenir à se faire dégager par les confédérés. Si l'Autriche d'ailleurs voulait à la fois être en mesure de résister efficacement à tout mouvement agressif des armées prussiennes avec le dessein de reprendre elle-même, lorsque les mouvemens de l'ennemi se seraient dessinés, une offensive décisive, sa principale préoccupation devait être de concentrer ses ressources en Bohême, au lieu de les éparpiller d'une extrémité à l'autre d'une ligne trop vaste. Quand on réfléchit à la situation de l'Allemagne et à l'état encore incomplet de l'organisation de l'armée fédérale, il semble que le parti le plus sûr pour l'Autriche était d'attendre sur son terrain et non de prévenir par des pointes hasardeuses les attaques de la Prusse. L'offensive, à moins qu'elle n'atteigne du premier coup la victoire décisive, est ordinairement exposée à des inconvéniens graves. L'Autriche en a fait la fâcheuse expérience en 1859; aux affaires de Montebello, de Palestro, de Magenta, c'était elle qui attaquait. Quoique ce soit la Prusse qui marche en avant, quoique l'armée du prince Frédéric Charles et celle du prince royal, l'armée prussienne de l'Elbe et celle de Silésie, fassent des efforts vigoureux pour se réunir en Bohême et couper les lignes de chemins de fer qui servent de bases d'opération et de moyens de concentration à la grande armée autrichienne du général Benedeck, il faut se garder encore de considérer cette offensive comme annonçant une supériorité des armées prussiennes. Il y a eu sans doute sur cette lisière de la haute Bohême, à Turnau, à Munchengraetz, à Nachod, à Skalitz, des engagemens partiels considérables, où, lors même qu'on ajouterait point foi aux télégrammes présomptueux de Berlin, on doit reconnaître que les Prussiens ont fait preuve d'une extrême énergie; mais l'invasion de la Bohême est une entreprise hasardeuse où échoua le grand Frédéric lui-même. Avant de prononcer leur attaque principale sur les approches de Josephstadt, les Prussiens ont essayé de détourner l'attention des Autrichiens et de diviser leurs forces par des démonstrations à la limite extrême de la frontière méridionale de la Silésie, sur Oderberg et même sur Oczewin. Les engagemens partiels dont parlent les dernières dépêches n'ont jusqu'à présent qu'une signification: Ils indiquent un effort convergent des deux armées prussiennes: l'armée de l'Elbe, celle du prince Frédéric-Charles, semble avoir pénétré le plus avant; l'armée du prince royal celle de la Silésie, paraît au contraire être arrêtée dans sa marche sur Josephstadt. Dans l'entre-deux, entre Josephstadt et Pardubitz, est évidemment concentrée l'armée de Benedeck, prêt à faire face avec la

masse de ses forces à celui de ses assaillans qu'il pourra combattre dans les conditions les plus avantageuses. On le voit, il est permis de croire qu'on est à la veille d'une grande bataille; les armées prussiennes, malgré l'apparence de l'offensive, sont dans une position critique. De l'avis des juges militaires, l'armée autrichienne attend cette épreuve dans une situation plus favorable, et si le général Benedeck a les qualités d'homme de guerre qu'on lui attribue, il pourra bientôt faire repentir les Prussiens de l'impatience imprudente avec laquelle ils se présentent à lui. Enfin un autre acteur, l'armée fédérale, dont l'organisation doit être aujourd'hui fort avancée, et à qui la diète a désigné pour chef le prince Charles de Bavière sous la direction du général Benedeck, va bientôt entrer en ligne, et à moins que les Prussiens n'obtiennent des succès rapides et décisifs, fera une diversion importante à leurs opérations en Bohême.

Qu'on se place au point de vue militaire ou au point de vue politique, il est manifeste que le grand intérêt de la guerre actuelle est en Allemagne. A côté des chocs qui auront lieu en Allemagne, les opérations dont l'Italie sera le théâtre n'auront qu'un caractère épisodique. Il importe surtout à la France de ne point se méprendre sur cette importance relative des deux guerres; c'est à cette condition qu'elle conservera la neutralité et la liberté d'action que le gouvernement a déclaré vouloir nous ménager dans cette crise. Le péril serait de nous laisser entraîner par nos sympathies si naturelles pour l'Italie à des mesures qui pourraient indirectement altérer notre neutralité envers l'Allemagne. Certes notre neutralité toute seule, telle qu'elle a été expliquée par l'empereur à M. Drouyn de Lhuys, est déjà d'une utilité singulière pour les entreprises de la Prusse. Elle équivaut pour cette puissance à la disponibilité d'une armée. La Prusse laisse ses provinces rhénanes et la Westphalie entièrement dégarnies de troupes, et peut tourner contre l'Autriche des forces qui devraient être occupées à garder ses possessions occidentales, si elle n'était point assurée des dispositions de la France. Il faut souhaiter du moins que nous en restions là. La guerre est trop peu avancée encore pour qu'il soit opportun d'envisager au point de vue de la politique française les transformations de l'Allemagne qui en seront la conséquence. Il faut cependant prendre acte et tenir note des sentimens avec lesquels les peuples germaniques abordent cette crise. L'esprit de l'Allemagne est positivement contraire à la politique arbitraire et violente du gouvernement prussien. Ce gouvernement méconnaît l'esprit allemand; il entre en lutte avec les tendances véritables du patriotisme allemand; il est au sein de la confédération un promoteur de guerre civile, il fait acte de sécession. Ses desseins et ses entreprises sont jugés presque aussi sévèrement par le peuple prussien lui-même que par les autres populations germaniques. Les manifestations d'opinion qui ont précédé la guerre rendent sur ce point le doute impossible. Malgré l'ébranlement que la guerre imprime toujours aux opinions et aux sentimens d'un peuple, la protestation morale des populations prussiennes continue. Les élections primaires de la nouvelle chambre se font au cri de "point d'argent, si les garanties constitutionnelles continuent à n'être point respectées par le gouvernement." Le mandat de l'opposition, qui formera certainement la majorité, sera de refuser les crédits demandés par le ministère, si

les prérogatives parlementaires continuent à être foulées aux pieds. Le roi, dit-on, ne veut point faire de concessions au parti constitutionnel avant la fin d'une guerre victorieuse ; personne d'ailleurs ne met en doute que, sous le coup d'une défaite, non-seulement M. de Bismark serait forcé de quitter le pouvoir, mais le roi serait contraint d'abdiquer. Quelle que soit d'ailleurs l'issue de la guerre, une chose est certaine, c'est que l'esprit de l'Allemagne en sortira fortement surexcité, et la constitution germanique sérieusement modifiée. En face des calamités déchaînées sur eux et sur l'Europe par l'arbitraire monarchique, les Allemands éclairés ne repoussent même point la perspective d'une confédération républicaine. Sans aller jusqu'à cette extrémité, il est impossible qu'après la guerre le lien fédéral ne soit fortifié, et que les institutions fédératives ne soient retrempées dans la liberté et la démocratie. Pour voir l'avenir sous cette couleur, nous n'avons certes point la simplicité de nous laisser leurrer à cette jonglerie de suffrage universel que M. de Bismark entend accommoder, en homme qui est de son temps, aux convenances du pouvoir despotique ; nous n'avons pas besoin d'accueillir avec trop de confiance les projets de réforme fédérale que l'on attribue aux gouvernements restés fidèles à la confédération : il nous suffit d'avoir foi dans l'inexorable nécessité des choses.

. . . . . . . . . . . .

La chute du cabinet de lord Russell est maintenant un fait consommé. Nous la pressentions depuis plusieurs mois.

Nous ne doutons point que lord Derby ne soit en état de composer, s'il le veut, un ministère fort respectable. La première pensée qui s'était présentée à lui était bien naturelle. Il aurait désiré, paraît-il, que le groupe des 44 libéraux qui ont voté l'amendement de lord Dunkellin consentit à fournir un contingent à son administration. Ce groupe renferme des influences parlementaires considérables ; il suffit de nommer des noms tels que ceux de lord Grosvenor, lord Elcho, M. W. Beaumont, M. Lowe, M. Horsman. Après tout, l'ancien torysme, avec ses superstitions et ses violences, a depuis longtemps cessé d'exister. S'il est des whigs qui tiennent aujourd'hui à s'appeler libéraux conservateurs, nous ne croyons point qu'il y ait beaucoup de tories qui voulussent refuser d'être appelés conservateurs libéraux. Entre des hommes qui ne se distinguent que par une transposition de substantif et d'épithète, la conciliation ne devrait pas être difficile. On dit pourtant que soit par respect pour les traditions de parti, soit par tactique, les libéraux conservateurs, les *abdullamites*, pour les appeler par leur sobriquet désormais historique, tout en promettant l'appui de leurs votes à une combinaison tory, aiment mieux demeurer en dehors des places. Quant à nous, dans la formation du cabinet nouveau, ce qui nous intéresse le plus, c'est la résolution que prendra lord Stanley touchant la place qu'il y doit remplir. Ainsi que nous le pressentions déjà, il y a quinze jours, il est question de lord Stanley pour les affaires étrangères. Ce serait un événement important pour le continent que l'arrivée d'un pareil homme à un pareil poste. Certes nous ne demandons point a l'Angleterre de se mêler au chaos des affaires continentales, et nous comprenons la répulsion que lui inspirent ces combinaisons politiques qui commencent par l'intrigue occulte pour aboutir aux horribles carnages. Cependant les Anglais vont d'un excès à l'autre : il y a eu

des temps où ils se mêlaient de tout, et ils ont fini par ne plus vouloir se mêler de rien. Entre les deux systèmes, entre l'activité tracassière et l'inertie, il devrait y avoir un milieu conforme à l'honneur de l'Angleterre et aux intérêts de la communauté européenne. C'est ce milieu que nous voudrions voir remplir par lord Stanley. A la place où se sont trop longtemps épanouies les finesses usées et l'aménité fade des vieux *dandies*, nous voudrions voir l'application sérieuse, l'intelligence solide, la droiture simple d'un homme jeune, à l'esprit tout moderne, absolument déniaisé des superstitions continentales, et qui, toujours nommé avec éloge par les plus éminens de ses adversaires politiques, M. Mill, M. Gladstone, M. Bright, ne pourrait manquer d'acquérir l'estime des libéraux européens.

*Revue des deux Mondes.*

# CHRONIQUE DU MOIS.

Paris, 30 juin, 1866.

Les gens qui avaient un peu négligé leur éducation géographique, sont en train de réparer cette lacune en étudiant, sur les cartes, la disposition des pays et la situation des villes du centre de l'Europe. On plante des épingles sur Leipsig, dont le doux nom veut dire *tilleul* et qui gémit de voir ses bons habitants arrachés au commerce pacifique des livres ; on en plante sur Dresde, la capitale artistique de la Saxe, si justement fière de son musée, où brille, entre autres chefs-d'œuvre, la plus magnifique Vierge qu'ait peinte le divin Raphaël ; on en plante sur Olmutz, dont la citadelle garde le souvenir de la vaillante marquise de Lafayette, venant enfouir sa grâce et son esprit dans ces murailles, pour y adoucir la dure captivité de son mari ; on en plante...où n'en plante-t-on pas ? et les cartes géographiques ne sont pas seules à recevoir des coups d'épingles ; on prétend que la justice en attrape aussi quelques-uns ; mais ce n'est pas nôtre affaire.

Un touriste qui arrive d'Allemagne raconte que les esprits y sont tellement absorbés par les événements, que tout autre sujet de conversation est devenu impossible. Vous essayez de parler de Goethe ; on vous répond Bismark, et si vous demandez à votre interlocuteur ce qu'il pense de Schiller, ils vous réplique aussitôt que, de son temps, on n'avait pas de canons en acier fondu.—La musique elle-même, si bien comprise du génie allemand, la musique est atteinte et subit le triste contre-coup de la guerre. Mozart est éclipsé, et les symphonies de Beethoven pâlissent devant les marches militaires.

On a parlé du roi de Hanovre. Ce prince est aveugle, et rien n'était plus triste, dit-on, que de le voir, ces jours derniers, guidé hors de son palais, comme le vieux Bélisaire, et prendre le chemin de l'exil.

Il y a quelques années, j'ai suivi le cours de l'Elbe de Dresde à Bodenbach, à travers un pays ravissant, et je ne puis sans chagrin penser à tous les ravages que la guerre va imposer à ces vallées charmantes,

faites pour la verdure, le soleil et la rêverie! L'Elbe y déroule ses eaux bleues et transparentes entre deux lignes de rochers pittoresques et de collines ombragées, au pied desquelles s'éparpillent les habitations et les villages; et l'ensemble a tant de poésie, que depuis longtemps on a donné le nom de *Suisse saxonne* à ce coin séduisant de la terre germanique. Helas! c'est là que les chevaux vont piétiner, là que les barbaries de la civilisation, si l'on peut accoupler de pareils mots, vont entasser les ruines! Pauvre petite Suisse saxonne, où j'ai tant admiré Dieu dans nos œuvres, où la nature est si souriante et le sol si fertile, c'était bien assez pour toi d'avoir été foulé au siècle dernier par Frédéric et dans celui-ci par Napoléon; tu méritais bien de n'avoir plus à méditer ces vers douloureux du poëte:

Près de la borne où chaque État commence,
Aucun épi n'est pur de sang humain!

Le caractère de cette Revue nous interdit d'aborder les questions qui se débattent; mais ce qui nous reste permis, c'est de signaler le côté religieux de certains détails. On se souvient qu'à l'époque de la guerre américaine, les généraux du Nord comme ceux du Sud adressaient à leurs soldats un langage empreint de la plus noble élévation religieuse, et que le président Lincoln a laissé à cet égard des modèles accomplis. Nous voyons des faits analogues se produire dans le conflit actuel.

Un jour de prières publiques a été prescrit avant l'ouverture des hostilités, et le général Benedeck, dans une proclamation solennelle à son armée, parle de "sa très-humble confiance dans le bon Dieu" avec un accent de simplicité vraiment touchante sur les lèvres d'un soldat. Du reste, le feld-maréchal est homme de foi autant qu'homme de guerre, et il a des armes parlantes dont la devise concorde aussi bien avec son nom qu'avec son caractère. Son écusson porte une croix et une épée d'or, avec cette légende: *Sit nomen Domini benedictum.*

Un journal a cru railler la proclamation d'un des souverains en la qualifiant de *Lettre Pastorale*, à cause des sentiments chrétiens qu'elle exprime. C'est, au contraire, le plus bel éloge qu'on en puisse faire: qu'est-ce que les rois, en effet, sinon des pasteurs des peuples?

. . . . . . . . . . . . .

Un de ces drames judiciaires qui effrayent les esprits par les lueurs sinistres dont ils éclairent ça et là les bas-fonds d'une société, vient de se dérouler devant la cour d'assises de la Seine. Nous ne voulons pas raconter la série de crimes reprochés à un monstrueux assassin ni tracer le tableau de mœurs qui se dégage de cette révoltante affaire. Il faudrait descendre dans d'ignobles bouges et dévoiler la dépravation la plus hideuse. Laissons le crime aux prises avec la justice; mais étonnons-nous qu'en présence de pareilles énormités il se trouve des journaux pour attaquer les principes religieux, prôner la morale indépendante, et prodiguer à l'Eglise le sarcasme et l'injure. "Le catholicisme a fait son temps!" s'écrie-t-on. Et avec quoi vous défendrez-vous contre les affamés de sang et de luxure, contre les bêtes sauvages du *Fœderis Arca?* Les gendarmes sont bientôt insuffisants à protéger une société qui ne se protége plus elle-même par ses croyances, et le frein de la loi n'arrête pas longtemps ceux qui ne sont pas retenus par le frein de la conscience.

Chaque année, à cette époque, certains journaux entreprennent une campagne contre les processions de la Fête-Dieu. La vue d'une fête catholique blesse leur matérialisme, et ils demandent à grands cris que

la voie publique soit sévèrement interdite à tout cortége religieux. Qu'il s'agisse du cortége du bœuf gras ou de quelque mascarade du même ordre, c'est bien différent; dans ce cas, nos rues et nos places doivent appartenir sans réserve à la démonstration carnavalesque. Mais que le culte professé par trente-cinq millions de Français réclame le même droit, c'est exhorbitant, et il y a là une prétention intolérable.

Pourtant, dirons-nous à ces journaux, quel préjudice social accomplissent, le jour de la Fête-Dieu, les prêtres qui élèvent leurs chants vers le ciel, les enfants qui sèment de fleurs le chemin, les hommes qui s'agenouillent et les femmes qui prient? Le cabaret vaut-il mieux, et, des deux choses, laquelle est le plus capable d'adoucir le cœur? Si vous aviez plus d'hommes inclinés avec respect devant la croix, plus de femmes prosternées au pied de l'autel et du reposoir, vos tribunaux auraient moins de besogne et la statistique judiciaire moins de chiffres affligeants à inscrire dans ses sombres colonnes!

Mais laissons le crime; interrogeons seulement le rapport adressé tout récemment à l'empereur par le garde des sceaux sur l'administration de la justice civile et commerciale en France, et dans ce document même ne prenons qu'un point, celui qui concerne les demandes en séparation de corps.

Il paraît que la chaîne de mariage semble de plus en plus lourde à porter, car chaque année le nombre des demandes en séparation augmente. L'année dernière, il a été formé 2,440 demandes, 280 par le mari, 2,160 par la femme. Que de souffrances et de larmes, il y a derrières ces chiffres éloquents! 217 demandes seulement ont été suivies de réconciliation 272 ont été rejetées par les tribunaux; enfin 1,822 séparations ont été prononcées.

Si les unions ainsi rompues avaient été protégées par la foi, leur lien subsisterait encore; le Dieu de la charité eût rapproché les âmes, et la société compterait autant d'éléments de force et de moralité qu'elle voit s'agiter dans son sein de membres déclassés, d'existences inquiètes et d'instruments de désorganisation. —"Le catholicisme, a dit un pro-"testant illustre, est la plus grande "école de respect qui soit au monde." C'est d'une vérité profonde; et quel ordre social est possible sans le respect?

. . . . . . . . . . . . . .

Les Anglais nous donnent en ce moment même, à propos du câble transatlantique, un exemple d'infatigable persévérance et d'indomptable effort. Il y a un an à peine qu'ils essuyaient un éclatant échec; le câble se rompait au milieu de l'Océan, et il fallait abandonner aux flots des milliers de brasses préparées à grands frais. D'autres, se livrant au découragement et rebutés par tant d'obstacles, eussent laissé là, du moins pour un temps, l'onéreuse et difficile entreprise. Mais l'Anglais est tenace; à peine le *Great-Eastern* était il revenu dans les bassins de Liverpool, que les actionnaires s'assemblaient, votaient de nouveaux fonds et organisaient l'affaire sur des bases plus larges encore.

Des perfectionnements nombreux ont été apportés dans la fabrication du nouveau fil: il a été rendu à la fois plus solide et plus léger, et à l'heure où nous écrivons on se dispose à en commencer l'immersion.

A mesure que la construction du câble avançait, dans les ateliers de la compagnie à Greenwich, deux bâtiments transportaient les sections terminées à bord du *Great-Eastern*, seul capable de contenir dans ses flancs spacieux la masse énorme de

ce serpent de 2,800 milles de longueur. Les précautions les plus minutieuses ont été prises pour prévenir toute avarie. Hâlé sur le pont par un système particulier, le câble était descendu à fond de cale et enroulé sur lui-même avec méthode par des ouvriers habillés de blanc, chaussés de gutta-percha, et fouillés rigoureusement chaque fois qu'ils se mettaient au travail, afin d'éviter qu'il ne se glissât dans l'enveloppe quelque clou ou débris métallique, tels que ceux dont la présence accidentelle, en 1865, dans le chanvre goudronné avait produit l'interruption des transmissions électriques.

Le *Great-Eastern* doit se mettre en route dès les premiers jours de juillet pour la côte d'Irlande, et après avoir attaché le fil au dernier poste télégraphique européen, il le déroulera dans l'Atlantique avec plus de prudence encore qu'aux expéditions précédentes. Afin d'éviter toute superpositions du câble nouveau avec l'ancien, le bâtiment suivra une ligne assez éloignée de celle de l'année dernière, et après avoir conduit le fil jusqu'à Trinity-Bay, dans l'île de Terre-Neuve, d'où on lui fera franchir plus tard le golfe du Saint-Laurent, l'escadre pacifique reviendra sur ses pas pour retrouver le vieux câble, que l'on se propose de relever et de rétablir par une soudure dans son intégrité. Si l'opération réussit, on irait l'attacher aussi à la côte américaine en guise de second conducteur. Les ingénieurs anglais espèrent que ces différentes opérations seront terminées avec le mois de septembre, et, si rien ne vient tromper leurs calculs, on pourrait, dès le début de l'automne, communiquer avec le nouveau monde.

Ne serait-ce pas là une incomparable merveille, et de pareilles conquêtes ne valent-elles pas cent fois mieux que celles de la violence? Elles coûtent moins cher et elles enlacent d'une manière bien plus durable les continents et les peuples.

*Revue d'Économie Chrétienne.*

---

# CONVERSATION DES DROGUES.

## LA NUIT CHEZ UN APOTHICAIRE.

Bonsoir, Opodeldoch! comment vas-tu, mon cher?
Reconnais-tu ma voix? c'est moi qui suis l'Ether.
J'attends depuis tantôt avec impatience
Qu'on ferme les volets, pour rompre le silence;
Vois-tu mon bon ami, mes nerfs sont irrités
De tous les sots propos aujourd'hui débités.
Les hommes sont plaisants avec leurs maladies;
Ils ont, pour se guérir, de drôles de manies;
Tel parmi nous jadis faisait le plus grand bien,
Qui, par leur inconstance, aujourd'hui n'est plus rien.
—Ah! que c'est bien parler, mon cher, dit la Verveine;
Au fond de mon bocal, je succombe à la peine;

J'eus aussi mes beaux jours: telle que tu me vois,
J'étais apte à guérir les peuples et les rois;
Dans les temples anciens j'étais entretenue;
Vénus était ma mère! Aujourd'hui méconnue,
J'expie et mes grands airs et ma fatuité,
Et je suis au bureau dit de la charité.—
—Mais d'où vient tout ce bruit? c'est un pauvre chlorure
S'ouvrant à son voisin, un oublié sulfure;
C'est le suc de nerprun, la poudre d azarum,
La coque du levant, l'ambre et le galbanum,
Et mille autres oisifs poussant des cris de rage
De l'ennui que leur cause un éternel chômage.
—Vous plairait-il, messieurs, de bavarder moins haut;
Vous m'avez réveillé, par le diable, en sursaut;
Quant aux travaux, le jour, on a fourni carrière,
On a droit de dormir au moins sa nuit entière.—
—Ah! ça, ne vas-tu pas faire le grand seigneur?
Bouffi de ton succès, prendre ici l'air vainqueur?
Que faisais tu jadis, toi, l'huile de morue?
Mon Dieu, tout simplement sur le cuir étendue,
Des gens de Saint-Crépin tu salissais les mains;
Ne nous fais donc plus rire avec tous tes dédains.
Placé sur le pinacle, en vertu d'un caprice,
Tu verras, mon très cher, crouler ton édifice;
A te parler bien net tu donnes mal au cœur;
Si tu crois sentir bon, tu fais fameuse erreur.
Sans trop te déranger, vois l'anti-scorbutique;
Il a depuis longtemps, mon cher, fermé boutique.
Bien qu'il eût l'entreprise, au moins depuis cent ans,
De faire grimacer tous les jeunes enfants.
Aujourd'hui, le voilà languissant sur la place,
Abandonné de tous, réduit à la besace.
—Qui donc parle si haut? quel est ce myrmidon?
On ne saurait le voir, mais il tonne en bourdon.
Est-ce un esprit?—Oh! non; c'est un impondérable
Qui se dit plus puissant que tout être palpable.
Figurez-vous que *Rien* voulut être un beau jour,
En dépit du bon sens, quelque chose à son tour.
Ce néant quelque chose est l'homœopathique;
Des travers de l'esprit enfant scientifique,
Aprés ses jours de gloire il s'en ira dormir;
Devant, comme mensonge, à certain temps finir.
—Dans une antique amphore à forme séculaire:
Riait de tout son cœur un vieil électuaire.
Ecoutez-moi, messieurs, moi votre maître à tous:
Vous êtes aujourd'hui des insensés, des fous.
Mon Dieu, pourquoi ces cris, ces soupirs et ces larmes!
Allons! encore un peu vous prendriez les armes.
Ne soyez pas si vifs, amis, sachez-le bien,
L'homme est capricieux et ne s'attache à rien.
Je dors depuis cent ans: j'étais fort à la mode,

Lorsque pour mes péchés on préféra l'iode;
J'en ai pris mon parti; dormant sur mes lauriers,
Je vis en bon bourgois, comme font les rentiers.
Si je veux, quelque jour, révéler des mystères,
J'aurai bien observé chez les apothicaires;
Dans le siècle dernier, c'était bien le bon temps:
Pour ne jamais vieillir, on faisait des onguents,
On rendait le teint frais au moyen d'un cautère;
En porter au moins un était belle manière.
Le soir d'un mariage, on cite les aveux
D'un époux à sa belle,—Oh! monsieur, j'en ai deux,
Et vous n'en avez qu'un, répondit la Lucrèce!
Du ménage jugez quelle fut l'allégresse!
Et si je vous parlais de nos grands médecins,
Vous verriez, sur ma foi, de bien drôles de saints.
L'un déterge toujours, l'autre met des sangsues,
Il n'est pour celui-là que des femmes bossues.

Jadis d'un guérisseur la canne à pomme d'or
Annonçait l'arrivée. En vrai tambour major,
Chez monsieur son malade, il faisait son entrée;
Au pauvre diable ému survenait la suée.
C'était en vérité pour lui beaucoup d'honneur
Que dame Faculté lui fît un peu frayeur.
Et ces nobles messieurs, les beaux apothicaires,
Du médecin en vogue illustres mandataires,
Les ai-je vus de près, prenant des airs savants,
Faire avaler en masse et loochs et stimulants!
Les malins savaient bien, par la force ou la ruse,
Faire sur tous les tons chanter leur arquebuse.

Arrêtons-nous ici, montrons-nous tous d'accord.
Et cessons d'accuser l'inévitable sort.
Chaque chose a son temps sur la machine ronde;
Il arrive pour nous ce que subit le monde.
Dormons donc tous en paix jusqu'à ce qu'un beau jour
Le bon public enfin nous reprenne en amour.

Puisque le cher patron a fermé sa boutique,
Formons un petit bal, faisons de la musique:
Que les premiers dessus soient pour les vomitifs,
Et confions enfin la basse aux purgatifs.

—*L'esprit de Famille.*

# L'ÉCHO

# DE LA FRANCE.

## LE PÈRE FÉLIX

### ET UN ÉCONOMISTE DÉMOCRATE.

Les conférences tenues, ce carême dernier, par le R. P. Félix, à Notre-Dame vont être réunies en un volume ; ce volume formera une édition populaire et sera vendu au profit d'une œuvre de charité. Prêchées devant l'élite de la société intelligente, lettrée et chrétienne de la capitale, reproduites dans leur entier par plusieurs grands journaux, analysées par plusieurs autres, elles ont reçu une juste et immense publicité et elles arrivaient, à mesure qu'elles étaient prononcées, à un auditoire bien plus nombreux encore que celui qui en était charmé sous les voûtes de l'antique basilique.

En même temps, la contradiction, ce sceau des grandes œuvres, ne leur a pas manqué. Plus violente dans les termes que forte dans les idées et dans les critiques, cette contradiction n'a témoigné qu'un fait : l'impression profonde produite par l'illustre orateur dans le camp des adversaires qu'il combattait, ainsi que l'impuissance radicale des efforts opposés à son triomphe.

Rien n'était d'un plus légitime et saisissant a-propos que la lutte entreprise par l'éminent apôtre contre l' "économie sociale antichrétienne" ; non pas, entendez-le bien, contre l'économie sociale, mais contre l'économie "antichrétienne", contre celle qui ne se contente pas d'être une science, mais qui veut être un instrument contre le Christianisme. Les questions de cet ordre sont, plus que jamais, la sollicitude du présent et le nœud de l'avenir. L'école s'est sentie profondément atteinte, et il semble que, frappée au cœur, elle ait voulu condenser ses récriminations dans le plus répandu, sinon le plus habile de ses journaux, le *Siècle*. C'est là que récemment un adepte—je ne dirai pas des plus forts, ce serait trop rude pour les autres—mais un adepte des plus prolixes, a entamé toute une campagne, laquelle n'a pas duré moins d'un mois.

Il faut le dire tout de suite : l'attaque étendue en quatre interminables articles a perdu en vigueur ce qu'elle gagnait en super-

ficie. Elle ne se distingne ni par la puissance de l'argumentation, ni par la courtoisie du langage, et nous n'aurions guère été tentés d'en parler si, en fin de compte, elle n'avait abouti, fort à contre-cœur sans doute, à confirmer, dans ses aveux comme dans ses contestations, la vérité et la justesse des griefs qu'elle prétend réfuter et des doctrines qu'elle voudrait combattre. C'est cette confirmation, aussi curieuse qu'involontaire, que nous tenons à constater.

Passons rapidement sur les aménités de polémique dont les articles de M. Bénard sont émaillés. Qu'importe au P. Félix que le *Siècle* trouve ses "tirades creuses"? Le *Siècle* est si concis et si profond à la fois ! Quant au reproche de "débiter des hérésies"; l'orthodoxie de l'organe de la démocratie disciplinée n'est pas assez sûre d'elle même pour que ses anathèmes soient bien redoutables. Si le *Siècle* admire ensuite "l'aplomb" de l'orateur et "la grande dose de patience" de l'auditoire, il n'a qu'à se regarder lui-même, et il pourra trouver chez lui et chez son million de lecteurs cette double qualité à un degré bien autrement supérieur. Enfin, comparer le P. Félix à "un élève de quatrième" ou le taxer d'être "fataliste" comme un Turc, ce ne sont pas même des malices qui aient l'excuse d'être spirituelles. Laissons ces pauvretés et allons au fond.

Le fond prouve tout ensemble le dépit des économistes anti-chrétiens, l'envie qu'ils auraient d'échapper aux étreintes de l'impitoyable logique de leur adversaire, et la nécessité où ils sont, malgré eux, de confesser publiquement les théories déplorables que son austère réquisitoire a livrées aux justices de la consience universelle.

Le procédé du *Siècle* paraît, d'abord, fort simple et fort habile. Il nie tout ce qui l'embrasse. Chaque fois—et c'est continuel—chaque fois qu'il rencontre une de ces affirmations dont son école aurait à rougir et sur laquelle l'orateur a porté le fer chaud de son indignation, il la livre et la désavoue ! Jamais, on n'a pratiqué, avec plus d'aisance, le fameux axiôme : "Tout mauvais cas est niable".

Ainsi pour prendre deux ou trois exemples seulement, mais frappants et décisifs, le P. Félix a justement accusé l'économie anti-chrétienne de ne pas tenir compte des lois divines de la morale, du soin des âmes, des conditions de la famille, des progrès du paupérisme et des besoins de l'ordre social.—Je ne suis pas malthusien, s'écrie M. Bénard; les économistes comme moi, rendent hommage à la morale ; ils sont les soutiens de la société.—La réponse est commode et jusqu'à un certain point cette échappatoire pourrait dégager l'écrivain du *Siècle*. Seulement, s'il répudie les théories mises en cause, de quoi se plaint-il ? Il ne s'agit pas de lui et il n'a que faire dans le débat.

Mais ce qui ne lui est pas permis, c'est de prétendre que "personne" dans sa secte n'a émis les assertions et soutenu les thèses si justement condamnées par le P. Félix. Ce qui ne lui est pas permis, c'est de représenter l'illustre orateur comme une fantaisiste, qui a créé des moulins à vent pour se donner le facile plaisir d'en triompher sans peine. Non ! l'apôtre de Notre Dame a eu grand soin, au contraire, de ne s'appuyer que sur des faits, des textes et des livres. C'était son devoir d'ailleurs; et mais, en vérité, n'est-il pas ridicule, pour ne pas dire injurieux, de supposer, dans un homme de la

valeur et de la renommée du P. Félix, chargé d'enseigner dans la chaire la plus élevée de la capitale et devant tout Paris, dans un religieux, ayant apparemment le souci de l'honnêteté la plus vulgaire, le respect de la vérité et le respect de soi, n'est il pas injurieux de supposer, dis-jè, une folie assez audacieuse pour dénaturer et falsifier des opinions qui courent les rues, les journaux et les académies ? Il n'y a que le *Siècle* capable d'une telle insinuation, qui serait odieuse si elle n'était pas pitoyable.

Mais, chose profondément digne de remarque, M. Bénard se charge lui-même de justifier le P. Félix et de montrer combien l'éloquent conférencier a mis précisément le doigt sur les plaies vives de l'économie anti-chrétienne, sur ces plaies que le *Siècle* voudrait bien cacher, mais qu'il est forcé d'étaler dans leur triste réalité.

Un des vices capitaux de la secte, avait dit le P. Félix, c'est de se préoccuper exclusivement des intérêts et des besoins du corps ; c'est de surexciter les appétits matériels, d'exagérer la production et de ne prendre qu'un médiocre souci des âmes, de leurs devoirs et de leur perfection. M. Bénard l'avoue : " La science économique, dit-il, ne s'occupe et ne veut s'occuper que des choses de ce monde," que de " la vie humaine au point de vue des lois naturelles qui président à la production et de celle en vertu desquelles les produits se distribuent." Mais c'est justement ce que le christianisme lui reproche !

La science qui prétend régler " l'économie " des États, la science qui a en vue la " distribution " des richesses, la science qui veut établir les harmonies du travail, ne peut pas s'absorber exclusivement dans " les choses de ce monde " : au dessus de ces choses, il y a les lois, il y a les principes, il y a la justice. La " vie humaine " ne se borne pas à la production et à la distribution des produits. Cette production est l'œuvre de l'homme et l'homme n'est par seulement un instrument de travail ou une machine de consommation : c'est une âme vivante. Si la loi de l'offre et de la demande intéresse son existence corporelle, sa vie intellectuelle et morale veut être gouvernée par la loi supérieure de la conscience et du devoir. L'économie des sociétés ne repose pas uniquement sur la liberté des échanges et la circulation de la richesse, elle à sa base dans l'équité, dans le droit, dans la morale.

Dans un Etat, il n'y a pas que des capitalistes et des propriétaires, des travailleurs et des consommateurs ; il y a des familles, des êtres libres et responsables, il y a des âmes, en un mot, pour lesquelles la terre est un lieu de passage, un pélerinage d'épreuves, et dont le point d'arrivée comme le point de départ sont au-dessus de " ce monde ". La science économique ne se peut donc pas borner à être une science matérielle ; elle doit être éminemment une science morale, c'est-à dire, une science religieuse ; car il n'y a pas de morale sans religion.

M. Bénard le sent bien luimême. Il n'ose pas nier cette nécessité, et il balbutie ces mots : " Les économistes mettent au premier rang des biens de ce monde la morale, le droit, l'équité." Puis il s'échappe soudain, et, la prémisse posée, il fuit la conséquence.

Quelle morale, en effet, quel droit, quelle équité professent donc les économistes de la trempe de M. Bénard ? Ne serait-ce pas par hasard une équité sans règle supérieure, un droit sans principe, une

morale sans religion ? Eh bien ! oui. Ecoutez : " Les économistes ne croient pas devoir conseiller aucune pratique superstitieuse, favoriser l'exploitation d'aucun miracle, ni expliquer aucun mystère ". En un mot, ils ne seraient pas " dans leur rôle " en " étudiant le divin ". Traduisez ce langage qui est familier aux habitués du *Siècle* par les mots vrais et les idées sans masque. C'est la négation par la secte de toute religion positive, le refus de toute croyance définie, l'abstraction volontairement faite de la Providence ; c'est l'anti-christianisme à son plus haut degré.

Ce dont M. Bénard ne veut pas, il le dit : c'est le " divin ". Point de " divin " dans une science où, si j'ose le dire, le " divin " est de droit ? Car, sans le " divin ", sans les lois immortelles de la puissance créatrice, sans les préceptes révélés de l'Evangile, cette science non-seulement est condamné à la stérilité, mais elle devient nécessairement incomplète et inévitablement funeste. Point de divin, c'est dire point de christianisme, point d'Evangile. Et que serait une société sans christianisme et sans Evangile ?

M. Renan ne donne donc que trop raison au P. Félix sur ce point décisif du " divin " et de la " morale " dans l'économie politique.

De même pour l'excitation des appétits et l'exagération du luxe. Le *Siècle* voudrait bien éviter ce grief dont chaque jour notre malheureuse société souffre plus cruellement. Le P. Félix attaque dans l'économie anti-chrétienne le parti pris de créer à l'homme de nouveaux besoins plus factices les uns que les autres, plus impérieux et plus difficiles à satisfaire. " L'économie politique, répond M. Bénard, ne s'occupe pas de borner les besoins de l'homme. " Elle va donc à la production indéfinie et à la consommation indéfinie, comme le dit le P. Félix, et rien n'est plus périlleux.

De là vient le paupérisme, et selon l'expression hardie mais vraie de l'orateur, le " misérabilisme ". Hélas ! nous ne sommes que trop entourés des victimes de cet amour effrené du gain, de ce besoin de s'enrichir, de cette passion de posséder et de jouir. Devant ces victimes, que fait l'économie anti-chrétienne ? Elle prétend arriver à l' " extinction du paupérisme ", et, en attendant, comme en Angleterre, elle lève la taxe des pauvres et multiplie les *workhouses*, ces bagnes de la misère.

N'y a t-il pas, même pour la science, autre chose à faire ? Laissons, si l'on veut, l'œuvre divine de la charité qui puise ses trésors et son dévouement au pied de la croix. Mais la société n'est elle pas tenue de favoriser la libre expansion de cette charité ? N'est-elle pas tenue de multiplier les facilités, les faveurs, les secours à tout ce qui soulage les souffrances dont elle n'est pas responsable, mais dont elle est trop souvent l'occasion ? La société ne doit-elle pas être chrétienne et, parmi ses " devoirs " non pas " absolus ", mais " relatifs ", comme dit Blackstone, n'a-t-elle pas le devoir d'être bienfaisante, prévoyante et aumônière ? C'est de l'économie, de l'économie politique, de l'économie sociale au premier chef. Le *Siècle* le méconnaît, et cette méconnaissance est l'un des vices capitaux que le P. Félix lui reproche à bon droit.

Et la famille ? Voyons : que M. Benard demande non pas à des réactionnaires comme nous, mais à un homme du progrès comme lui, à un économiste qui n'est malheusement pas aussi chrétien que nous le voudrions, mais qui est assuré-

ment plus indépendant et plus libéral que l'école démocratique tout entière, M. Le Play. N'est-il pas vrai que la constitution de la famille périclite, que la propriété, que le travail, que la société en souffrent ; que la science ne s'en occupe pas ou s'en occupe à rebours et qu'il y faudrait pourvoir et d'urgence par les lois, par la persuasion, par les mœurs ? Eh bien ! le P. Félix professe une doctrine semblable, plus énergique et plus douce tout ensemble, mais aussi résolue. Le *Siécle* récusera-t-il M. Le Play ? Et si M. Le Play n'a pas tort, le P. Félix a raison !

On le voit donc : chacune des accusations si graves de l'illustre conférencier est justifiée par les aveux ou les dénégations de l'économiste du *Siècle*. C'est la plus éclatante satisfaction que pût recevoir la vérité.

A l'égoïsme de la secte, le P. Félix a opposé l'abnégation, le patronage, la fraternité que l'Eglise enseigne, et dont seule elle a le secret. Au paupérisme, au " misérabilisme " du corps et de l'âme, il a opposé la pauvreté volontaire, celle des religieux et des religieuses qui ont fait vœu de ne rien posséder pour enrichir les indigents et augmenter la richesse générale. Aux exploitations, aux cruautés, aux haines de la concurrence sans limites et de la production sans entrailles, il a opposé la résignation et le sacrifice, que la science ne saurait inventer ni imposer, mais que le Dieu du Calvaire a apportés au monde, et dont la science, qui profite du bienfait, devrait au moins tenir compte.

La résignation ? Ici, le *Siècle* est tombé dans un accès d'irritation qui fait à son ignorance une honte indescriptible. Il a osé prétendre que la résignation chrétienne n'était autre chose que le fatalisme mahométan, et il a mis sur la même ligne le "jésuite et le muphti."

La comparaison est peut-être de celle qui ont un succès fou parmi les beaux esprits que courtise le *Siècle :* tant pis pour eux ! Mais, non ! Même aux lieux favoris où se médite la feuille démocratique, on n'en est pas arrivé à confondre l'énergique et volontaire soumission de l'homme libre et les sacrifices de l'âme chrétienne à la stupide dégradation et au muet désespoir de l'esclave qui se courbe et meurt sous l'impitoyable fatalité !

La résignation est virile, le fatalisme est lâche ; la résignation accepte le malheur et en triomphe par sa confiance dans la justice, le fatalisme s'abandonne, sans lutte et sans espérance ; la résignation compte sur Dieu, le fatalisme s'abîme dans le néant.

Il n'est pas permis de ne pas savoir ces choses et nous ne connaîtrions pas de plus cruelle injure à adresser à une conscience droite que de supposer qu'elle est capable de les ignorer.

Donc, le *Siècle* se calomnie, il calomnie ceux qui le lisent. La résignation et le sacrifice sont encore, grâce au ciel, des vertus françaises et des vertus populaires. C'est la résignation et c'est le sacrifice qui engagent le soldat à affronter gaîment les périls obsurs qui l'entourent ; qui relèvent le front de l'ouvrier courbé sur un travail ingrat ; qui animent la mère au berceau de ses enfants ; qui relèvent le pauvre sur la paille de sa mansarde ! Si, par malheur la résignation et le sacrifice disparaissaient du monde, la société ne serait plus qu'une caverne de bêtes féroces dont la moitié riverait l'autre à des chaînes qui ne tarderaient pas à être brisées de rage.

Au nom de l'humanité, au nom

de la paix, au nom de l'ordre que la science ne rejette pas, cet élément surnaturel et divin de la résignation et du sacrifice ; elle se condamnerait trop irrémissiblement elle même ! Ah ! c'est alors qu'elle mériterait la flétrissure et l'arrêt que la voix tonnante de l'orateur de Notre-Dame lui infligeait avec une autorité si imposante !

En résumé, et d'un mot, la meilleure recommandation de l'édition nouvelle des Conférences du P. Félix, c'est le déchaînement du *Siècle.* Voilà pourquoi nous l'avons relevé en face des accusations de l'orateur chrétien. *Habemus confitentem reum* !

Henry de Riancey.

# REVUE MUSICALE.

Mme de Sévigné employait trois semaines pour se rendre à Aix en provence, auprès de Mme de Grignan. En trois semaines, aujourd'hui, on va à Alexandrie et l'on en revient. Un voyage d'Egypte est la chose la plus banale du monde. On part : en moins de rien on est à Marseille ; le bateau à vapeur vous fait fendre les eaux ; vous gagnez Alexandrie ; puis le chemin de fer vous prend au vol et vous dépose au Caire. A cela près de quelques ânes, de quelques Turcs, de quelques chameaux, de quelques maisons d'une architecture pittoresque, d'un ciel radieux, d'une végétation splendide, vous pouvez, dans les quartiers européens, vous croire comme chez vous ; car aujourd'hui l'Européen pousse partout.

Mais remontez le Nil : le fleuve d'abord est majestueux, facile et engageant. Vous contemplez avec ravissements Thèbes, Luxor et Philœ, ces ruines admirables, et tant d'autres merveilles. Jusqu'ici le voyageur peut tracer sur son album des pages assez exactes : il y a tant de gens qui ont parlé de ces belles choses avant lui ! Mais venons aux cataractes, remontons à l'Egypte nubienne ; maintenant les prédécesseurs sont plus rares, les documents plus incertains, le terrain plus inexploré, les cryptes plus mystérieuses, les formes monumentales moins définies, l'inconnu se dresse devant vous. C'est ici que, pour parler très vulgairement, en terminant ce majestueux paragraphe, il faut que le critique paie de sa personne. Voilà pourquoi aujourd'hui je n'entreprendrai pas l'analyse du livre si plein d'érudition et de beau style de M. Alix Tiron sur la musique grecque.

Donnez-moi un opéra comique, fût-il d'Offenbach, j'en ferai deux bouchées. Donnez-moi un opéra de Meyerbeer, j'en ferai une douzaine, et cela suffira. Mais le livre de M. Alix Tiron demande plus d'étude : soit pour l'approuver en presque toute chose, soit pour le contredire en quelques parties. La musique grecque sera, et lui-même le constate volontiers, un champ éternel de controverse ; mais personne plus que M. Tiron n'a apporté de lumière sur cette question. Les Grecs, si avancés en tout ce

qui concernait la perfection dans l'art, ont-ils pu ignorer l'art suprême : celui dont Beethoven parlait comme rapprochant le plus l'homme de la Divinité.* Je ne veux pas le croire ; et aussi je félicite M. Tiron de partager cette sainte croyance.

. . . . . . . . . . . . , .

Dans de fort rares occasions, l'abbé Liszt s est fait entendre à Paris. Il répudie un peu ce mérite de pianiste qui a fait cependant sa première gloire, mais il ne dédaigne pas de s'associer à toute manifestation qui peut intéresser l'art, et lui offre volontiers le concours de ses mains victorieuses. C'est pourquoi je le remercie d'avoir prêté un instant son concours à Mme Massart pour l'accompagnement de mon concerto de piano. Une telle condescendance prouve de sa part quelque estime pour moi, et une estime bien grande aussi pour cette reine du piano. Depuis, j'ai eu quelquefois encore l'occasion de l'entendre. Avec Planté, excellent artiste, il a dit, traduit par lui-même de l'orchestre, et pour deux pianos, son *Lamento e triomfo* du Tasse. On peut y suivre, tracées de main de maître, les angoisses du poëte et la joie du triomphe. Nous étions peu nombreux à cette audition, et d'autant plus recueillis. Le morceau est noble, grandiose ; il est facile d'y suivre tous les effets de l'orchestre. L'imagination, cette ouie intérieure, complète ce que le piano ne peut nous dire absolument ; et cependant une exécution si puissante dépasse peut-être en impression sur l'âme l'effet de soixante musiciens réunis. Je le demande à deux de mes bons amis de l'*Union ?* Liszt n'est-il pas l'homme-orchestre lorsqu'il joue la légende de Saint François de Paule marchant sur les eaux, ou bien saint François d'Assise prêchant les petits oiseaux. Liszt a supérieurement rendu la grandeur et la grâce de l'un et de l'autre.

Je ne résiste pas à vous traduire la première de ces légendes, bien que vous la connaissiez peut-être : elle est charmante ; mais je désespère de reproduire la naïveté de l'original.

" Arrivés enfin en vue du phare de Messine, et sur le rivage de la *Cattona*, il trouva une barque qui portait en Sicile des douves de tonneaux. S'étant présenté avec ses deux compagnons au patron nommé Pierre Coloso, il lui dit : " Par charité, frère, portez-nous dans l'île sur votre barque." Et celui-ci, ignorant la sainteté de celui qui le priait, lui demanda le salaire. Et comme il lui répondit qu'il ne l'avait pas, l'autre répliqua qu'il n'avait pas de barque pour les conduire. Ceux d'Arena qui avaient accompagné le Saint, témoins du refus, prièrent le patron pour qu'il embarquât ces pauvres frères, bien certains que l'un deux était un saint.—Et s'il est saint, celui-la, répondit-il avec rudesse, qu'il marche sur les eaux ; qu'il fasse un miracle. Puis il partit, les laissant sur le rivage.

Sans se troubler du refus grossier de ce rustre marinier, et encouragé par l'esprit divin qui l'assistait sans cesse, il se détacha un moment de ses compagnons et invoqua par des prières l'aide divinè en cette rencontre. Puis, retourné vers ses compagnons, il leur dit : " Courage, enfants ; avec la grâce de Dieu, nous avons pour passer un meilleur

* La musique est une révélation plus sublime que toute sagesse, que toute philosophie.... Dieu est plus proche de moi dans mon art que dans tous les autres... Il y a quelque chose en lui d'éternel, d'infini et d'insaisissable... c'est l'unique introduction incorporelle au monde supérieur du *savoir !...*" (Pensée de Beethoven, transmise par Bettina d'Armin dans une lettre adressée à Gœthe.)

navire." Mais frère Jean, innocent et simple, ne voyant pas de bateau : "Dans quelle barque passerons-nous, père, dit-il, si l'autre est partie ?—Le Seigneur nous a pourvus, répondit-il, d'un autre bon navire plus sûr encore, sur ce manteau," qu'il s'apprêta à étendre sur la mer. Frère Jean sourit. Mais Paul, plus sage, ne fit point difficulté du miracle que le Saint lui annonçait. Et, avec sa simplicité accoutumée, il dit: "Passons au moins sur mon manteau, qui nous soutiendra mieux parce qu'il est plus neuf, et moins rapiécé que le vôtre." A la fin, notre Saint étendit son manteau sur les eaux, les bénit au nom de Dieu, et puis levant un coté de ce même manteau comme une basse voile soutenue par son bâton en guise de mât, il monta avec ses compagnons sur ce miraculeux canot, et fit voile à la grande stupeur de ceux d'Arena, qui regardant du rivage comme rapidement il parcourait les eaux, criaient, pleuraient et battaient des mains; comme aussi les mariniers de la barque et son dur patron, qui, lui demandant pardon de son refus, l'invitait à monter avec lui. Mais Dieu qui, pour la glorification de son saint nom, voulait manifester avoir soumis à l'empire de notre saint non-seulement la terre et le feu, mais encore les eaux, lui fit refuser ses offres, et le fit arriver au port avant la barque du patron."

Le Saint-François de Paule est une œuvre très belle, conçue à la façon de Rembrandt. Chez l'auditeur, il produira peut-être un effet analogue à celui de la *Ronde de nuit*. L'impression gît dans la couleur plutôt que dans la ligne; mais entre dessinateurs et coloristes, qu'ils soient peintres ou musiciens, car l'art est UN, je ne me permets pas de décider.

L'idylle chrétienne de saint François d'Assise, prêchant les petits oiseaux, est remplie de délicatesses infinies. C'est un contraste parfait avec l'œuvre précédente. Autant la première était sombre et tourmentée (le sujet l'exigeait), autant l'autre a de grâce et de suavité. Au-dessous du babil des petits oiseaux, la voix du saint se prononce avec une gravité et une onction suprêmes.

J'aurais voulu revoir Liszt pour lui faire compliment sur ces deux beaux morceaux ; mais les destins et les artistes sont changeants. Je l'ai manqué, ou plutôt il m'a manqué... d'un quart d'heure. Je n'ai donc pu lui dire adieu, et d'ici à quelque temps je n'espère pas revoir ce grand artiste, qui a toujours rencontré en moi un de ses plus fervents défenseurs.

. . . . . . . . . . .

J'ai écrit sur la messe sans paroles de M. d'Ortigue, pour violon, violoncelle, piano ou orgue (il y a de cela peut-être un an), un article où j'insistais sur le sentiment exquis de tendresse chrétienne qui règne dans cette œuvre. Mais, ô lecteur *immemor !* (j'en reste là de mon latin, et pour cause), oublieux de tout ce que j'ai pu écrire ! Peut-être n'en as-tu pas même conservé l'ombre d'un souvenir !

"Je l'ai dit mille fois, je veux le répéter..."

Cette messe a fait un extrême plaisir. Elle a été dite avec une onction infinie par des artistes dont le nom tombe si volontiers sous ma plume : MM. Holmes, Lasserre et de la Nux. (Oh ! celui-là ! que j'ai été ingrat envers lui ! Qu'il a de talent, et comme je le dédommagerai l'année prochaine !) Le public paraissait ravi ; et Berlioz, notre grand maître, donnait souvent le premier le signal des applaudissements. La messe de M. d'Ortigue écrite dans des conditions de sim

plicité parfaite et d'un goût très pur, fera sans doute son tour de France; peut-être son tour d'Europe: qui le sait? L'avenir est gros d'événements!...

M. Mathias se faisait entendre à cette séance d'élite, on peut le dire. Il a joué un fort beau concerto de piano de sa composition. Le plan peut sembler un peut vague, un peu fantaisiste, pour un pédagogue renforcé tel que je suis (une doublure de la vieille houppelande du docteur Faust), mais il y a dans cette œuvre de l'imagination et de la verve, particulièrement dans le final. M. Mathias a été fort bien secondé par M.** qui tenait le second piano. On a beau faire, un second piano ne remplacera jamais un orchestre. Un orchestre, c'est le rêve de tous les artistes; mais, malheureusement, c'est l'oiseau merveilleux des *Mille et Une Nuits*, toujours poursuivi, mais jamais atteint.

Mme de Grandval, avec une voix pleine d'expression, a chanté diverses compositions dont elle est l'auteur, et qui révèlent chez elle un sentiment très intime de ce genre si intéressant, mêlé de grâce et de poésie, dont Schubert a été le modèle, et dont la trace est si excellente à suivre. *Lied* est le mot allemand; *romance*, le mot français. Comment traduire l'un par l'autre? C'est un abîme entre les deux peuples, tout aussi infranchissable que le passage du Rhin. Mais on le passera, nous dit-on.

. . . . . . . . . . . .

La recherche d'une simple citation de Bettina, que j'ai mise au commencement de cet article, m'a fait relire presque en entier l'excellente traduction qu'a faite M. Sowinski de la biographie de Beethoven par Schindler. Tout ce qui concerne un grand homme est infiniment précieux. M. Schindler, qui n'était pas un grand homme, mais qui fut l'ami le plus intime de Beethoven, et pour ainsi dire l'a suivi pas à pas dans sa vie et dans ses œuvres, a donc rendu un grand service à l'art en traçant cette biographie, et M. Sowinski en la traduisant en Français. Cette association toute familière que je viens d'avoir aux gloires et aux tribulations du grand homme, m'a, je l'avoue, un peu écarté de mes devoirs envers les théâtres lyriques. Ils me retrouveront plein de zèle pour leur service; mais dans un autre moment.

Rien de curieux, d'étrange, d'attendrissant, comme cette vie de Beethoven, séparée, pour ainsi dire en deux parts: l'une, toute de clarté; l'autre toute de ténèbres. La lumière, ce sont les hommages que la cour d'Autriche, la haute aristocratie de Vienne, la plus intelligente à l'égard de la musique qui fût jamais, rendaient au puissant maître. L'empereur et des princes, mêlés aux artistes, ne méprisaient pas d'interpréter ses œuvres, soit dans des réunions intimes, soit même dans des réunions solennelles. Citer les noms des princes Lichtenstein, Esterhazy, Schwarzenberg, Auersperg, Lobkowitz, Lichnowski, Trautmansdorf et Kinski; des comtes Czernin, Erdoedy, Fries, Appony, Sinzendorf, Narrach, et tant d'autres, qui furent les protecteurs de Beethoven, c'est un hommage dont la postérité leur tiendra gré. Cela rappelle ce que fut pour la peinture l'immortel seizième siècle, alors que Raphaël triomphait à Rome, et que, dit la légende qui prouve la tendance des esprits, François 1[er] ramassait les pinceaux de Léonard de Vinci.

Voici la lumière. Mais l'ombre!

Elle est dans cette surdité qui préoccupa si cruellement le grand

homme, et qui fermant son oreille aux bruits du monde, l'ouvrait seulement sur les concerts célestes. Cette ombre! elle est dans ces luttes avec les éditeurs; dans ses embarras d'argent; dans les difficultés que lui suscitaient des frères rapaces; et dans l'inconduite d'un indigne neveu qui depuis fut "bon père de famille" ajoute le biographe. Il eût mieux fait d'être un meilleur neveu. L'ombre! C'est encore le caractère si étrange de Beethoven, comme il le dit lui-même, qui, en un instant, "le faisait passer de la joie la plus vive aux inquiétudes les plus poignantes".

J'ai dit que Schindler n'était pas un grand homme, je l'ai assez vu pour le savoir; mais une muraille devant laquelle s'est opérée quelque grande action inspirera toujours une sorte de respect. Schindler fut en quelque sorte une façon de *comes stabuli* du grand Beethoven. (J'emploie de préference le mot noble en cette occasion.) Il le connut tout jeune, fut son conseil (non pas à l'égard de ses œuvres, le pauvre homme!) surprit le secret de ses chagrins, le soigna dans sa dernière maladie et le mit au tombeau. Il y a bien du bavardage dans son livre, mais il y a beaucoup de bon; et le bon, c'est ce qu'il a écrit de son admiration pour le maitre. Il est seulement dommage qu'il n'ait pu le suivre beaucoup plus loin que la huitième symphonie: alors, pour lui, le génie du maître se perd dans les brouillards. Hélas! c'est que le maître s'élevait trop haut pour les faibles yeux du disciple!

Il y aussi à la fin du volume une anecdote racontée par Schindler, et fort bien rectifiée par le savant maître et professeur M. Damcke: elle semble un peu entacher la mémoire de Beethoven à l'égard de ses pressants besoins d'argent. Schindler a dû ajouter une note qui prouve que tous les torts (si torts il y a, dans des négociations si hâtivement faites) reviennent au prince ***. J'ai voulu signaler ce petit fait pour mettre la mémoire du grand homme à l'abri même du moindre reproche.

L. Kreutzer.

--*L'Union.*

---

## IL N'Y A QUE LA RELIGION POUR ÉTABLIR D'AFFECTUEUX RAPPORTS ENTRE CELUI QUI COMMANDE ET CELUI QUI OBÉIT.

---

C'était au mois de mars dernier; une procession d'hommes et de femmes, au nombre de cinq à six cents, partait le matin de Saint-Waast, une petite paroisse distante de quatre lieues et demie de Cambrai, où elle arrivait vers onze heures.

Les habitants de Cambrai regardaient avec surprise cette longue ligne d'hommes, de femmes et quel

ques enfants parmi. On marchait sans dire mot, on avait l'air très-fatigué ; aucun emblème religieux. Où allait-on ?

Les flâneurs se prirent à suivre ; tout le monde se mit aux fenêtres en formant des conjectures : c'est peut-être une grève de travailleurs de la campagne.

Non, ce n'est point une grève de travailleurs, car la cohorte silencieuse et paisible va droit à l'église de Saint Géry. Là, une station de cinq à six minutes, le temps d'un *Pater* et d'un *Ave ;* ensuite la cohorte reprend sa marche.

Les flâneurs suivaient toujours ; ils suivirent jusqu'à l'évêché, où se rendait la procession.

Bien des individus de Cambrai (car il y a de malhonnêtes gens partout, dit le proverbe) espéraient du tumulte, une emeute peut-être ; ils se trompaient : les catholiques ne font jamais ni tumulte ni émeutes. A l'occasion ils savent défendre leur droit avec fermeté ; mais quand ils se dirigent, même en nombre considerable, vers le palais de leur évêque, on peut être sûr qu'il ne s'agit que d'une sollicitation respectueuse, et que Mgr l'évêque n'entendra que des paroles empreintes du sentiment filial.

En effet, Mgr Régnier, voyant venir cette foule de cinq à six cents fidèles dont il n'attendait pas la visite, se prit à sourire et demanda ce qu'on lui voulait.

On répondit à Sa Grandeur que c'étaient les gens de Saint-Waast qui venaient lui presenter une supplique, avec l'apostille d'une station préalable dans l'église de Saint-Géry.

—Bien ! dit l'évêque. Mais je ne puis pas recevoir six cents personnes à la fois ; il suffit de quelques uns pour exprimer les vœux de tous.

La masse choisit à la minute une demi-douzaine de délégués, ceux qui avaient le mieux la parole en main, et les mandataires de Saint-Waast pénétrèrent dans le palais de l'évêché.

Furent-ils éloquents ? Ce n'est point probable. Ils n'avaient pas besoin de l'être ; la cause qu'ils apportaient devant leur évêque était de celles qui se gagnent toutes seules. Leur vénérable pasteur venait de recevoir sa nomination à la cure d'une autre paroisse, et ils avaient pour lui une si vive attache, qu'ils désiraient le garder, absolument, absolument, avec la permission de Monseigneur. Dans ce but, tout fidèle de Saint-Waast qui se sentait de force à exécuter quatre lieues et demie à pied était venu.

Mgr de Cambrai accueillit paternellement cette étrange pétition, et dès le lendemain les vœux des pétitionnaires se trouvaient exaucés.

Elle n'était pas brillante, la procession de Saint-Waast ; mais elle avait fait quatre lieues et demie à pied, neuf lieues avec le retour, afin qu'on ne lui ôtât pas son cher curé.

Il n'y a que parmi nous, les catholiques, que l'on rencontre ces affectueux rapports entre l'homme qui représente l'autorité et ceux qui en sont tributaires.

Chez les catholiques, quand le pasteur s'en va, on se désole, et on lui crie : Restez ! restez !

--*Rosier de Marie.*

# LA CLEF D'OR.

(Voir page 13.)

## III.

### L'IDOLE.

Un pas ferme et sonore se fit entendre dans l'escalier, la porte s'ouvrit vivement comme poussée par une main de maître, et un homme parut. Il était à cet âge qu'on pourrait appeler l'apogée de la vie, et cependant ses cheveux noirs ne formaient plus qu'une maigre couronne autour de son front. Sur ce large front sans rides une tristesse sombre et un orgueil indomptable semblaient assis. L'orgueil se trouvait partout d'ailleurs dans cette belle figure d'homme: dans le seul mouvement des sourcils finement arqués, dans les coins dédaigneusement retroussés d'une bouche expressive, et surtout dans l'œil bleu largement cerné qui brillait d'un éclat froid comparable au scintillement de l'acier.

Telle était l'idole en chair et en os devant laquelle se prosternaient tous ceux qui, de près ou de loin, touchaient aux Morinville.

De bonne heure les parents de Raoul avaient pressenti qu'il serait remarquablement doué, et il avait été très-jeune entouré de l'aveugle et fanatique admiration qui est l'engrais de l'égoïsme.

Quand il entra dans le salon, l'expression dure et réfléchie de sa physionomie ne se modifia pas. Il salua gravement avec une aisance pleine de noblesse et jeta un coup d'œil rapide autour de lui.

En voyant le piano ouvert, les jeunes filles les bras encore appuyés sur les bras de leurs danseurs, il dit:

—Il me semblait bien avoir entendu une musique dansante qui n'entre pas dans le répertoire ordinaire d'Hippolyta. Que mon arrivée n'interrompe pas vos plaisirs.

Cela fut dit d'un ton qui signifiait à peu près ceci:

—Je vous permets de danser.

—Allons, monsieur Raoul, remplacez-moi un peu, s'écria une voix dolente près de lui.

C'était celle de M. Basile, que sa nerveuse petite nièce obligeait à se fourvoyer au milieu des quadrilles. Toujours pendue à son bras, elle le faisait danser, le poussant de ses deux mains pour le faire aller en avant, tirant sur les pans de sa redingote pour le faire revenir en arrière.

Raoul s'inclina avec une grande courtoisie et s'éloigna, à la grande joie de Pauline, qui tremblait déjà de peur, et à la désolation du pauvre oncle, qui avait naïvement compté sur le nouvel arrivant.

Celui-ci, après avoir échangé quelques phrases polies avec les dames présentes, se rapprocha de sa mère et se glissa derrière son fauteuil.

Mme de Morinville avait deviné son intention.

Elle se tourna à demi vers lui.

—Eh bien, demanda-t-elle à voix basse, ces bruits fâcheux courent-ils toujours?

—Mais, certainement, répondit Raoul sur le même ton, et je sais même qu'ils se confirment. En vé-

rité, je ne m'attendais guère à le trouver ici. A-t-on idée d'une pareille insouciance ! Pendant qu'un rusé coquin dénature les faits à son profit, débauche des témoins, prépare ses batteries, il roucoule ici de fades romances et fait des glissades. Berger inepte et sot ! avoir tout ce qu'il faut pour réussir, tout, de l'influence, un nom, de l'argent, de l'argent surtout, et se laisser dépouiller par un vil filou !

Le regard de Raoul, ce regard dévorant dont il ne contenait plus les éclairs, s'était attaché sur André avec une expression mêlée de mépris et de haine.

André, qui dansait avec Hippolyta, n'en prenait vraiment nul souci.

—Il est certain qu'il agit comme un enfant, reprit Mme de Morinville avec un léger haussement d'épaules, mais enfin, par son mariage, il devient notre parent ; si tu lui faisais quelques représentations, mon fils ?

—Ce ne sont pas mes affaires, qu'il se ruine ; cela ne me regarde pas. Il l'aura voulu.

—Oui, mais elle, Hippolyta !

—Elle !

Un froncement de sourcils compléta cette vague exclamation, et le hautain jeune homme, quittant brusquement sa mère, alla se placer dans l'embrasure d'une croisée d'où il suivit, de son œil froid et pensif, *la dérobée*, danse bretonne, très-gracieuse et très-animée, que les jeunes filles venaient d'organiser.

Quand les deux fiancés passaient en tourbillonnant devant lui, rien dans son visage sombre et réfléchi ne trahissait une émotion quelconque. Ceux qui ne l'auraient pas connu auraient volontiers assuré que le bruit qui avait couru n'avait jamais eu de consistance ; ceux qui le connaissait savaient qu'un triple sceau avait toujours été apposé sur les émotions de son cœur. Or, c'était cependant bien la vérité que le public avait pressentie. Hippolyta avait un moment rempli sa vie. Bien que sous divers rapports ce fût un modeste parti pour lui, bien qu'il trompât en épousant sa nièce tous les calculs ambitieux de sa famille, le jour où André de Kermarc'hat avait adressé sa demande, il avait parlé. Depuis sa sortie de pension, c'est-à-dire depuis quatre ans, elle était de moitié dans ses rêves et dans ses espérances d'avenir. Personne ne s'en était douté. Sa mère elle-même, qui par ses instigations avait fait manquer le mariage d'Hippolyta avec le fils aîné de Mme Richon, éprouva une surprise profonde, et on peut ajouter une impression des plus désagréables à cette révélation inattendue. Elle n'avait jamais dissimulé le peu d'affection qu'elle portait à l'Espagnole, ainsi qu'on appelait Hippolyta dans la famille. Cependant devinant que toute opposition serait inutile, elle se résigna à faire à la jeune fille cette proposition qui allait certainement la combler de bonheur. Il n'en fut rien. Pendant qu'Hippolyta enfant avait vécu à Kermarc'hat, elle n'avait jamais reçu de son jeune oncle la plus légère marque d'amitié ; pendant son séjour dans une obscure pension il ne l'avait pas visitée une fois, et, grâce à cette indifférence, il lui était demeuré presque inconnu.

Son éducation terminée, elle avait été rappelée à Kermarc'hat, et alors elle l'avait trouvé ce qu'il était, froid, égoïste, dominateur, et elle n'avait point partagée l'engouement général qu'il inspirait. Elle aurait voulu rencontrer un ami, elle rencontrait une sorte de maître exigeant et inflexible, un maître qui daignait la protéger, c'est vrai, mais enfin un maître. Intérieurement elle se roidit contre ce despotisme et le détesta.

Aussi répondit-elle par un refus catégorique, et malgré les scènes

qui suivirent et dans lesquelles Raoul laissa voir une fois ce que son caractère avait de terriblement passionné, elle persista dans son refus.

Ce refus avait blessé Raoul dans son orgueil encore plus que dans ses sentiments, et il avait fallu, par égard pour lui et pour Mme de Morinville, que la déception éprouvée par son fils mettait hors d'elle-même, remettre à plus tard l'autre prétendant qu'Hippolyta, pour échapper à une position très-difficile, déclarait vouloir accepter.

Raoul alla faire un voyage. Il fut absent six mois. Au bout de ce temps il revint, et en le voyant si parfaitement indifférent, on osa agréer la demande de M. de Kermarc'hat, qui avait accepté en silence le délai qu'on lui avait imposé sous le premier prétexte venu.

Sans se préoccuper des airs sombres du nouvel arrivant, les danseurs continuèrent les gais ébats dont il resta le tranquille spectateur.

Au bal improvisé succéda le dîner.

Par ordre de M. de Morinville, qui était enchanté de pouvoir enfin annoncer le mariage de sa petite-fille, Hippolyta et André furent placés l'un près de l'autre, et, comme il n'y avait là que des parents et des voisins amis, plus d'une conversation particulière put s'engager sous le couvert de la conversation générale.

—J'ai à vous gronder, dit Hippolyta à André quand leurs voisins de table lui parurent attentifs à ce qui se disait plus loin.

—Grondez-moi, répondit le jeune homme avec une soumission parfaite.

—Depuis que votre procès s'est engagé, vous ne vous êtes point absenté, ainsi que vous en aviez l'intention, reprit gravement Hippolyta, et ces jours-ci même vous devriez être a Rennes.

—Mais sans doute, et j'en avais fait le projet. Malheureusement je me suis rappelé que c'était la fête de M. de Morinville, et j'ai tourné la tête de mon cheval du côté de Kermarc'hat.

—Insouciant!

—Je suis fort de mon droit.

—Oui, mais aujourd'hui un de nos voisins parlait de cette affaire, et j'ai appris que vous avez contre vous cet ancien acte d'association qui n'a pas été détruit, ainsi que cela avait été convenu.

—Bah! tout le monde sait que cet individu me fait une véritable querelle d'Allemand, et qu'il a été complètement désintéressé par mon père.

—Il dit le contraire, et il a son acte d'association. Vous traitez ces choses trop légèrement, et à votre place, s'il en est encore temps, je partirais à l'instant.

—Vous partiriez, dites-vous? moi je reste. Une fois à Kermarc'hat, je ne puis me décider à en sortir. Quand vous serez dame et maîtresse à la villa Bruyère, vous commanderez et j'obéirai. Jusque-là, je ne serai qu'un détestable homme d'affaires, car, là où est mon cœur, là aussi est mon esprit.

Raoul causait avec sa voisine, une femme d'un certain age, qui l'appelait familièrement par son nom, bien que leur parenté fût très-problématique.

—Quel beau couple ils feront! dit elle tout à coup, ses yeux s'étant par hasard dirigés vers les deux fiancés: Hippolyta est remarquablement belle, et M. de Kermarc'hat est charmant.

—Charmant, oui, répéta Raoul, dont la physionomie resta impassible.

Et tournant les yeux vers André, il ajouta:

—Belle tête, mais de cervelle point.

—Vous ne parlez pas sérieusement Raoul?

—Très-sérieusement.

—Et... de qui parlez-vous ?

— Evidemment ce n'est pas d'Hippolyta. C'est une Morinville, à moitié, du moins, et tous les Morinville ont du jugement.

—Mais André de Kermarc'hat n'en manque pas, je crois.

—Tant mieux pour lui, madame, et pour elle.

—Ecoute, mon oncle, murmurait tout bas Pauline à son oncle qui flairait le moutardier, si tu continues à sentir toutes les épices, je le dirai à maman, et tu seras grondé.

—Grondé ! petite bavarde.

—Mais oui ; tu sais bien que cela ne se fait pas en compagnie, mais tu désobéis toujours. Allons, vas-tu bouder, à présent ? On sait bien que la moutarde que tu as faite est la meilleure des moutardes.

—C'est-à-dire que celle-ci auprès n'est qu'une drogue infâme. Je le dirai à Mme de Morinville, et je lui ferai goûter de la moutarde aux truffes.

—Allons, plus bas ! vas-tu maintenant faire l'article ? comme dit maman. Voilà tout le monde qui nous regarde. Je ne te dirai plus rien, mais, si tu recommences, je te pincerai les mollets, entends-tu ?

Au dessert, on but à la santé de M. de Morinville : on lui souhaita une longue vie, les toasts se succédèrent. André, qui tournait fort joliment le couplet, chanta quelque chose de sa composition. Les vers étaient jolis, et d'ailleurs tout le monde était de si agréable humeur qu'on eût applaudi les rimes les plus détestables. Raoul seul, occupé à soulever délicatement de dessus ses lèvres rouges ses longues moustaches noirs, paraissait ne rien entendre. On applaudissait encore quand un domestique entra, et, s'approchant d'André, lui dit qu'une personne désirait lui parler sur-le-champ. Le jeune homme aurait volontiers remis cet importun à plus tard, mais il lut dans les yeux d'Hippolyta que cette négligence lui déplaisait, et, s'excusant, il sortit.

Son absence ne dura pas cinq minutes. Quand il rentra, Hippolyta fut frappée de sa pâleur.

Ce fut cependant en souriant qu'il alla dire à M. de Morinville qu'une affaire pressante le rappelant à la villa Bruyère, il se voyait forcé de quitter Kermarc'hat beaucoup plus tôt qu'il ne l'aurait désiré. Il prit à la hâte congé des autres convives et disparut. La gaité générale se trouva un peu refroidie par son départ subit. Son entrain était communicatif, sa bonne humeur inépuisable. Lui parti, on sentait davantage l'ombre que Raoul semblait projeter autour de lui par son sérieux glacial. On se sépara d'assez bonne heure, et, ce soir-là, il y eut à Kermarc'hat une personne qui dormit mal, et dont le sommeil fut hanté par mille rêves pénibles.

## IV.

### LES SUITES D'UN PROCÈS PERDU.

Le lendemain matin, ce fut la sonnette d'Hippolyta qui retentit la première sous les hauts plafonds de Kermarc'hat. Le son argentin résonna jusque sous les combles et fit tressaillir une fraîche paysanne qui mettait la dernière main à sa toilette. Cette grosse villageoise, à l'œil noir et riant, aux dents de perle, n'avait pas l'élégance et la désinvolture des soubrettes modernes, et cependant elle remplissait près de Mlle Hortense et d'Hippolyta le rôle de femme de chambre. Etonnée d'être appelée de si bonne heure, elle passa rapidement dans un etroit bonnet en toile sa chevelure épaisse, plaça pardessus une toile d'un tissu plus fin dont les deux pans repliés effleuraient ses robustes épaules, et elle descendit.

Elle trouva Hippolyta à moitié habillée.

—Ah ! mon Dieu ! mamz'elle, qu'est-ce que vous avez donc ce matin? lui dit-elle avec la familiarité composée d'affection et de respect que ne se permettent pas les domestiques stylés à rester vis-à-vis de ceux qu'ils servent dans une indifférence qui engendre si souvent le mépris d'une part, la haine et la moquerie de l'autre.

—J'ai passé une assez mauvaise nuit, Chinette, et je me suis levée tôt, voilà tout, répondit Hippolyta en continuant sa toilette.

—C'est comme moi, je ne dors plus, soupira la jeune fille, dont le nom de Françoise, d'abord changé suivant la mode de son pays en celui de Fanchine, en était arrivé à cette dernière abréviation de Chinette.

—Pourquoi?

—Parce que je rêve toujours qu'une fois mariée vous partez du pays sans moi.

—Tu rêves sans dormir, il paraît? répondit Hippolyta, qui ne put s'empêcher de sourire.

—Et si vous partiez, continua Chinette sans prendre garde à l'interruption, il ne me resterait plus... qu'à me marier aussi.

Elle dit cela si tristement qu'Hippolyta rit tout de bon cette fois.

—On t'aime beaucoup pourtant à Kermarc'hat, reprit-elle.

—Oui, mais je ne les aime pas.

Hippolyta la regarda avec une certaine sévérité.

—Mme de Morinville t'a fait beaucoup de bien, dit-elle; c'est mal ce que tu dis là.

—Mademoiselle, c'est la vérité, et plutôt que de rester avec madame, qui est si glorieuse, et avec M. Raoul, qui est sec comme une bûche, j'épouserai Jacquot de Chantepie.

—Le petit tisserand qui fait les commissions de la villa Bruyère?

—Lui-même. C'est un failli gars qui a des yeux vairons, que je ne trouve pas très-jolis; mais c'est un brave homme, un bon ouvrier, et il m'a toujours dit: " Si tu te décides, ma Chinette, pense à moi." J'irais à minuit lui demander d'aller mettre notre nom, qu'il y courrait.

La conversation en resta là. Hippolyta, tout habillée, laissa Chinette maîtresse de la place, et, traversant le corridor, elle alla frapper chez Mlle Hortense.

La vieille demoiselle vaquait avec son activité habituelle à ses petites occupations du matin. Elle avait elle-même promené l'époussette sur les riens placés sur ses étagères et sur les globes de verre sous lesquels reposaient les statuettes et les groupes sacrés qui ornaient sa cheminée; elle avait fait passer son faible souffle sur toutes les surfaces, afin d'en chasser jusqu'aux moindres atomes de poussière; elle avait plié et replié les objets du trousseau d'Hippolyta confectionnés la veille, et elle les avait placés dans la vaste corbeille destinée à cet usage; enfin elle avait égrené du mouron et renouvelé la provision d'eau du serein qui gazouillait dans la petite cage verte pendue en dehors de la fenêtre, et d'où, pauvre prisonnier, il pouvait regarder de ses jolis yeux noirs la campagne verte, et l'azur du ciel traversé librement par ses frères ailés.

L'arrivée d'Hppolyta donna une nouvelle animation à sa vive petite figure. Elle n'avait pas pour la jeune fille cette affection craintive voisine du respect que lui inspirait son neveu Raoul, mais une tendre et sincère affection qui, peu à peu et presque à son insu, avait pris la première place dans son cœur. Quand la pensionnaire timide et même quelque peu sauvage était venue partager sa vie, elle s'était tout d'abord sentie attirée vers elle par la ressemblance

de leur situation. A Kermarc'hat, Raoul et sa mère jouaient les premiers rôles, les autres n'étaient que des comparses. Hippolyta avait cependant une intelligence avec laquelle on pouvait compter, et ils ne s'y trompèrent pas; mais, quand l'autorité méconnait la raison et la justice pour s'appuyer uniquement sur l'orgueil, elle devient nécessairement tyrannique. Donc la jeune fille, jusqu'au moment où Raoul avait désiré l'épouser, avait été confondue dans la nullité dédaigneuse dont on enveloppait Mlle Hortense, et cela les avait naturellement rapprochées.

Il n'y avait pas cinq minutes qu'Hippolyta était entrée que l'aventure de la veille était mise sur le tapis. Mlle Hortense, pour expliquer la sortie d'André, trouva une foule de motifs qui n'avaient pas le sens commun.

—C'était peut-être un mal de dents subit; elle-même avait les dents si agacée depuis huit jours; ou bien encore la découverte d'un trésor faite dans les démolitions commencées d'une écurie devenue inutile.

Hippolyta écoutait tout cela sans y ajouter aucune sorte d'importance, mais cette conversation trompait son impatience et le temps s'écoulait.

Elle attendit André toute la journée. Il ne parut que vers le soir. Il était venu à pied, et cependant son visage pâli portait encore des traces de l'impression de la veille. Devant ces dames il s'essaya à être gai, et, à force de vouloir le paraître, il finit par le devenir tout à fait. La présence de Mme de Morinville, qui lui témoignait une sorte d'indifférence hautaine calquée sur celle de Raoul, empêcha toute confidence. Il parla cependant de l'affaire qui l'occupait, mais brièvement, légèrement. On avait rendu un jugement inique; il appelait de ce jugement et il n'éprouvait plus la moindre inquiétude. Le premier moment de saisissement passé, toute sa confiance lui revenait.

Cette visite rassura à demi Hippolyta. Sachant que cette affaire d'une importance majeure occupait son fiancé, elle ne s'étonna pas de la rareté de ses visites pendant les semaines suivantes. Retirée avec Mlle Hortense dans sa chambre, elle s'occupait activement de la confection de son trousseau, et tous les jours un nouvel objet était posé dans la vaste corbeille commise à la garde de la bonne tante.

Elle avait aussi à recevoir les visites de sa parenté et de celle de M. de Kermarc'hat. Ces réceptions étaient de véritables corvées, grâce à Mme de Morinville et à Raoul, dont la seule présence dans le grand salon glaçait tout le monde.

Elles devinrent enfin plus rares, à son grand soulagement, et alors ses journées entières se passèrent dans la chambre de sa tante, une chambre vaste et gaie, d'où l'on voyait fumer le long tuyau rouge de la fabrique de la villa Bruyère, et où l'on apercevait même, dans le groupe de ses vieux ifs sombres, l'église du bourg de Saint-Matthieu, qui était l'église paroissiale des deux manoirs.

Le jour où le trousseau fut achevé, un exprès en porta la nouvelle à Prézéban, chez les Richon, Mme Richon et Berthe accoururent. Poussée par sa fille qui avait une grande amitié pour Hippolyta, Mme Richon, qui ignorait d'ailleurs le véritable motif de la recrudescence de mésintelligence survenue à Kermarc'hat, témoignait à sa nièce un intérêt tiède qui tenait le milieu entre la sévère froideur de Mme de Morinville et la profonde tendresse de Mlle Hortense.

Mme Richon passa la revue des trésors utiles du trousseau; Berthe,

après lui avoir accordé un rapide coup d'œil, retourna aux splendeurs connues de la corbeille. La frivolité était un de ces moindres défaut, et elle ne se lassait pas de contempler ces robes éblouissantes, ces riches parures dans le choix desquelles André avait déployé tant de magnificence et tant de goût.

—La date de ton mariage est-elle enfin fixée? demanda-t-elle tout à coup à Hippolyta.

—Non. Nous ne voyons plus M. de Kermarc'hat, et tout le monde ici feint de ne plus même prononcer son nom devant moi. As-tu appris quelque chose?

—J'ai appris par mon oncle Basile que les réparations commencées à la villa Bruyère étaient arrêtées, voilà tout.

—Arrêtées? et pourquoi? murmura Hippolyta d'un air pensif.

—Tu n'en sais rien?

—Je n'en sais absolument rien. Il me semble que je suis entourée de mystère, de tristesse. Quelque chose se passe dont je n'ai pas la conscience. Il faut que je prie M. de Kermarc'hat de s'expliquer une bonne fois.

—Vient-il aujourd'hui?

—Probablement; voilà huit jours que je ne l'ai vu.

En ce moment, Chinette montra à la porte ses joues fraîches et ses yeux brillants.

—Mademoiselle, on vous demande au salon, dit-elle.

Et elle ajouta plus bas:

—Un exprès de la villa Bruyère vient d'arriver.

Hippolyta jeta loin d'elle par un geste vif la dentelle de Malines dont Berthe admirait la riche broderie.

—Viens, Berthe, dit-elle; mes pressentiments m'ont toujours dit qu'un malheur menaçait M. de Kermarc'hat: je vais enfin savoir à quoi m'en tenir.

Elles sortirent et se rendirent dans un petit salon, lieu ordinaire des réunions de famille.

Mme de Morinville, debout près du fauteuil de son mari, tenait une lettre dépliée à la main, et sur la physionomie des deux autres dames se lisait une stupeur profonde.

Hippolyta s'avança vers Mme de Morinville et resta muette et involontairement troublée devant elle.

Son grand père lui saisit la main et l'obligea de s'asseoir à ses côtés, Mlle Hortense vint l'embrasser.

—Ma mère, qu'y a-t-il donc? demanda enfin la jeune fille.

—Il y a, répondit madame de Morinville d'un ton plus solennel que pénétré, que M. de Kermarc'hat a définitivement perdu son grand procès et qu'il rend sa parole à M. de Morinville.

—Pourquoi? redemanda Hippolyta.

—Mais... parce que sa fortune se trouve diminuée de moitié.

Hippolyta respira, évidemment soulagée, et demanda à voir la lettre.

En des termes vraiment désespérés, André annonçait l'issue imprévue et fatale de son procès, et ajoutait que l'honneur l'obligeait à laisser à M. de Morinville toute liberté de reprendre sa parole.

—Je craignais pis, dit simplement Hippolyta en repliant la lettre.

—Que vais-je répondre à ce pauvre garçon? demanda M. de Morinville d'un air indécis qui prouvait que certaines opinions lui avaient été déjà soumises.

—Mais il me semble qu'il n'y a qu'une réponse à faire, dit vivement Hippolyta. Si M. de Kermarc'hat a la délicatesse de renoncer à ses droits, nous devons agir avec la même générosité et lui prouver que ce n'est point le plus ou le moins de fortune qui a dicté notre acceptation.

—Certainement! s'écria Berthe.

—Les enfants n'ont pas d'avis à

donner dans des questions de cette gravité, dit sévèrement madame de Morinville. Je plains de tout mon cœur M. de Kermarc'hat, mais le changement de position existe.

—Le pauvre garçon est pourtant bien innocent de ce qui lui arrive, hasarda madame Richon.

—Innocent comme l'enfant qui vient de naître, s'écria Mlle Hortense avec feu.

—Qui dit le contraire ? prononça madame de Morinville en regardant ses sœurs de façon à glacer leur générosité.

—Mais, ma mère, il me semble que je suis la plus intéressée en cette affaire ! remarqua Hippolyta.

—Sans doute, mais vous manquez d'expérience et vous pourriez faire une folie. Si M. de Kermarc'hat est incapable, comme le dit Raoul, et Raoul a une grande...

—Raoul ! qu'a donc Raoul à faire ici ? s'écria Hippolyta, profondément blessée par ces paroles.

Les trois dames se regardèrent presque effrayées.

Depuis que Raoul avait pris en main la direction des affaires de la famille, jamais personne n'avait ainsi parlé.

—Raoul est, après son père, le chef de notre famille, reprit aigrement madame de Morinville, et si votre grand-père ne s'y oppose pas, on attendra son retour pour prendre une décision.

—Oui, oui, Raoul est un homme de bon conseil, dit le pauvre père... Cécile... Hortense, ma Louise, tu viendras demain dîner avec nous, ajouta-t-il en s'adressant à Mme Richon.

—Et j'écrirai à notre oncle Eugène, ajouta madame de Morinville.

—On va convoquer un tribunal de famille, dit Berthe tout bas à Hippolyta, mais tu n'es guère que mon oncle Raoul à craindre. Sera-t-il pour toi ?

Hippolyta hocha negativement la tête.

—Tu es perdue alors.

La jeune fille ne répondit rien, mais du fond de son grand œil noir si doux jaillit un éclair, qui annonçait qu'elle ne se rendrait pas sans résistance.

Zénaïde Fleuriot.

(*A continuer.*)

---

# LA QUESTION DES CIMETIERES.

J'ai le plus grand respect pour les morts, et j'hésite à aborder un sujet où la raillerie est, pour ainsi dire, commandée par les circonstances. On s'est ému généralement de la mesure qui nous condamnerait, nous, Parisiens, à être enterrés dans les environs de Pontoise ; fort loin, par conséquent, de cette colonne Vendôme qui a causé la fierté légitime de tant de Français.

Si l'on me demandait quel est mon sentiment en cette matière, je répondrais que je ne tiens pas infiniment à la colonne, mais que je ne tiendrais pas à Pontoise non plus. Cette ville a toujours eu la réputation de loger des gens qui ne pouvaient aller demeurer ail-

leurs. On y envoyait les Parlements qui n'avaient pas été sages, et ils s'y morfondaient jusqu'à ce qu'ils eussent promis de ne plus recommencer.

Or, c'était une grande pitié que de voir redescendre vers Paris MM. les conseillers et présidents, M. le premier et les autres. Ils avaient des mines étirées et de tels airs penauds qu'on les plaignait, malgré soi, d'avoir éprouvé tant de souffrances. De retour dans leurs foyers, ils bâillaient au souvenir des tourments qu'ils avaient endurés naguère. Ils s'étaient frottés aux mœurs provinciales et, soit à leurs tournures, soit à leur façon de langage, on devinait qu'ils arrivaient de pays ignorés.

D'après le nouvel ordre de choses, il est vrai que, tout en allant à Pontoise, on n'aurait plus la faculté d'en revenir. Ainsi le fameux proverbe serait effacé de notre dictionnaire. Néanmoins, cet avantage ne me paraît pas suffisant pour lutter contre les difficultés qui ne manqueraient pas de surgir et que je vais tâcher d'exposer le plus clairement qu'il me sera possible.

Tout d'abord, une question.

Quel sera le moyen de transport usité à l'endroit du défunt? On emploiera, m'assure-t-on, le chemin de fer, et, effectivement, il ne serait guère raisonnable d'employer quoi que ce soit en dehors des locomotives. Aujourd'hui, où l'on vit si rapidement, il est tout naturel qu'on soit enseveli à la vapeur. La logique l'exige, et du moment qu'on supprime les distances, on doit nécessairement abréger les regrets.

On partira donc, en tenue de voyage, avec des lorgnettes et des couvertures. On causera de la succession présumée et l'on regardera les paysages environnants. Le plus ou moins de vitesse des convois indiquera les qualités du mort et consacrera ses vertus. Pour un financier honnête, ayant tripoté dans l'agiotage le plus abject et spéculé sur la naïveté publique, train express. Pour moi, journaliste, train omnibus, non garanti contre les accidents, tels que déraillement, rencontre, qui pourraient endommager la bière où je serai couché et contusionner les amis qui accompagneront ma bière.

Plusieurs établissements, suivant toute apparence, seront installés aux alentours du nouveau local où reposeront nos restes et les restes de ceux que nous aimons. Il faudra prendre, au moins, un billet de troisième classe pour aller prier sur la tombe d'un parent. Mais en revanche, les personnes qui auront soupiré de tout leur cœur se rafraîchiront le gosier, moyennant une faible somme. L'industrie moderne a trouvé le moyen d'utiliser les capitaux les plus insaisissables. Elle pleure ou elle rit, selon qu'elle entrevoit de l'argent après ces pleurs ou après ce rire. O Parisiens! ô mes amis! Sanglotez maintenant sur une mère que vous aurez adorée, sur un frère que vous aurez chéri. L'industrie viendra à vos trousses, qui comptera les larmes que vous aurez répandues et qui tirera profit de tous vos sanglots.

Elle essaiera même, dans un temps donné, d'accaparer votre propre corps, et je serais fort surpris si, quelque beau matin, un matérialiste de génie ne propose pas d'acheter les dépouilles humaines et de les employer comme engrais. Ce joli raisonnement qui tendrait à nous assimiler à des bêtes brutes ou à une sorte de guano perfectionné, ne saurait manquer de surgir dans la cervelle

d'un pédant quelconque, et vous verrez que le pédant aura des adeptes et qu'il sera récompensé, aux applaudissements de la pauvre foule.

Déjà quelques journaux fort importants et bien accrédités dans l'opinion, se sont ingéniés à faire remplacer toute espèce de funérailles par des cérémonies plus ou moins heureuses. A quoi bon, se sont-ils écriés, à quoi bon l'office des agonisants et le saint viatique? Pourquoi ces cyprès, ces croix qui sont les odieux témoins de notre trépas? Ne serait-il pas plus simple de les supprimer, de les rayer tout à fait? Sans doute, et il serait plus simple encore de supprimer la mort elle-même. Mais ce résultat-là, messieurs, est difficile à obtenir, et je doute que vous y arriviez de longtemps.

Vous serez obligés, quelles que soient vos répugnances, ou d'avoir recours à la sépulture catholique ou de vous y soustraire par un procédé qu'il vous sera aisé de découvrir, bien que je ne l'aperçoive pas personnellement. Vous vous trouverez, dès l'abord, en présence de deux systèmes aussi répugnants et aussi impraticables l'un que l'autre: le système de l'embaumement et celui de la crémation.

Prenons le premier et réfutons-le en quelques lignes.

Son principal défaut est de ne pouvoir fournir qu'une application limitée. Il est aisé de comprendre, en effet, que, dans notre société actuelle, l'embaumement serait un luxe (comme il l'est, d'ailleurs, présentement) et qu'il ne serait pas donné aux prolétaires d'avoir à leur disposition M. Gannal ou ses aides. Imaginez le socialisme où les fortunes seraient égales, l'embaumement me paraîtrait une conséquence immédiate du socialisme. Mais tant que les diverses conditions ne seront pas égalisées, il faudra, je le répète, renoncer à l'art de la conservation après décès. Vous me direz que tous les Egyptiens étaient embaumés, sans distinction de classes. Je vous répondrai là-dessus que cela me semble invraisemblable et qu'en tout cas, la vie est bien plus chère aujourd'hui qu'au temps de Sésostris.

Il resterait l'autre projet que la *Presse*, (celle de M. de Girardin), a soumis, si je ne m'abuse, à l'appréciation de ses abonnés. La *Presse* voudrait la *crémation ;* j'entends le brûlement des corps.—La crémation, dit la *Presse*,—pour elle, tout est là.

Hé bien! non, avec ce procédé, on n'aboutit à rien, on ne résout rien. L'idé n'est pas récente; elle date, je pense, d'il y a trois mille ans. L'Angleterre, qui est la patrie des excentricités, a essayé de la restaurer et de la remettre dans le commerce. Mais la perfide Albion, dont je ne nie pas l'intelligence sur mer, a le privilége de commettre sur terre quelques bévues incommensurables dont je signalerai toute la portée à ses admirateurs effrénés.

C'est du Nord que nous est venue la lumière. C'est de Londres que nous est apparue la crémation. Une feuille britannique nous a proposé sérieusement de porter les ossements de nos ancêtres dans un four numéroté qui serait entretenu par une administration bienveillante. Ce nouveau genre d'opération anéantirait l'ordonnateur des pompes funèbres; en revanche, il ferait pulluler le chauffeur. On bâtirait une maison spéciale, une sorte de bazar universel, où chacun de nous arriverait à être rôti. Je ne sais ce que vous pensez de cette folie. Pour moi, je confesse que l'établissement ne

m'inspirerait pas un immense intérêt, et que je regarderais avec une certaine terreur le lieu où l'on aurait cuit un aussi grande nombre de mes semblables.

Le côté triste, helas! de ces erreurs grotesques, c'est que les insensés qui les ont commises estiment qu'ils travaillent au progrès indéfini et au perfectionnement des masses. Ils ont débuté par détruire les cimetières qui entouraient l'église, sous prétexte que ce sol béni nuisait à la santé des populations; ils s'efforceront bientôt de détruire l'Eglise, sous prétexte qu'elle ne répond plus aux besoins modernes.

O belles et saintes institutions du catholicisme! Quelle manière d'enterrer les morts fut jamais plus digne et plus rationnelle que celle qui fut ordonnée par les successeurs de Pierre? Quelle sollicitude fut plus touchante que celle dont la Rome chrétienne couvrit ses enfants, en deçà et au delà de la tombe? Pendant des siècles, ils dormirent, soit à l'intérieur de la nef profonde, scellés dans la muraille, sans cesse bercés par les chants pieux ou parfumés d'encens; soit au dehors. Ils furent effleurés par les harmonies divines. Maintenant, plus de consolations, plus de chants, plus d'hymnes miséricordieux! Un cercueil nu, un monument niais! Quand le monde sera arrivé completement à ce période d'avilissement et de sottise, c'est que Dieu aura abandonné le monde, comme un fruit gâté dont il ne voudra plus.

DANIEL BERNARD.

---

# UN TABLEAU DE FRA ANGELICO.

(Voir page 63.)

## III

Le lendemain matin, Frà Angelico courut à la prison, en fit sortir le Grec et lui proposa d'aller voir ses peintures, sans lui parler du Pape. Argyropoulos, qui se piquait de se connaître en art comme en littérature, accepta. Le grand air et les splendeurs du soleil romain adoucirent son humeur farouche et ramnèrent quelque sérénité sur son front.

Frà Angelico transporté de joie, conduisit son futur néophyte au Vatican et l'introduisit dans la chapelle, en priant Dieu d'opérer par lui le miracle qu'il avait accor- à S. Methodius, qui convertit le roi des Bulgares et ses sujets en peignant sur les murs du palais le jugement dernier.

Le Grec fut impressionné par ces admirables peintures, qu'il se fit longuement expliquer. Pour montrer ses connaissances artisti-

ques, il se permit une critique et trouva que la rage des bourreaux qui lapident S. Etienne n'était pas rendue avec toute l'énergie désirable.

Le moine-peintre accepta humblement ce reproche, qui ne manque pas de justesse; comme l'a dit un juge compétent *, cela tient à une glorieuse impuissance de cette imagination angélique, trop exclusivement nourrie d'amour et d'extase, pour qu'elle pût jamais se familiariser avec des scènes dramatiques où les passions haineuses et violentes étaient mises en jeu.

Dans la peinture de la vie de S. Laurent, le Beato fit remarquer particulièrement au Grec la prison par la fenêtre de laquelle il a représenté le martyr convertissant un homme à genoux, qui est devenu S. Hippolyte.

"J'ai peint cette scène de conversion en songeant à vous, mon frère," lui dit-il, d'une voix si douce et si tendre qu'elle eût du toucher ce cœur de marbre.

Mais Argyropoulos affecta de détourner les yeux et de ne pas comprendre. Le cœur de Frà Angelico se serra et n'eut plus d'espoir que dans l'arrivée du souverain pontife. Elle ne se fit pas attendre. Nicolas V fit son entrée dans la chapelle avec une majesté tempérée par une ineffable mansuétude.

Le Beato se mit à genoux, le front dans la poussière, pour baiser les pieds de sa Sainteté. L'aspect du Pape lui causait des transports pareils à ceux de S. Joseph de Cupertino, qui tombait toujours en extase dès qu'il était en présence du vicaire de Jésus-Christ.

Un effet tout opposé se manifesta dans l'esprit du païen de Constantinople. A la vue du souverain pontife, il se redressa de toute sa hauteur.

"A genoux, mon frère, à genoux! lui disait en vain le Beato en le tirant par sa robe.

—Jamais, s'écria le Grec, jamais je ne fléchirai le genou devant l'idole des azymites, devant ce prêtre qui a voulu nous faire courber la tête au concile de Florence."

L'Angelico gémissait dans la poussière de l'obstination de ce païen. Le Pape plein de calme et de douceur, se mit à parler en langue grecque à Argyropoulos, qui, séduit un instant par cette gracieuseté, répondit par des vers d'Homère.

"Mon fils, dit Nicolas V, nous allons aussi vous citer un passage d'Homère. Au livre II de l'Illiade, le prudent Ulysse s'écrie: "Tous "les Grecs ne peuvent régner ici, "il n'est pas bon qn'il y ait tant "de chefs: n'ayons donc qu'un "seul souverain, qu'un seul roi, "celui à qui le fils du prudent "Saturne confia le sceptre et les "lois pour nous gouverner.

*Εἷς κοίρανος ἔστω.*

"Ainsi, mon fils, Dieu a voulu qu'il n'y eût dans son Eglise qu'un seul chef, un seul troupeau, un seul pasteur."

A ces paroles, le Grec, s'irrita et répondit par quelques mots injurieux.

"Mon fils, lui dit le Pape avec douceur, je vous pardonne, je plains votre aveuglement et je continuerai à prier le seigneur de vous éclairer."

Nicolas V se retira.

Argyropoulos, honteux au fond du cœur de son emportement, se retourna vers Frà Angelico et essaya de lui faire encore l'éloge de ses peintures.

"Mes peintures ne valent rien, s'écria le moine en sanglotant, puisqu'elles ne vous ont point con-

* M. Rio, *De l'Art Chrétien, la Renaissance et la Papauté.*

verti. Je suis indigne de mon nom de frère prêcheur, puisque je vous ai prêché si mal et que je n'ai réussi, en vous amenant devant le saint père, qu'à vous laisser outrager la majesté du représentant de Dieu sur la terre."

A ce souvenir, cette âme si tendre et si pieuse ne put supporter l'excès de sa douleur. Frà Angelico, toujours à genoux, devint pâle et plus languissant; il s'affaissa sous sa robe blanche comme un lys sur sa tige, et tomba sur le pavé comme tombe un corps mort, selon l'expression de Dante:

E cadi, come corpo morto cade.

Le Grec, saisi d'étonnement et de pitié, essaya vainement de le faire revenir à lui; il crut qu'il l'avait tué, et cet homme, qui avait déjà souillé ses mains de sang, s'imagina qu'il avait commis un nouveau meurtre. Il eut horreur de lui-même en voyant cet ange étendu à ses pieds. Il s'agenouilla devant lui, lui frappa dans les mains et lui jeta sur le front l'eau d'un vase qui servait à sa peinture.

"Père, père, criait le Grec désespéré, revenez à la vie, et je vous jure de faire tout ce que vous voudrez."

L'Angelico rouvrit ses beaux yeux languissants et humides de larmes.

"Mon frère, dit-il, vous me rendez la vie, mais vous me rendrez la mort si vous oubliez votre promesse. Pour le moment il nous faut quitter cette chapelle; il est temps, selon mon devoir, que je vous ramène dans votre prison."

Malgré sa faiblesse et sa pâleur, Frà Angelico voulut donc quitter le Vatican et se remettre en route, appuyé sur l'épaule d'Argyropoulos; il ne put rien lui dire jusqu'à son retour dans la prison de Tor di Nona. Mais là, resté seul de nouveau avec lui, le moine angelique s'agenouilla devant le prisonnier et lui reprocha sa conduite envers le Pape avec cette douceur dont il ne pouvait se départir et qui étonnait si fort son biographe Vasari *. Cette douceur pénétrante toucha enfin le cœur du Grec, qui, tout ému encore de l'évanouissement du Beato, commençait à comprendre quel était l'amour dont ce saint religieux était enflammé pour le salut de son âme.

"Mon frère, lui dit le dominicain en joignant les mains, vous m'avez rendu la vie, mais c'est en me promettant que vous ferez tout ce que je voudrai, et je ne veux que vous sauver; il faut décharger votre conscience du poids des péchés qui l'accable, il faut vous confesser.

—Mais je ne puis croire à la nécessité de la confession et à la vérité de son institution divine.

—O mon frère, si vous pouviez contempler votre pauvre âme dans le miroir de la vérité, elle vous appraîtrait si ténébreuse et si souillée!...Votre âme est resserrée dans des liens plus rudes que ceux qui enchaînaient votre corps, quand on vous menait au supplice. Eh bien, c'est la confession qui vous délivrera!

—Faites-moi voir cela de mes yeux, ou je ne le croirai jamais."

Une inspiration soudaine frappa l'esprit du peintre angélique.

"Mon frère, nous reparlerons de cela. Mais j'ai un tableau très-pressé à faire: vous plairait-il que je peigne sous vos yeux, chaque matin, afin de vous distraire et de vous tenir compagnie?

—Oh oui! mon père, j'en serais bien heureux, car vous êtes bien bon pour le pauvre prisonnier.

* Jamais, dit-il, on ne surprit en lui un mouvement de colère, ce qui me paraît incroyable; *il che è grandissima cosa e mi pare impossibile a credere.*

Le Beato obtint de Nicolas V de suspendre, pendant quelques jours, ses travaux du Vatican, et dès le lendemain matin il vint s'installer dans la prison, suivi de son élève Benozzo Bozzoli, qui apportait un chevalet, des pinceaux et une boîte à couleurs.

Après une fervente prière, il posa sur le chevalet un petit panneau de bois sur lequel il se mit à peindre avec rapidité, et sans jamais retoucher, selon sa coutume ; il ne perfectionnait jamais sa peinture, mais il la laissait telle qu'elle était venue au premier jet, croyant, disait-il, que c'était ainsi que Dieu la voulait. "Son art, dit M. de Montalembert, était si bien, à ses yeux, une chose sacrée qu'il en respectait les produits comme les fruits d'une inspiration plus haute que son intention."

Il commença par peindre comme fond du tableau, quelques arbres qui s'élèvent entre une maison de simple apparence et une modeste église décorée d'un portique soutenu par quatre colonnettes de style florentin. Dans une cour semée d'herbes émaillées de fleurs, il groupa cinq personnages.

A droite Notre-Seigneur vêtu d'une robe bleu et drapé dans un manteau rouge, est vu de profil; un large nimbe d'or entoure son visage doux et majestueux; de longs cheveux d'un blond doré lui tombent sur les épaules. Le Sauveur a l'attitude du commandement, et il étend son bras et sa main qui tient une verge d'or*. Il accomplit un des plus grands actes de sa miséricorde, il institue le sacrement de pénitence, il donne à ses apôtres le pouvoir de remettre les péchés; on croit l'entendre répéter ces paroles qu'il a adressées à Pierre, pour qu'il les transmît à tout le sacerdoce chrétien : " *Tout ce que vous lierez sur la terre, sera aussi lié dans les cieux, et tout ce que vous délierez sur la terre, sera aussi délié dans les cieux* *."

Le moine peintre mit aussitôt en action ces paroles du Christ. Il peignit un prêtre qu'il revêtit d'un costume florentin, avec un chaperon rouge doublé d'hermine, et une dalmatique bleue aux plis gracieux; sa figure est jeune et suave. Ce prêtre s'approche d'un pécheur couvert d'une robe rouge et coiffé d'un bonnet orné d'or et d'hermine. Ce pécheur est ceint d'une corde qui fait plusieurs fois le tour de son corps. Le prêtre s'approche de lui avec une compassion ineffable. Avec quel soin, quelle délicatesse, quel respect, quel amour, il dénoue la corde de ses mains blanches et pures! Comme il remplit son office de prêtre et de confesseur avec grâce et autorité !

Les sept péchés capitaux commis par cet homme sont figurés par sept démons, qui sont chassés de son corps par l'absolution et qui cherchent à y rentrer.

Ces serviteurs de Satan expriment leur rage impuissante par des attitudes aussi étranges que variées. L'un d'eux menace encore le pécheur de son trident de fer.

Au second plan, Frà Angelico représenta un personnage en robe et un turban verts, qui exprime par sa figure et ses gestes l'admiration qu'il éprouve à la vue de ce miracle de la miséricorde divine, qu'on appelle l'institution de la confession. Près de cet homme,

* Cette baguette, que porte encore le grand pénitencier à Rome, est le signe de l'affranchissement spirituel, comme elle était, chez les anciens Romains, l'instrument de l'affranchissement des esclaves.

* Quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in cœlis ; et quodcumque solveris super terram, erit solutum et in cœlis. (*Matth.*, XVI, 19.)

Dans le couvent de Saint-Marc, à Florence, le Beato a peint la grande scène du Calvaire, où il représente S. Benoît tenant à la main la verge de la pénitence.

et tout contre Notre-Seigneur, est un second personnage, dont on ne voit que la figure ; sa tête est nue et ses traits angéliques semblent rappeler ceux du Beato, tels qu'ils sont sculptés sur sa pierre tombale, à Sainte-Marie-sur-Minerve.

Le Grec avait suivi avec curiosité et un profond intérêt tous les détails de cette peinture faite sous ses yeux en trois jours. Il avait admiré la piété de l'Angelico qui, selon sa coutume, n'avait osé peindre qu'à genoux la tête du Sauveur du monde.

Contre son ordinaire, il n'avait fait qu'ébaucher légèrement la figure du pécheur ceint de la corde ; ce n'est que le troisième jour qu'il la termina tout d'un coup. Mais comment exprimer la surprise et l'émotion d'Argyropoulos quand il s'aperçut que, sous le peinceau du moine peintre, cette figure devenait son portrait ! Le bienheureux peignit sa barbe grise, son noble profil, et fit exprimer à sa figure tout à la fois la douleur d'être retenu dans les liens de ses péchés et l'espoir d'en être bientôt délivré.

Argyropoulos, au milieu du tableau, avait vraiment la contrition dans l'intensité de son regard.

" C'est moi, s'écria le Grec, c'est bien moi ! "

Et il fondit en larmes. La divine touche de la grâce l'avait enfin vaincu.

" Mon père, mon père, déliez-moi aussi, délivrez-moi des liens de mes péchés ! "

L'Angelico le saisit dans ses bras et le serra avec transport sur sa poitrine ; puis il le fit mettre à genoux auprès de lui pour rendre grâces à Dieu.

Il passa plusieurs jours à lui expliquer la foi catholique ; puis il reçut l'aveu de ses fautes, et le baptisa, sous condition, à Saint-Jean de Latran, dans le baptistère de Constantin. La veille de ce grand jour, il lui avait donné comme pénitence d'aller au Vatican se jeter aux pieds du Pape, pour lui demander pardon à genoux des invectives qu'il lui avait dites dans sa chapelle.

Nicolas V le reçut avec bonté et lui dit :

" Mon fils, Jésus Christ vous a pardonné, je ne puis faire autrement que Celui dont je suis le vicaire ; je vous pardonne, non-seulement ce que vous avez dit contre moi, mais encore tous les crimes que vous avez commis contre la société. Je vous fais grâce pleine et entière du supplice que vous aviez mérité, dans l'espérance que votre vie nouvelle rachètera vos fautes passées."

Le Grec se prosterna avec reconnaissance et lui baisa les pieds ; puis il lui montra le tableau dont il ne voulait plus se séparer. Le Pape l'admira, et dit au moine-peintre :

" Votre pinceau a fait un nouveau miracle de conversion."

L'humble artiste répondit qu'il ne fallait en attribuer la gloire qu'à Dieu, et il récita ce verset de David : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.* C'était la devise des Templiers, et nous l'avons vue à Venise gravée sur le mur du vieux palais Vendramini.

" Très-saint Père, dit le Grec, je sais avec quelle bonté Votre Sainteté a accueilli mes compatriotes Théodore Gaza, Georges de Trébizonde, Calchondyle et Gemiste Plethon, qui, lors de la prise de Constantinople, se sont réfugiés sur une galère vénitienne et ont fait voile vers l'Italie, emportant de précieux manuscrits des auteurs de la Grèce antique et des Pères de l'Eglise grecque,

dérobés à l'incendie allumé par les infidèles. Ils ont été heureux de payer l'hospitalité que vous leur avez donnée à Rome, en enrichissant la bibliothèque du Vatican de ces trésors littéraires."

—Il est vrai, dit Nicolas V, que, grâce à eux et à d'autres conquêtes, nous sommes parvenus à réunir au Vatican jusqu'à cinq mille manuscrits; c'est, nous croyons, la plus riche collection qu'on ait encore vue depuis la dispersion de la bibliothèque d'Alexandrie. Mais j'ai encore une lacune à combler, et j'ai promis une récompense de cinq mille ducats à celui qui m'apporterait l'Evangile de S. Mathieu dans la langue originale.

—O très-saint Père, quel n'est pas mon bonheur! je possède ce manuscrit que j'ai rapporté de Constantinople. Après avoir commis le crime qui m'avait mérité la mort, j'ai enfoui ce livre dans un endroit de la campagne romaine que je saurai bien retrouver. Pour remercier Votre Sainteté de toutes ses grâces, je suis trop heureux de pouvoir lui offrir l'Evangile de S. Mathieu.

Nicolas V fut ravi, lui qui, au moment de paraître devant Dieu, le remerciait de lui avoir donné le goût des lettres dès sa jeunesse et les facultés nécessaires pour les cultiver avec succès. Au reçu du manuscrit, le Pape fit compter les cinq mille ducats au Grec, qui, se voyant à la tête de cette fortune, résolut de s'en aller à Venise pour y monter un petit négoce avec un de ses compatriotes. Il quitta Rome avec le regret d'y laisser Frà Angelico, mais aux fêtes de Pâques, il revint pour se confesser au sauveur de son âme, comme il l'appelait, et communier de sa main dans l'église de Sainte-Marie-sur-Minerve. La messe dite par le bienheureux inspirait une dévotion particulière, et il devait être doux de recevoir d'une main si pure le corps et le sang de Jésus-Christ.

L'année qui suivit, 1455, le Grec reparut à la même époque, portant toujours avec lui, dans une cassette de bois de cèdre, la précieuse peinture qui avait été la cause déterminante de sa conversion *, et qu'il ne cessait de contempler avec amour et reconnaissance, en répétant ce que Vasari disait d'un autre tableau du Beato: "Je puis affirmer avec vérité que je ne contemple jamais cet ouvrage sans qu'il me paraisse une chose nouvelle, et sa vue ne me rassasie jamais †."

A peine débarqué à Rome, Argyropoulos se hâta de se rendre, selon sa coutume, au couvent de Sainte-Marie-sur-Minerve, et d'y demander Frà Angelico. A ce nom, une vive tristesse se peignit sur la figure du frère portier, qui lui répondit:

" Hèlas! seigneur, le bienheureux a quitté la terre en nous laissant dans la douleur; sa mort a été aussi angélique que sa vie.

Le prieur qui survint, confirma cette triste nouvelle, et donna quelques details au Grec désolé.

" Le saint-père, dit-il, était si impatient de jouir de sa chapelle, qu'il pressait sans cesse notre bienheureux frère de finir son ouvrage; et lui, sacrifiant toujours sa vie à son devoir, et croyant travailler

* Ce tableau sur bois est peint *a tempera* avec rehaussement d'or. Il a 27 centimètres de haut sur 23 de large. Après avoir subi bien des vicissitudes, il fut transporté de Rome à Venise, de Florence à Turin, enfin il trouva un asile à Paris, dans la célèbre galerie Pourtalès. Il est aujourd'hui en possession de celui qui vous raconte cette histoire, d'après une tradition qu'il a recueillie à Rome.

† Io per me posso con verità affermare, che non vedo mai quest' opera, che non mi para cosa nova, ne me ne parto mai sazio.

pour Dieu en travaillant pour son Vicaire, il ne voulut pas interrompre ses travaux même pendant la saison des fièvres, plus pernicieuses au Vatican qu'ailleurs. Sa santé en fut altérée ; il ne fit plus que languir et mourut des suites de la *malaria*."

Argyropoulos versa des larmes et demanda à prier sur la tombe de son ami. On la voit encore à gauche du chœur de l'église ; c'est une simple pierre tombale, enchâssée verticalement dans le mur ; le moine-peintre y est grossièrement sculpté en bas-relief, dans sa robe de Dominicain, les mains jointes, la tête inspirée, la bouche entr'ouverte pour prier, tel qu'il fut pendant sa vie, tel qu'il fut surtout à l'heure de sa mort. J'ai souvent contemplé cette pierre sépulcrale, en me rappelant ces vers de Dante qui peignent ce que dût éprouver à cette vue le cœur d'Argyropoulos.

Come, perchè di lor memoria sia,
Sovr' a' sepolti le tombe terragne
Porton segnato quel ch'elli eran pria ;
Onde li molte volte si ripiagne
Per la puntura della rimenbranza,
Che solo à pii dà delle calcagne,

" Comme pour conserver la mémoire des morts, les tombes qu'on leur donne dans la terre portent leurs traits figurés tels qu'ils furent jadis, de sorte que bien des fois on se reprend à pleurer, le cœur percé de ce souvenir, qui n'a d'aiguillon que pour les hommes pieux."

—Nicolas V, dit le prieur au Grec, fut inconsolable de la mort de son peintre et de son ami et ne lui a survécu que de quelques semaines. C'est ce grand Pape qui a fait ériger ce monument à Frà Angelico et qui a voulu composer son epitaphe que vous pouvez lire sur cette pierre :

HIC JACET VEN. PICTOR.

FR. JO. DE FLOR. ORD. P.

MCCCC LV.

Non mihi sit laudi, quod eram velut alter Apelles,
Sed quod lucra tuis omnia, Christe, dabam.
Altera nam terris opera extant, altera cœlo :
Urbs me Joannem flos tulit Etruriæ.

" Ci-gît le vénérable peintre * Frère Jean de Florence, de l'ordre des Frères Prêcheurs, 1455.— Qu'on ne me loue pas de ce que j'ai peint comme un autre Apelle, mais de ce que j'ai donné tout ce que je gagnais à tes pauvres, ô Christ ! j'ai travaillé pour le ciel en même temps que pour la terre ; je m'appelais Jean : la ville qui est la fleur de l'Etrurie a été ma patrie."

Argyropoulos resta longtemps agenouillé sur cette tombe, puis en se relevant il dit au prieur :

" Dites-moi quel est le jour exact de sa mort ; ce sera désormais pour moi un aniversaire que je veux célébrer chaque année par des larmes et des prières.

—C'est le 18 mars dernier, répondit le prieur, que le bienheureux est allé contempler dans le ciel, les véritables modèles de ces chères et saintes images qu'il a peintes avec tant d'amour sur la terre.

EDMOND LAFOND.

FIN.

*Le Contemporain.*

* Il faut remarquer ce titre de *vénérable* donné à l'Angelico aussitôt après sa mort, et qui justifie la canonisation populaire qui l'a fait surnommer en Italie le Bienheureux, *il Beato*.

# PRÉLIMINAIRES DU CRIBLE.

## LES TRAVAILLEURS DE LA MER.

**La vérité, toute la vérité, rien que la vérité.**

Dans les rangs des lettrés nous ne sommes ni un vétéran ni une nouvelle recrue.

Nous comptons toutefois un bon nombre d'années de services, assez honorables, au dire de quelques-uns, mais en réalité très-humbles et fort peu éclatants.

Depuis vingt ans nous avons assisté à toutes les grandes batailles qu'ont livrées nos plus renommés capitaines.

Nous avons applaudi des mains, de la voix et du cœur à tous les nobles triomphes, et, sans aller aussi loin que M. Francisque Sarcey dans l'expression de notre blâme, nous avons hautement protesté contre les succès de convention, de camaraderie et de mauvais goût.

Le domaine littéraire est à nos yeux, une terre sainte.

Lorsqu'un profane y pénètre par surprise et veut s'y installer en maître, l'indignation nous saisit, et nous poussons aussitôt un cri de revolte et d'alarme.

Aujourd'hui les frontières de la république des lettres nous semblent menacées de tous les côtés à la fois.

L'heure de se dévouer est venue.

Nous nous établissons donc à l'extrême limite du camp en sentinelle avancée et probablement perdue.

Par grand malheur, l'armée des lettrés n'a foi dans aucun de ses anciens chefs ; ils ont si souvent changé de couleurs qu'on ne sait plus distinguer leur drapeau.

Aussi l'indiscipline est-elle partout ; plus de hiérarchie ; tout est confusion ; et le sénat littéraire lui-même est plutôt considéré comme une quasi nécropole où les invalides des lettres vont achever de vivre, que comme un conseil suprême d'où rayonnent la lumière, l'intelligence et la vie.

A la confusion des idées ne peut manquer de succéder bientôt la confusion des langues.

L'argot des fils de famille et des filles de rien, la langue des jockeys et des habitués du turf sont devenus, grâce au théâtre, au feuilleton et à la chronique, un idiome familier aux jeunes filles des meilleures maisons.

Dans beaucoup de salons on chante les refrains débraillés et le répertoire obscène de la reine de l'Alcazar.

Jamais on n'a fait preuve de moins de retenue.

Les femmes de chambre publient leurs Mémoires.

Les demoiselles du demi-monde ont leurs historiographes.

De petits Brantomes à la solde des douairières de la galanterie rédigent pour la plus grande édification de nos neveux l'exact récit des faits et gestes de ces dames.

Les temps de l'abomination de la désolation morale et littéraire approchent.

. . . . . . . . . . . . .

Un livre vient de paraître signé d'un nom illustre..... Cette publication, qui nous a contristé d'abord, nous semble aujourd'hui, après examen, de nature à produire une violente et très-heureuse réaction.

M. Victor Hugo, en allant au delà du vraisemblable dans le champ du caprice et du dévergondage, a posé le couronnement de l'édifice lentement élevé par l'ignorance et la folie.

L'œuvre étant achevée, nul n'a plus de pierre à y apporter.

Que tous s'entendent donc aujourd'hui pour élever un temple au bon sens, au bon goût et au vieil esprit français.

TIMON JEUNE.

Juin, 1866.

---

A tout seigneur, tout honneur!

Place donc, avant tous, à M. Victor Hugo.

La bonne aubaine pour une petite revue qui pend la crémaillère, qu'un nouveau livre du ci-devant *Enfant sublime*.

Le friand morceau! c'est à s'en pourlécher les quatre doigts et le pouce.

Que nos confrères du grand format, hugolâtres accrédités, patentés et médaillés, s'inclinent et s'humilient devant le dieu, et, le front dans la poussière, fassent entendre leur habituel *hosanna*, c'est au mieux! Qu'ils embouchent la trompette chaque fois que le maître accouche d'une œuvre nouvelle, qu'ils l'annoncent *urbi et orbi*, comme un évènement miraculeux, ils remplissent en cela les conditions de leur pragramme, et le seul tort qu'ils ont, à notre sens, c'est de pousser l'éloge jusqu'au lyrisme le plus grotesque.

En lisant leurs maladroits dithyrambes, ces vers du *Menteur* nous revinnent toujours à la mémoire :

Un lourdaud libéral auprès d'une maîtresse,
Semble donner l'aumône, alors qu'il fait largesse.

Que M. Victor Hugo soit un grand écrivain, nul ne le conteste; qu'il soit aujourd'hui notre plus grand poëte, M. de Lamartine seul est en droit de le nier; mais M. Victor Hugo a, par malheur, un sentiment si exalté. et si féroce de sa personnalité, qu'il croit pouvoir impunément tout se permettre, et l'on dirait que, par mépris de ce qui n'est pas lui, il met sa gloire à se moquer hautement et violemment de tout le monde.

Après *Shakespeare*, les *Chansons des Rues et des Bois*, aujourd'hui *les Travailleurs de la mer!*

Trois splendides dérisions adressées par un esprit en délire au bon sens des masses et à la raison de tous!

Mais prenons-y garde! dès qu'il s'agit d'une œuvre du solitaire de Guernesey, on n'a ni le droit d'examen, ni la liberté de discussion; une critique n'est pas seulement un acte d'inconvenance, c'est un acte d'impiété.

Aussi, dût-il atteindre l'âge des patriarches, jamais M. Victor Hugo n'oubliera et ne pardonnera à M. Taine cette fine mais irrévérente appréciation des *Travailleurs de la mer :*

" C'est un excellent plat fait par un bon cuisinier qui, dans un moment de distraction, a jeté les épluchures dans la marmite."

Et tant qu'il conservera un souffle de vie, il en voudra mal de mort à M. de Lamartine, qui a déclaré ce livre : " L'œuvre d'un fou devenu un imbécile."

Si de l'extrémité la plus avancée de son île M. Victor Hugo ne leur a pas déjà lancé à l'un et à l'autre un énorme galet illustré du mot de Cambronne, c'est qu'alors le spirituel article de M. Albert Wolff a

été confisqué par quelques douaniers, amis du grand poëte, qui ont voulu épargner à son orgueil cette double blessure.

Maintenant, désire-t-on savoir comment dans l'œuvre nouvelle le burlesque tient tant de place, et pourquoi les plus belles pages sont diaprées de si ébouriffantes bouffonneries ?

Avant le mot de l'énigme, un mot d'explication.

M. Victor Hugo a modestement résolu de faire de Guernesey une autre Sainte-Hélène,—par goût de l'antithèse sans doute.

Il veut que ses os y reposent d'abord—mais le plus tard possible, bien entendu—pour que la France puisse un jour décerner aux restes sacrés du plus grand de ses poëtes les honneurs qu'elle a accordés à la dépouille mortelle du plus illustre de ses capitaines.

A lui la gloire de peupler les caveaux solitaires du Panthéon ! Elle lui est due, il la convoite, il l'attend de la justice, de la reconnaissance et de l'admiration de la postérité.

On comprend que, pour assurer le succès de son apothéose posthume, M. Victor Hugo soit forcé de remplir, jusqu'au dénoûment de la pièce qu'il joue en ce moment, son rôle d'exilé volontaire, et conséquement d'achever de vivre dans un millieu tout différent du nôtre.

Or, comme tous les dessinateurs les plus habiles, qu'on transplante de Lyon dans les grandes usines de Liverpool, voient en peu de temps leur imagination s'étioler et leur goût se pervertir au contact d'une population purement industrielle, M. Victor Hugo a senti peu à peu se ternir et se faner en lui dans la société des caboteurs, des matelots et des mousses, les *titis* de la mer, cette fine fleur de l'esprit qui ne s'épanouit qu'en France, et qu'on ne cultive, en toutes saisons, que dans les serres-chaudes ou les salons de Paris.

M. Hugo, tout Hugo qu'il est, n'a donc pu échapper à l'influence de son entourage. Il lui a fallu longtemps pour s'en rendre compte, mais une fois convaincu, il a compris la nécessité de remédier au mal ; et l'expédient dont il s'est avisé nous paraît tout à fait ingénieux.

Pour agrémenter ses nouvelles productions des enjolivements dont il ne se trouvait pas propre à les rehausser lui-même, il a établi, dit-on, une collaboration secrète avec quelques vaudevillistes auxquels les succès lyriques de MM. Meilhac et Halévy procurent des loisirs infiniment trop prolongés.

Quels sont ces co-travailleurs ? nul ne le sait ; comme ils n'avaient aucune gloire à tirer du travail qu'on leur demandait, ils ont jugé prudent de garder le silence.

Au premier signe du poëte, ces messieurs se sont mis à capitonner et ornementer son œuvre de noms baroques, d'expressions bizarres, de tournures cocasses, de constructions fantastiques, de rébus, de coq-à-l'âne, d'amphigouris, de calembours par à peu près, de nonsens, et de folies si *abracadabrantes*, que M. V. Hugo en a poussé un cri de ravissement et d'admiration presque sauvage, et qu'il est monté aussitôt sur la plus haute falaise de son île, d'où, étendant les deux bras vers la France, il a envoyé ses bénédictions à ses spirituels collaborateurs.

*Les Travailleurs de la mer* se composent donc de deux éléments superposés : du drame, dont les émouvants épisodes et les splendides descriptions appartiennent en entier à M. Victor Hugo, et des accessoires, grossier placage, suppléments postiches, marqueterie

mal ajustée, exécutés par des vaudevillistes en vacances.

Citons quelques-unes des drôleries qui sont attribuées à tort, nous le croyons, à M. Clairville :

" Des nombrils monstrueux creusent les nuées."

" Gilliatt se tourna, et dit à l'éclair : Tiens-moi la chandelle."

" Paris heureusement n'a pas encore fait son entrée dans les Anglaises."

" On ne la voyait plus le matin, au coup de canon du point du jour, faire une révérence et dire au soleil levant : "*Bum ! jour ! donnez-vous la peine d'entrer.*"

Voici un vrai bijou, une sorte d'amphigouri où les mêmes mots répétés et tombant les uns sur les autres en cascade produisent l'effet le plus singulier :

" Cette lumière est un foyer : ce foyer est une étoile ; cette étoile est un soleil ; ce soleil est un univers ; cet univers n'est rien. Ces univers, qui ne sont rien, existent. En les constatant, on sent la différence qui sépare être rien et n'être pas."

C'est à un vaudevilliste très-lettré que M. Victor Hugo est redevable, dit-on, de ces jeux de mots latins :

*Turba, turma.—Amant alterna catenæ.*

et de ces délicates assonnances :

" Pourriture, c'est nourriture,"

" Le pape ôté et la papauté."

et de cette apostrophe énergique :

" Il prit d'une flaque de pluie un peu d'eau dans le creux de sa main, et dit à la nuée : *Cruche !* "

Tous les collaborateurs étaient convenus de revoir leur travail en commun afin de lui donner un derniers coup de torchon, avant de l'expédier au maître.

Ils se réunirent donc un soir chez Péters. Là, après un souper qu'eût pu dignement présider le docteur Véron, la révision s'est faite au millieu du choc joyeux des verres et des plus bruyants éclats de rire.

Un des convives, le plus animé, le plus lancé, s'arrêta, en parcourant le manuscrit, sur une définition du songe : " Ce n'est pas cela, s'écria-t-il ; il n'a pas compris la chose... Le rêve... le songe ! ! je m'en vais lui apprendre ce que c'est..." Et prenant la plume, il rédigea cette analyse poétique, fantastique, amphigourique, écrite en vrai style apocalyptique :

" Les choses sombres du monde ignoré deviennent voisines de l'homme, soit qu'il y ait communication véritable, soit que les lointains de l'abîme aient un grossissement visionnaire ; il semble que les vivants indistincts de l'espace viennent nous regarder et qu'ils aient une curiosité de nous, les vivants terrestres ; une création fantôme monte ou descend vers nous et nous côtoie dans un crépuscule ; devant notre contemplation spectrale, une vie autre que la nôtre s'agrége et se désagrége, composée de nous-même et d'autre chose ; et le dormeur, pas tout à fait voyant, pas tout à fait inconscient, entrevoit ces animalités étranges, ces végétations extraordinaires, ces lividités terribles ou souriantes, ces larves, ces masques, ces figures, ces hydres, ces confusions, ce clair de lune sans lune, ces obscures décompositions du prodige, ces croissances et ces décroissances dans une épaisseur trouble, ces flottaisons de formes dans les ténèbres, tout ce mystère que nous appelons le songe et qui n'est autre chose que l'approche d'une réalité invisible.

" Le rêve est *l'aquarium* de la nuit."

Quand le rédacteur de cette définition abstruse, incohérente, inin-

telligible et folle en eut achevé la lecture, tous les convives se levèrent d'un bond, et, lui sautant au cou : " Tu peux dire, s'écrièrent-ils d'une seule voix, *Exegi monumentum*, et le maître sera content... Merci pour lui, merci pour nous...."

Trêve de plaisanteries ; laissons de côté cette collaboration, et parlons sérieusement.

*Les Travailleurs de la mer* sont une œuvre bizarre ; mais toute bizarre qu'est cette œuvre, elle atteste une vigueur qui se révèle dans les moindres détails. C'est tout un monde dont les riches éléments en confusion se heurtent dans un effroyable chaos.

M. Victor Hugo pouvait seul aujourd'hui se permettre cette immense débauche de génie.

Mais comment ne pas déplorer que la puissante fécondité de ce prodigieux esprit, si capable de produire les plus merveilleuses créations, n'aboutisse qu'à de tristes et ridicules avortements !

---

# LA GUERRE
## ET
# LA CRISE EUROPÉENNE.

(Voir pages 8 et 99.)

La conclusion qu'on peut tirer de ce qui précède, c'est que, sur les trois puissances qui gravitent vers l'état de guerre, il y en a au moins deux pour lesquelles ce serait une aggravation extrême d'une situation intérieure déjà difficile, sans compter les périls extérieurs. La temporisation, la paix armée, malgré ses inconvéniens, était bien préférable ou bien moins mauvaise. Quant à la troisième, la Prusse, les inconvéniens et les dangers de la guerre seraient pour elle d'un genre différent ; ils n'en sont pas moins réels ni moins graves. Je ne crois pas devoir tenter de les signaler ici en détail. Ce serait se risquer plus qu'il ne convient dans les régions nuageuses de la politique toute spéculative quant à présent que de rechercher si après quelque temps d'autres puissances n'interviendraient point dans la guerre, quelles pourraient être ces puissances et quelle direction leur immixtion pourraient donner au cours des événemens. Aujourd'hui la situation est trop obscure, elle change trop au gré des incidens pour qu'il soit possible de se hasarder à des prévisions touchant un tel sujet. Les perspectives de l'horizon sont comme les effets du kaléidoscope. Chaque jour pour ainsi dire en montre quelqu'une qui n'est pas celle de la veille. La question romaine ne serait-elle pas soulevée, et la question d'Orient ne reparaîtrait-elle pas, si l'Allemagne et l'Italie étaient en feu ? Quelle serait alors l'attitude de la Russie, qui est fort peu satisfaite

des clauses du traité de Paris de 1856, en vertu desquelles elle est, comme puissance militaire, exilée de la Mer-Noire, et qui a un penchant bien naturel à profiter de toute occasion pour s'affranchir de cette interdiction ? L'Angleterre, qui, sous lord Palmerston, avait érigé en principe, presque en article de foi, depuis 1840, que le maintien intégral de l'empire ottoman était une des conditions nécessaires de l'ordre européen, resterait-elle alors fidèle au système d'abstention totale que depuis un petit nombre d'années elle s'est mise à professer, et dont le roi de Danemark a subi les conséquences ? Et la France, qui a protégé l'Italie, lui a assuré l'indépendance à Solferino et lui a fourni l'occasion de se constituer sur la base de l'unité, que ferait-elle, si les Autrichiens dans le cas même où ils n'auraient pas été les agresseurs, après avoir battu les Italiens qui auraient commencé la guerre et passé le Mincio à leur suite, reprenaient à l'Italie la Lombardie, présent de la France, et franchissaient les Apennins pour menacer Florence ? La guerre, une fois commencée, pourrait donc amener des complications nouvelles et très inquiétantes, bien d'autres même que celles que nous venons d'indiquer, car par exemple la question des principautés danubiennes est aujourd'hui pendante, et il ne faudrait pas la travailler beaucoup pour en faire sortir des difficultés, des causes de conflit. On ne sait pas où la guerre, si elle se déchaînait, pourrait mener l'Europe. C'est une raison puissante pour qu'on la redoute et qu'on s'efforce de l'écarter, s'il en est temps encore.

Mais la guerre serait-elle évitée lors même qu'on parviendrait à retenir cette fois l'élan des armées de l'Italie, de l'Autriche, de la Prusse ? Il est permis de croire que ce ne serait qu'un ajournement, si l'on n'allait pas au-delà dans les voies de la conciliation et de l'affermissement de l'assiette de l'Europe. L'ordre européen, n'ayant plus aucun fondement solide, est à chaque instant à la merci d'un incident, d'un coup de main d'une puissance, des intrigues d'une autre. Les grands états ont lieu d'être constamment sur le qui-vive, les petits états doivent sans cesse trembler ; leurs souverains, le soir en se couchant, ne sont pas assurés de se retrouver le matin à leur réveil la couronne sur la tête.

Un ordre stable n'est possible que sur des bases nouvelles, c'est une vérité reconnue aujourd'hui ; mais on est d'accord seulement sur ce qui peut s'appeler la partie négative du sujet, c'est-à-dire sur ce point que les fondations manquent à l'édifice européen, qu'il est indispensable d'avoir un nouveau traité de Westphalie. Sur ce que seraient ces fondations, sur ce que pourraient être les stipulations de ce traite, l'unanimité fait place au désaccord : chacun a ses opinions qu'il maintient et qu'il garde.

Je n'ai point, Dieu m'en préserve, la présomption de me croire capable d'indiquer ce que pourraient être ces bases nouvelles. Les différens états de l'Europe ont des diplomates qu'ils paient chèrement pour examiner et élaborer les problèmes de ce genre. Ces hauts fonctionnaires ont une belle occasion pour déployer leurs talens et leur savoir-faire. Ils seront sans doute heureux de la saisir. Ils ont dû déjà se livrer à de profondes méditations sur ce sujet. Le public européen attend, disposé à les écouter comme des oracles ; il applaudira vivement si

on lui apporte un arrangement passable, et son suffrage pèsera dans la détermination des gouvernemens intéressés.

Composée comme elle le sera des représentans de sept puissances seulement, à savoir, les trois neutres, la France, l'Angleterre et la Russie, les trois quasi-belligérantes, l'Autriche, la Prusse et l'Italie, et de la confédération germanique, qui est dans une attitude indécise entre les deux catégories, la conférence, qui est officiellement annoncée et au moment de s'ouvrir, n'aura à traiter que certaines affaires désignées d'avance, celles qui ont mis les armes à la main des trois états engagés : les duchés de l'Elbe, la Vénétie, la réorganisation de la confédération germanique. Il était utile que le rôle de la conférence fût ainsi nettement limité, c'est la condition même d'une issue pacifique. Est-ce pourtant là tout ce qu'on peut demander ? Il semble que non. Une fois la guerre écartée, n'y aurait-il pas lieu de revenir à la pensée d'un congrès où toute l'Europe serait représentée, et qui se proposerait la tâche recommandée à l'Europe par l'empereur Napoléon III il y a trois ans, de dresser un acte qui désormais serve de base au droit public de l'Europe ? Pour une œuvre pareille, le concours de tous est indispensable.

Bien plus, les rapports des différens états de l'Europe se sont tellement multipliés, et par conséquent les sujets de discussion tendent tellement à être nombreux, qu'il faudrait à l'Europe une sorte de tribunal international où les différends viendraient se vider et devant lequel seraient traduites les questions à résoudre. Ce conseil ressuscité des amphictyons de la Grèce serait un bienfait pour les peuples, on ne voit même pas d'autre moyen d'assurer le respect dû à l'acte qui aurait été convenu et de soustraire l'Europe pour un long espace de temps au retour de l'onéreux système de la paix armée après qu'on s'en serait affranchi. La tentative d'instituer un pouvoir investi de cette haute prérogative ne serait pas une nouveauté. Dans le moyen âge, la papauté était une autorité arbitrale reconnue par les princes turbulens de ce temps-là et à plus forte raison par les peuples, pour lesquels c'était une providence tutélaire. Les sentences du saint-siége obtenaient, sinon toujours, du moins souvent, l'obéissance et le respect. La base de cette juridiction, c'est que le pape, en sa qualité de vicaire de Jésus-Christ, était le supérieur des rois, à ce point que ceux-ci fussent devant lui de simples justiciables et pussent par lui être dépouillés même du sceptre. Une pareille constitution de l'Europe a fait son temps depuis des siècles, et aujourd'hui on ne peut la mentionner que pour mémoire.

De ce système, tout ce qui peut se recommander de nos jours, c'est la pensée vraie, généreuse et toujours opportune, que la chrétienté est un grand corps où les élémens d'homogénéité sont très vivaces et mériteraient d'être consacrés par une organisation politique permanente. Ce fut cette pensée que reprirent les souverains de l'Europe en 1815 sous l'influence de l'empereur Alexandre. Malheureusement elle fut viciée par les passions réactionnaires qu'on y mêla presque aussitôt. Il en sortit la sainte-alliance, institution remarquable en elle-même, mais qui n'est plus connue de nos jours que par les tendances anti-libérales auxquelles elle s'abandonna. A ce titre, l'impopularité qui s'atta-

che à son nom est pleinement justifiée. Aussi les amis des libertés publiques en Europe s'élevèrent-ils contre elle avec énergie, indignés qu'ils étaient de la compression qu'elle s'efforçait d'établir et de la propagande qu'elle exerçait en faveur de l'absolutisme par des expéditions comme celles des Autrichiens contre le gouvernement constitutionnel en Piémont et à Naples en 1820, et celle de la France en Espagne en 1823. La sainte-alliance fut frappée à mort par la résistance de l'Angleterre, où Canning eut le mérite de la répudier. Il en resta cependant pour les cinq grandes puissances l'usage, bon en soi, de conférer de temps en temps sur les intérêts communs et d'exercer par intermittence un arbitrage général auquel, depuis 1830 et même un peu auparavant, présida le plus fréquemment un louable esprit de modération. C'est ainsi par exemple qu'on intervint en 1828 pour sauver la Grèce de la destruction. En 1856, après la guerre de Crimée, la concorde des grandes puissances, qui avait été détruite par cette lutte sanglante, parut se rétablir plus cordiale que jamais, et on put croire que le concours de tous était acquis à la cause du progrès. Un souffle généreux avait dirigé les délibérations du congrès de Paris; mais ce ne fut que pour un moment. La froideur se mit bientôt entre la France et l'Angleterre. D'autres dissidences éclatèrent entre les états les plus influens. La doctrine de l'isolement devint à la mode. L'Angleterre, en se désintéressant totalement des affaires du continent, y a contribué pour une bonne part.

Envisagée dans son principe, la sainte-alliance répondait à un besoin réel, impérieux même, des esprits, celui de maintenir un lien visible entre des nations d'une même famille, adorant le même Dieu, ayant les mêmes mœurs, professant les mêmes idées, cultivant les mêmes sciences par les mêmes méthodes et se livrant aux mêmes arts, aux mêmes procédés, et d'ouvrir pour ces nations un aréopage auquel le faible pût recourir contre les entreprises du fort. Dans son principe même néanmoins, elle soulevait une objection que saisirent aussitôt les amis de la liberté, parce qu'on leur en donna lieu. Si parmi les peuples chrétiens une autorité positive était constituée, ce serait la monarchie universelle, qui est la proche parente du despotisme universel. La critique du principe de la sainte-alliance que nous venons d'exprimer était particulièrement fondée à l'époque où cette organisation vit le jour. La voix des peuples était étouffée, leurs penchans et leurs vœux n'étaient comptés pour rien. Si l'institution avait jeté des racines profondes dans le sol de l'Europe, celle-ci eût été à la merci de deux ou trois personnages, têtes couronnées ou ministres, qui auraient tenté d'immoler la liberté politique, car à leurs yeux le libéralisme était le mal absolu, une invention de Satan: mais le sol européen se refusa à cette acclimatation d'un despotisme systématique, comme il l'avait repoussé du temps de Philippe II et de Louis XIV. Quand même cette monarchie semblerait avoir plusieurs têtes, du moment que ces têtes seraient d'accord ou ployées sous une domination, il en naîtrait un grand péril: la liberté même de l'esprit humain serait compromise. Elle courrait le risque d'être étouffée sous cette consolidation de la chrétienté, ainsi que la fable raconte que Jupiter, pour se défaire des

Titans, les ensevelit sous ses montagnes. Ce n'est point sans dessein que je prends ce terme de comparaison. Il y a de la nature des Titans dans l'esprit humain. Il est audacieux, il a besoin qu'on le laisse aller à l'escalade de toute chose, même de ce que les hommes auraient été accoutumés à respecter. La destinée de l'homme ici-bas réclame et le progrès des sociétés exige que l'esprit humain soit libre, quelques inconvéniens que cette liberté puisse entraîner. Et si l'esprit humain doit être libre, il faut, pour que cette liberté soit consacrée, que le principe de l'indépendance des états ne soit pas démenti par l'organisation des rapports internationaux.

L'observateur attentif qui de nos jours étudie l'Europe y constate deux nécessités qui semblent s'exclure, mais dont l'incompatibilité n'est qu'apparente : celles d'un certain degré d'unité et de l'indépendance des états.

Il est nécessaire à l'Europe que les relations des états les uns avec les autres soient soumises à certaines règles, à un certain contrôle, et qu'il y ait un droit international positif, tout comme il y a une morale chrétienne uniforme à Londres, à Paris, à Vienne, à Berlin, à Pétersbourg, à Madrid, qui offrent un admirable faisceau de notions civilisées, chacune avec son génie propre. Il est contraire aux intérêts de l'Europe, à sa dignité, à son honneur, que cette partie du monde se présente comme un pêle-mêle de peuples isolés les uns des autres, suivant chacun sa voie à son gré, sans écouter d'autres convenances que les siennes et d'autre loi que son ambition, et sans être responsable de ses actes envers personne.

Le système de l'isolement complet des états et de l'absence de tout contrôle a pour conséquence directe le règne de la force. Ce serait l'écrasement des petits par les gros au mépris des droits les plus sacrés, c'est la démoralisation du droit international. L'Europe alors, cette Europe qui est fière de l'avancement de ses idées et amoureuse du progrès, en reviendrait à une organisation semblable à celle du moyen âge, où les seigneurs indépendans les uns des autres se querellaient sans cesse, opprimaient et désolaient les populations, et, se livrant sans vergogne à l'esprit de conquête, dérobaient tant qu'ils le pouvaient les territoires de leurs voisins, jusqu'à ce qu'ils trouvassent un antagoniste plus fort ou plus rusé qu'eux qui les dépouillât à son tour.

Mais le besoin d'une organisation tutélaire qui fasse respecter les règles d'un droit public adopté d'un commun accord n'est pas le seul qu'éprouve l'Europe, et en faveur duquel il y ait lieu de réclamer. La civilisation ressent un autre besoin égal et parallèle à celui-ci et qui semble en être le contraire, c'est celui de l'indépendance des états et du respect de leur souveraineté. Et ce besoin-là se recommande de l'apostille d'une haute et puissante personne, la liberté. L'unité peut être excellente quand le territoire auquel on l'applique ne dépasse pas certaines limites. Elle est mauvaise quand on veut trop l'étendre. Entre les différentes parties de l'Europe, les liens peuvent être plus resserrés qu'ils ne l'ont été jusqu'à ce jour; mais ils doivent ménager et respecter l'indépendance individuelle des états.

C'est, dira-t-on, un problème insoluble que de faire concorder l'indépendance des états et l'établissement d'un congrès européen

qui serait permanent et exercerait des attributions importantes à l'égard de la communauté; poursuivre un objet pareil, c'est courir après des chimères. Il n'en est point ainsi. La vie des peuples offre dans son cours accoutumé une série de ces prétendues chimères passées dans la réalité. Sans sortir de l'état normal, l'existence des nations, on pourrait aussi bien dire celle des individus, s'écoule sous des influences qui semblent opposées deux à deux et présente ainsi en permanence des aspects qui semblent contradictoires. Il y a en politique l'autorité et la liberté, les droits de la société ou de l'état et les droits de l'individu, la prérogative du souverain et celle des corps politiques. Il y a dans la vie privée le droit et le devoir, le libre arbitre et la soumission aux règles de la morale. Entre ces deux séries de principes, de faits et de convenances, il est impossible de tracer mathématiquement une ligne de démarcation, soit dans la sphère politique, soit dans la vie privée. L'homme sage se comporte cependant de telle façon qu'aucune des deux forces n'attaque l'autre, aucun des deux domaines n'empiète sur l'autre. Les fous s'arrangent au contraire de telle sorte que le conflit éclate aussitôt et que l'empiétement se produise. Avec des hommes tels que Washington et Franklin, l'un du sud, l'autre du nord, jamais la guerre civile n'eût éclaté aux Etats-Unis, parce que c'étaient des sages qui se pliaient aux exigences de la position et comprenaient l'enseignement qui ressort du progrès des temps. Avec les hommes médiocres, ou tourmentés d'une ambition fébrile, qui présidèrent aux destinées de l'Union américaine dans la période antérieure à 1861, la guerre civile a éclaté et a dû éclater. En Angleterre, depuis 1688, la prérogative royale et celle du parlement se côtoient sans se blesser, quoiqu'elles semblent et soient rivales. Voilà bientôt deux siècles que cela dure. En France, cinq ans du règne de Charles X suffirent pour que ces deux mêmes prérogatives fussent en hostilité déclarée et que l'une des deux immolât l'autre.

Supposez qu'après les cents-jours l'empereur Alexandre eût conservé le sentiment libéral qui l'animait quand il était à Paris au mois d'avril 1814, et que ce prince excellent, au lieu d'être, ainsi qu'il l'était, mobile et aisé à entraîner, eût été doué d'une fermeté inébranlable: la sainte-alliance aurait tourné différemment. Les passions réactionnaires auxquelles on s'abandonna eussent été contenues. Au lieu d'être une conjuration de rois pour refuser aux peuples les libertés que ceux-ci revendiquaient justement, elle fût devenue la sainte-alliance des nations autant que des souverains. Les souvenirs de cette institution, qui excite encore de nos jours l'animadversion publique, seraient l'objet des bénédictions des peuples. Dans la conduite des affaires de ce monde, le succès est subordonné bien moins à des règles qui puissent se tracer scientifiquement sur le papier qu'aux dispositions des hommes, à leur aptitude, à leur bon sens, à l'éminence et à l'à-propos de leurs qualités.

Une autre observation qu'il y a lieu de faire, c'est que les phénomènes politiques et sociaux procèdent par oscillations. Les influences qui semblent opposées deux à deux, et qui en réalité sont le complément les unes des autres, prévalent alternativement, parce que alternativement tels ou tels besoins se révèlent avec plus

d'énergie. Or on peut penser qu'en ce moment le besoin du rapprochement est plus fort en Europe que le besoin contraire. La nécessité de s'entendre parle plus haut que la satisfaction de s'en aller chacun à l'aventure en suivant chacun son penchant. On a trop ressenti les inconvéniens du caprice des initiatives isolées pour ne pas chercher à se retremper dans des résolutions communes. En un mot, les esprits sont mûrs pour un congrès qui, sous l'inspiration d'une opinion éclairée, libérale, progressive, travaillerait à mettre fin aux embarras dont l'Europe est obsédée, et poserait les termes d'un nouvel accord plus solide que tout ce qui s'est jamais vu en ce genre.

La coexistence de la souveraineté individuelle des états et d'une certaine unité manifestée par un congrès permanent ou se réunissant après des périodes d'une longueur determinée n'est pas un fait sans précédens. Ce n'est pas seulement le conseil des amphictyons de la Grèce qu'on peut citer ici : l'exemple manquerait d'autorité, il est bien loin de nous, et il avait réussi médiocrement; soit par la disposition du caractère national, soit par l'activité prodigieuse qu'avaient les intelligences, ces petites républiques de la Grèce étaient trop inquiètes, trop turbulentes, pour se prêter à l'observation de règles fixes et pour respecter une consigne. Heureusement notre temps nous en fournit un type bien plus imposant par sa masse, bien plus régulier dans ses formes, bien plus décisif par le succès obtenu : c'est l'Union américaine. L'Union s'est formée du rapprochement d'anciennes provinces détachées les unes des autres, transformées par la glorieuse guerre de l'indépendance en autant d'états souverains et indépendans. La réunion de leurs délégués prit le nom de congrès, qui est réservé aux réunions des envoyés d'états distincts, constitués sur la base de leur indépendance respective. Depuis 1789, date de la mise en vigueur de la constitution actuelle, l'Amérique du Nord a donné le spectacle de deux souverainetés marchant parallèlement l'une à l'autre,—celle de l'Union, représentee par le président, le congrès, la cour des Etats-Unis et l'armée fédérale,—et celle des états, figurée par les chefs électifs qualifiés de l'ancienne dénomination coloniale de gouverneurs, les législatures, les cours et tribunaux et les milices de chacun d'eux. Ces deux souverainetés ont pu de temps en temps se contrarier par occasion, mais de 1789 à 1861 elles n'ont pas eu plus de froissemens qu'on n'en rencontre dans la vie privée, entre de proches parens qui s'aiment, s'estiment et sont cités pour l'harmonie et le modèle qu'ils offrent de l'esprit de famille. Pour qu'il survînt un conflit entre elles, il a fallu non seulement qu'entre le nord et le sud il y eût une différence aussi profonde que celle qui naissait de l'esclavage, admis dans le sud et répudié dans le nord, mais encore que le sud égaré affichât la volonté de perpétuer et d'étendre sur de nouveaux espaces, d'importer même dans le nord, sous une certaine forme cette institution antipathique à l'esprit libéral et égalitaire dont l'Amérique du Nord est la plus parfaite personnification dans le monde. Après une lutte à jamais mémorable, le sud a eté vaincu et a dû se soumettre. L'esclavage est aboli. Cette œuvre accomplie, la souveraineté collective de l'Union,

qu'on avait contrainte à déborder, va vraisemblablement rentrer dans son lit, reprendre son cours accoutumé et ses limites ordinaires, laissant à la souveraineté des états le champ qui lui a appartenu. Ce n'est pas moi qui signale ce modèle à l'Europe, sauf les variations et les restrictions qu'exige le génie de celle-ci. L'idée de reproduire, sous réserves, parmi les nations européennes une organisation semblable à celle de l'Union américaine a été recommandée, il y a vingt ans, par un philosophe illustre qui à la savante analyse dont sont douées les têtes philosophiques unit l'esprit d'invention et de divination qui est le propre des poètes, M. Victor Cousin. Voici ses paroles :

" Un peuple est un grand individu. L'Europe est un seul et même peuple, dont les différentes nations européennes sont des provinces, et l'humanité tout entière n'est qu'une seule et même nation qui doit être régie par la loi d'une nation bien ordonnée, à savoir la loi de justice, qui est la loi de liberté. La politique est distincte de la morale, mais elle n'y peut être opposée. Et qu'est-ce que toutes les maximes inhumaines et tyranniques d'une politique surannée devant les grandes lois de la morale éternelle ? Au risque d'être pris pour ce que je suis, c'est-à-dire pour un philosophe, je déclare que je nourris l'espérance de voir peu à peu se former un gouvernement de l'Europe entière à l'image du gouvernement que la révolution française a donné à la France. La sainte-alliance qui s'est élevée, il y a quelques années, entre les rois de l'Europe est une semence heureuse que l'avenir développera non-seulement au profit de la paix, déjà si excellente en elle-même, mais au profit de la justice et de la liberté européenne *."

Depuis que M. Cousin a écrit ces lignes, le monde a marché plus dans ce sens que dans la direction opposée.

Il y a plus d'une raison à faire valoir en faveur d'une organisation qui donnerait désormais un certain corps à la pensée de l'unité européenne. J'en citerai deux surtout qui me semblent d'un grand poids. La première, c'est que les obstacles d'une organisation de ce genre aurait pu susciter et suscita effectivement aux libertés publiques, quand elle se produisit sous la forme de la sainte-alliance, sont écartés pour le présent et semblent devoir l'être à plus forte raison pour l'avenir. Les peuples maintenant sont hors de page ; ils sont majeurs et s'appartiennent. Le régime représentatif, dont les chefs et les meneurs de la sainte-alliance avaient peur et qu'ils considéraient comme un ennemi, a gagné la victoire, et les rois se sont réconciliés avec lui plus encore, j'en suis persuadé, par vertu et par sagesse que par nécessité. Des tribunes où des hommes courageux font entendre le langage de la vérité sont debout maintenant à Berlin, à Madrid, à Lisbonne, dans la capitale de l'Italie, dans celle de l'empire d'Autriche et même dans celles des différens royaumes ou principautés placés sous le sceptre de la maison de Hapsbourg, à plus forte raison dans tous les états secondaires ou petits de la confédération germanique. Il semble même que le temps ne soit pas éloigné où il s'en dressera une à Saint-Péters-

* Travail sur *Adam Smith*, lu à l'Académie des Sciences morales et politiques en novembre 1848. Voir les *Mémoires* de l'Académie et les *comptes-rendus* de M. Verge.

bourg. Le souverain éclairé qui a brisé les fers des serfs de la Russie aura quelque jour à cœur d'établir cette conformité de plus entre son vaste empire et le reste de l'Europe. Il s'y est acheminé déjà par la création des assemblées provinciales. Avec ces nouvelles conditions de l'existence politique de l'Europe, où la liberté a sa place si bien faite et où elle est dans une position inexpugnable, on ne voit guère comment la reconnaissance d'une autorité collective du genre d'un congrès pourrait ouvrir la porte à la tyrannie, ni comment l'indépendance des états pourrait courir des risques.

L'autre raison se tire de l'apparition du colosse politique qui s'est créé de l'autre côté de l'Atlantique. Les Etats-Unis présentent un groupe admirablement lié de souverainetés, dont la puissance extérieure est formidable déjà, et dont les accroissemens rapides doivent donner à réfléchir aux hommes d'état. Avant la fin du siècle, ce qui est beaucoup pour la durée d'un individu, mais peu dans la vie des peuples, des calculs fort plausibles et que tout le monde a pu lire, sinon faire, montrent que ce sera une agglomération de 100 millions d'hommes. Pour la formation de la richesse, par l'activité, pour l'initiative en tout genre, la moyenne de l'Américain est supérieure à la moyenne de l'Européen. A ces divers titres, 100 millions d'Américains représenteraient un nombre beaucoup plus grand d'Européens. Les Etats-Unis ont été façonnés par une guerre civile de quatre ans au métier des armes, et ils ont fait preuve de grandes qualités militaires. Les citoyens de l'Union savent braver la mort aussi bien que la donner. Ils savent faire à la patrie, à son honneur, à sa grandeur telle qu'ils la conçoivent, les plus grands sacrifices. Dans trente ans d'ici, l'Amérique du Nord sera pour l'Europe une émule qui rivalisera avec elle en toutes choses. Il n'est pas dit qu'elle doive être systématiquement l'ennemie de l'Europe. Il faut croire qu'entre le nouveau monde et l'ancien les rapports seront le plus souvent amicaux ; mais la fierté nationale est grande de part et d'autre, et parmi les vertus de la grande république américaine la modestie et la réserve se font peu remarquer. Elle est sujette à affecter envers les monarchies de l'Europe l'attitude de la provocation et du dédain. Que d'affronts n'a-t-elle pas fait essuyer à l'Angleterre du temps de Jackson et de ses successeurs immédiats ! Et en ce moment sa conduite envers l'Autriche au sujet de l'envoi des volontaires au Mexique n'est pas frappée au coin de la modération. On doit donc s'attendre à ce que, dans un avenir peu éloigné par rapport à l'existence d'une nation, des luttes à main armée éclatent entre l'Amérique du Nord et l'Europe. Pendant ces guerres, qu'il faut prévoir, l'Europe, si elle était divisée et désunie, serait faible et exposée à des échecs désastreux. On y parerait d'avance par l'organisation d'un concert entre les puissances européennes. Ce serait le moyen d'assurer l'équilibre des forces entre le nouveau monde et l'ancien, le moyen aussi de diminuer le nombre même des conflits possibles.

En un mot, quand la nouvelle conférence de Paris aura mené à fin son œuvre de transaction et de pacification, si elle y réussit, on devra considérer que tout n'est pas terminé. Il restera encore à parer aux besoins de l'avenir, besoins pressans qu'on ne pourrait

négliger sans laisser la porte ouverte à de graves complications et à de grands périls. Dans la politique internationale, il n'y a plus de sécurité, et l'avenir est sombre pour toute l'Europe sans exception. N'y a-t-il pas quelque moyen de prévenir les orages et les dangers qu'on a lieu de pressentir? C'est sur ce point que je me suis proposé d'appeler l'attention. Aux arbitres des destinées des états d'aviser et de prévoir: *caveant consules!* C'est de leur propre avenir qu'il sagit.

Michel Chevalier.

Fin.

---

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juillet 1866.

. . . . . . . . . . . .

C'est l'état de l'Allemagne et le travail qui s'y opère que nous devons prendre avant tout en considération. Nous l'avons déjà dit précédemment, à côté de la question allemande la question italienne est aujourd'hui secondaire et épisodique. La question italienne peut être regardée dès à présent comme résolue et close au point de vue des sympathies françaises, car de toute façon la Vénétie sera réunie à l'Italie, et l'indépendance territoriale de la péninsule sera achevée. Au surplus, toutes les fois que la France a eu des affaires en Allemagne, les affaires italiennes sont devenues secondaires pour elle. L'Italie était le luxe et la fantaisie de notre politique; les périls formidables, les menaces terribles ne nous sont jamais venues de là. Nous y luttions suivant les idées des temps, pour des prétentions héréditaires, pour des influences, pour découper des apanages en faveur des branches cadettes de nos dynasties. Depuis François 1er jusqu'à Napoléon, nos grandes affaires, celles où l'existence nationale a été en jeu et a grandi, ont été avec l'Allemagne. C'est là que nous avons vraiment combattu, nous, les batailles de notre indépendance, que nous avons développé la formation et conquis la configuration de notre territoire. Or la politique de la France envers l'Allemagne n'a point été le produit d'un système: elle est née des circonstances et de la nature des choses; une pratique de trois siècles en a fait une politique en quelque sorte scientifique, c'est-à-dire expérimentale. Ce qui a donné à cette politique son efficacité constante, c'est qu'elle ne prétendait point imposer au corps germanique des conditions arbitraires, c'est qu'au contraire elle était fondée sur la nature même de l'Allemagne. Nous n'avons jamais été, à proprement parler, envers les populations allemandes des conquérans et des dictateurs; l'ennemi que nous combattions en Allemagne fut toujours celui qu'une partie de l'Allemagne regardait elle-même comme son ennemi, celui qui voulait absorber dans son pouvoir toutes les forces germaniques: c'était la maison d'Autriche, la maison impériale. L'esprit de race, les divisions religieuses, la géographie, l'histoire, rendaient l'Allemagne antipathique à l'unité de pouvoir à laquelle aspiraient Charles-Quint et ses successeurs. Il y avait toujours dans les états germaniques des résistances

aux tendances unitaires des empereurs de la maison d'Autriche. Pour maintenir son indépendance et sa sécurité, la France n'avait qu'à s'appuyer sur ces résistances, par lesquelles s'exprimait avec une invincible ténacité le libre génie des autonomies germaniques. Aussi les politiques français étaient-ils toujours prêts à soutenir ces efforts d'indépendance, sans s'inquiéter des dissidences religieuses, à une époque où pourtant les questions religieuses exerçaient un si grand empire sur les gouvernements. Une inspiration pratique, qui était comme une voix secrète de la patrie, était toujours là, avertissant tous nos grands hommes, tous ceux qui ont fait la France, et leur apprenant à soutenir en Allemagne les élémens de résistance au pouvoir unique. Ainsi firent Henri IV, Richelieu et Louis XIV. Ainsi voulut faire Napoléon lui-même, qui compromit leur pensée en l'outrant avec son exagération ordinaire, lorsqu'il plaça l'Autriche et la Prusse en dehors de l'ancien empire et forma avec les petits états la confédération du Rhin. Il s'agit aujourd'hui de savoir s'il faut dire à jamais adieu à cette ancienne politique française ; il s'agit de savoir quel sera l'avenir politique de la France en face de la nouvelle Allemagne que le gouvernement prussien entreprend de fonder par la guerre actuelle.

. . . . . . . . . . . . .

Il ne saurait entrer dans notre pensée d'apprécier les fautes de stratégie et de tactique commises dans cette guerre par les généraux autrichiens. Il est possible que même après avoir laissé envahir la Saxe, même après avoir laissé déboucher en Bohême les deux armées prussiennes, même après avoir laissé ces armées opérer leur jonction ; le général Benedeck eût pu ê re vainqueur à Sadowa, si dans un moment critique de la journée, avant l'arrivée du prince royal, il eût lancé sur les troupes hésitantes, ébranlées, du prince Frédéric-Charles, la magnifique réserve de cavalerie qu'il n'a point occupée dans la bataille. Ce qui nous frappe, c'est que les causes des revers de l'Autriche ont été des fautes politiques plus encore que des fautes millitaires. Ce sont toujours les fatalités de l'esprit d'ancien régime qui perdent l'Autriche ; c'est cet esprit qui avait influé même sur la distribution maladroite des commandemens. Un correspondant du *Times* a décrit avec une vivacité pittoresque la physionomie de l'armée autrichienne avant les grands combats. A la peinture du quartier-général, au tableau du général Benedeck entouré de son tumultueux état-major, on croit voir cette frivolité brillante, mêlée d'étourderie généreuse et de fantasque maladresse qui emporte et perd les armées d'ancien régime commandées par des gentilshommes. La cour de Vienne a d'ailleurs commis la faute politique de compter sur les contingens fédéraux, et, ceux-ci, comme on devait s'y attendre, faisant défaut, d'opposer à l'ennemi des forces inférieures. Du jour où elle prit le parti d'avoir la guerre à la fois avec l'Italie et la Prusse, l'Autriche eût dû ne compter que pour mémoire les contingens fédéraux et faire face partout à la Prusse avec ses propres armées ; il était évident en effet que les premiers coups portés seraient décisifs, et que ce n'était que par la victoire que l'on pouvait gagner et utiliser le concours des confédérés. Il importait aussi, comme l'exemple de la cour de Prusse l'a fait voir, de ne point séparer l'action de la politique de celle de la guerre ; il eût fallu que la chancellerie du cabinet autrichien accompagnât le quartier-général de la grande armée. En

somme, ce qui a manqué, ce qui manque à la cause des résistances antiprussiennes, c'est l'unité, la cohésion, la suite, l'énergie concentrée et soutenue, la solidité en un mot, l'application raisonnée et positive, la décision opportune, qui sont les qualités caractéristiques de l'esprit moderne.

Il faut convenir que, si le gouvernement prussien apporte dans ses prétentions une netteté impérieuse, la guerre a été conduite par lui avec une sûreté et une fermeté d'action rares. Derrière le gouvernement prussien, et quelles que soient les défectuosités constitutionnelles de ce gouvernement, il y a un vrai peuple moderne. On sent bien là une nation fécondée par les travaux intellectuels et par les travaux matériels d'une industrie avancée, assouplie à une savante discipline millitaire, et sachant appliquer jusqu'à son armement quelque chose de la précision scientifique. A la façon dont la Prusse a fait la guerre, on voit toute la maturité d'une ambition énergique préparée de longue main, et qui a réduit autant que possible par ses prévisions les chances qui pouvaient lui être contraires. La façon dont la Prusse s'est assuré le succès militaire ne peut manquer de saisir l'imagination des populations allemandes. On attribue au général de Molke le plan de la campagne que les Prussiens viennent de couronner par la victoire de Sadowa; quel que soit le mérite du plan, l'exécution en a paru plus remarquable encore; les généraux, à qui appartient la tactique des combats, ont montré une grande sûreté, et il faut rendre surtout justice à cette armée recrutée de soldats qui savent lire, et dont le plus grand nombre venait à peine de quitter les travaux de la vie civile. L'incontestable prestige qui s'attache maintenant à l'armée prussienne rend plus redoutables les visées de la cour de Berlin. On dit que les conditions que cette cour met à la paix seront modérées; nous craignons que la modération ne soit que dans la forme et l'apparence. Ainsi on assure que les scrupules légitimistes du roi de Prusse le rendront très coulant sur les questions territoriales. Le roi consentirait, dit-on, à laisser aux chefs des petits états leur souveraineté nominale, il laisserait régner tous les petits princes, il ne contesterait point aux états secondaires l'autonomie administrative; mais que deviendrait dans la réalité ce respect des souverainetés nominales? La Prusse, en excluant l'Autriche de la confédération, entend justement éliminer l'influence sur la rivalité de laquelle les petits états étaient habitués à compter pour la protection de leur indépendance. La Prusse veut avoir l'hégémonie diplomatique et militaire de l'Allemagne du nord; disposant des troupes, ne sera-t-elle pas maîtresse en réalité des populations et des territoires? Mais, ajoute-t-on, la Bavière aura dans le sud de l'Allemagne une position analogue pour la direction des affaires militaires et diplomatiques: la Bavière et les états du sud formeront-ils un contre-poids sérieux au groupe du nord, dominé par la Prusse? L'hégémonie prussienne, par sa prépondérance et son prestige, ne fascinera-t-elle point à la longue le groupe du sud? Il y aura, conclut-on, un parlement fédéral représentant de l'autorité de l'Allemagne collective: connaît-on un moyen d'empêcher que la Prusse ne soit en tout cas assurée de la majorité dans le parlement fédéral? La représentation dans ce parlement sera-t-elle proportionnée par le nombre des députés aux populations des divers états? C'est, dit-on, la prétention de la Prusse, et il est évi-

dent que dans ce système la majorité permanente et par conséquent l'omnipotence lui seraient acquises. Réussirait-on, malgré la Prusse, à maintenir un certain équilibre entre les voix attribuées aux divers états ? On n'aurait fait que rentrer dans une fiction que la Prusse n'aurait pas de peine à rompre le jour où elle en serait gênée. Il faut donc en prendre son parti. Si par épuisement l'Autriche se résigne à l'exclusion prononcée contre elle, ou si elle est forcée de la subir par de nouveaux revers au bout d'une résistance prolongée, c'en est fait de l'ancienne Allemagne : la France aura pour voisine et concurrente une Allemagne prussienne.

Pour que la situation nouvelle de l'Allemagne s'établisse formellement, il ne reste plus qu'à recevoir une réponse de Vienne et à savoir si l'Autriche se résigne ou se refuse à la sentence d'exclusion portée contre elle par la Prusse. Cette réponse ne peut se faire longtemps attendre, et les Prussiens semblent vouloir au besoin l'aller chercher à Vienne même. Si le gouvernement autrichien envoyait un refus, la médiation de la France cesserait nécessairement, et les incertitudes actuelles seraient prolongées encore jusqu'au moment où la guerre aurait dit son dernier mot. Peut-être, si l'Autriche continuait la résistance, pourrait-il se présenter encore des occasions où l'intervention de la France aurait lieu de s'accentuer davantage ; mais nous croyons peu à une résolution désespérée de la cour de Vienne : les moyens sérieux de prolonger la lutte semblent lui manquer. Dans cet état de choses, nous ne pensons pas devoir attacher grande importance à l'incident de la cession de la Vénétie. Il ne faudrait point pourtant considérer cette cession comme un expédient demeuré sans effet. L'Autriche, qui a commis la maladresse de retarder à l'excès sa résolution à l'endroit de Venise, a eu cependant le mérite ignoré de prendre cette résolution avant la bataille de Sadowa. C'est deux jours avant le désastre que l'empereur d'Autriche se décidait à céder Venise à l'empereur. Quoi qu'il en soit, les Italiens doivent être convaincus à l'heure présente de l'inopportunité de l'émotion qu'ils paraissent avoir éprouvée à la nouvelle de la cesssion de la Vénétie. La France en tout cas ne pouvait être entre l'Autriche et l'Italie qu'un intermédiaire, et l'Autriche ne pouvait point avoir la pensée d'en trouver un qui dût être mieux venu de l'Italie. Aussi bien l'Italie, qui est sûre d'avoir Venise, quoi qu'il arrive, sera toujours un peu redevable à quelqu'un de cette annexion. Si elle eût accepté l'offre de la France, notre gouvernement, suivant son système habituel, eût appelé les populations vénitiennes à se prononcer par le souffrage universel, et ce n'est point de la France, c'est des Vénitiens eux-mêmes que le royaume d'Italie eût reçu sa dernière province. L'irritation ressentie par les Italiens a quelque chose de puéril, c'est une colère d'enfant gâté ; nous n'y insistons point. Nous ne croyons point que les politiques italiens oublient les services que la France leur a rendus avec un entraînement désintéressé qui est sans exemple dans l'histoire, et dont nous recueillons maintenant cet étrange profit qui s'appelle l'hégémonie prussienne en Allemagne.

# DISCUSSION AU CORPS LÉGISLATIF
## SUR LES DROITS DES HÉRITIERS DES AUTEURS.

PRÉSIDENCE DE S. EXC. M. LE COMTE WALEWSKI.

Paris, juin 1866.

L'ordre du jour appelle la discussion du projet de loi relatif aux droits des héritiers et ayants cause des auteurs, projet amendé par la commission d'accord avec le conseil d'Etat.

LL. EEc. M. Rouher, ministre d'Etat, Vuitry, ministre présidant le conseil d'Etat; MM. Riché, Bayle-Mouillard et Charles Robert, conseillers d'Etat, siégent au banc des commissaires du gouvernement.

M. LE PRÉSIDENT WALEWSKI. La parole est à M. Marie.

M. MARIE n'attaque pas le projet de loi pour ce qu'il dit, mais pour ce qu'il ne dit pas. Partisan convaincu de la propriété intellectuelle absolue et perpétuelle, il ne conteste pas la concession de 50 ans que fait le projet de loi. Ce qu'il lui reproche, c'est d'avoir, dans une question si grave, qui touche à tant d'intérêts sociaux et particuliers, maintenu une situation provisoire.

Est-ce que la question a encore besoin d'être mise à l'étude? Tout ce qui s'est dit, tout ce qui s'est passé, depuis quarante ans surtout, n'a-t-il pas fait la lumière sur la solution nécessaire?

Cependant que fait le projet de loi? Nie-t-il la propriété intellectuelle? Non. L'admet-il? Pas davantage. Seulement il trouve trop étroite la jouissance actuelle de trente ans; il y ajoute vingt autres années. Voilà ce que l'honorable membre ne saurait accepter: c'est ce provisoire qu'on se borne à prolonger.

L'exposé des motifs s'exprime d'une manière dédaigneuse sur la propriété intellectuelle: il n'y a pas lieu, y est-il dit, de changer de caractère temporaire d'une concession faite aux dépens de l'intérêt public.

M. le rapporteur de la commission parle avec plus de respect de la propriété des œuvres de l'esprit; il la couvre de couronnes; il présente les raisons pour et contre, mais en laissant voir de quel côté il penche et de quel côté il voudrait faire pencher la balance. Cependant la majorité de la commission n'a-t-elle pas voté le caractère absolu et perpétuel de la propriété littéraire et artistique? (Oui! oui!)

Le projet de loi est plus discret et plus réservé; mais son silence est significatif. Le mot de propriété, écrit dans les législations antérieures, est efficace.

L'honorable membre n'accepte pas les illustres aumônes qui sont faites à la propriété intellectuelle. A ses yeux, c'est la plus sacrée, la plus légitime de toutes les propriétés. Il ne peut admettre que celui qui a enfanté une œuvre

intellectuelle vive aux dépens de la fortune publique quand il demande le prix de son travail. (Très bien! très bien!)

L'œuvre intellectuelle constitue-t-elle oui ou non une propriété?

M. Portalis disait, en 1839, que c'était une propriété par essence, par nature, par l'indivisibilité de l'objet et du sujet.

En 1861, dans la commission présidée par l'honorable M. Walewski, commission où toutes ces questions ont été examinées avec une élévation qu'on rencontrerait difficilement ailleurs, M. Dupin déclarait que le mot de propriété ne pouvait s'appliquer d'une manière plus juste et plus légitime qu'au droit conquis par l'intelligence. Il ajoutait: "Il n'y a pas lieu de le proclamer, il n'y a qu'à le réglementer."

Soit, qu'on réglemente cette propriété, elle a un caractère propre, une nature particulière et des conditions exceptionnelles qui peuvent nécessiter une réglementation. La réglementer, c'est l'affirmer. (Très bien! très bien!)

Mais allons au fond de la question; recherchons si la propriété intellectuelle est en effet, d'après sa nature et son essence, une véritable propriété.

Quels sont les caractères, les signes, les bases de la propriété matérielle?

La première occupation n'est pas ce qui fonde la propriété; elle est un fait; elle peut même n'être qu'un acte de force; le fait peut renverser le fait, la force peut détruire la force; il n'y a là rien qui touche au droit.

Mais le premier occupant travaille dans ce champ, il y applique son activité, il le transforme, il lui donne une valeur qu'il n'avait pas: alors tout change.

La chose possédée par occupation devient une chose assimilée à l'homme; elle reçoit l'empreinte de sa personnalité, elle lui appartient comme sa personne même. (Marques d'approbation.) Voilà comment on a pu dire de la propriété qu'elle était un droit antérieur et supérieur aux lois. Voilà comment de la propriété personnelle on a pu passer à la transmissibilité; comment la propriété a pu se défendre et triompher des doctrines perverses qui ont essayé de l'anéantir.

Si ces principes sont vrais, ne peut-on point demander si la propriété intellectuelle n'est pas celle qui porte au plus haut degré cette empreinte de la personnalité humaine qui fonde et légitime la propriété?

Ici, il ne s'agit même plus d'une chose que l'homme s'assimile, de quelque chose de préexistant; c'est le résultat de l'activité de l'homme s'exerçant sur sa propre intelligence. L'inspiration, la méditation, la matérialisation de la pensée, la couleur, le style, la science, l'art, tout part de l'homme; c'est l'homme tout entier. Et son œuvre ainsi créée ne lui appartiendrait pas? (Très bien! très bien?)

Non, dit-on. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Toutes les idées sont depuis longtemps dans le monde. Il y a longtemps que les facultés humaines les ont produites, et, grâce à ces idées associées, il s'est formé comme un trésor commun dans lequel tout le monde est libre de puiser, où celui qui puise ne peut pas puiser la propriété. Il pourra bien créer une forme nouvelle; mais cette forme même n'est pas à lui, elle doit revenir à ce fonds commun d'où elle est sortie.

Un honorable sénateur, M. Bonjean, est allé jusqu'à dire: Virgile ne s'expliquerait pas sans Homère.

Racine sans Sophocle et Euripide, Boileau sans Horace, Musset sans Byron et Shakespeare.

Oui, sans doute, les idées humaines sont depuis longtemps jetées dans le monde ; elles se sont associées, et il s'est formé ainsi une agrégation, une force collective où se trouvent le secret et la puissance de la civilisation, qui a permis à l'homme de soumettre à son empire toutes les forces vives de la nature et de transformer la scène du monde. (Très bien ! très bien !)

Mais il y a une grande injustice a trouver dans cette association des idées la négation de toutes ces œuvres intellectuelles qui se succèdent, qui traversent les siècles par leur individualité propre.

Tout est dans tout, a-t-on dit. Oui, comme un poëme est dans les lettres de l'alphabet, comme un tableau est dans la gamme des couleurs, comme une statue est dans le bloc de marbre, comme les secrets de la science sont dans les corps célestes et terrestres. Quoi ! toutes ces magnificences auront été tirées du chaos par l'intelligence, et elles appartiendront à tous, excepté à leur créateur ! Molière, Bossuet, Descartes ont-ils donc trouvé dans le fonds commun leurs œuvres immortelles ?

Virgile ne s'expliquerait pas sans Homère ! Mais comment expliquez-vous Homère ? (Très bien ! très bien !) A qui doit-il ses chants ? Et si vous lui en refusez la propriété, pourquoi lui en accorder la gloire ? (Vive approbation.)

Celui qui a emprunté au fonds commun n'y a ajouté, dit-on, qu'une forme nouvelle. Mais c'est cette forme qui devient sa propriété. La propriété intellectuelle, ce n'est pas la propriété des idées, c'est précisément celle de cette forme que Bossuet, ajoute aux idées qui ont pu en inspirer d'autres avant lui et qui crée un chef-d'œuvre nouveau sans qu'il y ait plagiat.

L'idée est à tous, le trésor commun est à tous ; mais il faut savoir y puiser, y ajouter le talent ou le génie. Le talent et le génie ne sont pas à tous. (Très bien !) Tout le monde peut avoir des idées scientifiques ; tout le monde ne peut pas écrire sur la science. Jetez une idée quelconque dans une assemblée de trois cents personnes ; vous pourrez avoir trois cents discours, vous avez trois cents formes différentes pour la même idée.

C'est la forme individuelle qui crée la propriété.

Racine peut être Racine tout en laissant à Sophocle sa gloire ; Boileau peut être Boileau sans se couvrir du manteau d'Horace. Homère traverse les siècles en conservant sa personnalité. Essayez, même aujourd'hui de lui prendre page : à l'instant on criera au plagiat. Ce cri de la conscience humaine, apres tant de siècles, constate la propriété intellectuelle. (Très bien ! très bien !)

La propriété matérielle n'a pas cette perpétuité qui peut traverser les siècles. Quand on jette les regards sur le sol, c'est à grand'-peine qu'on aperçoit des ruines rappelant le nom de quelques vieux propriétaires. La propriété matérielle est restée sans nom, tandis que la propriété intellectuelle a gardé le sien. Et l'on dit qu'il n'y a pas de propriété intellectuelle ! (Très bien ! très bien !)

Mais, dit-on encore, voyez les législations anciennes et même récentes : a-t-on jamais songé à la propriété intellectuelle, soit pour la proclamer, soit pour l'organiser et la réglementer ?

Le rapport a donné à cet argument un grand développement. Il a divisé l'histoire du monde sur cette question en *siècle de fer*, en *siècle d'airain*, en *siècle d'argent* et en *siècle d'or*.

M. le rapporteur a-t-il bien approfondi cette question de la propriété dans ces temps obscurs, sur lesquels, malgré les infatigables travaux des savants, la lumière n'est pas encore faite ? Est-il bien sûr que, du temps d'Homère, il y avait ou il n'y avait pas une propriété matérielle ou intellectuelle ? Il a sans doute sur cette question des documents que nous ne connaissons pas, mais il peut être permis de s'en défier. (On rit.)

Dans ce siècle de fer même où Homère s'en allait chantant ses œuvres et ne recevant en retour qu'une hospitalité équivoque, s'est-il levé un homme qui ait osé dire : Ces chants sont à moi, je les fais miens ? Non. Pourquoi ? parce qu'antérieurement à toute loi, il y a le droit qui se proclame au moins dans la conscience publique.

Ce sont là ses premières archives ; il s'y conserve jusqu'au jour où il est écrit dans une loi positive. La loi positive peut lui faire gagner quelque chose, il n'y gagne rien comme droit absolu.

Est-ce que ce *sic vos non vobis* même, que le rapport rappelle, n'est pas la flétrissure éclatante du plagiat, du vol intellectuel ? (Très bien ! très bien !)

Qu'importe qu'un droit que nous proclamons comme certain ait été méconnu par les législations du passé ? Parce que l'esclavage a désolé longtemps l'humanité, parce que la cupidité, la cupidité seule l'a maintenu jusqu'à nos jours dans la loi de la nation américaine, est-ce que, le jour où l'Amérique a revendiqué d'une façon éclatante le droit de la liberté humaine, la conscience publique ne l'a pas accompagnée dans cette magnifique revendication ? On ne peut donc pas se faire une arme du silence des lois anciennes à l'égard de la propriété littéraire.

Dans le siècle d'airain, nous rencontrons tout d'abord la découverte de l'imprimerie. C'est là une transformation radicale de la propriété intellectuelle. Comment donc se fait il, dit l'honorable rapporteur, que la loi n'ait pas fixé, dès-lors, sur la pensée devenue saisissable, un droit également saisissable et transmissible ? Parce que l'imprimerie, cette invention presque divine, cette boîte de Pandore, comme dit le rapport, qui permet à la pensée de se développer, les gouvernements en ont eu peur ; ils se sont demandé si la pensée, traversant, grâce à l'imprimerie, l'espace avec sa fière allure et son amour invincible de la liberté, n'allait pas troubler les consciences, enseigner aux peuples ce qu'ils doivent penser de leurs droits et de leurs obligations. Alors ils ont enchaîné la pensée et l'instrument qui pouvait servir à la répandre.

Il n'y a donc aucun argument à tirer de ce qu'il n'y a pas de loi ancienne qui ait proclamé la propriété intellectuelle. Cette propriété a toujours existé ; elle n'était pas mise en problème. Turgot a dit : "La propriété intellectuelle est la première, la plus sacrée de toutes les propriétés." "L'auteur, disait Diderot, est maître de son ouvrage ou personne n'est maître de son bien." Voilà ce qu'on pensait dans le siècle d'airain. (Très bien ! très bien !

Au reste, n'y a-t-il pas d'autres droits aujourd'hui reconnus qui ne l'ont pas été toujours ? Il suffit de citer le droit de vivre de son travail et de s'enrichir de son indus-

trie. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner du long silence de la loi à l'égard de la propriété littéraire.

Nous arrivons au siècle d'argent (le siècle d'or n'est pas encore ouvert), c'est le dix-neuvième siècle. Voyez, nous dit le rapport, la révolution de 1789 arrive. Certes elle n'est pas indulgente aux privilèges et aux monopoles. Que fait-elle pourtant en faveur de la propriété intellectuelle? Rien. Et qu'a-t-on fait pour elle jusqu'à ce jour? Rien. Elle reste dans un état transitoire. On lui a fait plusieurs concessions, mais elle n'est pas encore élevée à la hauteur d'une véritable propriété. Cela est vrai, la loi de 1793, qui ouvre le dix-neuvième siècle, ne prononce pas le mot de propriété littéraire ou intellectuelle. Mais est-elle aussi muette qu'on le dit sur la question?

Au dix-septième siècle, Corneille et Racine se contentaient de pensions royales; c'est là un régime que nous ne saurions regretter. On voyait alors de grands génies mendier, non dans les rues, comme Homère, mais dans les palais des grands. (Approbation autour de l'orateur.)

La loi de 1793 a reconnu à l'auteur, pour toute sa vie, sur son œuvre, des droits exclusifs que personne ne peut ni contester ni modifier. N'est-ce pas là le véritable caractère de la propriété? Elle a fait plus, elle a attaché aux droits de l'auteur le principe de l'hérédité, hérédité de dix ans seulement, il est vrai, mais qui, à côté de la libre disposition, constitue déjà le second caractère essentiel de la propriété.

Mais les idées marchent, ce qui était obscur s'éclaircit, et en 1810, on fait un pas de plus en faveur de la propriété intellectuelle. Non-seulement on accorde la jouissance viagère de l'auteur, mais on l'accorde à sa veuve, et l'on étend à vingt ans le terme de dix ans fixé par la loi de 93.

En 1854, nouvelle loi qui, en confirmant la jouissance viagère de l'auteur et de la veuve, porte à trente ans le droit des héritiers.

Ainsi, de 1793 à 1854, l'hérédité est demeurée un principe, et, de plus, les droits des héritiers ont progressé de dix à trente ans! Aujourd'hui, le projet de loi propose une nouvelle concession de vingt années et porte le droit des héritiers à cinquante ans.

Mais ce n'est pas encore la perpétuité; vous en approchez, mais sans vouloir y souscrire, et c'est la perpétuité que nous demandons.

Vous consentez à accorder cinquante ans; pour le plus grand nombre des auteurs c'est la perpétuité. Ajoutez aux cinquante ans que vous accordez une période moyenne de vingt années pour la vie de l'auteur après la publication de l'œuvre, cela fait soixante-dix ans. Les œuvres qui après soixante-dix ans écoulées vivront encore seront recherchées avec empressement et constitueront une fortune dont il n'est pas juste que la famille de l'auteur puisse être dépouillée. Autrement les éditeurs s'enrichiraient, et les descendants de l'homme de génie qui les aura créés seraient déchus de tous droits.

Le rapport de 1791 déclare la propriété intellectuelle la plus sacrée, la plus inattaquable et la plus personnelle qui existe.

Le rapporteur de la loi de 1793, Lakanal, et plus tard Portalis, ont tenu le même langage. L'empereur a dit: "L'œuvre intellectuelle est une propriété comme une maison. Celui qui l'a produite ne peut en être dépouillé que par voie d'expropriation pour cause d'utilité publique." C'était professer une

doctrine pleine de sagesse. Mais nous voulons de plus que cette doctrine ne reste pas sans puissance et sans application. C'est dans cette pensée qu'avait été formée la commission de 1865 dont notre honorable président fut le chef.

Qu'est-il sorti de cette commission ? de magnifiques discours, en tête desquels il faut placer celui qui fut prononcé à l'ouverture de ses travaux. (Marques d'assentiment.) Il en est sorti en outre, un projet aux termes duquel, cinquante ans après la mort de l'auteur, tout le monde pouvait reproduire les œuvres publiées de son vivant, mais en payant une certaine redevance ; c'était un essai de conciliation entre le droit privé et le domaine public.

Tous les faits, toutes les autorités que j'ai cités sont de nature à prouver que la propriété intellectuelle doit être perpétuelle. Les concessions temporaires ne lui suffisent plus. On semble ainsi lui faire grâce, lui faire l'aumône. Il faut, au contraire, consacrer en elle un droit, le plus sacré de tous les droits, celui de vivre de son intelligence. (Très bien ! très bien ! autour de l'orateur.)

Mais que parlez-vous, dit-on, de propriété intellectuelle ? La propriété a deux caractères : la possession exclusive et la transmissibilité.

Or, dans le domaine intellectuel, vous n'avez pas la possession exclusive de votre ouvrage ; quand vous le publiez, vous le vulgarisez ; tout le monde s'en empare et en jouit avec vous. Voilà l'argument. Avec ce raisonnement, il faudrait nier non-seulement la propriété perpétuelle, mais encore la propriété temporaire. En effet, pendant cinquante ans, pendant soixante-dix ans, l'auteur et ses héritiers jouiront exclusivement ; pourquoi dès lors la possession exclusive ne pourrait-elle exister aussi bien pendant cent, deux cents, trois cents ans, éternellement enfin ? Pourquoi ce que vous trouvez bon dans le système de la temporanéité serait-il mauvais dans le système de la perpétuité ?

Le même raisonnement peut s'appliquer à la transmissibilité. Pendant cinquante ans, pendant soixante-dix ans, l'auteur et ses héritiers, pourront vendre et transmettre. Ne retrouvez-vous pas là toutes les manifestations qui existent dans la propriété matérielle ? Logiquement, rationnellement, il est impossible de trouver une différence.

On dit que la transmissibilité ne pourra pas avoir lieu pour la propriété intellectuelle dans les mêmes conditions que pour la propriété matérielle. Un propriétaire vend un champ, l'acquéreur en fait ce qu'il veut ; mais l'acquéreur du livre pourra-t-il le modifier ? Non, il faudra que le livre reste tel qu'il est.

Que transmet l'auteur ? L'auteur transmet ce qu'il a ; quant à l'acquéreur, il respectera la forme de l'œuvre, parce que c'est son premier intérêt. Il ne se trouvera pas une main sacrilége pour morcéler, amoindrir et dénaturer les œuvres du génie. (C'est vrai ! — Très-bien !)

Quelques mots maintenant sur l'intérêt général. Il y a deux sortes de propriétés ; la propriété matérielle et la propriété intellectuelle. La société ne se préoccupe pas ou se préoccupe peu de la propriété matérielle ; elle laisse aux intéressés le soin d'en disposer à leur gré, selon leurs caprices : le droit d'user et d'abuser.

La société se préoccupe au contraire de la propriété intellectuelle parce que l'œuvre créée n'est pas seulement importante pour son

auteur, elle intéresse la société tout entière. N'est-ce pas grâce aux œuvres enfantées par le génie que notre pays a marché le premier dans les voies de la civilisation ? C'est par là que nous avons su prendre et garder le premier rang dans le monde. (Très bien ! très bien !)

De ces deux propriétés, quelle est la plus protégée ? Apparemment la propriété intellectuelle, qui intéresse la grandeur même de la nation ? Nullement, et au lieu de lui reconnaître un droit, on dit à celui qui fait la gloire de son pays : On va vous donner l'aumône. Est-ce juste ? Est-ce acceptable ? La raison ne se révolte-t elle pas contre une pareille situation ?

Oui, sans doute, le premier mobile des écrivains, des artistes, doit être le sentiment de la gloire ; mais si à la gloire peuvent se rattacher quelques avantages matériels, faut-il craindre que le génie n'abandonne son œuvre, ne rêvant plus qu'une caisse bien remplie ? Il n'en saurait être ainsi en France. Il y a là, d'ailleurs, un droit sacré à respecter et à faire respecter. Ne discutons pas la reconnaissance envers le génie, cela ne serait ni juste ni bon, et c'est pour cela que la loi est mauvaise. (Vive approbation sur un certain nombre de bancs.)

M. EUGÈNE PELLETAN. La propriété littéraire est-elle une propriété ?

Après l'éloquent discours de M. Marie, il reste peu de chose à dire. Cependant, comme membre de la commission et de la majorite de cette commission, l'honorable membre croit devoir apporter dans toute leur étendue et dans toute leur vigueur les arguments qui ont déterminé ses convictions. Il les trouve un peu affaiblis dans le rapport rédigé par un membre de la minorité.

M. NOUBEL. Je demande la parole.

M. EUGÈNE PELLETAN. La propriété littéraire est-elle une propriété ? Doit-elle avoir des prérogatives et les garanties de toute autre propriété ? Là est la question. Or, voici un écrivain qui a médité une œuvre dans le silence du cabinet. Aussi longtemps qu'il la garde en manuscrit, il peut la léguer, il peut même en tirer un bénéfice en en donnant lecture à un auditoire payant, comme cela se pratique en Angleterre.

Ainsi donc la propriété en manuscrit est entière. Sur ce point, pas de contestation. Mais que l'écrivain publie cette œuvre solitaire et stérile tant qu'elle demeure dans son tiroir, qu'il serve, qu'il enrichisse sa patrie et même l'humanité tout entière, qu'elle récompense reçoit-il ? Aussitôt on le dépossède. La propriété change de caractère. Elle sort de sa main pour retomber dans le domaine public. Il y a là un miracle de transformation absolument incompréhensible.

L'écrivain, dit-on, a pris son œuvre dans le domaine commun de l'humanité ; il a eu pour collaborateur l'humanité toute entière ; il y a dans son travail une portion impersonnelle qu'il doit restituer à la communauté.

Soit ; mais si l'auteur a puisé son livre au fond commun, le peintre y a puisé son tableau ; si l'auteur a bénéficié de tous les aïeux de sa pensée, le peintre n'a-t-il pas bénéficié de tous les grands génies qui lui ont enseigné son art ?

Comment méconnaître pour l'un ce que l'on a reconnu pour l'autre ? Sans doute l'homme n'est pas isolé dans le temps et dans l'espace ; il y a une solidarité, une intimité même entre toutes les générations. L'invention de l'écriture a créé la conversation perpétuelle des morts

avec les vivants; par là, chacun échappe au temps, chacun peut agrandir son âme à la grandeur de l'âme humaine tout entière. Voilà le fond commun. (Très bien! très bien!)

Mais quand l'auteur va y puiser, est-ce qu'il le diminue? Pourquoi serait il forcé de restituer la part des morts aux vivants, et de donner son œuvre au public après un certain nombre d'années? Où est le détournement du fonds commun?

D'ailleurs, s'il fallait tenir compte de ce qu'on emprunte au fonds commun, aucune propriété n'y résisterait, pas même la propriété matérielle. N'y a-t-il pas, même dans une usine, une part de fonds commun? Est-ce que les progrès de la chimie, de la métallurgie et de la fabrication n'ont pas profité à ce chef d'industrie? Est-ce que l'humanité tout entière, d'invention en invention, ne collabore pas avec lui?

Le fonds commun est partout, mais il est partout fourni gratuitement. Est-ce que l'homme qui a un champ ne doit rien à la nature et au soleil?

Ecartons donc cet argument du fonds cummun qui est une erreur.

On ajoute: Dès qu'un livre est publié, il échappe comme un son, il se volatilise en quelque sorte dans l'espace, il n'y a rien en lui de saisissable.

On oublie qu'il forme un corps, un corps tangible, dont la loi accorde la propriété à l'auteur sa vie durante, à ses héritiers cinquante ans après sa mort.

On ajoute: ce qui est fait pour l'usage du public devient nécessairement public. Or le livre n'est pas d'un usage privé. Donc la propriété privé du livre doit prendre fin avec sa publication.

Si cet argument avait de la valeur, il faudrait rayer du dictionnaire de la propriété bien des propriétés qui n'ont d'usage que pour le public: par exemple le Jardin d'acclimatation, qui cesserait d'exister le jour où il cesserait d'être ouvert au public.

On dit encore: accepter le principe de la propriété littéraire, c'est se mettre dans la nécessité d'accepter la propriété de toutes les découvertes, de proclamer la perpétuité des brevets d'invention. Il n'y a aucune analogie entre l'invention scientifique et la propriété littéraire. L'invention scientifique n'est qu'une idée, et une idée, en tant qu'idée, ne peut pas constituer une propriété. Pour qu'il y ait propriété, il faut deux conditions: une idée et une forme qui constitue un corps de propriété échangeable. L'invention scientifique peut rendre sans doute un grand service national, qui crée un titre à une récompense nationale: mais elle ne peut pas constituer une propriété, parce qu'on ne peut pas la transmettre.

L'honorable M. Marie a déjà, avec sa magnifique éloquence, répondu à l'objection tirée de la tradition. Il suffit d'ajouter si le siècle d'airain qui a duré jusqu'à la révolution française a été, comme le dit M. le rapporteur, une iniquité, plus cette iniquité aura été longue, plus elle doit être odieuse.

Evidemment la propriété littéraire n'a pu commencer qu'après l'invention de l'imprimerie, que le jour où, multipliés à l'infini, les produits de l'esprit ont pu constituer une valeur échangeable.

Sous l'ancien régime, le travail lui-même était regardé comme un droit domanial que le roi seul pouvait accorder. Voyez les jurandes, les maîtrises, les corporations. La propriété littéraire pouvait-elle alors prendre naissance? A la Révolution, elle nait: ce n'est

encore qu'un petit enfant, mais son acte de naissance est enrégistré. Depuis cette époque, un certain trouble de conscience prend toutes les législations qui se succèdent. La questions est sans cesse remise à l'étude; de nouveaux projets sont soumis aux législateurs; on semble à la poursuite d'une idée toujours en fuite; parce qu'on ne s'adressait pas au vrai principe, au droit de propriété.

Ce principe, l'honorable membre le soutient dans cette circonstance, par amour métaphysique du principe même. Mais cet amour n'est pas sans utilité.

D'abord il faut mettre de l'ordre dans la loi comme dans les faits. On est choqué de cette propriété étrange, qui en est une et qui ne l'est plus, qui s'arrête au manuscrit, qui disparait dans l'impression, qui s'évanouit à la mort de l'auteur, ou qui constitue une héridité à terme, sorte de deuil retribué pour la famille.

Il n'est pas bon de mettre les articles de la loi en contradiction avec les principes et de jeter l'anarchie dans la législation. (Approbation sur plusieurs bancs.)

C'est à ce point de vue que la loi doit être combattue; mais en fait elle donne aux auteurs tout ce qu'ils peuvent attendre, elle donne l'hérédité réelle.

L'honorable membre n'avait pas besoin de la leçon de modestie qui a été donnée ici dans une autre occasion par un des MM. les commissaires du gouvernement. Il sait bien qu'il y a dans une génération bien peu d'écrivains dont les livres leur survivent; à peine par siècle quelques déserteurs réussissent à passer la frontière de leur temps et à se sauver dans la postérité. (Très bien! très bien!) il le sait; il s'en remet au temps du soin de rétablir dans la loi et son titre et son principe.

Dans la commission présidée avec tant de talent par M. le comte Walewski, et dans la bouche de l'orateur ce n'est pas là une flatterie, un mot profond a été prononcé. "Quelqu'un a dit: Prenez garde; si vous reconnaissez le principe de la propriété littéraire, vous désarmerez le gouvernement de sa suprématie sur l'intelligence."

C'est pour cela même que nous réclamons la propriété littéraire. Oui, c'est parce qu'on a nié le droit de propriété littéraire qu'on a pu établir contre la pensée tant de mesures restrictives, censure, colportage, etc., qui n'auraient pas pu être prise si la propriété littéraire avait été placée sur le même pied que toutes les autres propriétés; car alors toutes auraient protesté. (Très bien! très bien! autour de l'orateur.)

Mais il ne faut pas considérer un seul côté de la profession d'écrivain, le bénéfice tiré du travail; c'est là une vue secondaire; l'écrivain a un but plus élevé; il contribue, dans la mesure de ses forces, à l'agrandissement de l'âme humaine, à l'amélioration des sociétés, en développant les sentiments du beau et du vrai. C'est à cet intérêt qu'il doit sacrifier tous les autres. Il faudrait plaindre l'homme qui, en entrant dans la vie intellectuelle, si périble souvent, si glorieuse pour l'homme de génie, ne se dirait pas: Avant tout, je fais avec ma conviction un bail à la vie et a la mort; quelles que soient les circonstances qui me troublent dans mon travail, je les accepte d'avance.

Rousseau disait que l'écrivain devait faire trois vœux; pauvreté, liberté, vérité. (Très bien!)

Pauvreté, c'est trop dire. Si l'écrivain à le droit d'être désin-

téressé pour lui-même, il n'a pas le droit de l'être pour sa famille ; il y a plus ; il ne peut avoir d'indépendance et de dignité qu'à la condition d'une certaine aisance.

La richesse serait pour lui un péril ; elle pourrait exercer une certaine influence délétère sur son esprit ; l'écrivain riche pourrait dire comme ce gentilhomme du siècle dernier : Je pense comme ma terre. Ce qu'il faut désirer pour l'écrivain, c'est *l'aurea mediocritas* du poëte.

La médiocrité a pour l'écrivain de grands avantages ; elle est une garantie de plus pour la sincérité de la parole ; elle met l'écrivain plus près des pauvres et des souffrants ; or, l'intelligence n'existe pas pour venir en aide aux heureux, le bonheur se défend de lui-même, elle doit prendre la cause de ceux qui attendent et espèrent un avenir meilleur. (Vive approbation sur un certain nombre de bancs.)

*A Continuer.*

---

# HYGIÈNE ET AGRICULTURE.

### UN MOT SUR LA TRICHINOSE.

Les craintes exagérées qu'inspirent en France toutes les nouvelles que l'on débite au sujet des trichines n'ont pas seulement pour résultat de ruiner le commerce des éleveurs de porcs et des charcutiers, elles privent surtout les ménages bourgeois d'une précieuse ressource.

Bien qu'il ne faille pas abuser de la charcuterie, viande lourde et de difficile digestion, il est également insensé de s'en priver tout à fait : l'ouvrier parisien qui travaille souvent loin de son domicile, et l'ouvrière qui n'a pas le temps de mettre tous les jours son pot au feu, sont trop souvent réduits, il est vrai, à en faire leur principale nourriture ; mais avoir dans sa maison un jambon, un pâté froid, un saucisson (pourvu qu'il soit de bonne qualité) est une sage précaution de la part de toute famille, qui habitant la campagne ou toute autre résidence éloignée des fournisseurs, se trouve souvent dans le cas de recevoir à l'improviste des visiteurs venant prendre place à la table hospitalière.

En pareil cas le frugal repas que peut offrir le potager ou la basse-cour pourrait être parfois trop léger pour le voyageur affamé, si ce repas n'était tout d'abord relevé par quelqu'un de ces morceaux de résistance, toujours prêts à servir et qui émoussent, comme on le dit vulgairement, la pointe la plus aiguë de l'appétit dévorant des convives.

Le lard entre aussi, comme condiment, dans la composition de beaucoup de sauces et de ragoûts : se priver de ces divers avantages par une terreur exagérée, c'est s'ôter sans nécessité une des grandes ressources de l'économie culinaire, en un mot c'est montrer une pusillanimité ridicule.

On a beaucoup écrit et on a beaucoup parlé sur les trichines ; mais il y a toujours des gens qui se plaisent à effrayer.

Les renseignements suivants nous semblent de nature à rassurer un peu les esprits les plus inquiets :

" Un agronome hongrois écrit à un journal de Vienne que les trichines sont depuis longtemps connues dans son pays comme infectant les porcs.

" Si, malgré cela, dit cet agronome, la maladies des trichines ne se communique pas à l'homme, cela tient à ce que la forte cuisson et le fumage de la viande empêchent cette propagation, et aussi à la circonstance qu'on ne consomme pas la viande qu'on a reconnue comme trichineuse. En mangeant de la viande trichineuse, on éprouve la même sensation que si l'on avait des grains de sable entre les dents, c'est à cela qu'on reconnaît facilement la viande infectée. *

" Cet agronome soutient, en outre, qu'en Hongrie on guérit, dans l'espace de quinze jours environ, les porcs trichineux en leur donnant à manger de la graine de chanvre, et que ces porcs se distinguent des autres par leurs allures farouches et la manie de ronger le bois."

Puisqu'on guérit les porcs atteints de la trichinose, je ne vois pas pourquoi les hommes n'en guériraient pas aussi. Mais il y a mieux à faire encore, c'est d'éviter cette maladie en ne mangeant d'aucune viande suspecte puisque à certains signes on peut la reconnaître et s'en garantir. Pour moi, je crois qu'il faut avec de sages précautions user des choses que Dieu nous a données et que s'en priver absolument par un excès de pusillanimité est aussi insensé que de se livrer imprudemment à des bravades qui accusent une folle témérité.

## L'UTILITÉ DES TAUPES.

Un certain nombre de propriétaires considérant la taupe comme un animal nuisible, s'appliquent à les détruire et souvent même entretiennent à grands frais deux ou trois paysans fainéants dont l'unique office est de délivrer la terre de ces ennemis dangereux. Or, voici qu'un journal savant, le *Cosmos*, reproduit une expérience qui vient d'être faite, et qui met hors de doute les services que la taupe rend à l'agriculture par la destruction des vers blancs, des lombrics, etc., ainsi que par le drainage naturel qu'elle opère.

Dans une commune du canton de Zurich, il s'agissait dernièrement de faire choix d'un taupier, c'est-à dire d'un destructeur de taupes. Un observateur intelligent, M. Weber, a examiné avec soin l'estomac de 15 taupes prises dans les localités différentes; il n'y a trouvé aucun vestige de plante ou de racine de plante, mais des restes de vers blancs et de vers de terre et, si la taupe mangeait des végétaux, on aurait dû en retrouver aussi, puisqu'ils se digèrent plus difficilement.

Non content de cette expérience, il a enfermé des taupes, qu'il s'était procurées à grand'peine, dans une caisse remplie de terre, recouverte en partie de gazon frais; puis il a placé dans la caisse des vers blancs et des vers de terre. Il a constaté que deux taupes avaient mangé en neuf jours 341 vers blancs, 193 vers de terre, 25 chenilles et une souris, peau et os, qui avait été enfermée vivante dans la caisse.

Il leur donna ensuite de la viande crue, coupée en petits morceaux, mélangé d'aliments végétaux; les taupes ont mangé la viande et n'ont pas touché aux plantes. Puis il ne leur donna que des végétaux, et en vingt-quatre heures les taupes moururent de faim.

Un autre naturaliste aurait calculé que deux taupes détruisent 20,000 vers blancs en un an.

Il résulte de cette expérience qu'il faudrait multiplier les taupes plutôt que de les détruire, le seul inconvénient qu'elles présentent étant ces méandres souterrains, qu'on appelle des *taupinières*, qu'elles creusent dans le sol et qu'il est facile de faire disparaître d'un coup de bêche, voire même de quelque coups de pied.

* Il faut pour cela que les trichines soient déjà enkistées; sinon, leur présence ne peut être reconnue qu'à l'aide du microscope.

# L'ÉCHO DE LA FRANCE.

## EXCENTRICITÉS AMÉRICAINES.

## LA CITÉ REINE DE L'OUEST.

I

A quelle époque et par qui l'Amérique a-t-elle réellement été découverte ? Avait-elle été, comme la plupart le croient, trouvée et perdue avant le voyage historique de Christophe Colomb, puis perdue et retrouvée une seconde fois comme quelques auteurs le supposent ?

Guillaume Postel, né en 1510, a écrit dans sa *Charte géographique* les lignes suivantes, au sujet de Terre-Neuve et des îles adjacentes: " Ces pays, à cause de leurs pêcheries fructueuses, étaient visités par les Gaulois il y a plus de seize cents ans, mais on les a abandonnés parce qu'ils étaient incultes et inhabités." Tout en faisant la part de l'imagination dans cette légende gauloise ou française, mise en avant à une époque où les découvertes des Anglais Hawkins et Gilbert étonnaient le monde, n'y aurait-il pas quelque chose de vrai ? Les hommes du Nord ont eu aussi leur légende sur l'Amérique. Pourquoi n'ajouterions-nous aucune foi aux manuscrits islandais, qui racontent qu'en 986, Biarne Hierulfson, parti d'Islande pour rejoindre son père au Groënland et poussé au sud-ouest par une tempête, découvrit de basses terres qui pourraient être le cap Cod ? Henri Thoreau, le naturaliste américain qui a exploré le cap Cod, assure que ces parages ont précisément l'aspect décrit dans une chronique d'Islande, suivant laquelle Thorfinn, en l'an 1007, sa femme Gudrida, et plusieurs Scandinaves ou Norses de distinction, firent voile dans cette direction sur trois vaisseaux approvisionnés de bétail vivant et abordèrent à des déserts (*Or Œfi*), sur une plage qu'ils nommèrent *Furdu-Strand-ir* ou *rivage prodigieux*, tant ses baies et ses dunes de sable leur parurent s'étendre au loin. Bancroft s'étonne que les *sea-kings*, (rois de la mer scandinaves) n'aient pas visité les côtes du Labrador, mais il n'a pas retrouvé de traces positives de ce fait. Il est tout naturel que les preuves manquent à cet égard : cette époque est quasi-fabuleuse, si on la compare au siècle de Co-

lomb; mais, soit que l'existence d'un monde occidental fût une idée conçue *à priori* ou le souvenir de voyages antérieurs, il est certain que de nombreux fragments des poëtes et de nombreuses et antiques prophéties indiquaient à Colomb la route qu'il a suivie.

Les traditions conservées par certaines tribus des Indiens d'Amérique pourraient nous éclairer; mais, pour en chercher la clef, il faudrait un siècle plus appliqué à poursuivre la science que la richesse, et si ce siècle-là est jamais inauguré dans le nouveau monde, y restera-t-il encore des Peaux-Rouges? Des croyances religieuses identiques à celles de l'ancien monde s'expliqueraient chez ces peuplades par l'hypothèse biblique que les Indiens rouges viennent de l'Asie centrale et ont apporté leur traditions avec eux; mais, si on examine comment cette émigration a pu se faire, on y voit bien des obstacles, et le caractère essentiel de la race rouge elle-même n'en est pas le moindre. La ressemblance de son et de signification, entre certains mots de la langue des sauvages et certains mots de quelques langues de l'Orient et de la vieille Europe, peut n'être qu'une coïncidence purement fortuite: toutefois en est-il de même lorsqu'il s'agit d'un enchainement d'idees et de tout un ensemble de récits? Au nord du Missouri, une tribu, aujourd'hui à peu près éteinte, celle des Mandans, conserve la tradition d'un déluge dans lequel auraient péri tous les habitants de la terre, à l'exception d'un seul homme sauvé dans un canot qui vint s'arrêter au sommet d'une haute montagne, et dans cette tradition la colombe joue son rôle biblique. Quels chrétiens inconnus ont appris aux Mandans cette histoire du déluge universel? Le professeur Longfellow, à l'occasion de son poëme indo-américain d'*Hiawatha*, a été accusé d'avoir emprunté sa chronique supposée à l'Edda de la Finlande, tant les ressemblances entre l'époque scandinave et *Hiawatha* sont fréquentes et frappantes; mais il s'est justifié de ce prétendu plagiat en publiant les légendes indiennes du recueil de Schoolcraft. C'est maintenant aux savants d'expliquer comment les légendes finnoises y peuvent avoir pénétré chez les tribus les plus reculées de l'ouest de l'Amérique.

Les croyances communes aux Indiens et aux chrétiens ont paru à Le Clercq assez nombreuses et assez significatives pour lui faire présumer qu'un des premiers apôtres avait porté ses pas jusque sur le sol américain. Il est cependant probable qu'on ne saura jamais quel est celui qui, selon l'expression du docteur Johnson, livra un hémisphère à la curiosité et à la cruauté des Européens. Répétons néanmoins, à l'honneur de Christophe Colomb, qu'en partant pour ses découvertes, il était guidé par des pensées plus philosophiques et plus héroïques que l'espoir de conquérir de l'or: mais que dirons-nous du nom qu'a reçu le nouveau continent? Est-ce une dérision du destin qui, au lieu du nom de Colomb, lui a imposé le nom d'Améric Vespuce, le plagiaire, le pirate, le trafiquant d'esclaves? Etait-ce là un oracle annonçant que les marchands de chair humaine et les flibustiers se donneraient libre carrière en Amérique? Il est regrettable qu'on n'ait pas choisi quelque nom sonore tiré d'un des dialectes indiens! "Ces noms expriment en général les harmonies de la nature, le bruit de la pluie et du vent, le chant des oiseaux ou le cri des habitants de la forêt: Okoni, Ottawa, Monongahela, Natchez, Sawk,

Chattahoutchi, Oronoco, Miami, Saginaw, Chippewa, Oskosh, Walla-Walla ! voilà les noms qu'avant de disparaître, les Indiens lèguent aux provinces des Etats-Unis ! etc., etc." Ainsi s'exprime Walt Whitman dans ses périodes cadencées, et sa pensée s'accorde avec la disposition des Américains actuels à reprendre autant que possible les noms indiens. Déjà la législature de l'Ohio a rendu leurs anciens noms à deux de ses fleuves.

C'est une erreur de croire que les Indiens ont purement et simplement disparu devant les blancs, sans laisser des indices du mélange des deux races. L'élément indien a introduit un nouveau levain dans la masse des populations qui lui ont succédé. La première colonie qui, selon quelques historiens, se soit établie dans l'Amérique du Nord y compris Virginie Darc, premier enfant blanc né dans cet hémisphère, s'est incorporée aux indigènes et a été absorbée par eux, s'il faut en croire les traditions locales*. Les colonies subséquentes ont toutes eu plus ou moins à subir une fusion avec les Indiens. A chaque pas, les blancs ont eu à rencontrer les sauvages, et plusieurs générations se sont pour ainsi dire infiltrées a travers la race sauvage, qui leur à laissé quelques uns de ses traits rudes et indomptables. Toute colonie qui n'a pas produit ce demi-sang capables de lutter contre les Peaux-Rouges a dû reculer ou périr. Dans le terrible antagonisme où l'homme blanc a fini par rester vainqueur, il a dû être lui-même vaincu sur quelques points, et certes, quand il a pénétré au delà des monts Alleghany sous l'aspect d'un être moitié cheval, moitié alligator ou moitié tortue marine, il ne devait guère ressembler à ce qu'il était en quittant l'Europe. Les légendes des premiers colons du Kentucky, de l'Ohio, du Tennessee, nous laissent l'idée d'une race de géants grotesques : ces géants sont la caricature des Titans grecs et des Wiking scandinaves. Davy Crockett fait sa chambre à coucher des plus hautes branches d'un arbre, prend l'alligator pour son cheval de selle le plus ordinaire, et peu lui importe d'aller à la chasse des ours ou des Indiens, pourvu qu'il chasse. Le capitaine Scott, un vrai Bas-de-cuir, est un si excellent tireur que le raccoon qui l'apperçoit tombe à ses pieds sans lui donner la peine de tirer.

Diverses races européennes se sont succédé dans le nouveau monde comme dans l'ancien. En 1604, les Français trouvèrent, dans l'île de Sable, des prairies où les Portugais avaient fait paître leurs bœufs et leurs vaches plus de soixante ans auparavant. En 1607, Champlain écrivait: " A trois ou quatre lieues au nord du cap de Poitrincourt (dans le pays qui est à cette heure la Nouvelle-Ecosse),

* La colonie de White, dans la Caroline du Nord, s'était établie vers l'an 1587, sous le gouvernement de sir Walter Raleigh. Quand White revint d'Angleterre, l'ile de Roanoke, où il avait laissé les colons, était déserte. Quelques mots gravés sur l'écorce d'un arbre annonçaient, dit Bancroft, qu'ils étaient partis pour Croatan ; mais la saison tardive et les dangers de la mer servirent d'excuse ou de prétexte pour ne pas aller à leur recherche. Avaient-ils péri ? Etaient-ils parvenus à Croatan, et, sous la protection du chef Mantea, s'étaient-ils alliés aux Indiens ? Lawson, dans son *Histoire de la Caroline du Nord*, a émis la conjecture que ces colons, abandonnés par leurs compatriotes ont reçu l'hospitalité chez la tribu des Indiens Hatteras et se sont confondus avec les enfants des forêts. Telle a été plus tard la tradition des Indiens et elle semble confirmée par les traits physiques de cette tribu, dont la physionomie porte à la fois l'empreinte de la race anglaise et de la race indienne. Selon le récit de Purchas, sir Walter Raleigh aurait envoyé cinq expéditions pour découvrir les restes de cette colonie, qui comptait, lorsque White l'avait quittée, quatre-vingt-neuf hommes, dix-sept femmes et deux enfants ; mais on n'en a jamais retrouvé aucune autre trace que les traits singuliers des visages semi-européens de la tribu des Hatteras

nous avons trouvé une croix très-ancienne, toute recouverte de mousse et presque en décomposition, preuve évidente que des chrétiens s'étaient autrefois établis ici." L'élément espagnol et l'élément portugais furent remplacés par l'élément français, mais la Nouvelle-France, à son tour, céda devant la domination permanente de la Nouvelle-Angleterre

Jamais il n'y eut de rêve d'empire plus magnifique que celui qui s'est dissipé lorsque le général Montcalm mourut à Québec. En disparaissant, les Français ont laissé derrière eux, pour rappeler leur puissance des noms tels que ceux de Montréal, la Crosse, la Salle, Dunquerque, Saut Sainte-Marie, Vermont, Fond-du-lac, Frontignac. Dans la région du haut Mississippi, qui était la limite ouest de la Nouvelle-France, notre conducteur se nomme encore *courrier de bois* ou *voyageur*. Le mot *prairie*, si usité dans l'Amérique du Nord, est un mot français.

La course des races qui se sont tour à tour précipitées vers le nouveau monde a ressemblé à ces jeux antiques de la Grèce, où les coureurs portaient à la main des torches allumées et où le prix appartenait à celui qui arrivait au but sans que sa torche se fût éteinte. Dans la course à la colonisation, la victoire n'a pas été aux plus rapides, mais aux pèlerins embarqués sur le petit navire *May-flower* (la Fleur de mai,) dont la torche a jusqu'à nos jours entretenu sa flamme. Quelles admirables aventures ont accompagné les premiers pas des voyageurs de toute nation vers l'ouest de l'Amérique! Cette terre est la terre des héroïsmes inconnus et il ne lui manque qu'un poëte. L'ancien Homère n'a pas eu à chanter des hommes et des hauts faits pareils à ceux qui attendent un Homère à naître. "Sors, dira l'Homère américain, sors du limon du Mississippi, héroïque De Soto, le premier des Européens dont les yeux aient contemplé ce fleuve qui a été ta gloire et ton tombeau ! Eveille-toi, Marquette, dont les coureurs de bois du Michigan invoquent encore le nom, raconte-nous la merveilleuse histoire de ces hommes, prêtres, martyrs, guerriers, civilisateurs, qui firent retentir les forêts vierges de l'Illinois du chant de l'hymne *Vexilla regis prodeunt*, et plantèrent sur les rives du Mississipi la croix qui surmontait les lis de France!" Il faudrait un poëte plus encore qu'un historien pour le récit de tout ce qu'ont accompli dans ces immenses solitudes des hommes tels que Cortez, John Smith *, et ce brillant génie trop oublié La Salle, qui, le premier, a vogué de la source à l'embouchure du *Père des eaux*.

En réalité, l'ancien monde n'avait guère pénétré jusqu'au cœur du nouveau. Les Anglais, les Français, les Espagnols et d'autres nations n'occupaient sur les côtes qu'une zone dont la largeur moyenne ne dépassait peut être pas une trentaine ou une quarantaine de lieues. Le flot européen venait expirer au pied des monts Alleghany ou se perdre au milieu des *bayous* du Mississipi. Les torches des plus hardis coureurs s'éteignaient au souffle du vent des prairies. Le génie de ce continent semble avoir tracé des limites au delà desquelles les peuples et les langues se mêlent et se confondent. Les immenses espaces de l'ouest de l'Amérique reçoivent dans leur sein les Saxons, les Celtes, les Germains et les Gaulois,

* Voir l'histoire romanesque de Pocahontas et du capitaine Smith dans *l'Ecolier* de Walter Scott.

qui s'y modifient et s'y assimilent sans qu'aucun d'eux prédomine sur les autres.

L'Anglais, qui très-probablement se félicite tous les jours d'appartenir à la race qui a produit Shakspeare et Bacon, race qui constitue, selon lui, le *nec plus ultra* de l'humanité, pensera que, de toutes ces nations qui prennent l'ouest pour récipient et s'y versent comme dans une vaste chaudière, il ne peut résulter qu'un *composé* informe, un intrépide amalgame, un fade plum-pudding. Il est cependant certain que ce mélange de races a produit les seules individualités réelles qui aient brillé en Amérique. Les populations du nouveau monde, dépourvues de traits caractéristiques, se trouvent précisément dans les contrées qui les ont reçues directement de l'ancien monde. La Nouvelle-Angleterre a vu naître les Adams, Samuel et John Quincy, Otis et Hancock; *vixere fortes*, — c'était des hommes forts, mais ils se ressemblaient tous. Ils n'étaient tous que des rameaux d'un tronc anglais. Tels furent aussi Washington, Jefferson, Madison et Monroe, dans la Vieille-Virginie: ils étaient de véritables Anglais, et on peut les comparer à des pois sortis de la même cosse. Il en a été de même dans les deux Carolines. Ces symptômes d'uniformité se remarquent dans les villes sur la côte-est des Etats-Unis, mais des signes bien différents se manifestent dans les régions reculées de l'ouest. A cet égard, je veux me borner à esquisser quelques observations faites pendant un séjour de sept années au cœur de ce pays.

## II

Je me rappelle parfaitement à quelle émotion et à quel stransports se livra la cité reine de l'ouest *, lorsqu'on lui annonça qu'elle aurait l'honneur et le plaisir de posséder dans ses murs S. A. R. le prince de Galles. Cet enthousiasme s'explique de la part de républicains peu habitués à de semblables visites, et pour lesquels un prince vivant est un être emprunté aux contes de fées, et tenant ordinairement dans une main l'invisible chapeau de Fortunatus et dans l'autre une pantoufle de verre destinée à quelque Cendrillon. Les citoyens de Cincinnati exécutèrent la contre-partie de la légende de Rip-Van Rinkle, l'Epiménide américain, et se réveillèrent en poussant des *hourrahs!* pour un prince d'Angleterre. Il se retrouva même tout à coup un bon nombre de sujets britanniques ou d'Anglais *dépaysés* qui en jouèrent momentanément le rôle, et dont les aïeules étaient nées au Canada ou qui avaient en Angleterre quelques cousines issues de germain. La cité reine fit les préparatifs d'un bal à cette occasion, et le prince n'avait jamais vu sans doute une salle plus vaste et mieux décorée; nul part il ne lui fut fait un accueil plus cordial. Plus tard, les Cincinnatiens lurent d'abord avec indignation, puis avec un sourire, les sarcasmes du correspondant spécial des journaux anglais, qui avait voyagé à la suite du prince et rendu compte de cette

* La plupart des villes d'Amérique sont désignées sous deux noms: ainsi Boston est l'Athènes américaine. New-York est Gotham, Philadelphie est la ville de l'amour fraternel. Baltimore est la cité monumentale. Washington est la cité des magnifiques perspectives, et Cincinnati est la reine de l'Ouest. Son nom de Cincinnati, pluriel de Cincinnatus, lui vient du célèbre club formé aux premiers jours de la république et auquel appartinrent Franklin, Washington et les principaux personnages de cette époque: ils avaient, comme Cincinnatus abandonné leurs travaux des champs pour prendre les armes, et, la guerre finie, ils comptaient, comme l'illustre Romain, retourner à leur charrue.

fête, sarcasmes basés sur l'absence des cravates blanches et des habits à queue de morue. "Les hommes, disait d'un ton bourru, ce correspondant spécial se sont montrés dans leur déshabillé ordinaire du matin." Que ne se plaignait il de ne les avoir pas vus coiffés et poudrés à l'oiseau royal, le tricorne sous le bras, avec des jabots et des manchettes de dentelle, des vestes de brocart et des souliers à boucles? Ils avaient endossé leurs costumes de soirée, dont la cravate blanche et l'habit à queue de morue n'ont jamais fait partie. Tout autre costume eût été un travestissement et une preuve d'affectation. O correspondant spécial trop délicat, vous auriez dû vous souvenir que le docteur Livingstone ne s'est point scandalisé à l'aspect d'un monarque africain en grand uniforme national, uniforme dont le seul et unique ornement est... une pipe!

Dans cette fête, le prince et son entourage se montrèrent d'une affabilité parfaite. "Qui aurait pu croire, dit le duc de Newcastle avec un malicieux sourire, que des républicains tels que vous ressentiraient tant de joie à la vue d'un des représentants du système monarchique? — Oh! répliqua un de ces démocrates, c'est que nous ne vivons pas assez près du soleil de la royauté pour voir ses taches." Il avait été convenu que dans tous les bals de ce genre, les dames qui devaient danser avec Son Altesse Royale seraient désignées d'avance et presque partout on avait choisi pour cet honneur celles dont les maris ou les pères occupaient de hautes fonctions publiques. A New-York, il se trouva, pour danser avec le prince en vertu de ce droit, tant de dames d'un âge mûr, qu'un calculateur trop exact découvrit que, en supputant les années des danseuses du prince à New-York, on arrivait à un total de neuf siècles. A Cincinnati, les commissaires du bal décidèrent que leur choix ne serait dicté que par la beauté. Infortunés commissaires! à quelles malédictions, à quelles haines, à quelles vengeances ils s'exposèrent de la part des prétendantes rejetées de la liste! Quelle responsabilité que d'avoir à décider quelles sont les huit ou dix plus jolies femmes d'une ville de deux ou trois cent mille âmes!...

Parmi les charmantes danseuses du prince, il en était une dont le grand-père s'était établi dans le pays une cinquantaine d'années auparavant, lorsque quelques huttes en planches (*loghouses*) s'élevaient toutes là où s'élève aujourd'hui la plus grande et la plus riche des villes de l'ouest. Ce colon, devenu pauvre dans sa vieillesse, eut le projet de vendre un terrain de pâture, que sa femme lui avait apporté en dot, et dont il n'aurait pas pu tirer plus de deux shillings l'acre. Aux premiers mots qu'il en dit à sa femme, elle eut les larmes aux yeux et répondit qu'elle tenait trop à ce lopin de terre, qu'elle croyait entendre encore les clochettes des troupeaux de son père qui broutaient cette pâture, et que c'était là le seul lien qui la rattachât aux souvenirs du passé. Le mari ne parla plus de vendre. La conservation de cette propriété par piété filiale ne tarda pas à être récompensée. Un an ou deux après commença la grande émigration vers l'ouest; Cincinnati en devint le centre, et, avant la mort du vieillard et de sa femme, la pâture, dont une raison sentimentale avait empêché la vente, acquit une une valeur de près d'un million de dollars ou cinq millions de francs. Cette valeur augmenta de beaucoup encore, parce que ce terrain

se trouva au milieu même de la ville et produisit une immense fortune pour chacun de leurs descendants, y compris l'aimable jeune fille choisie pour danser avec l'héritier du trône d'Angleterre.

Le vieillard dont je viens de parler était devenu légiste, puis magistrat, et, un jour, un jeune homme se présenta chez lui pour prendre des leçons de droit, leçons qu'il proposa de payer en servant de clerc pour copier des rôles de procédure, des assignations, etc. Satisfait des manières du jeune homme, le juge y consentit. Cet élève se nommait Nicolas Longworth; son père avait été riche; mais, à l'époque de la guerre de l'Indépendance, ayant pris parti pour le roi Georges III, ses propriétés avaient été confisquées, et il n'avait guère pu laisser à son fils d'autre fortune que sa bénédiction. Dans ses courses à la recherche d'un meilleur avenir, le jeune homme s'était embarqué sur un des bateaux plats de l'Ohio, et il y payait son passage par le travail de ses bras. C'est ainsi qu'en 1821 il arriva à Cincinnati, portant à la main le paquet qui composait son unique héritage, et entra dans la maison de bois, où il trouva l'accueil mentionné ci-dessus. Après avoir étudié le droit pendant quelques années, il exerça à son tour la profession d'homme de loi et se fit des clients. Les contrées de l'Ohio étaient, à cette époque, inondées d'une foule d'aventuriers, de *squatters*, de bohémiens, de *demi sangs* venus on ne sait d'où, mais tout d'une profonde ignorance et souvent d'une perversité non moins incurable. Ce monde-là promettait d'assez abondantes moissons à un homme de loi, quoi qu'un missionnaire pût penser de gens parmi lesquels Jésus Christ n'était quelquefois pas même connu de nom. La première plaidoirie de Longworth fut en faveur d'un méchant garnement qui avait volé un cheval. Il le défendit si bien, qu'il le fit acquitter. Au sortir du tribunal, son client lui exprima le regret d'être sans argent pour le payer. " Je ne pssède au monde, lui dit-il, qu'un vieil alambic à whisky et, ajouta-t-il tout bas, *le cheval*, " Longworth lui répondit : " Vous ferez bien de garder le cheval pour l'enfourcher et vous éloigner au plus vite." Le voleur suivi le conseil de son avocat, après lui avoir dit où il trouverait l'alambic. Longworth ne pensa que plus tard à cet alambic et le trouva aux mains d'un colon entreprenant, qui en faisait usage dans sa distillerie ; cet homme lui en offrit une somme à payer au bout de l'année, et, comme l'argent lui manqua lorsque vint cette échéance, il proposa, à titre d'équivalent, une parcelle de terre couverte de flaques d'eaux stagnantes. Longworth, désespérant d'être jamais payé de sa créance, finit par accepter ce marché et fut longtemps sans même jeter les yeux sur cette singulière acquisition. Au bout de quelque-temps, les émigrants se dirigèrent vers l'ouest, et Longworth pensa à dessécher son terrain. Peu d'années aprés, on lui en offrit plusieurs milliers de dollars ; mais il jugea que ce terrain vaudrait bientôt autant de million, et son attente ne fut pas trompée. C'est de cet alambic à whisky d'un voleur de chevaux que sortirent les génies bienfaisants qui ont prodigué la richesse non-seulement à Longworth, mais à toute la contrée. Le vieil avocat est mort récemment et a laissé une fortune évaluée à plus de dix millions. Les deux tiers ou même les trois quarts de cette fortune proviennent des

heureux et habiles placements que Longworth avait faits du prix de ce terrain de si étrange origine. Il existait en Amérique des vignes sauvage, dont le raisin, d'un goût exquis, avait été vanté, par les colons de la Caroline au temps de Walter Raleigh; mais on les avait négligées, et ce n'est qu'en 1801, à Asheville, dans la Caroline du Nord, qu'on les découvrit de nouveau, et qu'on les nomma *Catawba*, du nom d'une tribu indienne de ce territoire. Aucuns vignobles ne donnent un meilleur raisin, et Longworth eut l'idée qu'on pourrait en faire du vin excellent. A la suite de quelques expériences favorables, il fit venir d'habiles vignerons de France, n'hésita pas à faire des avances considérables de fonds et couvrit de ceps de Catawba les rivages de l'Ohio.

Le résultat des vendanges de Catawba a permis a M. Longworth de vendre du *vin du Rhin* meilleur que celui qu'on importait de Hambourg, et du *vin de Champagne* aussi bon que celui qu'on achetait sept et huit francs la bouteille à New-York ou à Londres. Il est certes peu de vins qui vaillent le catawba mousseux. Les Allemands, qui forment la masse des émigrants étrangers dans l'ouest, en ont écrit à leurs compatriotes restés en Germanie de telles louanges, qu'une petite armée de *viticulteurs* a quitté les bords du Rhin pour les bords de l'Ohio, et que, grâce à eux, l'industrie de Longworth s'est propagée dans les Etats du Kentucky, de Tennessee, de Missouri et en Californie. Le vin de Catawba finira par remplacer, pour l'Amérique, tous les autres vins. Déjà, aujourd'hui, les Etats-Unis en fabriquent plus de deux millions de gallons. "En introduisant la culture de cette vigne, disait Longworth, j'ai procuré à mon pays un plus grand bienfait que si j'avais payé la dette nationale."

L'homme qui a ainsi enrichi son pays en s'enrichissant lui-même était ce qu'on appelle un personnage excentrique. Il avait une si vive aversion pour les habits neufs que, en dépit de sa fortune, sa famille parvenait difficilement à le décider à se vêtir convenablement. Il fallait, pendant son sommeil, substituer des habits neufs à ses anciens habits usés rapés, qu'on se hâtait de détruire. Un jour, dans son jardin, il fut pris pour le jardinier, et chargé de porter, pour une petite pièce de monnaie, un billet doux à sa propre fille. (Le jeune homme qui lui fit cette proposition a depuis épousé miss Longworth.) Un autre jour, assis sur un banc placé près de sa porte, il attendait un de ses amis, et comme la température était chaude, il s'y endormit en tenant son chapeau sur ses genoux; lorsqu'il voulut le remettre sur sa tête, il en tomba une pièce de cuivre, jetée là par un passant charitable qui avait pris pour un mendiant l'homme le plus riche des Etats-Unis. Il ne donnait rien aux œuvres ordinaires de bienfaisance, mais croyait de son devoir de venir au secours de ce qu'il appelait *les pauvres du diable*. Je lui ai entendu dire un jour: "Il ne manque pas de gens pour faire l'aumône aux bons pauvres, aux saints malheureux; mais qui se soucie des mauvais pauvres, des ivrognes et des vicieux?" Au grand scandale des rigoristes en morale, il distribuait à ces misérables des sommes dont le chiffre s'élevait très-haut. Plusieurs fois par an, il faisait aussi des distributions de pain aux mendiants qui se présentaient à sa porte. Il était en réalité le prince souverain du territoire de Catawba, et la célébration

de la cinquantaine de son mariage surpassa en magnificence la fête offerte au prince de Galles. J'ai échangé, à cette occasion, une poignée de main avec une dame qui, cinquante ans auparavant, avait assisté, en qualité de demoiselle d'honneur, au mariage de Longworth, et était la première personne de race blanche née dans l'Etat de l'Ohio. Le parc de Longworth, qui contraste avec la ville enfumée qui l'entoure et semble une perle cousue aux habits d'un forgeron, était splendidement illuminé pour cette fête: on y était reçu avec une hospitalité digne de l'Orient et de ses merveilles. Longworth est mort de vieillesse, il y a quatre ou cinq ans. et a ainsi terminé doucement une des existences les plus utiles à l'Amérique

Le père et la mère d'Hiram Powers, aujourd'hui célèbre en Amérique comme sculpteur, vinrent, il y a environ quarante-six ans, s'établir à Cincinnati. Hiram pouvait être alors un enfant de treize ans et annonçait d'heureuses dispositions pour les arts mécaniques. On le mit en apprentissage chez un horloger nommé Watson, et, avant d'avoir atteint sa majorité, il était devenu capable d'appliquer à tout son talent de mécanicien, soit qu'il fut question des rouages d'une horloge ou de la machine d'un bateau à vaqeur. Un vieux sculpteur allemand lui apprit à modeler, et il débuta dans sa carrière d'artiste par des figurines de cire, qu'on voit encore au musée de Cincinnati. On cite surtout la *figure* du comédien à la mode, Alexandre Drake. Un soir, au théâtre où il devait chanter une chanson en vogue, le rideau se leva et on vit M. Drake; mais il ne fit entendre aucun son et ne parla ni ne remua. L'auditoire impatienté se mit à siffler, et il fallut baisser la toile; et on la releva une seconde fois, le chanteur était toujours immobile et muet; on en conclut qu'il était ivre. Le tapage recommença, et il fallut annoncer au public que c'était là un Drake de cire. La renommée de cette figure en cire attira dans l'atelier d'Hiram la visite du plus fameux critique de la presse de Cincinnati. Cet habile appréciateur des arts admira la pose et la vérité de l'ensemble du personnage en cire; mais il en blâma quelques détails comme manquant de vie, découvrit que les deux côtés du nez n'était pas égaux, et que la tête était plus grosse que celle de l'original. Lorsqu'il eut fini de discourir et de critiquer, Drake lui-même, qui s'était substituée à sa copie, n'eut qu'à faire un geste et à éclater de rire pour le refuter... Le triomphe d'Hiram Powers était complait.

Quand Mrs Trollope, la mère de l'auteur du *Docteur Thorne*, alors jeune et belle, vint à Cincinnati, un de ses compagnons de voyage, un Français nommé Hervieu, peignit et exposa un vaste transparent qui représentait l'Enfer du Dante. Les lampes destinées à éclairer ce transparent firent mal leur effet et cette *exhibition* fut frappée d'insuccès; mais le jeune Powers emprunta cette idée et composa une sorte de diorama effrayant, dans lequel il mit en scène plusieurs des toiles d'Hervieu avec leurs flammes, leurs serpents, leurs démons et autres attributs infernaux. Une décharge électrique, communiquée par la balustrade en fer sur laquelle s'appuyaient les spectateurs, venait s'ajouter aux horreurs de ce Pendémonium, et on assure que ce moyen *naturel* d'augmenter les impressions d'un tableau *surnaturel* a converti plus d'un pécheur. M. Longworth s'intéressa aux premiers es-

sais du talent de Powers, il devint son protecteur et lui fournit les moyens d'aller en Italie pour y compléter son éducation artistique.

Mrs. Trollope, arrivée à Cincinnati en 1828, y passa deux ans. Pour juger du prodigieux effet que la publication de son livre fit aux Etats-Unis il suffit de savoir qu'à cette occasion le vocabulaire américain s'est enrichi d'un mot caractéristique et que les mères américaines menacent leurs enfants de les *trolloper*, s'ils ne se conduisent pas bien. Ainsi pour eux le nom de l'auteur est devenu synonyme de Croquemitaine. Il faut avouer que Mrs. Trollope avait bien grondé et flagellé le jeune Ouest, et on s'explique l'orage qui s'est élevé contre elle; mais, à tout prendre, aucun livre n'a été plus utile à l'Amérique. Elle a retracé les traits les plus grossiers et les plus vulgaires, mais les plus distinctifs du peuple qui l'entourait. On rit encore de l'aubergiste américain qui, lorsque Mrs. Trollope demandait un dîner à part pour elle et sa famille, lui répondit: " Nos manières sont les bonnes manières et nous ne désirons pas les changer pour les manières de l'Europe. " On n'a pas oublié non plus le feuilletoniste en matière de beaux-arts, qui, à la vue d'un tableau représentant Hébé et l'oiseau de Jupiter, s'écria: " Que diable Hébé peut-elle avoir à démêler avec l'aigle américain ? " Mrs. Trollope employa une somme importante à acheter un terrain au centre de la ville et à y construire un bazar dans le but philanthropique d'y ouvrir des magasins tenus par des femmes, ce qui ne s'était pas encore vu dans le pays. Ce projet échoua complètement. Les bâtiments de ce bazar ont depuis servi d'institut éclectique, d'établissement hydropathique et d'école de médecine pour les femmes; ils ont servi aussi une ou deux fois aux réformateurs socialistes pour y prêcher leurs doctrines; mais tous ces essais ont été infructueux, et l'ex-bazar a fini par devenir un hospice pour les invalides et les convalescents de l'armée fédérale.

Les Américains ont pu être irrités contre un livre qui signalait leurs défauts de forme et de fond, mais l'Anglaise qui l'écrivit a cependant laissé aux Etats-Unis des sympathies que son fils n'a pas invoquées en vain*. Franche, généreuse, douée de nerfs *bien trempés*, elle a tout exploré, tout vu, et acquis une connaissance du pays si parfaite, qu'elle a même pu prédire la découverte d'ossements de mammoth, qui viennent en effet d'y être trouvés. Au reste, depuis l'apparition de ce livre les choses ont bien changés. A cette époque une femme douée de talents l'apparition de ce livre, les choses oratoires comme Fanny Wright était mal accueillie dans la cité reine de l'ouest, par la seule raison que c'était une femme; aujourd'hui, à Cincinnati, on ne s'étonne plus de voir des professeurs féminins dans la chaire des cours publics; les femmes y pratiquent régulièrement la médecine, et un tribunal vient d'admettre une femme à y plaider à sa barre.

Des chiffres donneront peut-être quelque idée de ce qui s'est passé en Amérique depuis un demi-siecle environ. En l'an 1800, Cincinnati ne comptait que 400 habitants; en 1810, ils étaient 2,540; en 1820, 9,602; en 1830, 24,851; en 1840, 46,338; en 1850, 115,436; en 1865, ils sont 250,000. La ville de Chicago ne se composait que de 12 familles; elle renferme à cette heure une population de 200,000

* Le *Voyage d'Anth. Trollope aux Etats-Unis* en rappelle les témoignages.

âmes. En 1849, le territoire de Minnesota comptait 4,000 habitants; le recensement de 1860 en compte 170,000. Des jeunes gens et même des enfants ont vu naître et grandir les villes de la Californie et de la Pétrolie, qui contribuent aujourd'hui pour plus de 70 millions au revenu intérieur des Etats-Unis *. Le courant de l'émigration vers l'ouest est devenu un véritable torrent. Le passage à travers l'océan terrestre des Prairies n'offre plus de fatigues et de périls: on y trouve son déjeuner dans des hôtels montés sur roues. Les tomahawaks des Indiens se sont transformés en rails de chemin de fer. Les grands fleuves qui, il y a soixante ans, n'était sillonnés que par des frêles canots et d'informes radeaux, portent aujourd'hui des milliers de palais flottants.

(A continuer.)

* George Washington (alors major de la milice de Virginie) fut envoyé, en 1752, par le gouverneur Dinwiddie, vers le commandant français qui établissait des ports miliaire entre le lac Erié et la rivière de l'O- sur sa route, à travers la vallée des eghany et le comté de Venango, il ne rencontra que des bêtes fauves et des Indiens sauvage. Cent ans plus tard, on ne voyait encore dans ces lieux que deux villes, d'origine hollandaise, sans aucuns ommerce, et où tout semblait dormir. Depuis cinq ans, la découverte d'huile a éclairage dans les profondeurs du sol a tout transformé avec une rapidité magique. La opulation d'Huile-Ville et de ses environs est déjà de plus de deux cent mille habitants. Dans la seule année 1860, le chiffre des habitants de Meadville s'est élevé de trois mille à quinze milie. Des villes qui n'existaient guère que de nom, comme Franklin, Titusville, Pithole, ont aujourd'hui leurs journaux quotidiens, des hôtels, des banques et des théâtres. Cet accroissement est à la fois subit et continu.

---

# ALICE.

(Voir pages 69.)

## X

Ce même jour, lorsque William, Henri et le docteur arrivèrent au port, ils trouvèrent la voiture de lady Eberton qui les attendait; mais la voiture était seule, Alice n'était point venue à leur rencontre. William s'en étonna, et demanda des nouvelles au cocher, qui répondit n'avoir pas vu madame depuis la veille au soir, au moment où elle lui avait donné ses ordres. Bénédict trouva cela tout simple, et Henri se dispensa d'exprimer un avis.

Henri commençait à redouter sa première entrevue avec Alice. Les épreuves terribles qu'il venait de subir, la perte de son bâtiment, la mort de Fergus, les dispositions qu'il avait dû prendre, tant pour assurer le sauvetage des débris du navire et l'évacuation des équipages sur le lieu de destination, que pour régulariser, par les formalités requises, sa situation personnelle, tout s'était réuni pour l'arracher violemment à lui-même et produire, avec la fièvre qui s'était déclarée à la suite de sa blessure, un étourdissement momentané des sentiments intimes. Mais, à mesure qu'il s'éloigna du théâtre de ces douloureux événements, sa pensée se dégagea, son cœur revint à des mouvements plus précis, et l'air lui arriva bientôt, surtout en appro-

chant de Glennaël, plein d'émanations agitantes, de souvenirs et d'images qui, peu à peu prirent un sens, une forme, et lui montrèrent, de nouveau et partout, les traits trop peu redoutés de celle qu'il avait perdue.

Il avait trop présumé de l'amertume que lui avait donnée la certitude de son union avec lord Eberton. Il la jugeait si coupable, qu'il ne se croyait plus susceptible pour elle que d'indifférence, pour ne pas dire plus, et le secret désir d'étaler à ses yeux sa liberté reconquise, n'avait pas peu contribué à lui faire accepter l'invitation de William de venir à Glennaël. Le départ d'Alice, dans les circonstances où il avait eu lieu, l'avait révolté. Le trouble profond de ses idées, lors de leur rencontre à la chapelle du rivage, l'émotion où le jeta sa vue, la demi-obscurité qui régnait encore, l'avaient empêché de saisir les nuances qui devaient donner à cette fuite son véritable caractère. Il ne lui supposait pour lui que de l'éloignement et de la haine, et, en se rapprochant d'elle, il cédait, sans bien s'en rendre compte, à ce dernier attrait des cœurs blessés, de lui donner des remords, au moins par se présence; triste satisfaction qu'on pourrait appeler la volupté de la douleur, et qui est encore de l'amour, alors qu'on n'y croit plus.

Lorsque la voiture eut franchi la grille du parc et commença à rouler sur le sable de la grande allée, lorsqu'il revit ces marronniers, cette vieille tour, ces ombreux sentiers, ces fenêtres du château, peut-être celles de sa chambre; lorsqu'il se prit à craindre, n'osant l'espérer, qu'elle ne fût déjà là, sur le perron, à les attendre, avec son ineffable regard, sa voix si douce, et cette mise délicieusement chaste et simple dont elle seule avait le secret; lorsqu'il sentit tout cela, il retomba malgré lui sous le charme, ferma les yeux pour se recueillir, et cessa de parler, de crainte de trahir la défaillance de son âme.

Mais Alice n'était pas sur le perron, le perron était désert, les deux battants de la grande porte d'entrée étaient à demi fermés, à cause du soleil qui calcinait les pierres des murailles et desséchait dans les caisses les fleurs et les orangers. Ils étaient arrivés, la voiture s'arrêta, John se précipita du siége pour abaisser le marche-pied; aucune fenêtre ne s'ouvrit dans toute la façade, aucun bruit de voix ou de pas ne se fit entendre, les papillons seuls voltigeaient le long des treilles, les mouches bourdonnaient sous le vestibule, le château était triste, inanimé, silencieux, et Henri sentit ses jambes chanceler sous lui en entrant au salon.

Il n'y avait personne, et personne dans la pièce attenante, laquelle donnait sur le grand escalier conduisant au premier.

—C'est étrange! dit William; Alice était cependant prévenue. Elle se sera oubliée dans une de ses promenades favorites, ou bien, retenue dans son appartement, elle n'aura pas entendu le bruit de la voiture.

Ils montèrent l'escalier; la porte du petit salon qui précédait la chambre à coucher de lady Eberton était ouverte. Cette pièce était déserte, ainsi que les autres. Un voile était jeté sur un fauteuil, un livre ouvert sur un divan, et sur une petite table, près d'une fenêtre, des couleurs broyées, des pinceaux, des fleurs peintes, entre lesquelles une rose fanée, avec le centre du calice seulement achevé, et les feuilles légèrement teintées et retouchées, comme si l'on se fût efforcé de reproduire dans toute sa

pureté les contours nécessairement altérés du modèle.

Bénédict frappa doucement à l'entrée de la chambre, William appela ; même silence.

Ils allaient se retirer, pensant qu'Alice était dehors, lorsque Maggy parut, et leur dit que tout était prêt pour les recevoir.

—Et, où est mylady ? demanda William.

L'Écossaise répondit que sa maîtresse avait dû aller au-devant de lord Georges, lequel était attendu d'un instant à l'autre, que son absence ne serait pas longue, et qu'elle avait bien recommandé qu'on ne s'inquiétât pas d'elle.

Puis elle passa dans la chambre destinée à M. Mérédic, pour bien s'assurer que rien n'y manquait.

Henri voulait être désintéressé, mais il ne put se défendre d'un serrement de cœur, d'autant plus cruel qu'il faisait plus d'efforts pour n'en rien laisser voir. La fièvre redoubla, il fut obligé de céder et de se retirer chez lui. Mais ni la solitude, ni les soins du docteur, qui le quitta assez tard, après avoir renouvelé l'appareil de sa blessure, ne purent lui procurer le sommeil. Mille fantômes irritants, mille pensées venaient l'assiéger, enfantés par son cerveau malade, et l'agitation de son cœur, qui ne l'était pas moins.

Vers une heure du matin, lorsque tout reposait, il se leva, se traîna à la fenêtre et l'ouvrit pour respirer l'air frais et calmant de la nuit. Comme il était là, il entendit un murmure de voix au pied de la muraille. Il regarda, et, malgré l'obscurité, il reconnut Maggy arrêtée par un homme enveloppé d'un long manteau. Puis tout à coup la jeune fille s'éloigna, l'inconnu disparut dans le bois, et il n'entendit plus rien que les frôlements d'une brise légère qui rêvait tout haut dans les rameaux des arbres.

Le matin, lorsque John entra dans sa chambre, il ne put s'empêcher de lui parler de cet incident.

—Je ne saurais rien dire de bien clair là-dessus, répondit le vieux serviteur, malgré qu'à cette heure-là je ne fusse pas couché encore. Ce que je sais seulement, c'est que Maggy m'est venue trouver toute pâle de frayeur : elle m'a raconté que, étant sortie pour s'assurer si les volets du salon étaient fermés du côté du parc, elle avait été abordée par un étranger, qui lui fit bien peur et lui adressa précipitamment plusieurs questions sur Votre Honneur, sur lady Mary, sur lady Eberton, et enfin sur le pauvre M. Fergus. A ce dernier nom, Maggy s'est enfuie, saisie de terreur. Elle ne croit pas que l'on puisse impunément évoquer le souvenir des morts, tant qu'ils n'ont point reçu la sépulture, et elle a, de plus, l'imagination remplie de récits qui lui ont été faits sur des apparitions surnaturelles qui hanteraient ces bois et les murs de ce château. Aussi a-t-elle été bien malheureuse depuis le départ de mylady, et d'autant plus qu'elle n'ose avouer cette faiblesse superstitieuse, de crainte du ridicule, ce qui fait qu'elle ne m'a confié ce secret que sous promesse de ma part de n'en parler à personne.

—Et soupçonnez-vous qui peut être ce mystérieux personnage ? demanda Henri.

—Nullement ; et, sans partager l'effroi de Maggy, j'avoue, néanmoins, que cette rencontre m'étonne.

Il ne fut pas seul à s'en étonner ; dans les dispositions où il était, Henri trouva la matière aux conjectures les plus étranges, et son esprit affollé alla bientôt jusqu'à lui créer des tortures qu'il avait cru

ne lui pouvoir venir que de lord Eberton.

Il fut obligé de garder la chambre durant cette éternelle journée, et William et Bénédict, qui lui consacrèrent une partie de leur temps, ne lui apprirent absolument rien qui pût autoriser ses idées ou calmer ses alarmes. Toutes informations prises auprès des gens du château, on restait sans nouvelles d'Alice, sans certitude sur la route qu'elle avait pu prendre, et quant a l'inconnu de Maggy, ce ne pouvait être que quelque voisin qui savait la catastrophe de *l'Almée,* et s'intéressait naturellement au sort du capitaine et à celui de ses amis. Henri parut accepter cette explication; mais il se mourait d'inquiétude et d'attente, et il passa toutes ses longues heures à prêter l'oreille aux moindres bruits du dehors. C'étaient les domestiques qui allaient et venaient, des chiens qui aboyaient stupidement du côté de la grille, sans annoncer personne, des hirondelles qui voltigeaient et battaient de l'aile auprès des fenêtres, des chants de cigales, des bruissements de feuillage, des tintements d'oreilles, des riens.

Dans l'après-midi, le docteur vint lui dire qu'ils avaient interrogé Ben, et que ce dernier ne croyait pas qu'Alice fût allée audevant de lord Georges. Comme il existait dans la contrée un couvent de religieuses, son opinion était que lady Eberton, en sa qualité de papiste, avait bien pu s'y retirer pour s'y livrer aux pratiques superstitieuses de sa religion.

—Mais, ajouta Bénédict, ce ne peut être là qu'une supposition de ce Ben, fondé sur ce qu'il n'a point vu sortir mylady en voiture, et vers laquelle ont dû le faire pencher sa méchanceté naturelle et sa haine contre les catholiques. Dans tous les cas, nous comptons, sir William et moi, nous rendre demain à ce couvent, qui n'est pas très-éloigné, et nous renseigner avec toute la diligence possible, car le pauvre Evelyn n'y saurait tenir plus longtemps.

—Et pouquoi pas aujourd'hui même? s'écria Henri avec vivacité.

Bénédict lui fit remarquer l'heure, et les rayons qui s'éteignaient sur les rideaux de la chambre, avec les nuances déjà pâlissantes du soir.

Henri les vit s'éteindre tout à fait avec moins de tristesse. Cette détermination de William lui avait fait du bien; au moins l'on s'occupait d'elle, et d'autres désirs allaient seconder l'impatience des siens.

Mais le lendemain, en dépit des avis du docteur, il sortit de cette chambre, dont la solitude et le silence l'étouffaient. Les arbres, les fleurs, la lumière, lui parleraient d'elle; il voulait être le premier à la voir, même de loin, le premier à apprendre qu'elle vivait, n'importe pour qui. Lui, qui avait redouté cette entrevue, l'appelait maintenant avec une ardeur insensée. Il ne craignait plus, il ne pensait plus; il ne faisait plus que sentir, et il sentait qu'il aimait d'autant plus éperdument que cet amour le faisait plus souffrir.

Bénédict et William étaient partis en voiture après déjeuner, et à sept heures du soir ils n'étaient pas de retour. Henri, qui se tenait depuis longtemps dans le salon, les yeux fixés sur la pendule qui n'en finissait pas de sonner les heures, fut pris tout à coup d'une inquiétude qui tenait du délire. Il voulait se traîner à leur rencontre, et, domptant sa faiblesse par un énergique effort, il quitta le château, arriva jusqu'à la grille, et tournant à droite, il gagna péniblement la plage d'où, en l'absence des arbres, on pouvait embrasser du regard

une partie de la route. Il y arriva épuisé, et Yvonenc, qui était à laver un filet non loin de là, le vit tellement chanceler qu'il s'approcha de lui.

Henri lui demanda si cette route, qu'il voyait, était la seule qui conduisît au couvent.

—Cette route est celle qui conduit au couvent, répondit le bonhomme, mais seulement jusqu'à cette maisonnette que vous apercevez là-bas. A partir de là, le chemin véritable se sépare de la route, remonte vers les bois de Glennaël, à gauche, et du haut de la falaise, là-bas, on peut le suivre de l'œil se déroulant comme un ruban à travers la campagne.

—Et d'ici peut-on gagner le sommet de la falaise sans repasser par le parc ?

—Il y a un sentier, oui, à la hauteur de cette levée, mais pour y arriver le chemin est rude, à cause du galet. Pourtant, avant-hier, la jeune dame du château l'a suivi. Elle a dû y déchirer ses pauvres petits pieds, d'autant plus qu'elle paraissait en peine et que le soleil extrêmement violent lui mettait le visage en feu.

— Elle était seule ? demanda Henri avec anxiété.

—Seule, monsieur.

—Et où est-elle allée, le savez-vous ?

—Je ne sais rien, monsieur, et Goédic, mon camarade, vous en dirait plus que moi, s'il était là, car elle lui a parlé ; mais voilà deux jours que je ne l'ai point revu, et il n'est point venu depuis lors coucher à la maison.

Henri le remercia et se dirigea du côté des falaises. Il mit une heure à atteindre le sentier que lui avait indiqué Yvonenc. Il trouvait du plaisir à passer par les mêmes lieux par où elle avait passé, à subir la même fatigue et le même soleil, à chercher la trace de ses pieds dans le sable du rivage. Ces pensées lui donnaient des forces ; et quelles pensées l'avaient occupée, elle, en présence de cette mer, moins agitée que son âme, en face de cet horizon ardent, de cette solitude et de ce ciel sans fraîcheur, qui avaient quelque chose de la tristesse de l'attente et de l'infini du sentiment ?

Le soleil s'abaissait vers les lignes lointaines de l'Océan lorsqu'il finit de gravir, après mille efforts, le chemin grimpant qui le ramenait dans le parc. Il était arrivé au pied des rochers qui couronnaient la côte, il voulait en atteindre le sommet avant la nuit. Il avait mal calculé le temps et la distance ; il fut obligé de faire un détour, le passage se trouvant brusquement intercepté par une barrière infranchissable de lianes et de ronces entrelacées. Le jour déclinait rapidement, surtout sous ces grands arbres ; il franchit une clôture en palissade à demi renversée et se trouva dans un bois réservé, à l'extrémité duquel on apercevait des prairies. Il voulut commencer à monter les flancs ravinés des falaises, mais ses forces le trahirent, il tomba près d'un chêne, brisé, haletant, et il y demeura, incapable de se relever.

Les ombres crépusculaires se firent bientôt autour de lui, le silence grandissait avec le calme mélancolique du soir, la fraîcheur commençait à monter de la terre, les fleurs et la verdure retrouvaient des senteurs plus vives. Un bien-être inespéré se glissa peu à peu dans ses membres, son sang s'apaisait dans ses veines et ses pensées devenaient vagues, indécises, en harmonie avec ses sensations. Il entendait comme dans un rêve confus le bruit plaintif, affaibli de la mer, il voyait comme dans un songe

le frémissement léger des feuilles au-dessus de sa tête ; il n'avait plus conscience que d'une chose, son amour, qui veillait toujours, comme une flamme, en son âme, et ne se révélait à lui en ce moment que par un sentiment tendre et pur, d'une douceur ineffable.

Il se reportait au jour passé avec Alice à Glennaïl, à leur course dans ces bois, à leur rêveries à deux, à sa mélancolie, à ses paroles, à ses larmes. La cloche sonnait encore l'*Angelus* du soir à l'église du port et traduisait par l'accent de la prière les chastes et religieuses émotions de leurs cœurs. Le ciel s'ouvrait de nouveau pour lui, il la revoyait à quelques pas de là, s'approchant pour pencher sa tête charmante sur son épaule et lui dire......

Il se releva brusquement en retenant un cri de bonheur. Alice venait d'apparaitre à ses yeux. Avait-il rêvé ? avait-il dormi ? Il y avait déjà longtemps qu'il était là, car la nuit était venue et la lune, aux dernières limites de l'horizon, épanchait ses rayons dans les clairières et sur les flancs moussus des rochers, en filtrant à travers les branches des chênes sa blonde lumière tamisée par le feuillage. Henri n'osait s'en rapporter à ses regards, il se croyait le jouet d'une illusion ravissante, et pourtant il l'avait vue, il la voyait encore de loin glissant légèrement sur l'herbe, comme si le vent du soir l'eût portée sur son aile. Et il restait là, fasciné, éperdu, ne pouvant crier, n'osant faire un mouvement, comme si la moindre manifestation de sa présence eût dû faire s'évanouir ce bonheur et s'envoler pour jamais cette colombe.

Mais lorsqu'il eut cessé de la voir, il lui sembla retomber dans des ténèbres profondes, et ne pouvant se résoudre à la perdre, il se mit à marcher dans la direction qu'elle avait suivie. La joie lui rendait des forces, la fraîcheur avait ranimé son sang. Mais la lune se coucha bientôt, l'obscurité croissait autour de lui, les étoiles seules éclairaient ses pas hésitants et troublés. Il se perdit, erra longtemps dans cette partie à lui inconnue du bois, et il commençait à douter de ses sens et à désespérer de lui-même, lorsqu'il atteignit la limite de la prairie et vit à deux pas devant lui un pavillon dont une des fenêtres laissait échapper au dehors un filet de lumière.

Il avança jusqu'au pied de la muraille ; un murmure de voix se faisait entendre à l'intérieur ; il regarda, et avec un indicible battement du cœur il aperçut Alice debout près d'une table où brûlait un flambeau. Il gagna l'entrée du pavillon, elle n'était point fermée, il traversa un vestibule, ouvrit une seconde porte et parut sur le seuil...

Au même instant, un cri fut poussé, la lumière s'éteignit, il se trouva dans le silence et l'obscurité, il n'avait vu personne.

Il appela, il se nomma ; nulle voix ne répondit à la sienne. Il était bien seul, et tout était retombé autour de lui dans le sommeil et l'immobilité.

Il fit quelques pas en avant, puis fut obligé de s'appuyer à un meuble pour se remettre de son saisissement.

La lumière des étoiles, glissant dans cette pièce, lui permit de distinguer peu à peu les objets. Ses yeux ne virent rien, ses oreilles ne saisirent aucun bruit, que le cri d'un grillon qui venait de reprendre dans une cheminée voisine sa chanson interrompue.

Il crut que sa raison l'abandonnait et qu'une hallucination funeste abusait à la fois et ses sens et son âme. Il se retira en chancelant, se

dirigea vers la porte et allait sortir de ce pavillon fatal, lorsqu'il vit une ombre se glisser rapidement le long du mur et reconnut en tressaillant l'homme au manteau noir, le mystérieux étranger de Maggy.

Il était encore à la même place que l'inconnu s'était déjà dérobé à ses regards. Force lui fut de reprendre seul le chemin du château. Il rentra dans le parc, se traîna dans les allées, aperçut le garde qui faisait sa ronde de nuit et se cacha de lui comme un criminel.

Il était étourdi, épouvanté ; une pensée horrible lui dévorait le cœur. Il avait beau la fuir, elle revenait sans cesse sous mille aspects plus cruels et plus irritants.

Il se laissa tomber sur un banc, perdu de regrets et de tristesse, ne fut rappelé longtemps après à lui-même que par la voix de John et du docteur, qui étaient à sa recherche et lui apprirent que lady Eberton était de retour depuis plus de trois heures ; il était presque jour.

Il rentra avec eux et ne vit pas Alice ; elle était retirée dans son appartement.

Louis Joubert.

(A continuer.)

---

# BIBLIOGRAPHIE.

## FRANÇOISE D'AMBOISE.

Les critiques de profession ont rarement la bonne fortune de lire un ouvrage dans les conditions complètement favorables, et sous le jour le plus propre à faire ressortir ses beautés comme ses défauts. Rivés à leur tâche périodique, ils doivent, quelles que soient leurs dispositions intérieures, accepter un livre au moment même où il se produit. Telle œuvre, conçue et méditée au sein de la solitude, sera lue et jugée au milieu du tumulte ; telle autre née des émotions de la place publique sera appréciée dans le calme des champs. Que de fois le lustre de l'Opéra ou le soleil du turf ont éclairé aux regards du critique affairé les pages d'un volume longuement élaboré au fond d'une pauvre mansarde à la clarté d'une lampe solitaire !

Les livres ont rarement cette destinée d'être feuilletés ou médités à l'heure opportune. De là tant de dissonnances, tant de répulsions et parfois tant de malentendus entre les écrivains et le public, entre les auteurs d'un livre et ses critiques. Pour rendre avec équité certains arrêts littéraires, peut-être est-il nécessaire qu'il s'établisse au préalable une sorte d'accord et d'harmonie entre le juge et le justiciable, entre l'appréciation critique et l'œuvre critiquée.

Eh bien ! cette bonne fortune, trop rare à rencontrer dans notre ingrate profession, elle vient de m'échoir, et je l'ai obtenue dans des

circonstances tout exceptionnelles. Les divers ouvrages mentionnés en tête de cet article, ces histoires, ces poëmes consacrés à célébrer le souvenir et le culte d'une femme qui eut la rare destinée de toucher à toutes les extrémités des choses humaines et divines, qui fut mariée sans cesser d'être vierge, carmélite après avoir été souveraine, et dont le front est entouré du nimbe des bienheureux en attendant qu'il resplendisse de l'auréole des saints,—ces vies, ces légendes, ces chroniques, je les ai lues et goûtées au milieu des splendeurs d'un *triduum* dont elles étaient ou la préparation ou l'écho. Elles se sont produites à mes yeux ayant pour cadre une magnifique cathédrale et pour commentateurs des prélats et des moines d'une science, d'une éloquence et d'une vertu singulières; environnées de guirlandes, de festons, d'écussons armoriés, de bannières, d'emblèmes et de symboles qui en révélaient le sens historique et chrétien.

Pour comprendre la vie de Françoise d'Amboise et pour faire monter la critique à son niveau, rien assurément ne pouvait valoir un pareil spectacle. Aussi ne puis je que savoir un gré infini aux circonstances qui m'ont permis de franchir d'un seul coup et sans efforts un intervalle de quatre siècles, qui m'ont transporté, en m'épargnant le travail des transitions, de la cité nantaise du dix-neuvième siècle à la ville ducale du quinzième, du milieu des réalités contemporaines à l'époque singulière et curieuse où vivait la bonne duchesse Françoise.

Ce n'était plus le moyen-âge, ce n'était pas encore la société moderne. Les temps étaient mauvais et la décadence se montrait en toutes choses : dans les institutions, dans les lois, dans les événements, dans la poésie, dans les hommes.

La fleur de chevalerie s'était fanée, et les âmes avaient baissé à ce point que les héritiers des preux avaient adopté ce cri de guerre : " Nul n'est tenu à l'impossible ! " Toutefois, dans cet âge épais, lourd et matériel, trois figures font exception, trois figures de femmes qui se détachent en traits lumineux sur un fond obscur : l'une toute littéraire et poétique, Christine de Pisan ; l'autre héroïque et guerrière, Jeanne d'Arc ; la troisième est celle de la bienheureuse Françoise d'Amboise, duchesse de Bretagne et religieuse carmélite.

Plusieurs historiens nous ont raconté sa vie, et il n'en est guère qui offrent plus d'attraits, soit qu'on l'étudie au point de vue religieux, ou au point de vue purement historique. Par sa naissance, par son mariage et ses alliances, Françoise tenait à tout ce qu'il y avait de plus élevé et de plus grand en France et en Bretagne. Par son caractère, sa fermeté, son intelligence, son esprit de justice et de droiture, elle a été à la hauteur de tous les événements politiques de son temps. Enfin, par sa foi, par la multiplicité de ses fondations et de ses bonnes œuvres, elle n'a été au-dessous d'aucune sainteté. Un portrait nous reste d'elle, reproduit par Dom Lobineau, d'après une peinture originale, et ce portrait offre un mélange exquis d'énergie, de douceur et de chasteté. On dirait une femme et une princesse du treizième siècle, attardée au milieu du quinzième, une sœur d'Elisabeth de Hongrie, assise sur le trône du duché breton. Née de Louis d'Amboise et de Marie de Rieux (1427), elle fut de bonne heure prédestinée à toutes les douleurs et à toutes les gloires.

Devenue la femme du second fils de Jean V, Pierre de Guimgamp, elle ceint en 1450 la couronne de duchesse et devient veuve, après sept années d'un règne dont le sou-

venir a longtemps vécu au cœur des populations bretonnes. Dix ans après la mort de son mari, elle entre au Carmel, où elle mourut en odeur de sainteté, le 4 novembre. 1485. Jeune fille, épouse, souveraine, veuve, religieuse, elle a connu tous les états qu'une femme peut traverser en ce monde, et dans tous elle a fait preuve, au degré le plus sublime, de toutes les vertus qui font les saints. Françoise fut humble au comble de la grandeur, patiente au sein de l'adversité, résignée envers l'injustice, la calomnie et les mauvais traitements ; elle trouva des trésors à verser dans le sein des pauvres ; elle fut chaste et pure à ce point qu'elle ignora volontairement et toujours les joies de la maternité. Elle sacrifia à l'amour du divin maître tous les amours de la terre : *Faites sur toutes choses que Dieu soit le mieux aimé*, telle était sa devise et son cri de guerre dans la bataille de la vie.

Aussi à peine fut-elle ensevelie dans la bure du Carmel, à peine eut-elle fermé les yeux que la voix du peuple, célébrant ses vertus et ses bienfaits, la proclama " bienheureuse." Sa tombe devint l'objet d'un culte fervent. De nombreux *ex voto* y furent déposés en souvenir des guérisons et des faveurs obtenues par l'intercession de la bonne duchesse devenue puissante auprès de Dieu.

Son culte grandissant toujours, il devint nécessaire d'écrire sa vie. En 1634, le frère Léon de Rennes, carme réformé, publia une histoire de Françoise d'Amboise, sur des monuments authentiques, des documents originaux et des traditions pieusement conservés dans sa famille spirituelle, et cet exemple fut suivi par Albert le Grand, l'abbé Barrère et Dom Lobineau.

M. l'abbé Richard et M. Edouard de Kersabiec ont puisé à ces sources et, en y joignant leurs recherches personnelles, ils ont enrichi la littérature religieuses de deux nouvelles vies qui doivent être remarquées parmi la foule des travaux hagiographiques qu'a produits notre temps. L'ouvrage de M. l'abbé Richard est naturellement plus ecclésiastique que celui de M. de Kersabiec. Le vénérable vicaire-général du diocèse de Nantes, sans négliger la princesse, a mis en relief la carmélite et la Bienheureuse, et il a rassemblé les plus curieux détails sur l'origine et l'histoire de son culte, sur les touchantes manifestations de la piété populaire envers sa mémoire et ses reliques. Il a fait un judicieux usage de plusieurs pièces originales, jusqu'ici inédites, que lui ont fournies les archives de l'évêché de Nantes ou celles du département. M. de Kersabiec a surtout étudié la duchesse de Bretagne, et son livre, moins savant que celui de M. l'abbé Richard, est plus concentré, plus dégagé de digressions et d'aperçus théologiques.

L'un et l'autre ont encadré avec beaucoup d'art la suave et douce figure de Françoise au milieu des événements contemporains, de telle sorte qu'au lieu d'un de ces récits sans caractère et purement abstraits, comme il y en a trop dans l'hagiographie, où les saints semblent nichés entre ciel et terre sans participer en rien aux misères de l'humanité, nous possédons ici une vie bien et dûment réelle et humaine, sur laquelle le quinzième siècle a laissé comme un reflet de sa couleur. Du reste, ces deux histoires de Françoise d'Amboise atteignent admirablement leur but, et elles arrivent à une heure opportune : elles ravivent le souvenir de la " bonne duchesse " ; elles la font connaître et aimer dans le cloître et dans le monde au moment où, sur l'initiative

d'un saint et vénéré prélat, un décret de la cour romaine confirme le culte que la Bretagne lui a rendu pendant quatre siècles. Aussi ont-elles une large part à revendiquer dans les solennités que Nantes vient de célébrer en l'honneur de la bienheureuse Françoise d'Amboise. Les récits de M. l'abbé Richard et de M. de Kersabiec n'ont pas peu contribué à faire comprendre à tous le sens des grandes scènes religieuses qui, tout récemment, se sont déroulées sous les arceaux de la vieille basilique nantaise, dans les rues, les carrefours et les places publiques de la cité bretonne.

Je n'ai point à redire ici les détails de cette magnifique explosion du sentiment populaire dont j'ai été l'heureux témoin, et qui montre combien la foi catholique et le culte des vieux souvenirs sont encore vivants au cœur des populations bretonnes. Mais sans sortir du domaine de la critique littéraire, il m'est sans doute permis d'ajouter que tous les arts ont contribué à rehausser l'éclat du *triduum* de Nantes, que la Poésie, la Musique, la Sculpture et l'Eloquence sont venues tour à tour déposer leur tribut aux pieds de la duchesse-carmélite. M. l'abbé Richard a dignement chanté celle dont il a été l'historien dans les strophes d'une cantate mise en musique par M. Martineau, maître de chapelle de la cathédrale. Un poëte qui a le don des beaux vers et qui possède à un rare degré le sens chrétien et breton, M. Emile Grimaud, a consacré à Françoise tout un petit poëme, d'une inspiration des plus élevées et dont une partie a servi de texte à une composition musicale d'un grand caractère religieux due à M. Ducoudray-Bourgault.

La Sculpture a offert une statue et une châsse dorée renfermant les reliques de la Bienheureuse. L'auteur de la statue, M. Potet, a fort heureusement réuni dans son œuvre le caractère ducal et religieux de Françoise d'Amboise ; le voile noir, le manteau blanc et la robe de bure rappellent la sœur du Carmel, les hermines, les armoiries et la couronne font souvenir de la souveraine. La châsse renfermant les reliques a la forme d'une église gothique ; c'est un chef-d'œuvre de ciselure d'orfévrerie digne des artistes chrétiens du moyen-âge.

Que dire maintenant des orateurs qui, pendant les trois jours du *Triduum*, sont venus successivement faire vibrer la parole de Dieu sous les arceaux de la cathédrale bretonne ? Rien ; sinon qu'ils ont été dignes à la fois de la grandeur de la fête, de la bienheureuse qu'ils célébraient et de leur propre renommée. L'épiscopat, par la bouche de Mgr Mermillod, l'ordre des carmes par la voix du P. Hyacinthe, celui de saint Dominique par la parole du P. Souaillard, ont glorifié Françoise d'Amboise. La foule a recueilli avec avidité l'éloquence émue, chaleureuse et véritablement entraînante de l'apôtre de Genève ; les accents pleins de force et de vigueur de l'orateur déjà illustre des conférences de Notre-Dame ; l'enseignement si élevé, si sympathique et si pur du disciple de Lacordaire. Tous les trois ont su trouver le chemin des âmes et des cœurs. J'ai vu, sous l'étreinte de leur parole, bien des regards attendris, bien des fronts illuminés.

Ah ! la véritable éloquence est le premier de tous les arts, elle est le plus puissant de tous les moyens d'action qui soient au pouvoir de l'homme, et l'éloquence mise au service du vrai, l'éloquence religieuse et chrétienne est peut-être la forme la plus séduisante et la plus pure que puisse ici-bas revêtir la beauté !

G. de Cadoudal.

# SALON DE 1866.

Dans chaque Exposition, on trouve un certain nombre de peintures qui attirent plus particulièrement l'attention des connaisseurs. Ces ouvrages provoquent quelquefois des jugements contradictoires. Mais cette contradiction même est, jusqu'à un certain point, une preuve de supériorité. On ne loue ou on n'attaque avec force que les œuvres saillantes et vigoureusement accentuées.

Le Salon actuel compte plusieurs de ces toiles qui dominent les autres et partagent les connaisseurs et les critiques. Il serait difficile de faire un choix entre les divers coryphées de l'opinion publique, et ce n'est pas une des moindres charges de la commission que d'élire un lauréat. Nous qui, Dieu merci, sommes affranchis de ce soin, nous allons prendre au hasard quelques-uns des noms qui composent la pléiade privilégiée et juger, sans d'autre but que celui d'exprimer sincèrement nos impressions, les œuvres qui semblent réunir le plus grand nombre de suffrages.

Personne ne peut se formaliser si le nom de M. Fromentin se rencontre le premier sous ma plume.

M. Fromentin est le Pater de notre temps. Avec plus de vérité, d'accent, de pittoresque, il a toutes les qualités élégantes et gracieuses qui ont fait la renommée du peintre du dix-huitième siècle. Je ne dis pas qu'il y ait entre ces deux artistes une grande affinité d'esprit ou de sujets : je dis seulement que l'un et l'autre ont une finesse, une grâce, une légèreté de couleur et de touche qui assurent leur durée. Je faisais cette observation pour la vingtième fois, en contemplant dans *l'Exposition rétrospective* que j'ai signalée dernièrement, les peintures de Pater. Les deux artistes, celui du siècle dernier et celui du siècle présent, possèdent le même charme, le même don d'exprimer un mouvement, une idée, une impression, d'un coup de pinceau gracieux et délicat. Mais M. Fromentin est plus varié que Pater dont tous les tableaux se ressemblent ; et à la grâce, je le répète, il sait joindre le mérite du pittoresque et de la réalité.

Ou je me trompe fort, ou *La Tribu nomade* qu'il expose cette année, restera comme le résumé et le *point d'orgue* de son œuvre. Ce tableau présente la personnalité du jeune maître dans son jour le plus complet. Il est là tout entier, et je doute qu'il se montre jamais sous un aspect plus favorable. On se plaignait, et moi-même je me plaignais tout bas de la persistance de M. Fromentin à rester en Afrique, et à nous donner des tableaux africains. Ceux qui ont fait cette observation trop vivement, doivent la regretter, car elle eut pu priver notre école d'une œuvre ravissante.

Une tribu s'en va vers le Tell chercher, non point un ciel plus doux, mais des pâturages plus gras. Elle traverse une haute montagne et passe le gué d'une rivière. Les retardataires, quelques femmes et quelques hommes en burnous, sont encore au bord de la rivière, tandis

que la tête de la colonne se perd dans les gorges profondes. Des chefs aux draperies éclatantes surveillent le mouvement, et attendent sur la rive opposée, aux pieds de la montagne, que tout leur monde ait passé.

Voilà le tableau.

Plusieurs centaines de personnages à pied et à cheval, sont réunis et se meuvent avec une aisance et un brio charmants; c'est toute l'Afrique arabe qui s'agite devant vous. Ce petit monde grouillant et bariolé est comme une révélation de la vie des déserts.

Chaque groupe, chaque personnage, chaque assemblage de tons est un trait de maître ; quelques taches légères, quelques détails indécis et qui parfois semblent inachevés, n'enlèvent rien ou presque rien au charme pénétrant de cette petite œuvre.

Du Tell, passons au Sahara. L'Afrique même torride n'a pas de secrets pour M. Fromentin. Il a tout parcouru, tout exploré. Au milieu des déserts les plus brûlés, il a su trouver des retraites fraîches et mystérieuses, qui feraient honneur à l'Arcadie, et c'est dans un de ces réduits qu'il nous transporte aujourd'hui

Qui se doutait que le Sahara possédait de tels ombrages et des eaux mythologiques, où il ne manque que des nymphes ? Sommes-nous dans la vallée de Tempé, aux bords de frais méandres, ou bien en plein désert, dans le voisinage du Simoun ? Sans ces femmes en haïck, qui se baignent dans les eaux ; sans les formes et les feuillages exotiques des arbres, on en pourrait douter. Un grand soleil aux teintes chaudes et orangées cache son disque derrière la feuillée.

Au lieu de procéder par de petites touches, l'artiste a procédé ici par des masses et de grands plans ; et son œuvre tire de cette méthode un effet plein d'ampleur.

Terminons en félicitant M. Fromentin d'avoir su rajeunir avec tant de bonheur un genre qu'il semblait avoir épuisé.

M. Pasini a choisi et exploité la Perse comme M. Fromentin exploite l'Algérie, Si je n'avais le plaisir de connaître M. Pasini et si je ne le voyais habituellement vêtu en Parisien, je croirais qu'il est Persan et qu'il vit dans un grand bonnet d'astrakan, comme ce Persan à barbe blanche que nous connaissons tous. Cette année, comme les autres, M. Pasini est fidèle à la Perse. Dans un premier tableau, il nous montre des *Persans vainqueurs chassant devant eux des prisonniers de guerre dans les plaines voisines d'Ispahan*. Telle est, s'il vous plaît, la légende du tableau. Ces vainqueurs persans, ils n'y vont pas de main morte, et quand ils tiennent leurs gens, ils les veulent bien tenir. On est plein de pitié pour ces pauvres diables dont tout le crime est de s'être laissé battre, et qui s'en vont péniblement les mains, les bras, quelquefois même le cou et les flancs emprisonnés dans de durs liens. Ils marchent comme un bétail galeux, sous un ciel implacable, sur un terrain rocheux, à la suite des vainqueurs superbes qui caracolent sur leurs barbes ! O misères des péripéties humaines ! ô droit barbare de la guerre ! Le cortége attaque une montagne et va en descendant se perdre dans les plaines...

Le *Courrier endormi* du même artiste est moins lugubre, mais c'est encore un persan. Etendu sur son dos, au crépuscule, son sachet de lettres serré sur sa poitrine, l'autre bras croisé sur son bâton, le personnage est en train de prendre quelques instants de sommeil. Mais qu'Allah le garde de dépasser l'heure fixée pour le départ ! il y va peut-

être de sa tête. Dans ces pays on ne plaisante guère, et on se soucie de couper une tête comme nous de manger un escargot ! Donc, pour éviter ce triste sort et être exact à sa consigne, le courrier persan s'est avisé d'un moyen qui, pour être d'une simplicité extrême, ne mérite pas moins d'être recommandé.

Alexandre le Grand, dit-on, quand il voulait passer quelques heures avec Homère et se reposer, en la compagnie de l'Iliade, des fatigues écrasantes de la guerre, prenait en main une boule d'airain, qui, aux premières atteintes du sommeil, lui échappait et tombait avec un bruit retentissant dans un vase, également d'airain, placé à portée pour cet office. Cette commotion rouvrait les yeux du royal étudiant et le remettait à sa besogne. Le *Courrier persan*, de M. Pasini, a un procédé moins compliqué, mais tout aussi certain. Il a roulé autour de sa jambe et de son pied une corde dont il fais passer l'extrémité entre les doigts nus ; puis calculant le temps que va mettre l'extrémité laissée libre à se consumer, il y a mis le feu et s'est endormi, attendant paisiblement que le feu le réveille. On voit le personnage dormir de tout son cœur, bien assuré de l'fficacité de sa recette ; la corde brûle, brûle, et n'est plus guère qu'à un empan de son orteil. Il en a, je suppose, encore pour une petite heure de sommeil ; puis brr ! On peut se figurer le saut qu'il va exécuter, et j'aime mieux que ce soit lui, que vous ou moi qui s'y expose !... Prions Morphée, propice aux rudes travailleurs, d'accorder à ce bon musulman, malgré la différence de religion, un sommeil exempt de rêves, et laissons-le en paix... Je crains toutefois que M. Pasini ait si bien accommodé son personnage, que quelque curieux ne le réveille en s'approchant trop pour l'admirer.

Puisque je suis en train de faire l'école buissonnière, il m'est bien permis de passer de Perse en Italie, et du *Courrier* de M. Pasini aux *Paysans napolitains* de M. Bonnat.

M. Bonnat obtient cette année un succès mérité. Il expose deux tableaux d'un style et d'un genre absolument contraires.

Les *Paysans napolitains devant le palais Farnèse à Rome* représentent un touchant épisode de la fidélité napolitaine. J'ai vu moi-même une scène semblable un jour qu'ayant eu l'honneur d'être reçu par le roi François II, je repassais le seuil de la noble demeure, songeur et tout ému des choses que j'avais vues et entendues. Plusieurs paysans, hommes et femmes, avec le costume pittoresque des Calabres que M. Bonnat excelle à reproduire, attendaient devant la porte et sur les bancs de pierre, l'arrivée de leur roi exilé de leur *Francesco,* comme ils l'appellent, pour le saluer et l'acclamer au passage et rapporter de ses nouvelles au pays.

J'ai retrouvé avec plaisir ce souvenir de voyage dans le tableau du jeune artiste. Il n'y a qu'une voix sur l'œuvre de M. Bonnat, et les éloges qu'elle reçoit sont de toute justice. Il serait difficile d'être à la fois plus vrai et plus poétique. Il serait difficile surtout de déployer plus de qualités techniques. Les fonds sont d'un gris lumineux, sur lequel se détachent avec éclat les vêtements chatoyants des personnages. Tout se meut dans l'air ambiant. La pâte est moëlleuse, ferme, émaillée, d'une qualité excellente. Le dessin est suffisant, et toutes les conditions se réunissent pour faire de ce petit cadre une œuvre qui marquera dans la carrière de l'artiste.

Le *Saint Vincent de Paul prenant la place d'un galérien,*

du même peintre, quoique de dimensions beaucoup plus grandes, laisse une impression moins favorable ; il possède pourtant des qualités remarquables. La tête du saint est admirablement traitée ; la bonté et la simplicité éclatent sur cette figure souriante. Le personnage n'a pas l'air de se douter de la grandeur du sacrifice qu'il accomplit ; il se met à la place du galérien, lui rend la liberté et se laisse river les fers aux pieds, comme si la chose était toute naturelle et ne lui coûtait rien. Les forçats eux-mêmes sont stupéfaits, et dans leur admiration ils se pressent aux lucarnes; seuls, les geôliers et l'alguazil restent impassibles.

Tous les personnages sont énergiques et vivants. Des oppositions violentes d'ombres et de lumière, à la façon espagnole, servent encore à les mettre en relief. Ces ombres manquent souvent de transparence : les effets sont durs et heurtés. En maint endroit, il faut signaler des sécheresses : de plus, quelques parties restent inachevées. Le pied d'un geôlier n'est pas dégrossi ; les doigts sont à l'état de moignon ; la jambe est mal venue ; quelques autres détails auraient besoin également d'une retouche.

Ces critiques n'enlèvent pas grand chose à la valeur de l'œuvre de M. Bonnat. Le *Saint Vincent de Paul* est un tableau qui indique une personnalité vigoureuse dont on peut attendre beaucoup. Si le temps a manqué à l'artiste pour compléter son œuvre, il n'y a probablement pas de sa faute ; et sans vouloir tirer la conclusion par les cheveux, on peut dire que cet exemple offre un argument de plus contre la fréquence trop grande de nos expositions.

---

# L'AMI DES OISEAUX.

On voit, depuis quelques années, un homme de taille moyenne, d'un enbonpoint respectable, aux moustaches épaisses, à la barbe touffue et grisonnante, venir chaque jour au jardin des Tuileries, où, dès qu'il arrive dans une des allées qui avoisinent la terrace de l'eau, il est entouré d'une nombreuse volée de pigeons. Il leur émiette un morceau de pain ou une brioche qu'il apporte, et les oiseaux sont si familiers avec lui, que, loin de le fuir, ils l'entourent, se disputent ses regards, ses libéralités. Quelques-uns mêmes, les favoris, voltigeant autour de sa tête et se posant sur ses épaules, son bras, sa main, vont chercher jusque dans sa bouche leur nourriture accoutumée.

C'est le sujet de l'admiration des jeunes mères, des bébés, petits ou grands, aux yeux bleus ou bruns, des apprentisfaisant l'école buissonnière, et des bonnes d'enfants. Dès que l'homme aux oiseaux arrive, on se précipite à sa suite. Il s'avance majestueux et imposant, escorté de sa cour, qui se tient à distance, retenue sans doute par le respect et peut-être aussi par la crainte d'effaroucher les oiseaux. Quelques-uns des oisifs qui viennent chaque jour au jardin des Tuileries, faire leur promenade ou

lire les journaux, se joignent à la foule des courtisans Guignol lui-même en présence de ce concurrent redoutable, voit déserter ses représentations, et la Petite-Provence est un moment abandonnée par les rhumatismes qui viennent chercher sur ses bancs un rayon de soleil. L'ami des oiseaux marche en homme pénétré de son importance, et jouit de l'étonnement et des hommages de la foule. La canne sous le bras, le chapeau sur la tête, immobile comme le derviche sur le minaret ou comme le soliveau de la fable, il accomplit gravement son office ordinaire. Les jeunes mères s'étonnent, les enfants ouvrent de grands yeux, et j'aperçois là-bas un des plus petits, M. Guguste, qui, tout effrayé de voir des oiseaux qui n'ont pas peur de lui, se cache derrière son grand frère Aymar, ce qui ne l'empêche pas de regarder la scène à la dérobée. M. Guguste demandera certainement à son père, qu'il a entraîné par la main vers l'endroit où l'ami des oiseaux tient son grand couvert, comment il se fait que celui-ci voie ainsi voltiger les pigeons autour de sa tête, tandis que lorsque M. Guguste court à eux, les ingrats se sauvent à tire-d'aile. Le petit bonhomme oubliera d'ajouter qu'il leur jette des cailloux,—cet âge est sans pitié,—et que les pigeons ont l'indélicatesse de préférer la brioche.

L'ami des oiseaux est devenu un des spectacles des Tuileries et un des plaisirs des Parisiens. On vient du Marais pour le voir, et les provinciaux, qui font le programme d'un voyage à Paris, ne manquent pas d'écrire sur leur carnet: "Aller voir déjeuner les bêtes féroces au jardin des Plantes;—aller voir se baigner l'hippopotame;—aller voir goûter les pigeons aux Tuileries."

Les gens naïfs se demandent par quel talisman l'homme des Tuileries a réussi à apprivoiser les pigeons.

Je crois que son procédé est très-simple, et qu'il n'a rien de commun avec celui des charmeurs de l'Inde, ni même avec celui de Mlle Vandermersch, qui a émerveillé tous les salons de Paris par le singulier empire qu'elle exerce sur la gente emplumée.

D'abord, les pigeons des Tuileries, comme tous les animaux qu'on ne tourmente pas et qui sont habitués à la vue de la foule, ne s'effarouchent pas aisément. Si vous êtes allé à Venise, vous avez certainement vu les pigeons de la place de Saint-Marc. Ces pigeons, dont l'histoire est assez curieuse, remontent aux anciens temps de la république de Venise. A cette époque, c'était l'usage, le jour des Rameaux, de lâcher du haut de la porte principale de l'église de Saint-Marc un grand nombre d'oiseaux avec de petits rouleaux de papier attachés à la patte qui les forçaient à tomber dans les mains des hommes du peuple qui, remplissant la place, se disputaient cette proie vivante. Quelques-uns de ces oiseaux ayant réussi à se débarrasser de leurs entraves, et traînant la ficelle comme le pigeon de la Fontaine, cherchèrent un asile sur les toits de l'église de Saint-Marc et sur ceux du palais ducal, non-loin de ces *plombs* redoutables que Silvio Pellico a dépeints dans *Mes Prisons*, et que lord Byron a maudits dans des vers immortels. Ils se multiplièrent rapidement et devinrent les favoris de la population, à tel point que, pour obéir au vœu général, le sénat de Venise rendit un décret portant que les pigeons de la place de Saint-Marc, devenus les hôtes de la république, seraient respectés et nourris aux frais de l'Etat. Tant que dura la république de Venise, un employé de l'administration des greniers de la ville venait, chaque matin, jeter la ration des pigeons sur la place de Saint-Marc et la

*Piazzetta*. Depuis l'établissement de la domination autrichienne, ce sont les Vénitiens qui nourrissent par des libéralities volontaires leurs oiseaux favoris. Habitués à vivre en paix avec l'homme, les pigeons de la place de Saint-Marc sont devenus extrêmement familiers. Ils ne s'envolent pas à l'approche des promeneurs, et j'en ai vu, perchés sur les rebords du seau des porteuses d'eau de la place de Saint-Marc pour se désaltérer, ne pas prendre leur vol au moment où ces femmes mettaient la main sur l'anse du seau.

Au fond, tout le secret, pour paprovoiser les animaux, consiste à ne pas les effaroucher par des mouvements trop brusques et par le bruit, à ne pas leur faire du mal et à leur faire du bien.

Si vous n'avez pas vu les pigeons de la place Saint-Marc à Venise, vousavez vu certainement les carpes du grand étang de Fontainebleau arriver par bandes pour se disputer le pain qu'on leur jette ; les cygnes des bassins des Tuileries nager vers les enfants qui leur lancent les miettes de leurs gâteaux de Nanterre ; les petits éléphants du jardin des Plantes allonger gentiment leur trompe pour saisir un pain de seigle ; et plus d'une jeune fille a pris plaisir, pendant l'hiver, à jeter sur son balcon les miettes de pain de la table, pour voir s'abattre les épaisses volées de moineaux francs qui, trouvant la table mise, font honneur au banquet sansse préoccuper le moins du monde de la belle enfant à la tête blonde et à la bouche rieuse qui assiste à leur repas.

Vous le voyez, c'est toujours le même procédé. Ce qui effarouche les animaux, c'est le bruit, ce sont les mouvements brusques, ce sont surtout les mauvais traitements.

Quand l'homme les traite en amis, il est rare qu'ils ne répondent point à ses avances. Vous savez l'histoire d'Androclès et de son lion, de Pellisson, celle de son araignée, et cent autres du même genre. Je ne parle pas des animaux domestiques, du chien surtout, notre fidèle compagnon. La Bible elle-même, ce livre des livres, en racontant le retour du jeune Tobie ramené par l'ange chez son père, a daigné ajouter en l'honneur de ce fidèle animal ces lignes charmantes : " Alors le chien, qui les avait suivis durant le chemin, courut devant eux, et, comme un courrier qui les aurait précédés, il témoignait sa joie par le mouvement de sa queue." Le grand poëte du paganisme, Homère, à son tour, a peint dans les vers les plus touchants peut-être qui soient sortis de son cœur, Ulysse, lors de son retour à Ithaque, méconnu par Pénélope, Télémaque et ses serviteurs, et reconnu par son chien qui meurt de joie à sa vue. Mais, sans parler du chien, qui est notre ami, les animaux sauvages eux-mêmes se montrent sensibles à la bonté de l'homme, et quand on lit les légendes des moines de l'époque mérovingienne, qui vivaient cachés dans les profondeurs des forêts, il semble que la vertu puisse rendre à l'homme l'empire qu'exerçait aux premiers jours sur les animaux son innocence.

M. de Montalembert, dans *les Moines d'Occident*, a retracé un grand nombre de récits légendaires de ce genre. C'est un sanglier colossal qui, poursuivi par les chasseurs, reçut un asile dans la cellule que saint Basile s'était construite au plus épais de la forêt dans la montagne de Reims. Ailleurs, saint Laumer, errant dans les forêts du Perche, en chantant des psaumes, rencontre une biche fuyant devant plusieurs loups. Ce fut pour lui l'image et le symbole de l'âme chrétienne, poursuivie par les démons ; il en pleura de pitié, puis il cria aux loups : " Bourreaux enragés, rentrez

dans vos tanières, et laissez là cette pauvre petite bête ; le Seigneur veut arracher cette proie à vos gueules ensanglantées." Les loups s'arrêtèrent à sa voix et rebroussèrent chemin. "Voilà bien, dit le saint à son compagnon, comment le diable, le plus féroce des loups, court toujours en quête de quelqu'un à étrangler et à dévorer dans l'Eglise du Christ." Cependant la biche le suivait, et il passa près de deux heures à la caresser avant de la renvoyer.

Les récits de ce genre sont innombrables. C'est le lion de l'abbé Gérasime, dont le monastère était situé au bord du Jourdain, ce lion qui, après avoir aimé le moine pendant sa vie, vint mourir sur sa tombe, C'est la louve d'un autre solitaire qui attendait à sa porte qu'il l'admit à manger les restes de son petit repas, et ne se retirait qu'après lui avoir léché la main. Les légendes irlandaises nous montrent les cerfs des forêts venant présenter leurs têtes au joug pour traîner la charrue. Partout on retrouve l'idée de l'empire de l'homme sur les animaux rétabli par la sainteté. "Faut-il s'étonner, dit à ce sujet Bède, si celui qui obéit loyalement et fidèlement au Créateur voit à son tour les créatures obéir à ses ordres et à ses vœux !"

Parmi ces récits légendaires, il n'y en a pas de plus touchants que ceux qui se rattachent à la vie de saint François d'Assise, dont le cœur était rempli d'une tendresse inexprimable qui débordait sur les animaux. On lit dans une légende que ce grand saint, qui avait une voix belle et harmonieuse, ayant entendu un soir le chant d'un rossignol, fut touché jusqu'aux larmes, et se sentit inspiré de lui répondre, de sorte que, jusque bien avant dans la nuit, il chanta alternativement avec lui les louanges de Dieu. La légende ajoute que François se trouva épuisé le premier et loua l'oiseau qui l'avait vaincu. Qui n'a lu, dans les *Poëtes franciscains*, le miracle que fit le saint en convertissant le loup très-féroce de Gubbio, et comment il apprivoisa des tourterelles sauvages, présent d'un jeune homme pieux, en leur disant : "O mes tourterelles, simples et innocentes, comment vous laissez-vous prendre ? Maintenant je veux vous sauver de la mort et vous faire des nids, afin que vous obéissiez au commandement de notre Créateur." Et les tourterelles, s'apprivoisant, commencèrent à pondre leurs œufs, et elles les couvèrent devant les frères comme des poules, toujours nourries de leurs mains. Rappelons en terminant l'exorde du délicieux sermon rapporté dans les *Poëtes franciscains*, et adressé par le saint à une multitude d'oiseaux attentifs à sa voix, sermon qui fut raconté à frère Jacques de Massa par frère Massio, un des disciples préférés de saint François : "Mes oiseaux, vous êtes extrêmement obligés à Dieu, notre créateur, et toujours en tous lieux vous devez le louer, parce qu'il vous a donné la liberté de voler partout, qu'il vous a donné un double et triple vêtement, et qu'il a réservé votre espèce dans l'arche de Noé. Outre cela, vous ne semez ni ne moissonnez, et Dieu vous nourrit et vous donne des fleuves et des fontaines pour vous abreuver, il vous donne les montagnes et les vallées pour votre refuge et les grands arbres pour faire vos nids."

Nous voici loin de notre début. Nous avons commencé dans le jardin des Tuileries, et nous finissons dans un autre jardin, jardin mystique où l'on cueille les petites fleurs de saint François.

# LE CHRISTIANISME ET LE BONHEUR SOCIAL.

C'est souvent l'honneur ou le tort des hommes illustres de reproduire en les accentuant les tendances de leur époque. Aussi l'étude des figures que le burin de la renommée a gravées dans les souvenirs de l'humanité conduit, plus d'une fois, à la connaissance de ce que furent les âges auxquels elles appartiennent, et de cette connaissance d'utiles enseignements peuvent sortir.

Un homme a vécu parmi nous, dont le noble caractère, les généreuses aspirations, les illusions elles-mêmes ou les exagérations se reflètent dans ses contemporains. Lacordaire, c'est la France du dix-neuvième siècle; et la pensée qui a fait éclore dans l'âme du célèbre dominicain le germe de foi arrêté jusque-là dans son développement, sous le poids des ruines intellectuelles qu'avait amassées l'école de Voltaire, cette pensée s'harmonise si bien avec l'état actuel des esprits, avec leurs recherches, qu'il nous semble impossible de ne pas voir en elle le rayon de lumière destiné à dissiper, pour beaucoup, ces ténèbres de l'incroyance ou du doute, qui égarent les pas et étiolent la vie de notre génération.

"Je suis arrivé aux croyances catholiques, écrit Lacordaire, par mes croyances sociales; et aujourd'hui, rien ne me paraît mieux démontré que cette conséquence; la société est nécessaire, donc, la religion chrétienne est divine; car elle est le moyen d'amener la société à sa perfection, en prenant l'homme avec toutes ses faiblesses et l'ordre social avec toutes ses conditions (*)."

Ces paroles ne sauraient être trop méditées; et la vérité qu'elles expriment est en rapport assez étroit avec les tendances de notre temps pour que la méditation en soit facile et profitable. On veut le bien-être des masses, la prospérité sociale, les accroissements de la civilisation; donc, on veut le christianisme. L'humanité est appelée à développer harmoniquement ses forces, en se dégageant des étreintes de ce monstre qu'on nomme le paupérisme, chez lequel la misère physique n'est que le vêtement de la misère morale. Donc, l'humanité est appelée à s'épanouir au soleil vivifiant des enseignements chrétiens.

Vous voulez des faits. Vous êtes les enfants d'une époque qui ne procède que par l'expérience. Eh bien! allumez le flambeau de l'histoire, et projetant ses clartés sur les annales du monde, lisez les observations qu'étale sous vos yeux l'état comparé des peuples anciens et modernes. En rappelant ou apprenant à l'homme sa grandeur et ses devoirs, qui a élevé et rendu pleins de dignité les rapports sociaux? Qui a brisé les chaînes de l'esclavage païen? Qui a fait germer toutes les vertus intellectuelles et morales dans ces vastes régions que la nuit de la barbarie couvrait de ses ombres épaisses? Qui donc a donné des serviteurs à

(*) Correspondant, t. 17 p. 828.

la faiblesse, à la souffrance, aux déshérités de la fortune, à tous ceux que le malheur avait touchés de sa main impitoyable ? Qui a fondé ces grandes écoles, asiles de la science et des arts ; ces centres d'où sont partis en rayonnant ceux qui, par des travaux gigantesques, accomplis sous le regard des générations étonnées, ont mérité d'être appelés les *défricheurs de l'Europe ?*—Qui a fait toutes ces choses, si ce n'est l'Eglise, c'est-à-dire, le christianisme enseignant, dirigeant, moralisant l'humanité.

Non seulement donc, le christianisme élève l'homme à une grandeur morale inconnue des nations païennes, mais il fait vivre les sociétés dans une prospérité matérielle que la Grèce et Rome n'atteignirent jamais. L'histoire profane nous montre quelques privilégiés, saturés de richesses ; sous eux et autour d'eux, nous ne voyons qu'une masse servile qui végète dans une dégradante misère. " Quelle différence, dirons-nous avec un savant économiste moderne, M. Périn, professeur à l'Université de Louvain, quelle différence, quant à la richesse du sol, entre l'empire romain dans ses plus beaux temps, et l'Europe contemporaine ! Quelle différence dans le mouvement général des produits, dans la multiplicité et la rapidité des communications, dans le bon marché des transports, dans l'étendue des relations qui embrassent aujourd'hui le monde entier !

Quelle différence encore dans les ressources financières des Etats, dans leurs armées, dans leur matériel ! Quelle différence et quelle supériorité du côté des nations modernes, non point en ce qui fait les jouissances individuelles, mais en ce qui fait la puissance matérielle des nations et leur véritable force ! Quelle supériorité surtout dans la masse des richesses destinées à la consommation du peuple ! Les temps écoulés depuis le treizième siècle, dans la pleine puissance de la civilisation chrétienne, sont, quant à la richesse du grand nombre, une période de prospérité qui n'a pas d'égale dans l'histoire."

Voilà les faits. Mais la science ne s'arrête pas aux faits. Sa mission est de scruter par des labeurs dont elle a le secret et la peine glorieuse, le pourquoi, aussi bien que le but des choses.

La science, c'est la connaissance des objets de l'observation, étudiés dans leurs causes : *cognitio rerum per causas.* Nous lui demanderons donc la raison de la puissance merveilleuse que nous venons de constater dans le christianisme ; et pour ne pas trop étendre nos investigations, nous nous bornerons à rechercher avec elle comment la prospérité matérielle et la richesse des peuples sortent d'une religion qui prêche la doctrine du renoncement.

La raison de la prospérité des nations vraiment chrétiennes, est, ce nous semble, évidente. Nous les trouvons dans la pratique populaire des vertus dont le christianisme est l'apôtre et le propagateur. Les économistes vous le diront : sans capital, c'est-à-dire sans épargne en vue de la reproduction, point de richesse sociale. Mais cette épargne, est-elle compatible avec le vice, qui n'a jamais assez, pour assouvir ses appétits brutaux ?

La vertu, voilà la source de l'aisance du peuple ; voilà le remède efficace contre le paupérisme. " Si vous ne donnez au peuple des vertus, seule garantie sérieuse de l'épargne présente et du capital futur, vous n'arriverez jamais à le défendre tout à fait contre l'envahissement de la misère. En vain vous accumulerez le bien-être et l'aisance au foyer de la famille ; en vain vous y ferez naître et grandir le capital d'une

richesse qui commence, si vous n'y accumulez ce capital conservateur de tout autre, le capital de la vertu." Nous sommes heureux de pouvoir citer ces belles paroles tombées, il y a quelques jours, de la chaire de Notre-Dame.

Tout à l'heure, nous prononcions le mot *renoncement*. Eh bien! il faut qu'on le sache, le renoncement chrétien est une force économique dont les résultats sont incalculables. Il suffit pour élever le pauvre au-dessus des découragements, pour lui conserver l'énergie dans laquelle il trouvera le moyen de diminuer les privations de sa famille. A lui de détruire l'*individualisme* qui absorbe l'opulence du riche. A lui d'amener ce bienfaisant écoulement de la fortune, qui s'en ira de ceux qui ont vers ceux qui n'ont pas. A lui enfin d'enrichir *tous* par *tous*, puisque, sous sa douce influence, chacun profite de mille dévouements, alors qu'il n'en donne qu'un. Qu'on nous permette d'emprunter quelques lignes au beau livre de M. Périn; *De la richesse dans les Sociétés chrétiennes:*

" Suivez le cours des siècles, dit le savant économiste, et toujours vous verrez le christianisme accomplir, par cette vertu du renoncement, l'œuvre de chaque époque, pousser l'humanité à tous les progrés et la sauver des périls mêmes de ses succès. Parcourez les sociétés d'aujourd'hui, et à tous les degrés divers de civilisation où le monde contemporain nous fait voir, d'un seul coup d'œil, dans un même tableau, les diverses phases qu'ont parcourues nos sociétés, vous verrez le christianisme proportionner toujours son action aux circonstances, vous le verrez s'efforcer d'imprimer à toutes les contrées et à toutes les races la salutaire impulsion du progrès par cette force de renoncement, toujours le même dans son principe, et toujours infiniment variée dans ses applications et infiniment féconde dans ses effets.

Le renoncement! Mais, c'est lui qui donne aux âmes chrétiennes la sainte affection du travail, de cet élément producteur des richesses sociales. Faire le sacrifice de son repos à Dieu, en se courbant sous le joug d'un pénible labeur, c'est la joie du disciple de l'Evangile. Il veut cette joie, il l'aime, et c'est pour l'obtenir que les enfants de saint Benoit ont jeté la semence dans les déserts incultes de la vieille Europe ou sur le sol meurtrier de notre jeune colonie d'Afrique.

A l'époque de sa décadence et de sa corruption, Rome,—on l'a dit,—est en même temps oisive et asservie. Mais, aux jours même de ses grandeurs, croit-on que le travail se montre, aux yeux du peuple romain, transfiguré par cette auréole qui lui donne une incomparable beauté, si grande qu'on l'aime d'un amour qui serait folie, s'il n'était suprême sagesse? Un tel sentiment ne pouvait naître que de la doctrine du renoncement et de la pensée du Sauveur Jésus. " Pour réhabiliter le travail et la condition de l'ouvrier il a fallu que le Christ, se faisant ouvrier lui-même, maniât de ses mains royales et divines, dans l'atelier de Nazareth, la hache et les outils du charpentier."

Ces paroles, que nous empruntons au cours d'économie politique, professé avec tant d'éloquence à la Faculté de Droit de Caen, par M. Alexandre Carel, achèvent de montrer comment le travail, et, par suite, la richesse de nos sociétés, doivent tant aux christianisme.

Les limites d'un article ne nous permettent pas de développer davantage des idées qu'il suffit, au reste, d'indiquer pour en faire comprendre toute la force et toute la

vérité. Nous nous résumerons donc, en disant :

S'occuper d'études sociales et politiques, c'est suivre l'impulsion que notre époque imprime aux intelligences. Trouver les conditions nécessaires au bien-être des sociétés dont nous faisons partie, serait, au point de vue des aspirations contemporaines, une des plus belles victoires que l'esprit public puisse remporter, une des plus grandes satisfactions que le cœur puisse obtenir. Eh bien ! que nos yeux s'ouvrent enfin. Sachons voir que, sans négliger les moyens secondaires, il faut, pour arriver au but désiré, christianiser les peuples.

Le christianisme avec ses vertus, sa doctrine du renoncement, son travail transfiguré par le détachement et l'amour, voilà l'agent et le seul agent capable de produire la prospérité dont nous voulons doter les nations. Comprenons ces choses, et nous marcherons avec succès à la conquête du bonheur social. Mais nous ferons mieux encore. Pénétrant l'harmonieuse liaison qui unit les effets aux causes, nous lui demanderons le secret de la puissance surhumaine qui s'échappe de la soumission à l'Evangile ; et bientôt nous redirons la parole convaincue de Lacordaire : Le christianisme est le moyen d'amener la société à sa perfection, en prenant l'homme avec toutes ses faiblesses, et l'ordre social avec toutes ses conditions. Mais la société est nécessaire ; *donc la religion chrétienne est divine.*

*L'Union.*

---

# DISCUSSION AU CORPS LÉGISLATIF

## SUR LES DROITS DES HÉRITIERS DES AUTEURS.

PRÉSIDENCE DE S. EXC. M. LE COMTE WALEWSKI.

(Voir page 164.)

PARIS, juin 1866.

M. LE PRÉSIDENT WALEWSKI. La parole est à M. le commissaire du gouvernement.

M. RICHE, conseiller d'Etat. Je demande la permission de commencer par dire un mot de la loi. (On rit.)

La situation était celle-ci : un auteur laissait ses droits à sa veuve sa vie durant et à ses enfants pendant trente ans ; s'il n'y avait que des héritiers collatéraux, les droits ne survivaient à l'auteur que de dix années.

Le gouvernement après plusieurs années d'études, a voulu améliorer la situation faite aux auteurs ; il a proposé de donner, quel que fût l'espèce d'héritier trente ans à partir de la mort de la veuve, ce qui représentait souvent cinquante ans. La commission a dit : Mettons cinquante ans, dans tous les cas, à partir de la mort de l'auteur ; un point de départ fixe sera préférable. Le gouvernement a consenti de bon cœur à cette proposition en faveur de ceux qui ont été appelés des enchanteurs.

La loi nouvelle a

tage inestimable de donner à l'auteur, quelle que soit la composition de sa famille, le droit de léguer ou de vendre à qui il voudra ses œuvres pendant cinquante années après sa mort; de sorte que ce mérite patriarchal, qui consiste à avoir une veuve et des enfants, n'est plus le supplément nécessaire du mérite littéraire. (On rit.)

Le projet de loi réalise une amélioration considérable; il y aura certainement, chez les auteurs et chez les artistes, un sentiment de reconnaissance envers l'empereur, qui a proposé la loi, envers le Corps Législatif, qui s'est associé avec tant d'empressement à la pensée du gouvernement. La loi accorde des biens réels si elle refuse la chimère de la perpétuité.

Les auteurs ne seront nulle part en Europe dans une situation aussi favorable; l'Angleterre, par exemple, n'accorde que quarante-deux ans, à partir de l'apparition de l'œuvre, de sorte que si nous proclamions la perpétuité, les auteurs anglais viendraient, au moyen de la réciprocité, jouir en France de la perpétuité, tandis que les auteurs français ne jouiraient en Angleterre que du délai de quarante-deux ans. (Très bien! très bien!)

Nous avons maintenu dans le projet le principe de nos lois anciennes qui était celui-ci; le droit d'auteur ou la propriété littéraire est un droit que la loi a crée librement, volontairement, sagement, et en le créant elle l'a déclaré temporaire.

L'honorable M. Marie a reproché à la loi ce qu'elle ne disait pas, mais elle dit, ce semble clairement que le droit sera temporaire.

M. LE BARON DE BEAUVERGER demande la parole.

M. LE COMMISSAIRE DU GOUVERNEMENT. On a voulu voir dans l'exposé des motifs une œuvre personnelle; de toutes les propriétés littéraires, la propriété de cet exposé des motifs est assurément celle qui appartient le moins à son auteur. (On rit.)

Cet exposé des motifs c'est l'œuvre de la grande Constituante, l'œuvre de M. de Boufflers. Que disait-on alors? Que l'œuvre de l'auteur était une propriété, mais qu'elle ne devenait une propriété que par la protection de la loi; protection qu'elle ne pouvait obtenir qu'en la payant, comme toutes les autres propriétés.

Telle est l'opinion de Boufflers, de Chastelier de Lakanat, de l'empereur Napoléon 1er, de M. de Salvandy, auteur de l'exposé des motifs de 1839; de M. Villemain, auteur de l'exposé de 1841; de MM. Houber et Flandin en 1854.

C'est sur cette opinion que le conseil d'Etat a basé la sienne. Si donc les auteurs du projet de loi sont coupables de quelque chose, c'est de plagiat.

Si le projet de loi ne prononce pas le mot de propriété, c'est que de ce mot, inoffensif autrefois, on a beaucoup abusé de notre temps: c'est de ce mot qu'est sorti tout le bruit qui se fait depuis quelques années autour de la question.

M. LATOUR DU MOULIN. Et Napoléon III! C'est une autorité que nous pouvons invoquer contre vous.

M. RICHÉ. L'empereur Napoléon III n'a voulu parler que de la propriété du manuscrit.

M. LATOUR DU MOULIN. C'est une erreur manifeste et bien étrange. Il me serait facile de le prouver, si j'avais sous les yeux le texte du rapport de la commission que présidait l'honorable comte Walewski; et je ne comprends pas comment M. le commissaire du gouvernement n'hésite pas à contester ici un fait aussi notoire.

M. LE COMMISSAIRE DU GOUVERNEMENT. Le gouvernement de l'empereur est représenté ici, et voilà la loi qu'il défend.

Oui, on a fait d'un mot une chose; on a dit que la propriété intellectuelle devait être traitée comme la propriété ordinaire, parce qu'elle en a la nature et le caractère. Pourquoi alors n'en aurait-elle pas l'attribut, la perpétuité?

On a ajouté: C'est la propriété la plus personnelle, la seule qui traverse les siècles avec le nom de l'écrivain.

Examinons. Voici un auteur qui a une idée. Il se l'est incorporée; il l'a confiée au papier. Il a la propriété de son manuscrit, et c'est là une propriété de droit commun. Mais le jour où, au lieu de brûler son manuscrit—ce qui eut été peut-être prudent (on rit), il le livre au public sous la forme du livre, la situation change: ce livre, je l'achète, je le lis, il se mêle à mes idées, je pourrais en faire des milliers de copies, si je voulais. La grande différence entre cette propriété et la propriété ordinaire, c'est qu'il y a dépossession.

Pour le tableau, pour la statue, même chose: l'acheteur en a acquis la possession éternelle, et s'il n'y avait pas de loi à cet égard, la reproduction par la gravure, par l'impression, ne serait pas interdite dans l'intérêt de l'auteur.

Mais la loi est intervenue et elle a bien fait. Elle est intervenue pour défendre la reproduction pendant un délai déterminé, soit du livre, soit de l'œuvre théâtrale, soit de l'œuvre artistique.

Elle a posé cette défense dès 1561 en France, en établissant le privilége des libraires, qui était évidemment au profit des auteurs; en Belgique, elle l'a posé en 1610, au profit des jésuites, et en Angleterre, en 1710 seulement. Mais si elle n'avait rien dit, tout individu aurait le droit de reproduire l'œuvre intellectuelle qui est en sa possession.

Donc, la propriété littéraire est une création de la loi. En est-il de même pour la propriété ordinaire? Est-ce que la loi ne l'a pas reçue, celle-là, toute faite, à l'origine des sociétés? Ainsi, ces deux espèces de propriétés ne peuvent être assimilées. (Marques d'assentiments.)

Partout et toujours, la loi a dit que la propriété intellectuelle serait temporaire, et cela pour deux raisons: la première, c'est que l'intérêt public voulait qu'il en fût ainsi, mais la seconde, c'est que l'intérêt des auteurs voulait rarement qu'il n'en fut pas ainsi.

On s'étonne d'entendre des hommes qui se disent partisans de la liberte déclarer en même temps qu'ils sont partisans de la perpétuité.

Tous les gouvernements ont pensé qu'il était de l'intérêt public qu'un jour vint où la liberté, en cette matière, ressaisit son empire, où le bon marché du livre pût être acquis au peuple et lui procurer, soit une source d'instruction, soit un instrument de jouissance. Voilà les vrais principes libéraux.

La propriété littéraire perpétuelle a été créée par des gens d'esprit, qui, après l'avoir créée, se sont mis à l'adorer. (Très bien! très bien!)

Pourquoi d'ailleurs cette prédilection exclusive en faveur d'un seul genre d'invention, l'invention littéraire? Pourquoi ne pas réclamer aussi en faveur de l'invention industrielle ou scientifique?

On dit: C'est autre chose. L'industriel, le savant qui invente n'invente que des idées, l'inventeur littéraire invente des formes. La forme matérielle a donc la prééminence sur l'idée! Non, les uns et

les autres devraient être mis sur le même pied.

Et cependant l'inventeur scientifique, l'inventeur de la boussole, par exemple, n'a aucun droit; l'inventeur industriel a un monopole de quinze ans, en payant un droit. Si la loi s'égarait à consacrer la perpétuité de la propriété littéraire, le lendemain les inventeurs industriels pourraient réclamer le même traitement. (C'est évident!)

Est-ce qu'il n'y a pas dans la machine l'invention et l'exécution, de même que dans le livre il y a la pensée et l'exécution matérielle? Est-ce que Gutenberg n'avait pas autant de génie que celui qui fait l'Amanach de Liége? (Rires.) Eh bien! Gutenberg vivant aujourd'hui n'aurait qu'un monopole de quinze ans, en payant un droit de 200 francs, tandis que l'auteur de l'Almanach de Liége réclame la perpétuité et se croit offensé si on ne la lui accorde pas. (On rit.)

Si la quest on se fût présentée du temps de Louis XI, alors que Gutenberg venait de s'illustrer par une invention qui s'est transmise, à travers les siècles, d'une façon plus authentique que les œuvres d'Homère; si elle eût été tranchée dans le sens de la perpétuité et que Gutenbourg eût vendu à Louis XI ses droits exclusifs sur son invention, je ne suis pas convaincu que l'imprimerie existerait aujourd'hui. (Hilarité générale.) Et la poudre?... (Nouveaux rires) L'inventeur de l'hélice est mort de misère.

Et cependant, comme l'a dit M. Berryer, la machine, c'est le livre de l'inventeur industriel. Pourquoi alors n'aurait-elle pas la même protection?

Pour l'écrivain, la période la plus lucrative est évidemment la plus rapprochée de la publication. Le délai de 50 ans sauvegarde donc ses droits. Quand on lui en retire l'exercice, il n'en a généralement plus besoin.

L'industriel, au contraire, a dû faire, à l'origine de son invention, des sacrifices considérables, et c'est au moment où son droit peut devenir le plus lucratif, qu'il cesse d'exister.

On dit: les inventeurs n'ont pas une originalité complète, toutes les inventions s'enchaînant, ils ont des ancêtres, des voisins; mais est-ce qu'en matière de littérature, on n'a pas aussi ses ancêtres, ses voisins, et ne voit-on pas des procès en bornage sur les confins de la propriété littéraire? (Rires.)

On a reconnu tout à l'heure que les idées étaient puisées dans un fonds commun; mais, a-t-on ajouté, chaque écrivain a sa forme, qui est la parure de l'idée.

Je ne veux pas examiner cette périlleuse question, je ne veux pas me faire d'affaire; je dirai seulement que quand je vois les écrivains s'irriter si l'on doute l'orignalité absolue de leurs œuvres, je félicite notre siècle d'être plus grand et plus heureux que le siècle de Louis XIV; car, dans une preface (c'était alors à l'époque des préfaces modestes,) l'auteur de *Britannicus* déclare que ses traits les plus éclatants lui ont été fournis par Tacite, et que sans Euripide, il n'aurait pu écrire *Iphigenie.* Ceux qui parlent autrement aujourd'hui, je les félicite de grand cœur. (On rit.)

Pourquoi quelques auteurs tiendraient-ils à cette fumée de la perpétuité? Constatons d'ailleurs qu'il en est très peu qui aient abandonné le principe posé en 1789. Parmi ceux qui lui sont restés fidèles, je citerai entre autres MM. Villemain, Cousin Sainte-Beuve, Nisard. Dans cette enceinte

il y a un historien illustre qui peut bien avoir l'espérance de passer à la postérité ; eh bien ! il me disait hier et il m'a autorisé à dire ici qu'il n'était pas partisan de la perpétuité. Il ajoutait même que notre projet allait peut-être trop loin, que les idées et le style étaient comme l'eau qu'on recueille du voisin supérieur, avec laquelle on fertilise son fonds, et qu'on transmet ensuite au voisin inférieur. (Vive approbation.)

Pourquoi donc ce sentiment dont Voltaire a dit : " Il gonfle et ne nourrit pas." (On rit.)

De deux choses l'une : ou cinquante ans après la mort de l'auteur le livre subsistera, ou il n'existera plus. Il est possible qu'il ne survive pas à l'auteur ; dans ce cas, il est clair que si la loi lui donnait un brevet d'immortalité, elle le lui donnerait sans garantie du gouvernement. (On rit.) Qu'aurait-elle donc donné à l'auteur ? Rien, comme le disait tout à l'heure un homme illustre qui est assis à mes côtés, qu'une éternité de poussière.

Supposons maintenant que l'œuvre de l'auteur survive à cette période de cinquante ans.

Mais alors à qui, le plus souvent, appartiendra cette propriété ? Entrons dans la pratique ; elle appartiendra le plus souvent à un libraire. C'est du fond d'un comptoir du quartier latin qu'il épiera ceux qui voudront ressuciter une œuvre pour leur demander un tribut ou pour s'opposer à la publication. Le droit passera ainsi de librairie en librairie, et s'il en est un qui fait de mauvaises affaires, on vendra à l'encan, avec le matériel, la propriété littéraire de tel ou tel auteur.

M. JULES FAVRE. Mais c'est ce qui se fait.

M. LE COMMISSAIRE DU GOUVERNEMENT. On dit que si la propriété est déclarée, le libraire paiera plus cher. Non, il ne paiera pas plus cher un droit éternel qu'un droit de cinquante ans, parce qu'il n'ira pas aventurer de l'argent comptant sur la foi d'un succès ou d'une résurrection dans deux ou trois siècles, parce qu'il envisagera les révolutions du goût et même les révolutions de la société, ainsi que l'innombrable quantité de livres nouveaux qui auront peut-être pris alors la place des livres anciens.

Les auteurs n'auront rien gagné, et l'on aura établi, sinon une espèce de féodalité, du moins un droit exclusif au profit d'un certain nombre de grands libraires. (Très bien ! très bien !)

Il reste à rechercher comment on pourrait organiser ce système de la perpétuité, et à voir s'il est réellement praticable. On a dit des choses admirables au point de vue littéraire, mais on n'a pas examiné comment on organiserait le système. Or, les ultras de la propriété littéraire se divisent ici en deux écoles. Les uns veulent le droit commun absolu ; les autres veulent aussi le droit commun, mais entouré d'institutions toutes particulières. (On rit.)

Le droit commun est très éduisant en toutes choses, et on a raison de l'appliquer chaque fois qu'on le peut ; mais, en matière de propriété littéraire, n'a-t-il pas ses écueils ? A chaque décès, on rencontrera la règle de l'enregistrement. (Réclamations.)

Le gouvernement repousse le droit commun ; mais, du moment qu'on l'accepte, il faut en subir les inconvénients. Il y aurait donc la régie de l'enregistrement, 8 ou 9 0/0. Il y aura ensuite les créanciers.

Si la propriété littéraire devient

une propriété ordinaire, le créancier saisira le droit entre les mains de l'auteur lui-même, et l'auteur n'aura rien à dire, car on tournera contre lui le droit commun qu'il aura inprudemment invoqué. (Très bien ! trés bien !)

Aussi les habiles ne veulent-ils du droit commun qu'au frontispisce de la loi, ils ajoutent ensuite beaucoup d'articles dérogatoires. C'est ainsi qu'un très honorable jurisconsulte, qui est aussi un éloquent orateur, a demandé, dans un amendement que le droit commun soit établi, mais avec cette réserve que, si, après trente ans, les ayants cause n'avaient pas fait d'édition nouvelle, ou s'il n'y avait pas eu de représentation théâtrale, le droit périrait.

Si ce système avait été adopté, il aurait d'abord fallu se demander ce qui constitue une édition et une representation sérieuses. Mais dans tous les cas, ce n'est plus une règle applicable à la propriété ordinaire. On ne peut pas ordonner à un homme d'arroser son champ sous peine de confiscation. On ne le déclarera pas déchu de sa propriété, parce qu'il l'aura laissée en friche pendant trente ans. Donc vous n'êtes plus dans le droit commun, vous êtes avec nous, et nous en sommes extrêmement fiers.

D'autres veulent que les familles n'aient qu'un seul représentant; d'autrès demandent que si les familles refusent de publier, l'Etat s'impose comme arbitre et fixe un maximum. D'autres vont plus loin et fixent ce maximum cinquante ans à l'avance. Enfin tous les avis aboutissent à des priviléges et à des exceptions.

Cela prouve que la propriété littéraire n'est pas une propriété comme une autre. La Chambre reconnaîtra que, hors du droit temporaire; il n'y a que des nuages, des nuages que le talent peut dorer, mais qui ne s'en dissipent pas moins. Et nous aussi, nous avons été sensibles à certaines tentations; nous aurions aimé à ne pas dédaigner un certain zéphir de popularité. (On rit.) Des personnes qui tiennent une plume auraient pu rémunérer par des éloges une caresse législative.

Mais nous devions avant tout faire notre devoir. Défenseurs passagers d'une civilisation durable, nous ne pouvions pas sacrifier l'instruction facile du peuple, les plaisirs du public, l'intérêt de la libre concurrence à une taxe sur les lecteurs, à une déclaration d'ailleurs imaginaire et peu digne du sérieux de la loi. La Chambre nous rendra cette justice que notre devoir ainsi compris, nous avons courageusement essayé de le remplir. (Très bien ! très bien ! —Applaudissement prolongés.)

Fin.

---

# THEATRE ITALIEN.

Je n'ai aucune prétention à suivre la tragédie partout où elle va, surtout la tragédie étrangère, et le Théâtre-Italien n'est pas de mon domaine. L'erreur d'un coupon de loge qui s'est trompé de route est ce qui me fait entrer aujourd'hui sur un terrain où je n'ai rien à voir en principe. Des circonstances indépendantes de ma volonté

ne m'ont pas permis de rectifier la direction, et de faire rendre, à mes collaborateurs chargés habituellement du Théâtre-Italien, ce qui leur appartenait légitimement. Je regrette d'autant plus l'erreur que je sais fort mal l'italien, si tant est que je le sache un peu, et que je n'ai pas un goût bien vif pour les traductions des grandes œuvres.

Ces traductions justifient presque toujours un proverbe italien trop connu pour qu'il soit utile de le rappeler textuellement, et elles sont souvent, en outre, des mutilations. Je comprends les traductions destinées à demeurer à l'état de livre, sous cette condition qu'elles respectent l'intégralité de l'œuvre. Elles peuvent donner une teinture de l'ensemble des grandes œuvres étrangères aux personnes qui ignorent la langue où les œuvres ont été écrites, et elles sont encore un secours pour les personnes qui la savent d'une manière insuffisante. De plus, lorsqu'elles sont faites avec quelque soin, elles contiennent presque toujours, sous les passages où aucun équivalent n'existe entre les deux langues, des notes et éclaircissements qui font toucher du doigt, sinon le sens complet de la locution étrangère, au moins la difficulté qui s'est opposée à une traduction exacte. J'ai loué, à cette même place où j'écris aujourd'hui, la belle traduction française qu'a donnée M. Guizot des *Œuvres complètes de Shakespeare*, et je n'ai rien à retirer de la juste louange que j'en ai faite. Mais le commentaire explicatif ne peut pas suivre la traduction à la représentation, et l'impuissance du traducteur y apparaît seule. Les traductions faites en vue de la scène, celles-là même qui se montrent le plus respectueuses du texte de l'œuvre originale, sont presque toujours, en outre, des adaptations autant que des traductions. On a accommodé l'œuvre au goût du peuple à qui on veut la présenter, afin qu'il puisse l'admirer plus aisément, retranchant ici, ajoutant là, modifiant partout la disposition et l'ordonnancement. Si peu que je connaisse l'œuvre originale dans sa majesté première, je ne puis, quelque effort que je fasse, me défendre, en découvrant les mutilations, d'un sentiment analogue à celui qu'on éprouve à la vue d'une profanation.

A l'occasion des représentations données à Paris, par Mme Ristori, nous avons été, tous tant que nous sommes dans la critique parisienne, trop faciles pour les entreprises de cette sorte. Les attitudes marmonéennes de la célèbre actrice, où semblaient vivre animés par une passion ardente les plus beaux souvenirs de la statuaire antique, nous avaient tous séduits, à ce point de nous faire oublier l'art pour l'artiste, la muse pour la prêtesse, le dieu pour la lyre. A cette séduction s'était mêlé un peu de dépit et de réaction contre une éminente tragédienne qui avait tenu longtemps la Comédie-Française sous son cothurne orgueilleux, la conduisant parfois dans des voies que ne pouvaient pas approuver les gens de goût, et qui, non contente de fouler ses camarades de son pied éloquent un peu plus qu'il ne convenait, avait eu en une époque agitée, la funeste pensée d'aller promener, à travers tous les théâtres de la France, une chanson de guerre-civile! Après avoir laissé faire les œuvres étrangères nous abandonnâmes nos propres chefs-d'œuvres aux entreprises des traducteurs. L'un de ceux-ci, au lendemain d'une de ces entreprises qu'avait couronnées un succès presque incontesté, m'avoua naïvement que, sous le prétexte de traduire, il s'était amusé à glisser, dans une

des grandes œuvres de Racine, quelques centaines de vers ou hémistiches pris dans la *Divine Comédie*, de Dante. Je n'ai pas vérifiée le fait, mais la seule allégation montre où allait l'effort, et elle a, même dépourvue de toute réalisation, son éloquence. On était affolé alors de comparaisons, et j'applaudis, comme tout le monde, au tour de force. Un jour, cependant, le goût public s'émut, à l'occasion des *Fausses confidences!* On avait voulu nous montrer une Araminte nouvelle, à la place de l'Araminte que nous avions admirée jusqu'ici, et nous démontrer que, jusqu'ici, nous n'avions compris rien aux grâces, essentiellement françaises, de l'esprit de Mariveaux. La nouvelle Araminte, la *vedova Araminta*, ne réussit pas du tout, et il y eut, dans la critique tout entière, une unanime protestation. Il s'agissait de nos plaisirs, non de nos gloires! Un peu plus tard, à l'Odéon, la *Béatrix*, de M. Legouvé mit en une pleine lumière pour tous l'inanité et les périls de l'entreprise, en découvrant pleinement son ambition. L'oreille fut blessée là où l'esprit s'était montré impassible, malgré le mérite intrinsèque de l'œuvre, et quoique tout eût été combiné fort habilement pour un grand succès. Une seconde tentative, faite, l'année dernière, au Vaudeville avec la même *Béatrix*, a confirmé pleinement l'unanime sentiment, loin de le modifier. Aujourd'hui, il est universellement compris par tous je crois, que la scène française n'est pas aussi facile à annexer qu'un duché.

On annonce que Mme Ristori doit donner prochainement quelques représentations au Théâtre-Lyrique, avant de s'engager dans une grande pérégrination artistique à travers les Etats mal pacifiés de l'Amérique, et j'ai des raisons personnelles de penser que la nouvelle est fondée. A l'origine, une représentation avait même été fixée pour la semaine qui a précédé la Pentecôte. Les répétitions des *Joyeuses Commères de Windsor*, dont la première représentation a eu lieu vendredi, ont forcé, si je suis bien informé, à prendre un jour un peu plus éloigné, et Mme Ristori a profité du délai pour aller passer une semaine ou deux en Belgique. Le Théâtre-Lyrique n'est pas de mon domaine, non plus que le Théâtre-Italien, et ce qui s'y fait ne me concerne en aucune façon. Cependant, si une espérance peut m'être permise, j'ose espérer que la célèbre tragédienne se fera voir cette fois, non dans *Béatrix* ou quelque traduction, mais dans son répertoire italien. Elle commença autrefois ainsi, si ma mémoire ne me trompe pas, et son premier grand triomphe en France fut *Myrra*, une des pièces où se montre de la façon la plus éclatante, avec les attitudes marmoréennes qui ont tant contribué à sa renommée, la merveilleuse flexibilité de son talent. Le répertoire italien, je le sais, brille plus par la quantité que par la qualité, et il est difficile d'y rencontrer à travers un fatras immense, quelques œuvres d'une véritable valeur. L'Italie est une nation de chanteurs, et la manifestation naturelle de l'art dramatique, après l'opéra, y est la pantomime. Le poëme épique, si invraisemblable que puisse sembler la chose, y tient le troisième rang dans l'art dramatique; à ce point que presque toutes les tragédies italiennes, si l'on veut bien les considérer avec quelque attention, ne sont guère que des poëmes épiques découpés en chants alternés. Mais il y a entre l'art d'un peuple et les interprêtes nationaux

de cet art, même les interprètes tout à fait exceptionnels, une naturelle convenance que rien ne saurait remplacer. Dans la représentation d'adieu qu'elle a donnée au Vaudeville l'année dernière, les vers de la *Divine Comédie* récités par elle ont été, au dire de tous ceux qui y ont assisté, son plus grand triomphe. Elle était vraiment chez elle dans l'œuvre immortelle de Dante, et elle y était reine.

Une autre considération, une considération particulière à la France et aux Français, me fait insister sur ce point. Le principal attrait et l'intérêt à peu près unique des exhibitions de cette sorte est de nous initier aux beautés des théâtres étrangers et de nous permettre de nous faire à nous-mêmes comme un cours de littérature dramatique comparée. Si les acteurs exotiques, qui veulent bien venir nous visiter, nous donnent des traductions, soit de nos propres chefs-d'œuvre, soit des chefs-d'œuvres d'un théâtre étranger à leur nation, ils nous montrent leurs personnes, non la littérature de leur pays. A une étude physiologique est substituée une étude anatomique dont l'unique attrait est une curiosité nécessairement éphémère. Quelque talent qu'ils aient et quelques efforts qu'ils fassent, nos comédiens, outre l'infériorité inévitable de toute traduction comparée à l'œuvre originale, comprendront toujours beaucoup mieux qu'eux nos grandes œuvres, et il nous est plus aisé, en ce qui concerne les chefs-d'œuvres étrangers eux-mêmes, de les écouter traduits en notre propre langue qu'en une langue voisine, si nous ne pouvons pas les entendre interprétés dans la langue où ils ont été écrits. La curiosité s'épuise vite, quand elle est bornée aux yeux, et une indifférence, voisine de la satiété, ne tarde pas à lui succéder. L'heure, en ce moment, n'est point propice pour les troupes italiennes de comédie, et le sentiment général, pour peu qu'elles lui semblent avoir une inclination à toucher à notre langue ou nos grandes œuvres, est bien près, parfois, empruntant à l'Italie un de ses mots favoris, de leur crier: *Fuori i Barbari !* La Gaule portetoge a repassé les Alpes depuis longtemps, quoique pensent à cet égard certains écrivains, et la France entière a repris la *braie* celtique, même au théâtre. Notre goût littéraire fut toujours fils de l'esthétique grecque bien plus que de la pompe romaine, et il n'aime point les œuvres de seconde main. Mme Ristori elle-même, qui a une situation exceptionnelle en France, n'y excite plus le fanatisme qu'elle y soulevait autrefois. On la voit s'éloigner sans douleur, sinon sans regret, et on la voit revenir sans enthousiasme. Le seul moyen qu'aient les comédiens italiens de conjurer une mauvaise disposition qui n'est guère encore que de la lassitude et de l'impatience, mais qui menace de devenir de l'indifférence, est de rentrer résolument dans le répertoire de leurs auteurs nationaux. Une littérature autochtone, si peu riche qu'elle soit, et une œuvre originale, même inégale, ont, non-seulement pour les lettrés et les délicats, mais, pour le commun des hommes de quelque goût, une continuité de saveur que n'auront jamais une traduction ou une adaptation.

M. Ernest Rossi est un tragédien de mérite, qui a fait ses preuves à côté de Mme Ristori elle-même, et qui a eu l'honneur, jouant avec elle, d'être applaudi, plus d'une fois, très chaleureusement et très justement. Il faisait partie, en qualité de premier sujet, de la première troupe que la belle et



éloquente tragédienne amena en France, et il n'y fut pas remplacé, lorsqu'il s'en sépara. Il n'a pas la beauté resplendissante d'un autre tragédien d'Italie qui nous vint dans une autre troupe vers la même époque, M. Salvini, et il n'a pas sa naturelle majesté. Mais il a de la verve et de la vigueur, il est très-intelligent, et il est fort amoureux de son art. C'est excellemment un acteur soigneux, très attentif aux détails, les creusant parfois un peu trop et s'attachant avec excès à les mettre en relief, mais n'en négligeant aucun. Il a été bien mal inspiré ou bien imprudemment guidé en choisissant, pour son début et le début de sa troupe, le rôle et la tragédie de *Hamleto*. Aucune autre tragédie de Shakspeare, pas même *Macbeth* ou le roi *Léar*, ne se présente avec une telle continuité de vaporeuse fantaisie et de fluidité nébuleuse. On dirait perpétuellement le cauchemar d'une âme endolorie voyageant sur l'aile d'une gnome à travers des mondes sans fin d'idéalités ossianiques. Avec cela, une fermeté logique et une rigueur de déduction, un alliage continu du sublime et du bas, la foi allant se heurter sans cesse au doute et la brutalité se parfumant de poésie, une dissertation sur l'être et le non; être s'habillant en coq-à-l'âne, une préméditation obstinée singeant la folie et l'épilepsie voilant le meurtre, une action merveilleusement conduite et un dénoûment d'un réalisme épouvantable! Donnez un corps à ces ombres, mettez dans la langue de tout le monde les excentricités alambiquées du dialogue, et vous avez un mélodrame vulgaire et bien noir, où la folie mène une sorte de danse macabre, traînant la mort en laisse et sonnant le carnage. Habillez ces mêmes ombres du solennel *peplon*, faites retentir le majestueux et monotone alexandrin *ore rotundo*, et l'*Orestie* elle-même, soulevant la pierre sépulcrale qui couvre le tombeau des Atrides, apparaît en ses longs manteaux de deuil. Ici ou là, rien ne reste absolument de l'œuvre qu'a voulu faire Shakspeare, et qu'il a réalisée si merveilleusement. Malgré le soin le plus attentif, même en rendant le mot par le mot, une plume méridionale n'arrivera jamais à imiter, même de loin, une œuvre si fortement imprégnée des vapeurs du Nord, et où tout ce qui peut vibrer dans l'humaine douleur s'est répandu en une continuité de gémissements insaisissables.

La plainte du roi Léar est peut-être plus misérable, mais elle rentre davantage dans l'habitude matérielle des accidents humains, et l'horreur y est moindre. De plus, le rôle de Hamlet a été joué chez nous, avec une merveilleuse perfection, par un comédien convaincu et bizarre, Rouvière, qui en avait fait l'étude de sa vie, et qui s'était incarné en lui. Pour Rouvière, tout était Hamlet, et Hamlet était tout. Il était Hamlet dans le roi Lear et dans maître Favilla, et Néron lui-même le Néron de *Britannicus*, était Hamlet pour lui. Je me souviens l'avoir vu jouer Néron un dimanche à la Comédie Française, Mme Fleury jouant Agrippine, et tout le monde se tordait de rire. Mais quand il jouait Hamlet, on ne riait plus, et tous écoutaient avec recueillement. Sa nature fine et nerveuse, exiguë et chétive, ardente et débile à la fois, se prêtait avec une admirable flexibilité et une docilité charmante, aux plus capricieuses fantaisies du rôle. Il en notait les moindres détails avec un soin infini et très exact, tournant ici, murmurant à peine là, se pliant et repliant sans

cesse sur lui-même en enroulements et déroulements continus, plus semblable à une apparition qu'à un vivant, n'appuyant sur rien et faisant saillir tout. Il y était un rêve beaucoup plus que le spectre paternel, en qui se résume toute l'action, et il y était toujours présent partout, même n'étant pas en scène. On eût dit l'ombre d'une ombre tant la transludicité était diaphane ! Je ne crois pas qu'aucun tragédien anglais ait jamais idéalisé le personnage en une réalité plus saisissante. C'était comme le mouvement continu de l'extase, non l'agitation idiote de la monomanie ou de l'hébêtement fébrile de l'épilepsie. Ses défauts lui devenaient des qualités dans ce rôle, et sa naturelle bizarrerie lui était comme une auréole ! Le rêve éthéré de Shakspeare, non un personnage fait de chair et d'os, se levait devant le spectateur, ondoyant comme un fantôme, et inflexible comme la conscience de l'humanité elle-même.

Avec M. Ernest Rossi, les choses se passent d'une façon entièrement autre. On a devant soi un comédien de talent, ayant composé un personnage compliqué avec un soin fort attentif et quelquefois fort délicat, non le rêve du poëte lui-même. Hamlet, avec M. Rossi, est bien, je crois, le personnage qu'a entendu faire parler le traducteur, et tel que celui-ci l'a compris. Mais il n'a rien de la vaporeuse indécision du songe de Shakspeare ou de la legende scandinave. Sa folie, réelle ou feinte, est chauffée dans les ardeurs brulantes d'un coup de soleil, non noyée dans les froides brumes du Nord, et les aspérités y ont les tons heurtés de la fureur, non les moites langueurs du gémissement. C'est un fou italien, non halluciné de la mythique du Nord, et il ricane plus qu'il ne rit, là même où il semble se moquer le plus audacieusement des autres et de lui-même. Les pâles Euménides ont couronné son front de leur chevelure de serpents, le manteau de Thor ne l'a pas frappé, et l'éclair douloureux ne jaillit point de son œil. Oreste ou Thyeste, Electre, ont le droit d'être ainsi, non Hamlet ! Les autres rôles sont joués avec une faiblesse désolante, sauf un peut-être. Le père d'Ophelia, Polonius, le courtisan sans vergogne, est figuré par un monsieur maigre, tout de rouge vêtu, orné d'une immense barbe blanche, décoré d'une sorte de crosse augurale, et ayant une lointaine ressemblance avec l'antique Juif-errant ou quelque bedeau gothique des imageries d'Epinal. L'acteur qui joue le roi dit toute chose sur une gamme monocorde, accentuant fort exactement les mots, et oubliant complétement d'accentuer les idées. La Reine est une grande et grosse femme, assez belle personne n'ayant absolument rien de majestueux, et fort assidue à descendre la gamme monocorde que le roi monte sans cesse. Le rôle d'Ophelia est le seul où il y ait quelque chose ; Mlle Gianzana, qui le joue, a, dans la première partie de la scène de folie, quelques éclairs d'une tristesse vraimant poignante, et même comme un blond reflet des brumes éthérées de la légende scandinave : dans le rire qui vient ensuite, elle est moindre. La traduction de M. Rusconi est une imitation plus qu'une traduction, bien que le mot y soit rendu plus d'une fois par le mot ! au traducteur comme aux acteurs, aux acteurs comme au traducteur, une chose a manqué surtout, le sentiment de l'ensemble de l'œuvre.

# CAUSERIE LITTERAIRE.

Nous n'avons consacré encore aucun article nécrologique à Joseph Méry, né à Marseille en 1797 et mort à Paris il y a quelques semaines. La littérature contemporaine comptait peu d'écrivains plus élégants, plus ingénieux, plus richement doués. Il y avait en lui un mélange de l'esprit de Voltaire et de l'imagination de Lamartine. Classique par goût et par éducation, poëte plein de souvenirs de Virgile et d'Horace, improvisateur toujours prêt à jeter sur le papier des strophes aux rimes sonores, conteur spirituel d'une verve intarissable, passant des plus joyeux éclats de rire aux cris d'admiration les plus enthousiastes, causeur étincelant qu'on ne se lassait jamais d'entendre, il a touché à tous les genres, à l'épopée, au roman, à la comédie, à l'ode, à la satire, et il n'a laissé aucun chef-d'œuvre immortel. C'est la faute du temps où il a vécu. Il n'a pas résisté à la tentation d'abuser de sa facilité, d'écrire à la hâte, de penser au jour le jour, de faire de la poésie une arme d'opposition. Emporté dans ce tourbillon qu'une de ses victimes a nommé "la vie de Bohême," il ne s'est jamais recueilli pour faire concourir toutes les facultés de sa belle intelligence à la création d'un monument littéraire plus durable que l'airain.

Nous n'avons pas la prétention de faire ici l'éloge de J. Méry. Toute la presse s'est chargée de ce soin. Mais nous voudrions compléter ce que tant de plumes brillantes ont écrit sur cet auteur, qui avait le bonheur, chose rare en tout temps, de ne compter dans le monde littéraire aucun ennemi. Personne n'a rien dit du trait de son caractère qui, à notre avis, lui fait le plus d'honneur.

Joseph Méry n'était pas seulement un causeur aimable, un poëte harmonieux, un conteur spirituel, il avait ses heures sérieuses. Dès qu'il se recueillait, il retrouvait en son âme l'énergique foi de son enfance, écoulée sous les bénédictions de l'Eglise. Des ecclésiastiques vénérés l'avaient initié aux études classiques et lui avaient appris à aimer les poëtes latins comme on les aimait autrefois, pour eux-mêmes et non pour un diplôme de bachelier. Personne ne savourait mieux Virgile et ne les savait mieux par cœur, si ce n'est peut-être son frére en poésie, Barthélemy, qui se reposait des fureurs de sa *Némésis* dans une traduction en vers de l'Eneide. L'éducation religieuse de Méry avait laissé en son âme une empreinte que le tumulte de la vie parisienne n'effaça jamais entiérement. Un jour, il prolongeait après souper, avec plusieurs hommes de lettres, une de ces causeries qui effleurent tous les sujets. On vint à parler de la mort. "Que feriez vous, demanda quelqu'un, si vous étiez sûr de mourir dans une heure ?—J'irais embrasser une dernière fois ceux que j'aime, dit l'un.—Je continuerais à fumer mon cigare, dit un autre. —J'irais me confesser, dit un troisiéme —Et vous feriez bien ! s'écria Méry. Je vous souhaite à tous, ajouta-t-il, de vous confesser avant de mourir. Un autre jour, pendant qu'il faisait une partie de whist, il entendit deux de ses amis se moquer

du pape, à l'occasion d'un livre qui avait obtenu un grand succès et puis venait d'être mis à l'index. Méry jeta ses cartes. "Savez-vous bien, s'écria-t-il, ce que c'est que d'avoir fait un livre mis à l'index? De tous les malheurs qui pourraient m'arriver, je regarderais celui-là comme le pire, et j'espère ne rien écrire qui mérite d'être mis à l'index." Il développa longtemps ce thème avec sa verve accoutumée.

On dira peut-être que c'était l'amour du paradoxe ou le désir d'étonner ses auditeurs qui lui faisait soutenir cette thèse. Mais rien ne l'obligeait à terminer des lettres destinées seulement à un ami par ce cri expressif: *Viva Pio Nono!* Nous avons vu plusieurs de ses lettres où ces mots précèdent immédiatement sa signature. S'il n'était pas clérical, il était au moins très-papal; jamais il n'était plus éloquent que lorsqu'il parlait de Rome, "dont le silence même, disait-il, retentit dans tout l'univers." Il est vrai que Rome était pour lui non-seulement la ville sainte, mais la ville qu'habitèrent les premiers bons amis qu'il ait aimés en entrant au monde, la ville immortalisée par les poëtes dont il récitait par cœur tous les vers à l'âge où l'on bégaie, la ville où la religion et l'art ont fait ensemble de si grandes choses, la ville de Michel-Ange et de Raphaël. Il écrivait il y a trente ans: "En dehors de Rome, qu'est-il arrivé depuis Jésus-Christ? Les hommes se sont massacrés, les empires se sont suicidés, les monuments ont coulé. On a inventé la poudre! Lorsqu'il a fallu faire de l'art, on a copié Rome. Un seul art a été perfectionné, la guerre! On en a usé avec délices pendant dix-huit siècles. Toutes les chimères qui passent dans la tête de l'homme ont été changées en cartels de nation en nation; le sang a jailli de toutes les veines de l'univers. Rome seule a conservé sa noble quiétude d'artiste. Sans doute, elle a eu ses mauvais jours... il s'est rencontré des hommes sous la tiare, mais à travers ces crises que de nobles et sublimes choses! que d'admirables créations!"

La reconnaissance de l'artiste s'unissait en lui à la vénération du chrétien quand il parlait de la ville éternelle. Devant chaque statue et chaque fresque du Vatican il disait aux papes: Merci! Quoiqu'il eût dix fois plus d'esprit que M. Edmond About, il était trop poëte, il sentait trop vivement le bel idéal pour voir la Grèce ou l'Italie du mauvais côté. Il laissait aux railleurs à gages le facile métier de se moquer des choses anciennes parce qu'elles ne sont pas nouvelles, et des choses nouvelles parce qu'elles ne sont pas anciennes. Il définissait la civilisation: le culte de la religion et des beaux-arts. "Il faut avoir le cœur mal fait, écrivait-il, pour ne pas déposer sur le seuil du Vatican toutes ces mesquines idées que nous donna une éducation nommée philosophique. Les immenses services que les papes ont rendus aux beaux-arts, parlent ici avec tant d'éloquence qu'on se fait chrétien volontiers, tout en sacrifiant aux dieux. Pour moi, je fus facile à la conversion, je suis descendu du Belvedère pour entrer à la basilique lorsque l'heure des offices sonnait. Après avoir contemplé l'Apollon isolé à la rotonde du Vatican, j'allais écouter les psaumes de David dans la nef de Saint-Pierre. Au Vatican, l'artiste est aisément chrétien. Il se réconcilie de bon cœur avec l'Église, car tous les chefs-d'œuvre qui l'entourent et le ravissent appartiennent à l'Eglise et font corps avec elle. Ainsi préoccupé de toutes ces idées, je puis dire que j'entrai à Saint Pierre sans

aucune prévention contre les papes, le clergé, les cérémonies. J'étais prêt au recueillement, j'avais oublié tout ce qu'on a dit et écrit au siècle dernier et depuis, je prenais la semaine sainte avec toute la ferveur d'un croyant, et j'entrai, en répétant, comme le Centurion : " Celui-là est véritablement le Fils de Dieu."

Il a redit plus d'une fois cette grande parole. Il en a donné un jour un magnifique commentaire digne d'être cite, à côté des célèbres réflexions de Rousseau sur l'Evangile. Cette page de J. Méry est trop peu connue et nous voudrions lui donner toute la publicité qu'elle mérite. Un poëte de Marseille, M. le baron G. de Flotte, avait publié en 1840 de beaux vers sur Jésus-Christ. J. Méry rendit compte, dans un journal de cette ville, de l'impression qu'il avait éprouvée à la lecture de ces vers. Le remarquable fragment serait resté enseveli dans l'oubli, si M. de Flotte ne l'avait extrait des catacombes d'un journal de province pour en enrichir son livre sur les *sectes protestantes.* Nous le citons tel que nous le trouvons dans ce dernier ouvrage, en le recommandant aux méditations de M. Renan.

" ... En ne considérant Jésus que sous le rapport purement humain, on est obligé de convenir que ce nom éclipse tout ce qui a brillé sur la terre. Quand on réfléchit bien sur la vie et la mort du fils de Marie, on est si épouvanté de trouver dans un homme tant de choses surnaturelles, qu'on est heureux de se rassurer en songeant que cet homme a été Dieu. Il est plus aisé d'admettre sa divinité que sa nature humaine. Du milieu d'un peuple esclave et ignorant, cet inconnu entre les inconnus se lève, il ne sait rien, il n'a rien appris, il n'a rien étudié. Le siècle d'Auguste n'est pas arrivé jusqu'à lui, et il appartient à ce siècle. Virgile, Horace, Ovide, ces trois génies, pères de la poésie, du bon sens et de l'esprit, n'ont pas versé un seul rayon sur la crèche de Béthléem. La bourgade indigente n'a reçu que des pâtres et trois rois qui se sont agenouillés un instant, puis ont disparu. Alors le monde était ivre de plaisirs et de fêtes. Il avait des temples où l'on adorait des dieux charmants qui vous conseillaient la sagesse de la volupté ; il avait des maîtres qui se faisaient un tapis de leurs esclaves, des publicains qui adoraient l'idole de l'or, des philosophes qui trouvaient la douleur dans le pli des roses, des sages qui tuaient sans remords l'ennemi de leur maison, des épicuriens qui cueillaient le plaisir comme une fleur et qui disaient que vivre c'est jouir. L'enfant de Bethléem, un hébreu, un barbare, se présente à ce monde et lui dit: Souffrez, pleurez, priez, pardonnez, humiliez-vous, obéissez, jeûnez, oubliez la terre, regardez le ciel. Et les populations le suivent au désert, à la ville, aux lacs, sur les montagnes, partout. Il prend douze pauvres pêcheurs, il leur dit d'aller répandre sa foi dans l'univers, et il meurt d'une mort infamante. Après sa mort un Hébreu nommé Pierre part un bâton à la main, et se rend à Rome, à Rome, la ville d'Auguste, la courtisane du monde. Pierre plante la croix sur le Capitole ; la grande prostituée des nations reçoit le baptême ; ses mille temples s'écroulent ; ses dieux s'en vont ; et dix-huit siècles après c'est encore comme au temps de Pierre, le Capitole s'incline sous la croix !

C'est ainsi que l'auteur d'*Héva*, sous l'empire d'une émotion qui le ramenait à l'aurore de sa vie, écrivait au courant de la plume des pages qui ne dépareraient pas une édition des *Pensées* de Pascal.

Pourquoi faut-il que ces élévations ne soient pas plus nombreuses, et que le poëte, capable de penser avec tant de justesse et de profondeur, n'ait écrit le plus souvent que pour amuser ? Mais si rares que soient les pages où Méry a révélé avec sa foi le fond de son âme, nous croyons servir sa véritable gloire en les rappelant. Combien elles pèseront plus que ses œuvres légères dans les balances de l'éternité !

A. Marc.

---

# CHRONIQUE.

Salut à la jeunesse ! à la jeunesse studieuse et savante, salut ! Nous sommes dans la semaine des distributions de prix : place aux lauréats ! Orgueil légitime des pères, douce émotion des mères, joie pure des enfants couronnes, applaudissements sympathiques des maîtres et des élèves, voilà ce que signifient et ce que nous rappellent ces mots : une distribution de prix ! Pour chaque collége, c'est une véritable fête de famille ; pour chaque famille de lauréat, c'est une de ces rares journées qui, dans le livre de notre existence, méritent d'être marquées d'un signet d'or, et qui laissent derrière elles un souvenir attendri, charmant et durable. Qu'est-ce donc, lorsque dans ce collége, dans cette famille, dans le cœur de cet enfant doué des beaux dons de l'intelligence, l'idée religieuse domine, imprimant à la fête un cachet particulier de grandeur morale, sanctifiant les joies intimes du foyer, et ouvrant devant l'imagination du jeune homme les perspectives à la fois austères et attrayantes de la vie chrétienne ! Car la jeunesse n'est plus la jeunesse, si elle ne sent en elle le feu sacré de l'enthousiasme, et l'enthousiasme ne peut naître que dans les âmes croyantes. Ah ! plaignez, plaignez l'homme qui, dès l'enfance, ne croit à rien ! Quelque intelligent que vous le supposiez, il lui manquera toujours l'élévation, la grandeur, l'élan noble et généreux.

Ce n'est pas le scepticisme qui enfante le dévouement : c'est la foi. Aussi, lorsqu'un fléau s'abat sur un pays, que ce fléau s'appelle le choléra ou la guerre, dites si les plus dévoués ne sont pas aussi les plus croyants. On vient d'en voir une preuve nouvelle pendant la courte et sanglante guerre qui a désolé l'Allemagne. On a vu les ordres charitables établis en Prusse développer dans les hôpitaux militaires une activité extraordinaire, favorisée par le concours intelligent du directeur de la division catholique au ministère des cultes. Ce fonctionnaire zélé s'est adressé, dit *le Monde*, aux évêques pour les prier de vouloir bien inviter les supérieurs des communautés établies dans leurs diocèses à lui communiquer le chiffre de leurs membres qu'ils pourraient mettre au service des hôpitaux militaires, afin qu'on pût les appeller au fur et à mesure des exigences de la guerre. Tous les évêques et supérieurs se sont empressés de répondre à l'invitation du fonctionnaire, qui s'était chargé volontairement des démarches au sujet de l'emploi et du pla-



cement des religieux et religieuses offerts pour le service des hôpitaux.

Depuis cette guerre d'Allemagne qui a valu une réputation si meurtrière au fusil à aiguille, nous sommes véritablement accablés d'inventions effrayantes. Chaque jour on nous vante quelque nouvelle machine infernale capable de détruire en trés-peu de temps des bataillons, des régiments, des corps d'armée tout entiers. On dirait tous les génies de notre beau XIXe siècle acharnés à trouver le moyen de détruire d'un seul coup le plus grand nombre d'hommes possible. Un matin, nous lisons dans un journal les lignes suivantes:

"On parle beaucoup dans le monde militaire d'une machine de précision qui serait en cours d'expérience à Meudon par les soins de l'artillerie.

"Il s'agit d'un engin qui mitraillerait un bataillon tout entier en quelques secondes. Il couvre de plomb un espace de plus de cent mètres carrés et n'y laisse pas une plaee que les projectiles n'aient sillonnée plusieurs fois. On lui a donné provisoirement le nom poétique et champêtre de *Faucheuse*."

Le lecteur en croit naturellement ce qu'il veut; mais le lendemain il apprend encore que le fusil de tel ou tel inventeur surpasse tout ce qui a été dit des autres fusils, et que c'est décidément celui-là qui va être mis dans les mains de nos soldats. C'est de la part de tous les armuriers de profession et de tous les armuriers amateurs une véritabie chasse à la réclame, une concurrence inouïe, un concours général pour le plus formidable engin de destruction. Le nouveau monde, cela va sans dire, n'entend pas se laisser distancer par la vieille Europe. Messieurs les Américains ont prouvé, pendant leur terrible guerre civile de quatre ans, qu'ils étaient tout à fait experts dans l'art des canons rayés et des *monitors* cuirassés. Aussi le *Messager Franco-Américain* nous annonce-t-il que l'on vient de faire, à cette fameuse forteresse Monroe où l'ex-président confédéré Jefferson Davis est encore renfermé, et qui a servi de bastille à tant de prisonniers d'État, des expériences sur une nouvelle arme à feu appelée canon Gatling. "Ce canon, pourvu de six chambres tonnantes et qui peut tirer *cent coups à la minute*, porte à deux milles, environ deux tiers de lieue; sa précision est, dit-on, remarquable."

Les inventeurs ne s'en tiendront pas là; ils voudront perfectionner et inventer encore, inventer et perfectionner toujours.

Les amis du progrès seront-ils contents? Il faut l'espérer; mais qui peut répondre des exigences des futures générations?

A propos des derniers événements de Francfort et de la mort du bourgmestre qui s'est suicidé plutôt que d'obéir aux Prussiens et de leur fournir les indications nécessaires pour la perception de la contribution forcée des 65 millions, un journal du Midi, l'*Impartial Dauphinois*, rappelle la conduite que tint en 1815, dans des circonstances analogues, M. de Lavalette, alors maire de Grenoble. Recueillons en passant ce trait historique:

"Le général compte de Bübna vint un jour trouver M. de Lavalette à la tête de tout son état-major.—Monsieur le maire, lui dit le général autrichien, je viens vous annoncer que votre ville est frappée d'une contribution de 400, 000 fr. —Le maire de se récrier, observant que la ville n'avait pas d'argent, et que, du reste, les alliés y étant entrés en vertu d'un traité ils n'avaient pas le droit de se livrer à de pareilles exactions. — Monsieur le

maire, reprit alors le compte de Bûbna en prenant une attitude superbe je vous donne deux heures pour trouver cette somme ; et si vous ne vous la procurez pas, dans deux heures je mets la ville au pillage.—Deux heures ! monsieur le comte, deux heures !... C'est trop long, répondit le maire en bondissant ; moi, je vais immédiatement faire sonner le tocsin, et, dans deux heures, il ne restera pas un Autrichien, vivant dans les rues de Grenoble. Le général de Bûbna, se retournant alors vers ses officiers, échangea avec eux quelques paroles rapides en allemand, bien entendu ; puis, s'adressant à M. de Lavalette : —Monsieur, lui dit-il d'un ton moins impérieux, il paraît qu'on nous a trompés sur l'état des finances de la ville : nous renonçons à la contribution de guerre que nous vous réclamions."

Revenons maintenant à ce que nous disions tout à l'heure du dévouement religieux pendant les calamités publiques. La ville d'Amiens, on le sait déjà, a été cruellement et longtemps éprouvée par le choléra. Elle est aujourd'hui presque entièrement délivrée du fléau, et si elle fait le douloureux dénombrement de ses morts, elle garde aussi un souvenir reconnaissant de toutes les personnes qui se sont dévouées, soignant ou visitant les malades dans les hôpitaux et en ville, et surtout de celles qui sont tombées elles-mêmes victimes de l'épidémie. Les Sœurs de charité ont été admirables, comme toujours.

Le clergé, de son côté, a multiplié les preuves d'une abnégation sans limites. Voyant se prolonger le fléau qui désolait sa ville épiscopale, et pour en obtenir la cessation, le vénérable évêque d'Amiens a solennellement consacré son diocèse au Sacré-Cœur de Jésus, comme le fit l'immortel Belzunce pendant la peste de 1720. Toute la population s'est rendue à la procession solennelle. Le prélat, souffrant et fatigué, est monté en chaire et a prononcé une allocution au milieu des larmes des assistants, offrant sa vie à Dieu pour sauver celle de ses ouailles. Ensuite, Mgr d'Amiens a lu l'acte de consécration ainsi conçu :

" Moi, Jacques-Antoine, évêque d'Amiens, pénétré de douleur à la vue de l'affliction de mon peuple d'Amiens, souffrant de tous les coups qui le frappent depuis bientôt deux mois, et que j'aurais souhaité de détourner au prix de ma propre vie ;

Désirant de toute mon âme épargner au reste de mon diocèse de semblables malheurs, et obtenir pour ma ville bien-aimée d'Amiens un terme, ou du moins un allégement à ces maux ; humblement prosterné devant Dieu, en présence de la très-sainte Vierge Marie, des anges et des saints, je consacre la ville et le diocèse d'Amiens, je consacre mes prêtres et je me consacre moi-même au Sacré-Cœur de Jésus.

Qu'ainsi nous vienne en aide, nous protége et nous délivre ce Cœur divin, souce de miséricorde ; auquel soient à jamais notre adoration, notre reconnaissance et notre amour dans le temps et dans l'éternité.

Ainsi soit-il."

De si ferventes supplications ont été entendues ; l'épidémie n'a pas tardé à décroître sensiblement, et bientôt l'on pourra dire qu'elle a disparu d'Amiens.

Nous avons annoncé l'exposition internationle de pêche qui doit s'ouvrir le 16 août à Boulogne. Une exposition semblable, qui eut lieu à Bergen en Norwége, en 1865, obtint un succès immense. Celle que la ville de Boulogne-sur-Mer prépare depuis plusieurs mois est appelée à avoir un plus grand retentissement encore. C'est un con-

cours qu'elle assigne à toutes les nations adonnées à la pêche, et qui offrira un ample sujet d'études et de comparaisons aux connaisseurs, aux savants, aux pêcheurs, en même temps qu'un spectacle des plus curieux à la foule. Dans cette même journée du 16 sera inauguré un magnifique aquarium édifié sur une des terrasses latérales du nouvel établissement de bains. Cet aquarium avec ses dépendances n'occupe pas moins de 1,200 mètres carrés. Cette double inauguration de l'exposition et de l'aquarium sera précédée d'une imposante solennité religieuse fixée au 15 août. Il s'agit de la consécration de la nouvelle cathédrale élevée par le zèle pieux et infatigable de Mgr Haffreingue, et de la bénédiction d'un magnifique autel offert par le prince Torlonia. Outre le prélat romain délégué par le pape pour la consécration de cet autel, un grand nombre d'évêques français, belges et anglais, parmi lesquels l'éminent archevêque de Westminster, Mgr Manning, le successeur de Mgr Wiseman, doivent assister à cette cérémonie.

*Le Messager de la Semaine.*

---

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Paris 31 juillet 1866.

Une femme d'esprit écrivait, il y a cent ans, qu'on enrageait en France avec urbanité. Essayons de faire encore comme on faisait chez nous il y a cent ans. Restons polis en étant fâchés. Tâchons d'exprimer sans violence et sans amertume le chagrin qu'inspire au patriotisme français la révolution à la fois artificielle et fortuite qu'on laisse gratuitement s'accomplir au centre de l'Europe.

Les dernières révolutions en France ont été remarquables par leur rapidité : trois fois de suite, en 1830, en 1848, en 1851, trois journées ont suffi pour changer la forme de notre gouvernement. Les guerres de notre temps produisent leurs effets avec une promptitude égale. Les guerres de sept jours ont remplacé les guerres de sept ans. Deux semaines d'opérations actives décident du sort des états. Il n'en a point fallu davantage à la Prusse pour changer les destinées de l'Allemagne et en prendre la direction suprême. Depuis le jour où a été prononcé le discours d'Auxerre, depuis le jour où a été écrite la lettre de M. Drouyn de Lhuys, ne dirait-on pas qu'il s'est écoulé un siècle ? Là surtout est la cause de la stupéfaction dont la Prusse est aujourd'hui frappée. Nous sentons qu'un changement profond s'est accompli dans notre situation sans que nous ayons nous-même changé de place, fait aucun mouvement. Nous nous étions figuré que, s'il restait quelque chose encore des traités de 1815, ce débris allait être balayé à notre avantage, et nous nous réveillons en face d'une Prusse maîtresse de l'Allemagne, devant un état de choses qui eût mis le comble à nos malheurs et à notre désespoir, s'il se fût réalisé en 1815. Tout est étrange, inexplicable dans ce coup de théâtre. En le voyant accompli, on est frappé à la

fois d'étonnement et d'anxiété. On se met vainement l'esprit à la torture pour en saisir les causes dans le passé et pour en calmer les conséquences dans l'avenir. La curiosité qui voudrait interroger le passé sur les causes des événemens dont nous voyons les premiers effets ne peut malheureusement être satisfaite encore; quant à la recherche des conséquences du nouvel ordre de choses germaniques, c'est un devoir que la nécessité impose d'urgence au patriotisme français.

Nos successeurs dans la vie auront à lire un chapitre bien piquant d'histoire diplomatique le jour où ils connaîtront par le menu le travail qui a préparé la transformation de l'Allemagne à laquelle nous assistons. Rien dans ce travail, on peut déjà s'en apercevoir, n'a été naturel, tout a été arbitraire et factice. Il n'y a point là le résultat d'un de ces courans d'événemens qui courbent les volontés humaines avec une nécessité irrésistible. Tout a été prémédité, voulu, fait de main d'homme, et tout cependant a été rempli de contradictions, d'incohérances, de reviremens et et de surprises. Ce mouvement et ces manœuvres secrètes ont eu pour point de départ, il y a trois ou quatre ans, la controverse de la question polonaise et l'affaire des duchés de l'Elbe. Le héros de cette épopée est M. de Bismark. Il débuta dans la question polonaise d'une façon qui ne rendait guère vraisemblables les faveurs qu'il devait si tôt obtenir de la politique française et de la presse pseudo-démocratique de notre pays. Dès l'explosion des troubles de Pologne, M. de Bismark mit toute l'influence de la Prusse au service de la Russie: la France se crut obligée alors de montrer un peu les dents à la cour de Berlin; quant à M. de Bismark, il conserva tant d'aplomb et de dextérité, qu'il put, au dernier acte de la négociation polonaise, séparer l'Angleterre de la France en rendant lord Russell victime d'une mystification mémorable. Aussitôt après vint l'affaire des duchés de l'Elbe. Les clairvoyans comprirent tout de suite le rôle que la politique prussienne allait jouer dans ce différend; les états secondaires avaient beau s'agiter, ces pauvres MM. de Beust et de Pfordten avaient beau se démener et se pavaner, l'Autriche eut beau esperer qu'elle refrénerait la Prusse en s'associant à elle: il était visible que tout le bénéfice des usurpations violentes accomplies contre le Danemark reviendrait finalement à la cour de Berlin. Ce fut en ce moment que la politique française commença de prendre des airs de mystérieuse profondeur. Les engagemens passés et la tendance séculaire de la France semblaient nous tracer notre marche: c'est la mission historique de la France de protéger les faibles. Un traité signé par nous, un traité qui était non de 1815, mais du régime actuel, avait donné aux droits du Danemark la sanction de la France; à soutenir la cause danoise, nous étions assurés du vif et énergique concours de l'Angleterre. Une action commune de la France et de l'Angleterre eût suffi, suivant toute vraisemblance, sans aucun recours aux armes, pour amener une solution équitable de la question des duchés; au besoin, avec l'alliance de l'Angleterre et celle de l'Autriche, on eût pu soutenir une guerre honnête et utile qui eût affermi notre sécurité en Allemagne, et peut-être nous eût conduit à la frontière rhénane. Cette politique si naturellement française ne fut point suivie. On prit avec des airs profonds le parti de laisser faire. Les Austro-Prus-

siens écrasèrent le Danemark. Lord Russell se consola dans la chambre des lords en accusant positivement de mensonges le ministre prussien; quant à la politique française, elle parut se laisser enguirlander par les coquetteries publiques de M. de Bismark : les Biarritz de M. de Bismark copièrent les Plombières de M. de Cavour. Autriche et Prusse se chamaillent à propos des duchés, puis se calment un moment avec le replâtrage de Gastein. Un instant alors tout est pacifique. On parle de désarmement; nous faisons notre petite réduction des cadres; l'Italie ne songe qu'à établir son équilibre financier; au commencement de cette année, le général La Marmora prépare sur le budget de la guerre des économies dont la réalisation lui eût fait plus d'honneur que la bataille de Custozza... Mais février arrive; M. de Bismark se démasque enfin, il propose à l'Autriche des arrangements touchant les duchés qui ne sont point accueillis à Vienne. C'est alors que le général La Marmora fut dissuadé de poursuivre son plan de réduction de l'armée italienne. Alors se présenta l'idée d'une alliance de la Prusse et de l'Italie et de la guerre à deux contre l'Autriche. Voilà le point intéressant de l'action qui demeure obscur pour nous, et dont les mémoires et les correspondances du temps porteront la connaissance à l'avenir : nous connaissons bien aujourd'hui les mémoires et la correspondance de la diplomatie secrète de Louis XV! Il est impossible que l'alliance de la Prusse et de l'Italie ait été conclue sans que le cabinet des Tuileries ait été consulté, sollicité ou averti par les cabinets de Berlin et de Turin. Des voyages et des séjours aux lieux où se prenaient les résolutions décisives ont été accomplis devant le public. Là est pour nous le mystère; de là viendront pour l'avenir les révélations curieuses. Ne sera-t-il pas intéressant en effet d'apprendre un jour l'ordre d'idées, les considérations, les vues qui ont déterminé la France à consentir à l'alliance de l'Italie avec la Prusse, de découvrir quelles perspectives la politique française avait mesurées, quelle limite elle entendait poser à l'œuvre belliqueuse et aux conséquences de l'alliance, quels avantages directs ou indirects elle en espérait pour notre pays lui-même? Il sera donné à l'avenir de démêler ces ressorts cachés et ces bricoles embrouillés. Tout au contraire y est pour nous trouble et incertain, car, au point où nous en sommes du spectacle de cette pêche savante et préparée de si loin, il ne nous est donné encore d'apercevoir au fond de nos filets que l'agrandissement de la Prusse et l'ingratitude de l'Italie.

En tout cas, la guerre qui finit a eu des révélations foudroyantes qui suffisent à l'instruction et aux préoccupations du présent. A nos yeux, le premier enseignement qui ressort de cette guerre, c'est que la constitution qui va être donnée à l'Allemagne sous la domination de la Prusse sera le produit d'un acte de violence, et n'est point le développement naturel et logique de la civilisation allemande. Il ne faut point nous laisser fasciner et aveugler par la brutalité des faits : ce qui se passe en ce moment en Allemagne est le résultat du concours de certaines circonstances très heureuses pour la France, très habilement mise à profit par son premier ministre; mais parmi ces circonstances, les plus importantes ont été accidentelles, n'ont rien eu de nécessaires et ne sont point nées des tendances naturelles et de la volonté des peuples allemands.

Avant les violentes surprises créées par la guerre, il était manifeste que la majorité des populations germaniques était opposée aux prétentions et aux entreprises prussiennes. Avant les violences du succès, il était donc possible de concevoir et de favoriser un développement de l'Allemagne différent de celui que la Prusse aujourd'hui veut lui imposer à son profit. Nous n'éprouvons aucune antipathie absurde contre la nation prussienne, et nous savons reconnaître les qualités excellentes de l'organisation gouvernementale et militaire de la Prusse. Il n'en est pas moins incontestable que la Prusse doit son triomphe présent en très grande partie à des causes fortuites et étrangères à sa constitution intérieure. Il lui a fallu pour réussir avoir une supériortté d'armement qui ne peut être que temporaire. Pour lui donner l'audace d'entreprendre la révolution qu'elle opère, elle a eu besoin d'une alliance étrangère, celle de l'Italie. L'Italie n'a point gagné de batailles ; mais à l'heure décisive elle a occupé cent cinquante mille Autrichiens, qui, s'ils eussent été sur l'Elbe, auraient sans doute changé la fortune des armes. Sans l'alliance de l'Italie, il est certain que la Prusse n'eût pas osé tenter son duel avec l'Autriche. Cette alliance entraînait d'ailleurs des avantages indirects considérables.—Personne en Europe n'ayant supposé que l'Italie pût s'unir à la Prusse sans l'assentiment et contre le vœu de la France, la Prusse, soutenue par cette alliance, avait pour elle la présomption favorable de l'influence française. L'intérêt italien était une chaîne sympathique qui neutralisait la France ou l'entraînait. L'alliance une fois établie avec notre consentement, nous ne pouvions plus en combattre les effets et les tendances sans commettre le contre-sens d'entrer en hostilité contre l'Italie. La Prusse a eu l'immense profit des compromissions de la France envers l'Italie et de cette attitude qui a été peu exactement nommée une neutralité attentive. Et voyez jusqu'où nous a conduit cette étrange solidarité ! Elle nous a endormis dans une inaction qu'on peut dire sans précédens. Nous avons affronté le danger de voir un million d'hommes combattre en Allemagne sans avoir une armée d'observation sur notre frontière, en courant la chance de laisser s'accomplir sur le Rhin des actes qui pouvaient compromettre nos intérêts, et que nous n'aurions pu prévenir ni réprimer par une action immédiate. Que la politique prussienne comprenne donc bien le caractère accidentelle de son triomphe et les chances inespérées et uniques, il faut le souhaiter pour l'avenir de la France, dont il lui a été donné de profiter. Son œuvre n'est pas le développement naturel et vraiment national de la race allemande ; elle a triomphé de l'Allemagne grâce à une alliance étrangère doublée de l'inaction complaisante de la France.

Il y a dans un écrit de la jeunesse de Frédéric II une exclamation qui prend un son perçant et ironique dans l'écho des événemens présens : le jeune prince, étudiant la situation de l'Europe, déplorait la médiocrité d'esprit des hommes d'état qui eussent dû être, suivant lui, les adversaires de la France. " En quoi la France a un avantage infiniment grand, s'écria-t-il, c'est qu'elle n'a presque personne en tête dont la profondeur d'esprit, la hardiesse et l'habileté puissent lui être dangereuses ; à cet égard, elle acquiert moins de gloire que n'en acquirent les Henri IV et les Louis XIV. Que dirait Richelieu, que

dirait Mazarin, s'ils ressuscitaient de nos jours? Ils seraient fort étonnés de ne plus trouver de Philippe III et IV d'Espagne, plus de Cromwell et de roi Guillaume en Angleterre, plus de prince d'Orange en Hollande, plus d'empereur Ferdinand en Allemagne et presque plus de vrais Allemands dans le saint-empire, plus d'Innocent XI à Rome, plus de Tilly, plus de Montecuculli, de Marlborough, d'Eugène à la tête des armées ennemies; de voir enfin un abâtardissement si général parmi tous ceux à qui est confiée la destinée des hommes dans la paix et à la guerre, qu'ils ne s'étonneraient point qu'on pût vaincre et tromper les successeurs de ces grands hommes." Que dirait le grand Frédéric, pourrions-nous répéter à notre tour, s'il ressuscitait aujourd'hui? N'aurait-il pas le droit de se réjouir en voyant l'avantage qu'il attribuait, il y a plus d'un siècle, à la France maintenant possédé par le pays à qui il a donné la solide trempe de son génie? En mettant de côté les accidens excentriques de l'alliance italienne et de l'inaction française, combien de causes de succès la Prusse n'a-t-elle pas trouvées dans l'organisation rétrograde et dans l'incapacité de ses adversaires en Allemagne!

. . . . . . . . . . . . .

Nous n'avons point ici à reproduire l'analyse des préliminaires signés à Nikolsburg et déjà publiée, peut-être inexactement, par les journaux de tous les pays. On peut, quoi qu'il arrive à propos des détails, considérer comme établis les traits généraux de la future paix. Ce qu'on en connaît peut déjà donner lieu à deux sortes d'interprétation. Les superficiels, les optimistes, ont de quoi louer tout à leur aise la modération du roi de Prusse; les esprits graves peuvent mesurer la nature du voisinage nouveau que la reconstitution de l'Allemagne va donner à la France. L'Allemagne prussienne, pour commencer s'arrêtera au Mein; encore le roi de Prusse a-t-il trouvé le moyen de concilier avec l'autorité politique et militaire de sa couronne son respect pour le droit divin des vieilles souverainetés et ses bons et honnêtes sentimens pour les princes à qui il se croit obligé d'enlever les principaux attributs du pouvoir. Grâce aux idées et au caractère du bon roi Guillaume, nous allons voir le spectacle d'une résurrection à laquelle l'Europe moderne ne s'était point attendue, nous verrons au centre de l'Europe un monarque entouré de princes grands vassaux. Ce sera pittoresque et chevaleresque. Les rois à qui la Prusse laissera leurs territoires, les grands-ducs et les électeurs de la confédération allemande du nord seront des feudataires de la couronne de Prusse. Ils conserveront l'administration intérieure de leurs états; leurs troupes seront commandées par la Prusse; les relations extérieures seront dirigées par Berlin. Voilà les effets de la modération du roi de Prusse, et il ne faut pas trop s'en plaindre, puisqu'ils amènent une combinaison piquante dans le carnaval humain, et entourent un roi suprême d'un cortége de princes vassaux à cette époque bizarre où la nation la plus avancée de la terre a pour chef un ancien tailleur.

Voilà pour la modération. A ce prix, dit-on, le loyale et excellent prince qui gouverne la Saxe, le vieux roi Jean, conservera sa couronne, et un succès que la diplomatie française obtint même après nos malheurs de 1815, le maintien de la Saxe, ne sera atténué qu'en partie. A ce prix encore, l'infortuné roi de Hanovre, ce guelfe

aveugle égaré dans les troubles prosaïques du XIX siècle, conservera peut-être quelques lambeaux de son royaume. La portée grave de la réorganisation de l'Allemagne, c'est l'établissement de la nouvelle confédération du nord qui, par quelques annexions importantes, reliera la Prusse orientale à la Prusse rhénane, et placera dès à présent plus de trente millions d'Allemands dans le cadre des institutions militaires prussiennes. La modération de la cour de Berlin est de simple forme, et ne correspond qu'à une transition qui ne sera point de longue durée.

. . . . . . . . . . . . .

Et c'est en moins d'un mois de guerre que s'est opéré un changement qui modifie si profondément la position relative de la France et sa sécurité extérieure, et l'on voudrait que la France, qui était si peu préparée à de semblables vicissitudes, ne fût point frappée, émue d'un tel résultat ? Si les voix secrètes du patriotisme n'inspiraient point nos compatriotes, les dispositions témoignées par les peuples voisins devant ces événemens suffiraient pour nous avertir. Dès qu'elle a vu les victoires écrasantes de la Prusse, la presse anglaise, qui pourtant à l'origine avait jugé sévèrement la politique de M. de Bismark, s'est brusquement et unanimement retournée. L'Angleterre salue avec une exaltation joyeuse l'unité allemande ; elle ne dissimule point le motif de sa satisfaction : elle déclare naïvement que maintenant la France n'est plus la seule grande puissance militaire du continent. Les Anglais ne perdent jamais grand temps à s'apitoyer sur les vaincus de l'histoire ; les souvenirs d'alliance autrichienne sont relégués par eux dans les musées du passé ; c'est à la Prusse jeune et vivante qu'ils font fête, à la Prusse qui, à côté et en face de la France, donne à l'Allemagne la force par l'unité. Le vieux lord Russell, qui semble porter dans l'opposition une aigreur chagrine, a battu des mains à la rénovation de l'Allemagne par la Prusse ; il a oublié les accusations de mensonge qu'il avait lancées contre M. de Bismark ; il excite les Allemands à l'unité ; en même temps dans un discours prononcé à l'inauguration du *Cobden club*, il envenimait contre nous les préjugés italiens et représentait la cession de la Vénétie à la France comme une insulte pour l'Italie !

. . . . . . . . . . . . .

Avant tout, il importe que le terme le plus prompt soit mis à la guerre, afin d'en finir avec l'alliance italo-prussienne, et de rompre un engagement qui paralysait la liberté d'action de la France. Quoiqu'il y ait une sorte de moquerie du destin dans la nécessité qui oblige un gouvernement français à être le parrain de la paix où est confirmé l'agrandissement de la Prusse, nous ne regrettons point que la France ait été mise à même d'accélérer les négociations par la médiation impériale. Une fois la paix conclue, deux voies s'ouvrent à la France pour faire face aux difficultés et aux périls auxquels nous sommes maintenant exposés par l'agrandissement de la Prusse. Ces moyens sont l'accroissement de nos ressources militaires et le développement de l'esprit libéral dans notre politique intérieure. Il est nécessaire de les employer tous les deux. La question militaire est la plus urgente. Il ne paraît malheureusement plus possible d'espérer ces réductions des armemens militaires de l'Europe, où l'on voyait de si grandes économies à réaliser au profit des budgets et des intérêts de l'agriculture et de l'industrie.

Il faut avant tout, veiller à la sureté de la France. La Prusse vient de nous apprendre qu'avec une population de vingt-deux millions d'âmes elle a pu mettre à un mois sept cent mille hommes sous les armes, et qu'elle a été en état d'engager à la fois plus de quatre cent mille hommes dans les opérations actives. On a par là une idée de ce que sera sa puissance quand elle aura ajouté dix ou douze millions d'âmes à ses ressources de recrutement militaire. La Prusse pourra alors mettre sur pied un million d'hommes au début d'une guerre et lancer en campagne sept ou huit cent mille hommes. Il n'y a plus à parler légèrement d'une semblable capacité militaire; on connait aussi aujourd'hui la qualité des troupes que la Prusse sait former. Ses soldats sont, en immense majorité, d'énergiques et intelligens travailleurs, ils savent lire et écrire, leur esprit est exercé, et le croisement de l'esprit civil et du métier des armes semble accroître en eux la solidité du caractère et de la conduite. Nous savons qu'ils sont commandés par des officiers savans et fiers. Une pareille puissance militaire doit nous donner à penser. Nous ne pouvons pas laisser s'élever un doute sur les titres de l'armée française à se croire et à être réputée la première armée de l'Europe. Les hommes compétens disaient à la chambre dans la dernière session qu'avec notre organisation des réserves et notre levée annuelle, pourtant si épuisante, de cent mille conscrits, notre armée disponible était de six cent mille hommes. Ces chiffres seront-ils suffisans pour nous mettre au niveau de la puissance prussienne? Cela nous paraît douteux. Grâce au système de leurs landwehrs, les Prussiens pourront avoir un effectif en activité inférieur au nôtre, en restant prêts à mettre sur pied, à tout événement, un effectif de guerre supérieure à celui de la France. Comme il n'est point permis de songer à porter le contingent annuel à plus de cent mille hommes, il y aurait lieu d'examiner si le soin de la sécurité nationale ne nous conseillerait point de refondre nos institutions militaires en faisant au système prussien d'intelligens emprunts. Voilà le premier intérêt auquel doivent veiller le gouvernement et notre chambre représentative.

E. Forcade.

---

# L'ABEILLE BUTINEUSE
## DE L'ÉCHO.

---

*** Un récit très-intéressant est donné par M. Paul Sic sur les serpents qui infectent les Antilles et plus particulièrement la Martinique:

Un brave gendarme nouvellement débarqué dans la colonie est dirigé, avec plusieurs de ses camarades, sous la conduite d'un brigadier, vers l'intérieur de l'ile. La petite escouade fait d'abord halte dans une habitation où l'on procédait à la récolte des cannes. Le gendarme est témoin de la mort d'un nègre, piqué au bras par un serpent, e foudroyé en moins d'une heure Les gendarmes arrivent au poste où

ils devaient passer la nuit: ils se couchent; effrayé par le souvenir du nègre, le narrateur a de la peine à s'endormir.

" Enfin, dit-il, vers minuit, je sentis le sommeil qui venait pour tout de bon; mais mieux eût valu rester éveillé. Un cauchemar épouvantable m'oppressait; je rêvais qu'un énorme serpent s'était introduit dans le poste, qu'il avait rampé jusque près de moi, et qu'attiré par la chaleur, il s'était blotti sur moi, je le sentais sur ma poitrine, enroulé sur lui même, *lové*, comme on dit dans les colonies, c'est-à-dire, prêt à s'élancer. Je n'osais bouger, et cependant ce poids m'étouffait.

" Il y eut même un moment où ce sentiment de suffocation fut si fort que je m'éveillai.

Que le bon Dieu vous prèserve d'un semblable réveil!

"Ce n'etait pas un rêve; le serpent était là, sur ma couverture; un mouvement que j'avais fait en ouvrant les yeux l'avait sans doute réveillé lui-même, car sa tête s'était soulevée un peu au-dessus de la spirale formée par le corps, elle se balançait de droite à gauche comme si elle cherchait l'ennemi qui l'avait dérangé. La lune l'éclairait en plein et je distinguais les yeux noirs du reptile. Il y eut un moment où ils s'arrètèrent sur les miens. Rien ne pourrait rendre l'horreur de cette sensation. Enfin la tête se détourna, et, après quelques oscillations, finit par s'abaisser sur la masse du corps et resta immobile en face de mon visage.

" Combien de temps restai-je ainsi, les yeux ouverts, sans oser sans pouvoir bouger ou crier? Je ne sais; mais au point du jour le serpend commença à remuer; je le sentis qui s'étirait, et, se déroulant tout doucement, il se diregea tranquillement vers la porte restée ouverte, et sortit du poste.

" Je sautai à terre, je saisis un fusil au râtelier, et visant l'animal, qui rampait lentement sur la route, je fis feu. Le monstre bondit sur le coup, puis retomba immobile. Les camarades, réveillés, s'approchèrent; le serpent était mort et j'étais tombé évanoui.

" Quand je revins à moi et que je me regardai dans un petit miroir, je crus qu'on m'avait mis de la farine sur la tête comme on a coutume de faire à ceux qui ont reçu un coup de soleil.

" J'avais les cheveux tout blancs."

*** Mme. de B.... serait une femme charmante, si les dents qui ornent sa bouche étaient bien à elle; je ne veux pas dire qu'elle ne les ait pas payées à son dentiste, au contraire.

Or, dernièrement, la supercherie faillit se découvrir; on se disait à voix basse:

—Vous savez, Mme de B....?

—Non....quoi?

—Elle a un ratelier.

Mme. de B...., qui est femme d'esprit, eut connaissance de ces vagues rumeurs. Elle résolut de les faire taire en frappant un grand coup. Elle fit venir son dentiste, qui ôta au ratelier une dent de devant. La voilà brèche-dent.

Depuis ce jour, on est parfaitement convaincu que celles qui restent sont sa propriété.

Il est vrai de dire que depuis elle a fait remettre cette perle absente, mais elle l'avoue hautement.

— Je m'étais cassé une dent, dit-elle à tout le monde, je me la suis fait remettre.

*** On parlait devant le marquis de Boissy de la guerre austro-prussienne.

—Messieurs, dit le spirituel sénateur, que la victoire reste à la Prusse ou à l'Autriche, vous verrez que l'Allemagne aura bien mal au Rhin!....

Ce calembour sénatorial n'a été que trop prophétique.

*.* L'imprimerie de la Sacrée-Propagande, à Rome, va publier une édition des Conciles à un prix très-réduit. C'est une nouvelle grâce du Pape qui cache peut-être la prévision d'un grand événement dans l'Église. Peut-être est-il utile que les homme d,études ecclésiastiques aient les moyens de se mettre plus facilement au courant de cette importante question des Conciles. Toujours est-il que, outre le bon marché, l'édition en 54 volumes présentera des garanties qu'aucune autre édition ne saurait avoir. Le Saint-Père a nommé *ad hoc* une commission présidée par l'illustre cardinal Pitra, et cette commission a choisi pour secrétaire et réviseur des actes des Conciles le savant barnabite P. Vercellone. Une telle autorité assure le succès d'un œuvre.

*.* Des fouilles poussées avec une grande activité à *Nadir-Sarape* près de *Tripolie de Syrie*, par MM. Farwoth et Pizzicani, viennent de faire découvrir quelques objets qui intéressent ceux qui s'occupent d'antiquités bibliques. On cherchait des curiosités grecques ou romaines, et on a trouvé des curiosités juives. Sur un terrain en contre-bas de vastes jardins, et qui paraissent avoir été habités autrefois, on a mis à découvert *une maison hébraïque telle qu'elles devaient exister un ou deux siècles avant Jésus-Christ*. Quelques salles sont dans un parfait état de conservation, avec tous leurs ustensiles, qui, pour la plupart, rappellent ceux qu'on a trouvés en Egypte. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, ce sont des livres qui indiquent que la maison appartenait à un lettré. Parmi ces livres, il y a *ceux de Moïse* et les *Psaumes de David*, et, déccuverte tout à fait importante, un recueil de *poésies hébraïques* inconnu des plus habiles et des plus savants hébraïsant. Tous ces ouvrages ont été envoyés à la Société asiatique de Londres.

*.* Aujourd'hui les Anglais dans l'Inde attellent l'éléphant à la charrue; de ce bel animal guerrier ils ont fait un pacifique laboureur. D'habiles fondeurs de la Grande-Bretagne fabriquent d'énormes et de très-fortes charrues, des charrues dignes de lui. Le paquebot les apporte à travers la Méditerranée, l'isthme de Suez, la mer Rouge et la mer des Indes. Chaque matin, à la pointe du jour, l'éléphant prend son ami le cornac par la ceinture, le place snr son dos et s'en va aux champ. On confie à deux valets de ferme le soin de tenir les deux mancherons de la charrue. Tant que le soleil est au-dessus de l'horison, l'éléphant marche, et en marchant, il soulève derrière ses pas une bande de terre ou plutôt une longue colline : c'est ainsi qu'il trace son sillon d'un mètre et demi de largeur sur un mètre de profondeur.

*.* L'esprit court décidément les salons.

Hier soir, au bal poudré de la duchesse de la Rochefoucault-Doudeauville, le prince de P.. dit à une charmante marquise à qui la poudre allait comme une parure de famille :

—Allez-vous donc revenir aux perruques poudrées?

—Vous me demandez cela d'un ton chagrin!

—Les perruques ne sont plus de notre temps, madame, et encore moins la poudre.

—Je ne suis pas de votre avis : tout ce qui sied bien est de tout temps.

—Ah! je vois le fin mot de la chose : les femmes trouvent qu'elles ne jettent pas encore assez de poudre aux yeux des hommes!

# L'ÉCHO
# DE LA FRANCE.

## INSCRIPTION TROUVÉE A POMPÉI

**PROUVANT L'EXISTENCE PUBLIQUE DU CHRISTIANISME 13 ANS APRÈS LA MORT DE S. PIERRE, ET CONSTITUANT LE PLUS ANCIEN TEXTE PAIEN DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE.**

---

Nous revenons aujourd'hui sur les Graffiti de Pompéï dont nous avons déjà parlé. Nous le faisons accompagner de la *Dissertation* que M. le chev. J.-B. de Rossi y a ajoutée en le publiant*. Nous n'avons pas besoin d'en faire sentir l'importance à nos lecteurs, qui trouveront dans ce texte une réponse sans réplique aux assertions par lesquelles les Strauss et d'autres ont prétendu prouver que le Christ est une espèce de personnage mythique, qui ne s'est révélé et formé que dans les 2e ou 3e siècles.

A. B.

### UN SOUVENIR DES CHRÉTIENS À POMPÉI.

Je profite de l'occasion favorable que me fournit un court séjour à Naples pour étudier un problème, qui doit figurer parmi les plus importants dans la science de l'archéologie chretienne, savoir, *s'il existe dans la ville de Pompéï un souvenir ou quelque monument du christianisme.* Je dis ou *souvenir* ou *monument.* En effet, la merveilleuse cité, ensevelie tout entière sous les cendres du Vésuve, pourrait nous fournir deux sortes de témoignages de la religion chrétienne. Quelques-uns de ses habitants peuvent avoir été chrétiens, et avoir élevé quelque monument ou laissé quelque indice de leur religion; les païens de Pompéï, dans leurs inscriptions murales, peuvent s'être moqués de la foi nouvelle et de ses sectateurs, comme nous voyons que cela a été fait à Rome dans le palais même des empereurs*. Ces deux genres de témoignages dans une ville, où tout ce qu'il y a de plus récent remonte à l'an 79 de notre ère, seraient d'un prix singulier et d'une très-grande utilité pour l'histoire chré-

* Dans son *Bulletino d'Archéologia cristiana*, de septembre 1864.

* Voir ce *graffiti* représentant *un homme crucifié avec une tête d'âne*, et la dissertation qui y est jointe, dans les *Annales de Philosophie*, t. XV, 101 (4e série.) TH. B.

tienne et pour l'archéologie. Les monuments des fidèles de Pompéï, étant incontestablement de l'âge apostolique, éclairciraient par un invincible témoignage les origines très-anciennes des premiers symboles et fonderaient sur une base inébranlable les principes de la chronologie des monuments chrétiens. Les sottes railleries des Pompéïens montreraient avec quelle rapidité se répandit même dans les moindres villes la connaissance de la prédication évangélique, et seraient le souvenir le plus ancien des chrétiens, que nous devrions aux païens, et qui soit parvenu jusqu'à nous. Car *Tacite* et *Pline* *, quoique contemporains du grand désastre, qui ensevelit Pompéï, écrivirent bien après l'an 79. Or, que le Christianisme eût déjà pénétré à Pompéï, l'histoire apostolique nous porte naturellement à le croire. Dans les *Actes des Apôtres* nous lisons que, lorsque saint Paul, après en avoir appelé à César, fut conduit à Rome, il débarqua à Pouzzoles, et y trouva une chrétienté déjà établie, au milieu de laquelle il resta sept jours. † Si 20 ans et plus avant la ruine de Pompéï, le Christianisme avait déjà jeté ses racines à Pouzzoles, il n'est pas croyable que les villes voisines de la Campanie, en 79, n'en eussent pas encore reçu la première semence. Cherchons donc si, dans la partie de Pompéï découverte jusqu'à ce jour, il n'y a pas quelque signe ou indice, ou souvenir des Chrétiens.

En 1853, l'illustre P. *Garrucci*, dans le *Bulletin archéologique de Naples*, posa cette question; *Si à Pompéï on a retrouve jusqu'à ce jour quelque indice de Christianisme* *. Une grossière *lanterne* de terre cuite, ornée du signe de la Croix, a été publiée par les Académiciens d'Herculanum †. Mais Garrucci jugea avec juste raison que c'était un travail du 4e ou 5e siècle, et l'attribua aux fosseyeurs qui, à cette époque, fouillèrent le sol de Pompéï. L'on a retrouvé et reconnu plusieurs preuves de cette fouille. A part cette lanterne, Garrucci ne put indiquer à Pompéï aucun signe, aucune mention de la foi chrétienne. Mais il reconnut dans les inscriptions murales de cette ville quelque souvenir des Juifs, et, comme la prédication de l'Evangile commençait ordinairement dans les synagogues ‡, l'illustre archéologue conclut en exprimant l'espoir que, dans les parties les plus basses de la ville, vers le fleuve Sarno, où probablement habitaient les Juifs, on trouverait les indices désirés du Christianisme.

* C'est de Pline le Jeune, dont veut parler ici notre illustre archéologue. Tout le monde connaît la *lettre* célèbre qu'il écrivit en faveur des chrétiens à l'empereur Trajan, tandis qu'il était proconsul dans le Pont et la Bithynie. Pline l'ancien, son oncle, qui commandait un escadre pendant l'embrasement du mont Vésuve, l'an 79 de Jésus-Christ, ayant voulu s'approcher de cette montagne pour observer ce terrible phénomène, fut puni de sa téméraire curiosité et suffoqué par les cendres. La même éruption du fameux volcan ensevelit plusieurs villes sous des monceaux de laves brûlantes, et entre autres, Pompéï et Herculanum. TH. B.

† Secunda die venimus Puteolos, ubi inventis fratribus rogati sumus manere apud eos dies septem, et sic venimus Romam (*Act.*, XXVIII, 13, 14).

* *Bull. arch. nap.*, t. II, p. 8 (2e série) *Questioni pompeiane*, p. 68.

† *Antichità di Ercolano*, p. 211. — Comme nous l'avons dit plus haut, Herculanum partagea le sort de Pompéï, l'an 79 de l'ère chrétienne et fut aussi ensevelie sous les laves du Vésuve. Nous croyons faire plaisir aux lecteurs en transcrivant ici une curieuse inscription que l'on voit encore près de Naples, et non loin des ruines de la ville antique, à l'église de *Santa Maria al Pouano*, sur un sarcophage très-ancien, qui a servi à des chrétiens: elle est ainsi conçue:

CRUX ADORANDA PER QUEM (sic) INLUMINATUS EST TOTUS MUNDUS.
*Ego (sic) Ioanes xai Marou Edephicubemous.*

Le dernier mot, écrit en lettres grecques, est le mot latin *ædificavimus*...—(Voir Rossi, *Dissert isagog.* t. 1. 1. dans Mai, *script veteres*, t. V. p. 6.)

‡ Voir les *Act.*, XVII, 1: XIII, 5 etc.

Or, que réellement il ait existé une synagogue à Pompéï, cela me parait confirmé par une sorte de programme d'élection des magistrats, dans lequel, à mon avis, se trouve révélée la dénomination elle-même de cette synagogue. Dans les journaux des fouilles de Pompéï, publiés par le docte Fiorelli *, sous la date de 1er septembre 1764, on lit : " Dans la rue de la ville, après " la porte dite des Théâtres, on " découvrit l'inscription suivante " en lettres rouges :"

CVSPIVM. PANSAM
AED. FABIVS. EVPOR. PRINCEPS
LIBERTINORVM

*Cuspiam Pansam Ædilem* (*facit*) *Fabius.* Or, ce *Fabius Eupor princeps Libertinorum* est pour moi l'archonte de la synagogue de Pompéï. Car les affranchis, dans le sens romain et legal de ce mot, c'est-à dire les citoyens d'origine affranchie ne constituèrent jamais un corps, et encore moins eurent-ils un *princeps* de leur assemblée. Mais il est fait mention dans les *Actes des Apôtres* d'une *Synagogue qui était appelée des Affranchis*, en même temps que celle des *Alexandrins* et des *Cyrénéens* †. L'on connaît les archontes des synagogues, qui, en latin s'appelaient *Principes.*

Ecrivant loin de mes notes et de mes livres, je ne puis m'étendre autant qu'il le faudrait pour confirmer ce point qui me parait très-important, savoir, que *Fabius Eupor* fut archonte de la synagogue des Affranchis à Pompéï. Mais ce que j'en ai dit pourra peut être suffire pour établir la vérité de mon opinion. Et je rappellerai encore ici que le docte *Minervini* a recueilli les indices et les preuves qui constatent que des Alexandrins en nombre notable habitaient Pompéï *, En sorte que le Christianisme ayant été généralement prêché dans les synagogues, et l'Evangile s'étant répandu très-rapidement dans Alexandrie où fleurit dans la suite l'école chrétienne la plus célèbre, l'existence d'une synagogue d'affranchis et de beaucoup d'Alexandrins à Pompéï nous porte à croire que la doctrine chrétienne y fut aussi annoncée, et dut, comme en tout autre lieu, rencontrer les contradictions des Juifs et la haine aveugle de la population païenne. Les principaux Juifs de Rome dirent à S. Paul que dans les synagogues du monde entier, on combattait la secte des chrétiens †. Aux yeux de la multitude païenne, au témoignage de Tacite, les chrétiens étaient odieux à cause de leurs crimes, *per flagitia invisi* ‡. Il fallait donc s'attendre à ce que dans Pompéï on trouvât, soit des souvenirs de la foi chrétienne, soit des railleries et des calomnies, auxquelles cette même foi fut partout en butte dès sa première apparition dans le monde juif, grec et romain.

Et, en effet, en 1862, sur le mur d'une grande salle située dans la rue qui côtoie les thermes Stabiens, on vit plusieurs lettres tracées avec le charbon et rapidement disparues, dans lesquelles il paraît qu'il est fait quelque mention *des Chrétiens.* Le savant *Kiessling* en publia la notice dans le *Bulletin de l'Institut de correspondance archéologique* § ;

* Fiorelli. *Pompéianarum antiquit.*, t. I. p. 160.

† Surrexerunt autem quidam de synagoga, quæ appellatur Libertinorum et Cyrenensium et Alexandrinorum (*Act.*, VI, 9.)

* *Bullet. arch. nap.*, t. III, p. 59-79 (2e série).

† Nam de secta hac notum est nobis quia ubique ei contradicitur (*Act.* XVIII. 22).

‡ Tacite. *Annal.*, XV, 44.

§ *Bullet. dell. ist. di. corrisp. arch.*, 186 p. 92.

et il écrivit que, après les deux lignes qu'il n'avait pu déchiffrer, il avait vu les traces suivantes:

P—G. VI GAVDI... HRISTIANI

8X SICV. SO... ORIS

Le reste était illisible, à l'exception de quelques lettres, qui ne donnent aucun sens. L'érudit éditeur de cette importante épigraphe essaya seulement d'interpréter la ligne, où il semble que les Chrétiens sont nommés; et il crut pouvoir la lire ainsi: *Igni gaude Christiane.* Dans ces paroles, il reconnut une allusion à la première et fameuse persécution contre les Chrétiens ordonnée par Néron.

L'annonce d'une découverte si neuve et si importante n'émut nullement les archéologues et les amateurs de l'histoire ecclésiastique. La manière dont fut annoncé cette découverte laissait tant de doute dans les esprits des lecteurs que, sur une matière si incertaine, il semblait qu'on ne pouvait faire aucune assignation précise et fondée. On ne faisait connaître qu'une partie de cette longue légende, et même de celle que l'on citait on proposait une lecture arbitraire et si différente des vestiges observés et transcrits, qu'elle n'inspirait aucune confiance. En outre, s'il était permis de changer GAVDI en *gaude*, et ...HRISTIANI en *Christiane*, pourquoi ne serait-il pas également permis de changer *Christiani* en *Chrestiani?* Le surnom *Chrestianus*, dérivé de *Chrestus*, a des exemples dans l'antique épigraphie; et bien qu'il soit reconnu que les païens au commencement, ignorant le véritable sens du mot *Christus*, le confondirent avec *Chrestus*, et que, pour cela, ils appelérent quelquefois les Chrétiens *Chrestiani*, le seul doute que, dans la légende pompéienne, dont le sens était inextricable, on eût écrit *Chrestiani*, suffisait pour nous mettre dans l'incertitude, s'il était là fait mention d'un homme surnommé *Chrestian* ou des *Chrétiens.* Enfin les archéologues napolitains, dont on devait naturellement attendre l'exact et sûr témoignage de leur découverte, s'abstenaient d'exprimer leur opinion.

La chose cependant est d'une si grande importance, qu'on ne doit pas la laisser tomber dans l'oubli sans avoir été attentivement discutée et examinée. C'est pourquoi j'en ai conféré avec les deux plus célèbres archéologues napolitains, *Minervini* et *Fiorelli;* et je publie ici le fruit des renseignements qu'ils m'ont donnés avec la plus grande courtoisie. *Fiorelli* lui-même, sous la direction duquel cette découverte a été faite, et dont l'Europe admire l'esprit sagace, m'en a montré le site; mais, malgré toute mon attention à l'examiner avec le plus grand soin, mes efforts ont été vains; *il n'en reste plus de vestiges.* Le savant auteur de la découverte m'a raconté qu'il vit et reconnut qu'il y avait, écrites en un même temps, en trois lignes, les lettres:

VINA MARIA (ou VARIA) ADIA A. V.;

et en dessous en deux lignes plus longues, il lut à la fin de la première ligne:

HRISTIANOS, ou HRISTIANVS à la fin de la seconde SORORIS (*sorores*).

Mais le contact de l'air ayant fait disparaître bientôt les caractères, il n'arriva pas à temps pour en faire un dessin exact. Cependant un heureux hasard m'a fait trouver le dessin chez *Minervini*, lequel, informé de la découverte courut à Pompéi, et avant *Kiessling*, avec le plus grand soin et sans aucune préoccupation d'esprit

pour lire dans un sens plutôt que dans un autre, dessina les traces qui apparaissaient sur le mur.

La lecture et l'interprétation de la légende inférieure n'est pas moins difficile. Dans cette inscription, la lettre que *Kiessling* a interprétée par un G, semble plutôt un S, et je crois que c'est la finale du premier mot, sur lequel, après une longue étude, je n'ose me prononcer. Ensuite il semble clairement qu'il y a écrit : AVDI CHRISTIANOS. Dans l'autre ligne le dernier mot paraît être SORORES (*sorores*), mais la première R n'a pas été vuë par *Minervini* : le commencement de cette ligne est aussi obscur que celui de la précédente. Après viennent des signes et des vestiges de lettres dont il est impossible d'extraire même une seule syllabe. Donc, au milieu d'une si grande difficulté et peut être dans l'impossibilité de donner à cette épigraphe un sens entier et non arbitraire, une seule chose reste a rechercher, et elle vaut la peine qu'on la recherche attentivement, c'est-à-dire, s'il est au moins certain qu'on y parle des *Chrétiens*, en un mot, si la lecture du mot CHRISTIANOS est fondée.

Trois témoins différents ont vu les lettres HRISTIAN. *Fiorelli* a vu encore la dernière S, qui était évidente, *Minervini* a aperçu le mot entier CHRISTIANOS ; *Kiessling*, venu après les deux premiers, vit seulement HRISTJANI. Or, puisque l'existence de l'S est affirmée avec toute certitude par deux auteurs très-dignes de foi, *Fiorelli* et *Minervini*, et que l'initiale C, vue par *Minervini* seul est évidemment réclamée par les lettres suivantes, que tous ont aperçues, il restera seulement douteux si l'on y écrit CHRISTIANOS, ou CHRISTIANIS, ou CHRISTIANVS. La lecture sans équivoque CHRISTIANOS admise par *Minervini* s'accorde bien avec l'impératif précédent AVDI ; version également conforme à celle de *Kiessling*, avec lequel impératif ne pourrait jamais s'accorder le mot CHRISTIANUS. En outre, la forme de la lettre V trois fois répétée dans la seule épigraphe inférieure ne concorde nullement avec les vestiges attentivement observés par *Minervini* entre l'N et l's finale. Donc, tout étant pesé et examiné avec le plus grand soin, je suis persuadé que le mot CHRISTIANOS était véritablement écrit dans la susdite épigraphe pompéïenne ; lequel mot au pluriel ne peut être un surnom, mais est certainement une désignation des *Chrétiens*. Donc les lettres, que nous avons examinées, sont, à mon avis, l'expression d'une calomnie contre les chrétiens ; et le mot lu dans la seconde ligne par Fiorelli (*sorores*) pourrait très-facilement s'accorder avec cette interprétation, tout le monde sachant quel thème fécond en calomnie fournit aux païens l'appellation réciproque de frères et de sœurs usitée parmi les fidèles des premiers siècles. Néanmoins les mots sus-mentionnés me suggèrent un autre sens :

AVDI CHRISTIANOS SIIVOS OLORES
*Audi Christianos s (a) evos olores.*

Si nous ne pouvons comprendre toute la malice ou le sophisme de cette dérision satirique, chacun reconnaît cependant qu'elle n'est pas dépourvue de sens, et qu'elle est la lecture naturelle de l'inscription.

Je pourrais ici terminer mon article, si quelques observations que j'ai faites sur des *graffiti* remarqués dans la même salle, où fut découverte la susdite épigraphe tracée avec le charbon, ne me paraissaient dignes d'être proposées à l'examen des savants. Dans cette salle donc, qui est spacieuse, j'ai lu divers graffiti, dont deux éroti-

ques; mais trois d'entre eux m'ont fait soupçonner qu'ils peuvent être eux aussi des satyres contre les Chrétiens. L'un est ainsi conçu :

MVLVS HIC MVSCILLAS DOCVIT,
*Mulus hic muscellas docuit.*

Le mot *muscellas*, peut-être nouveau dans la lexicographie latine, est évidemment synonyme de *musculas*, diminutif de *muscas*. Peut-être dans cette inscription satyrique faut-il voir un jeu de mots obscène, et rien de plus ; mais pensant de nouveau à ce qui avait été écrit à ce même endroit : *Audi christianos*, je soupçonnai que le *mulus hic muscellas docuit* pouvait se rapporter à quelque assemblée de Chrétiens tenue dans ce lieu et découverte par les païens. Car les Gentils avaient coutume de se moquer des prédicateurs de l'Evangile comme de maitres de superstition pour les femmelettes et le vulgaire ignorant.

Deux autres graffiti réveillèrent dans mon esprit des conjectures peu différentes de celle-ci ; ils sont dessinés dans leur véritable grandeur sous les Nos. 2, 3 ; dans le 2e, je lis :

MENDAX VERACI VBIQVE SALVTE*m*.

Et dans le 3e :

MENDAX VERACI SALVTE*m*.

L'antithèse de *Mendax Veraci* est si manifeste, que personne dans ces deux mots ne cherchera, je crois, deux véritables surnoms, étant évident que *Mendax* est placé avec une intention étudiée par opposition à *Veraci*. Or, comme la devise des docteurs chrétiens était de prêcher la *vérité* absolue et divine contre l'erreur et le mensonge incarné dans l'idolâtrie, le bon mot *Mendax veraci salutem* pourrait bien exprimer la dérision de quelque païen contre un propagateur de la vérité évangélique, qui l'aurait enseignee dans ce lieu à ses *auditeurs*. Enfin, que l'édifice où furent écrites ces singulières sentences, et où ont été lues les paroles AVDI CHRISTIANOS ait servi depuis à quelque réunion d'un caractère grave et sérieux, le vers, quoique lui-même probablement satirique, remarqué en lettres peintes sur le mur extérieur le long de la voie publique, l'indique clairement :

OTIOSIS HIC NON EST DISCEDE MORATOR.

Cet ensemble d'observation m'a porté à ne pas mépriser la conjecture qui m'a été suggérée par les inscriptions murales précipitées, c'est-à-dire que la vaste salle, ou pour la première fois ont été découverts à Pompéï des mots qui rappellent *les Chrétiens*, était un lieu de leur réunion ou une espèce d'école, où quelque homme apostolique, comme saint Paul à Rome, dans la maison qu'il avait louée, *recevait tous ceux qui venaient le visiter et leur prêchait le royaume de Dieu avec toute franchise et sans aucune défense* *. Lorsque dans la suite Néron entreprit de persécuter les Chrétiens, la liberté de la prédication évangélique se changea en vexations et en condamnations ; et alors les fidèles peuvent avoir été chassés de cette demeure, et on peut y avoir écrit des satires et des calomnies contre eux. Mais ce sont là de simples conjectures, qui paraîtront aux uns des rêves, et aux autres des probabilités ; je ne les crois ni l'un ni l'autre ; il me semble seulement qu'on doit en tenir compte, examinant s'il paraîtra quelque chose de semblable dans quelque édifice pompéïen.

* Et suscipiebat omnes, qui ingrediebantur ad illum, prædicans regnum Dei . . cum omni fiducia sine prohibitione (*Act.* XXVIII, 30, 31).

Mais, en mettant de côte les conjectures, le point principal me paraît vérifié, c'est-à-dire qu'à Pompeï on a trouvé une mention très claire *des Chrétiens*, laquelle par conséquent sera la plus ancienne parmi les témoignages païens parvenus jusqu'à nous de la première prédication et propagation de l'Evangile.

---

### DES JUIFS AFFRANCHIS ET DES CHRÉTIENS À POMPÉÏ.

**Extrait du cahier de décembre, même Bulletin.**

Mon article sur un *Souvenir des Chrétiens à Pompeï* a été lu avec une grande avidité et a produit les impressions les plus diverses, ce que je prévoyais; aux uns il a paru un rêve, un désir, et pour les autres, même les simples conjectures ont été presque une certitude. La gravité du sujet m'engage à ajouter de nouvelles observations à celles que j'ai consignées dans le *Bulletin de septembre* loin de mes papiers et de mes livres; et c'est ce qui me fournit l'occasion de formuler exactement mon opinion sur la certitude du *Souvenir des Chrétiens* trouvé à Pompeï, en la séparant des conjectures que j'émettais seulement comme complément de mon travail, et ajoutant qu'on en fit le cas qu'elles pouvaient mériter. D'abord pour ce qui concerne le *princeps Libertinorum*, je dirai que c'est un argument d'un grand poids à cause de la déclaration des *Actes apostoliques*, dans un passé connu, où la *Synagogue des affranchis* est nommée, et c'est pour cela que plusieurs m'en ont demandé des notices plus étendues et plus raisonnées. Ensuite je formulai, comme j'ai dit, mon jugement sur l'épigraphe qui rappelle les *Chrétiens*, jugement mûri par la méditation longue et attentive que j'ai faite sur ce sujet, et sur l'examen des doutes qui m'ont été proposés par ceux qui sont d'un avis contraire.

L'inscription de *Fabius Eupor princeps Libertinoram* n'est pas un graffiti, mais un programme électoral, ou pour parler plus exactement, une prière aux électeurs en faveur de *Cuspio Pansa* pour qu'il fût créé édile. Ce qu'on appelle faussement programme est écrit en lettres rouges, grandes et très-visibles, de sorte que la lecture n'en est pas difficile, et ne demande pas une grande habileté paléographique, comme celle des inscriptions appelées *graffiti*. Du reste, outre le *Journal des fouilles* que j'ai cité dans le *Bulletin de septembre*, le savant *Rosini* l'a aussi rapporté *, et il ne peut exister aucun doute sur la vérité et l'exactitude de la lecture. Quand au sens de cette qualité inouïe *princeps Libertinorum*, il n'est pas à ma connaissance qu'il en ait été fait mention par par quelque autre que par *Orelli* †, lequel annotant l'inscription d'un *princeps* de la flotte de Misène, écrivit: *Principes isti classium conferendi sunt ut simili munere functi, cum principibus Peregrinorum et Libertinorum* ‡. D'après lui donc, ces mots désignaient un grade militaire, et il pensait que les Affranchis, comme les Etrangers, etaient un corps de milice. Le savant *Henzen*, qui a continué et revu le Recueil d'Orelli, annota ainsi les mots de ce dernier: *Principem Libertinorum ad exemplum principis Peregrinorum Orellius sibi excogitasse videtur;* et l'épigraphiste suisse écrivit ainsi, parce qu'il ne savait pas où Orelli avait appris l'existence de cet etrange *princeps Libertinorum*. Il est

* *Dissert. isagogica*, tab. XII.

† Je n'ai pu consulter Rosini (l. c.), et j'ignore s'il en parle.

‡ Orelli, n. 2024.

clair qu'Orelli l'apprit de l'inscription de Pompeï, dont je m'occupe. La mention de ce *prince des Affranchis* étant donc unique dans l'épigraphie antique, il faut en chercher l'explication dans l'histoire et dans les notions très-étendues que nous avons concernant les antiquités romaines.

Or, l'histoire et la science des antiquités romaines nous enseignent que, dans les premiers siècles de l'Empire, on appela *princeps*, ou le premier personnage d'une assemblée, d'une ville, d'une nation, ou le chef d'un *office*, ou le soldat d'un certain grade, selon les divers corps de milices. Les *affranchis* ne formerent pas une assemblée qui eut un chef ou un *princeps* dans chaque ville; et ceux-ci, à l'exception de quelques cas très-rares rappelés dans l'histoire, et dont je parlerai dans la suite, ne combattirent jamais sous les drapeaux. Mais, sous les premiers Césars, il y eut à Rome et dans l'Italie beaucoup de *Juifs appelés Affranchis*, parce que faits esclaves dans la guerre, ils furent rendus à la liberté, eux ou les descendants de ces mêmes affranchis. Les auteurs, soit païens, soit hébreux, qui traitent des sujets concernant l'histoire romaine et judaïque aux temps de Tibere, de Caligula, de Claude, parlent de ces mêmes *Juifs affranchis*. Philon *, parmi les Juifs, en fait mention; et tout le monde connaît les paroles de Tacite concernant le sénatus-consulte de Tibère contre les sectateurs des rites égyptiens et judaïques.

"On s'occupa aussi de bannir "les religions Egyptiennes et Ju-"daïques. Un sénatus-consulte "ordonna le transport en Sardaigne "de 4,000 hommes de la classe des "*affranchis*, infectés de cette su-"perstition et en âge de porter les "armes. Ils devaient y réprimer le "brigandage, et s'ils succombaient "à l'insalubrité du climat, perte "peu regrettable *."

Or, que ces 4.000 hommes *libertini generis*, aptes à porter les armes, enrôlés dans la milice et envoyés dans la Sardaigne, fussent tous Juifs, c'est ce qu'assure Flavius Josèphe, qui dit: "Tibère "ordonna que tous les Juifs se-"raient chassés de la ville. Les "consuls, en ayant fait une levée, "en envoyèrent 4,000 soldats dans "l'île de Sardaigne †." Et c'est ce que confirme Suétone: "Tibère in-"terdit les cérémonies étrangères, "les rites Egyptiens et Juifs... Il "répandit la jeunesse juive dans des "provinces d'un climant rigoureux, "sous prétexte de l'enrôler ‡."

Donc, à mon avis, se trouve rendue évidente la vérité de l'opinion la plus commune parmi les interprètes des *Actes des Apôtres*, d'après laquelle la mention faite par saint Luc § de la *Synagogue des affranchis*, ainsi que de celles des Cyrénéens et des Alexandrins, s'applique à ces *Juifs affranchis, Romains et Italiens*. Ceux qui, dans ces affranchis, ont cherché un nom géographique dérivé de *Libertum*, ville d'Afrique, ou ont

* Philon. *Ambassade à Caius*, c. 9 (al. 23). --Le texte de ce passage se trouve dans les *Annales*, t. XII, p. 18 (5e série).

* Actum et de sacris ægyptiis judaicisque pellendis; factumque patrum consultum, ut quatuor millia libertini generis ea superstitione infecta, quis idonea ætas, in insulam Sardiniam veherentur coercendis illic latrociniis, et si ob gravitatem cœli, interiissent, vile damnum (Tacite, *Annales*, II, 85).

† Josèphe, *Ant. jud.*, XVIII, 3.

‡ Externas ceremonias, ægyptios judaicosque ritus compescuit...Judæorum juventutem, per speciem sacramenti, in provincias gravioris cœli distribuit (Suet., *Tiber.*, c. 36).

§ Surrexerunt autem quidem de synagoga, quæ appellatur Libertinorum et Cyrenensium et Alexandrinorum disputantes cum Stephano (*Act.* VI. 9).

essayé, contre l'accord unanime de tous les livres, de changer l'interprétation du mot *, ont entrepris une tâche inutile et insoutenable, l'histoire contemporaine nous enseignant clairement quels sont les affranchis juifs nommés avec les Cyrénéens et les Alexandrins dans les *Actes des Apôtres*. Il ne sert de rien de dire que le mot affranchi désigne la condition, puisque les autres sont ainsi appelés par saint Luc de leur patrie, Cyrène et Alexandrie. C'est pourquoi, en comparant les *Actes des Apôtres* avec les historiens cités, il est facile de s'apercevoir que les juifs de Rome et d'Italie, ou au moins un nombre notable d'entre eux, avaient été appelés *Affranchis* par antonomase.

Que si l'on désire un nouveau témoignage pour mieux éclairer ce point important et démontrer que, parmi les Juifs romains et italiens, il y en eut sous les premiers Césars un certain nombre appelé *Affranchis*, nous le trouvons naturellement dans le vote électoral de Fabius Eupor, *prince des Affranchis* à Pompéï. Cette inscription reçoit à la fois une nouvelle lumière de la Synagogue des affranchis nommée par saint Luc, et réciproquement confirme l'interprétation du nom de cette Synagogue. Donc, rien de plus naturel que la confrontation du *princeps Libertinorum* de Pompéï (où il est certain que les Juifs habitèrent) avec les souvenirs contemporains des juifs italiens affranchis qui nous ont été conservés par Philon, par Tacite, par saint Luc; il n'y a pas d'autre moyen de pouvoir en raisonner d'une manière exacte et fondée. Ce *princeps* paraît avoir été l'archonte, ou le chef de la Synagogue.

Il est vrai qu'*Orelli* l'a comparé avec le *princeps peregrinorum* *, le regardant comme le chef d'un certain nombre de soldats affranchis. Mais qu'on fasse attention à l'exclusion des affranchis de la milice ordinaire, aux divers cas où ils furent enrôlés, aux temps et aux circonstances de ces cas extraordinaires racontés par les historiens, et l'on verra combien l'interprétation d'*Orelli* s'adapte mal à la légende murale de Pompéï. Pour la première fois, pour ainsi dire, on enrôla douze cohortes d'affranchis dans la guerre sociale, et elles furent envoyées pour tenir garnison dans les villes maritimes jusqu'à Cumes †. Les hommes instruits comprennent très-bien que l'épigraphe pompéïenne est de beaucoup postérieure à la guerre sociale. Nous lisons au sujet d'Auguste:

"Il n'enrôla d'affranchis que
"deux fois, hors les cas d'incendie
"et de troubles que faisait craindre
"la cherté des vivres: la pre-
"mière, pour la défense des colo-
"nies qui touchaient à l'Illyrie; la
"seconde fois, pour garder la rive
"du Rhin ‡."

Dans ce récit, il n'y a rien qui autorise à chercher à Pompéï un *princeps militum Libertinorum*. Et quand au programme pour l'édilité de *Cuspius Pansa*, à l'occasion de laquelle on a lu plusieurs autres épigraphes sur les murs de la ville sus-nommée, naturellement il regarde les temps voisins de l'éruption du Vésuve, et non l'épo-

* V. Smith. *Dictionary of the Bible*, t. II. p. 115, et en particulier Godefroi, *ad. Cod. Theod.*, XVI, 8, 2.

* Voir Henzen *Bull. dell. ist. di corresp. arch.*, 1851, p. 114.

† Voir Livius, *Epitome*, lib. LXXIV.

‡ Libertino milite, præterquam Romæ incendiorum causa, et si tumultus graviore annona metueretur, bis usus est: semel ad præsidium coloniarum Illyricum contengentium, iterum ad tutelam ripæ Rheni fluminis (Suet. *August* c. XXV).

que d'Auguste. Il est ensuite fait mention d'affranchis enrolés dans le sénatus-consulte de Tibère, rapporté plus haut, lequel nous rappelle encore les Juifs. Après le sénatus-consulte, je ne me souviens pas d'autres cas d'affranchis levés pour la milice, dont parlent les historiens, et applicables au *princeps Libertinorum* de Pompéï.

Les affranchis, c'est-à-dire les Juifs de Rome et d'Italie, comme les Cyrénéens et les Alexandrins, avaient leur synagogue à Jérusalem et quelques-uns d'entr'eux furent les premiers à s'insurger contre le premier diacre Etienne, à disputer avec lui et à exciter le peuple pour qu'on le lapidât. Il ne faut donc pas s'étonner si la présence des Juifs à Pompéï prépare le champ à la prédication évangélique, à la dispute, aux dérisions et aux violences contre les chrétiens. Ce qui ressort des études que j'ai faites et de ce que j'ai déjà dit à ce sujet, c'est que la chose, par elle-même assez vraisemblable et facilement croyable, devient une certitude par l'*épigraphe* tracée avec le charbon, dont je publie ici la meilleure copie qui nous reste. Et il importait d'en parler encore et d'examiner si j'ai eu de bonnes raisons pour juger qu'elle était un souvenir clair et indubitable des chrétiens à Pompéï et le plus ancien parmi les témoignages païens connus jusqu'à nous aujourd'hui de la première prédication et propagation de l'Evangile.

Cette épigraphe, aujourd'hui malheureusement perdue, a été vue séparément par trois savants archéologues, dont deux l'ont transcrite. La transcription de *Kiessling*, bien que très-incomplète, confirme la vérité de la copie qui en avait été prise auparavant avec le plus grand soin par *Minervini.* Aucun des trois n'a pu tirer une construction grammaticale, donnant un sens raisonnable, des lettres vues et transcrites; et ils n'ont été guidés dans leur transcription par aucune idée préconçue d'un sens donné. Et même *Kiessling* voulant tenter l'interprétation de l'épigraphe, ne s'est pas tenu à sa copie, mais il en a corrigé arbitrairement la teneur. L'obstacle que tous rencontraient et qui rendait le sens obscur, c'était le mot SORORES, qui de prime abord semblait devoir être lu ainsi. Et cette difficulté m'empêcha pendant longtemps de comprendre l'épigraphe. Mais enfin je m'aperçus, que l'impératif *audi* était suivi non-seulement de l'accusatif *christianos*, mais aussi de l'adjectif *saevos*, et que par conséquent le SORORES perdant la première s se changeait en *ol*ORES. Les premiers chrétiens sont apppelés par Tacite *Genus hominum superstitionis novæ et maleficæ.* Ils mouraient avec joie et en chantant les louanges de Dieu, comme des cygnes. Donc les mots *saevos olores* ne sont nullement déplacés dans la bouche d'un païen contre les chrétiens. Ainsi la plus grande partie de ces lettres matériellement transcrites, sans leur faire la moindre violence, nous donne une construction grammaticale suivie et exacte, un sens convenable et naturel: *Audi christianos saevos olores: Ecoute les chrétiens, cygnes sévères.*

Tout cela serait-il l'effet du hasard? La bonne critique n'admet pas de cas pareils. Car il s'agit d'une construction, non ordinaire d'un impératif avec une série d'accusatifs. A cause de toutes ces considérations, pour moi qui suis dans l'habitude d'examiner les copies manuscrites des épigraphes antiques et de discerner celles qui

sont dignes de foi, de celles qui ne le sont pas et qui ai une grande expérience dans ce genre d'études, il n'existe pas le moindre doute touchant la vérité de la *dérision satirique des chrétiens*, découverte à Pompéï.

J.-B. DE ROSSI.

Trad. de l'italien par l'abbé T.-H. B., curé de Domazan.

---

## APPENDICE.

Comme M. de Rossi nous regrettons grandement que ce *graffiti*, tracé au charbon, ait complètement disparu, sous l'action de l'air. Il aurait mérité, ce semble d'être mis sous verre, pour être montré à tous ceux qui doutent des témoignages des auteurs chrétiens sur le grand développement du Christianisme dans le 1er siècle de l'Eglise. Mais il a été vu et transcrits par trois savants, dont la science et la sincérité ne sauraient être révoquées en doute; et cela suffit.

Quant aux *railleries* ou *calomnies* qui seraient renfermées dans ces inscriptions, il nous semble qu'on peut légitimement en douter. Pourquoi un personnage quelconque, non chrétien, mais étonné de ce qu'il voyait chez les chrétiens, à moitié converti, n'aurait-il pas pu tracer ces paroles? Il nous semble que, sans faire aucune violence au texte, on peut l'entendre de la manière suivante: AUDI CHRISTIANOS SÆVOS OLORES: *Ecoute les chrétiens, ces cygnes* aux chants *sévères*, faisant allusion aux chants obscènes qui se récitaient dans les festins et même dans les temples. En souvenir de la doctrine que les chrétiens enseignaient, il a pu de même leur adresser les paroles suivantes: MENDAX VERACI UBIQUE SALUTEM, moi *menteur* (encore païen) au chrétien enseignant *la vérité, salut en quelque lieu qu'il se trouve*, et revenant encore à sa pensée, répéter de nouveau: *Mendax veraci salutem : le menteur au vérace, salut.* Nous ne savons pas quelle objection on pourrait faire à cette interprétation.

Quoi qu'il en soit, comme M. de Rossi, nous concluons qu'il est avéré :

1. Que des chrétiens existaient à Pompéï, 13 ans au plus après le martyre de S. Pierre;

2. Qu'ils y avaient une synagogue ou maison de prédication et de prières, c'est-à-dire une Eglise;

3. Que, dans cette Eglise, on y prêchait (*audi*), et on y chantait des chants graves et sévères (*sævos olores*), suivant ce que S. Paul prescrivait aux Ephésiens: " Vous " entretenant entre vous de psau- " mes, d'hymnes et de cantiques " spirituels, chantant et psalmodiant " du fond de vos cœurs à la gloire " du Seigneur *;"

4. Si l'on enseignait dans cette église, il y avait donc des missionnaires, et les missionnaires avaient été envoyés par quelqu'un, suivant ce que dit expressément S. Paul, en parlant des prédicateurs qui s'adressaient aux Romains: " Com- " ment prêcheront-ils, s'ils n'ont " pas été envoyés?... La foi vient " donc par l'audition, et l'audition " par la parole du Christ †;"

5. Il y avait donc des supérieurs, c'est-à-dire des évêques, à Pouzzoles, ou plutôt à Naples, et la hiérarchie ecclésiastique était déjà établie, au moins 13 ans après la mort de S. Pierre.

* Loquentes vobismetipsis in psalmis et hymnis et canticis spiritualibus, cantantes et psallentes in cordibus vestris Domino (S. Paul, *ad Ephesios*, v, 19, et *ad Coloss.* III, 16).

† Quomodo vero prædicabunt, nisi mittantur?... Ergo fides ex auditu, auditus autem per verbum Christi (S. Paul, *ad Romanos*, x, 15, 17).

Voilà la conclusion que l'on tire sans réplique aucune de cette précieuse inscription. Avions-nous raison de dire, comme le dit aussi M. de Rossi, qu'elle est d'une importance majeure, et les *Annales* se félicitent de l'avoir fait connaître en France, où elle a été jusqu'à ce jour complétement ignorée.

—*Annales de Philosophie Chrétienne.*

---

# SOUVENIRS D'ANCONE,

## SIÉGE DE 1860, PAR LE COMTE DE QUATREBARBES, GOUVERNEUR DE LA VILLE ET DE LA PROVINCE.

Dans une eloquente étude consacrée au *Louis XVII* de M. de Beauchesne et publiée par le *Correspondant*, Mgr. Dupanloup répète plusieurs fois que ce qui l'a le plus charmé dans ce remarquable livre, c'est l'histoire des âmes. Ce charme, on le trouve aussi au plus haut degré dans les *Souvenirs d'Ancône*, par M. le comte de Quatrebarbes, ce chevaleresque écrivain, qui tient d'une main aussi ferme la plume et l'epée.

Sans doute, le récit des faits est par lui-même plein d'intérêt. Cette lutte de un contre dix, ces grands cœurs acceptant sans hésiter le plus illégal des combats contre de gros bataillons ; l'illustre Lamoricière, créant tout, les fortifications, l'armée, l'armement, les munitions, l'administration, les magasins de vivres, puis livrant ses derniers combats et animant de son courage ceux qui le suivent ; Castelfidardo, qu'on aperçoit dans le lointain, avec l'héroïque bataillon franco-belge, mourant au champ de la foi et de l'honneur, et le siége d'Ancône auquel on assiste, il y a là de quoi captiver l'esprit et le cœur.

Mais ce qui touche encore plus, je l'ai dit, c'est l'histoire des âmes. L'âme de Lamoricière, d'abord si magnanime, si desintéressée de ces considérations de vanité auxquelles les âmes élevées elles-mêmes ne sont pas inaccessibles, sacrifiant sur les autels du devoir ce que les hommes de guerre mettent au-dessus de la vie, le souci de la gloire, et, par une juste récompense de la Providence, d'autant plus glorieux devant la postérité qu'il a accepté la defaite, une défaite certaine, pour payer sa dette filiale envers le Saint Père. Puis à côté de Lamoricière, toute une tribu de fiers chretiens dont l'âme tend vers l'héroïsme comme l'aimant tend vers le nord ; le vaillant Pimodan, cet officier d'ordonnance du vieux marechal Radetzki, qui, dans la guerre de Hongrie, avait pris à lui seul une batterie hongroise ; le lieutenant Westminsthal, qui rappelle les belles figures esquissées par Alfred de Vigny, dans un de ses chefs d'œuvre, *Servitude et Grandeur militaire ;* Westminsthal, qui disait du comte de Quatrebarbes, en recevant cette batterie de dix-huit pièces de vingt-quatre, que l'empereur d'Autriche vendait au Pape, pour dé-

fendre Ancône : " Vous savez, mon cher comte, que je viens de recevoir ma fiancée ; venez la voir à la fin de la semaine ; vous verrez comme elle est belle. Elle aura ses colliers de perles et de diamants, ses bijoux d'or fin et sa robe de mariée. J'ai juré de lui rester toujours fidèle et je saurai tenir mon serment."

Il le tint, en effet, le vaillant jeune homme, car à la fin du siége d'Ancône, il demeurait, sanglant et mort, étendu dans la batterie qu'il avait promis de défendre jusqu'à son dernier soupir. Il faudrait les nommer tous : le comte de Chevigny, le comte de Lorgeril, ce breton au cœur chaud, à la tête dure comme le granit de son pays, sur lequel s'émousse l'acier, le prince Odescalchi. Zacharie, du Reau et Georges d'Héliand, tous deux petits neveux du comte de Quatrebarbes, que j'aurais dû nommer parmi les premiers, Georges d'Héliand, mort à dix-sept ans de la mort des braves, le comte de Palfy, le marquis de Lépri, le capitaine de Castella, M. de Terves, le dernier des combattants de Castelfidardo, qui réussit à pénétrer dans Ancône ; MM. de France, de Montmarin, de Villehune, de Castre et de la Pène, le lieutenant de Maistre, digne petit fils du grand champion de la Papauté. Je n'ai pas besoin de rappeler les noms du général de Courten, du commandant de Becdelièvre, du capitaine de Charette, de M. de Cathelineau, de M. Bourbon-Chalus, qui ont été dans toutes les bouches et qui sont dans tous les cœurs. Comment oublier cet intrépide enfant de douze ans, Jacques de Cathelineau, que le comte de Quatrebarbes avait vu a Rome jouant avec le cardinal de Villecourt et se cachant sous les plis de sa soutane rouge, et qu'il revit, pendant le bombardement d'Ancône, échappé à la surveillance paternelle et " courant avec une joie enfantine, ramasser, après l'explosion, les éclats de bombes, absolument comme s'il eût cueilli des cerises dans son verger de Bretagne pour les offrir a ses sœurs ? "

On ne saurait dire avec quelle joie morale on assiste à l'épanouissement de toutes ces belles âmes qui ne calculent ni les difficultés, ni les périls, et qui ne voient dans l'affaire où elles s'engagent que l'accomplissement d'un devoir et l'occasion d'un grand dévouement. Mourir pour le saint Pape Pie IX et pour l'Eglise, écrire au bas de la page où sera racontée la plus grande iniquité de l'histoire moderne une généreuse protestation avec leur sang, voilà leur pensée. Et comme toutes les belles âmes s'entendent et se répondent, voici ce que nous trouvons dans les premières pages du livre de M. de Quatrebarbes.

Avant de se rendre à Rome, le futur gouverneur d'Ancône etait allé visiter à Lucerne un auguste exilé qui, prévoyant avec la sagacité ordinaire de son esprit, le reproche que, bien à tort, on devait faire quelques mois après à ceux de ses amis de France qui etaient allés défendre le Saint-Siége, dit au comte de Quatrebarbes que, dans cette croisade, on ne pouvait, on ne devait arborer qu'un seul drapeau, le drapeau pontifical. Au même moment, notre regrettable et regrettée duchesse de Parme qui venait de donner au Saint Père une batterie atelée, écrivait à un jeune officier, le comte Caimi, fils d'une de ses dames d'honneur, dans ce style qui n'appartient qu'à elle, et qu'elle tirait a la fois de son cœur et de son esprit : " Allez, mon enfant, defendre un saint sous la conduite d'un héros ! "

Au milieu et au centre de ces belles âmes, dont la vue réjouit et élève le cœur, comme un *sursum corda* en action, rayonne la grande âme de Pie IX. Dieu qui voit d'en haut les difficultés et les périls de son Eglise et qui proportionne les secours aux besoins, a voulu que dans ces jours de crise la chaire de saint Pierre fût occupée par un pontife dont la sainteté sympathique et la bonté paternelle devinssent un aimant de plus: "Je n'oublierai jamais, dit le comte de Quatrebarbes, l'émotion que j'éprouvai en voyant venir à moi l'auguste pontife. J'étais tombé à genoux au milieu de la galerie, Pie IX s'avançait seul pour me bénir. Sa figure rayonnait de bonté céleste, de majesté, de paix sereine. Je lui dis avec des larmes dans les yeux et dans la voix que j'avais quitté la France et ma famille sur l'appel du général de Lamoricière, et que je regardais comme le jour le plus heureux de ma vie celui où je verserais mon sang pour la défense de l'Eglise. Le Saint-Père me fit lever et m'adressa quelques douces et saintes paroles: le dévouement des enfants est la plus grande consolation d'un père. L'heure de l'épreuve est arrivée; le triomphe du bien tardera peut être encore, mais il est certain, et Dieu se laissera toucher par la prière.

Quand vient la seconde et dernière audience, avant le départ de l'officier français pour Ancône, Pie IX reçut M. de Quatrebarbes dans son cabinet de travail, en face du crucifix où il aime à puiser ses inspirations et son courage: "Au milieu des douleurs que j'éprouve, lui dit-il, rien n'est plus consolant pour moi que le dévouement des catholiques de France. Je les bénis, je vous bénis, mon cher fils, d'une manière particulière. Je bénis spécialement votre femme que vous avez quittée pour moi. Je bénis votre famille où les sentiments chrétiens se sont conservés."

Si nous voulions faire ressortir ce tableau par un contraste, il suffirait d'introduire le lecteur dans le camp opposé et d'abord dans les conseils du gouvernement piémontais qui se préparait à tout employer, la ruse, la fraude d'abord, la violence ensuite pour devenir ce qu'il est aujourd'hui, le gouvernement italien. On entendrait ces protestations pacifiques que le cabinet de Turin autorisait le duc de Grammont, alors ambassadeur de France à Rome, à réitérer au Saint-Siége: le Piémont n'avait réuni des troupes sur la frontière, d'après ces déclarations, que pour empêcher Garibaldi et ses bandes d'entrer sur le territoire pontifical, et l'on n'avait pas la moindre agression à craindre de la part des troupes piémontaises. Il fallait que les protestations eussent été bien formelles pour que le consul de France à Ancône, M. le comte de Courcy, ait pu présenter au comte de Quatrebarbes, le lendemain de l'entrée des troupes piémontaises sur le territoire pontifical, la dépêche suivante du duc de Grammont: "L'empereur a écrit de Marseille au roi de Sardaigne que si les troupes piémontaises pénètrent sur le territoire pontifical, il sera forcé de s'y opposer. Des ordres sont déjà donnés pour embarquer des troupes à Toulon, et ces renforts doivent arriver sans retard. Le gouvernement de l'empereur ne tolérera pas la coupable agression du gouvernement sarde. Comme vice-consul de France, vous devez régler votre conduite en conséquence."

On verrait ensuite avec quelle insultante ironie les généraux Fanti et Cialdini reçurent l'em-

ployé du consulat français qui vint leur remettre cette dépêche devant Pesaro, et quelles injurieuses allégations ils élevèrent contre le cabinet des Tuileries, allégations démenties par M. Thouvenel dans une circulaire diplomatique, mais qui, au lieu d'un démenti, auraient dû recevoir un châtiment. On assisterait à la bataille de Castelfidardo, ce guet-apens piémontais dans lequel les violateurs du territoire pontifical combattirent dix contre un et n'obtinrent que le succès dévolu d'avance aux gros bataillons, en laissant toute la gloire aux vaincus. Après avoir admiré l'héroïsme des défenseurs d'Ancône luttant avec une garnison de deux mille quatre cents hommes, une artillerie inférieure en portée, contre une flotte considérable qui portait 100 bouches à feu, et contre une armée de quarante-cinq mille hommes, on s'indignerait en voyant le général Fanti, " malgré la présence des parlementaires, comme l'a écrit M. le comte de Quatrebarbes dans une lettre qui ne sera pas oubliée par l'histoire, malgré le drapeau blanc arboré sur les forts, malgré la sonnerie de cesser le feu répétée cinq ou six fois, malgré surtout une lettre de l'amiral Persano qui protestait contre cet acte sauvage, continuer pendant onze heures le bombardement d'une ville qui, pendant tout ce temps, ne lui a pas répondu par un seul coup de canon."

La conclusion de tout ceci se trouverait dans ces paroles, que l'historien du siége d'Ancône entendit prononcer à un général piémontais, au moment où il venait de retrouver l'intrépide Lamoricière, après la reddition de la place, au fond de la grande casemate, frémissant comme un lion blessé et entouré d'officiers généraux de l'armée piémontaise dans l'attitude du respect. " Un seul parmi eux, dit le comte de Quatrebarbes, m'avait paru avoir une expression et un sourire d'orgueil étrange. Je ne sais si un remord passait alors sur son âme, mais je l'avais entendu prononcer ces paroles à voix basse, comme s'il avait répondu à une pensée importune : *Qu'importe la morale? tout est dans le succès.*"

Ne vous l'avais-je pas dit, ce qui dans ce livre attachant à tant de titres, attache et émeut plus particulièrement encore, c'est l'histoire des âmes. D'un côté sont les âmes pour lesquelles le devoir est tout et qui, lorsqu'il s'agit de remplir un devoir, ne subordonnent pas leur conduite aux chances de succès. C'est Lamoricière écrivant à son camarade Bedeau après avoir reçu l'invitation du Pape : " Je n'ai vraiment d'espoir qu'en Dieu, car, d'après ce que je sais, la force d'un homme ne peut suffire à l'œuvre que je vais entreprendre. Ce n'est pas de l'audace qui cependant, je l'espère, ne me manquera pas au besoin, c'est du dévouement dont j'attends la récompense là haut bien plus assurément qu'ici-bas." Belles paroles confirmées par celles que Lamoricière adressa à Pie IX lui-même dans sa première audience :

" Très Saint Père, lui dit-il, Votre Sainteté m'a demandé : ses désirs sont des ordres, et je n'ai pas hesité un instant. Elle peut disposer de mon sang et de ma vie, mais je dois lui dire en même temps que ma présence est ici un secours ou un danger ; un secours si je n'ai qu'a maintenir la tranquillité dans ses Etats et a les préserver des bandes révolutionnaires ; un danger si mon nom est un pretexte pour hâter l'invasion piémontaise. Car il m'est impos-

sible, à moins d'un miracle, de triompher d'une armée aguerrie, avec des troupes de formation récente, mal armées et qui combattront un contre dix."

Celui-là ne mettait point de succès avant tout, il portait gravée au fond de son cœur la devise des héros chrétiens : "Fais ce que doit, advienne que pourra."

Il remplissait son devoir et laissait faire le reste à Dieu. Puis, lorsque, accablé par le nombre à Castelfidardo, accablé encore à Ancône, il voyait sa glorieuse épée lui échapper des mains, il écrivait cet admirable rapport dans lequel il disait que s'il eût laissé envahir le territoire pontifical sans protester, par une bataille, malgré l'infériorité du nombre, il n'eût pas rempli ses devoirs envers le Saint-Siége, et qu'à coup sûr ses camarades de l'armée d'Afrique ne l'eussent pas reconnu.

Voilà l'histoire de grandes âmes, celles des Lamoricière, des Pimodan, des Quatrebarbes et de leurs dignes compagnons venus de France, d'Italie, de Belgique, de Suisse, d'Allemagne, d'Irlande, de partout, car toutes les nations catholiques ont versé dans cette guerre quelques gouttes de leur sang le plus pur.

De l'autre côté sont les âmes pour lesquelles la morale n'est rien et qui croient que le succès, cet arbitre brutal des choses humaines, justifie tout.

Après ces réflexions si incomplètes, inspirées par le beau livre de M. le comte de Quatrebarbes *Sur le siége d'Ancône*, livre dont je conseille la lecture à tous ceux qui ont conservé un culte pour la religion, l'honneur et la vertu, je ne puis m'empêcher de consigner ici une considération qui s'impose à mon esprit en présence de la situation actuelle de l'Europe. Toutes les nations sont dans l'attente d'un événement redoutable qu'elles appréhendent justement, la guerre. D'où vient l'imminence de cette guerre? De l'ambition toujours croissante des maîtres actuels de l'Italie qui, déterminés à se créer un royaume unitaire, veulent couronner toutes leurs annexions par une annexion plus difficile et plus périlleuse que toutes les autres, celle de Venise.

Je dis que là est la véritable cause de la guerre, car si la Prusse n'avait pas eu l'espoir d'une diversion de ce côté, elle n'aurait point poussé les choses si avant en Allemagne. Eh bien! je ne crains pas d'affirmer que si le gouvernement français, si l'Autriche avaient suivi leur première pensée à l'époque où, par la violation du territoire pontifical, le cabinet de Turin démasquait ses projets, la paix européenne ne courrait pas les hasards qu'elle court aujourd'hui. J'ai reproduit d'après le livre du comte de Quatrebarbes, la dépêche du duc de Grammont au vice-consul français à Ancône ; supposez que le gouvernement français eût confirmé ces paroles par des actes, "qu'il n'eût pas toléré la coupable agression du gouvernement sarde," évidemment cette résistance eût arrêté court l'ambition piémontaise, et cette ambition n'en serait pas aujourd'hui à organiser une guerre contre l'Autriche pour s'emparer de Venise.

A défaut du gouvernement français, dont nous n'avons pas à juger ici la conduite, supposez que l'empereur François Joseph ait suivi la première impulsion de son cœur. C'est au livre de M. de Quatrebarbes que je veux emprunter cette page pleine d'enseignements : "Nous venons, dit-il, de voir ce qui se passait à Paris ; il est bon de connaître maintenant l'impres-

sion que la nouvelle de l'invasion des Etats Pontificaux fit en Autriche. Depuis un mois déjà l'empereur François-Joseph attendait cette nouvelle. Les divisions du Mincio étaient sur le pied de guerre, et un ordre suffisait pour leur faire passer le fleuve. *Cet ordre fut signé;* mais avant de l'envoyer, l'empereur crut devoir réunir dans un même conseil, ses ministres et ses principaux généraux. Il exposa en termes clairs et précis la nouvelle situation que faisait à l'Autriche la violation de traités récents et l'obligation où il se trouvait de s'y opposer par les armes : son devoir de catholique, son honneur de souverain y étaient également intéressés.

" Dieu semblait du reste avoir aveuglé la révolution, et l'invasion était tellement odieuse que le Piémont ne trouverait pas un allié. " Je viens de signer, ajouta-t-il, l'ordre d'entrer dans les Romagnes, de poursuivre, d'attaquer à outrance l'armée piémontaise, j'y ai joint un manifeste à l'Europe où, je déclare vouloir respecter le traité de Villafranca. J'ai cédé la Lombardie, elle ne m'appartient plus et je ne reviens pas sur ma parole. La flotte de Trieste ira en même temps croiser devant Ancône pour en empêcher le blocus."

Il y eut un silence, puis les conseils timides se firent entendre. Le comte de Thun en fut l'interprète. Il allégua les blessures récentes de Magenta et de Solferino, la crainte de voir la France prendre encore une fois partie pour l'Italie, la Hongrie frémissante, la Prusse jalouse, la Russie malveillante, les Etats secondaires de l'Allemagne incertains. C'était jouer l'existence même de la monarchie autrichienne.

—Eh bien, interrompit François-Joseph, si ma couronne doit être brisée, j'aime mieux qu'elle le soit sur les marches du Vatican en défendant le souverain Pontife, qu'aux portes de Vienne ou de Presbourg par l'émeute et l'anarchie.—

Nobles et généreuses paroles qui malheureusement ne furent pas suivies d'effet, parce que l'empereur François-Joseph rencontra dans son conseil une résistance presque unanime.

On peut aujourd'hui l'affirmer d'une manière certaine, cette généreuse politique était aussi la plus prudente et la meilleure. En présence de l'espèce de clameur, de haro qui s'élevait contre la violation du droit des gens commise par le cabinet de Turin, du retrait de l'ambassadeur français, l'Autriche pouvait au nom des traités qu'elle déclarait vouloir respecter après comme avant la victoire, faire de l'autre côté du Mincio une campagne désintéressée. La politique du gouvernement de Victor-Emmanuel, arrêtée à temps, ne compromettrait pas aujourd'hui la paix européenne en suivant son développement logique qui la fait aspirer à la conquête de Venise.

Il est donc vrai que la politique la plus magnanime est souvent la plus intelligente et la plus sûre.

On ne supprime pas le péril, on l'augmente souvent en l'ajournant. Je n'ai pas cru devoir négliger cet enseignement que j'ai rencontré dans l'intéressant récit du siége d'Ancône par M. le comte de Quatrebarbes où la raison comme le cœur trouvent à faire leur moisson.

# PIERRE GRATIOLET.

## SES ŒUVRES.

I

Il est des hommes dont la gloire s'empare quand ils descendent dans la tombe; elle se plaît à leur faire un linceul. D'autres n'entrent dans la mort qu'avec déception; la fortune les abandonne quand ils ne sont que poussière. La justice suprême a son heure pour tous.

Sur le cercueil de Gratiolet nous avons entendu jeter ce cri, dirons-nous de douleur, dirons-nous de révolte: La mort est aveugle. Non, la Providence est partout; la fatalité, nulle part. La vie n'est que la servitude, la mort est l'affranchissement.

Gratiolet le savait ou le sentait quand, frappé d'un coup soudain et terrible, il dit à la compagne de sa vie: "Ne vous y attendiez-vous pas? La séparation sera d'un jour, les affections sont éternelles;" et, à son fils à peine âgé de sept ans qui n'a peut-être pas compris, mais qui retiendra la parole paternelle: "Je vais te quitter, mon enfant; si Dieu t'accorde de vivre, sois honnête, c'est-à-dire, sois chrétien, ce mot renferme tout." Et la mort impatiente put achever son œuvre, le chrétien était prêt; il venait, dans un dernier acte de sa foi, de remettre son âme entre les mains d'un prêtre qui était aussi son ami.

Quel exemple et quelle leçon! Saurons-nous les comprendre? Hélas! non. Déjà des écrivains de la presse quotidienne, des hommes de parti, *libres penseurs*, puisqu'ils se donnent ce nom, ont revendiqué Gratiolet comme un des leurs; ils ont fait du savant, qui cherchait la vérité par la science, un philosophe panthéiste, matérialiste, athée. C'est trop; il faut plus de respect envers la vérité comme envers les morts, et l'on ne doit ni se tromper ni tromper les autres sciemment. Il est avéré que Gratiolet a vécu dans les idées, et qu'il est mort dans les sentiments d'une foi sincère. Nous le savons, nous, de la bouche de sa veuve qui a vécu de sa vie, nous le savons de la bouche des amis qui l'ont assisté à ses derniers moments. L'un d'eux même, disciple aimé, à qui ses travaux ont déjà fait un nom dans les sciences physiologiques, le docteur Paul Bert, nous l'a dit avec un accent pénétré: "Je suis indigné des mensonges de la presse, la fin de Gratiolet est enviable; il est mort plein de foi, comme il a vécu; sa mort a couronné sa vie."

Non, mille fois non, Gratiolet n'était pas de la secte des d'Holbach et de la Métherie. Il avait de meilleures aspirations et de plus nobles origines. Il descendait des Newton et des Leibnitz, de ces hommes de foi et de génie qui, comme on l'a dit, quittaient le travail pour aller prier; ou, si nous ne pouvons remonter si haut, pour

une immortalité qui commence, il était l'héritier direct et par privilége des maîtres de la science à notre époque, des Cuvier, des Duméril, des de Jussieu, des Cauchy, des Biot, des Gay-Lussac, des Thénard, sans parler de celui qui, survivant à ses contemporains, est venu sur la tombe d'un fils adopté payer à sa mémoire un tribut d'éloges et de regrets *. Que les *libres penseurs* s'y résignent donc, Gratiolet, cet esprit si élevé et si pur, n'appartenait pas à leur école. A chacun ses gloires, qu'on nous laisse au moins les nôtres.

Nos destinées sont le plus souvent un héritage de famille. Gratiolet est né à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde), le 6 juillet 1815, au moment où la France fatiguée de guerres n'aspirait qu'à la paix et à la liberté. Son père était un homme de bien, médecin honoré dans sa province; sa mère, une femme chrétienne. Ce mot renferme tout, a dit le fils réuni aujourd'hui à ceux qu'il a pleurés. Pierre avait une sœur plus âgée que lui de deux années, il reçut comme elle et avec elle une éducation tout empreinte de la tendresse maternelle. Nos premières impressions ne se perdent pas, et c'est dans la famille que l'on apprend le respect filial, l'affection fraternelle, principes des devoirs auxquels il ne faudra pas faillir. Malheur à ceux qui n'ont pas puisé leurs sentiments à l'école de la vertu!

Pierre Gratiolet fut mis d'abord en pension à Bordeaux, puis, plus tard, au collége Stanislas, à Paris. Il fit là d'excellentes humanités, présage d'une carrière brillante. A dix-huit ans, il commença l'étude du droit, mais il se sentit peu attiré par les perspectives sombres d'un dédale de lois. Esprit curieux et pénétrant, il aima de primesaut, au contraire, les sciences naturelles; il y vit des horizons immenses éclairés par des lueurs célestes. Pour s'ouvrir une carrière, celle qu'avait suivie son père, il prit des inscriptions à l'École de médecine. A vingt-cinq ans, en 1840, il était interne à la Salpêtrière, attaché au service des aliénés et des épileptiques sous la direction de Pariset et de Leuret. Pariset! c'est de cet aimable vieillard qu'il a été dit le jour de sa mort: "Jamais tant d'esprit n'est remonté au ciel," paroles restées dans notre mémoire et qu'il nous est doux de renvoyer à leur auteur, notre ami, M. Émile de l'Espine.

En 1840, comme aujourd'hui encore sans doute, les médecins des hôpitaux faisaient des cours appelés *libres* pour les élèves. Pariset réunissait chez lui les internes de la Salpêtrière et s'entretenait avec eux des maladies mentales. Ces leçons rappelaient, si elles ne les continuaient même, ces conférences célèbres faites naguère à l'Athénée, et dans lesquelles Pariset avait eu pour auditeurs Laromiguière et Destut de Tracy. A ces entretiens tout à la fois savants et familiers de la Salpêtrière, accouraient de toutes parts des auditeurs de tout âge, médecins ou hommes du monde. Nous n'y manquions pas, nous, et d'autres amis qui formaient alors un cercle intime autour de Pariset, Ségur-Dupeyron, Lemercier, Maurice Grün, Jamet, Armand Dalloz, Émile de l'Espine, Nabon de Vaux... L'auditoire remplissait un trop petit appartement que nous appelions le portique, parce qu'il était placé au-dessus d'une colonnade servant

* L'illustre directeur du Muséum d'histoire naturelle, M. Chevreul, empêché par son âge d'assister aux obsèques de Gratiolet, a fait lire sur sa tombe, par son collègue, M. Frémy, un discours qui a profondément ému une nombreuse assistance.

de porche à l'église. Pendant une heure on écoutait avec recueillement la parole du divin vieillard qui, sans illusion aucune, aurait pu être celle du divin Platon. Et, la leçon terminée, on se pressait autour de lui, on l'entourait, on lui faisait mille questions pour avoir le plaisir de les lui voir résoudre et de l'entendre encore. Oh ! quel doux savoir et aussi quelle tendresse dans ces causeries de l'esprit et du cœur! Et dire qu'il n'en est plus de traces *. Évoquons, au moins dans le deuil présent, un souvenir qui remonte à ces temps heureux, et qui se rattache à celui des disciples de notre Platon qui, dans la Grèce antique, aurait pu être son Aristote.

Après la visite de ses malades, Pariset venait de faire la leçon accoutumée. Il s'acheminait vers la ville, en compagnie de ses amis, et s'appuyant sur le bras de deux d'entre eux, celui de Nabon et le nôtre. En traversant la grande cour de la Salpêtrière, il fut salué par un groupe de ses jeunes élèves. " Vous voyez celui là, nous dit-il, en désignant un jeune homme d'une physionomie heureuse et qui portait toute sa barbe, il s'appelle Gratiolet, *graciosus*, comme toi *blandus*, comme vous (Nabon) *natus bonus;* remarquez-le et aimez-le, il a tous les mérites, il est tout à la fois savant et artiste, il dessine comme un ange, il ira loin." On a dit que les amitiés étaient écrites d'avance dans le ciel ; elles naissent aussi de la parole et sous les auspices des vieillards. Nous ne tardâmes pas à connaître Gratiolet et à le compter parmi nos amis, ceux de Pariset. Hélas! Gratiolet, Lemercier, Manec, Nabon... nous avons tous assisté aux derniers instants du maître vénéré et nous avons reçu ses adieux. Pourquoi faut il que pour le plus jeune des disciples, la mort ait été si prompte et si cruelle, que nous n'avons pu nous rencontrer tous que sur le chemin d'une tombe ?

Élève interne à la Salpêtrière, Gratiolet suivait les cours du Muséum. Les deux écoles se touchent, et l'on a remarqué que, comme enseignement anatomique et médical, elles se complètent l'une l'autre. Au Muséum, l'anatomie et la physiologie comparées ; à la Salpêtrière, hospice de vieillards, donnant asile aux aliénés et aux épileptiques, l'anatomie pathologique et particulièrement celle du système nerveux. Cette double étude a marqué principalement la carrière de Gratiolet.

Un élève assidu au travail prend vite place à côté des maîtres. Gratiolet devient aide d'anatomie au Jardin des plantes, prosecteur du cours de de Blainville. Par l'esprit comme par le cœur, de Blainville était un autre Pariset ; il eut bientôt distingué son disciple et compris qu'il pouvait avoir en lui un successeur. Il se l'attacha intimement et ne tarda pas à le charger du soin de faire son cours. C'était le montrer au choix de ses collègues et du pouvoir. Dès le début, quel professeur éloquent se révèle ! La jeunesse studieuse ne sait pas si c'est de Blainville ou Gratiolet qu'elle vient entendre ; de jour en jour, elle se presse davantage aux leçons et l'amphithéâtre est trop petit pour la contenir.

" As-tu entendu Gratiolet ? nous dit un jour Pariset dans la retraite de Luciennes où, pour moins nous quitter, nous étions allés nous réfugier ensemble.—Non.—Eh bien,

* Tous les manuscrits de Pariset, relatifs à ses études sur l'entendement humain, ont été laissés par lui à un de ses neveux avec ordre de les brûler. Il paraît que l'ordre a été fidèlement exécuté. Ce neveu-là eut aussi brûlé *l'Énéide*.

allons à son cours, tu n'as encore rien entendu de pareil." Et nous partîmes. Ségur-Dupeyron, un des inséparables de Pariset, s'était joint à nous. Nous allâmes nous cacher, protégés par la foule, dans un coin de l'amphithéâtre. Le professeur ne devait point nous voir et il ne nous vit point. Il fit sa leçon comme à l'ordinaire, mais quel savoir, quelle manière de dire facile et gracieuse! "C'est Gratiolet, *gratia eloquendi*," s'amusait à répéter Pariset. Et Ségur nous demandait: "Est-ce ainsi qu'on parle anatomie?—Oui, depuis Cuvier, de Blainville et Gratiolet." La leçon finie, Pariset traversa la foule, et alla se présenter au professeur: "Que j'embrasse mon maître!" s'écria-t-il; et il lui donna l'accolade au milieu de mille applaudissement chaleureux.

La réputation de Gratiolet était faite, mais non pas sa fortune. Nous vîmes, nous, un jour celle ci se présenter au jeune homme sous les traits d'une belle jeune fille; mais le cœur humain est plein de mystères, la fortune n'a pas le même sourire que Béatrix. En se mariant, Gratiolet donna tout au bonheur, et il ne demanda rien de plus. Sa famille s'accrut, et avec elle... devons-nous écrire le mot? pourquoi non? La pauvreté ne déshonore pas. Loin de là,

...Dans un temps si funeste au devoir,
Où rien n'enrichit mieux que le crime et le vice,
La pauvreté souvent est un heureux indice.
*Philinte de Molière.*—FABRE.

Que ne valent pas les trésors de la science? Gratiolet les accumulait chaque jour et il n'aspirait qu'à les répandre. De Blainville mourut; son jeune suppléant crut avoir des titres à la chaire d'anatomie comparée, il l'ambitionna. Mais la science avait comme une dette à acquitter envers un vieillard, ancien collaborateur de Cuvier et membre de l'Institut. Le conseil des professeurs du Muséum présenta M. Duvernoy au choix du ministre de l'instruction publique, et le ministre le nomma. Gratiolet dit que c'était justice. A quelque temps de là, la place de chef des travaux anatomiques au Muséum devint vacante par la mort de Laurillard. On la donna comme attente à Gratiolet.

Mais, c'était un enseignement oral, public, et non des dissections de laboratoire, que l'opinion réclamait pour son professeur incomparable et préféré. On capitula près d'elle, et Gratiolet reparut dans la chaire de M. Duvernoy, et jusqu'à la mort de ce professeur qui survécut peu à de Blainville.

Le jour de la justice arrivait donc, et, cette fois, il n'y avait plus de vieillard oublié à opposer à un mérite éminent et hors ligne. Gratiolet fit valoir ses titres, et chacun les reconnut et les acclama. Mais les anciens n'aiment pas les nouveaux, et la contre-partie de la querelle de la Motte-Houdard éclata dans le conseil du Muséum. Des brigues se croisèrent. Un des professeurs qui ne pouvait presque pas faire de cours parce qu'il manquait d'auditeurs, s'imagina que la faveur publique lui viendrait s'il parvenait à occuper la chaire si renommée d'anatomie comparée. Il la demanda, et ni ses collègues ni le ministre ne surent la lui refuser. Quand il y fut nommé, le suppléant des anciens jours l'occupait encore, et les cours d'anatomie comparée étaient suivis comme aux temps de Cuvier et de Blainville. Le nouvel élu prit possession, l'emphithéâtre devint désert "Je suis malade, dit le professeur en titre; monsieur le chef des travaux anatomiques, reprenez le cours."

Avec Gratiolet, toute la jeunesse des écoles revint, et l'emphithéâtre se remplit de nouveau. "C'est le moment de me bien porter," dit le successeur zélé de M. Duvernoy; et, un matin, quand l'emphithéâtre est comble, il se présente à l'heure du cours, et il dit à Gratiolet qui s'apprête à monter en chaire: "Aujourd'hui, monsieur, c'est moi qui ferai la leçon."

Il commence, en effet, mais à peine a-t-il dit quelques paroles accompagnées de grands gestes, qu'un premier, un second, un troisième auditeur se lèvent et sortent; une procession suit, et, en moins d'un quart d'heure, la salle est vide. La machine pneumatique est moins prompte à faire son œuvre. Le professeur resté seul en face de Gratiolet et des préparateurs: "C'est un coup monté, monsieur le chef des travaux anatomiques, dit-il. Eh bien, il n'y aura plus de cours, et la chaire restera muette."

O douleur! pour que Gratiolet devînt professeur titulaire, non pas au Muséum, mais à la Faculté des sciences, il fallut que la mort frappât un troisième coup, plus cruel peut-être que les précédents; qu'elle enlevât, inopinément et dans toute la maturité de l'âge, un professeur illustre, Isidore Geoffroy Saint-Hilaire.

Mais, dans les sciences comme ailleurs, une place vide, vingt compétiteurs se présentent pour l'occuper. Et l'on sait comment se discutent les titres des candidats dans les corporations savantes. Les juges y sont à la fois avocats et accusateurs. En 1848, Gratiolet n'avait-il pas fait partie de la fameuse légion d'artillerie de la garde nationale, commandée par le colonel Guinard? N'était-il pas dès lors *républicain?* En 1863, ses sentiments ne le rapprochaient-ils pas d'un parti autrement hostile, du parti *clérical?* S'il n'était plus républicain, il était clérical, ou s'il n'était pas clérical, il était resté républicain. Et que ne fait-on pas dire aux mots quand on les détourne de leurs sens pour les transformer en injures! En Sorbonne, on a eu les *réalistes* et les *nominaux*, et, sous ces noms, que de guerres intestines! Les temps changent comme les mots, mais les passions restent et sans jamais s'éteindre.

Cependant les dissentiments ou les brigues ne prévalurent pas. La politique céda à la science, *Cedant arma togæ.* Pendant ces luttes si renouvelées, tels avaient été les déchirements de cœur de Gratiolet, qu'en apprenant sa victoire, il s'écria (l'exclamation est véridique, elle doit être recueillie): "C'est trop tard, ils m'ont tué." Et ce cri de l'âme était une parole prophétique.

Le jour où le professeur prit possession de sa chaire, un public immense lui fit une ovation chaleureuse. Toutes ses joies pouvaient être comblées, car dans sa demeure aussi, avaient tressailli des cœurs encore plus près du sien que ceux de braves et dignes élèves.

Le succès est une noblesse, il oblige; il fait plus, il entraîne. Gratiolet, c'est le propre des esprits supérieurs, ne se crut jamais à la hauteur de la mission qu'il avait reçue ou qu'il s'imposait; il ne se tint pas quitte envers un public qui le comblait de ses faveurs, mais qui peut-être aussi en exigeait le prix. Il doubla ses labeurs, s'y obstina jusqu'à la fatigue. Il ne voulut même pas comprendre la douleur comme un avertissement. En vain ses amis, pour la plupart médecins, lui disaient: "Reposez-vous!" il n'écoutait ni les conseils ni l'affection. Combien en a-t-on vu de ces âmes ardentes que l'étude,

comme la terrible fiancée de la légende, a entraînées jusqu'à l'abime!

Et voilà qu'un ministre, qui semble ignorer que le repos fortifie, annonce, promet à un public avide de savoir, un supplément aux cours ordinaires, des conférences du soir, alternativement scientifiques et littéraires, dans le vaste emphithéâtre de la Sorbonne. Appel est fait aux maîtres de la parole, à l'élite des professeurs, aux hommes de bonne volonté, mais avec choix et discernement toutefois; on n'entend pas ouvrir l'arène à toutes les opinions.

Gratiolet est désigné par sa renommée populaire, il est prêt l'un des premiers. Le 4 mars 1864, il fait une conférence *sur l'homme, sa place dans la création;* le bruit en retentit encore. Le 20 janvier dernier, il prend pour sujet *la physionomie*, et sur un thème en apparence artistique et mondain, il fait une leçon de haute philosophie et de profond savoir. Cette fois, les amis de madame Gratiolet (inspiration vient d'en haut) voulurent qu'elle entendit son mari. Elle était la seule, au moins dans son cercle intime, qui ne connût pas sa gloire, qui n'eût pas été témoin de ses triomphes. On prépara tout à l'insu du maître dont on redoutait le *veto* conjugal. Si la modestie est la pudeur de l'esprit, elle est bien plus encore celle du cœur. Madame Gratiolet entendit donc son mari, comme autrefois Pariset avait entendu son élève ou *son maître*, en se cachant. Quelle joie elle recueillit! Son âme fut ravie jusqu'au ciel... Pauvre mère, c'est là que tu retrouveras celui que tu pleures!

CH. FLANDIN.

(A continuer.)

---

MADAME ANCELOT.

# UN SALON DE PARIS

## 1824-1864.

Dans un pays et dans un temps où la vie commune de la plupart des gouvernements est de quinze à dixhuit ans, n'est-ce pas une chose vraiment merveilleuse que l'histoire d'un salon prolongée pendant quarante années! Qu'aurait dit Tacite qui écrivait, il y a bien des siècles, avec une mélancolie et une gravité souveraines cette ligne si souvent reproduite depuis: *Quindecim annos grande mortalis ævi spatium*, s'il avait lu le titre d'un pareil ouvrage. Ici, c'est *Quadraginta annos* qu'il faut écrire; quarante longues années qui ont vu naître et mourir la Restauration, le gouvernement de Juillet, la République comme elles ont vu naître et se développer le second Empire. Il a été donné à Mme Ancelot non seulement de vivre sous tous ces gouvernements, mais de recevoir dans son salon, sous des régimes si divers, un grand

nombre des hommes distingués qui ont joué un rôle dans différentes phases de notre histoire contemporaine.

Son salon n'a pas toujours été abrité par le même toit ; il a changé plusieurs fois d'hôtel et de maison, et, la santé de Mme Ancelot et les fantaisies de M. Haussmann et ses boulevards aidant, il en changera encore ; mais il est resté, malgré ses émigrations, un centre où se sont rencontrées les personnes à qui la naissance, la position, le talent, la renommée ou la vogue donnaient ou donnent cette notoriété publique ou privée qui font rechercher les hommes ou les femmes dans le monde. A mesure qu'elle voyait passer ses figures dont un grand nombre ont été effacées du livre de la vie par la main de la mort, elle en fixait la ressemblance sur un album et en même temps elle notait les observations que chacun de ces personages lui inspirait. Cette double photographie physique et morale, ces notes et ces esquisses qu'elle traçait pour elle-même, elle vient de les confier aujourd'hui à la postérité, dans un ouvrage plein de charmes, d'intérêt dont chaque page évoque un souvenir, hélas! on peut dire la plupart du temps une ombre. " Ce livre, écrit-elle, dans son introduction, est le fruit des méditations du soir et des souvenirs qui me restent du jour qui va bientôt finir. Par une circonstance toute particulière, j'ai pu fixer ces souvenirs à des dates précises, et mettre une espèce de signet au livre du temps. Ce livre, que chacun lit sans interruption, a pourtant bien des pages effacées. La peinture, qui a charmé tant d'heures de ma vie, me laisse encore une rare et douce satisfaction : des tableaux faits par moi à différentes époques me représentent les personnes qui fréquentaient habituellement ma maison au moment où je les ai peintes. Souvent on m'a pressée d'écrire quelque chose pour faire connaître ces personnages, leurs situations, leurs caractères, leurs ouvrages et les évènements qui se rattachent à leurs noms ou à mes relations avec eux. J'hésitais. C'est si difficile de parler de soi et de ses contemporains ! Quiconque a fait le tour du monde ou le tour de la vie sait combien les voyageurs s'incommodent entre eux pendant une longue route. Il en est de maladroits qui vous blessent, de malveillants qui vous offensent ; d'autres qui vous accablent de leur poids pour se mieux mettre à l'aise et, surtout il y en a qui voudraient toute la place à eux tout seuls. Aussi, lorsqu'on achève le voyage et qu'on sort tout contusionné de la voiture, être complètement impartial est une chose bien rare, et voir ses compagnons tels qu'ils sont est une affaire assez difficile. Pourtant c'est ce que je veux faire, car ce qui est rare et difficile a seul quelque valeur. "

J'ai cité les lignes précédentes, spirituelles et naïves à la fois, parce qu'il est bon de se les rappeler en lisant plusieurs des portraits tracés par Mme Ancelot dans l'histoire de son salon, sous quatre gouvernements : la restauration, l'établissement de Juillet, la république et l'empire. Si parmi tant de portraits tracés avec une rare fidélité par ce pinceau plein de finesse et qui possède le don des nuances, on en rencontre çà et là où le peintre pousse l'indulgence et l'optimisme jusqu'à la complaisance et à la faiblesse, j'imagine qu'il s'agit alors de gens adroits qui se sont bien tenus dans la voiture, et qui, au lieu de prendre la place du peintre, lui ont laissé une partie de la leur. Quant aux maladroits qui marchent brutalement sur le pied des amours propres qu'ils rencontrent et qui disent la vérité qui cé-

plait au lieu du compliment qui chatouille du cœur l'orgueilleuse faiblesse, malheur à eux!

Certainement, l'auteur a eu l'intention d'être toujours impartial et sincère, mais si elle ne réussit pas toujours, tant pis pour ceux qui ne lui ont pas inspiré cette bienveillance qui aide tant à l'impartialité?

C'est précisément parce que j'ai lu avec un vif intérêt ce livre fort spirituel et rempli d'anecdotes tour à tour amusantes ou touchantes qui aident à comprendre l'histoire intime de notre temps, que j'ai voulu faire d'avance cette réserve. Je tiens d'autant plus à la formuler que, parmi les personnages sacrifiés et probablement parmi les voyageurs incommodes qui ont voyagé avec Mme Ancelot dans la voiture conduite par cet impitoyable cocher qu'on appelle le temps, je rencontre trois de mes anciens amis, M. l'abbé de Féletz, qui m'accueillit avec beaucoup de bonté dans ma première jeunesse, MM. de Genoude et de Lourdoueix, dont je suis le collaborateur à la *Gazette de France*.

Mme Ancelot parle avec une grande légèreté de M. l'abbé de Feletz qui, suivant elle "n'avait guère de son état qu'un petit collet qu'il cessa même de porter pendant les dernières années de sa vie." Si l'auteur d'un *Salon de Paris* s'était mieux informé, il aurait su que l'abbé de Féletz avait préludé à sa vocation de journaliste par le martyre. Elevé pour le sacerdoce avant la Révolution, M. de Féletz avait pensé, en chrétien convaincu qui ne croit pas que le péril puisse dégager, et en bon gentilhomme qui y voit un engagement de plus, qu'il devait suivre, après comme avant la Révolution, la carrière ecclésiastique à laquelle il était destiné. Il reçut donc les ordres, en 1792, des mains d'un évêque insermenté, dans une chambre, car dès lors, il fallait se cacher pour obéir à Dieu; et le refus du serment civil le conduisit plus tard sur un de ces pontons de Rochefort, enfer de main d'hommes où ceux qui ne mouraient pas étaient les plus malheureux. J'ajouterai que si les convulsions révolutionnaires le détournèrent de ses fonctions sacerdotales, il défendit toujours le christianisme avec sa plume, et qu'une mort toute chrétienne couronna sa vie.

Quant à MM. de Genoude et de Lourdoueix, j'ai peur que Mme Ancelot ait confondu avec d'autres notes celles qu'elle écrivait sur eux à l'époque où elle les voyait. Suivant elle, M. de Lourdoueix "aurait voulu reculer jusqu'au moyen-âge et il ne voyait point de salut hors des principes austères de la religion chrétienne et hors du droit divin de la royauté exilée." Hors des principes austères du christianisme, tous les chrétiens en sont là, car le Christ est venu dans le monde pour apprendre aux hommes à faire des bonnes actions, et non des phrases vaporeuses sur le néo-christianisme. Mais tous ceux qui ont lu les livres, les articles, les brochures de M. de Lourdoueix, ce puissant polémiste, savent que, tout au contraire, il protestait sans cesse contre le droit divin, et lui substituait le droit national. On ne peut être véritablement plus malheureux dans le choix des reproches que ne l'a été, en cette occasion, l'auteur d'*Un Salon de Paris*, car, à cette époque, on accusait MM. de Genoude et de Lourdoueix, non pas comme Mme Ancelot, d'être des esprits rétrogrades, mais d'être des esprits trop avancés; non pas de réclamer trop pour le pouvoir, mais de donner trop à la liberté.

Quoique nous soyons dans un temps où l'on ne se souvient guère, il n'y a certainement personne, ex-

cepté Mme Ancelot, qui ait oublié que MM. de Genoude et de Lourdoueix furent les premiers à demander la réforme politique et le vote universel. La seule circonstance atténuante que je puisse accorder à l'erreur du jugement exprimé sur ces deux esprits si vifs et si hardis, c'est que Mme Ancelot, dans le temps dont il s'agit, trouvait pleins de sagesse les projets de M. Cantagrel, l'*alterego* de l'utopiste Fourier. Evidemment l'aimable auteur n'avait pas entièrement échappé à cette espèce de *malaria* intellectuelle qui sévissait sur beaucoup d'esprits, et la *papillonne*, c'est ainsi que Fourier appelle la fantaisie, emportait sa plume à bride abattue. Le reste des détails qu'elle donne sur le salon de M. de Genoude qu'elle présente comme une espèce d'antre d'intolérance où *théâtre et comédiens étaient maudits et excommuniés*, n'est pas plus exact. Dans les années lointaines dont elle parle, il y avait à la *Gazette de France* un feuilleton dramatique dans lequel on louait les bons ouvrages et l'on critiquait les mauvais, ce que les auteurs, objets de ce blâme, ont rarement pardonné. Quant à M. de Genoude, c'était le plus tolérant de tous les hommes. Je l'ai vu assister chez Mme la vicomtesse Edouard Walsh à une soirée ou Mlle Rachel récitait une scène du *Cinna*. Toutes les opinions étaient reçues dans le salon et à la table du directeur de la *Gazette*. J'y ai rencontré M. de Lamartine, M. Laffite, M. Odilon Barrot, M. Mauguin, et je me suis assis a sa table un jour où Mgr l'archevêque d'Avignon était placé entre le célèbre Arago et M. Crémieux, qui dit à ce sujet, avec cette audace spirituelle qui le caractérise: "Monseigneur, vous voilà comme votre Seigneur Jésus-Christ, entre les deux larrons".

Mme Ancelot ne peint pas avec plus d'exactitude le parti légitimiste dans son ensemble que quelques uns de ses hommes. Elle veut qu'à cette époque il ait reconnu M. de Genoude pour son unique et suprême chef, à qui tout le monde demandait le mot d'ordre. Et que fait-elle donc de Chateaubriand, de M. de Villèle, de M. Berryer, du duc de Noailles, du duc de Fitz-James? Que fait elle de la *Quotidienne* et des autres journaux du parti? Je sais que nous sommes aux yeux de Mme Ancelot une collection de vieilles horloges, encore assez bien dorées, mais qui ne marquent plus l'heure. L'heure de la fortune, cela est vrai, il y a longtemps que nous ne la marquons plus, mais c'est que l'aiguille est resté sur l'heure du devoir. Je comprends qu'il y a quelque rudesse à critiquer ainsi un livre que Mme Ancelot dedie à la société où elle a vécu, comme un souvenir et comme un mélancolique adieu, et après tout une femme du monde n'est pas obligée de comprendre grand chose à la politique, mais c'est précisément parce que ce livre contient en général des anecdotes vraies, qu'on y rencontre un grand nombre de pages charmantes écrites avec goût, verve et talent, et qu'il sera beaucoup lu que je n'ai pas cru devoir laisser sans rectification des jugements erronés qui attaquaient mes amis ou mon parti.

Qu'on lise, par exemple, dans un *Salon sous la Restauration*, le portrait si spirituellement tracé de Parceval de Grand-maison, qui, pendant que les gouvernements s'élevaient et tombaient autour de lui, ne songeait qu'à faire des vers, et qui se réfugiant dans le poëme épique à soixante ans, fit 24,000 vers sur Philippe-Auguste, et en projeta 24,000 sur Napoléon, auxquels devaient en succéder 24 000 sur Charlemagne lorsque tout à coup il fut obligé de

renoncer à l'épopée et à la vie, parce que les trois derniers auditeurs qui lui restaient à ses vers, Lefebvre par amitié, Lacretelle par devoir de parenté, et le comte de Rochefort par dévouement pour la poésie classique, étaient morts à la peine ou s'étaient prudemment évadés. Lisez la réjouissante anecdote sur le père Lé Beau, qui était fort laid, mais qui se souvenait, avec un indicible orgueil, d'avoir été le cuisinier en chef de Napoléon, et d'avoir préparé le dîner auguste que les trois empereurs dégustèrent à Tilsitt, ou bien, si vous aimez mieux être ému qu'égayé, lisez les pages touchantes consacrées par Mme Ancelot à Delphine Gay, à Théodore Jouffroy, au prince Czartoriski, à Alexis de Tocqueville, qui fut un des visiteurs les plus distingués de son salon.

Dans ces pages et dans beaucoup d'autres on retrouve les qualités précieuses d'un esprit observateur et fin, d'un cœur naturellement affectueux, d'une plume qui sait exprimer ce qu'elle veut dire et laisser deviner ce qu'elle ne dit pas; on y rencontre enfin tous les dons heureux de la nature cultivés par l'étude et mûris par l'expérience de la vie, auxquels Alexis de Tocqueville rendait un hommage auquel je souscris de tous points. Je veux citer un fragment de sa lettre écrite à Mme Ancelot, le 8 décembre 1857, au sujet d'un de ses ouvrages qui est, on peut le dire, le précurseur de celui-ci.

" J'aurais dû vous écrire plutôt, chère madame, disait-il, car je vous dois de grands remerciements pour la pensée que vous avez eue de m'envoyer votre petit livre : *les Salons de Paris, foyers éteints ;* mais j'ai voulu, avant de vous remercier, vous avoir lue, et, après avoir lue, j'ai voulu vous relire ; ceci vous dit assez quelle est mon opinion sur votre œuvre. Je la trouve d'une lecture charmante ; vous n'avez jamais fait rien de mieux, ni même, j'ose le dire, d'aussi bien, parce que vous êtes vous même et racontez vos propres impressions avec cette vivacité et cette couleur, qu'une impression personnelle peut seule donner. Vous avez jeté dans cet ouvrage beaucoup d'esprit et souvent des aperçus profonds sur certains côtés du cœur humain.

" Le chapitre sur Nodier, surtout dans sa première partie, m'a paru entre autres excellent. *A mesure qu'il aimait et qu'il estimait moins les hommes, il les louait davantage.* Quelle vérité triste et profonde dans ce trait et à combien d'autres qu'à Nodier pouvait-on l'appliquer ! Personne mieux que vous ne pouvait peindre Mme Récamier et pénétrer aussi profondément dans le labyrinthe de ses diplomaties. Il fallait être femme pour bien comprendre ce génie tout féminin ; le plus habile d'entre nous est un sot en pareille matière. Mais si je reconnais qu'il y avait dans Mme Récamier un abîme de petites passions et un art allant jusqu'à l'artifice, convenez qu'il y avait aussi un goût réel pour les choses de l'esprit et une grande fidélité à ses amis ".

Ce qu'Alexis de Tocqueville disait des *Salons de Paris* à plus forte raison peut-on le dire d'un *Salon de Paris,* du propre salon de Mme Ancelot. Ses plus chers souvenirs se sont ranimés pendant qu'elle écrivait ces pages ; les ombres de ceux qu'elle a aimés sont venues l'entourer, les couleurs effacées des tableaux du passé se sont ravivées, ses joies et ses douleurs lui sont apparues, et il est résulté de cela un livre qui attache, émeut, instruit et captive, parce qu'il parle à la mémoire de ceux qui ont vécu dans ce temps et à l'imagination de ceux qui, en pleine possession du présent, n'ont pas

connu le passé. J'aurais pu rendre moi-même ce témoignage à Mme Ancelot, mais j'ai pensé que des louanges venues d'un homme qu'elle a connu et aimé lui seraient plus agréable que celles d'un critique qu'elle trouvera peut-être un peu austère, et c'est pour cela que j'ai emprunté les paroles d'Alexis de Tocqueville pour la louer.

*L'Union.*

---

# LE CARDINAL WISEMAN.

J'eus l'honneur, vers 1837, de rencontrer le docteur Wiseman ; il n'était pas encore prince de l'Église ; il venait de pubier son premier ouvrage *Lectures on the principal doctrines of the catholic Church*, que je traduisis deux ans après. Je fus frappé de deux caractères de sa physionomie : le rayon de vive intelligence qui étincelait sur son front, et la grâce bienveillante de son sourire. Sa conversation, alimentée par une érudition profonde et animée par un esprit qui remuait toutes les questions, était intéressante et variée. Il parlait notre langue avec une rare facilité et une correction remarquable, quoique avec un léger accent. Ses manières étaient nobles et engageantes : sa taille était élevée, son maintien plein de dignité, son geste majestueux. Dieu semblait le préparer dès lors au grand rôle qu'il devait l'appeler à remplir dans l'Église. Depuis, j'eus encore de loin en loin quelques rapports avec lui. Lorsqu'en 1839 il publia ses *Conférences sur les cérémonies de la semaine sainte à Rome*, il m'en envoya un exemplaire avec quelques corrections de sa main, en m'engageant à traduire ce livre, comme j'avais traduit son précédent ouvrage, ce que je ne pus faire à cause de circonstances qu'il est inutile de mentionner ici. J'ai donc connu Mgr Wiseman autrement que par ses ouvrages ; j'ai vu l'homme, j'ai conversé avec lui ; j'ai vu briller le feu de son regard avant qu'il fût amorti par l'âge et surtout par le travail ; j'ai entendu l'accent sympathique de sa voix ; et ces souvenirs toujours vivants dans ma mémoire m'aideront à tracer avec plus de vérité peut-être l'esquisse de cette grande figure, que l'Église d'Angleterre a perdu, perte cruelle vivement ressentie par l'Église catholique tout entière, qui regardait le cardinal Wiseman comme un de ses flambeaux.

Nicolas Wiseman descendait d'une noble famille irlandaise qui possédait déjà des propriétés dans le comté d'Essex au quinzième siècle, et qui compte encore un membre dont la noblesse est rehaussée par le titre de baronnet, sir William Wiseman, capitaine de la marine royale. Issu d'une branche cadette, James Wiseman, père du cardinal, avait fondé une grande maison de commerce à Séville avec une succursale à Waterford en Irlande. Il avait épousé miss Strange, issue elle-même d'une noble famille irlandaise qui, malgré les confiscations protestantes qui ruinèrent sa malheureuse patrie, possède encore un château dans le comté de Kilkenny. Mistress Wiseman suivit son mari à Séville ; ce

fut ainsi que Nicolas Wiseman naquit en Espagne le 2 août 1802. Sa première enfance s'écoula à Séville ; mais dès 1808, on le trouve âgé d'un peu plus de six ans dans une pension de Waterford, et en 1810 au collége catholique de Saint-Cuthbert, à Ushaw, près de Durham, où il termina ses humanités, et où il eut pour professeur Lingard, l'illustre historien. Ses études avaient été brillantes et sa vocation pour le sacerdoce s'annonçait d'une manière si claire, qu'à la fin de l'année 1818 ses parents l'envoyèrent à Rome où il devint pensionnaire du Collége anglais récemment fondé dans cette ville.

Ce fut à Rome que Nicolas Wiseman fit ses études de théologie, et son talent donnait déjà tant de promesses, qu'il eut l'honneur en 1819 de prêcher devant le pape Pie VII. Ce saint pontife vit donc la radieuse aurore de ce talent dont Léon XII, Pie VIII et Grégoire XVI devaient voir l'éclatant midi, et notre auguste Pie IX le splendide couchant. Pendant six ans Nicolas Wiseman suivit à Rome son cours de théologie, et en 1824, deux mois avant d'avoir atteint sa vingt-deuxième année, il obtenait le titre de docteur. Ce fut en 1825, à l'âge de vingt-trois ans, qu'il entra dans les ordres sacrés.

Rome est de toutes les villes celle qui a le plus d'encouragements pour le talent, quand le talent est uni à la vertu. On parlait déjà, dans les centres intellectuels de cette ville, des espérances que donnait à l'Eglise ce jeune prêtre anglais qui réussissait également dans la théologie, la linguistique et les sciences, et on augurait bien de son avenir. En 1827, le docteur Wiseman était professeur de langues orientales à l'université de Rome et vice-recteur du Collége anglais dont il avait été un des premiers élèves. En 1829, il devenait recteur du même établissement, et bientôt après il publiait un ouvrage d'érudition intitulé *Horæ Syriacæ*, fruit des longues études qu'il avait faites dans la bibliothèque du Vatican. Dès lors s'annonçait la tendance de son esprit à faire servir la science à la démonstration de la vérité religieuse, et il a raconté depuis, d'une manière touchante, dans la dernière de ses *Conférences sur les rapports entre la science et la religion revêlée*, comment le pape Pie VIII l'encouragea à marcher dans cette route où il était résolûment entré. " Il y a quelques années, dit-il, je mis comme préface à une thèse soutenue par un élève de mon établissement une dissertation latine de dix à douze pages sur la nécessité de joindre des connaissances générales et scientifiques aux études théologiques ; j'y passai en revue les différentes branches d'études dont il est question dans ces conférences. Mon essai fut bientôt traduit en italien et imprimé dans un journal sicilien. Etant allé quelques jours après visiter le défunt pape Pie VIII, qui était très-savant dans les littératures sacrée et profane, et lui ayant offert, selon l'usage, une copie de la thèse préparée pour lui, j'en vis une autre copie sur sa table. Il m'apprit alors, dans les termes les plus obligeants, qu'ayant entendu parler de mon petit essai, il se l'était procuré sur-le-champ, et il ajouta en se servant de l'expression figurée des anciens Pères : " Vous avez enlevé à l'Egypte ses dépouilles et vous avez prouvé qu'elles appartiennent au peuple de Dieu "

C'est ainsi que la papauté et l'Eglise appréhendent les lumières : en encourageant ceux qui se livrent aux études scientifiques, en maintenant dans la grande université de Rome, comme le rappelait le doc-

teur Wiseman, cette chaire de *Fisica sacra*, destinée à défendre l'Ecriture, au moyen des découvertes modernes de la philosophie naturelle.

Le docteur Wiseman reparut en Angleterre en 1835. Il donna une suite de conférences à Londres dans la chapelle royale de Sardaigne, pendant l'Avent de cette année, sur des questions controversées entre le catholicisme et le protestantisme. Dans le carême qui suivit (1836), il entreprit, sur l'invitation du préfet apostolique qui gouvernait le district de Londres, un nouveau cours de conférences, dont le sujet fut l'autorité de l'Eglise. Ces conférences produisirent un effet prodigieux. Les protestants, attirés par la réputation de l'orateur, s'y portèrent en foule, et elles furent suivies de nombreuses conversions. Le docteur Wiseman parlait sur des questions qu'il avait mûrement étudiées; mais il improvisait, et le caractère d'inspiration et le mouvement que donnait à ses paroles ce genre d'enseignement, où la pensée arrive aux auditeurs en échappant, pour ainsi dire, à l'étreinte de l'âme, ajouta à l'effet de ses discours. Ses conférences, quoiqu'il les ait revues avec soin, complétées et coordonnées, pour rectifier les copies manuscrites faites d'après une sténographie inexacte, ont conservé quelque chose de leur premier caractère. Les conférences sur l'autorité de l'Eglise considérée comme la règle de la foi catholique forment la première et la plus importante partie de cet ouvrage, un des plus remarquables qui aient paru depuis les *Variations* de Bossuet, et l'un de ceux qui ont le plus contribué aux progrès du catholicisme en Angleterre.

Peu de temps après ces conférences, le docteur Wiseman, publia son *Traité de la sainte Eucharistie*, qui devint l'objet d'une controverse entre lui et le révérend Turton, l'un des ministres les plus accrédités de l'Eglise protestante, controverse où le talent et la supériorité de dialectique du controversiste catholique brillèrent d'un nouvel éclat.

Dans le carême de 1837, le docteur Wiseman donna à Rome des *Conférences sur les rapports entre la science et la religion révélée.* Après avoir défendu la vérité dans le sein du christianisme, cet infatigable athlète défendait le christianisme même contre ses ennemis du dehors. La persécution que l'empereur Julien avait imaginée contre le christianisme naissant, en voulant élever une muraille infranchissable entre lui et la science, a recommencé de nos jours. On veut bien que le christianisme soit la vérité des ignorants et des faibles, mais à condition qu'il y aura une plus haute et plus sublime vérité pour les savants et pour les forts. La question que le docteur Wiseman traita avec autant d'éloquence que d'érudition est demeurée la question de l'époque, et les belles paroles par lesquelles il ferma le cours de ses conférences n'ont rien perdu de leur à propos. Après avoir successivement interrogé la géologie, l'anthropologie, l'astronomie, la chronologie, l'archéologie, la linguistique, les littératures anciennes, et prouvé que toutes les découvertes faites dans ces diverses branches des connaissances humaines viennent, comme des témoins irréfragables, confirmer le sens des Ecritures, l'illustre conférencier s'écrie: " L'antiquaire, lorsqu'il dépose dans sa collection une nouvelle médaille et qu'il la déchiffre, ne sait pas, jusqu'au moment où il réussit dans son travail, quels renseignements cette médaille lui fournira sur les anciens temps. L'orientaliste pâlit sur des parchemins à demi effacés, sans savoir quelles lumières il y trouvera, sur les coutumes de l'an-

tiquité, jusqu'à ce qu'il ait pénétré l'obscurité de ces textes mystérieux. L'un et l'autre ne poursuivent point leurs études avec la pensée que ce qu'ils découvriront pourra servir au théologien. Mon idée systématique a été de recourir surtout à des auteurs qui, en faisant leurs recherches, ne s'étaient pas le moins du monde préoccupés des avantages qui pourraient en résulter pour la démonstration de la vérité du christianisme. C'est au savoir indifférent ou même au savoir hostile que je suis allé demander mes preuves. Or, si tous les travaux de la science indifférente ou même hostile sont venus, comme je l'ai prouvé, confirmer les vérités révélées, celles-ci n'ont rien à appréhender de découvertes ultérieures. Qu'on le remarque, en effet ; la science à ses débuts éveille quelquefois le doute, mais à mesure qu'elle marche, ce nuage se dissipe, et ses progrès la mettent d'accord avec l'enseignement sacré. Nous arrivons ainsi à considérer la religion comme le lien qui unit le visible à l'invisible, et qui relie ce qui est révélé à ce qu'on peut découvrir, comme l'explication de toutes les anomalies et la solution de tous les problèmes. Elle nous apparait comme l'olivier, cet emblème de la paix, ainsi décrit par Sophocle dans son *Œdipe à Colone :* " une plante qui n'a pas été semée par la main de l'homme, mais qui a cru spontanément et nécessairement dans le grand ordre établi par la sagesse créatrice, une plante redoutable, à ses ennemis, et si profondément entrée dans le sol, que nul homme des temps anciens ni modernes n'est parvenu à la déraciner."

Aussi l'illustre écrivain, groupant autour de lui saint Chrysostome, saint Jérome, saint Grégoire de Nazianze, saint Augustin, saint Bernard, saint Thomas d'Aquin, saint Anselme, tout ce que l'Eglise compte de glorieux philosophes, de grands orateurs et de savants célèbres, pour donner plus d'autorité à ses paroles, exhorte-t-il les catholiques en général et le clergé en particulier à entrer dans ces études qui doivent faire servir la science au triomphe de la religion. " Ce n'est point, s'écrie-t-il, par des raisonnements abstraits que nous persuaderons au genre humain que nous ne craignons pas les progrès de la science ; c'est en allant au-devant d'elle, ou plutôt en l'accompagnant dans sa marche progressive, en la traitant comme un auxiliaire et comme une amie, et en faisant voir que nous l'avons enrôlée sous notre drapeau... Grands et petits, hâtons-nous de prendre part à l'accomplissement de cette noble tâche. Il est au pouvoir de chacun de faire servir ses études littéraires au progrès de ses études religieuses et à l'affermissement de ses saintes croyances, alors même qu'on ne serait pas doué des talents nécessaires pour augmenter la somme d'évidence générale qui doit servir au bien public. Nous sommes tous destinés par la Providence à être comme des lampes qui brûlent dans l'Eglise, et nous devons, par conséquent, entretenir la lumière de ces lampes en y versant sans cesse une huile nouvelle... D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi toute personne douée de talents ordinaires ne pourrait pas espérer d'augmenter, à l'aide d'un travail persévérant, le trésor commun des preuves de la vérité. Dans ces études il y a des chemins paisibles et retirés où l'on peut cueillir d'humbles et agréables plantes dont les parfums seront aussi doux sur les autels de Dieu que le riche encens composé avec tant d'art par Bazaléel et Ohlial. Le coquillage bigarré que l'enfant ramasse sur la pente de la colline peut être quelquefois un aussi puissant

témoignage d'un grand cataclysme que les os gigantesques des monstres marins découverts par les recherches savantes du naturaliste dans les profondeurs du sol."

J'ai cité ces lignes où Nicolas Wiseman a mis l'empreinte de son âme, parce qu'elles sont merveilleusement propres à expliquer les tendances de son génie et les applications diverses qu'il en a faites aux branches de la littérature les plus opposées. Ne demandez pas pourquoi le grand théologien qui avait écrit les *Conférences sur les doctrines et les pratiques les plus importantes de l'Eglise catholique*, le savant illustre qui avait publié les *Conférences sur les rapports de la science et de la vérité révélée*, se rencontrent chez le même homme avec l'intelligent appréciateur de l'art chrétien et de la symbolique religieuse, qui a écrit (en 1837) les quatre *Conférences sur les offices et les cérémonies de la semaine sainte à Rome*, où respire un sentiment si vif et si poétique des beautés morales et littéraires du culte catholique, et avec le romancier sacré à qui nous devons *Fabiola, la Lampe du sanctuaire* et *la Perle cachée*, ces diamants enchassés dans l'or le plus pur. Nicolas Wiseman, conséquent avec ses principes, a marché dans toutes les avenues qui conduisent à la conquête des âmes. Non-seulement il a voulu convaincre, mais il a voulu persuader. Digne ministre du Dieu qui envoie à la fois aux plantes le rayon éclatant du soleil qui les colore et la douce rosée qui rafraîchit leur tige desséchée, il a cherché à faire aimer la vérité dont il avait démontré l'incontestable évidence, et il a cru n'avoir rien fait en évangélisant les esprits, s'il n'évangélisait pas aussi les cœurs.

Il veut qu'en assistant aux offices de la semaine sainte, les célestes harmonies que l'Eglise a éveillées dans son rituel vibrent dans vos âmes, que les beautés de ces cérémonies et les grands souvenirs qui y sont attachés vous remplissent d'enthousiasme et d'amour, pour le Christ son divin maître. C'est comme un magnifique commentaire du *Sursum corda.* En évoquant Fabiola, il vous rend contemporain de ces martyrs du christianisme héroïque, qui sont les diamants les plus purs du palais divin construit en pierres précieuses.

Ce n'est pas un esprit spéculatif qui demeure dans les régions de la vérité théologique, c'est l'homme d'action de l'Evangile qui met la main à la moisson. Son intelligence merveilleusement douée se plie à tout, au gouvernement des intérêts catholiques comme à l'enseignement, à la prédication et à la controverse, à la science, à l'art chrétien, à la littérature.

En 1840, le pape Grégoire XVI donna satisfaction aux instances du docteur Wiseman qui lui avait exposé les nombreuses conquêtes faites dans sa patrie par le catholicisme, et il porta de quatre à huit le nombre des préfets apostoliques de l'Angleterre. Il nomma en même temps le docteur Wiseman coadjuteur de Mgr. Walsh, préfet apostolique du district du centre et le préposa à la direction du collége de Sainte-Marie à Oscott, près de Birmingham. C'était le moment où venait de se manifester dans l'université d'Oxford ce mouvement du puseyisme qui dut son nom au docteur Pusey, professeur de langue hébraïque à Oxford, et l'un des membres les plus ardents de la nouvelle école qui tendait à rapprocher le plus possible le protestantisme du catholicisme, afin de l'empêcher d'aller se perdre dans les gouffres du rationalisme et du scepticisme, que Bossuet lui avait

indiqués du doigt comme son terme fatal. Le docteur Wiseman suivait avec un ardent intérêt ces *Traités pour les temps présents* où l'on voyait se dessiner le mouvement qui allait donner le docteur Newman et tant d'autres esprits éminents à l'Église. Il s'applaudissait d'entendre la nouvelle école, issue de l'anglicanisme, s'écrier dans un de ses tracts, en parlant de l'Église catholique: " En contemplant les magnificences de ce système, quiconque sait réfléchir soupire, en songeant que nous sommes séparés de ceux qui le possèdent: *Cum talis sis utinam noster esses!* puisque tu est tel, plût à Dieu que tu fusses des nôtres!" Les puseyistes paraissaient tout regretter du catholicisme: l'autorité, la hiérarchie, l'unité et la perpétuité de la langue liturgique, la beauté du rituel. Il semblait que le ferment de catholicisme, resté au fond de l'Église anglicane et écrasé sous le poids du protestantisme, se remuât en ébranlant l'édifice sous lequel il était enseveli. Les protestants opiniâtres commençaient à jeter des cris d'alarme. L'un d'eux écrivait une lettre publique dans laquelle il disait: " *Tendimus in Latium;* je le dis en vérité, il y a plus de danger de papisme dans l'université d'Oxford que dans le séminaire de Maynoote ou avec Daniel O'Connel."

A la faveur de ce mouvement, le catholicisme, pour les progrès duquel Mgr Wiseman avait autant fait dans la chaire que Daniel O'Connel à la tribune, gagnait chaque année des prosélytes plus nombreux et conquérant, surtout dans les classes élevées de la société, d'éclatantes recrues. Nommé en 1849 provicaire apostolique du district de Londres, puis coadjuteur de Mgr Walsh qui avait été transféré sur ce siége, Mgr Wiseman recueillit la succession de ce dernier en 1849. A cette époque, le souverain pontife, qui suivait d'un œil attentif les progrès du catholicisme en Angleterre, prit, sur l'avis motivé de Mgr Wiseman, une grave détermination. Il résolut de ne plus considérer l'Angleterre comme un simple pays de mission, et d'y fonder des diocèses particuliers, en y rétablissant la hiérarchie catholique. Ce fut en 1850 qu'il promulgua cet acte solennel. L'Angleterre fut divisée en six diocèse dont l'archevêché de Westminster devint la métropole. Le pape, pour donner encore plus d'éclat et d'efficacité à cette grande mesure, réalisa alors une pensée qu'il avait tenue jusque-là secrète, et il nomma Mgr Wiseman archevêque de Westminster et cardinal. La mère de l'illustre prélat vivait encore; elle eut le bonheur de jouir pendant un an des honneurs rendus à son digne fils, devenu à la fois prince de la sainte Église romaine et métropolitain de l'Angleterre.

Ceux qui ont l'histoire de ces temps présente à la mémoire savent quel mouvement se manifesta parmi les protestants anglais, à la nouvelle du décret ecclésiastique promulgué par le pape. Le vieux levain du protestantisme fermenta dans les âmes, et ce fanatisme de sectaire, qui avait tant de fois précipité les masses contre les catholiques, parut au moment de se ranimer. On cria dans les rues: *Pas de papisme! à bas le pape! No popery! down with the pope!* S. E. Mgr. Wiseman fut brûlé par effigie en costume de cardinal par la multitude ameutée. On eût dit qu'en traçant des conscriptions dans lesquelles les évêques gouverneraient les âmes catholiques, le pape eût procédé au partage matériel de l'Angleterre. Le gouvernement anglais et le parlement s'émurent à leur tour, et il y eut un bill voté pour défendre aux évêques catholiques de prendre les titres que le pape leur avait conférés. Alors les timides, toujours disposés à éri-

ger leur faiblesse en prudence, décernèrent un brevet de témérité à la sage hardiesse du Saint-Siége. Que ne les avait-on crus! Pourquoi soulever ces difficultés? Ne valait-il pas mieux carguer les voiles et jeter l'ancre?

Faibles esprits, qui ne voient pas que la barque de saint Pierre n'est pas faite pour rester immobile à l'ancre dans le port, mais pour naviguer dans la haute mer, en dominant les vagues irritées! faibles courages qui mesurent le bras de l'Eglise au leur! Le Pape, qui avait saisi le moment favorable de consacrer les progrès accomplis par le catholicisme en Angleterre, ne se troubla pas de ce vain bruit; le cardinal Wiseman fit vaillamment tête à l'orage. Il parla, il écrivit, il expliqua, il discuta les arguments et repoussa les calomnies, il brava les périls. Au bout d'un peu de temps, les passions enflammées se refroidirent, la colère tomba. Les esprits de bonne foi, éclairés par l'*Appel au bon sens du peuple anglais*, écrit lumineux dans lequel le cardinal Wiseman expliquait la mesure toute spirituelle prise par le Saint-Siége, de manière à apaiser toutes les susceptibilités et à écarter toutes les objections, se rassurèrent. Le bill contre les titres épiscopaux tomba bientôt en désuétude. Les Anglais, sensibles à tout ce qui peut honorer leur nation, sentirent qu'un pays qui avait eu l'honneur de donner naissance au cardinal Wiseman devait se parer du mérite de cet homme illustre et de l'estime et du respect dont il était entouré à Rome et dans la catholicité tout entière. Ils comprirent, en outre, l'avantage d'avoir à traiter avec la sagesse et la modération d'un homme de ce caractère et de cette intelligence, au lieu d'avoir affaire aux passions émues de la foule. A partir de ce moment, commencent pour le cardinal Wiseman ces années d'influence incontestée, de popularité vraie, d'ascendant mérité qui couronnèrent, comme un magnifique diadème, sa glorieuse carrière. Il a la position d'un régulateur et d'un modérateur. Il a conquis désormais sa place, il l'occupe jusqu'à sa mort.

Tant de travaux avaient affaibli sa robuste santé. Cependant le champion sacré de la cause de la vérité ne voulut pas déserter le champ de bataille où il avait si longtemps combattu. Les grands intérêts confiés à ses mains ne lui permettaient pas de se relâcher de son activité. En outre, il continuait à se livrer aux études qui avaient si utilement servi la cause catholique en Angleterre, et on le voyait encore, lorsque ses souffrances lui laissaient un peu de répit, monter en chaire pour donner quelques-unes de ses conférences qui produisaient toujours une vive impression et déterminaient des conversions nouvelles. Il écrivit en outre plusieurs Vies de saints, des articles dans la *Revue de Dublin* et l'*Histoire des quatre derniers Papes*. Quand le maître qui vient comme un voleur, c'est lui qui l'a dit, se présenta devant son serviteur, il le trouva occupé à cultiver la vigne évangélique. La mort de ce grand travailleur fut encore un travail, car elle fut précédé d'une longue agonie dans laquelle on vit s'épanouir tous ses sentiments de foi, d'espérance et de charité qui sont comme les fleurs des âmes chrétiennes. Le 15 février 1865 fut le dernier jour de cette vie trop courte, mais si bien remplie; le cardinal Wiseman était donc âgé de soixante-deux ans, six mois et treize jours.

Ses funérailles ont fait éclater ce retour d'opinion dont nous avons parlé plus haut. Depuis celle du duc de Wellington, Londres, étonné

d'être traversé par les pômpes catholiques, n'avait vu rien de pareil. Les ambassadeurs de France, d'Autriche, d'Espagne, de Portugal, de Belgique, assistaient à ces obsèques solennelles.

Tous les évêques de l'Angleterre étaient accourus pour rendre les derniers devoir à leur métropolitain. L'aristocratie catholique, le parlement, le barreau, l'industrie et le commerce avaient leur représentants dans cette nombreuse et brillante assistance. Plus de trois cents prêtres tenant un cierge allumé figuraient dans le cortége. L'oraison funèbre a été prononcée par Mgr Manning venu de Rome sur la prière du cardinal, pour l'assister dans ses derniers moments. Le char funebre, traîné par six chevaux, avait un trajet de sept milles à faire pour arriver au cimetière de Kensal-green ; sur tout ce parcours, les boutiques étaient fermées, et une foule immense, faisait la haie, sans se souvenir, disons mieux, sans savoir que le grand homme dont la fin excitait ces regrets universels, qui ont trouvé un écho jusque dans les journaux jadis ses plus ardents ennemis, avait été brûlé par effigie. La presse anglaise n'a pas evalué à beaucoup moins de cent milles personnes le nombre de ceux qui assiégeaient les abords du cimetière, où le cortége funèbre n'est guère arrivé que vers six heures du soir. Depuis la mort du cardinal Wolsey, la grande cité anglaise n'avait pas assisté aux funérailles publiques d'un cardinal.

Mgr Wiseman a mérité ces hommages, non-seulement par ses beaux travaux, par son talent, par son caractère loyal et élevé, par son zèle, mais par les succès qui ont couronné ses efforts. Il suffira de dire, pour qu'on puisse mesurer l'étendue de ses succès, qu'en 1829 il n'y avait à Londres que vingt-neuf églises et un couvent, et qu'en 1863, le nombre des églises etait de cent dix-sept, et celui des couvents de quarante-six, tant le catholicisme a fait de progrès.

ALFRED NETTEMENT.

---

# M. JULES JANIN.

M. Jules Janin doit-il dormir son dernier somme dans son fauteuil à lui ou dans un fauteuil d'académicien ?

*That is question !*

Depuis un an, tous ses confrères travaillent à qui mieux mieux, et avec une conscience qui les honore, à transformer en une douce réalité le dernier rêve d'enfant de ce bon vieillard.

Oui, toute la presse, depuis M. Albéric Second qui représente la plus grande jusqu'à M. Timothée Trimm qui marche en tête de la plus petite, est unanime dans l'expression du même vœu :

"Jules Janin à l'Academie ! !"

Son doyen n'a-t-il pas en effet tous les talents et mieux encore toutes les vertus de l'emploi ?

Comment les portes de l'Institut ne se sont-elles pas ouvertes à deux battants le jour où il a daigné y frapper ?

Cette impolitesse faite à M. Jules Janin est une injure faite à toute la presse.

L'Académie compte-t-elle donc dans ses rangs un écrivain plus fécond, un conteur plus original, un critique plus consciencieux ?

Sans lui que serait devenu le théâtre ? Où en serait l'art, si pen-

**dant trente ans il n'avait tenu le sceptre de la critique de sa main vigoureuse ?**

**A-t-on oublié que c'est lui qui a inventé, créé, et mis au monde cette Rachel dont la tragédie portera éternellement le deuil ?**

**Qui a signalé et recommandé à l'attention publique Augier, Ponsard, Alex. Dumas fils, Sardou, Labiche, Barrière, Mme Sand et l'antépénultième immortel Camille Doucet ?**

**Lui d'abord, lui, tout le premier ! et, sans son patronage, tous ces écrivains aujourd'hui diversement célèbres, seraient sinon inconnus, du moins à peu près obscurs.**

On l'a surnommé le Prince des critiques, et à ce titre seul...

—Halte-là ! dit un des Quarante aux oreilles duquel sonnaient désagréablement ces éloges,

Parmi les hommes du métier,
Est-il au-dessus de *Gautier*,
De *Saint-Victor* et de tant d'autres,
Qui ne sont pas encor des nôtres ?
A-t-il le bon sens, l'esprit fin,
La sagacité de *Jouvin* ?
De lui citez une analyse,
Qui mérite qu'on la relise ?
*Thierry, Rolle, Ulbach, Roqueplan,*
*Arago, Sarcey*, dans la presse,
Ses cadets, à l'arrière-plan,
L'ont refoulé, tout survenant,
Et le [illegible] et l'abaisse.
Que dans une feuille à deux sous,
Un railleur demain se produise,
Voilà J. J. sous la remise,
Et dans le sixième dessous.

Le panégyriste resta tout étourdi de cette sortie inattendue.

—Les écrivains que vous venez de citer, dit-il avec un certain embarras, ont du talent... et beaucoup... mais cela n'empêche pas .. et vous ne pouvez nier que sous le rapport du style...

L'académicien l'interrompit d'un éclat de rire homérique : Son style, dit-il,

Son style, qu'est-ce ? Un caquetage,
Monotone, un vrai papotage,
Un cliquetis de mots diffus,
Qui produisent le bruit confus,
Des galets roulant sur la plage.
Quand sa phrase à petits contours
S'étend, s'allonge, se déploie,
Il tâtonne, hésite, tournoie,
C'est le basset à bout de voie,
Qui s'égare en mille détours.
Que s'il risque la période,
A traîne, à queue, à falbalas,
C'est bien pis, Dieu ! que de faux pas !
La syntaxe n'est pas commode ;
Il trébuche... il va choir, hélas !
C'en est fait !.. . Non, une ficelle,
L'aide à se tirer d'embarras :
A l'exemple de Sganarelle,
Le bûcheron matois et fin,
Qui se voit, comme médecin,
Au bout de son vocabulaire,
Il nous bombarde de latin,
Mais d'un latin d'apothicaire.

A ce dernier trait le prôneur confus et indigné leva le siège et partit... Il ne tenait pas à en entendre davantage.

Nous nous sommes souvent demandé en voyant la presse se donner tant de mal pour hisser son doyen à tout fauteuil qui devient vacant, si M. de Villemessant n'était pas en désaccord de sentiment et d'intention avec la plupart de ses confrères ; car en moins de huit jours le directeur de *l'Evénement* a fait à M. Jules Janin une suite d'emprunts si malheureux, qu'on serait tenté de croire qu'ils ont été choisis tout exprès parmi ses pages les plus mal venues.

Avant la mise en vente du *Talisman*, dernière œuvre de M. Janin, il en a publié le premier chapitre.

A-t-il voulu rendre service à l'auteur, faire plaisir à ses abonnés, et montrer son béjaune à l'Académie ?

M. de Villemessant n'a certainement pas cru servir à ses cent mille lecteurs, au moment du renouvellement, une primeur littéraire bien savoureuse et bien parfumée : il est trop fin gourmet pour se tromper sur la qualité d'un tel produit, et nous ne nous permettrons pas, *à son endroit*, cette injurieuse supposition.

Il sait mieux que personne combien est creux et vide ce style babillard

et sautillant qui presque jamais ne dit rien, et dit toujours mal ce qu'il veut dire. Mais il sait aussi que depuis son échec académique, M. Jules Janin est devenu quasi populaire, et il exploite à son profit ce regain de popularité.

Dans le premier chapitre du *Talisman,* l'auteur nous promène dans la propriété de M. Paul Bapst, son ami, lequel a tour à tour hébergé Armand Bertin, Halevy, M. Louis Ratisbonne, avec sa nichée de cinq fillettes, et enfin M. et Mme Ponsard.

C'est là, au dire de M. Jules Janin, qu'aurait été fait *le Lion amoureux*, et même mieux que cela, s'il faut en croire cet indiscret quatrain, gravé sur marbre et appliqué à l'entrée de la maisom ?

Ici Ponsard collaborant,
Avec un complice charmant
A mis au monde en moins d'un an,
Une belle œuvre, un bel enfant.

Nous supposons que ni l'auteur de ces vers, ni M. Ponsard, ni son collaborateur n'ont dû se sentir flattés de l'inconvenante révélation de M. Jules Janin.

Rien n'est si dangereux qu'un *maladroit* ami.

Veut-on savoir comment le Prince des critiques s'y prend pour faire l'éloge d'Armand Bertin, l'ancien propriétaire des *Debats*? Ecoutez, c'est curieux :

" Que de fois, depuis ce jour sans lendemain, avons-nous cherché *dans ces herbages la trace puissante* de cet homme dont l'esprit était si charmant."

Chercher la trace de M. Armand Bertin *dans les herbages*, est-ce assez joli !

Apprenons à M. Jules Janin que les bestiaux qu'on *met au vert* laissent seuls *une trace puissante dans les herbages,* et que ce n'est pas là qu'on cherche ordinairement celle d'un ami.

Plus loin, il dit d'une haute falaise :

" A peine si le regard peut atteindre à ses sommets *blanchis* par les âges et *couverts d'un tapis de verdure*."

On comprend très-bien qu'il soit difficile de voir des sommets *blanchis* que recouvre en *tapis de verdure*. C'est trop naïf.

La fin du morceau est plus curieuse encore :

" Soyons heureux d'écrire, *en nous jouant*, ces petits contes qui *ne conviennent plus guère à notre âge déclinant*."

Devinez-vous le sens de cette phrase ? Non, n'est-ce pas ? Et bien ! ni nous non plus.

*La visite de Victor Hugo au château de Saint-Point*, autre citation de *l'Evénement*, est un récit lourd et plus mal écrit encore ; on dirait un vieux morceau de *Bouilly* réchauffé.

L'auteur nous parle *d'un sentier bien rare* au pied de ces collines ; *des tilleuls*, les seuls arbres *stériles* dans toute cette vallée ; il nous dit que les femmes *s'en furent* rejoindre leurs maris, et que M. de Lamartine se disait *en son par-dedans* : " Qu'ils sont heureux !"

En bonne conscience, est-cela du style ! Et l'on veut faire asseoir cet écrivain à côté de Cousin, de Guizot, de Villemain, de Montalembert, de Mérimée, de Vitet de Nisard, de Mignet, d'Augier ! Dérision !... Ah ! si c'est pour qu'il apprenne la langue de ces messieurs, c'est différent : dans ce cas, nous joignons notre voix à celle de la presse. Qu'on lui ouvre les portes le plus vite possible, car il a beaucoup à apprendre, et vu l'âge respectable où il est parvenu, il a très-peu de temps à perdre.

# LES CHAMPS ÉLYSÉS.

Ne vous est-il pas quelquefois arrivé, dans une de ces soirées d'été où nonchalamment assis sur un de ces fauteuils en toile métallique, élégants héritiers des chaises de bois dont se contentaient nos pères, vous suiviez de l'œil le flux et le reflux humain qui monte et redescend les allees des Champs-Elysées, de remonter à votre tour les avenues du temps et de refaire par la pensée l'histoire de ces lieux consacrés maintenant au luxe, au *far niente* et au plaisir? Ces voyages au pays des souvenirs offrent souvent un grand charme. L'esprit se met volontiers en mouvement quand le corps est immobile. Entre le présent et le passé, les contrastes naissent d'eux-mêmes, et la variété des tableaux qui se succèdent dans un cadre qui varie aussi avec les siècles, produit l'effet d'un de ses rêves que les buveurs de haschisch doivent à leur boisson favorite.

Si vous allez chercher dans son œuf Paris, cet aigle immense qui aujourd'hui a deployé ses vastes ailes, vous assistez à une scène empreinte d'une savage mélancolie. Regardez ce ruisseau d'argent qui coule à travers de profondes forêts; c'est la Seine. Les Druides dressent les pierres de leurs sanglants sacrifices dans les profondeurs de ces bois. Quelques toits chétifs apparaissent dans l'île qui s'élève au milieu du fleuve et communique aux deux rives par deux ponts de bois. Tel est Paris à son point de depart, un faible enfant dont les siècles feront un géant. A cette epoque lointaine, les Champs-Elysées font partie d'un vaste marais qui s'étendait entre la colline boisée de Chaillot et celle de Montmartre, également couverte de forêts séculaires. Comme ce n'est pas dans cette direction que la ville prend ses accroissements, le terrain demeure longtemps dans cet état. D'ailleurs, ces accroissements furent très-lents; les Normands, la peste, les incendies, les guerres intestines, ravagèrent plus d'une fois Paris, et nous voyons dans les chroniqueurs du temps qu'au milieu du neuvième siècle les Normands, après avoir renversé la faible enceinte qui protégeait cette cité sur les deux rives, ravagèrent l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, le palais des Thermes, et démolirent l'aqueduc de Chaillot qui devait traverser le marais qu'ont remplacé aujourd'hui les Champs-Elysées, pour porter des eaux a l'endroit de la ville où est aujourd'hui situé le jardin du Palais-Royal.

Franchissons d'un seul bond sept siècles pour assister à la naissance des Champs-Elysées. Depuis longtemps les forêts druidiques qui couvraient les collines voisines de la Seine étaient defrichées et les marais desséchés. Les Tuileries étaient déjà bâties; en 1620, Marie de Médicis fit planter le cours la Reine. Paris prenait enfin son essor du côté où il devait se développer avec une majesté monumentale. Bientôt après l'ancienne porte Saint-Honoré disparut, et de riches particuliers firent construire de si nombreuses maisons que le faubourg Saint-Honoré atteignit d'un côté le village du Roule et d'un autre celui de la Ville-l'E-

vêque, ainsi nommé parce que les évêques de Paris y avaient leur résidence d'été : vous voyez que M. Fournel, quand il prévoit le temps où le Paris futur atteindra Versailles et Saint-Denis, devenus les vestibules de la grande ville, est autorisé dans ses prévisions de l'avenir par les souvenirs du passé.

En 1671, Louis XIV, déjà au faîte de la gloire, fait élever l'hôtel des Invalides, dont le voisinage a sans doute contribué à donner aux Champs-Elysées le nom qu'ils portent. Ne semble-t-il pas, en effet, que les ombres héroïques des soldats des grandes guerres viennent, comme les fantômes évoqués par la muse d'Homère et de Virgile, errer sous ces beaux ombrages en conversant de leurs anciens exploits ? Le grand roi voulut que la capitale de la France fût marquée à son effigie. Ce fut à cette époque que l'enceinte de Paris, considérablement élargie, fut portée à trois mille deux cent vingt-sept arpents, et que le village de Chaillot, debout sur une colline comme une sentinelle avancée, devint un de ses faubourgs. On compta dès lors à Paris vingt quartiers, cinq cents rues, plus de cent places, dix-sept portes, neuf ponts, neuf faubourgs, trente hôpitaux. M. Haussmann consentira-t-il à me croire si j'ajoute que ce fut seulement en 1667, sous l'administration du lieutenant de police la Reynie, qu'on vit pour la première fois des lanternes s'allumer à Paris, et qu'en 1745 seulement ces lanternes furent remplacées par des réverbères ? Sous Louis XIV, le Notre dessina le jardin des Tuileries, et ce fut sous la direction de ce grand artiste que l'on planta les longues avenues des Champs-Elysées, qui paraissaient dans ce temps aux Parisiens une promenade plus lointaine que le bois de Boulogne ne semble l'être aujourd'hui à leurs descendants.

Sous le règne suivant l'on construisit (1722) sur les bords de la Seine, d'abord le palais Bourbon, en face de la place Louis XV, ainsi nommée parce qu'on y avait érigé la statue de ce prince ; puis, de l'autre côté de la Seine, et du côté des boulevards, le somptueux bâtiment destiné à être le garde-meubles de la Couronne et qui devint le type de l'architecture qu'on suivit sur toute cette partie de la place. Le pont qui reunit les deux rives de la Seine vis-à-vis du palais Bourbon fut construit sous Louis XVI.

A partir de ce moment, les Champs-Elysées étendent leurs longues perspectives après la place Louis XV, et paraissent une continuation du jardin des Tuileries ; mais que de coups de pinceau manquent encore à l'achèvement du tableau ! D'abord les quais ne sont pas encore construits, et dans les années ou les eaux sont grosses, la Seine déborde et envahit la chaussée qui longe ses bords. Ni le pont des Invalides, ni le pont d'Iéna, ces grandes voies de communication entre les deux rives, n'existent. La Madeleine, ce majestueux pendant du palais Bourbon, n'apparait pas encore. L'Arc de triomphe, ce portique monumental de la cité reine, ne s'élèvera que plus tard. A la verité, du côté opposé à la Seine, les douze splendides hôtels dont les jardins aboutissent sur les Champs-Elysées, tandis que leurs cours donnent sur le faubourg Saint-Honoré, les douze apôtres, comme on les appela, bordent comme de charmantes oasis les longues avenues. Mais ces avenues mal entretenues, non sablées,—je ne parle pas du macadam qui n'etait pas encore invente,—se ressentent de la nature marécageuse du terrain. Elles deviennent impraticables après les grandes pluies ; je ne me reporte pas ici à une époque lointaine, mais aux vingt-cinq premières années du dix-neu-

vième siècle. Le soir, quand la nuit tombe, personne n'osait s'engager dans ces allées solitaires et mal famées que l'on n'a pas encore songé à éclairer.

Les Champs-Elysées ont, comme la forêt de Bondi, leur légende scélérate. On parle de vols, d'assassinats commis au déclin du jour par des malfaiteurs qui se regardent, dans cet endroit écarté, comme sur leur domaine, et dont la police n'ose suivre les pistes dans ces lieux redoutés. Si un coup de sifflet se fait entendre, les voyageurs attardés frémissent. Pour rendre les Champs-Elysées sûrs, il faudra que les omnibus commencent à rouler et que les becs de gaz s'allument. Il faudra, en outre, que le bois de Boulogne devienne le but habituel de promenades en voiture ou à cheval. C'est surtout aux premières années de ce siècle, au sortir des mauvais jours de la Révolution, que ces dernières observations s'appliquent avec plus de justesse. J'ai entendu raconter aux hommes de ce temps la légende effrayante des exploits de Fanfan le bâtonniste, qui régnait sur les imaginations et sur les poches indivis, et croyait faire grâce à ceux qu'il n'assassinait pas après les avoir soulagés du poids de leur bourse, de leur montre et de leur mouchoir.

N'importe, les Champs-Elysées ont pris, dès ce moment, leur véritable caractère. Ils sont l'avenue monumentale de la cité reine, l'entrée triomphale des grands cortéges; la scène immense où les fêtes publiques se déploient.

Je ne rappellerai que trois souvenirs.

Lorsqu'après l'entrevue de Tilsitt où Napoléon signa une paix victorieuse, il voulut donner à sa garde un banquet gigantesque, il choisit pour salle du repas les Champs-Elysées. La garde s'assit à des tables qui régnaient depuis la place Louis XV jusqu'à l'Arc-de-Triomphe, déjà en projet à cette époque, et figuré en toiles peintes. L'Empereur avait ordonné que la garde fût servie en argenterie, et tout se passa avec tant d'ordre, qu'il ne manqua pas une seule fourchette.

Autre souvenir qui, en face de celui que je viens d'évoquer, produit l'effet d'un contraste: quand, après la bataille de Waterloo, les Anglais et les Prussiens, formidable avant-garde de la coalition européenne, arrivèrent à Paris, ce fut aux Champs-Elysées et au bois de Boulogne que l'armée anglaise campa. Je vois encore les tentes blanches des Anglais déployées sous les arbres et les soldats tourner devant des feux brillant les énormes pièces de bœuf qui devaient servir à leurs repas. J'entends les cornemuses de la garde royale écossaise jouer ses joyeux pibroks. Je me vois encore conduit sous ses tentes par une bonne anglaise qui, née dans le pays de Galles, cherchait ses compatriotes pour parler avec eux la langue natale que, depuis plusieurs années, elle n'avait pas eu occasion d'entendre. Si humble qu'elle fût, elle se sentait relevée par le triomphe des armes de sa patrie. Elle répétait avec ces soldats revenus vivants de l'effroyable bataille de Waterloo: *Old England for ever* (Pour toujours la vieille Angleterre!) Elle buvait à la santé du duc de Fer, *Iron duke*, c'était ainsi qu'on appelait alors le duc de Wellington pour peindre l'inflexibilité de son courage et de sa volonté. Et moi, trop enfant pour comprendre la portée de ces paroles dont je saisissais cependant le sens grammatical, je m'effrayais à la vue de ces uniformes qui n'offraient pas à mes regards les couleurs accoutumées et je me serrais instinctivement contre ma conductrice, en demandant à rentrer; à la fois effrayé de ce que je

voyais et de ce que je ne voyais pas, mais sans soupçonner tout ce qu'il avait fallu de sang versé, de catastrophes et de renversements, pour que la garde anglaise vînt bivouaquer sur les avenues des Champs-Élysées.

Le troisième souvenir qui me revient à la mémoire, c'est celui de la rentrée des cendres de Napoléon par une des plus froides journées du mois de décembre 1840. Quand le char triomphal portant les dépouilles mortelles que le rocher de Saint-Hélène avait gardées vingt ans, eut passé sous l'Arc-du-Triomphe avec son escorte de vieux soldats revêtus de leur uniforme usé d'Austerlitz, de Wagram et d'Iéna, et se fut engagé dans les longues avenues des Champs-Élysées dont les arbres chargées de frimas semblaient s'incliner pour saluer le char funèbre, je me rappelai involontairement la légende allemande qui représente César se levant de son tombeau, à l'heure de minuit, pour passer en revue ses légions. La brume glacée qui tirait entre le ciel et la terre comme un rideau de deuil ajoutait à l'illusion. Ces pas innombrables, seul bruit qu'on entendît dans le silence, n'étaient-ce pas ceux des belliqueuses phalanges qui foulèrent toutes les avenues du monde et couvrirent tous les champs de bataille de leurs os? Race de bronze trempée au soleil de la guerre, du même métal que les canons qu'elle roulait avec elle et qui tonnèrent contre tant de villes depuis le Caire jusqu'à Rome, depuis Saragosse jusqu'au Kremlin! Pour cette journée qui n'avait point de sœur dans l'histoire, chaque champ de bataille n'avait-il pas restitué sa funèbre moisson, et quelle terre n'a pas fourni de champ de bataille à cette longue et terrible épopée qui eut le monde pour théâtre, la France pour acteur et dont le poëte s'appelle Napoléon? Ceux-ci venaient d'Italie et le glorieux Desaix marchait à leur tête; ceux-là arrivaient d'Egypte, et le gigantesque Kléber conduisit leurs bataillons. D'autres accouraient des champs de bataille de l'Allemagne; un plus grand nombre d'au delà des Pyrénées; enfin une multitude innombrable des climats lointains de la Russie, ce bloc de glace contre lequel alla se briser le navire qui portait la fortune de Napoléon.

Tandis que ces visions traversaient ma pensée, un rayon de soleil perça la brume épaisse qui obscurcissait l'atmosphère, et, éclairant le cortége qui se trouvait en face des Invalides, me rendit au sentiment de la réalité. J'apperçus alors pour la première fois le prince de Joinville qui, tête nue au milieu de son état major, suivait les cendres de Napoléon, et je ne sais pourquoi il me fit l'effet d'un de ses captifs qui, à Rome, marchaient derrière le char des triomphateurs.

Laissons là les souvenirs du passé, et tâchons d'esquisser rapidement la physionomie des Champs-Elysées actuels. Nous sommes loin du temps où le restaurateur Doyen et le café des Ambassadeurs étaient les seuls établissements qu'on y trouvât. Ces deux établissements existent encore, mais ils ont été métamorphosés par un coup de baguette, et leur ancienne simplicité a disparu pour faire place aux recherches de l'éléganee contemporaine. Deux innovations ont singulièrement contribué à changer la physionomie des Champs-Elysées. A leur entrée les cafés-concerts, entourés de massifs de verdure ou de fleurs et de bosquets dessinés en jardins anglais, leur ont ôté cette régularité majestueuse et un peu monotone que leur avait imprimée le génie de le Notre. Ces cafés-concerts offrent, tous les soirs, un asile aux oisifs qui, dans leur naïveté, s'imaginent entendre

la musique gratis quoiqu'ils payent les objets de consommation sur le pied du double des prix ordinaires. Quand les soirées sont belles, l'assistance est toujours nombreuse dans ces enceintes réservées, surtout quand Mlle Thérésa doit faire entendre sa voix passablement enrouée, à laquelle l'engouement de quelques salons d'un goût plus qu'équivoque a donné une vogue extraordinaire. Dans ces occasions on ne manque pas de vendre aux environs du café-concert des fragments des Mémoires de Mlle Térésa ; c'est double profit : les Mémoires achalandent la chanteuse et la chanteuse achalande les Mémoires. M. Victor Fournel fait remarquer, dans son *Paris nouveau*, que jusqu'ici les Champs-Elysées n'ont encore perdu que le carré Marigny, et il ajoute, probablement avec une intention d'ironie : C'est peu de chose ! C'est beaucoup à un double point de vue. D'abord les Champs-Elysées ont ainsi perdu leur forum des fêtes publiques; en second lieu, ils ont vu s'élever ce long et disgracieux palais de l'Industrie, tiré comme un rideau de moellons entre la Seine et la grande allée, et qui interrompt, d'une façon si désagréable, la perspective entre l'Hotel des Invalides et le palais de l'Elysée, sans nous dispenser, comme on le sait, de batir un palais de cristal. En outre, à voir les constructions qui sont devenues si nombreuses dans les derniers temps, il est à craindre que les Champs Elysées ne finissent par ne plus être qu'une immense rue, ce qui les dépouillerait de leur plus grand charme. La pierre avec ses reflets tristes et fatigants y lutte déjà contre la verdure. Est il besoin de rappeler le Panorama Langlois, le Cirque de l'Impératrice, le petit théâtre des Folies-Marigny qui se dresse à côté, et les longues files de maisons qui règnent maintenant sans solution de continuité depuis le rond-point jusqu'à l'Arc de triomphe ? C'est sur la droite de la grande avenue, que les marchands de chevaux les plus renommés de Paris ont établi leurs écuries. De l'autre côté de l'avenue, je citerai la maison étrusque du prince Napoléon, construite, on le sait, dans le voisinage de l'avenue Montaigne, sur le modèle de la maison de Diomède à Pompéï avec tous les raffinements du luxe et toutes les recherches du bien-être qui caractérisaient la civilisation matérielle de l'antiquité, et deux établissements qui se trouvent rapprochés comme deux contrastes et qui font antithèse, je veux parler du bal Mabille et des concerts des Champs-Elysées, situés derrière le Palais de l'industrie et placés sous l'habile direction de M. de Besselièvre. Le jardin Mabille fait songer à l'ancien jardin Beaujon, ce rival de Tivoli, qui s'élevait, il y a quarante ans, sur l'espèce de terrasse où la cité Chateaubriand dresse ses maisons déjà noircies par le temps ; mais le jardin Mabille est un Tivoli considérablement augmenté sans être corrigé, et la jeunesse dorée et les étrangers curieux se hasardent seuls dans cette espèce de jardin d'Armide dont Mentor eût interdit l'accès à Télémaque. Les concerts des Champs-Elysées, au contraire, sont un des endroits où l'on rencontre la meilleure société de Paris. Représentez-vous une oasis de verdure et de fleurs, éclairée par une illumination féerique et où l'on goute les charmes d'une excellente musique instrumentale, en se promenant dans des allées bien sablées qui serpentent au milieu de corbeilles de fleurs. Le long des grilles règnent deux cordons de fauteuils ou de canapés en fil métallique, où s'asseyent les spectateurs fatigués autour d'un kiosque élégant qui abrite l'orchestre composé de musiciens d'élite parmi lesquels il suffit

de citer le cornet à piston Lévy. Paris, en revenant du bois de Boulogne, va là pour voir passer Paris. Il y va pour voir, mais aussi pour être vu, car le jardin des concerts des Champs-Elysées est une espèce de lice où les toilettes les plus élégantes font assaut. Au jardin Mabille et au Château des Fleurs son annexe, le monde du plaisir ; au concert des Champs-Elysées, la belle et bonne compagnie.

Outre ces endroits particuliers, la grande allée des Champs-Elysées, qui a détrôné la grande allée des Tuileries, désertée depuis quelques années parce qu'elle n'offre pas ce panorama mouvant de voitures et de cavaliers qui se déploie depuis la place Louis XV jusqu'au bois de Boulogne, est bordée, par les belles soirées, de personnes assises. C'est là que les oisifs qui ne peuvent pas cependant quitter Paris pendant la belle saison, les provinciaux en vacances et les étrangers en voyage viennent respirer un air équivoque, frelaté de poussière, de parfums de cigares et de vapeurs de bitume échauffé, sans oublier les fuites de gaz. Les allants et les venants s'arrêtent devant les chaises où sont assises des personnes de leur connaissance et échangent quelques mots sur la chaleur de la journée, sur les toilettes du jour, sur les carrosses qui passent, sur les cavaliers qui galoppent vers le bois de Boulogne. Vers onze heures on se lève avec la conviction que l'on a pris l'air ; c'est toujours une soirée de passée. De toutes les villes de l'Europe, Paris est certainement celle où l'on a le plus de temps à perdre et où l'on rencontre les gens les plus affairés.

—*La Semaine des Familles.*

---

# LA CLEF D'OR.

(Voir pages 13 et 130.)

## V

### LE TRIBUNAL DE FAMILLE.

Le lendemain, un peu avant midi, un cabriolet traîné par un seul cheval entrait dans la cour de Kermarc'hat et y annonçait M. Eugène de Morinville, un vieux garçon qui ne paraissait qu'aux grandes circonstances, et qu'on ne pouvait guère débusquer de la maison de campagne où il vivait comme un loup ou plutôt comme un trop fervent disciple de Bacchus. Il était accompagné de son neveu Raoul, sur la physionomie duquel se lisait une sorte de joie contenue qui saisit Hippolyta. Assis l'un près de l'autre, l'oncle et le neveu auraient donné l'idee du tableau que pourraient présenter un aïgle et un hibou voyageant de compagnie. Avec son costume étrange, composé d'un bonnet en peau de lapin, d'une culotte garnie de cuir et d'une houppelande de drap gris, sa grande taille voûtée, son nez crochu qui semblait trempé dans du vin, ses cheveux et sa barbe incultes, l'oncle Eugène, comme on l'appelait, n'aurait pu se trouver blessé de cette compa-

raison avec le triste oiseau de Minerve. Hippolyta descendit comme les autres dans la cour pour l'embrasser. Son oncle Eugène la trouvait superbe, c'était son expression; mais il était furieux qu'elle eût du sang espagnol dans les veines. Comme il ne manquait pas de bon sens quand il était à jeun, Raoul lui avait confié ses projets et finalement lui avait fait partager son injuste ressentiment contre Hippolyta et contre André de Kermarc'hat.

Aussi n'était-ce pas sans intention que Mme de Morinville avait fait chercher le vieillard, qui détestait les Kermarc'hat depuis une querelle survenue entre lui et le père d'André et dont il avait gardé trop fidèlement le souvenir.

Quand le front d'Hippolyta se trouva plongé dans l'épaisse barbe grise qui flottait sous le menton de son oncle, elle entendit un petit grognement qui lui parut de mauvais augure. Il ne lui adressa pas autrement la parole, et elle remonta dans sa chambre. Elle voulait recueillir ses forces, car le moment décisif approchait, et lutter contre Raoul était difficile. Or, au fond, son véritable adversaire, c'était Raoul, dont elle avait parfaitement pénétré les sentiments pour celui qu'elle avait osé lui préférer. Le changement de fortune de M. de Kermarc'hat venait aider merveilleusement ses projets de vengeance. Eveiller l'ambition de ses proches et donner son opinion formelle sur la nécessité de rompre un mariage désavantageux, pouvait lui suffire pour égarer la droiture de M. de Morinville et lui arracher une réponse conforme à ses désirs secrets.

Quand, sur la demande de son grand-père, Hippolyta descendit dans le salon, elle devina que tous les membres de la famille étaient à peu près convertis aux idées de Raoul, et que pas une voix ne se joindrait à la sienne pour défendre M. de Kermarc'hat.

M. de Morinville avait l'air accablé; Mme de Morinville était grave d'une gravité pointue et malveillante; Mme Richou avait les yeux baissés et le front ridé; Mme Hortense ensevelissait le plus possible sa toute petite personne dans son fauteuil par une manœuvre assez peu courageuse; l'oncle Eugène carrément assis, regardait obstinément le plafond en pinçant son nez rouge.

Raoul seul, appuyé avec son aisance habituelle sur le marbre de la cheminée, lissait sa moustache de l'air le plus indifférent du monde.

Hippolyta, qui avait l'air d'entrer comme une accusée, sentit son cœur se serrer et s'assit en silence. On eût dit qu'elle respirait en ce moment l'atmosphère étouffante des dissentiments domestiques commencés par le mariage désapprouvé de sa mère et que, devant elle, se levait le fantôme de la désunion suprême, qu'elle avait toujours pressentie depuis le jour où elle avait refusé d'effacer toute trace du passé en prenant elle-même le nom de Morinville.

— Allons, finissons-en, dit brusquement M. de Morinville en essayant de redresser sur son fauteuil son corps paralysé et en parlant beaucoup plus nettement que de coutume. On ne peut ainsi laisser languir un galant homme. Que faut-il répondre à Eugène, non à André? N'a-t-on pas dit que... que sa renonciation volontaire devait être acceptée?

— On l'a dit, mille diables! s'écria M. Eugène en fourrageant dans sa toison grise et on le répète.

— Il est certain que la position de M. de Kermarc'hat n'est rien

moins que sûre maintenant, ajouta madame de Morinville avec une lenteur agaçante. M. André est dépensier et ne fera qu'accroître, selon toute probabilité, l'énorme brèche faite à sa fortune.

Et après avoir ouvert démesûrément la bouche pour laisser passer ce mot : énorme, elle la ferma si bien, que sa lèvre supérieure disparut entièrement.

— M. de Kermarc'hat reconnaissant le premier que ces derniers événements sont de nature à changer les arrangements pris, dit à son tour madame Richon, rien n'est plus simple que d'accepter sa renonciation.

— Et toi, Hortense, quel est ton avis ?

— Rien n'est plus simple, murmura comme un écho la vieille demoiselle avec un ton qui prouvait qu'elle parlait tout à fait contre sa pensée et en couvrant de son mouchoir sa figure inquiète et contristé.

— Et toi, Raoul, continua le vieillard, dont la voix s'affaiblissait.

— Je vous ai dit mon opinion là-dessus, mon père, répondit le jeune homme les yeux baissés ; ce mariage ne pouvait avoir mon assentiment, mais je sais que ma nièce n'a jamais pris mon opinion en grand souci.

En disant cela il relevait les yeux sur Hippolyta. La jeune fille, la tête droite, l'œil ouvert, soutint intrépidement ce regard, et sa seule physionomie était en ce moment comme un défi jeté à l'omnipotence de son oncle.

— Aujourd'hui, continua Raoul d'un ton encore plus cassant et avec un léger froncement de sourcils qui témoignait que la fière attitude de la jeune fille l'avait blessé, je le regarde comme tout à fait impossible. André de Kermarc'hat est un rêveur, un écervelé, qui n'a jamais su diriger ses affaires. Il est loyal, il ne me coûte pas de le reconnaître, il est séduisant, je l'accorde ; mais un homme qui n'a plus qu'une fortune entamée dont il ne saura pas faire fructifier les débris, et qui, devenue pauvre, ne serait bon tout au plus qu'à faire un chanteur d'opéra, n'est pas un parti pour une femme de notre famille.

Tous les Morinville présents, excepté Hippolyta, inclinèrent la tête en signe d'adhésion. L'oracle avait parlé de façon à flatter l'orgueil général.

— Je serai, je m'en apperçois, la seule à défendre M. de Kermarc'hat, dit enfin Hippolyta avec une certaine amertume. De quoi est-il coupable cependant ? qu'a-t-il fait de déshonorant pour voir accepter avec cet empressement une renonciation qui lui a été dictée par une délicatesse qui l'honore, à mes yeux du moins ?

— Et aux miens, dit avec une certaine énergie M. de Morinville, qui s'était penché vers sa petite-fille pour l'écouter.

— Merci, grand-père, vous me comprenez, je le vois bien. Moi, je ne suis pas aveuglée par l'orgueil, et je reconnais que, même pauvre, un Kermarc'hat nous fait honneur en s'aillant à notre maison.

Toutes les figures, moins celles du vieillard et de Mlle Hortense, devinrent rogues.

— Honneur ! répéta Raoul dont l'œil froncé lança un éclair ; entendez-vous cette petite folle, ma mère ?

— J'ai vu le temps où tout Nantes hantait les salons des Morinville, s'écria madame de Morinville, qui avait blêmi de colère, et tous les Kermarc'hat du monde y auraient bien passé inaperçus.

— Des tisserands ! dit dédaigneusement M. Eugène.

— O mon oncle, au moins ne-

leur reprochez pas la noblesse de leur travail, s'écria Hippolyta hors d'elle-même.

— La hauteur passée à l'état de proverbe des Kermarc'hat a, je m'en aperçois, enflammé notre propre sang, dit Raoul avec une froide ironie; mais, je le répète, comme je ne me trouve en aucune façon honoré de l'alliance de M. de Kermarc'hat, je m'oppose formellement à ce mariage.

Hippolyta se leva, et, d'une voix émue, tremblante elle osa demander:

— De quel droit?

A cette demande hardie, qu'il regardait comme un double outrage, la figure impassible de l'orgueilleux eut une terrible contraction.

Mais la jeune fille ne lui laissa pas le temps de répondre. Elle marcha vers son grand-père, et, s'agenouillant sur le coussin jeté sous ses pieds:

— Mon père, dit-elle en appuyant ses mains jointes sur les genoux débiles du vieillard et en renversant sa belle tête en arrière pour le mieux regarder, j'ai toujours été une fille obéissante, j'ai enduré bien des choses pou rma mère que je n'ai jamais connue et pour moi-même. La première fois que vous m'avez promise à un homme qui avait toutes mes sympathies, on a brisé ce projet d'avenir en affirmant qu'un mariage entre cousin germains était une faute. Je me suis soumise; mais aujourd'hui on veut vous faire commettre une injustice, une lâcheté, et je me révolte. M. de Kermarc'hat n'est que malheureux. Il m'a librement choisie, vous m'avez commandé de l'accepter et j'ai librement obéi. Quelle que soit votre décision, je vous obéirai, mais je n'obéirai qu'à vous seul. C'est de votre bouche que je veux entendre l'arrêt de M. de Kermarc'hat. Mon père, que voulez vous que je fasse?

Le vieillard l'avait écoutée avec une singulière attention, son œil éteint s'était animé sous ses épais sourcils blancs, et, quand elle finit, il posa ses deux mains sur ses épaules par un geste plein de tendresse protectrice en disant:

— Ce que tu voudras, mon enfant.

Et il ajouta plus bas:

— J'ai convoqué les membres de la famille parce que le cas m'avait été présenté comme grave, et que je n'avais pas trop bien saisi le sens de ce qui se passait. Mais il serait injuste de rompre avec André, et je vais le lui faire écrire. Où est mon secrétaire?

Il avait levé les yeux sur Raoul. Raoul s'inclina et dit froidement:

— Permettez, mon père; je résigne mes fonctions pour aujourd'hui.

Le vieillard tourna son regard vers Hippolyta en agitant sa main droite inerte.

Hippolyta se leva, alla ouvrir son petit secrétaire, prit ce qu'il fallait pour écrire, et, s'asseyant tout près de M. Morinville, elle saisit une plume d'une main tremblante.

— Dictez, mon père, fit-elle.

Il dicta lentement, en faisant de longues pauses, le billet suivant:

" Mon cher André,

" Les malheurs que vous éprouvez nous contristent, mais ne changent en rien nos sentiments pour vous. Je n'accepte donc pas la renonciation que vous dicte votre délicatesse, et je vous attends ces jours-ci.

" Votre ami affectionné,

" R. de Morinville."

Hippolyta relut à voix haute ces

quelques lignes, qu'un silence de désapprobation accueillit, puis elle retourna vers le secrétaire, plia la lettre et écrivit l'adresse.

Quand elle releva son front incliné, elle se trouva seule avec son grand-père qui, après le violent effort qu'il venait de faire, était retombé dans un anéantissement profond.

Elle s'approcha de lui, s'assit et demeura silencieuse, tournant machinalement entre ses doigts ce papier ou elle avait elle même consigné sa destinée.

Sa conscience lui rendait un bon témoignage; elle s'applaudissait d'avoir osé se montrer énergique, d'avoir résisté en face et victorieusement a ce tyran domestique qui se faisait plutôt craindre qu'aimer. Mais les victoires de ce genre blessent plus certains cœurs qu'elles ne les satisfont, et le ressentiment mortel que la jeune fille devinait chez Raoul l'attristait profondément. Elle frissonnait en se rappelant l'expression de son regard: les autres me pardonneront, pensait-elle; lui ne me pardonnera jamais. Et elle se sappelait les rares moments où il avait été pour elle bon jusqu'à la tendresse, elle pensait a ses brillantes qualités et elle souffrait de cette trop évidente désaffection.

N'osant laisser son père seul, elle pouvait se plonger à l'aise dans ses tristes réflexions. L'entrée de Mlle Hortense vint la délivrer de sa surveillance et lui rappeler la lettre qu'elle devait faire partir à la villa Bruyère.

— Seigneur, ma fille! s'exclama la vieille demoiselle, ils sont tous furieux après toi: Eugène jure comme un soudard. Joséphine ne parle plus.

— Et Raoul, ma tante?

— Raoul est dans la bibliothèque.

Cette réponse faisait peu connaître la situation d'esprit de Raoul, mais Hippolyta n'en demanda pas davantage,

Elle sortit sur la pointe des pieds et monta lentement le large escalier. Arrivée au fond d'un corridor sombre, elle s'arrêta tout émue devant une porte sur laquelle le mot: Bibliothèque, était écrit en caractères gothiques.

Il lui en coûtait beaucoup de paraître en suppliante devant l'ogueilleux Raoul. Mais l'amitié de la parente et l'humilité de la chrétienne l'emportèrent. Elle frappa un coup timide et entra, la figure empreinte d'un désir de conciliation.

Au millieu du vaste appartement, il y avait une table carrée, massive, sur laquelle étaient jeté pêle-mêle les ouvrages qui faisait la lecture favorite de Raoul. C'étaient des brochures et des livres traitant généralement des établissements de credit et des questions relatives à l'industrie et aux finances.

En voyant entrer sa nièce, Raoul, qui lisait, ne manifesta aucune surprise. Hippolyta venait souvent chercher pour sa tante Hortense, sur les rayons poudreux, les romans de chevalerie égarés parmi les livres de voyages qui faisaient le fond de cette bibliothèque d'armateurs et de marins.

La jeune fille s'approcha tout pres de lui.

— Raoul, dit-elle de sa voix la plus caressante, je voudrais te parler.

Il posa le livre qu'il tenait et la regarda durement:

— Vous! dit il.

Ce mot: vous, substitué de sang-froid au tutoiement amical dont ils avaient tout jeunes contracté l'habitude, siffla entre ses dents, et, comme un trait aigu, vint frapper Hippolyta au cœur.

— Oui, moi, répéta-t-elle avec la même douceur d'accent, moi qui souffre de la mésintelligence qui s'est élevée entre nous, moi qui ne veux pas quitter cette maison, fâchée ave) toi. Si j'ai prononcé des paroles blessantes, je les retire, si j'ai parlé trop vivement, trop passionnément, je me repens.

Raoul fixa sur elle son regard scrutateur où brilla un moment comme une lueur de victoire.

— Est-ce à dire que vous consentez à rompre ce... ce mariage? demanda-t-il,

— Non.

Elle prononça ce mot humblement, mais fermement.

Il se leva par un mouvement si brusqne, qu'Hippolyta recula effrayée.

— Alors que signifie cette scène ridicule? dit-il violemment; que me voulez-vous et me prenez-vous pour un enfant? Je vous ai dit catégoriquement ma manière de voir, et je ne suis pas homme à en changer. Vous m'avez fait l'injure de me préférer cet inepte troubadour, vous vous êtes fait un jeu de sentiments dont je rougis presque aujourd'hui, vous avez audacieusement combattu l'influence dont je jouis dans ma famille, et vous venez maintenant jouer le rôle niais d'une pensionnaire en faute, c'est absurde! Aimer ou haïr, il n'y a pas de milieu pour moi.

Hippolyta le regarda fixement avec de grands yeux suppliants et humides.

—Si je t'ai préféré M. de Kermarc'hat, dit-elle, c'est que j'étais sûre de ne pas te rendre heureux. Nos caractères ne se choquaient-ils pas continuellement? Qu'eût-ce donc été, mon Dieu! Jé t'en prie, Raoul, pardonne-lui, pardonne moi, et mets un autre prix à ton pardon.

— Il n'y en a point d'autre, je vous l'ai dit: tout ou rien. Vous vous êtes violemment opposée à moi pour épouser un homme qui me déplaît et qui se retirait de lui-même; je n'ai pas, comme vous me l'avez dit, le droit de m'y opposer. Ne craignez pas, je remplirai ma mission jusqu'au bout, je vous conduirai à l'autel, comme c'est mon devoir; mais, du moment que vous aurez quitté ce nom de Morinville que vous avez dédaigné, vous me serez devenue étrangère.

Hippolyta ne répondit rien à cette phrase prononcée avec un accent bref et formulée comme un arrêt.

Elle prit d'une main tremblante sur la table la lettre destinée à André et sortit.

— Mon Dieu! murmura-t-elle en fermant la porte, mais assez haut pour que Raoul l'entendît, préservez moi d'un pareil orgueil.

## VI

### À LA VILLA BRUYÈRE,

Pendant que dans le vieux château ces discussions sourdes ou avouées agitaient les esprits et achevaient de séparer violemment des cœurs faits pour s'aimer, il y avait dans la fraîche villa, sa voisine, un chagrin solitaire et muet qui n'était pas indigne de compassion. Depuis le moment où le malheur auquel son esprit léger n'avait pu croire, lui avait été clairement prouvé, André n'avait pas bougé de la villa Bruyère. Le jour où Hippolyta prenait si vaillamment sa défense, il avait passé une partie de son temps à marcher sans but dans le vaste jardin anglais qui enserrait sa propriété dans un cercle de verdure, et puis il était rentré dans son salon et s'était jeté dans un fauteuil qui se trouvait juste au-dessous du portrait de famille représentant le plus illustre des Kermarc'hat.

Ces quelques jours d'angoisse l'avaient changé, maigri. Son visage avait des pâleurs soudaines, et puis le sang le marbrait d'inégales rougeurs. Les nerfs agacés, l'œil éteint, la démarche incertaine, il s'abandonnait entièrement à son chagrin. La renonciation que lui avait dictée sa délicatesse avait épuisé toutes ses énergies. Depuis la mort de son père il avait vu diminuer graduellement sous sa direction inhabile et par le fait d'une générosité sans bornes, que beaucoup qualifiaient de prodigalité, cette fortune qu'il avait crue inépuisable. il se voyait à la veille de quitter cette habitation où il était né, de voir passer en des mains indignes l'instrument qui avait servi à reconstruire l'indépendance de sa maison. Tout cela le navrait, mais tout cela n'était rien auprès de son mariage manqué.

Parfois, sans se l'avouer, il éprouvait des regrets d'avoir agi d'une manière si chevaleresque.

N'avait-il pas été l'ennemi de son propre bonheur en suivant une trop généreuse inspiration? Ne pouvait-il avertir purement et simplement M. de Morinville de la tournure qu'avaient prise ses affaires? Sa pauvre nature molle et nerveuse ne pouvait se décider à accepter les conséquences du sacrifice que lui avait dicté l'honneur.

Il se lamentait donc intérieurement sous l'œil sévère du compagnon du farouche Guy Eder de la Fontenelle, dont l'énergique face empruntait un relief puissant de la figure pâle et décomposée qui se renversait au-dessous de la main gantée d'acier sortant menaçante de la toile.

Au moment où quatre heures sonnaient à la pendule placée sur la cheminée, une femme entra. Elle portait un costume finistérien des plus pittoresques: jupon court garni de velours noirs, gilet largement échancré bordé de galon éclatant, tablier à haute piécette, longue guimpe tuyautée et fortement empesée. Sous ce riche habillement de drap, il y avait un corps vigoureux un peu chargé d'embonpoint, et sous l'ombre de la coiffe un visage d'une cinquantaine d'années, encore frais, sur lequel se rencontraient la simplicité de la paysanne et la dignité de la servante honorée pour sa fidélite et s'en faisant gloire.

Ses mains tenaient une assiette sur laquelle se trouvait un morceau de pain bis beurre.

Arrivée tout près d'André, elle lui tendit l'assiette.

Il la repoussa.

— Je n'ai pas faim, Marion, dit il.

— C'est du pain de seigle et c'est un croûton, dit tendrement la vieille femme en tournant le pain de façon à mettre la croûte dorée en évidence, il est tout frais et le beurre sort de la baratte.

André leva les épaules et détourna les yeux.

Marion se retira, mais, deux minutes plus tard, elle reparaissait. L'assiette avait été changée en un plateau sur lequel il y avait un petit verre plein de vin.

Mais André repoussa le vin comme il avait repoussé le pain.

La vieille servante parut inquiète; elle demeura un moment devant son maître, absorbée dans une contemplation mélancolique, et puis, comme saisie par une inspiration soudaine, elle déposa son plateau sur la table et se dirigea vers le coin du salon où se voyait le violoncelle d'André. Elle le plaça avec une précaution infinie entre ses bras, dans la position d'un enfant qu'on berce, et se rapprochant une troisième fois du jeune homme:

— Au moins tu voudras bien musiquer un peu, dit-elle d'un ton presque suppliant.

A la vue de l'instrument, André s'était machinalement redressé. Il le prit, passa son doigt sur les cordes qui frémirent mélodieusement, et puis, le plaçant près de lui, il se replongea dans son fauteuil.

La figure de Marion devint cette fois tout à fait mélodramatique.

Elle sortit en se couvrant la figure de ses deux mains ridées. Arrivée dans sa cuisine, son chagrin fit explosion et alla réveiller de sa torpeur un bonhomme qui, la pipe entre les dents, sommeillait au coin du feu.

— Hein ! dit-il en se redressant.

— Es-tu innocente de pleurer comme ça, ma pauvre Marion ! ajouta-t-il en rallumant sa pipe.

Mais Marion pleurait toujours.

— Tu larmoierais jusqu'à la Saint Sylvestre que cela ne remettrait pas les affaires de M. André, reprit le vieil homme ; c'est du bien perdu que des larmes jetées inutilement, comme disait notre défunte mère.

— S'il était bien portant, je me moquerais du reste, s'écria Marion en essuyant ses yeux.

— Comment ! est-ce qu'il est malade ?

— Te portes-tu bien, toi, Marc, quand tu ne bois ni ne manges.

Marc hocha la tête négativement.

— Eh bien, lui ne mange, ni ne boit, ni ne dort, le pauvre gars ! Je viens de lui porter son grand violon, il n'a même pas voulu le regarder.

Marc souleva son chapeau pour se gratter la tête.

— Diable ! dit-il si not' maître ne musique plus, c'est qu'il est bien mal.

— Oui, et je sais bien d'où cela vient, moi.

— D'où ?

Marion leva le bras et tourna vers le nord un index vengeur.

— De la maison qui devrait être la sienne, dit-elle d'un ton menaçant. Depuis le jour où il m'a dit d'un air si navré : " Désormais, c'est fini, ma pauvre Marion ; il n'y aura pas de maîtresse à la villa Bruyère," de ce jour-là il est devenu triste comme un enterrement.

— Aussi il ne venait plus me voir tailler mes arbres, dit Marc pensivement.

Il se leva, ralluma sa pipe une seconde fois et se dirigea vers la porte ; mais, arrivé sur le seuil, il s'arrêta brusquement :

— Qui diable s'avise d'arriver ici par-dessus les plates-bandes de mon jardin, s'écria-t-il.

La vieille Marion regarda au dehors.

Un chien noir bondissait parmi les légumes du jardin potager, et dans l'allée marchait prestement une paysanne dont on ne voyait guère que la coiffe blonde.

— C'est le chien de Mlle Hippolyta, répondit Marion d'un ton mécontent ; ces gens de Kermarc'hat se croient tout permis. Mais je m'en vais dire son fait à ceux-ci, et, puisque décidément notre monsieur n'entre pas dans la famille, ce qui aurait été un honneur pour elle, le chemin le plus long est aussi bon pour eux que pour les autres, maintenant.

Cela dit, elle s'assit de l'air d'un juge qui va prononcer un arrêt, et sa figure ne se dérida pas quand la figure riante de la brune Chinette s'encadra dans la croisée laissée ouverte.

— Le maître est-il chez lui, Marion ? demanda-t-elle gaiement.

Entrez et vous le saurez, répondit durement Marion ; les pies seules s'amusent à jaser en plein air, ma fille.

Chinette entra.

— Où faut-il aller le chercher, votre M. André? demanda-t-elle.

—Et qu'avez-vous à lui dire, à M. de Kermarc'hat?

— En v'la d'une réponse. Sur quelle herbe avez-vous marché aujourd'hui, Marion?

— Je marche sur l'herbe, je marche sur le sable, je marche sur ce qui me plaît.

— Je ne dis pas non, marchez sur votre tête si cela vous plaît aussi, et, puisque vous ne voulez pas me dire où est M. André, et que j'ai une lettre à lui remettre, laissez-moi le chercher.

Elle marcha lentement vers le salon; mais Marion se précipita vers elle, et, lui mettant la main sur l'épaule:

— Petite effrontée! s'écria-t-elle, donnez-moi cette lettre.

Elle prit la lettre que Chinette se hâta de lui donner et retourna dans le salon.

André était toujours dans la même position.

— Une lettre pour toi, dit Marion.

Il la prit et jeta les yeux sur l'adresse.

— Son écriture! s'écria-t-il.

Il brisa le cachet et lut avidement.

Son visage s'éclaircit. Quand il eut fini, la tristesse, l'accablement, la fatigue, tout avait disparu. Ses joues pâles s'étaient chaudement colorées, ses yeux brillaient. Il se leva, sa taille était droite et ferme.

— Bonne nouvelle! ma vieille Marion, dit-il; viens ici que je t'embrasse.

Et il déposa un double baiser sur les joues ridées de la vieille femme, dont la figure semblait avoir passé par la même série d'impressions que celle de son maître.

— Ecoute, reprit il, on donnera la goutte aux ouvriers ce soir, à tous, entends-tu?

Et comme Marion commençait une grimace assez désapprobatrice:

— Je sais bien qu'ils sont tous prêts à m'oublier pour le nouveau maître que le hasard leur donnera, reprit-il; mais je veux qu'ils boivent à ma santé ce soir, puisque je me marie le 20.

— Ah! c'est donc pour ça? murmura Marion.

— C'est pour ça. Maintenant, si tu me donnais à manger...

— Tu as faim? s'écria Marion au comble de la joie.

— Je crois bien. J'avais ici, vois-tu (et il porta la main à sa poitrine), un poids qui m'étouffait. Je ne l'ai plus, et l'appetit m'est revenu.

— C'est bon, je vais te préparer à souper.

— Qui a apporté ce billet?

— Franchine.

— Il faut lui donner quelque chose.

Il prit dans son gousset une pièce d'or et la tendit à Marion.

— Tu es fou, dit-elle; une si grosse somme!

— Donne-lui cela, je le veux. J'aurais payé de ma fortune le billet qu'elle m'a apporté.

Il prit son violoncelle.

— C'est cela, dit Marion, amuse-toi en attendant ton souper.

Elle retourna dans la cuisine.

— Tu es une brave fille, dit-elle à Chinette, et je ne sais pas pourquoi je t'ai reçue comme un chien dans un jeu de quilles. Voilà pour ta peine, en attendant.

Elle lui glissa la pièce d'or dans la main.

— Il y a là de quoi t'acheter un bon habit de drap, ma fille, ajouta t-elle.

— C'est trop, dit Chinette.

— Ah! dame! je le lui ai dit; mais tous les Kermarc'hat sont

comme ça, généreux comme des princes.

Un hurlement lamentable empêcha la réponse de Chinette.

— On bat Stim, s'écria-t-elle ; oh ! par exemple !

Elle se précipita dans la cour suivie par Marion.

Devant la barrière qui fermait le jardin potager, le vieux Marc, tenant d'une main Stim par son collier rouge, qui portait écrit sur une plaque de cuivre son nom et celui de sa maîtresse, lui cinglait les flancs de l'autre avec une gaule de saule fraîchement coupée. Il s'arrêta en sentant tomber sur son dos une grêle de coups de poings.

— Battre les chiens de Kermar-c'hat !

— Toucher au chien de Mlle Hippolyta, crièrent en même temps deux voix furieuses.

— Allons, doucement ! doucement ! répondit il en se redressant. Ce maudit chien s'amusait à mordiller tout dans mon jardin ; je le corrige, c'est tout simple.

— Le dommage n'aurait pas été grand, vieux brutal, reprit Marion, et si M. André savait cela...

— Tiens ! dit Marc en regardant sa sœur de travers, tout à l'heure, en le voyant gambader parmi mes choux, tu marronnais dur pourtant.

— C'est possible, mais tout à l'heure n'est pas à présent. Ouvre donc la barrière, ajouta-t-elle en voyant Chinette faire mine de se diriger vers le fond de la cour.

Marc obéit, et la jeune fille reprit sa route par les jardins, ce qui abrégeait d'un demi-kilomètre.

Marc la suivait des yeux.

— Le voilà encore qui recommence ses gambades s'écria-t-il.

— Laisse-le gambader, répondit Marion ; André est guéri.

— Guéri comme cela, tout de suite ?

— Oui. Ah ! la jeunesse, ça tombe et ça se relève du même coup.

— C'est qu'il n'était pas bien malade, dit Marc en hochant la tête.

— Il l'était ; mais, dame ! le baume est venu. Écoute plutôt !

Au-dessus des bruits vagues et légèrement discordants qui sortaient des bâtiments peu éloignés de la fabrique, vibrait une voix aussi suave, aussi pénétrante qu'une voix humaine et de beaucoup plus puissante. C'était le violoncelle du descendant du ligueur farouche. Debout, en face du sombre personnage dont le regard ne quittait pas le blond ménestrel, André de Kermarc'hat chantait son bonheur.

ZÉNAÏDE FLEURIOT.

(A continuer.)

# CHRONIQUE DU MOIS.

Paris, Septembre 1866.

Le mois qui vient de finir est le mois traditionnel des palmes inoffensives et de ces purs lauriers que le maréchal de Villars regrettait encore après Denain. Ceux de la guerre ont des taches sur le verdoyant feuillage, et la victoire elle-même ne peut les regarder sans tristesse. Mais nulle ombre ne ternit ceux que conquièrent le travail et l'étude, et c'est là ce qui donne aux fronts de l'enfance et de la jeunesse le rayonnement qui fait la joie des mères.

M. de Lamartine blâme quelque part l'emploi de ces couronnes, " dont l'imprudence des maîtres, dit-il, nourrit la vanité des élèves." Boutade de poète à laquelle il ne faut pas s'arrêter. Ces couronnes-là ne font pleurer personnes, et l'on

n'en pourrait pas dire autant de celles que l'ambition vient de cueillir en Bohême. Si les hommes n'en poursuivaient jamais d'autres que celles des concours académiques, industriels ou agricoles, la terre serait moins souvent en deuil et la civilisation compterait plus de fêtes.

Pour le moment, la paix étend partout ses ailes ; le livre classique et le fusil à aiguille sont mis au repos ; le silence se fait dans les classes et dans les camps ; écoliers et soldats s'en vont en vacances. Puissent les seconds y rester longtemps et les premiers en revenir avec une ardeur nouvelle !

En congédiant, il y a quelques jours, les vainqueurs du concours général, M. Drouyn de Lhuys leur disait : "Le siècle où vous êtes nés, jeunes gens, ne méritera pas dans l'histoire le reproche d'immobilité." Non, assurément ; les événements s'y accumulent et s'y précipitent plus qu'à aucune autre époque, et si l'on pouvait se désintéresser du drame, rien ne serait plus attachant que d'assister dans un fauteuil à ce défilé curieux de péripéties émouvantes et inattendues.

"Au moment même où s'engageait près de nous cette lutte sanglante, qui a pu nous faire croire au retour des plus tristes temps de l'histoire, un immense vaisseau, exemple lui-même des hardies tentatives du génie moderne, quittait le dernier port de notre continent et s'avançait au milieu des brumes et des tempêtes de l'Océan septentrional. Où allait il ? L'univers le sait maintenant : il allait renouveler encore une fois un effort qui avait toujours échoué et qui semblait défier les forces humaines. Pendant que le canon des batailles tonnait sur l'Europe, un câble se déroulait en silence dans ces profondeurs de la mer, autrefois incommensurables, aujourd'hui connues et mesurées, et tout à coup un cri de triomphe nous arrivait au travers de l'immensité : les deux mondes étaient réunis par le télégraphe électrique."

C'est en ces termes éloquents que M. Léonce de Lavergne annonçait à l'Institut, dans la séance publique annuelle des cinq académies, l'événement merveilleux qui sera certainement enregistré par l'histoire comme un des plus grands du siècle. C'est à l'indomptable persévérance du génie britannique qu'est dû ce résultat immense, et le premier ministre de la reine Victoria a pu le célébrer au récent banquet du lord-maire avec une juste fierté. C'est, comme on sait, la troisième tentative depuis quelques années. En d'autres pays, le découragement eût fait abandonner une entreprise aussi ruineuse. Les Anglais, au contraire, se sont remis à l'œuvre avec un acharnement admirable ; ils ont risqué millions sur millions, et sans le concours de l'État, par la seule force des volontés individuelles, ils sont parvenus à vaincre l'Océan et à souder deux mondes.

Les premiers essais de télégraphie sous-marine datent de l'époque même où le télégraphe électrique aérien fut pratiquement réalisé. C'était au Bengale, en 1839, et c'est un Anglais qui imagina la première communication à travers les eaux, en reliant les bords de l'Hongly. Peu après, les américains établirent des communications du même genre entre les quartiers de New-York situés sur les deux rives de l'Hudson.

Mais le premier fil télégraphique vraiment sous-marin est celui par lequel l'ingénieur Jacques Brett relia Douvres au cap Grinez, au mois d'août 1850, à travers une distance de 40 kilomètres. Depuis lors, de nombreuses lignes sous-marines ont été établies dans les diverses parties du monde. L'Angleterre est rattachée au continent par plusieurs points. Trois câbles unissent l'Europe et l'Afrique : l'un d'eux, partant de la Spezzia, aboutit à la Corse ; le second va de Corse en Sardaigne, et le troisième relie cette île à Rome, sur le territoire algérien. Plusieurs autres fils ont été posés : de Toulon à Ajaccio, de Malte à Alexandrie, de Port-Vendres à Mahon et de Mahon à Alger ; des Dardanelles à Chio, de Chio à Candie, et enfin une longue ligne de 880 kilomètres entre Singapour et Batavia.

Malheureusement le succès n'a pas toujours également accompagné ces tentatives, et les dernières lignes que nous venons de citer n'ont pu fonctionner que temporairement. Des ruptures ont eu lieu à diverses reprises, et dix ans après la pose heureure du télégraphe entre Douvres et Calais, un rapport fait au gouvernement britannique par un comité composé de physiciens et d'ingénieurs, constatait que sur 18,884 kilomètres de câbles sous-marins immergés, 4,800 fonctionnait seuls ; plus de 14,000 kilomètres se trouvaient hors de service. Ces échecs tiennent simplement au manque d'expérience ; nous ne connaissons pas encore évidemment toutes les conditions à remplir pour triompher des causes mécaniques ou chimiques de destruction ; mais l'insuccès lui-même éclaire, et nous parviendrons sans doute avant peu à établir, sous ce rapport comme sous tant d'autres, la supériorité de l'homme, créature élue de Dieu, sur le vaste ensemble de la matière.

A peine le *Great Eastern* a-t-il terminé son œuvre et permis à la pensée de franchir instantanément l'espace où roulent les flots de l'Atlantique, que déjà l'esprit entreprenant et hardi de nos voisins s'occupe sérieusement de relier la France et l'Angleterre par une voie ferrée sous-marine. Plusieurs projets, plus ou moins chimériques, ont été produits à cet égard ; celui dont un habile ingénieur anglais offre aujourd'hui les études et le plan à l'audace de ses compatriotes paraît mériter l'attention du monde savant. Il s'agit du percement d'un tunnel souterrain à trois arches, d'une longueur d'environ 22 milles, et nécessitant une dépense totale de 400 millions de franc. Si les succès devait répondre à l'effort, une pareille somme serait bien mieux employée à supprimer la Manche qu'à fabriquer des bâtiments cuirassés sur ses deux bords, et une semblable création garantirait la paix plus sûrement que des canons et des flottes.

. . . . . . . . . . . . . . .

Le catholicisme vient de faire, en deux pays où il était traité depuis longtemps avec hostilité, deux précieuses conquêtes. Nous voulons parler de la Russie et de l'Egypte.

En Russie, le czar par un ukase inattendu, vient d'abolir toutes les peines édictées contre ceux qui abandonnent la religion officielle. Ces peines, qui entraînaient la confiscation de la fortune et la perte de toute position sociale, constituaient le plus grand obstacle au progrès de la foi. Désormais, cette redoutable barrière est abaissée et la mesure généreuse et intelligente qui la supprime ne fera pas moins d'honneur à l'empereur Alexandre que ses décrets relatifs à l'abolition du servage. Les deux mesures se complètent : c'est l'émancipation religieuse après l'émancipation civile. La première avait rendu tous les sujets du czar égaux devant la loi ; la seconde les établit égaux devant l'Evangile.

Si cet ukase est loyalement exécuté, comme tout le fait croire, il peut renouveler en peu d'années la face de la Russie, Alexandre compte déjà huit millions de catholiques dans son empire. Avec la liberté de l'apostolat, ce nombre serait bientôt triplé, et les missionnaires catholiques pénétrant à la suite des armées russes au cœur de l'Asie centrale, y répandraient la lumière et la civilisation.

En Egypte, le vice-roi s'apprête

à abolir la polygamie, cette base corrompue de l'islamisme. C'est sous une influence politique que la mesure va être édictée, afin de mieux régler et assurer la succession en ligne directe et de mâle en mâle à la couronne ; mais les conséquences morales de l'acte seront immenses, et la réforme accomplie dans un intérêt dynastique peut amener une grande transformation religieuse.

Désormais, les vice-rois d'Egypte ne pourront plus épouser qu'une seule femme, et le divorce, aujourd'hui si facile en pays musulmans, sera entouré de telles réserves pour le prince qu'il deviendra d'une application très-rare. La cour égyptienne est vivement agitée par ces mesures ; mais tous les hauts fonctionnaires suivront l'exemple du souverain, le reste de la nation fera de même avec le temps, et la polygamie, cette plaie honteuse des civilisations orientales, cet élément radical de décadence, disparaîtra en ébranlant profondément le code religieux qui la supporte.

Tout se prépare, comme on voit, dans les mystérieux desseins de la Providence, pour les futurs triomphes de la foi. La croix brille à Pékin, elle se dresse en Cochinchine, les Grecs soulevés de Candie l'arborent sur leur drapeau, la Russie lui ouvre les passages de l'Asie, demain peut-être elle surmontera les édifices du Caire : c'est l'avenir lumineux du catholicisme qui commence à se dessiner à l'horizon du monde et dont nos yeux ne verront que l'aube radieuse !

---

Avant de terminer cette Chronique, signalons, parmi les publications les plus récentes, un livre que recommandent à la fois le nom de l'auteur et le sujet traité. C'est " l'Oraison dominicale," par M. Deguerry, curé de la Madeleine (1). On se souvient que M. Deguerry a prêché la dernière station du carême à la chapelle des Tuileries. Il avait pris pour thème l'explication du " Pater," la plus sublime de nos prières, et c'est la série des remarquables discours prononcés devant l'Empereur et l'Impératrice qui compose le volume.—Il n'est pas donné à tous de savoir parler aux grands de la terre, d'entretenir la puissance de ses devoirs particuliers et de sa responsabilité. M. Deguerry l'a fait avec cette élévation, cette vigueur et cet éclat qui ont toujours distingué sa parole, et on retrouve dans le livre toutes les qualités éminentes qui ont fait depuis longtemps la réputation de l'orateur.

***

1 *L'Oraison dominicale.*—Paris. librairie Adrien Le Clere. 1 beau vol. in-8.—Prix : 4 fr.

—*Le Contemporain.*

# AIRELLES

## DE MAD. SWETCHINE.

1

Que notre vie soit pure comme un champ de neige où nos pas s'impriment sans laisser de souillure.

2

Dans la saison qui dépouille la nature, il n'est pas de brise, de souffle si léger qui ne soient assez forts pour détacher la feuille de l'arbre qui la portait. Dans l'automne du cœur, il ne se fait pas un mouvement qu'il n'emporte un bonheur ou une espérance.

3

Montrer imprudemment ce qu'il y a de plus vulnérable dans notre sensibilité, c'est inviter à y frapper. Achille, le demi-dieu, n'avait mis personne dans sa confidence.

4

Quand de nouveaux chagrins nous ont fait faire quelques pas dans la bonne voie, il n'est pas permis de se plaindre. C'est avoir placé à fonds perdus, mais la rente reste.

5

Il y a des gens qui ne parlent jamais d'eux-mêmes; mais c'est pour y penser toujours.

6

A combien de signes futiles, de superstitieuses inductions, n'attachons-nous pas notre destinée, lorsqu'un puissant besoin de bonheur nous presse! Toute la nature alors semble conspirer pour nous ou contre nous, et il n'est pas un seul de ses secrets qui ne nous présente quelque mystérieux rapport avec le nôtre. Pauvres humains! si dépendants, si abaissés et pourtant si grands! Dans ces vertes prairies où le troupeau paisible broute avec toute la dignité et l'incurie d'une tranquille possession, qui n'a vu l'être intelligent, l'être supérieur, à toute la magnificence de la création, subordonner toutes ses espérances d'avenir à la destinée de quelques feuilles laissées immobiles ou emportées par les vents, chercher d'un œil inquiet la direction d'un nuage, et demander compte à la marguerite des sentiments de ce qu'il aime?

7

Des deux fils du second Paul-Emile, le premier mourut trois jours avant le triomphe de son père et l'autre trois jours après. C'est toute la destinée de l'homme, qui meurt avant d'être heureux ou qui n'a que quelques jours pour l'être.

8

Les êtres qui paraissent froids et qui ne sont que timides, adorent dès qu'ils osent aimer.

9

Il semble que nous ne soyons appelés à connaître l'infini que par nos douleurs. Sommes-nous heureux? Les bornes de la vie nous pressent de toutes parts.

# L'ÉCHO

# DE LA FRANCE.

## HISTOIRE DE DEUX ÂMES.

Il y a trente-quatre ans, un jeune Français, catholique, rencontrait à Rome une jeune fille de famille suédoise et protestante. Dès le premier jour, le jeune catholique concevait la pensée d'obtenir de Dieu la conversion de la jeune fille. Il demandait encore autre chose à Dieu. Il obtint tout ce qu'il avait demandé. Un peu plus de deux ans après leur première entrevue, ils s'épousaient. Un peu plus de deux ans après leur mariage, ils communiaient ensemble. Quelques jours après que leur union avait reçu cette perfection que peut seule donner la communauté de la foi religieuse, la nouvelle convertie était veuve.

Voilà en quelques mots toute l'histoire de M. Albert de la Ferronnays et de Mlle Alexandrine d'Alopeus. Même réduite à cette sèche analyse, elle n'est point vulgaire. Cependant on ne la connaît vraiment pas quand on en connaît seulement les faits extérieurs. Rencontrer un homme sur la voie publique et savoir comme il se nomme, remarquer l'air de son visage, sa distinction, sa noblesse, sa gravité pleine de douceur, ce n'est pas le connaître, mais c'est assez quelques fois pour éprouver le regret de ne le connaître pas. M. et Mme Albert de la Ferronnays ont laissé ce regret à tous ceux que leur mort n'a point plongés dans une douleur pleine d'espérance.

Mais il a paru à leur sœur qu'un tel regret ne suffisait pas pour leur chère mémoire. Je dis leur sœur sans distinguer plus qu'elle-même entre Albert et Alexandrine : sœur " si intime, dit-elle d'Alexandrine, " sœur si intime et si chère, que " le sang n'aurait pu nous unir davantage ". Et elle ajoute un peu plus loin : " Je ne sais si le cœur " même de notre mère la distinguait parmi ses filles." La sœur d'Alexandrine et d'Albert veut aujourd'hui, pour leur mémoire, quelque chose de plus que l'estime et que le respect même. Elle raconte les quatre années qui commencent au jour où ils se sont vus pour la première fois (17 janvier 1832) et qui finissent à la mort d'Albert

(29 juin 1836) (*), ou plutôt puisant à pleines mains dans le journal d'Albert, et surtout dans celui d'Alexandrine et dans leur correspondance ; elle les fait revivre pour les faire aimer de ceux qui les ont " vus passer sans les connaître, " mais non sans les remarquer peut-" être."

Ce récit ainsi composé, elle l'adresse aux amis, à eux seuls; elle le fait imprimer, mais en limitant l'édition à cent exemplaires seulement, qui n'existent point pour le public, puisqu'ils ne se vendent chez aucun libraire. Et cependant l'auteur, partagé entre deux sentiments contraires, quoique nés tous deux de sa tendresse fraternelle, regarde d'abord un peu au-delà du cercle borné où elle avait voulu se renfermer, puis plus loin encore, là où elle peut trouver des admirateurs sans nombre pour le frère et la sœur qu'elle a tant aimés: " Qui m'eût dit que, survivant à " ceux qui, dans ce récit, sont le plus " souvent nommés, j'aurais pour " occupation de les faire connaître " non seulement aux *amis* avec " lesquels ils ont vécu mais encore " aux *inconnus* ; et qu'un jour mê-" me je songerais peut-être à ap-" prendre leurs pensées avec leur " nom à ce monde effrayant qui " s'appelle le PUBLIC ! "

On sait déjà les faits principaux, la rencontre à Rome, le prosélytisme et l'amour s'éveillant à la même heure dans le cœur d'Albert, cette recherche, qui fut en même temps un travail de conversion, leur mariage, le fantôme de la mort se dressant devant eux au lendemain même de ce beau jour, la conversion d'Alexandrine, la mort d'Albert.

(*) RÉCIT D'UNE SŒUR, *Souvenirs de famille* recueillis par Mme Augustus Craven (née Pauline de la Feronnays). Tome 1, 1 vol. in-8o.

Il n'est pas bien difficile de prévoir ici la question du lecteur, encore moins difficile d'y répondre : cet amour de M. Albert de la Feronnays pour Mlle d'Alopeus fut-il partagé ?— Il le fut, et presque dès le premier jour. Et ce fut des deux côtés, non un goût plus ou moins vif, mais une affection profonde, où les considérations mondaines n'avaient aucune part. Tout semblait devoir les tenir à jamais éloignés l'un de l'autre, et la médiocrité de leur fortune, qui devait faire désirer à chacun d'eux, suivant la sagesse du monde, une riche alliance, et l'antipathie de l'empereur Nicolas pour les Français au lendemain de la révolution de 1830 (Mlle d'Allopeus était demoiselle d'honneur de l'impératrice), et surtout la différence de religion. Et cependant ils s'aimèrent, et n'admettant pas un seul instant la pensée que tous ces obstacles dussent les empêcher d'unir leurs destinées, comme déjà leurs cœurs étaient unis, ils ne virent d'empêchements possible à leur vœu que l'opposition de leurs familles. Si leur amour n'avait pas encore un autre caractère, les lecteurs de l'*Union* seraient justement étonnés de me voir les entretenir de ces deux cœurs si bien épris, ou plutôt je ne leur aurais point ménagé ce sujet d'étonnement.

Mais ce n'est pas tant la profondeur de cet amour que son élévation, qui m'a charmé. Ces deux âmes qui ont supporté avec tant de force toutes les épreuves que Dieu leur a imposées, se sont aimées de toute cette force même : un tel amour est déjà rare et touchant. Mais elles se sont aimées en Dieu, et cela toujours, bien avant que la maladie d'Albert les mît en face d'une séparation prochaine, bien avant leur mariage, bien avant les promesses échan-

gées : ils avaient commencé de s'aimer en Dieu, et sur la terre ils n'ont jamais cessé de vivre dans le ciel pour s'aimer comme s'aiment les Anges.

Pauline ne croyant pas que la piété chrétienne pût s'allier avec la tendresse profonde d'un homme pour une femme, dit à Polyeucte :

Quittez cette chimère, et m'aimez.

Mais Polyeucte lui répond :

Je vous aime
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

Assurément, Albert de la Ferronnays, prêt à comparaître devant Dieu, ne songeait guère à Polyeucte. Et cependant, c'est le même sentiment qu'il exprime, non plus de la voix, mais du regard, et celle qui l'a si bien compris le raconte elle-même dans une lettre à l'abbé Gerbet :

" A cette dernière messe que vous avez dite, quand je le regardais, ne me faisait-il pas toujours signe de regarder l'autel, et m'aurait-il aimée comme il l'a fait s'il n'avait pas encore beaucoup plus aimé Dieu que moi? Mais, certes, après Dieu, c'est moi que cette âme chérie a le plus aimée, j'ose le dire ; et cela a été le plus grand bonheur de la terre. Maintenant, contribuez aussi à obtenir que je sois unie à son bonheur au ciel. " (P. 448.)

Il fut aimé d'un amour pareil. Quelques mois avant sa mort, quelques semaines avant la conversion d'Alexandrine, celle-ci écrivait à M. de Montalembert, le confident de son mari, devenu le sien (ces deux âmes avaient mis l'amitié en commun avec tout le reste) : " J'ai " hâte d'être des vôtres. Vous " me croyez capable de faiblesse, " de froideur, d'indifférence, et moi " je crois pourtant que j'ai senti " que *je serais probablement plus* " *heureuse veuve et catholique, que* " *toujours femme d'Albert et tou-* " *jours protestante, ou entre les* " *deux* (*)..."

Une des sœurs que le mariage lui avait données, et qui est morte comme Albert et comme Alexandrine, écrivait à la sœur qui leur survit et qui nous fait part aujourd'hui des reliques qu'elle a conservées de ces nobles âmes : " Que dis-tu de ces mots ! Pauline ; ils " me semblent tout ce qu'on peut " dire de plus." Elle avait raison : l'histoire même des martyrs ne nous a pas conservé de plus sublime parole. Pas plus qu'Albert, Alexandrine, au milieu de ces grandes pensées dont elle s'entretenait elle-même à la veille de son abjuration et devant le lit où Albert attendait la mort ne pouvait songer à Polyeucte : et cependant elle vient de redire, mais avec un accent encore bien plus héroïque, la parole de Polyeucte. C'est qu'en effet ces époux chrétiens que leur sœur révèle aujourd'hui au monde, étaient deux âmes héroïques.

Mais trop souvent la grandeur nous offusque, et nous voulons ramener à notre mesure tout ce qui nous dépasse. On dira peut-être que pour avoir ainsi accepté d'avance son veuvage à la condition d'être veuve catholique, il fallait que l'amour d'Alexandrine n'eût point cette profondeur dont j'ai parlé. Ah ! si je pouvais mettre ici sous les yeux de ceux qui me liront, et le journal de la jeune fille, et les lettres de la femme, et cette *Histoire d'Alexandrine* écrite par la veuve !...

Un soir, au temps de la recherche, Albert lui demanda une bague qu'elle avait au doigt, et où ces mots étaient gravés : *C'est pour la vie.* Alexandrine ne voulut point la lui donner. " Elle me l'a refusée, dit Albert dans son journal, " car notre amour ne doit pas avoir " de fin, il vient du ciel et doit y " retourner." Quelques années après, veuve et catholique, Alexandrine lisait le journal d'Albert, et

(*) C'est elle-même qui souligne.

elle écrivait à côté de ces lignes écrites par Albert : " Oh ! je me " souviens bien de cette soirée ; en " regardant mes bagues, il eut en-" vie de celle-là, qui avait apparte-" nu à mon pére, et je la lui refu-" sai en souriant et en lui disant : " C'est trop court la vie ! "

L'aimable refus, plus précieux cent fois que cette bague même, chère relique qu'elle avait dû baiser tant de fois pour tromper sa douleur filiale !

Voilà comme elle aimait. " Il me semble, écrivait-elle, que nos " âmes ont de quoi s'aimer et se " comprendre pour la vie et pour " l'éternité ! Sans donte, mon Dieu, " ce ne serait pas trop d'avoir souf-" fert toute la vie pour avoir toute " l'éternité avec ceux qu'on chérit." Et plus tard, la veuve, trouvant dans le journal d'Albert le mot de *déchirement*, à propos d'une courte absence, écrivait encore, toujours heureuse de mêler ses sentiments et ses pensées aux sentiments et aux pensées d'Albert : " Le cœur est insatiable de bonheur ! Il le lui " faut éternel et parfait !" Dans les jours de leur union d'ici bas, qui compta si peu de jours, ils s'étaient arrêtés charmés à ces lignes de je ne sais quel livre qu'ils lisaient ensemble : *N'est-ce pas souffrir que d'aimer pour une vie seulement ? N'as-tu pas senti le goût des éternelles amours ?*

C'est à cette hauteur où ils s'étaient élevés ensemble qu'ils ont trouvé le courage héroïque. C'est à dire le courage surhumain qui faisait dire tout-à-l'heure à Alexandrine : " Je serais plus heureuse veuve et catholique que toujours femme d'Albert et toujours protestante ! " Je rapportais en commençant qu'ils s'étaient rencontrés à Rome : cela s'entend des yeux du corps, qui ont vu pour la première fois à Rome et que la mort allait détruire si tôt et qui allaient eux-mêmes si tôt s'éteindre. Mais ces deux âmes qui se rencontraient dans toutes les nobles affections et dont l'accord, sauf en ce seul point de la religion, était parfait, se sont, l'une catholique, l'autre protestante, rencontrées pour la première fois en Dieu. L'amour, en s'éveillant dans le cœur d'Albert, monte aussitôt jusqu'à Dieu sur les ailes de la prière ; il offre sa vie à Dieu pour en obtenir la conversion d'Alexandrine. Son sacrifice fut accepté, sa prière exaucée, et la mort ne lui assura pas seulement le bonheur éternel promis à tous les chrétiens, mais elle fut pour lui comme un gage de son union avec Alexandrine scellée par Dieu pour l'éternité.

Alexandrine, encore dans les ténèbres de l'erreur, était déjà cependant en union avec Albert qui demandait à Dieu de la convertir : " Je ne veux rien d'heureux qui ne " vienne du ciel, et, si je me trom-" pe en croyant ce désir sincère, " rends le tel, ô mon Dieu ! tu peux " tout." Elle écrivait encore : *Mon Dieu, enseigne-moi la véritable religion, je t'en supplie au nom de Jésus-Christ.* Et retrouvant après sa conversion et aprés la mort d'Albert cette prière, dans son livre fermé à clef, elle écrit en marge : " Jamais une pareille prière n'a été prononcée en vain."

On est sans doute curieux de savoir quelle fut entre ces deux âmes la première parole d'amour. Un jour, Albert descendant avec Alexandrine les marches de Saint-Pierre, lui dit : *Oh ! je suis bien heureux, j'ai communié ce matin et je vous aime !* Et Alexandrine écrit plus tard : " Ce mot me parut bien " fort, quoi qu'il fut dit de ma-" nière à ce qu'il n'eût l'air de s'ap-" pliquer qu'à l'amitié dont il par-" lait toujours."

L'amitié! assurément ce n'était pas assez dire. Aussi Albert avait-il un jour prié la jeune fille de l'appeler *son frère*. Et, comme son cœur était du parti d'Albert, elle avait cédé. Plus tard, demeurée seule sur la terre, elle put lire dans le journal de ce *frère* qui avait reçu d'elle successivement tous les noms les plus tendres et les plus sacrés: "Le nom de sœur a quel-"que chose de si doux, de si pur, "qu'il rassure même celui qui s'en "sert pour cacher un sentiment "plus tendre que l'amitié."

Bientôt cependant Albert s'enhardit et osa donner à cette amitié son vrai nom. Il le regretta. Et Alexandrine fut elle-même la confidente de ses regrets. Il lui raconta l'histoire du passé de son cœur, que Dieu seul connaissait: "C'était à Rome. Oh! si vous "aviez pu lire dans mon cœur, vous "auriez été touchée de voir com-"bien vous me faisiez aimer Dieu, "à quel enthousiasme mon âme "était ouverte! Je vous aimais "bien fort, et vous ne le saviez "point. Je trouvais une sorte de "charme à ce mystère. Ici, moins "bon, moins heureux, j'ai tout "perdu en vous ouvrant mon "cœur." (P. 51.)

Cette timidité qui l'avait retenu jusque là et dont il s'était enfin affranchi, cette timidité n'est pas le moindre charme d'une affection profonde. "J'étais si heureux, "dit-il, de mon admiration silen-"cieuse!" C'est que le langage humain est impuissant à exprimer tout ce que le cœur éprouve. C'est que le silence est la plus naturelle expression du respect, et que le respect est si bien nécessaire à un véritable amour que l'amour lui-même disparaîtrait avec le respect.

Un jour cependant, comme Albert s'entretenait avec Alexandrine, et qu'ils étaient à peu près seuls, "il lui effleura très légèrement le front de ses lèvres." Ne doutez pas qu'il n'en fut pas moins surpris qu'elle-même, ni moins effrayé. Pour elle, sans rien dire et sans lui laisser non plus le temps de rien dire, elle prit gravement son châle et redescendit chez sa mère. "Seule chez moi, dit-elle, "je ne pus que penser, mais je ne "savais que penser. Décidément "j'étais fâchée, et il me semblait "que notre délicieuse existence "venait de changer d'aspect, et à "son désavantage. Je n'étais plus "sûre, dans ce moment-là, de l'ai-"mer autant..." Le respect d'Albert n'avait pas moins charmé Alexandrine que sa tendresse. Et maintenant était-elle bien assurée de son respect? Etait-elle même bien assurée de son amour?

Le respect diminué donne le droit de douter de l'amour. Cependant Albert parut bientôt, "l'air très triste. Quand il le put, "il me dit que je l'avais bien af-"fligé par mon regard. Il parut "repentant, et il ne chercha pas à "s'excuser; mais son éloquence "fut si grande, il parla si bien, que "tout nuage s'enfuit de mon âme." Elle avait retrouvé le respect d'Albert et sa tendresse, ou plutôt elle ne les avait jamais perdus; et, encore une fois, Albert avait été surpris lui-même par ce qu'il avait fait.

Albert arrivé à la fin de l'un des volumes de son journal, ce confident encore plus intime que son meilleur ami, écrit à la dernière page une prière à la Sainte-Vierge (le *Memorare*), comme pour mettre et son amour et sa bien-aimée sous cette protection, et, avant cette prière à la Sainte-Vierge, une prière à Dieu qu'il termine ainsi: "Que je la respecte plus que tout "au monde, et que je me rende "digne de l'aimer sans jamais as-

" pirer à un plus grand bonheur !" Et, dans ce cahier même, bien avant la dernière page, avant qu'il osât parler, il écrivait : "Toi ! " qu'en mon cœur seul je nomme, " je te vois partout, et, en toi, je " vois Dieu !"

Cependant, il n'était pas muet avec son ami ; il écrivait à M. de Montalembert : "Je n'ai que ce " que j'ai demandé au Ciel: la " grâce d'aimer autant qu'il est " possible d'aimer, quand même, " en retour, je ne devrais rencon- " trer que la plus grande indiffe- " rence."

Ce sentiment là est vrai ; une telle affection trouve sa première joie, sa plus douce joie peut-être, à se repaître d'elle-même. Mais il est aussi vrai (tant l'homme est plein de contradictions !) que le cœur demande amour pour amour. Et Albert, faisant allusion à une recherche dont Alexandrine avait été l'objet l'année précédente à Berlin, lui écrivait avec une tendresse bien pressante et bien humble tout à la fois: "Oh ! n'ayez pas de meilleur ami que moi. C'est vrai, il avait de l'esprit et je n'en ai pas. Il avait tout pour plaire, moi je n'ai rien. Mais il vous a dit : Je vous aime. Dites-moi qui paraissait le plus vrai,—lui ou moi." Savez-vous une prière plus touchante, une expression plus naïve d'un véritable amour ? Mais voici qui, sans être moins sincère, me plairait bien moins, je l'avoue, si c'était autre chose qu'un cri. Albert écrivit dans son journal : " Parfois j'aimerais mieux la voir morte que de la savoir heureuse sans moi..."

La passion est égoïste et cruelle, et cette pensée pouvait bien, soufflée par elle, traverser l'âme d'Albert, mais non s'y arrêter. Cette âme généreuse la rejetait.

Comme l'avenir était incertain et que la différence de religion pouvait empêcher Mme d'Alopeus, surtout devenue princesse Lapoukhyn, de consentir au mariage de sa fille avec un catholique, il écrivait dans une lettre à M. de Montalembert : " Oh ! mes amis (*), " que je voudrais vous voir heu- " reux ! Que je sois le seul sacri- " fié ! J'ai tant de souvenirs !" Les souvenirs, voilà le refuge assuré d'un cœur tout rempli d'une chère image : si l'heure présente ne lui apporte qu'ennui et douleur, il se réfugie dans le passé, le temps et l'espace n'ont plus de distance pour lui, et ne le séparent plus du bonheur qu'il a vu luire un instant et disparaître ; la mort elle-même ne pourrait pas accomplir une entière séparation, l'âme demeurée ici-bas évoquerait toujours le regard et le sourire qui l'ont charmée, le son de la voix qui lui a rendu sensibles la présence et l'amour d'une autre âme, et celle-ci partie la première, ne serait pas non plus séparée de tout ce que les indifférents croient enseveli dans l'abîme du passé, elle se souviendrait toujours (est-ce assez dire, qu'elle se souviendrait !) au ciel où les nobles amours et les amitiés saintes, trouvant leur aliment dans l'amour même du Dieu éternel, brûlent éternellement.

Le second volume du *Récit d'une Sœur*, n'est encore, à cette heure, qu'une promesse, et je n'en connais pas même une ligne. Mais j'ose affirmer qu'il sera, de la première à la dernière page, la justification de la parole d'Alexandrine : "Je serais plus heureuse veuve et catholique." Ce sera aussi bien que le volume que j'ai sous les yeux, et plus encore que lui, l'histoire du bonheur d'Alexandrine : la foi catholique sera la moitié de ce bon-

(*) Il s'adresse ici à M. Rio en même temps qu'à M. de Montalembert.

heur, les souvenirs en seront l'autre moitié.

Pour elle, toute résignée qu'on l'a déjà vue à la mort d'Albert, elle n'a jamais dit : Parfois j'aimerais mieux le voir mort que de le savoir heureux sans moi. Au contraire, en ces jours d'incertitude de l'avenir dont je parlais tout-à-l'heure, elle écrivait à Albert :

"Au nom de Dieu, et si vous m'aimez, soyez heureux, soyez heureux à tout prix, à mes dépens, de quelque manière que ce soit, pourvu que cela n'offense pas Dieu. C'est pourquoi il ne faut affliger votre père en rien ; faites tout ce qu'il veut et quand il le voudra. Aimez-en une autre, *je vous jure* que j'aimerais mieux vous savoir heureux en en aimant une autre que triste en continuant à m'aimer. Votre bonheur, quel qu'il soit, fera le mien." (P. 77.)

Et un peu plus tard elle écrivait dans son journal :

"Je sens avec bonheur cependant que mon amour n'a subi aucune altération, et je puis dire, ô mon Dieu ! que je suis prête à tout supporter, pourvu qu'Albert soit heureux ; seulement, je ne veux pas qu'il le soit aux dépens de ceux que je chéris. Si donc, ô mon Dieu ! tu as décidé que nous ne pouvions pas être heureux ensemble, donne—à lui, l'oubli, une heureuse inconstance, et un bonheur sans regrets et sans remords avec une autre, mais qu'elle soit digne de lui, ô mon Dieu ! — et à moi, laisse-moi un peu de courage pour ne pas ennuyer les autres de ma mélancolie, et une entière résignation à ta volonté, mon Dieu ! pour qu'en mourant je puisse espérer retrouver un jour, au ciel ceux que je chéris ici-bas." (P. 136-137).

Ainsi, bien avant la maladie d'Albert, elle confiait déjà ses plus chères espérances à la mort. Le caractère bienfaisant de la mort est trop méconnu même des chrétiens. La mort réunit bien plus qu'elle ne sépare ; elle réunit ceux qui étaient restés ici-bas à ceux qui étaient partis en avant, elle réunit ceux qui étaient séparés par toutes les circonstances, quelques fois par tous les devoirs de la vie, elle renoue les amitiés rompues qui ont été empêchées de se renouer sur la terre. Alexandrine ne prévoyait pas encore la maladie si prochaine et la mort si prématurée d'Albert, mais elle craignait de rencontrer quelque obstacle invincible à leur mariage. (Tant notre sagesse nous trompe alors même que nous défiant des illusions, nous nous préparons à voir avorter nos projets !) Mais la pensée de la mort ôtait toute leur amertume à ces sombres pressentiments : chaque jour de la vie pouvait lui apporter une douleur nouvelle, elle voulait se résigner entièrement à la volonté de Dieu, renoncer, s'il le fallait, à jamais revoir Albert ici bas, pour mériter de retrouver un jour au ciel tous ceux qu'elle aimait.

Il ne faut pas trop croire les amants dans leurs espérances ni dans leurs craintes. Leurs espérances et leurs craintes sont sincères ; mais ils espèrent aisément tout ce qu'ils désirent, et ils craignent souvent sans raison tout ce qui affligerait leur amour. L'opposition des deux familles au mariage d'Albert et d'Alexandrine ne fut jamais très vive. Elle fut même plutôt une éventualité dont les deux jeunes gens se préoccupaient, qu'une réalité sérieuse. Alexandrine avait connu madame et mesdemoiselles de La Ferronnays bien avant de connaître Albert, et une intimité très tendre s'était établie entre les jeunes filles pendant l'ambassade de M. de La Ferronnays à Saint-Pétersbourg. Dès que madame d'Alopeus vit Albert, elle remarqua qu'"il avait tout un ciel dans ses yeux." Cette première impression ne présageait rien de fâcheux. M. de La Ferronnays, avant de couronner leur amour, voulait le mettre à l'épreuve par quelque retard. Il s'inquiétait bien aussi un peu de la médiocrité de fortune qui les attendait. Mais il n'accorda jamais assez à cette prudence un peu vulgaire, encore que légitime, pour prononcer ce mot d'impossible qui condamne au désespoir ceux qui aiment Ce mot-là, c'est Albert qui le dit lui même dans une lettre

à M. de Montalembert : " Quand je songe qu'elle ne pourra jamais être à moi, puisque je n'ai pas de fortune ! Tu dois comprendre tout ce que je souffre, toutes mes pensées, tous mes désirs ! J'ai tellement pris l'habitude de la voir, d'être avec elle, qu'il me semble qu'elle est à moi, qu'on ne peut plus me l'enlever." (P. 61.)

Elle ne lui fut enlevée que pour un temps, pour cette épreuve que voulait son père. Mme d'Alopeus quitta Naples où les deux familles vivaient, comme on l'a vu, dans la même maison et dans la plus étroite intimité. En Allemagne au milieu des siens, les objections qui ont pu s'élever depuis le commencement dans son esprit contre le mariage d'Albert et d'Alexandrine, prennent tout à coup bien plus de force. A côté d'elle, Mlle Catiche de B., une amie toute dévouée sans doute, mais dont l'esprit rase presque toujours la terre, reproche à celui qu'Alexandrine dans le secret de son cœur a déjà nommé son fiancé, de n'avoir point de carrière. Il faut voir avec quelle émotion, avec quelle éloquence, la jeune fille, se parlant à elle-même dans son journal, fait justice de cette fausse sagesse :

" J'ai quelquefois une certaine curiosité de savoir s'il y aura des carrières au ciel, si les généraux, les ministres, y seront plus considérés que ceux qui n'ont pas fait parler d'eux ! Qu'est-ce que la gloire pour une dignité de la terre ? Que ne cherche-t-on plutôt à acquérir une dignité dans le ciel ? Ne pense-t-on jamais que celles-là seules sont incorruptibles ? Carrière ! ce mot m'est devenu insupportable ! Contribuer à la défense de son pays quand il en a besoin, voilà qui est bien ; mais copier des dépêches, qu'est-ce ? Si l'on pouvait d'un coup faire quelque chose d'utile ! Mais pour atteindre ce but éloigné, languir pendant nombre d'années dans des occupations à peu près mécaniques, qui ne servent qu'à perdre le temps que l'on pourrait donner à Dieu, quest-ce ? "

Mais la douleur même de l'amour blessé n'étouffe pas la voix de la sagesse dans cette admirable enfant. Car elle ajoute aussitôt :

" Que l'on dise à une jeune personne : Ne vous mariez pas avant d'avoir l'assurance (autant qu'on peut l'avoir de quelque chose sur la terre) que la misère vous épargnera, cela est raisonnable et prend sa source dans une bonté prévoyante ; mais qu'un peu plus ou un peu moins d'argent excite la considération ou le dédain, voilà ce qui crie vengeance au ciel ! "

Ainsi cet amour chrétien se réclame toujours du ciel, contre l'opposition de la fausse sagesse de la terre, comme sur la terre étrangère, nous nous réclamons de la patrie. " Je voudrais bien savoir s'il y aura des carrières au ciel ! " Elle avait raison : les maximes d'ici-bas ne pouvaient pas convenir à cette affection qui les tenait tous deux incessamment en la présence de Dieu.

" Je ne crois pas, écrivait Al-
" bert à Alexandrine, je ne crois
" pas qu'on puisse aimer avec in-
" nocence, avec profondeur, je ne
" crois pas qu'on puisse vous aimer
" enfin, sans être pénétré de reli-
" gion et d'immortalité."

Et Alexandrine, à son tour, écrivait, non point à Albert, mais dans son journal :

" Nous passions la plus grande
" partie de nos soirées sur la ter-
" rasse d'en haut. Cela était en-
" chanteur. Ces deux Golfes, ce
" rivage, ce Vésuve, d'où ruisse-
" laient des rivières de feu, un ciel
" toujours étoilé, un air toujours
" embaumé. S'aimer, en osant
" parler de Dieu !..."

Et plus loin elle dit encore :

" Il n'y avait pas de sujet dont
" nous aimions plus à parler,"

C'est par là qu'Albert, plus habile sans le savoir que les plus habiles, avait conquis ce cœur. Un jour que la bonne grâce d'Alexandrine l'avait énivré, il ne la remercie pas, mais il lui dit : *Oh ! remercions un moment Dieu tous les deux du bonheur que vous m'avez donné aujourd'hui.* Un habile qui l'aurait entendu aurait souri de pitié. Cependant Alexandrine dit :

" Je fus surprise. Une personne " qui, jusque-là, n'avait entendu " que des compliments de salon " devait l'être." *Surprise*, est-ce assez dire ?

Mais elle demeurait protestante, et cependant Albert l'épousa. Je ne veux ici ni le blâmer, ni le défendre non plus. La suite d'ailleurs l'a bien justifié. Mais, en attendant ce grand jour de l'abjuration, toutes les paroles d'Alexandrine entretenaient l'espérance dans son cœur. Elle trouvait une grande douceur à prier *près de son Albert.*

"J'étais contente, dit-elle, d'a- " voir l'air catholique." Et elle lui laissait assez voir un sentiment qui devait réjouir son amour et sa foi. Cependant elle demeurait protestante, et la joie d'Albert n'était point parfaite : " Pourquoi, " disait-il, pourquoi ont-ils mor- " cellé et déchiré l'Eglise? L'uni- " té est si belle! Pourquoi avoir " divisé le cri d'amour de la terre " vers le ciel qui ne devrait être *qu'un?*"

Les lignes qu'Alexandrine écrivait presque en même temps dans son journal auraient été, même pour un cœur moins ouvert aux illusions qu'un cœur amoureux, l'assurance et le gage d'une conversion prochaine :

" Mon Dieu ! demain j'épouse Albert et je me sens indigne de lui à tous égards. Je m'en afflige et je te demande au nom de ton fils N.-S J.-C., de rompre ces liens par ma mort, si jamais ils pèsent à Albert de quelque manière que ce soit. Je te recommande tout autant le bonheur de ma pauvre mère. Mon Dieu ! mon Dieu ! Le bonheur de ma mère, d'Albert, de mes frères pour toujours au ciel, et encore, s'il est possible, sur la terre. Et pour moi, mon Dieu, éclaire-moi. Prends Albert et moi dans ton amour, accorde-moi la bénédiction de mon père qui est allé au ciel et qui m'a tant chérie en ce monde. Ah ! mon Dieu ! sois avec nous ! Mon Dieu ! fais qu'un jour pour tous il n'y ait qu'innocence et bonheur ! " (P. 200.

Dieu n'avait pas cessé d'être avec eux depuis le premier jour. Il fut plus que jamais avec eux quand ils eurent échangé le nom de fiancés pour celui d'époux. Ces fian cés chrétiens, le livre vous les fera connaître ; j'ai, dans cet article, essayé de vous les faire entrevoir. Mais ferais-je moins pour les époux chrétiens que pour les fiancés ? Et, après les avoir entendus ici au temps où ils se préparaient à s'unir ensemble, ne me reprocheriez-vous pas de ne vous les avoir pas fait encore entendre dans cette union toute pleine, comme Alexandrine l'avait demandé à Dieu, toute pleine d'innocence et de bonheur ?

ALEX. DE SAINT ALBIN.

(A Continuer.)

---

# LES ÉTUDES DE L'AGE MUR.

Mgr l'évêque d'Orléans vient d'achever son livre *De la haute éducation intellectuelle.* C'est une heureuse nouvelle que nous avons eu hâte de donner à nos lecteurs, et c'était, nous pouvons le dire, une nouvelle inespérée. Pendant les mois qui viennent de s'écouler, quand l'illustre prélat était sur la brèche défendant les droits de l'Eglise contre l'athéisme d'un côté, contre l'ambition politique de l'autre, pouvions-nous nous flatter de la pensée qu'à la même heure il terminait paisiblement, doctement, laborieusement son ouvrage sur l'éducation ?

Nous avons hâte de parler de

cette œuvre à nos lecteurs et nous le ferons ici trop brièvement, eu égard à l'importance du livre, assez au long cependant pour inspirer (ce qui n'est pas difficile) au public catholique le désir de lire ce livre.

Les deux volumes qui paraissent aujourd'hui sont complétement distincts l'un de l'autre. Le premier achève ce qui avait été dit dans un volume précédent au sujet de la dernière éducation des enfants ; le second traite, je puis le dire, de l'éducation des pères. Bien plus nouveau par conséquent, plus important encore que ne l'est le premier, nous aurons à le recommander d'une manière toute spéciale à l'attention du public. L'un est encore le livre des professeurs, l'autre est le livre des hommes.

Parlons d'abord du premier. A peu près dans tous les siècles et dans tous les pays, depuis le berceau jusqn'à dix-huit ou vingt ans, l'homme est forcément en éducation. Il faut qu'il prépare sa vie ; il faut qu'il s'instruise et surtout il faut qu'il attende sa maturité. Ce n'est pas là une loi des hommes, c'est une loi de Dieu. Son instruction serait-elle plus rapidement complétée, la préparation intellectuelle de sa vie serait-elle achevée de meilleure heure ; peu importe, sa raison n'est pas mûre ; il n'est pas homme, sa vie ne peut commencer encore.

Voilà, à mes yeux, la grande et, je dirai presque, l'unique justification des études classiques. Quand on se plaint du peu qui reste à l'enfant devenu homme de tout ce qu'il a appris dans ses classes, quand on demande combien parmi nous qui avons traversé le collége, il y en a qui, à trente ans, savent encore un peu de grec ou même un peu de latin, la réponse est facile.

Oui, sans doute, il y en a peu ; il y en a cependant plus qu'on ne croit et nous ne laissons pas que de trouver en nous bien des notions, bien des souvenirs, bien des détails pratiques de la science et de la vie qui nous sont restés du collége, quoique notre ingratitude nous en fasse oublier la source. Mais enfin, le fait n'est que trop certain, la dose de latin et de grec répandus dans le monde n'est pas considérable aujourd'hui, en France du moins.

Et pourtant, cela ne fait pas qu'on soit fondé à soutenir que les années de collége sont perdues pour nous ; que sauf une certaine habitude de vivre avec des égaux, utile sous certain rapports, funeste sous d'autres, il ne nous reste rien, rien de ce long exil qui a tant coûté à la délicatesse de notre enfance, à la tendresse de nos parents, quelquefois à la franchise et à la naïveté de nos cœurs. Oui, s'il ne s'agissait dans l'éducation de notre intelligence que de donner à l'esprit des notions qui doivent lui rester, que de lui faire un riche et durable trésor de science, on aurait raison. Il est vrai, ce trésor est bien pauvre, les notions que nous acquérons sont bien fugitives ; notre éducation, si elle n'a pas d'autre but, atteint bien imparfaitement son but. Mais si au contraire on se dit que forcément, parmi les notions quelles qu'elles soient que l'on donne à l'enfance, le plus grand nombre doit périr ; que l'important n'est pas tant de l'instruire, mais de la rendre capable de s'instruire, mais d'exercer ses facultés, mais de ne pas laisser dormir dans une oisiveté funeste cette mémoire, cette intelligence, cette imagination même qui ont eu tant à faire pendant les cinq ou six premières années de la vie ; qu'il vaudrait mieux encore les exercer sur des choses inutiles (pourvu qu'elles ne fussent point mauvaises) que de ne pas les exercer du tout ; qu'il y a là par conséquent une gymnastique de l'esprit qui le prépare bien plus en-

core qu'elle ne l'enrichit; qu'il n'avance peut-être pas beaucoup, mais qu'il apprend à marcher; si l'on ajoute que cette gymnastique devant être pratiquée en commun, il faut chercher le genre d'exercice qui convient le plus à la généralité des esprits; que l'étude d'une langue ou de plusieurs langues, par le travail facilement accompli qu'elle impose à de jeunes mémoires, par cette séduction des analogies qui sourit à de jeunes intelligences, par cette logique instinctive qu'elle développe dans des esprits peu faits encore aux habitudes du raisonnement, est, pour le plus grand nombre, une gymnastique plus appropriée qu'aucune autre; que parmi les langues étrangères et sans en exclure aucune (car toutes sont susceptibles d'un enseignement grammatical, et philosophique et littéraire), le grec et le latin s'offrent à nous, le grec à cause de ce caractère éminent de langue littéraire et philosophique que nul idiome ne possède au même degré, le latin à cause de ses nombreuses affinités avec notre langue, avec notre vie, avec notre droit, avec notre civilisation toute entière et surtout avec notre religion: si l'on se dit tout cela, on trouvera, il me semble, que les études classiques sont par cela seul suffisamment justifiées.

Seulement, dira-t-on, pourquoi ne pas faire un double bien, s'il est possible de le faire? Pourquoi ne pas multiplier, s'il est possible de les multiplier, les notions scientifiques et littéraires que l'esprit gardera? Je le veux bien! on ne fait surtout qu'apprendre à travailler; mais enfin si l'apprenti, tout en se formant au travail, peut arriver déjà à gagner quelques sous, pourquoi ne les gagnerait-il pas? Avant la fin de l'éducation, un moment ne peut-il venir où l'étude des langues se fera toujours pour s'exercer sans doute, mais aussi pour les savoir? où la philosophie des idiomes pourra être entrevue? où le latin, le grec, toute autre langue, pourra être étudiée pour elle-même, étudiée philosophiquement et littérairement? où l'on s'assurera pour son âge mur quelques-unes de ces richesses intellectuelles et littéraires qui bien souvent ne font guère que couler entre nos doigts? où l'on deviendra homme intelligent et capable, mais en même temps, ce qui ne nuit en rien, un peu plus helléniste, un peu plus latiniste, un peu plus littérateur qu'on ne l'était jusque-là?

Cela n'est certes pas impossible, et c'est ce qui arrive en bien des pays étrangers. En Angleterre et en Allemagne, on peut avoir trente ans, quarante ans, être officier, fonctionnaire public, commerçant, bourgeois, membre du parlement, sans avoir oublié son latin, voire même son grec. Ce fait est assez connu; et il me revient en mémoire un trait du poëte anglais Coleridge, génie bizarre, mais non sans valeur, qui, s'étant enthousiasmé des batailles de l'*Iliade*, dans son ardeur belliqueuse, s'était fait soldat du 6e des dragons de Sa Majesté britannique. Or, comme, en cette qualité, il était de garde à la porte d'un théâtre, il vit passer deux officiers de son régiment qui, en sortant du spectacle, se disputaient sur un vers grec que l'un croyait être d'Eschyle, l'autre d'Euripide.—“ Non, dit le factionnaire aux deux officiers étonnés, s'il plaît à Votre Honneur, ce vers est de Sophocle, à la première antistrophe du second chœur d'*Œdipe roi*.” Les soldats qui citent Eschyle ou Sophocle sont rares en tous pays; mais en France, une pareille science est rare même chez les officiers.

D'où vient cette différence entre les pays étrangers et le nôtre? N'est-ce pas (je soumets cette pensée au savant prélat qui me fournit l'occasion de la produire) parce que,

dans les pays étrangers, le haut enseignement, la haute éducation intellectuelle, l'enseignement philosophique et littéraire des langues savantes, est constitué et qu'il ne l'est pas chez nous ? Il y a là des universités et nous n'avons que des colléges. Je sais très-bien ce qu'on peut dire des universités allemandes et de leurs vices, et de tant d'idées fausses qui courent en ce pays sous le manteau de la science. Et encore, l'Allemagne elle-même est-elle gâté par l'université ou par l'école ? Est-ce le professeur de Tubingue ou d'Heidelberg qui fait seul le mal ? Ou n'est-ce pas aussi le maître d'école, avec cette orgueilleuse prééminence que lui a conféré la rage d'instruction primaire "gratuite, commune et obligatoire," telle que nous voulons l'importer chez nous ? Au contraire, n'est-ce pas l'université anglaise, n'est-ce pas Oxford ou même Cambridge, qui a soutenu la dignité, la gravité, le sérieux de l'éducation anglaise et de l'esprit anglais ?

Quoi qu'il en soit, il nous manque quelque chose. Nous ne sommes pas moins intelligents que d'autres, mais nous sommes moins complétement élevés. Cette *haute éducation intellectuelle*, dont M. l'évêque d'Orléans prend en main la défense, a grand besoin d'être défendue, j'oserais presque dire d'être constituée. Nous ne mettons pas assez à part, ou du moins nous ne rendons pas assez sérieuses ces dernières années d'études dans lesquelles, après avoir semé, on pourrait du moins recueillir quelques fruits. Quand nous commencerions la vie avec un bagage littéraire, philosophique, historique, un peu plus considérable ; où serait le mal ?

Seulement, où placer ces études, complément de toutes les autres ? Les années de collége, dit-on, ont été bien longues. Nest-il pas temps, lorsqu'on arrive à la jeuneese, de quitter ce séjour ? Les carrières, la terrible nécessité des carrières est là qui nous presse ; il y a des écoles préparatoires à aborder, des examens à subir. La célèbre bifurcation, abrogée en droit, subsiste en fait, comme elle existait avant d'avoir été décrétée, partiellement du moins et par la force des choses. Pour ceux même qui ne *bifurquent* pas, le baccalauréat institué dans l'intérêt de l'éducation littéraire, contribue parfois à l'étrangler. Les examens subis, ce passe-port reçu, ce cap franchi, qu'a-t-on à faire que de carguer ses voiles et se laisser aller au courant de la vie ? Entre l'enfance et l'étude purement grammaticale d'un côté, de l'autre côté la jeunesse et les études positives, impérieusement commandées, la haute instruction, l'enseignement du vrai savoir, en fait de littérature, de philosophie, d'histoire, de sciences même, risque bien de périr.

Aussi cet enseignement mérite-t-il que la main épiscopale qui lui est tendue aujourd'hui lui vienne efficacement en aide. Elle l'a déjà fait dans le premier volume ; elle le fait encore dans celui-ci. Elle relève (et cela est éminemment nécessaire), elle releve dans l'esprit du lecteur ces différentes branches d'enseignement que nous sommes trop portés à ne pas aimer pour elles-mêmes, mais à n'aimer ou plutôt à n'accepter qu'à titre de nécessité, de conditions d'examen, disons le mot, de *pensum :* l'histoire, la philosophie, les sciences. Et si l'on s'étonne de trouver ici sur ces différents chapitres des généralités qui semblent au premier moment suspendre le cours de la pensée, on reconnaît bien vite qu'elles sont nécessaires.—A d'autres époques, on eût pu se passer, dans un traité sur l'éducation, de discuter sur le mérite de la science

historique ; on ne se fût occupé que de rechercher la meilleure manière de la transmettre : mais aujourd'hui, c'est la science en elle-même qu'il faut réhabiliter, parce que la science est attaquée par le positivisme de notre temps, autant qu'elle est faussée par le fatalisme et la philosophie rêveuse de notre temps.—Rollin, au dernier siècle, pouvait se dispenser de traiter longuement, dans son livre sur les études, de la valeur de la philosophie: il faut le faire aujourd'hui, et, avant de dire quelle est la bonne philosophie, montrer qu'il y a une philosophie.—Autrefois on n'eût pas parlé bien longtemps de ce qui fait le véritable mérite des sciences ; chacun le savait. Aujourd'hui on ne le sait plus, et les sciences arriveront, si on ne s'y oppose pas, à ne plus être considérées que comme instrument, comme un moteur pour l'industrie, comme un recueil de procédés propres à faire fortune. Et le jour où cette notion sera adoptée, où personne ne cultivera plus les sciences pour elles-mêmes, où l'on ne s'attachera plus qu'aux veines qui sembleront pouvoir mener à une mine d'or ; ce jour-là c'en sera fait de la science, et par suite c'en sera fait même de l'industrie ou du moins de ses futurs progrès. Car c'est la science théorique, la science abstraite, la science désintéressée qui découvre et qui invente. Lorsque la Chine était savante, elle inventait ; depuis qu'elle n'est qu'industrielle, elle n'invente plus.

Aussi, frappé de cette lacune que nous remarquions dans les études françaises, Mgr l'évêque d'Orléans a-t-il cherché à y suppléer autant que le permet chez nous la constitution de l'enseignement public. Dans les pays d'université, l'enseignement du collége cesse de bonne heure. C'est l'université qui le complète, et, sans trop prendre sur les carrières publiques, elle a quelques années pour donner ce haut enseignement philosophique, scientifique et littéraire dont nous parlons. Chez nous, il ne peut en être de même : entre l'enseignement du collége à grand'peine poussé jusqu'au baccalauréat, et les exigences hâtives des carrières, nos lois ne laissent pas un quart d'heure pour respirer. Plus rien n'était donc possible, que de prolonger, pour ceux qu'aucune carrière n'appelle, la vie de collége après le baccalauréat, de profiter des loisirs (hélas ! trop complets) que leurs familles leur donnent pour agrandir un peu cette sphère intellectuelle que l'éducation première a laissée bien étroite encore, pour leur faire goûter les fruits de ces études qui, jusque-là, ne représentaient pour plusieurs d'entre eux, qu'un fastidieux labeur. Ce remède, il est vrai, n'est que pour un petit nombre ; mais comment faire mieux ? Toujours est-il que, sous l'influence de Mgr d'Orleans, il a été pratiqué pour la première fois. C'est un bel exemple à imiter, et, plus il faut de zèle, d'intelligence, de dévouement, j'ajoute d'autorité pour l imiter, plus, ce me semble, on doit être jaloux de marcher dans cette voie.

Mais maintenant, quand les études de l'enfance et de la jeunesse sont terminées, quand l'homme est arrivé à l'âge mûr, n'a-t-il plus rien à faire d'utile et de nécessaire en fait d'études ? S'il se ressent des lacunes qui se rencontrent dans notre enseignement, ne peut-il rien tenter pour les réparer ? Si, au contraire, son éducation lui semble avoir été complète, n'a-t-il rien à faire pour en rafraîchir les souvenirs et en garder la possession ? Si enfin, il a des loisirs que sa profession lui laisse, ou que l'absence de profession lui donne trop abondamment, n'est-il pas de son devoir d'occuper ses loisirs ?

C'est ainsi que nous arriverons au

sujet traité par Mgr l'évêque d'Orléans dans son dernier volume, à ce que nous avons appelé l'éducation des hommes mûrs et des pères de famille.

C'est à eux, en effet, que le vénérable auteur s'adresse ; c'est à eux qu'il veut imposer l'étude, non moins qu'à leurs enfants ; c'est à eux qu'il propose, je dirais presque un plan d'études, du moins un travail obligé, on pourrait dire dans tous les sens du mot, *des devoirs*.

L'entreprise est hardie, il faut en convenir. La plupart des pères de famille et des hommes de trente ans trouvent que la famille, les enfants, les affaires, les fonctions publiques, la profession, la propriété, mettent assez de sérieux dans leur vie et qu'il n'est pas nécessaire d'y ajouter le sérieux de l'étude. Ils ont fini leurs classes, disent-ils ; et on ne remarque pas, en général, qu'ils aient conservé de cette période de leur vie un souvenir assez doux pour être tentés de la recommencer, avec la jeunesse de moins.

D'autant plus que ce n'est pas seulement un plan d'études qu'on leur propose ici, mais un plan de vie. Avec son intrépide franchise, Mgr l'évêque d'Orléans réclame pour sauvegarder l'étude, toutes les précautions, toutes les sentinelles dont elle a besoin. Il ne dédaigne rien, comme trop minutieux ; il ne recule devant rien, comme trop effrayant. Le coucher tôt, le lever tôt, la reclusion pendant les heures consacrées ; l'éloignement de ces chers fléaux, une femme, des enfants, des amis ; l'éloignement de ces autres fléaux, moins agréables, mais bien plus tenaces, ouvriers, paysans, fermiers, gens d'affaires, solliciteurs (qui, en ce monde n'est sollicité ?) quémandeurs, visiteurs. Le cabinet d'étude doit être fermé comme le coffre-fort, et le maître prisonnier comme son argent.

J'ajoute encore une réflexion qui n'a peut-être pas assez frappé le vénérable écrivain et qui l'aurait mené, je crois, non pas à restreindre sa pensée, mais tout au contraire à l'étendre davantage. Il s'adresse ici, à peu près exclusivement à la classe d'hommes peut-être de toutes la plus rebelles (sauf de nombreuses exceptions) au joug de l'étude. Il s'adresse (toutes ses paroles le font supposer) à la classe riche, très-riche, et légalement inoccupée. Or, il faut bien le dire, rien n'est plus difficile que l'occupation volontaire aux gens légalement inoccupés. Quant aux hommes qui ont de droit quelque chose à faire, vous les trouverez très-souvent ajoutant ne serait-ce qu'à titre de délassement, a leur occupation forcée une occupation qui à bien d'autres semblerait trop sérieuse.—La plupart des hommes qui ont figuré en ce siècle dans les assemblées ou à la tête des gouvernements, ont été plus ou moins occupés des lettres. Le comte Nesselrode, gouvernant le plus vaste empire du monde, était merveilleusement au courant de toute la littérature européenne.—S'il n'en est pas tout à fait dans l'armée comme dans la politique, c'est que la vie des officiers dans les premiers grades ressemble malheureusement beaucoup trop à celle des désœuvrés du monde. Il n'y pas là d'occupation forcée pour donner le goût de l'occupation volontaire. Et cependant, quand la maturité militaire a apporté avec soi l'occupation abondante et sérieuse, qu'il a fallu pendant de longues heures, travailler, administrer, penser, on a pris goût au travail de l'intelligence. Les généraux se sont trouvés au besoin orateurs et écrivains, quoique les sous-lieutenants n'eussent guère pensé à l'être. Les antiquités de l'Algérie ont été relevées, pour une bonne part, sous le feu des Arabes, par des archéologues

en épaulettes, et l'archéologie gréco-romaine est aujourd'hui en bonne partie entre des mains militaires.—Je ne parle pas de la magistrature et du barreau, qui de tout temps, et aujourd'hui comme autrefois, ont su trouver entre les audiences des loisirs pour des travaux ou littéraires ou philosophiques, ou même juridiques, ce qui est un mérite plus grand parce que c'est moins une diversion.—Il est plus superflu encore de parler du clergé, qui a tant de labeurs, et qui cependant donne aux lettres d'aussi grands écrivains, aux antiquités chrétiennes et nationales d'aussi ardents explorateurs, aux sciences des disciples aussi habiles qu'au temps où l'habit ecclésiastique passait pour donner des loisirs, et, pour quelques-uns, semblait n'être qu'un *bénéfice* et non une charge.—Voilà ce que font, en fait d'études volontaires, les hommes forcément occupés. Au contraire, l'homme du monde qui n'est qu'homme du monde est à la fois plus désaccoutumé et plus effrayé de l'étude. Pour lui elle est un travail, tandis que, pour l'homme occupé, elle est un repos.

Et cependant faut-il laisser la plaie du désœuvrement s'attacher, comme elle le fait aujourd'hui, à l'opulence? Les uns, qui ont reçu une fortune depuis longtemps transmise par leurs pères, prétendent avoir trouvé dans l'héritage paternel le droit au repos; et la politique, leur venant en aide, leur fournit des raisons que Mgr d'Orléans ne juge pas et que je ne veux pas juger non plus, pour garder soigneusement cette partie de l'héritage. Même ailleurs, où les fortunes sont nouvelles, laborieusement acquises par les pères, les fils, assez souvent, trouvent fort légitime cette répartition des fonctions qui assigne le travail à la première génération et la dépense à la seconde. Mgr d'Orléans entreprend donc une tâche difficile, mais d'autant plus élevée, chrétienne, patriotique, en voulant à tous leur prêcher le travail.

Pour notre part, en effet, nous ne pouvons penser autrement que lui. Notre paresse le voudrait, mais notre raison ne nous le permet pas.

J'ai souvent été frappé, en lisant les premières pages de la Bible, de tout ce qu'elles contiennent de conséquences, non-seulement théologiques, philosophiques, mais morales, politiques, économiques même. "Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front." Cette loi du travail, cette loi inévitable, a été prononcée contre nous tous. Elle parle surtout du travail manuel, parce qu'en effet c'est le premier nécessaire, c'est celui du plus grand nombre, c'est le travail normal de l'espèce humaine. Dieu accorde sans doute à quelques-uns, par la distribution qu'il fait des biens de la terre, des dispenses du travail manuel. Mais on peut dire: "Malheur à ceux à qui il les accorde!" Car il ne les donne pas sans compensation; il ne les donne pas sans condition; et surtout il ne les donne pas dans l'intérêt de ceux qui les reçoivent, mais bien plutôt dans l'intérêt de ceux qui ne les reçoivent pas.

En effet, les vues de la Providence ne sont pas ici difficiles à soupçonner. Pour le travail manuel lui-même et afin de faciliter son succès, il faut qu'il y ait des hommes dispensés du travail manuel: il faut qu'il y ait des hommes pour rendre la santé au travailleur épuisé; des hommes pour rétablir entre ceux qui doivent travailler, la paix sans laquelle le travail n'est pas possible; des hommes pour encourager et discipliner le travailleur abattu par la fatigue ou égaré par de mauvaises passions: voilà le médecin, le juge, le prêtre. Et de plus, pour les besoins plus élevés de l'humanité, pour les besoins de son intelligence,

de son imagination, de son âme, il faut le prêtre surtout, mais à des degrés inférieurs, il faut le poëte et l'artiste : et ainsi des autres. Voilà pourquoi et pourquoi seulement il y a des riches.

On n'est donc pas riche dans son propre intérêt. On n'est pas riche non plus sans compensation : car certes bien des douleurs, bien des soucis, bien des inquiétudes plus facilement éveillées, des impressions plus promptes et plus poignantes, bien des misères physiques et morales, en un mot, montent l'escalier du riche, qui ne mettent pas le pied sur le seuil du pauvre. On n'est pas riche non plus sans condition, et l'on n'est dispensé du service manuel à rendre à la société humaine qu'à la condition de lui rendre un autre service. En un mot, pour nous tous tant que nous sommes, il y a un service public à remplir, un service ou moral ou matériel à rendre à nos frères. Pauvres, en soulageant notre pauvreté, nous soulageons la pauvreté du genre humain ; riches, nous devons payer à Dieu notre opulence.

Je sais bien que les économistes ou plutôt quelques économistes disent : " Ne vous inquiétez pas. Le riche rend un service au moins matériel à la société par cela seul qu'il est riche. Ou il thésaurise ou il dépense. S'il thésaurise, il diminue l'abondance du numéraire et, par conséquent, fait baisser le prix des denrées : le pauvre y gagne. S'il dépense, il augmente le prix du travail et le pauvre y gagne encore." On ne présente pas ces deux parties du dilemme à côté l'une de l'autre ; car il est trop clair qu'elles se détruisent mutuellement. Mais on emploie tour à tour l'une et l'autre, et l'une en effet, a autant de valeur que l'autre. Le devoir du riche serait trop facilement accompli si, par l'emploi quelconque de son argent, par l'emploi même désordonné, égoïste, coupable, il se libérait envers la Providence. L'argent jeté par les fenêtres, pas plus que l'argent accumulé dans des coffres, n'est une semence qui germe pour le bien de la société. L'argent bien dépensé et les loisirs bien employés, voilà le double compte que peut demander aux riches, non pas la société, mais Dieu.

Il y a donc pour chacun, riche ou pauvre, une œuvre à faire, un service à rendre, une dette à acquitter envers ses frères et envers Dieu. Le pauvre par le travail de ses mains, le riche par le travail de sa pensée ; tel dans l'ordre des intérêts matériels, tel autre dans l'ordre des intérêts moraux ; chacun doit avoir ce que j'appellerai une chose principale et dominante dans sa vie. Indépendamment des soins communs de la vie extérieure, du patrimoine, de la famille, il y a pour chacun une mission à accomplir, mission forcée si elle ressort d'une profession ou d'une fonction publique ; s'il en est autrement, mission volontairement choisie, mais, dès qu'elle a été choisie, devenant une loi pour la conscience. Nos loisirs ne nous appartiennent pas en toute propriété ; nous n'avons pas en conscience le choix libre entre le desœuvrement et l'activité. Telle est en résumé la pensée de Mgr d'Orléans dans ce volume, pensée à laquelle nos réflexions nous menaient déjà malgré nous et à laquelle il faut bien que nous adhérions comme à une condamnation de notre paresse. Acceptons donc cette conclusion en nous frappant la poitrine, ce dont il est, pour sa part, complètement dispensé.

Mais cette mission, quelle est-elle ? Ce service à rendre à la société, quelle en est la nature ? Incontestablement, elle est diverse selon la diversité des situations et des esprits. La vie humaine n'est pas si vaste qu'il faille une multitude d'objets pour la remplir ; un seul suffit à chacun.

CTE. DE CHAMPAGNY.

(A continuer.)

# EXCENTRICITÉS AMÉRICAINES.

# LA CITÉ REINE DE E'OUEST.

(Voir page 175.)

## III

"Je crois sincèrement, disait Mrs. Trollope, que si un Guèbre adorateur du feu ou un brahmine de l'Inde venaient aux Etats-Unis et pouvaient y prêcher en anglais, ils ne tarderaient pas à y réunir autour d'eux une congrégation de fidèles." Cette observation est juste et vraie. Le vieil édiffce social et religieux est encore solide sur la côte-est de l'Amérique, mais il est vermoulu à l'ouest de ce pays. L'ouest de l'Amérique accueille toutes les nouvelles croyances et toutes les expériences sociales: c'est un vaste champ ouvert aux essais des novateurs en tout genre. Dès l'année 1814, alors que la plus grande ville de l'ouest ne comptait pas trois mille habitants, on y vit arriver du Wurtemberg le cordonnier Georges Rapp, amenant à sa suite un groupe d'*harmonistes*. Il s'établit avec ses disciples au centre de l'Etat d'Indiana, qui alors n'était guère qu'un désert; mais ils tombèrent tous dans une extrême pauvreté et durent s'estimer heureux de vendre *New-harmony* à Robert Owen, venu aussi en Amérique à la poursuite de son idée fixe. Rapp se retira en Pensylvanie et y fonda le village d'*Economie*. Là, les rapistes, instruit par vingt années de déceptions et de misère, ont un peu mieux réussi, mais ils sont encore bien pauvres. Georges Rapp mourut en 1847: c'était un homme doux et bon, et la plupart des Allemends qui, dans l'ouest se sont mêlés au reste de la population, ne parle de lui qu'avec respect. Je me rappelle avoir vu à Cincinnati une vieille Allemande qui, au millieu du bien-être dont elle jouit aujourd'hui, garde un pieux souvenir de cet homme, pour lequel elle a subi autrefois les plus dures privations, et qui a dans son salon une espéce de sanctuaire où le portrait de Rapp occupe la place que tiendraient chez des catholiques les images de la Madone ou de l'Enfant Jésus. Avant que New-Harmony ne passât aux mains du rêveur Owen, un socialiste français, dont j'ai oublié le nom, avait essayé d'y réaliser son utopie et n'avait abouti qu'à une faillite. Ce fut vers l'année 1823, ou peu de temps après la mort du duc de Kent, son protecteur, que Robett Owen vint transplanter en Amérique l'arbre naissant qui n'avait pu se développer en Angleterre, même sous un patronage royal et avec les secours substantiels tirés de la bourse de David Dale et de M^me^ Rosthchild. A cette époque, il avait cinquante-trois ans, mais conservait le vivacité et l'enthousiasme d'un enfant. Il dépensa 6,000 livres sterling (150,000 francs) à preparer des

habitations pour deux mille personnes, puis ses projets s'en allètent en fumée et New-Harmony tomba sous la direction d'un Ecossais, nommé Maclure, et d'un socialiste français, nommé Darusmont, qui épousa miss Wright *

Ce village devint alors le théâtre d'expériences sur l'éducation qui intéressèrent des hommes distingués venus dans cette colonie, et parmi lesquels on cite le botaniste Thomas Say, le docteur Troost, de l'université de Nashville, et M. Lesueur, du jardin des Plantes à Paris. Owen a toujours cru fermement que son idée sociale avait en elle un puissant germe de vitalité et ne devait sa totale déconfiture qu'aux éléments de christianisme qui prédominaient autour de New-Harmony. Il avait débuté dans l'ouest par s'attaquer aux églises et couvert les murs de Cincinnati d'affiches par lesquelles il provoquait le clergé à des conférences publiques où il contesterait la vérité de la religion chrétienne. Des agressions de ce genre créaient de nouvelles difficultés à son entreprise, qui en avait déjà bien assez en elle-même, et vers 1828, Owen quitta les Etats-Unis pour le Mexique. Un de mes amis l'a rencontré à Brook-Farm, en Massachusetts, il y a une vingtaine d'années, époque où il devait être âgé de soixante-treize ou soixante-quatorze ans. Cet ami m'assure que les échecs successifs et constants d'Owen en Ecosse, en Angleterre, aux Etats-Unis et au Mexique, n'avait rien changé à sa foi et à son enthousiasme pour ses idées ; qu'il n'avait pas un cheveu gris (un vieux proverbe dit que les têtes de fou ne blanchisse jamais) et qu'on le vénérait comme un patriarche. Une année plus tard, les terres de Brook-Farm étaient à vendre, comme l'avaient déjà été toutes celles des établissements fondés par Owen. Quand à New-harmony, c'est aujourd'hui le village des Etats-Unis qui, eu égard à son importance, emploie le plus de blé à engraisser des porcs et à fabriquer du whisky.

Robert Owen a laissé deux fils en Amérique, dont l'un, David Dale Owen, s'est éminemment distingué comme géologue et ingénieur, et dont l'autre, Robert Dale Owen, après avoir été, de 1843 à 1847, membre du congrès des Etats-Unis, vient d'écrire une brochure en faveur du droit de suffrage des nègres.

Il y aura bientôt cinquante ans que la jeune, belle et spirituelle Fanny Wright, orpheline écossaise appartenant à une famille bien connue dans le monde lettré, mais que son éducation avait imbue des principes de la philosophie matérialiste du dix-huitième siècle, visita l'Amérique. Son premier voyage dans ce pays lui inspira un livre écrit en style de dithyrambe à la louange des Américains, livre qui, en France, fut vertement censuré et spirituellement raillé par le *Journal des Débats*, à propos de quelques passage que le même *Journal des Débats* citerait probablement aujourd'hui avec éloges. Plus tard, elle s'éprit de la philosophie d'Epicure et elle en écrivit l'apologie sous le titre de : *Quelques jours à Athènes.* Elle avait

* A peu près vers la même époque, un propriétaire français (de la Charente-Inférieure) confia son fils à un précepteur-philosophe qui l'emmena en Amérique pour en faire *un homme*. Quand le jeune garçon revint de l'ouest de l'Amérique, il avait à peu près oublié le français, n'avait pas appris l'anglais, ne pouvait écrire un mot d'orthographe, dans aucune langue ; mais, en revanche, il commençait à savoir tanner le cuir et à faire (fort mal) un peu de cuisine. On demanda au père une somme de vingt mille francs pour cette belle éducation !... Il trouva la somme exorbitante et plaida pour la faire réduire. Le procès a diverti les avocats, les juges et le public.--

essayé. à Londres, de fonder des séances littéraires, morales et politiques, qui lui auraient créé une tribune, mais ce projet ne rencontra que la froide répulsion du public anglais. C'est alors que les immensités de l'ouest de l'Amérique lui apparurent de nouveau comme une terre promise pour la réalisation de ses rêves, et qu'a l'âge de vingt-neuf ans elle s'embarqua pour la Nouvelle-Orléans en même temps que Mrs. Trollope, et munie de capitaux considérables. A cette époque, l'apparition d'un *orateur féminin*, ailleurs que dans une assemblée de quakers, était chose si étange, même en Amérique, que, quoique Fanny Wright fût une personne attrayante et douée d'une certaine éloquence, ses prédications ne purent obtenir un véritable succès. Elle avait un nombreux auditoire de curieux, mais elle ne parvint pas à réunir autour de sa chaire les classes qu'elle désirait intéresser et éclairer.

Miss Wright habita quelque temps New-Harmony et y publia une gazette dans laquelle elle plaidait la cause de l'émancipation des nègres et faisait valoir les doctrines de Mary Wollstonecraft sur les droits de la femme. Ses liaisons avec le démocrate marquis de la Fayette et d'autres Français célèbres l'engagérent à visiter Paris, où elle joua un rôle brillant dans le monde *. Quoique républicaine ardente, ses principales liaisons à Paris furent avec des buonapartistes et, dans un autre camp, avec M. et Mme Hyde de Neuville à leur retour de Washington, où M. Hyde de Neuville avait longtemps occupé un poste diplomatique. Quelques jours après les scènes de violence parlementaire qui s'étaient terminées par l'expulsion de Manuel de la Chambre des députés, miss Wright se trouvait chez le comte de Ségur, en compagnie de membres de l'opposition qui déclamaient contre les légitimistes et s'attaquaient à Hyde de Neuville plus qu'a tout autre. "Cet Hyde de Neuville, disaient-ils, est un homme de sang! un véritable tigre contre révolutionnaire!" A ces mots, miss Wright se leva et leur imposa silence en s'écriant à leur extrême surprise: "Ce forcené, messieurs, je le connais pour un homme doué d'une compassion sans bornes et de la candeur d'un enfant." Retournée en Amérique, elle entreprit d'y travailler à l'abolition de l'esclavage, et acheta 2,000 acres de terre dans le Tennesse pour y établir une colonie d'esclaves émancipés, afin de prouver que les nègres étaient capables d'atteindre un aussi haut degré de civilisation que les blancs. Cette tentative échoua, ainsi qu'on pouvait s'y attendre: les nègres durent s'embarquer pour Haïti, et miss Wright, leur *colonisatrice*, partit pour New-York, où elle fut bien accueillie et se créa une grande réputation comme *oratrice*. On peut la regarder comme le premier apôtre du nouvel Evangile qui annonce l'ère de la femme, ère dont on attend l'avènement en Amérique. Elle a produit dans ces contrées une impression qui n'est pas effacée; elle a bravement supporté les médisances et les accusations d'irréligion qui l'ont poursuivie, et

* Dans les années de notre jeunesse (il y a donc longtemps de cela) nous avons personnellement connu miss Wright et nous passions souvent la soirée avec elle chez de bons et aimables *libéraux* qui étaient nos amis personnels, quoiqu'ils ne fussent pas nos amis politiques: elle était instruite, belle, vertueuse, etc., etc., mais elle était pédante, elle était *bas bleu*, et, aux yeux d'un jeune homme, cela suffisait pour tout gâter. Une *tribunesse du peuple* ne nous semblait pas faite pour charmer et nous croyons encore que, quels que soient leur éducation, leur âge et leur figure, le véritable intérêt des femmes est de rester toujours femmes.



bien des cœurs sont restés fidèles à sa mémoire. Nous avons déjà dit qu'elle avait épousé en 1838 un Français nommé Darusmont. Séparée de lui (nous ne savons si ce fut par la mort ou par un divorce), elle s'est retirée à Cincinnati et jusqu'à sa mort, en 1853, elle y a vécu dans la retraite, mais environné d'amis fidèles et tout occupée d'œuvres de bienfaisance. Un simple monument de marbre, dans le cimetière de Spring-Grove près de cette ville, recouvre sa tombe, où des mains respectueuses viennent de temps en temps déposer des fleurs.

IV

Il ne faut pas s'étonner si, parmi les nouvelles expériences sociales tentées dans un pays qui offre son hospitalité à tous les hommes et à toutes les idées, il en est plusieurs qui présentent un côté louche et douteux au point de vue moral. De ce nombre ont été la communauté de l'amour libre, dans l'Ohio, et la communauté de la memnonie, à peu de distance de Cincinnati. Ces deux sociétés ont eu à se dissoudre devant l'explosion de la haine populaire: je ne donnerai pas de détails sur la première de ces institutions, et je renvoie mes lecteurs à l'esquisse qu'Artemus Ward en a tracée; la seconde s'était établie à côté du collége d'Antioche, où, pour la première fois, on tentait d'élever en commun des adolescents des deux sexes. La crainte que le voisinage des memnonites, qui proclamaient l'abolition du mariage, ne devînt funeste à ces jeunes gens, excita un tel orage, que les memnonites furent obligés de s'éloigner et de se disperser. On s'était imaginé que leur établissement était le théâtres des orgies les plus licencieuses, mais, après leur dispersion, il se vérifia qu'ils étaient soumis à des règlements d'une nature ascétique, et que le patriarche en chef de la memnonie leur imposait des pénitences comme on en impose dans les confessionaux. Il est à remarquer que la plupart de ces ex-memnonites se sont fait recevoir dans le sein de l'Eglise catholique, et que leur patriarche et sa femme sont aujourd'hui au nombre des enfants les plus respectables et les plus respectés de cette Eglise.

La destruction de ces nids d'hérésies sociales n'a guère profité aux principes conservateurs. Le levain des doctrines de l'owenisme et du memnonisme n'a pas perdu son caractère, et il a étendu son influence: on s'en apperçoit aux lois sur le mariage et sur le divorce dans les Etats de l'ouest. L'Etat d'Indiana, témoin de tant d'essais de ce genre, possède sur le divorce une loi de nature à satisfaire les *radicaux* les plus avancés. En fait, quiconque désire divorcer n'a qu'à se rendre dans l'Etat d'Indiana et à payer les honoraires d'un avocat: il est sûr d'obtenir au bout d'un délai de six mois une sentence de divorce. Comme, dans ce pays, un divorce n'entraîne la perte de la réputation d'aucun des deux époux, il est curieux de voir avec qu'elle tranquillité d'âme maris et femmes accueilllent la signification des requêtes à cet effet. Un des hommes politiques les plus distingués de l'Indiana, voulant prendre une part active au mouvement qui tendait à la création du nouvel Etat du Kansas, quitta son domicile dans ce but, mais avec l'intention de rentrer bientôt dans ses pénates. Son absence se prolongea, et sa femme lui écrivit de hâter son retour. Il répondit que

pour le moment son retour était impossible. L'épouse impatiente riposta que s'il ne rentrait pas au domicile commun dans un délai déterminé, elle présenterait une requête en divorce. Au lieu d'obéir à cette sommation, l'homme politique envoya à sa moitié le récit des mouvements patriotiques dans lesquels il jouait un rôle important. Quelques jours après, un avocat près les tribunaux d'Indiana l'informait que sa femme avait signé une demande de divorce, et il lui offrait de le défendre. A cette communication, l'époux attaqué répliqua par la lettre suivante, que nous copions textuelle ment :

Cher monsieur,

" Mille remercîments ; ma femme assure qu'elle ne peut supporter mon absence prolongée ; si j'étais à sa place, je ne la supporterais pas non plus : je ne ferai pas opposition à sa requête.

" Votre dévoué serviteur,

" X***. "

Deux ans plus tard, et quand le divorce avait été prononcé depuis longtemps, le digne homme, après avoir été envoyé à Washington en qualité de sénateur représentant l'Etat de Kansas, revint à Indiana, où il put voir sa femme encore jeune et belle, entourée d'admirateurs. Il demanda la faveur d'être admis comme d'autres à lui offrir ses hommages, et, après lui avoir fait la cour pendant un laps de temps convenable, il l''épousa pour la seconde fois.

Des traits de ce genre font justement présumer que la moyenne des divorces prononcés dans l'Etat d'Indiana atteint un chiffre très-élevé, mais les Américains ne s'en scandalisent nullement, et font même remarquer que c'est le pays où il se commet le moins d'assassinats entre maris et femmes * !

Que diront des manifestations *spiritistes*, et non spiritualistes ni surtout spirituelles, qui ont éclaté aux Etats-Unis, les futurs historiens de l'Amérique ? Il y a huit ou neuf ans que les *esprits frappeurs* ont jugé à propos de se révéler à la ville de Rochester, dans l'Etat de New-York, par l'intermédiaire de deux jeunes filles, dont l'une était *en âge de malice*, puisque peu de temps après elle demandait judiciairement à être mise en possessions des bien de feu le docteur Kane, le voyageur au pôle, attendu, disait-elle, le mariage secret contracté entre eux. A partir de cette époque, le spiritisme a fait fureur et s'est propagé comme une épidémie. Les journaux de New-York remplissaient leurs colonnes de recettes pour faire tourner les tables, et il était rare qu'on allât passer la soirée dans une maison sans en trouver les habitants assis gravement ou gaiement autour de meubles qui avaient échangé leur destination de tables à thé contre celle de tables prophètes. On estime le nombre des sectateurs avoués du spiritisme à un million et demi, et le nombre des *croyants* qui n'osent pas l'avouer, à quatre millions. Ses défenseurs publics sont mille, et ses lieux de réunion atteignent le même chiffre. Le spiritisme a fait imprimer cinq cents ouvrages en sa faveur, il dirige trente journaux périodiques, et on parle de quarante mille *mediums*. Il serait extraordinaire que le spiritisme n'eût pas attribué d'*extases* à ses adeptes : aussi en

* L'alternative entre le divorce et l'assassinat pour les époux est-elle de nature à nous donner une bien haute idée des mœurs américaines et à nous faire regretter de n'être pas citoyens des Etats-Unis ?...

ont-ils. Un des adeptes doués du don d'extase est André Jackson Davis, homme d'une remarquable intelligence, et qui dédaigne les coups frappés, les tables tournantes et autres manifestations purements physiques. Je l'ai entendu, *en état d'extase*, à Cincinnati, discourir devant un auditoire subjugué par sa parole et sa physionomie d'inspiré : il décrivait une espèce de carte du monde des esprits ; il rendait compte des sensations du docteur Webster (qui venait d'être pendu pour meurtre à Boston) à son passage de ce monde-ci dans l'autre, il rapportait ses entretiens avec les esprits célestes chargés de son éducation... Bref, Davis était aussi amusant qu'a jamais pu l'être un conteur des *Mille et une Nuits.*

Une part de l'influence que le spiritisme s'est acquise dans l'ouest est due sans doute au mélange des éléments socialistes qui s'y étaient répandus avant son apparition. Les *esprits* ont hardiment déclaré qu'ils s'apprêtaient à réorganiser la société humaine. Ce n'est pas que les spiritistes soient des réformateurs radicaux (ils s'occupent trop du ciel pour s'abaisser à réglementer les affaires terrestres), mais ils ne cessent de prophétiser l'aurore d'une ère nouvelle pour la société et l'humanité. Il y a des médiums qui parlent en prose, des médiums-poëtes, et des médiums qui chantent leurs oracles. J'ai entendu un de ces derniers dans une chaumière au milieu des prairies : c'était un jeune homme de vingt-cinq ans, d'une physionomie douce, aux yeux bleus, à longs cheveux châtains bouclés, et qui chantait d'une voix de ténor en s'accompagnant sur un orgue portatif : son thème musical et les paroles de son chant étaient le fruit d'une communication des *esprits !*... Les mots *désormais* et *à jamais* y revenaient sans cesse à propos d'esclaves reçus par les anges et affranchis dans le ciel, de travailleurs qui trouvaient le repos, de rois et de mendiants qui devenaient égaux, et de pécheresses qui se purifiaient par delà les portes de rubis et d'émeraude dans les régions de l'aurore. Il y avait dans cet amalgame incohérent un pathos et une mélodie qui n'étaient pas sans charme, et l'accent sincère de l'*inspiré* causait une profonde émotion.

Le spiritisme ne pourrait-il pas être une réaction populaire contre les idées uniquement positives et pratiques, contre les progrès purement matériels, contre l'absorption de l'homme par les machines à vapeur et les rouages des filatures, contre toutes les merveilles terrestres et mercantiles qui caractérisent la civilisation de l'Europe et qui ont été poussées aussi loin que possible dans le nouveau monde ?... Le spiritisme ne serait-il pas le symptôme d'un retour de l'humanité vers les questions intellectuelles et théologiques ?... Mais ne nous lançons pas dans la métaphysique et revenons aux chiffres officiels des statistiques de 1860.

## V

Les documents dont nous venons de parler montrent que le flot de l'immigration européenne vers le nord-ouest de l'Amérique passe par New-York, atteint son maximun à Cincinnati, Chicago, Saint-Louis, Saint-Paul, suit la vallée du Mississipi, et ne laisse que peu de traces dans les États du nord et de la côte. Ainsi, dans la Caroline du Nord, on ne compte qu'un étranger sur deux cents habitants ; dans la Géorgie, on en compte un

sur cinquante ; dans la Caroline du Sud et en Virginie, un sur trente ; dans le Maine, un sur dix-sept, et dans le New-hampshire, un sur seize. Cette proportion augmente à mesure qu'on approche de l'Etat de New-York, où l'on compte un étranger sur quatre citoyens. Dans le Minisota et le Wisconsin, la proportion est d'un sur trois, et en Californie, elle est de quatre sur dix. Dans les grandes villes, on est stupéfait des chiffres à enregistrer. Ces étrangers appartiennent à toutes les nations et à toutes les religions de l'Europe. Parmi eux, ce sont les Irlandais qui s'assimilent le moins à la population du sol. Les Irlandais sont réellement *les seuls étrangers* en Amérique, c'est-à-dire, les seuls qui y viennent sans être amenés par aucune préférence pour les institutions des Etats-Unis. Ils arrivent poussés par une affreuse nécessité, et ils n'ont pas d'autre sentiment politique que la haine de l'Angleterre et des négres. Le fenianisme est la preuve évidente que la population irlandaise qui s'est transportée au delà des mers n'est pas devenue américaine, car s'il est des questions auxquelles le peuple américain en masse soit indifférent, ce sont les questions de nationalité, qui ont tant d'importance en Europe. Les Américains ne hasarderaient pas une épingle pour décider si la Vénétie aura un maître d'origine germanique ou lombarde : il a été impossible de les passionner pour la Pologne et le Danemark ; encore moins se passionneront-ils pour des hommes qui, devenus citoyens d'Amérique, entreprennent de reconquérir une pauvre petite île de l'ancien monde. Si des Américains ont contribué d'une obole aux ressources des fenians, c'était pour faire pièce à l'Angleterre, et non par sympathie pour la devise : " L'Irlande aux Irlandais." Au contraire, les Allemands qui ont librement et spontanément choisi les Etats-Unis pour leur nouvelle patrie s'y sont naturalisés de la manière la plus complète et la plus rapide. Ils ont adopté le langage et les idées des Américains, et se sont incorporés à eux. L'assertion que les hommes les plus influents du nord-ouest de l'Amérique sont des Allemands de race ou même de naissance ne serait pas une assertion téméraire.

Un graud nombre des citoyens de l'ouest de l'Amérique sont imbus de l'idée que chez eux, et chez eux seulement, les peuples de l'ancien monde pourront réaliser ce qu'il y a de bon dans leurs aspirations vers une nationalité, une unité et une solidarité universelles : leur hostilité générale contre l'entreprise des Français au Mexique vient, je crois, de la pensée que cette entreprise porte atteinte à l'égalité et à l'unité de tous les peuples du monde, projet ou rêve des populations de l'ouest. Je me rappelle que lorsque Mrs. Browning, indignée de l'indifférence de l'Amérique envers l'Italie, publia sa *Malédiction sur les Américains*, un orateur de l'ouest lui répliqua en ces termes : " l'Amérique peut-elle faire pour les enfants de l'Italie, ou de toute autre terre, plus que de leur offrir un accueil cordial et une patrie, s'ils veulent venir à elle ? Sont ils opprimés... qu'ils viennent ici ! Veulent-ils posséder Rome... qu'ils viennent fonder une Rome nouvelle et construire un dôme de Saint-Pierre sur les rives de l'Ohio ! Que les Juifs viennent aussi et qu'ils retrouvent chez nous une Jérusalem et une montagne de Sion ! Que tous les opprimés laissent leurs vieux gouvernements périr par leur pro-

pre corruption, comme cela arriverait si tous les adorateurs de la liberté les abandonnaient! Qu'ils viennent, et un jour leurs enfants, en voyageant vers l'Orient, ne retrouveront plus que les ruines de Saint-Pétersbourg, de Vienne, de Rome, de Paris et de Londres! Qu'ils viennent! Ici, l'air, la terre et l'eau sont à eux! Ici, l'herbe croit, le soleil brille, le blé et le vin se récoltent comme dans l'autre hémisphère. Qu'ils viennent donc! ils trouveront ici ce qu'ils pouvaient posséder en Europe, et ils n'y trouveront pas tout ce qu'ils haïssent: François-Joseph, Alexandre, Guillaume, Louis-Napoléon, le pape, et leurs soldats. Quand l'Amérique cessera d'ouvrir ses foyers aux habitants de l'ancien monde, quand elle cessera de leur montrer comment on peut se passer de rois et d'evêques, quand elle laissera tomber la bannière de l'humanité, alors, mais seulement alors, dites : Malédiction sur l'Amérique!"

Dès l'année 1759, le marquis de Montcalm, après avoir bravement défendu Québec contre les Anglais, prédit en mourant que quoique l'Angleterre fût désormais maîtresse de toutes les colonies du nord de l'Amérique, elle ne les conserverait pas, parce que leur population se composait des éléments les plus turbulents et les plus rebelles de l'Europe : sa prophétie s'est accomplie, et, de plus, il est naturel que le renversement de la souveraineté britannique ait provoqué sur une vaste échelle l'immigration successive et constante de tous les radicaux et de tous les mécontents de l'Europe. Un pareil amalgame de races et de peuples qui veulent être libres doit produire l'égalité et peut-être la fraternité chez les hommes. Il n'est peut être pas de pays sous le soleil où ces principes soient plus réellement pratiqués que dans l'ouest de l'Amérique. Tous les éléments de l'humanité s'y mêlent les uns aux autres, et tout ce qui semble établir entre les hommes une confiance mutuelle et une véritable fraternité y rencontre de promptes sympathies. En voici un exemple : un jeune Allemand, paysagiste-dessinateur de jardins, doué du coup d'œil d'un poëte, fut chargé de diriger les embellissements du vaste cimetière connu sous le nom de Spring-Grove (Bosquet du Printemps), auprès de Cincinnati. Le premier changement qu'il y ordonna fut de faire arracher toutes les grilles de fer, les chaînes et les barreaux qui séparaient les diverses concessions de terrain. "Ceux qui reposent dans ce cimetière, dit-il, n'ont pas besoin de se défendre au moyen de ces clôtures et ne se querelleront pas sur les limites de leurs domaines." Aujourd'hui le cimetière a l'air d'être consacré à une seule et même famille. Cette idée a eu tant de succès, que plusieurs propriétaires de parcs et de vergers en ont à leur tour abattu les clôtures et, aux portes d'une ville de deux cent mille âmes, ils s'en remettent aux bons sentiments du public pour respecter leurs fleurs et leurs fruits.

L'égalité que nous avons signalée comme un des traits caractéristiques de la société de l'Ouest ne s'applique pas seulement aux différentes races, mais aussi aux deux sexes. Une des innovations les plus rapides qui s'opèrent dans l'ouest consiste à détruire et à effacer les limites du rôle assigné jusqu'ici à la femme. Les grands établissements d'éducation de l'Ohio s'ouvrent à la fois aux deux sexes, et les *étudiantes* viennent s'y asseoir côte à côte avec les étudiants : on y compte des *professoresses* ainsi que des professeurs. Les femmes sont

admissibles à toutes les carrières, et le droit de suffrage politique pour elles, ainsi que d'importants changements dans les droits de propriété des femmes mariées, semblent devoir s'introduire d'ici à peu de temps. Les jeunes américaines regardent les contrées de l'ouest comme une véritable terre promise, et elles y émigrent en grand nombre. Sur les rivages dorés de la Californie et dans d'autres Etats du nord-ouest, la population féminine n'était pas en rapport suffisant avec le chiffre de la population masculine, mais depuis quelques années, une femme énergique, Mrs. Farnham, a organisé une importation de femmes en Californie : son plan pour fournir des épouses à de trop nombreux célibataires a obtenu tant de succès, qu'il a été suivi d'autres entreprises du même genre et dans le même but. Des milliers de femmes y prennent part, mais elles ne sont nullement de la classe de ces aventurières de mauvais aloi que l'Angleterre envoya jadis peupler les défrichements de la Virginie : elles ne leur ressemblent en rien, et un jour leur descendants pourront inscrire dans leur généalogie d'honnêtes et bonnes ménagères américaines, débarquées à San Francisco des navires de Mrs. Farnham, avec autant d'orgueil qu'un Anglais inscrirait dans la sienne des châtelaines normandes débarquées à Hasting des vaisseaux de Guillaume le Conquérant.

Henry Thoreau, naturaliste et poëte américain, résumait sa foi aux destinées de l'ouest en ces mots : *Ex oriente lux, ex occidente frux.* Il avait vogué sur les grands fleuves de l'ouest ; il avait admiré les forêts gigantesques où les troncs des arbres ont trente et quarante pieds de circonférence ; il avait parcouru des montagnes où les rochers sont des masses de fer, où les ruisseaux roulent de l'or, et où se rencontrent des cascades deux et trois fois plus hautes que la cataracte de Niagara ; il s'était entretenu avec les Indiens ; il avait tout observé et avait adopté la vague croyance que les âmes des hommes morts à l'orient du monde reparaissaient sous d'autres formes à l'occident. Ce sont là les licences de la poésie ; mais, en vérité, on dirait que les libres et rapides développements de l'ouest de l'Amérique tendent à réaliser des rêves et des visions que l'ancien monde considérait comme l'apanage des maisons de fous. Du sein de l'agitation et du tumulte de ces contrées, du milieu des multitudes qui y abordent de tous les points du globe et qui y tourbillonnent, une oreille attentive entendrait s'élever en chœur les mots de *parlement humanitaire* et de *fédération universelle.* Les myriades d'individus appelés à vivre ensemble sous le ciel de l'ouest à des conditions radicales de simplicité, d'égalité et de fraternité, perdent leurs préjugés de nation et d'éducation, ils ne gardent que ce qui est commun à tous les enfants d'Adam, les sourires, les larmes, l'amour ! Une fusion si complète, fusion physique, morale, intellectuelle, ne saurait manquer de produire d'immenses résultats. Qu'importe à l'Amérique le reproche de ne pas avoir de passé ?... Elle se croit maîtresse de l'avenir.

—*Revue Britannique.*

# CAUSERIE LITTERAIRE.

## MARIE LATASTE.

Depuis un quart de siècle bon nombre de journalistes et de romanciers se sont posés en "amis du peuple." Pour justifier ce titre ils n'ont pas cru nécessaire de dépenser leur temps et leur argent, de consacrer leur vie au soulagement de toutes les misères; ils se sont contentés de dépenser leur encre, de rédiger des articles, d'écrire des livres, en retirant le plus de bénéfices possible de leurs manuscrits philanthropiques. Ils ont prouvé leur dévouement au peuple en parlant de lui, en toute occasion, sur le ton du plus lyrique enthousiasme. Ils ont chanté ses gloires, raconté ses douleurs, exalté ses vertus, prophétisé son avenir. Quelles emphatiques louanges n'ont-ils pas prodiguées à tous les morceaux de vers ou de prose signés par un maçon ou par un serrurier! Avec quel empressement ils saluaient comme des génies, des révélateurs, des messies, tous les ouvriers qui pouvaient se délasser de leurs travaux en rimant quelques strophes. Ils voulaient à tout prix les arracher à l'heureuse obscurité qui entourait leur vie laborieuse et les élever sur un piédestal. Ils leur donnaient le mauvais conseil de publier leurs œuvres qui ne pouvaient être admirées que de leur famille et de leurs amis. Leurs livres étaient annoncés avec fracas. Ils étaient précédés d'une préface, où quelque "ami du peuple," le plus souvent Mme Georges Sand, déployait toute son éloquence. C'est ainsi qu'ont été présentés au public les vers du cordonnier Lapointe, du tisserand Maga, du portefaix Astoin, et de plusieurs autres génies pareils qui devaient renouveler la face de la poésie française. Que sont devenus ces livres si vantés? Hélas! ils ont vécu ce que vivent les fleurs sauvages. Malgré leurs préfaces, malgré les lettres flatteuses de Lamartine et de Victor Hugo qui décoraient leurs premiers feuillets, ils sont tombés de tout leur poids dans le fleuve de l'oubli. Ils n'étaient ni assez populaires pour être recherchés par le peuple, ni assez littéraires pour être recherchés par les lettres. Empilés d'abord chez un libraire complaisant, ils ont été transportés au bout d'un mois dans une boutique d'épicier. Les quais eux-mêmes n'en ont pas voulu!

Voici trois volumes écrits par une jeune paysanne qui auront sans doute une meilleure destinée: car ils sont parvenus en peu de temps à leur deuxième édition. Il est probable cependant qu'ils n'attireront pas l'attention des "amis du peuple." Le *Siècle* et les démocrates de son école ne peuvent admirer Marie Lataste. Elle appartenait au peuple qui fréquente l'église; ils ne connaissent que le peuple qui fréquente le cabaret. Mme Georges Sand, qui semble éprise de tout ce qui se fait de bien dans les villages, devrait s'intéresser aux écrits d'une paysanne autant qu'aux vers d'un portefaix ou d'un cordonnier. Elle le ferait, si Marie Lataste, au lieu de conti-

nuer sainte Hildegarde ou sainte Thérèse, avait écrit comme une "Quintinie de village." Je succombe ici à la tentation d'employer à la fois deux belles figures de rhétorique : l'apostrophe et le paralèle.—Georges, Aurore, Lélia, quel nom vous donner, Madame? Vous avez voulu faire du bruit pendant votre vie et vous en avez fait ; Marie Lataste a aimé à vivre inconnue et à n'être comptée pour rien. Vous avez ambitionné la gloire littéraire et vous l'avez obtenue ; elle n'a soupiré qu'après la gloire éternelle et un seul amour a rempli sa vie. Des académiciens ont vanté vos livres, des évêques et de savants religieux ont loué les siens. Les cabinets de lecture vous doivent leurs approvisionnements les plus recherchés ; elle est lue avec bonheur par les cœurs purs et les âmes pieuses. Que de jeunes familles ont été troublées par vos récits ! que de saintes communautés ont été édifiées par les siens! Vous mourrez vieille, tourmentée malgré vous par la pensée de la vie future; elle est morte jeune, réjouie par un avant-goût des félicités du ciel. Dans cinquante années vous serez presque aussi oubliée que Marguerite de Navarre; Marie Lataste sera peut-être proclamée bienheureuse, son nom et ses vertus seront redits d'âge en âge aux peuples chrétiens. Vraiment, Georges, ce n'est pas vous qui êtes la plus digne d'envie ; votre part n'est point la meilleure et je vous plains de l'avoir choisie!

Cette tirade m'a soulagé ! Maintenant revenons avec calme au ton de la causerie.—Marie Lataste naquit à Minbaste, petit village des Landes, le 21 février 1822. Elle ne fréquenta aucune école et n'eut d'autre institutrice que sa mère dont l'instruction était celle d'une humble villageoise. Toute sa science dans l'ordre de la nature, consistait à savoir lire, écrire, manier l'aiguille et tourner le fuseau. Elle dut s'occuper de bonne heure des travaux domestiques et de la garde des troupeaux. Pendant ses moments de loisir et de solitude elle lut quelques livres de piété, entre autre l'Ancien et le Nouveau Testament, l'*Introduction à la vie dévote*, deux volumes de Bourdaloue et la vie des Pères du désert. A l'âge de dix-sept ans Marie Lataste fit au directeur de sa conscience une étrange révélation. Elle lui déclara que Notre-Seigneur se montrait à elle et l'instruisait sur les plus augustes mystères. Lorsqu'elle eut répété plusieurs fois avec candeur cette affirmation, elle fut soumise à diverses épreuves. Au bout d'un an son directeur et M. l'abbé Duperrier, professeur de théologie au grand séminaire de Dax, jugèrent qu'il falait demander à la jeune fille la relation écrite de tout ce qu'elle avait vu et entendu par le passé, dans l'ordre surnaturel, et de tout ce qu'elle verrait, entendrait et éprouverait à l'avenir. Elle obéit, et, dérobant chaque jour quelques heures à son sommeil, elle reproduisit de son mieux les paroles qui lui avait été adressées pendant ses communications surnaturelles avec Notre-Seigneur. A vingt-deux ans l'humble paysanne avait terminé cette rédaction, qu'elle remit à son directeur en le laissant maître d'en faire ce qu'il voudrait. Cependant Dieu l'appelait à la vie religieuse dans la congrégation du Sacré-Cœur. Lorsque sa vocation eut été suffisament éprouvée, elle fut admise au Sacré-Cœur de Paris, le 10 mai 1844, comme sœur coadjutrice. Trois ans après elle mourait à Rennes sœur coadjutrice, sans avoir raconté à personne ses révélations passées. Après sa

mort, tout ce qu'elle avait écrit par ordre de son directeur fut soumis à un sérieux examen. Ses cahiers excitèrent l'étonnement de tous ceux qui les lurent Tous furent d'avis qu'il importait de les livrer à l'impression pour la gloire de Dieu et le bien des âmes. Monseigneur l'évêque d'Aire approuva la publication des œuvres de Marie Lataste. "Sans entendre nous prononcer, dit-il, sur la vérité ou la nature des révélations auxquelles ces écrits se rapportent comme à leur origine, nous les considérons comme des écrits édifiants, d'une doctrine conforme à la sainte Ecriture et à l'enseignement de l'Eglise, propres à nourir la piété dans l'âme de ceux qui les liront avec simplicité et modestie."

Quand on pense à ce qu'était Marie Lataste, à quel âge, en quel lieu, dans quelles circontance elle a rédigé ces trois volumes, il est impossible de les lire sans être émerveillé. Si l'on n'admet pas une action particulière de Dieu sur l'intelligence de cette jeune paysanne, on se trouve en présence d'un problème insoluble ou du moins d'un phénomène prodigieux. Ces trois volumes se composent de deux éléments distincts, d'un élément qu'on peut appeler descriptif et d'un élément doctrinal. Tantôt Marie Lataste décrit ce qu'elle a vu, tantôt elle expose ce qu'elle a entendu. Ses visions rappellent celle de Ste Gertrude et de Ste Brigitte. Si elles sont uniquement le fruit de son imagination, comment une villageoise qui n'avait jamais quitté son hameau a-t-elle pu à dix-huit ans, trouver un style si remarquable, des mots si heureux, une telle richesse d'images et de traits eloquents ? Elle n'avait ni l'éducation de Ste Thérèse, ni sa connaissance du monde. ni son expérience de la vie. Elle parlait habituellement le patois gascon. Par quel prodige de génie et de précocité est-elle arrivée à rendre en si bons termes des idées si difficiles à exprimer ? Se figure-t-on une paysanne qui ne sait pas ce que c'est que la poésie et qui écrit de nombreuses pages qui feraient honneur à un littérateur consommé "La voix de Dieu s'élève : il soumet les peuples aux princes et aux rois. La voix de Dieu s'élève : il se fait obéir des monarques et des potentats. La voix de Dieu s'élève : il fait trembler les têtes couronnées comme un enfant dans son berceau. La voix de Dieu s'élève : il proclame sa bonté, sa miséricorde ou sa justice sur les peuples et les rois. La voix de Dieu s'élève : il donne la prospérité aux nations et à leurs rois. La voix de Dieu s'élève : il préserve de tout mal les peuples et leurs souverains. La voix de Dieu s'élève : il brise les monarques et fait disparaître leur empire comme un nuage que le vent chasse du ciel."

L'élément doctrinal est encore plus étonnant dans les écrits de Marie Lataste. Ses trois volumes contiennent un merveilleux résumé de toute la théologie. Comment cette jeune fille, cachée dans sa ferme, a-t-elle pu sonder toute seule les plus sublimes mystères ? L'imagination, si surexcitée qu'on la suppose, ne peut produire un enseignement si didactique et si précis. Ici nous rencontrons une métaphysique qui supposerait les plus longues méditations, là une morale qui révélerait une profonde connaissance du cœur humain. Marie Lataste parle à dix-huit ans comme un théologien serait heureux de parler après plusieurs années d'étude. Elle parle de Dieu, de la Trinité, de la création, de l'incarnation du Verbe, du Saint-

Esprit et de ses opérations, de la sainte Vierge et des mystères de sa vie, de la religion et de ses actes principaux, des vertus et des vices, des relations des hommes entre eux, des fins dernières. Comment une jeune paysanne a-t-elle pu exposer en termes si justes une si haute doctrine? Il nous semble qu'il n'y a qu'une réponse à cette question: Dieu résiste aux superbes, dit l'Écriture, et il accorde sa grâce aux humbles de cœur.

—*Messager de la Semaine.*

# ALICE.

(Voir pages 69 et 185.)

## XI.

Henri avait raconté qu'il s'était perdu dans le bois, dont les chemins nouveaux l'avaient égaré, et qu'il s'était résigné à attendre le jour, lorsqu'il fut rencontré par John et le docteur. Ce récit couvrait son secret, et cette réserve le laissait à deux avec Alice; il n'avait pas dit un mot de la decouverte du pavillon.

Il venait de dormir sous le même toit qu'elle, et après quelques heures d'un sommeil de mort et bien que d'une extrême faiblesse, il descendit à l'heure du déjeuner. Il voulait voir comment elle soutiendrait son premier regard. Mais Alice fit dire qu'elle ne viendrait pas, et William, qui la quittait, assura qu'elle était fatiguée et garderait la chambre, ayant besoin de silence et de repos. Henri en eut intérieurement un vif mouvement de dépit. Il en coûte tant de ne pouvoir au moins accabler sous le poids de son indignation une coupable adorée! Il voyait là de la duplicité, peut-être plus que de l'embarras, et dans le cas où elle eût prévu que ses paroles lui seraient répétées, c'était presque un défi. Il oubliait que ses explications sur sa propre absence, en prévenant les siennes, la mettaient dans une liberté entière. Mais user de cette liberté devant lui, il jugeait cela de l'audace.

Il n'était pas à la conversation, sa pensée le fuyait, les propos qui bourdonnaient autour de lui l'importunaient, il ne concevait pas l'intérêt qu'on pût prendre à tant de choses étrangères, et irrité des questions qu'on lui adressait, et d'une contrainte qui le mettait au supplice, ce fut avec une impatiente satisfaction qu'il vit partir le docteur à la recherche de ses malades, et William sortir avec John pour faire au grand air sa promenade habituelle.

Il erra quelque temps dans le salon comme une âme en peine, puis remonta chez lui, ne sachant que devenir.

Il était là depuis une demi-heure, les yeux tristement tournés vers la fenêtre et incapable de se fixer à rien, lorsqu'à travers les rideaux il vit lady Eberton sortir d'un pas furtif par la petite porte du château qui donnait sur le bois. Elle était en toilette du matin, elle marchait vite et se retourna

deux fois comme pour s'assurer qu'on ne la suivait pas. Cette vue, en ravivant ses soupçons, lui fit un mal horrible. Quel était ce mystère? et où allait-elle ainsi seule, dans l'instant que tous les gens de la maison étaient à déjeuner et que chacun la croyait renfermée dans sa chambre? Il eût voulu courir, s'élancer sur ses traces, mais il ne le pouvait pas, sa blessure le faisait cruellement souffrir et son agitation enflammait encore la douleur. D'ailleurs, de quel droit irait-il chercher à déchirer le voile dont elle s'enveloppait? Et tout signe d'indiscrétion de sa part n'accroitrait-il pas l'éloignement qu'elle témoignait pour lui? Il n'avait qu'un parti à prendre, qui était de se résigner et d'attendre; il ne se résigna pas, mais il attendit.

Elle ne rentra que quelques instants avant le retour de William et du docteur, et envoya bientôt Maggy prendre des nouvelles du capitaine. Henri, avec une nuance d'amertume qu'elle ne put saisir, chargea la jeune fille de transmettre ses remercîments à sa maîtresse, assura qu'il etait tres-bien et s'informa si lady Eberton était remise de ses fatigues.

—Je ne saurais dire si milady a reposé ces dernières heures, répondit Maggy, ayant été obligée de m'absenter pour une commission dont elle m'avait chargée.

—Mais, si milady n'est pas bien, peut être vaudrait-il mieux ne pas la laisser seule?

—Monsieur, il s'agissait de porter quelques secours à une pauvre femme du voisinage, et c'était par son ordre.

Henri se tut, en se souvenant qu'il est dit de l'aumône qu'elle efface les péchés. Loin de chercher à combattre sa peine, il appelait avec une sorte d'ironie amère toutes les idées qui pouvaient l'aiguiser.

Il espérait pourtant la voir à dîner. Elle ne parut pas, sous un prétexte quelconque, et le lendemain de ce jour s'écoula comme la veille, hormis qu'Alice ne sortit que le soir, quand on allait se mettre a table, à l'approche de la nuit.

Henri, durant cette journée, avait fait solliciter l'honneur de la voir. Elle n'avait pu le recevoir, et pour justifier son refus, n'avait laissé pénétrer que le seul William auprès d'elle, bien que le docteur eût insisté pour lui-même et qu'elle se dit souffrante.

Henri eût préféré le croire, lorsque cette nouvelle course dans le parc vint dissiper pour lui tous les doutes sur ce point. Il était blessé dans son amour, piqué dans sa fierté, et ce dernier ressentiment, il s'en flattait du moins, l'empêchait seul de partir.

Une raison plus puissante fut une lettre de lord Georges qui survint sur ces entrefaites. On était au jeudi, Georges annonçait son arrivée pour le jeudi suivant, Henri n'eût su dire s'il eut de cette nouvelle plus de plaisir que de regret; il allait être vengé, mais la vengeance le prendrait, lui aussi pour victime.

Ce matin-là, pour la première fois, Alice descendit à la salle à manger. Il eût été mourant qu'il s'y fût traine pour la voir. Elle y était déjà lorsqu'il entra, le dos tourné à la porte, un bras appuyé sur le marbre de la grande cheminée. Au bruit de ses pas elle se retourna en rougissant, le salua sans lever les yeux et lui adressa quelques paroles qu'il n'entendit pas; tout son sang, à sa vue, lui refluait au cœur, ses oreilles tintaient, son âme l'abandonnait et il sentait une pâleur mortelle envahir son visage. Lorsque ce nuage se

dissipa, lorsque sa voix lui revint, elle n'était plus là, elle courait au-devant de son frère, qui arrivait tout joyeux de l'entendre près de lui.

Henri alors se rapprocha d'elle et balbutia quelques mots de politesse et de circonstance. Elle répondit à peine et parla de Fergus. Ce souvenir mit de la tristesse dans toutes les physionomies et aida à l'attitude qu'elle conserva pendant le déjeuner. Elle parla peu et ne s'adressa presque jamais à Henri. En vain William rappela-t-il avec une affectueuse complaisance les mérites de son ami, et mit-il en avant toutes les idées qui pouvaient adoucir sa position ou le consoler de son infortune. Elle affectait de ne s'associer en rien à ses jugements, se retranchant dans un mutisme inexplicable, ou ne prenait part à l'entretien que par quelques propos où perçait l'indifférence et parfois l'amertune. William en fut frappé, et le docteur s'en étonna malgré ses distractions.

—Et pas un regard! pensait Henri, le cœur brisé; pas un signe de sympathie ou de souvenir!

Il ne comprit qu'alors toute l'étendue de son malheur. Dans le gracieux négligé de sa toilette, il la retrouvait plus belle que jamais. La nature s'était complétée chez elle, sa beauté avait pris son entier développement, et dans ses yeux, qu'elle ne leva jamais sur lui, il put surprendre des jets d'une flamme contenue et tempérée par une langueur qui en rendait le charme irrésistible. Et il ne la revoyait si belle que pour s'assurer qu'elle le détestait, pour se convaincre que le seul son de sa voix lui était une gêne et sa présence un fardeau. Il eût tout donné, maintenant, pour un de ces regards à jamais perdus; et combien ne maudit-il pas cette fatale rencontre du pavillon, dont l'unique résultat avait été de chasser brutalement son dernier rêve, et de creuser l'abîme qui les séparait pour toujours!

A peine levée de table, elle fit signe à John de faire seller son cheval.

—Walter t'accompagnera? dit William.

Elle répondit que non, et qu'elle sortirait seule. Son frère insista, mais elle fut inébranlable. Ses traits avaient pris une roideur de marbre, et à peine si, une allusion à son dernier voyage, ses joues se couvrirent d'une teinte rosée, presque aussitôt disparue.

Elle alla mettre son amazone, et une demi-heure après elle était en selle.

Henri la vit partir le désespoir dans l'âme; cette sortie le bravait ouvertement, son sang-froid accusait du mépris, et ce refus, si nettement formulé devant lui, d'être suivie du groom de lord Georges, prouvait qu'elle en était déjà arrivée au dédain des interprétations.

Il en fut de même durant quelques jours encore, et la réapparition de Me Legoën, de retour de son voyage, ne changea rien à ces habitudes étranges de lady Eberton. Elle paraissait aux repas, montait à cheval dans la journée ou s'enfermait dans sa chambre. Le soir seulement, elle restait une heure ou deux au salon, mais passait ce temps presque toujours absorbée dans la réussite d'une patience. Quant à Henri, elle lui témoignait tout juste l'attention exigée par les plus simples convenances, et mettait tous ses soins à éviter sa rencontre.

Une fois, qu'il venait de sortir pour cacher à tous les yeux quelque nouvelle blessure, elle s'assit au piano, à la demande de William, et se mit à jouer un air d'une suave mélancolie, qu'Henri avait

entendu chanter par les pâtres d'Ecosse aux environs de Winter-Hill. Arrêté à quelques pas du château, il écoutait cette mélodie charmante qui le fascinait et lui arrivait à travers les arbres, comme une brise du passé, pleine de rêveries, de senteurs de bruyères et de souvenirs heureux.

L'attendrissement le gagna, il oublia tout, n'y tint plus, et revint au salon.

A sa vue, elle s'arrêta, voulut reprendre, mais son jeu devint incertain et troublé, elle déroula deux ou trois gammes, se leva et partit.

Henri vint s'asseoir auprès de William.

—Eh bien? dit celui-ci n'entendant plus le piano.

—Lady Eberton nous a quittés, répondit simplement Henri.

—Ma sœur est bizarre par instant, je le regrette, mon cher Henri, car cet air de nos montagnes est délicieux, et Alice le traduit si bien, quand elle veut !

Mais il avait senti ce trait de plus à l'adresse de son ami, et dans la journée il le reprocha doucement à sa sœur, ainsi que d'autres du même genre qui ne lui avaient pas échappés.

A cela elle ne fit aucune réponse.

—Mais, enfin, qu'as-tu donc? lui demanda-t il.

—Rien.

—Mais encore?

Elle saisit la main de son frère, l'attira sur ses lèvres, et se mit à pleurer.

— Pardonne-moi, murmura-t-elle, je souffre, mais je suis heureuse !

Et elle le quitta.

—Elle souffre et elle est heureuse ! pensa le pauvre jeune homme en s'éloignant, je ne la comprends pas.

Cet état commençait à l'inquiéter, et il en parla au docteur. Bénédict avait fait les mêmes remarques, et le soir, tandis qu'Henri se promenait devant le perron avec Me Legoën, ils en causaient ensemble, en attendant Alice qui ne rentrait pas, bien qu'il fut déjà tard et que la nuit fût venue.

—Mais, que fait-elle donc? dit William en s'interrompant, Walter devrait toujours la suivre dans ses courses.

Le docteur lui rappela combien elle s'y était formellement opposée, et comme il achevait ces mots, les pas rapides d'un cheval se firent entendre, Alice parut devant la porte et sauta à terre, en tendant la main à Me Legoën pour s'aider à descendre.

Tous s'étaient portés à sa rencontre, elle entra, les traits égarés, demanda un verre d'eau et se laissa tomber sur le premier siége venu, en proie à une émotion extraordinaire.

—Au nom du ciel, qu'y a-t-il? demanda Bénédict en s'empressant auprès d'elle.

Elle passa lentement la main sur ses yeux, promena son regard autour du salon, et avec une expression de terreur :

—Les morts reviennent donc à Glennaël ?

Tous se regardèrent avec un mouvement de surprise.

Alors elle raconta qu'en revenant du bois des Fées, à la tombée du jour, elle longeait la lisière des pins, lorsque tout à coup un hennissement lui fit retourner la tête, et elle vit, galopant sur un cheval nu, à quelques pas derrière elle, un homme en costume de cavalier du temps de la Régence.

Un profond silence accueillit ces paroles, puis Bénédict déclara qu'il n'y avait là qu'une hallucination pure et simple, résultat des folles histoires que lady Eberton avait le

tort de se laisser débiter par tous les paysans. Il cita à l'appui de son opinion ce qu'il avait entendu dire lui-même dans quelques chaumières, de prétendus meurtres, dont la tour aurait été témoin au temps de la féodalité, et de crimes plus récents, et malheureusement plus certains, commis dans les bois et le pavillon, sous le règne des plumets rouges.

—Et ce cavalier, ajouta Me Legoëen qui, par genre, se piquait un peu de scepticisme, ne serait-il pas tout aussi fantastique que le personnage dont on me parle depuis mon retour ici, sous le nom de l'homme au manteau noir ?

Henri, à ces mots, attacha ses yeux sur Alice, mais son visage ne laissa rien voir ; elle paraissait n'avoir même pas compris.

Ces assurances diverses parvinrent à le calmer, chacun rivalisa d'attentions pour la distraire ; elle s'y prêta de bonne grâce, et, une heure plus tard, elle riait elle-même avec les autres de sa sombre aventure.

Henri seul ne riait pas, du moins intérieurement. L'agitation croissante et le malaise d'Alice s'expliquait pour lui par la prochaine arrivée de lord Georges ; il voyait dans ces contes une invention grotesque à l'effet de masquer la criminelle intrigue qui se poursuivait à l'abri de la superstition, et découvrait dans cette dernière confidence l'évidente intention de sonder la crédulité, ou de prévenir quelque révélation. Il l'accusait presque de maladresse pour avoir su si vite renoncer à son rôle, et passer aussi facilement de l'effroi à la sécurité et même à l'enjouement.

C'en était trop pour son cœur. Il avait beau vouloir s'élever audessus des susceptibilités de la passion et planer au-dessus de la tempête, il retombait toujours tristement sur la terre, et comprenait qu'il n'avait plus qu'a se détacher de sa dernière illusion, cette suprême amie du malheur, après Dieu, lorsqu'une communication de John le vint mettre dans le cas de briser la glace sans se croire guidé par sa propre passion.

Ce soir-là, comme le vieux serviteur le déshabillait, il lui demanda en riant à demi s'il n'était plus question de l'homme au manteau noir. John prit une figure grave et répondit qu'il croyait que le diable était lâché sur le château. Lui n'avait rien vu, mais il paraissait hors de doute que les apparitions se multipliaient depuis quelque temps, tantôt sous une forme et tantôt sous une autre. Une fois, c'était un gentleman d'avant la Révolution qui s'était montré à un pêcheur près de la plage ; une autre, c'était une grande dame blanche qui avait été vue par un paysan dans une allée, au clair de lune, et qui s'était évanouie au cri qu'il avait poussé. Tout le monde en parlait, et tout le monde en tremblait. Seul, Ben, en sa qualité de méthodiste ou d'incrédule fieffé, se vantait, un matin qu'il était ivre, de connaître parfaitement le fantôme et de lui faire retrouver sa chair et ses os le jour qu'il lui plairait.

Henri, alors, se rappela qu'il avait aperçu ce Ben, la nuit où il vit sortir du pavillon le personnage au manteau noir ; il trembla pour Alice, et, au risque de lui déplaire, se décida à la prévenir.

Le lendemain, en sortant de la salle à manger, il la supplia de lui accorder un moment d'entretien.

—Mais volontiers, dit-elle ; que me voulez-vous ?

Il l'assura qu'il devait lui parler sans témoins, et insista de la manière la plus pressante pour qu'elle

voulût bien l'écouter. Cet air de mystère la troubla, elle éluda sa demande, et se rendit chez elle pour procéder à sa toilette de cheval.

Mais il avait pris son parti, et dès qu'il eut vu s'éloigner William et Bénédict, et qu'il se fut assuré que Maggy n'était plus avec sa maîtresse, il monta à son appartement.

Allice allait sortir : elle était sur le seuil de son antichambre, en costume d'amazone, tenant sa robe d'une main, et de l'autre sa cravache.

—Pardonnez-moi, madame, dit Henri rapidement, si je me présente ici malgré votre défense; j'avais besoin de vous voir seule; je le dois, il le faut.

Elle voulut passer, mais il l'arrêta, et le ton dont il avait prononcé ces paroles, l'expression de ses traits encore ennoblis par les fatigues de ses voyages et les traces de ses longues souffrances lui imposant, quoi qu'elle pût faire, elle céda, et rentra avec lui dans le petit salon.

Mais là, Henri ne trouva plus que dire, il restait devant elle balbutiant, interdit.

—Eh bien! monsieur, je vous écoute, dit-elle; pourquoi êtes-vous venu ?

Pour vous sauver, madame, répondit le jeune homme rappelé à lui-même, pour vous sauver : car vous vous perdez : le secret du pavillon est découvert, un abîme est sous vos pieds, un pas de plus vous y précipitera.

—Le secret du pavillon! Et qui donc, si ce n'est vous, monsieur, a pu trahir ma retraite en ces lieux ?

Il allait répliquer; mais tout à coup il s'arrêta, et la regardant avec une indicible tristesse :

—Est-il donc vrai qu'une telle pensée ait pu même effleurer votre âme, et qu'à la cruauté de votre haine vous osiez bien ajouter l'outrage d'un pareil soupçon !

—Allons, fit elle avec un mouvement d'impatience, pardonnez-moi ; mon intention n'était pas de vous blesser.

—Je vous plains, madame, et je vous pardonne ; oui, je vous pardonne... mais non, continua-t-il avec passion, non, tout cela est impossible ! c'est un rêve affreux, un rêve qui me tue ! Alice, Alice, au nom du ciel, réveillez-moi, laissez-moi vivre, laissez-moi croire en vous ! Ah ! tenez, pour vous défendre, pour mettre ma vie entre la foudre et vous, je ne vous demande qu'une parole, je ne vous adresse qu'une prière : jurez-moi, jurez-moi que vous n'avez pas cessé d'être digne de ma sollicitude d'aujourd'hui et de mon culte d'autrefois.

Elle s'était couvert le visage de ses mains, son sein palpitait précipitamment sous sa robe, et avec un accent qui accusait la violence de ses luttes intérieures.

—Non, dit-elle, non, je ne suis plus digne de vous; laissez-moi, laissez-moi !

Henri tomba en sanglotant sur un siége à ses pieds.

—Quoi ! reprit-elle au bout d'un instant, par un suprême effort, quoi ! vous, pleurer ! vous, pleurer une femme... !

—Non, non, s'écria-t-il en éclatant, ce n'est pas vous que je pleure ; ce que je pleure, c'est votre pureté d'ange, c'est ma jeunesse, c'est ma vie, c'est mon bonheur perdus !

—Et quel droit avez-vous de me parler ainsi ?

—Le droit que me donnent les larmes que vous m'avez fait verser, et celles que je vous ai vue répandre, le droit de défendre, même contre vous, l'idole que ma fatale passion a élevée dans mon cœur.

Cette image adorée, je vous proteste que nul ne la profanera. Cet homme, qui m'enlève mon trésor et ma gloire, je vous dis que je l'atteindrai sous le déguisement du spectre et sous son manteau noir ; je vous dis que lord Georges a eu beau vous ravir à moi, votre amour n'est point à lord Georges, et celui que vous aimez, je saurai son nom, vous me le direz, vous me le direz à l'instant, je le veux, je l'exige !

—Jamais ! dit-elle avec un mouvement d'épouvante.

—Mais vous ne voyez donc pas que vous me tuez, malheureuse ! Vous me tuez, mais vous ne m'empêcherez pas, je vous le jure, de vous donner jusqu'à mon dernier soupir. Je vous fatiguerai de mon dévouement, mais je me traînerai sur vos traces, et, pour aller à la honte, vous passerez sur mon corps.

Et il la quitta frémissante, éperdue, en lui reprochant de s'être fait un front qui ne savait plus rougir.

—O mon Dieu ! murmura la pauvre femme lorsqu'il ne fut plus là, mon Dieu, donnez-moi du courage !

De toute cette scène elle n'avait compris que deux choses : c'est qu'il l'aimait toujours, et que quelque funeste méprise le poussait à cette exaltation. Elle se demandait ce qu'il avait voulu dire par cet homme dont déjà lui avait parlé Maggy, et dont l'étrange évocation venait de lui fournir une arme pour se défendre et d'elle-même et de lui.

Elle fut longtemps à reprendre l'empire de sa volonté, et, refoulant alors ses émotions et sa faiblesse, elle partit, l'air libre et joyeux, emportée par son cheval, qui bondissait avec une grâce superbe sur le gazon des avenues.

Henri la vit s'éloigner avec un serrement de cœur inexprimable, il venait de surprendre de mystérieuses manœuvres de Ben, qui rôdait sur ses traces et cherchait à l'épier en se glissant derrière elle.

L'allée qu'elle suivait passait auprès du mamelon des bouleaux, puis, tournant à droite en longeant des sapins, allait rejoindre, à l'angle formé par la clôture du parc réservé, un chemin de grande communication qui traversait le bois des Fées, et conduisait à des collines noires et à des landes couvertes d'ajoncs sombres que l'on apercevait du sommet des falaises. Alice avait donné le nom de désert à ces paysages mélancoliques, et c'était le but habituel de ses courses solitaires.

Henri erra tout le jour aux alentours de ce chemin, fuyant tous les regards, dévoré d'angoises, et cherchant, mais en vain à étouffer l'orage qui grondait en son âme.

Le soir vint, puis la nuit, et Alice n'arrivait pas. De temps en temps il s'arrêtait pour prêter l'oreille, mais le vent faisait un tel bruit dans les pins, qu'il était impossible de rien saisir à distance. La lune, qui semblait courir dans le firmament au-dessus des nuages, jetait devant lui sa lumière pâle et douteuse, mais il ne distinguait rien que les ombres des arbres balancés sur le sol. Il attendait, il attendait encore, écoutant, regardant, et il allait retourner sur ses pas, après avoir vu rentrer le garde, lorsque le galop précipité d'un cheval, entendu distinctement du côté du grand chemin, le fit tressaillir et lui rendit la vie.

Il n'eut que le temps de se jeter dans un bouquet d'arbres ; Alice était déjà à l'entrée de l'allée. Elle courait comme le vent et allait passer devant lui lorsqu'une forme noire, franchissant la palissade,

s'élança en deux bonds au-devant du cheval, et lui sauta à la hauteur du poitrail, comme pour atteindre l'amazone qui le montait. Alice poussa un cri terrible, le mystérieux assaillant s'évanouit dans l'ombre, le cheval effrayé se cabra brusquement, s'emporta, se précipita tête baissée à travers le bois, entrainant Henri qui, après avoir enlevé lady Eberton, l'avait saisi à la bride et ne parvint qu'à une assez longue distance à dompter sa fougue par un effort désespéré.

—Lâchez-le, lâchez le, il vous tuera! criait Alice sans le reconnaître.

Henri ne répondit pas; ses mains venaient d'abandonner les rênes, et il était tombé sur le sol, privé de sentiment.

En cet instant un homme, s'élançant d'un fourré avec la rapidité de l'éclair, se pencha vers lui, s'assura qu'il vivait, et, l'enveloppant rapidement de son manteau, se disposait à l'emporter dans ses bras, lorsqu'à l'approche d'Alice et au bruit d'un autre pas, il disparut au plus vite en abandonnant son vêtement. Alice arriva: un rayon de la lune, glissant à travers le feuillage, lui montra devant elle la figure décolorée d'Henri Mérédic; sa blessure s'était rouverte, il avait la poitrine couverte de sang.

Elle fut prise d'un tremblement horrible, tous les frissons de la mort lui passèrent dans l'âme, elle se précipita à genoux près de lui, à demi folle de douleur:

—Henri! Henri! dit-elle d'une voix étranglée, mon Dieu, ô mon Dieu! pardonnez-moi de l'avoir tant fait souffrir pour lui cacher mon cœur et tenir mon serment!

Comme elle achevait ces mots, une main crispée lui saisit le bras par derrière: elle se releva d'un bond et recula de terreur en se trouvant face à face avec lord Georges Eberton.

## XII.

Lorsqu'il revint à lui, Henri était couché dans sa chambre, le docteur et Louis Hugues, qui venait d'arriver, veillaient à son chevet. Un nuage obscurcissait toutes ses idées, il se souvint confusément de l'accident du cheval, mais sans avoir aucune notion de ce qui avait suivi.

Bénédict lui apprit le retour à l'improviste de lord Eberton et de sa mère, lui dit que Georges avait rencontré sa femme dans le parc, qu'il l'avait ramenée à demi-morte de frayeur, et avait donné ordre en rentrant d'aller à la recherche du capitaine, qui courait après Love échappé. Tous les gens du château se disposaient à sortir, lorsqu'un violent coup de sonnette s'était fait entendre vers la chambre de M. Mérédic; John était monté au plus vite et l'avait trouvé étendu sur son lit, encore tout habillé. Voilà ce que raconta le docteur, et quelque fût l'étonnement d'Henri, il ne lui put rien apprendre de plus, il n'en savait pas davantage.

Lord Georges, en effet, avait gardé sur tout le reste le plus profond silence. Il n'avait adressé aucun reproche à sa femme, s'était contenté de lui donner ordre de garder son appartement, et avait passé la nuit sans la revoir, enfermé avec lady Mary, qu'il ne quitta qu'aux premières lueurs du jour. Il sortit dans la matinée, se rendit à l'habitation du garde, eut avec lui un long et secret entretien, se promena seul dans la campagne une partie de la journée, monta à cheval et alla au port, et ce ne fut que le soir, dans

l'après-dînée, qu'il pénétra chez lady Eberton.

Alice n'avait pu reposer depuis la veille, une horrible anxiété la torturait, malgré les nouvelles que lui apportait de temps en temps William. Mais William était loin de tout savoir, et dans l'instant où Georges entra, elle était affaissée dans un coin de sa chambre, le visage défait, les yeux gonflés par l'inquiétude, l'insomnie et les larmes.

A la vue de son mari, elle se leva vivement, s'avança au-devant de lui, et joignant les mains :

—Georges! dit-elle.

Georges ne lui répondit que par un sourire amer, et se mit à parcourir l'appartement à pas precipités.

—Georges, reprit-elle, au nom du ciel, parlez-moi, votre silence me tue !

—Rassurez - vous, répondit - il d'une voix sombre, il vit, oui, il vit encore ! mais, ajouta-t-il en se tournant vers elle avec un geste terrible, je vous jure par ma mère que votre joie sera courte, et que je le tuerai sous vos yeux, lorsque la mort aura cessé de me le disputer !

—Non, oh! non, s'écria-t-elle, prenez ma vie, mais grâce pour lui. Ne vous ai-je pas tout donné ? Lui ai je laissé autre chose que le désespoir et l'abandon ? J'en appelle à Dieu, quand il était malheureux, je l'ai fui ; quand il est venu, je me suis retirée. Tenez, Georges, dans ces mêmes lieux, son père a sauvé la vie de mon père ! La reconnaissance me faisait un devoir de le lui dire, et il l'ignore ! N'a-t-il pas dû me croire folle, à la bizarrerie de ma conduite ? N'a-t-il pas dû me supposer de la haine, à l'ingratitude de mon hospitalité ? Et quant à cette parole de moi, cette dernière parole, elle devait se perdre à jamais dans le silence de la tombe, je le voyais expirant, elle n'est peut-être pas arrivée à son oreille, et ce n'est pas ma faute si la mort n'a point voulu de cet infortuné.

Elle s'attachait à lui, cherchait à l'attendrir, lui disputait pas à pas sa vengeance. Il l'écoutait sans proférer un mot ; la fixité seule de son regard accusait les sentiments implacables qui s'agitaient en lui.

—Vous l'aimez bien ! dit-il enfin, mais à votre tour, écoutez-moi. J'aurais pu vous briser hier dans ma colère, c'était mon droit ; mais cet homme avait cessé d'être, je le croyais, moi aussi, et votre vie m'était indifférente ; le seul confident de votre amour, le seul témoin de mon injure n'était plus de ce monde.

—Mais il n'y a pas d'injure, il n'y en a pas ! interrompit la pauvre femme. Cette affection, ne la saviez-vous point ? ne l'ai je pas avouée à votre mère avant de vous épouser ? Et si vous la condamniez, Georges, si vous la jugiez dangereuse ou coupable, pourquoi m'avez vous abandonnée ici, lorsque je vous demandais avec tant d'ardeur et de prières de partir avec vous ?

Georges avait frémi, à cette première nouvelle d'une confidence dont lady Mary ne lui avait jamais parlé, et une pâleur livide s'était répandue sur ses traits. Mais il avait de graves raisons de se taire sur les motifs qui l'avaient fait s'opposer au départ d'Alice, et comme d'habitude, étouffant la vérité de ses torts sous l'exagération de ceux de sa femme.

—Assez, dit-il, assez d'audace et de mensonges ! Vous avez prononcé votre arrêt vous-même, et je n'ajouterai qu'un mot. Vous avez été folle pour lui, vous le serez pour tous, excepté pour moi.

Entre la folie et le crime, entre la pitié et la honte, entre l'extravagance et l'adultère, choisissez, pour m'éviter le soin de choisir moi-même.

Il allait se retirer, mais elle se plaça devant lui, releva fièrement la tête, et le regardant en face:

—Lord Eberton, répondit-elle, je ne vous connaissais pas! La situation que vous m'imposez, je l'accepte; je serai folle, autant que vous êtes cruel, mais votre cruauté fera ma vengeance, comme ma folie votre châtiment.

Et se tournant vers le cordon d'une sonnette:

—Eloignez-vous, mylord, ajouta-t-elle avec un geste sans réplique, sinon j'appelle et vous renie á la face de tous vos gens!

Georges resta interdit, il ne supposait pas tant d'énergie chez sa femme, et malgré lui il recula devant l'accent impérieux de cette volonté.

Il courut, ivre de fureur, à l'appartement de sa mère. Celle-ci allait et venait dans sa chambre, consultant l'un après l'autre des papiers d'affaires distribués sur les meubles. Lady Mary était bien changée depuis son départ pour l'Ecosse. Elle n'avait rien perdu de son activité, au contraire. Mais il y avait de la contrainte, de la roideur et de la violence dans ses traits aussi bien que dans son langage. On eût dit qu'elle obéissait à l'impulsion mystérieuse d'un ressort toujours tendu, toujours en mouvement, dont l'incessant mobile l'empêchait de se tenir en place, et la poussait sans interruption de lieux en lieux, d'objets en objets, de pensées en pensées.

—Mais, qu'y a-t-il? s'écria-t-elle en voyant les traits bouleversés de son fils, que se passe-t-il, Georges? Georges, répondez, qu'avez-vous?

—Elle consent à être folle! répondit précipitamment le jeune lord, elle consent, mais je suis perdu!

—Mais vous êtes sauvé, mylord, vous êtes sauvé! l'interdiction passera, et ce misérable notaire en sera pour ses frais d'intrigue et de perfidie.

—Je suis perdu! répéta-t-il en frappant du pied avec colère, elle aime cet homme, elle l'aimait avant mon mariage, elle vous l'a dit et vous le saviez!

Lady Mary se troubla à ces paroles, mais se remettant aussitôt.

—Je savais un conte bleu, qu'elle m'est venu débiter un jour, dit-elle en affectant un grand calme, mais je ne savais pas qu'elle aimât ce M. Mérédic, car, Georges, il n'y a que les mères qui aiment.

—Vous le saviez, vous saviez tout, continua-t-il, et vous m'avez tout caché!

—Oui, mylord, car je vous connaissais assez faible pour vous arrêter, devant ces rêveries d'une folle, dans la voie que vous traçaient le sentiment de l'honneur et le souvenir du nom que vous portez.

—Et vous avez sacrifié mon bonheur à ces vanités superbes!

—Sacrifié! Ah! Georges, à moi seule d'évoquer jamais entre nous l'idée du sacrifice, comme à Dieu de savoir ce qu'elle contient pour moi de douleurs et de larmes.

En achevant ces mots, elle avait détourné la tête pour dissimuler la portée de l'aveu qui venait de lui échapper.

Georges s'arrêta devant ce trouble profond de sa mère. Il ne l'avait jamais vue dans un pareil état, et sans en pénétrer la cause, son intelligence égoïste s'effrayait déjà des conséquences de son abandon, s'il la poussait à bout. Au fond, cette colère sauvage, à laquelle il donnait pour principe la découverte du secret d'Alice, était avant tout

l'explosion de ressentiment d'une autre nature. Non qu'il fût de caractère à souffrir une injure, son cœur était trop anglais pour comprendre le pardon sans profit, et son esprit trop bien trempé des grandes idées de l'honneur humain, encore affermies par l'éducation de la chasse et du sport. Mais, avant même la révélation de la nuit, il cherchait sa femme, l'âme sourdement agitée par la haine, et le motif inconnu qui lui avait fait précipiter son retour n'était que le prétexte a un désir de vengeance inspire d'ailleurs. Or lady Mary venait de lui rappeler par un mot que tout n'était point perdu du côté où la blessure lui était le plus sensible, et il sentait qu'il avait besoin d'elle pour exécuter jusqu'au bout le plan dont il lui devait l'initiative, et dont la réussite ne devait pas entraîner pour unique résultat la réparation d'un outrage.

Se contenant donc en présence de sa mère, importuné de plus de cet accès de sensibilé subite, il la quitta brusquement en lui jetant ces paroles:

—Soyez sans crainte, mylady, je saurai rester digne du nom de mes aïeux!

Il monta chez lui, y prit un paquet de lettres, et se rendit de nouveau chez lady Eberton.

Alice était agenouillée près de son lit, et priait; il la saisit par le bras, et l'emmenant au milieu de la chambre:

—Avez-vous bien fait votre choix, mylady? lui demanda-t-il avec violence.

—Je croyois vous avoir répondu mylord, dit la jeune femme; j'ajoute maintenant qu'entre la calomnie et l'insulte je n'ai pas à choisir, car je n'ai pas mérité l'une, et l'autre ne saurait me toucher.

—A moi donc de vous éclairer jusqu'au bout! continua-t-il, en jetant sur une table devant elle les papiers qu'il tenait à la main. Lady Eberton, vous avez foulé aux pieds l'honneur du nom que je vous avais donné. Vous avez reçu sous mon toit, en mon absence, l'homme que vous aimiez, contre tous vos serments. Vous avez vu cet homme, la nuit, dans les bois de ce château, dans le pavillon abandonné de ce parc. Joignant la comédie au crime, vous avez caché vos amours derrière la superstition de ces contrées, comme vous avez caché votre amant sous le manteau noir d'un spectre prétendu. Je pouvais vous chasser de ma famille: c'était publier votre honte et mon injure. J'ai préféré épargner à votre conscience, dans l'opinion des hommes, la solidarité de vos fautes et la responsabilité de vos actes. J'ai demandé à la loi de vous sauver de vous-même par l'interdiction, et de vous priver d'une liberté dont vous avez su faire un si indigne usage. J'aurai au moins couvert du voile de la démence des faits que vos mensonges ne sauraient plus couvrir.

Alice le regardait, ragardait ces lettres éparses, et ne répondait pas. Le frémissement seul de ses lèvres dénotait la stupeur et l'indignation qui oppressaient son âme. Ces reproches et ces allusions, elle les avait entendus jeter avec la même amertume par la bouche d'Henri Mérédic.

—Georges, dit elle enfin, êtes-vous insensé, ou avez-vous résolu de me faire perdre la raison?

—Oserez-vous nier, s'écria-t-il, oserez-vous nier contre ces attestations et ces preuves, vos rendez-vous et vos rencontres avec ce capitaine maudit!

—Je le nie, je le nie devant Dieu, et j'attends de lui et de vous

de me venger un jour de tant d'outrages.

—Nierez-vous aussi, contre moi-même, que je l'ai vu hier, presque dans vos bras, encore drapé dans son affublement ?

Elle perdit contenance à ce dernier mot, qui lui rappelait, en effet, un détail oublié dans le premier désordre de ses idées, et la frappait tout à coup comme la lueur d'un eclair.

—Nierez-vous enfin, continua-t-il dans une colère qui allait jusqu'au paroxysme, que vous lui avez répéte que vous l'aimiez, alors que son empressement à expirer pour vous ne l'empêcha pas de revenir au château sans le secours de personne !

—Je n'ai pas à nier cette parole arrachée par la compassion, et j'ai moins à en rougir : elle était aussi pure que mon âme.

—Ah ! l'aveu est précieux, et vous allez le compléter. Ecrivez, mylady, pour empêcher le témoignage de votre amant d'infirmer l'innocence que je veux vous rendre par la voie judiciaire; écrivez, pour le détromper lui-même, que vous reconnaissez, dans un moment lucide, n'avoir jamais eu, en allant à lui, la conscience de vos actes, et ne l'avoir jamais entretenu de votre passion que dans les accés d'une affection mentale dont votre conduite a donné tant de preuves.

—Ma conduite a plus fait pour éloigner M. Merédic, que tout ce que pourrait faire la déclaration que vous exigez de moi, mylord ; j'ai toujours eu la conscience de mes actes, et n'ai jamais perdu le sentiment de mes devoirs ; je n'écrirai pas contre moi-même votre certificat de folie.

—Ecrivez ! pour votre vie et la sienne, écrivez à l'instant !

—Jamais !

Il frappa du poing sur la table et s'avança vers elle d'un air si menaçant, qu'elle recula de terreur.

En cet instant un bruit se fit entendre près de la muraille qui séparait la chambre de lady Eberton de la bibliothèque ; Georges s'élança vers la porte de cette pièce et l'ouvrit violemment ; elle était déserte.

Alice épouvanté avait profité de ce mouvement pour se dérober à sa fureur. Bouleversée, hors d'elle-même, elle se précipita vers l'appartement d'Henri et y entra en criant :

—Ah ! sauvez-moi, vous qui m'avez perdue ! Si, pour un motif que j'ignore, vous avez jugé convenable de revêtir ce déguisement fatal, cause de tant de méprise, attestez sur l'honneur, sur le nom de votre mère, que je suis innocente et que je ne savais rien.

Henri, étendu dans un fauteuil à côté de Louis Hughes, restait comme saisi de sa présence et de son langage.

—Perdue ! dit-il avec effort ; moi, vous avoir perdue ! moi, avoir pris un déguisement ! moi jurer sur le nom de ma mère ! Hélas ! madame, que me demandez-vous ? Prenez ma vie, mais n'exigez pas un parjure sur lequel vous avez pris tant de soin de ne me laisser aucun doute.

—Lui aussi ! murmura-t-elle ; mon Dieu ! nul ici n'aura donc pitié de moi !

Et sans laisser au jeune homme, interdit de cette scène, le temps de se remettre et comprendre, elle s'enfuit éperdue au bruit des pas de lord Georges qui était à sa poursuite.

—Que se passe-t-il ? dit le pêcheur ; c'est le même état que lorsqu'elle me dit à la tour des Baleines :—Hughes, sauvez le capitaine, c'est la volonté de Dieu !—et, mille bourrasques ! vous n'avez

pas oublié, commandant, que c'est un miracle, en effet, que mes vieux bras aient pu vous faire gagner la côte.

Henri lui tendit la main avec un triste sourire; cette simple parole lui avait fait du bien : c'était la goutte d'eau de la source tranquille, savourée dans un jour de vent, de poussière et d'orage ; puis ce douloureux reproche de cette femme tant aimée lui était resté dans le cœur.

—Hugues, dit-il, une horrible inquiétude me dévore : tu ne peux sentir ce que je souffre.

Le pêcheur, sans répondre, alla à la porte et prêta l'oreille; on n'entendait plus rien que le grincement des girouettes tourmentées par le vent.

La nuit tombait; il se glissa dehors et se dirigea dans l'ombre vers l'appartement de lady Eberton. Il rencontra Maggy, qui montait pour le service de sa maîtresse.

—Je venais savoir des nouvelles de madame mylady, mademoiselle, faites excuses, mais je l'ai vue tout à l'heure, et elle paraissait fort souffrante.

La jeune fille entra vivement dans la chambre, et, ne voyant personne, elle passa dans celle de lord Georges.

—Mylady n'est pas ici, dit-elle en revenant; elle n'est pas chez lady Mary, et, par le temps qu'il fait, elle ne saurait être dehors.

Hugues s'éloigna; Maggy alla à une fenêtre qui donnait sur les bois, afin de la fermer, mais comme elle était penchée en dehors, écoutant le bruit de l'ouragan et les gémissements de la mer, un cri perçant retentit dans le parc et la glaça d'effroi.

Elle se précipita vers l'escalier, mais au même instant Ben apparut, la repoussa et entra sur ses pas.

—Ben, dit elle, n'avez-vous pas entendu ?

—Quoi ? demanda le garde en mettant la main sur les lettres restées sur le guéridon.

—La voix de lady Alice; monsieur Ben, laissez-moi sortir et ne touchez pas à ces papiers.

—Ces papiers sont des procès-verbaux, et quant à sortir par ce temps du diable, non vraiment, miss Maggy. Ne voyez-vous pas que la tempête menace de briser les arbres, et que la rafale pourrait vous enlever comme une plume.

—Mais je vous dis que ma maîtresse est dans la peine, je viens de l'entendre, et lord Georges n'est pas ici !

—Mais alors, reprit Ben avec un ricanement, ce n'est pas le cas de se mêler de l'affaire. Si mylady est avec mylord, c'est que mylord veut que mylady soit sa femme, comme...

La jeune fille regarda Ben avec plus d'attention, et s'aperçut qu'il était ivre et paraissait obéir à un mot de consigne.

—Comme vous serez la mienne, miss Maggy, poursuivit-il en cherchant à se rapprocher d'elle.

—Jamais, monsieur Ben, si à l'instant même vous ne me laissez passer !

—Non pas, non pas; trop sot qui tient le bonheur en cage et le laisse échapper.

Ces mots et le geste qui les accompagna rendirent à Maggy toute la force que lui avait ôtée le saisissement. Evitant le bras du misérable qui cherchait à la saisir, elle se jeta vers la fenêtre pour s'y précipiter.

Un second cri plus terrible, un cri de détresse et de mort, mais cette fois poussé par une voix d'homme, la fit tomber sur ses genoux.

Le garde lui-même s'était arrêté.

—Diable! murmura-t-il, ceci ne paraît plus du jeu. L'histoire finirait-elle comme au chateau de Ravenswood, par un coup de couteau.

Il regarda par la fenêtre restée ouverte, il écouta; la nuit était impénétrable et tout se taisait: on eût dit que la mort venait de passer tout à coup sur ces bois, et de frapper la nature d'immobilité et de silence.

Ben se retourna, mais Maggy n'était plus là, et il se trouva face à face avec Hugues le pêcheur.

—Regardez-moi bien, l'Anglais, lui dit celui-ci, et ne m'oubliez pas; nous nous reverrons, mon brave, lorsque l'heure sera venue.

Et le poussant rudement sur l'escalier, il se rendit en toute hâte chez le capitaine Mérédic.

—Mille millions de bourrasques! grommela-t-il en voyant la chambre vide, encore un coup de sa façon; il se tuera ici!

Et il descendit aussitôt, aux clameurs qui se faisaient entendre dans l'intérieur et la cour du château.

Les cris de Maggy avaient donné l'alarme: lady Mary, effrayée au delà de toute expression, avait appelé tout le monde, et, lorsque le pêcheur arriva, John faisait allumer des torches pour diriger les recherches dans toutes les parties du bois.

L'on se mit en marche, et de temps à autre on s'arrêtait pour interroger l'espace, mais le vent soufflait de nouveau avec une telle violence qu'il était impossible de rien saisir autre que ses sifflements dans les branches. Cette course avait quelque chose de fantastique et de lugubre, comme l'incident mystérieux qui l'avait provoquée. Ces lumières vacillantes et fumeuses éclaraient au passage les profondeurs du bois, qui retombaient aussitôt dans une obscurité plus funèbre encore. Lady Mary ne cessait de gémir, et toutes les physionomies trahissaient l'anxiété qui agitait les âmes.

Ils étaient arrivés au pied des falaises en suivant la direction indiquée par Maggy, lorsque des gémissements attirèrent leur attention; l'on courut et, au sommet d'un rocher qui surplombait sur la mer, on trouva lord Eberton, renversé sur la pierre et poussant des cris inarticulés, et près de lui Alice, les cheveux épars, les vêtements déchirés, les regards encore plein d'une indicible épouvante.

—Mon fils! cria lady Mary en pressant convulsivement le jeune lord dans ses bras.

Ce n'était pas le temps de chercher à connaître, et l'on reprit au plus vite le chemin du château.

Comme on approchait, le capitaine Mérédic, à la stupéfaction générale, apparut dans une allée, pâle et défait, et s'efforçant péniblement de rejoindre le cortége.

Alice, en l'apercevant, étouffa un cri et perdit connaissance.

Louis Joubert.

(A continuer.)

# LES FETES DE NANCY.

Nancy, le 13 juillet 1866.

La Lorraine va fêter " ses premiers cent ans " de mariage avec la France, poëtique expression d'un de ses enfants les plus dévoués. Nancy,—et c'est justice que ce soit elle,—Nancy doit, par trois journées de fêtes magnifiques, célébrer un aussi glorieux anniversaire. Aujourd'hui est le dernier jour des apprêts. Tandis que la coquette et gracieuse capitale se pare de ses plus beaux atours, j'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de parler d'elle en quelques lignes rapides. Une excursion de touriste français, une excursion en courant, au travers des belles rues alignées par Stanislas Leczinski, et aussi dans la vieille cité ducale: voilà le programme de ma lettre.

Nancy était, au dix-septième siècle, et d'après des gravures du temps, toute hérissée de clochers d'églises et de couvents, protégée par des bastions et des tours, ceinte enfin de bons et solides remparts, propres à défier le plus audacieux ennemi. Ces remparts furent renversés par Louis XIII, et, sur leurs fondements, Louis XIV fit élever de nouvelles fortifications, détruites à leur tour en 1698, et dont il ne reste que deux bastions avec leurs retranchements.

Nancy, au dix-neuvième siècle, n'a donc plus cet aspect sévère et se déploie gracieuse au milieu d'un vallon qu'arrose la Meurthe et que bornent, à l'Orient et à l'Occident, deux chaînes de petites montagnes couronnées de belles forêts.

A peine la vapeur nous a laissé le temps d'admirer ce panorama charmant, et nous voilà aux portes, ou plutôt à l'une des portes. C'est la porte Stanislas; ce nom nous dit assez qui l'a élevée. Un petit *guide* fort peu étendu, dit de cette porte qu'elle " est en quelque sorte le vestibule des monuments de tous genres dont le bon Roi de Pologne dota sa capitale ".

La première place,—portes et places sont toutes belles à Nancy,—que nous rencontrons, en descendant la rue Stanislas, est la place de Dombasle, ornée d'une statue du célèbre agronome. Sur le côté méridional de la place est le lycée, ancien couvent des Minimes ou de la Visitation; à l'Orient, se voit l'Université, qui date de 1770; la Bibliothèque occupe une partie des bâtiments.

Descendons quelques pas encore dans la rue Stanislas, et nous voici à la place du même nom. La place Stanislas, est la gloire et l'une des merveilles de Nancy: la décrire vaut mieux que la vanter. Elle a 11,544 mètres de superficie; les édifices qui l'entourent redisent tous la munificence du roi Stanislas. C'est d'abord l'Hôtel de Ville: au fronton, se détachent les armes de Stanislas et celles de la ville; le chardon emblématique qu'on y voit rappelle la victoire jadis remportée sur Charles le Téméraire. Du balcon doré de l'Hôtel de Ville, faisons des yeux le tour de la place.

A droite, un pavillon, l'ancienne

Intendance, depuis, la Préfecture. Là, dit-on, descendit, en 1769, Marie-Antoinette ; là, dit-on, Gilbert lut à l'infortunée Reine des fragments de ses poésies. En 1814, ce fut, en passant, la résidence de l'empereur de Russie. Le pavillon suivant, l'Evêché, fut l'hotel des Fermes, vendu comme bien national en 98 ; un décret le céda à l'évêque pour sa demeure, en messidor de l'an VIII. En face, de l'autre côté, le pavillon de la Comédie, théâtre actuel ; enfin, le quatrième, le pavillon Jacquet, est habité par des particuliers. Ces pavillons sont, comme l'Hôtel de Ville, ornés de fort belles frises et de sculptures.

Je n'ai parlé ni des deux fontaines monumentales, l'une contiguë à l'évêché, dite d'Amphitrite ; l'autre, voisine du théâtre, dite de Neptune, ni surtout des grilles magnifiques forgées par Jean Lamour, serrurier de Stanislas. Les gravures qui les ornent sont de Dominique Collin ; une des vignettes représente le roi de Pologne visitant l'atelier de l'artiste.

Mais voici qu'apparaissent, au moment où nos regards ont parcouru la place, les tours de la cathédrale. La rue des Dominicains est la, nous voilà bientôt au seuil de la métropole. Commencée en 1709, elle ne fut terminée que vingt ans plus tard. "Sa façade, dit le petit livre que j'ai déjà cité, est décorée par un double étage de colonnes corinthiennes accouplées, qui supportent un fronton cintré sur lequel étaient sculptées les armes de Lorraine, en partie brisées pour la Révolution. Deux tours carrées, aux clochers octogones avec arcades en pierre, surmontés chacun d'une coupole et d'une lanterne, flanquent le portail et présentent une silhouette d'un gracieux effet. Le plan de l'édifice est parfaitement conçu ; il a la forme d'une croix latine ; le long des collatéraux règnent huit chapelles, fermés par des grilles de fer, œuvres de Lamour et de François Jean-Maire, son émule. L'intérieur de la cathédrale est d'un style pur et correct ; les lignes en sont harmonieuses, et l'ornementation ne manque pas de mérite. A l'intersection des deux branches de la croix est une coupole peinte par Claude Jacquard et représentant le ciel ouvert."

A peu de distance de la capitale, nous voyons à droite une porte surmontée de la statue équestre de saint Georges. Cette porte donne accès dans le faubourg du même nom. Puis, quittant la place de la Cathédrale et marchant devant nous, nous arrivons bientôt à la place d'Alliance, nommée ainsi lors de l'union des maisons de Bourbon et d'Autriche, par le traité de 1756. A gauche de la place, la caserne Sainte-Catherine et sa cour de 13, 764 mètres carrés : elle date de 1764 ; le bas-relief du pavillon central représente Stanislas, entouré des Arts ; derrière nous, le jardin botanique, créé sur l'ordre de Stanislas, en 1752. De ce côté, la porte Sainte-Catherine termine la ville.

Retournons,—et nous ne nous en sommes que peu éloignés,—sur la place Stanislas, et gagnons la ville vieille.

Pour y arriver, nous passons sous l'arc de triomphe érigé, en 1751, par Stanislas à l'honneur de son beau-père ; il est orné d'une statue qui représente le roi de France ; puis, nous voici sur la place de la Carrière, ou mieux sur la carrière même qui servait autrefois aux tournois et aux joûtes. La Carrière est bordée d'édifices ; voici les principaux : à droite, le Palais de Justice, où siégèrent la

cour souveraine de Lorraine et Barrois, devenue, en 1772, le Parlement de Nancy; dans une des salles est exposé le testament manuscrit du roi de Pologne. Auprès, l'hôtel des Pages. Le pavillon monumentale qui termine la Carrière de ce côté est l'hôtel de Morvilliers, aujourd'hui appartenant au baron Guerrier de Dumast, correspondant de l'Institut.

A gauche, le tribunal de commerce; puis le pavillon bâti par Emmanuel Héré, l'architecte de Stanislas, pour sa propre demeure.

Le palais qui termine la Carrière, ancienne residence des intendants de la province, c'est aujourd'hui l'hôtel du maréchal commandant la ville. Ce palais appelé *Louvre* au siècle dernier, avait été bâti sur une partie du vieux château des ducs.

A sa droite est la Pépinière, vaste promenade aux beaux ombrages formée sur l'emplacement d'une partie des jardins du palais ducal.

Une portion du palais ducal est encore debout. Une riche porte d'une curieuse architecture, surmontée d'une statue du duc Antoine, y donne accès.

A l'intérieur de l'édifice, habilement restauré, est établi le Musée historique lorrain. De beaux restes de sculptures, des pierres tombales, le mausolée du comte de Salm et la Cène, de Florent Donin, emplissent les sales basses. Un magnifique escalier tournant conduit à la salle des Cerfs, restaurée par un Nanceyen, M. Chapelain, habile architecte.

" Deux superbes cheminées en décorent les extrémités, et ses murs sont couverts de tableaux de tous genres, représentant des personnages ou des monuments et des scènes historiques. Des objets d'art et d'antiquité, des monnaies, médailles, sceaux, manuscrits à miniatures, etc., remplissent plusieurs vitrines. Mais le principal ornement de cette salle est la magnifique tapisserie qui formait la tente de Charles le Téméraire, trophée glorieux pris par les Lorrains à la bataille de Nancy (1477)."

La salle des Cerfs servait à la réunion des Etats généraux; c'était là aussi qu'on exposait le corps du souverain défunt.

La contre-partie du palais est encore occupée par la gendarmerie: là se trouvait jadis une salle d'honneur construite sous le duc Charles III. Un jour aussi cette partie sera restaurée.

L'église des Cordeliers communiquait autrefois avec cette dernière, portion du palais. Là, se trouvent d'abord le tombeau de Philippe de Gueldres, épouse de Réné II; puis celui de Charles de Lorraine, tout couvert de peintures aux couleurs vives. En face de ce dernier tombeau, est l'entrée de la chapelle ducale, bâti sur le modèle de la rotonde funèbre des Médicis, à Florence. C'est "le Saint-Denis de la Lorraine." Le couronnement de l'autel, en beau marble blanc d'Italie, représente Notre-Dame de Lorette assise sur la *Santa-Casa*, portée sur les nuages et soutenue par deux anges adorateurs. La face antérieure du tombeau représente le Christ mort, étendu sur un linceul et un petit ange pleurant à ses pieds.

Ces magnifiques sculptures ont été attribuée aux Chassel, artistes messins; mais le rapprochement de plusieurs dates ne permet guère d'admettre cette assertion. Elles ont heureusement échappé au marteau des révolutionnaires; mais les doubles colonnes, en marbre noir, des deux ordres d'architecture surperposées, les sarcophages,

les génies portant les pièces d'honneur ont été enlevées et l'enceinte funèbre totalement dénudée. De 1817 à 1826, la ville de Nancy a fait restaurer la grande église, et le gouvernement français, la chapelle ducale, comme on les voit aujourd'hui. Les anciens tombeaux ont été remplacés en totalité, si ce n'est la cuve de celui qui est dressé derrière l'autel, et qui est de date primitive, et rappelle la forme qui leur avait été donnée. Les génies, portant chacun une piéce de l'ancienne armure des chevaliers sont aussi de récentes sculptures. Exécutés par Glorieux, statuaire, pour une somme de 45,500 francs, ils ne paraissent pas en parfaite harmonie avec les morceaux d'art ancien que le temps a respectés.

Voici les noms des princes dont les restes reposent dans le caveau ducale : Gérard d'Alsace, Thiéry, Mathieu, Ferry, Raoul, Charles II, Réné II, Antoine, François Ier, Charles III, Henri II, Charles II, Nicolas, Charles V, Léopold, François II.

L'empereur actuel d'Autriche entretient à perpétuité un aumônier, qui, chaque jour, célèbre la messe pour le repos des âmes des princes de sa maison qui sont enterrés là.

Il nous est impossible de parcourir la ville vieille ; citons seulement le plus vieux monument de Nancy : la porte Notre-Dame ou de la Craffe, avec ses tours construites en 1463, qui donne accès à la citadelle, bâtie par Louis XIII, lorsqu'il se fut rendu maître de Nancy en 1633.

Nous ne pouvons parcourir tous les faubourgs : tout au moins visitons, dans le faubourg Saint-Pierre, l'église de Bon-Secours. Construite par Stanislas, elle est sise sur l'emplacement de l'ancienne chapelle de Notre-Dame des Rois. Ce sanctuaire avait été érigé par Réné II, à l'endroit même où, après la bataille de Nancy, 3,900 soldats, tant de son armée que de celle de Charles le Téméraire, avaient reçu la sépulture.

Dans le sanctuaire, on admire les mausolées du roi Stanislas et de Catherine Opalinska, son épouse ; puis deux petits monuments, l'un renfermant le cœur de Marie Leczinska, l'autre celui du duc d'Ossolinski, parent du roi Stanislas. L'édifice est de la renaissance italienne ; de belles statues et des sculptures le décorent.

La voute, récemment restaurée, a été peinte par Joseph Giles, *le Provençal.*

Je termine : c'est d'ailleurs au péril de ses jours qu'on parcourt la ville aujourd'hui ; d'énormes poutres encombrent les rues, des mâts sont là gisants qui, tout à l'heure, vont faire flotter dans les airs le pavillon lorrain ! Les arcs de triomphe se décorent et se pavoisent ! A demain les premières splendeurs.

ADRIEN de RIANCEY

# L'UTILITÉ DES OISEAUX.

Nous ne voyons guère dans la création que le côté admirable et purement artistique de cet ouvrage divin. Le côté utile nous échappe. Nous sommes ravis par les magnificences d'un paysage, et nous ne songeons point que les arbres, les rivières, les canaux, tous les objets qui composent ce spectacle, servent aux besoins ou aux jouissances de l'homme. Ces vergers, aux fruits colorés et tendres, aident à sa nourriture de chaque jour; les montagnes l'abritent contre un soleil trop rigoureux. De même, ces oiseaux au plumage varié que nous apercevons dans les hauteurs de l'espace, assurent l'avenir de nos récoltes, et détruisent les insectes cachés dans le sillon.

Depuis quelques mois cependant, un mouvement intellectuel s'est déclaré qui a cherché les effets et les causes, et qui a essayé de pénétrer plus avant dans les secrets de l'ordre universel. Le clergé s'est trouvé à la tête de cette révolution scientifique, la seule vraie, la seule juste, la seule durable, parce qu'elle s'accomplit avec les bénédictions de Dieu.

Voici précisément un mémoire que j'ai sous les yeux, et qui me confirme dans toutes mes idées. Il est dû à M. l'abbé Decorde, qui l'a lu au Congrès de Bordeaux avec un succès fort estimable et fort digne d'être envié. M. l'abbé Decorde s'est fait l'avocat des mésanges, des pinsons, des chardonnerets et de beaucoup d'autres volatilles, accusés à tort, selon lui.

Si nous devons écouter le Mémoire, les mésanges auraient été vilipendées, les pinsons calomniés, et les chardonnerets traînés dans la boue. Je n'en crois rien, pour ma part; mais je n'ai pas été fâché de voir comment leur défense était presentée au tribunal de l'opinion agricole.

M. l'abbé Decorde commence par le côté le plus facile de la question. Il demande grâce pour les hirondelles, et nous sommes tous d'accord là-dessus. Les romanciers eux-mêmes, qui ne prêchent pas grand'chose le plus ordinairement, ont prêché la conservation de ces inoffensives créatures. Je me rappelle avoir eu entre les mains un feuilleton clément par caractère, où le héros était frappé des châtiments les plus horribles pour avoir tué une hirondelle d'un coup de fusil. Ceci dépassait un peu la mesure. Mais l'intention avait été bonne, et il faut bien vite citer ce cas exceptionnel d'un romancier qui a de bonnes intentions.

Le pardon est donc accordé aux hirondelles, sans qu'il y ait matière à discuter. La justice de la cause sera peut-être moins évidente, lorsqu'il s'agira des moineaux. Ici, le défenseur a été tenu de fournir des chiffres, et je suis obligé de les répéter après lui.

Les ennemis du moineau,—et les plus acharnés, dit M. l'abbé Decorde,—ont soutenu que le jabot de cet oiseau, contenant aisément à la fois cent grains de blé, et pouvant être rempli deux fois par jour, il s'ensuivait que chaque individu de l'espèce consommait

quarante livres de blé par an. Or, en admettant l'existence de 271 moineaux par commune, il en résulterait que ceux-ci prélèveraient deux millions cinq cent mille hectolitres, à 25 fr. l'un, sur l'ensemble de la récolte, soit: 62 millions 500,000 fr. A ce compte, ces passereaux, bien qu'ils aient été chantés par Lamartine, nous reviendraient un peu cher.

Heureusement, il ne faut pas plus se fier aux adversaires de la race ailée qu'aux télégrammes prussiens. Les uns et les autres se valent, paraît-il, à l'endroit de la vérité. La brochure que j'étudie établit d'abord que quand bien même chaque moineau consommerait deux cents grains de blé par jour, cela ne donnerait pour l'année qu'un total de soixante-treize mille grains. Il y a seize mille grains dans un litre. D'où il résulte que chaque moineau, même au point de vue des accusateurs, ne consommerait qu'un peu plus de quatre litres et demie de blé par an, à 800 grammes l'un, soit un peu plus de 7 livres, au lieu de 40 livres. C'est donc une première réduction des cinq-sixièmes qu'on doit opérer sur la quantité de froment imputée à la nourriture du criminel.

En outre, il n'est pas admissible qu'un moineau absorbe 10 grammes de blé par jour. Les plus gloutons n'arrivent guère qu'a la moitié du chiffre, et encore ceux qui se sont trouvés à pareille fête se couchent-ils sans souper. Par conséquent, nous serons dans la vérité la plus stricte en divisant par deux la somme totale énoncée plus haut. M. l'abbé Decorde ajoute que ce préjudice ne peut être causé au cultivateur qu'à l'époque de la maturité de la moisson, c'est-à dire, à peu près pendant quinze jours. Si nous admettons que, pendant cet espace de temps, deux cent soixante et onze moineaux par commune consomment quotidiennement cent grains de blé, nous verrons que la valeur du dommage causé se doit estimer 22,781 francs.

Nous voilà bien des millions du début. Mais il faut achever l'argumentation.

Le moineau n'est pas un simple agrément, une parure des rues et des bois. Sa plume est grise; sa voix n'a guère de roulades mélodieuses. Il est turbulent et criard. Il pille tout ce qu'il rencontre, et, à l'époque des semailles, c'est un véritable cosaque du Don à l'égard de la propriété. Par aventure, ce vice qui a conduit aux galères beaucoup de gens qui n'étaient pas moineaux, se change pour ceux-ci en une qualité réelle. Il leur permet de s'emparer de certains animaux nuisibles qu'ils ne détruisent point par vertu, mais par friandise, et à cause de l'excellence du plat.

Nous avons dans les campagnes un petit insecte dont il serait aisé de noircir la biographie; car il passe son existence à faire le mal. A toutes les périodes de sa vie, il répend la désolation autour de lui. Sa femelle voyage sous terre; à chaque etape, elle dépose un nombre d'œufs qui varie entre quinze et trente. De ces œufs sortent des larves qui pratiquent en tous sens des galeries dans le sol. Toutes les racines des environs, le pied des vieux arbres, les céréales, tout est rongé, anéanti. Les fraisiers principalement sont exterminés; c'est l'abomination de la désolation!

Ces larves se transforment en nymphes vers le mois de juillet; puis, au retour du printemps, la nymphe s'échappe de sa prison et exerce de nouveaux ravages, para-

lysant la végétation et se nourrissant de feuilles. La nymphe n'était qu'un ver blanc, qu'un chien de terre, qu'un embryon nuisible, elle est devenue un être classé : le hanneton. Les savants, eux, l'appellent : *mélolonthe vulgaire ;* mais je crois que le mot de hanneton est plus favorable au pur langage.

Si le hanneton n'avait pas d'ennemis, il serait extrêmement dangereux ; mais le hanneton a le moineau qui l'aime beaucoup,—en tant que comestible, s'entend. M. l'abbé Decorde prouve par des calculs qu'il serait trop long de rapporter ici, que nous devons aux moineaux la destruction annuelle d'un milliard huit cents millions de hannetons,et de cinquante milliards quatre cents millions de chenilles ou larves. Ce sont là, si je ne me trompe, de prodigieux services rendus à l'agriculture, et notez que les corneilles également se mettent de la partie. Je ne veux pas oublier les verdiers, les bergeronnettes, ni les traquets.

Le grimpereau mérite notre attention par l'habitude qu'il a de percer les branches et d'aller voir si, par l'effet de la percussion les insectes ne cherchent point à fuir de l'autre côté de l'écorce. Notons le pivert qu'on nomme dans certaines contrées *pleut-pleut.* ou le *procureur du meunier* et, chez les Anglais, *rainfowl.* Que de sublimes précautions ont été prises par le Créateur pour garantir la race humaine des calamités dont elle est menacée ! Le travail de M. l'abbé Decorde fait connaître et apprécier cette sollicitude ; il ressemble à une excellente leçon donnée à ce siècle ingrat.

—*L'Union.*

---

# CORRESPONDANCE DE LONDRES.

Londres, août 1866.

Le gouvernement anglais, d'accord avec l'opinion publique, continue d'affecter le plus parfait désintéressement dans toutes les évolutions et révolutions de la politique étrangère. Lord Derby lère pète après lord Russell : l'Angleterre a abdiqué toute influence directe ou immédiate sur les affaires du continent ; elle a déploré la guerre philosophiquement et commercialement, c'est-à-dire parce que la guerre est une source d'immoralités, de cruautés, d'injustices, etc., et parce que la guerre réagit sur l'industrie et le commerce britanniques. Birmingham n'ayant pas encore une manufacture de fusils à aiguille sur une grande échelle, c'est encore philosophiquement et commercialement que l'Angleterre se réjouit de la paix. Aussi le premier ministre, dans son toast du banquet donné au cabinet par le lord-maire, le 1er août, après avoir proclamé les bienfaits universels de la paix à ce point de vue presque exclusivement anglais, a salué avec enthousiasme la solution définitive du problème de la jonction télégraphique des deux grands continents d'Europe et d'Amérique, jonction qu'il considère devoir être plus spécialement profitable à la Grande-Bretagne, que tant de liens communs rattachent naturellement à la républi-

que des Etats-Unis,—" liens d'origine, de langage et même de *principes*, sinon d'institutions politiques." C'est réellement un fait merveilleux que ce dialogue de minute en minute qui peut s'établir entre deux continents séparés par une distance de mille lieues et par l'abîme de l'Océan. " J'ai reçu, dit lord Derby, aujourd'hui, à une heure et demie, un télégramme daté de New-York ce matin, et qui m'informe, entre autres nouvelles, de l'arrivée d'un navire anglais hier au soir." On ne peut que s'associer de grand cœur aux félicitations adressées par lord Derby à cette compagnie qui, par son énergie et sa persévérance, a triomphé de tous les obstacles qui semblaient s'opposer au succès d'une entreprise dont les résultats matériels sont encore incalculables. Mais n'est-il pas singulier que ce même peuple qui, par son audace, a su opérer un miracle égal à celui que la foi a seule pu jusqu'ici concevoir, " le rapprochement de deux montagnes," ait si longtemps mis en doute l'entreprise relativement plus facile, et relativement plus intéressante pour lui : la canalisation de l'isthme de Suez ? Pour être juste, je me hâte de dire que le rapport présenté, le 1er août, par M. de Lesseps à l'assemblée générale de ses actionnaires, a fini par convertir tous les Anglais qui étaient encore sous l'impression du mauvais vouloir de feu lord Palmerston *.

Pourquoi nierais je que la paix de l'Allemagne réjouit d'autant plus la vieille politique anglaise, qu'on prétend ici que l'intervention du cabinet des Tuileries n'a été acceptée qu'en apparence, et que la nouvelle constitution de la nationalité germanique crée à l'empire français un antagonisme bien autrement redoutable que celui qui exista si longtemps entre l'empire dont Vienne était la capitale et le royaume de Louis XIV ? Ce sentiment explique en partie le revirement qui s'est fait du jour au lendemain dans l'opinion de la presse de Londres, hier si prodigue de malédictions sur les attentats de M. de Bismark, et aujourd'hui lui trouvant des circonstances atténuantes, sous prétexte que qui veut la fin doit vouloir les moyens. Ces braves démocrates de Paris, qui s'alarmaient des sympathies autrichiennes de l'aristocratie anglaise, doivent être un peu rassurés. Le gros bon sens anglais, ce bon sens sterling,* comme disait Pope, s'étonne encore cependant des contradictions qu'invoque tour à tour le rationalisme politique de l'Allemagne pour justifier la guerre et la paix : " Si nos enfants nous demandent un jour, dit un publiciste de la *Foitnigh Review*, quelle fut réellement la cause de la guerre de 1866 entre la Prusse et l'Autriche, nous aurons à leur répondre, à moins de l'avoir oubliée nous-mêmes : La principale raison fut que les Allemands, pour être unis, désiraient affranchir *deux ou trois cent mille* habitants du Schleswig-Holstein de la domination danoise pour les annexer à l'Allemagne. Si ces curieux enfants nous demandent ensuite quelle fut la condition de la paix, nous aurons à

* La plupart des opposants anglais étaient déjà convertis avant ce rapport, puisque M. de Lesseps dit lui-même de l'opposition politique si maladroitement faite à une entreprise commerciale :

"L'illustre M. Gladstone avait dit en plein Parlement que l'opposition du gouvernement anglais au canal de Suez ferait plus de tort à l'Angleterre que dix révoltes aux Indes. Cette vérité a fini par être comprise. L'opposition s'est éteinte pour jamais, nous sommes heureux de vous en donner l'assurance. Nous n'aurons plus à remplir le devoir pénible de vous entretenir et de vous signaler un désaccord entre deux pays dont l'entente dans les questions de progrès général est nécessaire à la paix et à la civilisation du monde.

" Nous ouvrirons bientôt à deux battants les portes de notre canal maritime à la navigation et au commerce de la Grande-Bretagne : ce sera la meilleure réponse aux préventions et aux préjugés qu'on a trop longtemps semés contre nous au-delà du détroit.

leur répondre : La principale condition de la paix fut que, pour compléter l'union de l'Allemagne, il fallait en exclure *huit millions* d'Allemands ! Après quoi nous expliquerons, comme nous le pourrons, comment une guerre sanglante, commencée par l'incorporation forcée de deux ou trois cent mille Allemands danois dans la confédération germanique, s'est terminée par l'expulsion de huit millions d'Autrichiens allemands et la dissolution de cette même confédération * ! "

J'aime mieux le nouveau chancelier de l'Echiquier, M. Disraéli, expliquant à ses électeurs du comté de Buckingham pourquoi la Grande-Bretagne doit s'exclure elle-même de toute participation actives aux querelles du continent : " La Grande-Bretagne, a-t-il dit, ne doit exercer sur l'Europe que l'influence morale de ses bons exemples. Les intérêts de l'Europe sont surtout les intérêts européens : les intérêts de la Grande-Bretagne sont cosmopolites. L'Angleterre est une puissance asiatique, américaine, australienne, etc. Une révolution tartare dans les steppes de l'Asie pourra l'affecter beaucoup plus que celle qui dépossédera quelques princes allemands ; une irruption de sauvages dans une île de l'océan Pacifique coûte plus cher au contribuable anglais que tous les bouleversements de l'Italie méridionale ; l'Angleterre est à l'abri d'une invasion, et ne doit pas songer à faire de conquêtes en Europe." Selon M. Disraéli, si l'Angleterre s'occupe, elle aussi, de perfectionner les fusils de ses soldats et de cuirasser ses bâtiments, c'est avec l'intention bien arrêtée de ne les faire admirer que dans les parades des fêtes publiques. En attendant, le même M. Disraéli, avec l'approbation de son prédécesseur, M. Gladstone, a déclaré qu'il retrancherait une douzaine de millions sur les économies du budget pour armer les soldats anglais à la prussienne, et la Chambre des communes a entendu avec une triste surprise le nouveau ministre de la marine, sir John Packington, avouer qu'il serait forcé de demander un crédit pour mettre quelques frégates en état de tenir la mer.

Les étrangers qui venaient à Londres pour la première fois le mois dernier ont pu se demander si quelques-uns des sauvages de la Nouvelle-Zélande, ou des sujets tartares de S. M. la reine Victoria, n'étaient pas comme eux dans la capitale de l'Angleterre asiatique, américaine et australienne de M. Disraéli. Pendant presque toute une semaine, nous avons entendu les hurlements d'une horde dans le quartier le plus fashionable : le parc de la grande promenade aristocratique a été envahi de jour par ces hurleurs, et il est encore livré toute la nuit aux maraudeurs qui dévalisent les promeneurs solitaires ou attardés. Figurez-vous les Champs-Elysées de Paris devenus une autre forêt de Bondy, et deux ou trois cents sergents de ville hors de combat, plus ou moins assommés, blessés, contus, etc. Ce qui a le plus étonné un de mes amis, mon hôte pendant cette semaine, c'est de voir la troupe en uniforme assister au tumulte l'arme au bras, quand certainement il eût suffi de faire mine de charger les fusils ou de faire reluire l'acier des baionnettes pour disperser la ca-

* Dans un meeting de société littéraire qui a eu lieu le 8 août à Tavistock, le comte Russell, faisant allusion aux derniers événements en Allemagne, a paru douter que l'unification des divers Etats de la Confédération fut favorable au développement des idées libérales. L'imitation du gouvernement parlementaire anglais n'est pas plus facile, selon lui, aux Allemands qu'aux Italiens. " L'Allemagne, a-t-il dit, commence à peine sa révolution, et ses divers Etats, riches comme ils le sont en hommes de vaste science et de vues profondes, s'apprêtent, comme Icare, à essayer leurs ailes, bravant le double danger de les brûler au soleil du despotisme militaire et de se noyer dans les abîmes océaniques de la rêverie métaphysique."

naille. J'ai dû faire comprendre à mon ami que cette canaille, s'intitulant *ligue réformiste* et ayant pour chefs des orateurs populaires, usait d'un *droit de rassemblement* (*meeting* en anglais) tout à fait légal, et qu'il n'y avait entre elle et l'autorité qu'un simple point discutable: Le parc est-il ou n'est-il pas un lieu de discussion politique? En attendant que les tribunaux aient décidé si on est ou n'est pas *chez la reine* dans le parc de la reine, et si, par conséquent, Sa Majesté peut vous y admettre, à pied ou à cheval, la même canaille a tenu son parlement turbulent dans trois ou quatre autres localités, en plein air ou à couvert, et il a été décidé par la ligue réformiste qu'on exigerait du ministère tory un bill de réforme beaucoup plus libéral que d'un ministère whig. L'agitation sera continuée dans ce sens jusqu'à la session prochaine. Il n'est pas très-sûr que le ministère tory subisse cette condition à son existence; mais, en tous cas, tout annonce qu'il sera debout encore pour se présenter en 1867 devant le Parlement avec ou sans bill de réforme. Déjà le parc de la reine est rendu, le jour, à tout ce qui reste de promeneurs inoffensifs quand il fait soleil, et l'on prépare un nouveau règlement pour les heures de nuit, qu'il fasse ou ne fasse pas clair de lune. Au lieu des gardiens, qui n'étaient guère que des espèces de gardes champêtres insuffisants pour expulser les maraudeurs, pillards, escrocs, etc., un corps de police spécial fera des patrouilles, la nuit comme le jour, à Hyde-Park; comme dans les Champs-Elysées, un honnête homme et une honnête femme pourront s'attarder sur un banc ou dans une allée détournée sans danger pour leur bourse et leur vertu.

En dernière analyse, depuis les émeutes, la question de la réforme électorale a plutôt reculé que fait un progrès dans l'opinion. M. Bright aura besoin de faire oublier qu'il provoqua, il y a quelques mois, ces désordres de la place publique par un appel aux classes ouvrières, et le philosophe M. Mill a eu le tort d'en parler comme s'il était un girondin jaloux d'être applaudi par un faubourg Saint-Antoine.

Le même M. Mill qui est écouté avec tant de complaisance au Parlement a vu, dans le meeting d'Agricultural-Hall, qu'il ne lui était pas si facile d'obtenir la même attention d'un auditoire populaire. Il a été interrompu au milieu de ses périodes, et il n'a pu arriver jusqu'à sa péroraison. Un tribun, nommé M. F.-A. Taylor, a été plus applaudi lorsqu'il a comparé la populace envahissant le parc et arrachant les grilles de la clôture aux Israélites conduits par Josué au siége de Jéricho, et n'ayant besoin que de souffler (dans leurs trompettes) pour faire tomber les murailles de la ville.—Un meeting de réformistes tenu à Guildhall, sous la présidence du lord maire, a été relativement plus régulier. Si les réformistes se contentent d'organiser des centres de pétitions et de faire de la réforme le texte d'un débat parlementaire, ils finiront par obtenir un bill; mais whigs et torys ont une égale répugnance pour toute réunion nombreuse qui, par ses éléments hétérogènes, mérite qu'on lui applique la dénomination de *mob*, expression que *canaille* et *populace* ne traduisent pas toujours exactement, mais qui n'est jamais synonyme de *peuple* dans le sens politique. Des souscriptions au profit des blessés de la police disent assez de quel côté sont les sympathies de tous ceux qui tiennent bien plus à appartenir aux classes *respectables* qu'au parti libéral. Ce matin encore, lord W. Osborne adresse un chèque de 500 livres sterling pour cette desti-

nation à sir William Mayne, et l'accompagne d'une lettre qui proclame l'estime des donateurs pour le corps entier dont sir William est le chef. Une lettre de M. Beale, le chef de la ligue réformiste, a produit aussi son effet. M. Beale, ayant appris que la populace avait brisé les vitres du club de l'*Athœnum*, a cru devoir excuser cette violence en écrivant aux membres de ce club qu'il y avait eu méprise et qu'on avait confondu l'*Athœnum* avec le Carlton! Il paraît que les maraudeurs de l'émeute ont aussi pris des poches de radical pour des poches d'aristocrates; s'il est vrai que M. Beale lui-même a été arrêté et forcé de laisser vider les siennes. Ledit M. Beale ne saurait accepter la solidarité d'une tentative avortée ou plutôt d'une mauvaise plaisanterie à l'adresse du Parlement, qui aurait pu se croire menacé d'une seconde édition de la fameuse conspiration des poudres. Le lundi 6 courant, un policeman a découvert, dans l'enceinte du palais de Westminster, un gros paquet auquel était attachée une mèche ou une fusée éteinte. Le paquet contenait cinq livres de poudre à canon. Il manquait à la menace le grand chapeau dont la tradition affuble le conspirateur Guy Fawkes. Il en résultera qu'au mois de novembre prochain on n'oubliera pas de brûler en effigie, pour la deux centième fois, l'incendiaire jésuite.

Le calme est rétabli dans Londres; mais le choléra y décime encore plusieurs quartiers. L'épidémie, d'après les observateurs des phénomènes atmosphériques, coïncide avec un brouillard bleu (*a blue mist*) dont la teinte paraît plus intense à travers le verre du télescope, et qui a été remarqué entre autres le 30 juillet dernier au-dessus du parc de Greenwich par M. Glaisher. Un de ces observateurs, M. Lowe, prétend que ce brouillard bleu pourrait bien être le reflet ou l'ombre sinistre d'une queue de comète. Il ne serait pas particulier au climat de l'Angleterre, puisqu'il aurait été signalé en Crimée lors de l'invasion du fléau. Contiendrait-il la substance du miasme cholérique? Ceux qui le pensent ainsi invitent les chimistes à aller en ballon l'analyser. Les superstitieux n'y voient qu'une apparition fantastique, l'ombre de l'aile d'un démon, et ils s'adressent à l'apocalyptique docteur Cumming pour qu'il nous apprenne dans un de ses sermons si ce ne serait pas la vapeur du contenu de la première urne de la colère divine. A coup sûr ce n'est pas le contenu de la quatrième urne qui, dit saint Jean, donna au soleil une chaleur " assez forte pour brûler tous les hommes," car nous avons un été plutôt froid et humide. Saint Swithin, qui est le saint Médard britannique, a bien pu être exilé du calendrier de l'anglicanisme, mais non dépouillé de son influence atmosphérique. Malheureusement, depuis la réforme, le saint n'a plus renouvelé son fameux miracle de réparer les œufs cassés.

Il faut bien dire que si les météorologistes attribuent au brouillard bleu les ravages du choléra, il est des adeptes de la Société de tempérance qui en accusent la consommation toujours croissante des boissons fermentées, dans lesquelles il n'est pas d'usage en Angleterre, comme en France, de mêler ni l'eau des fleuves et des fontaines, ni celle que saint Swithin ou saint Médard expriment pendant quarante jours de l'éponge nébuleuse du ciel. Nos vinicoles de la Gironde, de la Bourgogne et de la Champagne souriront de cette accusation, enchantés d'apprendre, s'ils l'ignorent encore, que depuis cinq ans, de 1861 à 1866, la consommation des vins étrangers

a doublé : 13 millions d'hectolitres, au lieu de 7 millions * ! Les statisticiens traduisent cette consommation à leur manière, en disant qu'un Anglais qui buvait annuellement une bouteille et demie en boit maintenant deux bouteilles et trois quarts. Certes, cette moyenne dans l'acception libérale du calcul, ne constituerait pas une nation d'ivrognes. La bière, dont un Anglais ne boit en moyenne qu'une pinte par jour, serait encore bien innocente du choléra. Le vrai poison des estomacs anglais est importé d'Allemagne. La grande fabrique des vins de toute dénomination a lieu à Hambourg. Un hygiéniste a émis le vœu que la Prusse, devenue maîtresse de toute la confédération germanique, mît un impôt sur l'exportation de tous les vins de cette provenance. Bordeaux et Mâcon ne s'en plaindraient pas, et la faculté seule y trouverait à redire, puisqu'un des lieux communs de la conversation impute toujours à ses membres un vœu contraire à celui de l'hygiéniste. A propos de la Faculté, en cherchant le nuage bleu dans le ciel de Londres, je me suis aperçu de la disparition de la pilule dorée qui terminait l'ancien *Collége des médecins*, petite rue de Warwick, cet emblême célébré par Garth dans le poëme héroï-comique du *Dispensaire*, rival du *Lutrin* de Boileau *. La pilule n'a pas disparu seule : le Collége lui-même est tombé sous le marteau des démolisseurs qui, comme le Sapeur de la chanson à la mode, ne respectent rien, à Londres comme à Paris. Un de ces jours, nous verrons disparaître aussi la grosse sauterelle doré de la Cité et le fier lion de l'hôtel du duc de Northumberland avec sa queue en l'air, dans Charing-Cross.

AMÉDÉE PICHOT.

* L'importation du vin en Angleterre pendant les premiers six mois de cette année 1866 a été de 8,493,240 gallons : le chiffre des six mois correspondants de 1865 n'était que de 7,025,828. Dans cette importation, l'importation des vins français figure pour 1,286,256 gallons de vin rouge et 528,937 gallons de vin blanc. L'importation des vins d'Espagne et de Portugal a aussi augmenté.

* A golden globe placed high with artfull skill.
Seems, to the distant sight, a gilded pill.

---

# CORRESPONDANCE D'ITALIE.

Ferrare, 1er août 1866.

. . . . . . . . . . . . . .

Dans mes nombreuses excursions de ce mois-ci, j'ai fait plusieurs haltes, une entre autres à Parme. A Parme, il n'y a qu'une chose à faire : s'installer devant les peintures du Corrége et y demeurer le plus longtemps possible. Après Raphaël (un dieu), mon homme c'est le Corrége. Au Louvre, il est supérieurement représenté par deux magnifiques spécimens, *le Mariage de sainte Catherine* et *le Sommeil d'Antiope*. A Dresde, il y a de lui deux merveilles : la fameuse nuit (*la Notte*) et cette Magdeleine couchée sur un livre, qui n'a certainement pas été accueillie au ciel dans cette attitude et avec une toilette aussi restreinte... Mais tout cela n'est que la préface du Corrége de Parme, et au milieu du Corrége

de Parme, dont malheureusement les grandes fresques n'existent plus qu'à l'état d'ébauches, il faut aller droit au Saint Jérôme (*il Giorno*) et, selon moi, à la *Madonna della Scodella*.

Cette Vierge à l'Ecuelle, pour parler français, a été proclamée divine par Vasari. Oui, divine par le talent de l'artiste, mais non par les sentiments qu'elle exprime. Elle est quelque chose de plus encore : elle est véritablement humaine. Cette femme se penche pour puiser de l'eau dans une écuelle et donner à boire à son enfant épuisé par la marche, car nous assistons à une scène de la fuite en Egypte. J'en appelle a toutes les mères, n'est-ce pas là ce je ne sais quoi d'indicible qui fermente dans leurs cœurs, qui brûle leurs entrailles et qui montre à leurs regards ce je ne sais quoi qui s'appelle l'amour maternel ?

L'idéal du Corrége n'est pas celui de Raphaël ; il est foncièrement humain ; ses Vierges sont filles de la terre ; elles auraient pu être votre mère.

Que j'aime ce simple et honnête Corrége qui produisait des chefs-d'œuvre sans les gâter par des théories ! Il peignait dans la simplicité de son cœur, parce que l'art était un culte pour lui. " O sancta simplicitas ! " Le *Saint Jérôme* (*il Giorno*) lui a été payé 45 séquins, deux chars de fagots, un sac de blé et un cochon. C'est ce même *Saint Jérôme* dont le duc de Parme offrait un million à la république française.

Depuis que je suis allé à Parme, je me procure de temps en temps une jouissance délicieuse que je recommande à mes amis. C'est tout à fait simple. Je ferme les yeux et j'évoque dans ma pensee la Vierge à la Chaise et la Vierge à l'Ecuelle. Ces deux admirables têtes se dessinent sur le fond noir de mon cerveau avec une netteté parfaite, car je les sais par cœur, comme disent les enfants à l'école. Je vous jure que c'est là un plaisir de nabab et qui ne coûte rien, rien qu'un effort d'imagination, un plaisir à la portée de tous, du vieillard comme de l'adolescent : preuve qu'il y a des plaisirs auxquels les sens sont tout à fait étrangers et dont l'âme fait tous les frais.

J'ai franchi les Appennins une demi-douzaine de fois ces jours-ci. Le chemin de fer de Bologne à Florence est un chemin de fer à surprises : c'est une lanterne magique qui a quarante-cinq tableaux ; en termes plus clairs, de Florence à Bologne, il y a quarante-cinq tunnels qui vous ouvrent quarante-cinq vues aussi variées, aussi pittoresques que celles de la Suisse et de la Savoie. Les Appenins sont des miniatures d'Alpes : le revers de Bologne rappelle la seconde, le revers de Florence rappelle la première, c'est-à-dire que celui-ci est beaucoup plus riche que celui-là.

Il y a un moment, en venant de Bologne, après le vingt cinquième ou trentième tunnel, je ne sais plus au juste, lorsque vous avez franchi la crête de la montagne, la Toscane tout entière se déroule sous vos pieds comme un tapis de verdure. Impossible de retenir un cri de surprise et d'admiration. Les choses vous apparaissent encore vagues et confuses, estompées par la distance et le brouillard. La locomotive pousse un cri, vous êtes dans un autre tunnel qui vous rapproche : les objets commencent à se présenter d'une manière plus nette. Voici Pistoja sous vos pieds. A cette distance, on dirait le plan en relief d'une ville dans un musée. Voici l'Arno, qui raye la plaine d'une

longue traînée de sable grisâtre: il est à sec. Franchissons encore deux ou trois tunnels. Il me semble que j'aperçois dans une vapeur blanchâtre le dôme de Brunelleschi et le campanile de Gioto; dans tous les cas je les devine. Mais ce que je distingue très-bien, ce sont les admirables paysages qui se déroulent à perte de vue à ma droite et à ma gauche; ce sont les vallées montantes et descendantes qui plissent et zèbrent l'échine des Apennins; ce sont des forêts de châtaigniers élégants qui n'en finissent plus. Le manteau vert des Apennins est fait de deux bandes cousues l'une à côté de l'autre: une zone de chênes, celle de l'Adriatique; une zone de châtaigniers, celle de la Méditerranée.

A force d'aller et de venir sur ce chemin de fer féerique, j'ai fini par découvrir une maison bleue dans un pli de terrain. N'allez pas croire que les villas toscanes se dérobent au costume classique recommandé par Rousseau: chemise blanche et volets verts. Pas le moins du monde. C'est précisément l'étrangeté de la couleur qui a attiré mon attention sur la maison dont je vous parle. Une maison bleue! On dirait un pan du ciel tombé du firmament et dans lequel quelques personnes ingénieuses se sont taillé sans doute un petit paradis par anticipation. Quoi qu'il en soit, cette maison bleue m'a fait rêver, et toutes les fois que je la rencontre, ma pensée s'y arrête comme un oiseau sur un arbre. Elle regarde par la fenêtre et cherche à surprendre ce qui s'y passe.

Quels sont les habitants de cette maison bleue?

C'est peut-être la résidence d'un bas bleu? Impossible! Mme Louise Collet est à Ischia, et Mme la princesse de Belgiojoso doit être occupée à la conquête du Tyrol.

Plaçons-y un poëte allemand ou un philosophe panthéiste. Pour le premier, le bleu représente l'infini; pour le second, c'est le mélange du blanc et du noir; car le bleu, c'est un blanc noirci, ou plutôt un noir blanchi... combinaison de couleurs qui vous donne la formule adéquate de la philosophie panthéiste.

Mon instinct me dit que ce n'est ni l'un ni l'autre.

Est-ce un chanteur dont la voix mue? Est-ce un Juif dix fois millionnaire? un Anglais spleenétique?

Ce ne peut être M. Mario, duc de Candia, son palazzo est sur la route de Pratolino. M. Landau, *celui qu'il est le Rothschild de l'Italie*, comme parle mon coiffeur dans son langage cosmopolite, habite le même versant que le mari de Mlle Giulia Grisi. Quant aux Anglais, ils ont envahi la Toscane comme une nuée de sauterelles, et, chose curieuse, bien loin d'y être spleenétiques, ils y sont gais. C'est quelque chose d'admirable qu'un Anglais en gaieté.

Qui est-ce donc? Ce n'est pas M. Solar, il est là devant nous, à la porte de Pistoja. Nous allons traverser en wagon ses jardins, qui ressemblent à ceux de Versailles.

Qui est-ce donc enfin qui habite la maison bleue?

Je tâcherai de vous le dire le mois prochain.

—*Revue Britannique.*

# L'ECHO
# DE LA FRANCE.

## REMARQUE.

*Ora et labora.*

La présente livraison complète et notre 3ème volume et notre première année d'existence.

Oui ! déjà un an !

Ce n'est pas sans une certaine émotion que nous touchons au mois de décembre qui a vu nos premiers essais. Les faveurs et le bon accueil dont le public a daigné honorer notre passé nous rappellent nos obligations pour l'avenir. Nous tâcherons de ne pas être ingrats. Contentons-nous seulement, à cette première halte de notre carrière, de poser sur notre route un jalon qui nous aidera à reconnaître notre chemin, s'il nous arrivait de nous en écarter.

Lorsque nous avons commencé notre publication, nous n'avons pas entrepris un travail mercenaire qui exige sa rémunération au jour le jour. Nos motifs ont été plus dignes de la cause que nous avions embrassée ; nous l'avons dit dans notre Prospectus, nous avons voulu nous rendre utiles à nos compatriotes en leur fournissant notre humble quote-part de dévouement, de veilles laborieuses et de désintéressement. Nous avons voulu apporter notre grain de sable à l'édifice religieux et social de la Patrie, en contribuant à l'avancement moral du peuple, en répandant dans ses foyers le goût d'une belle et bonne littérature, et par là essayer de détruire l'influence pernicieuse de ces romans séduisans et dangereux qui inondent aujourd'hui la littérature française. Nous avons voulu, par la reproduction d'articles ou études conformes aux saines doctrines, réfuter ces principes insidieux et subversifs du philosophisme moderne : car notre choix *est essentiellement dirigé sous des inspirations catholiques et intimement morales.*

Et nous avons cru que le journal était le meilleur moyen d'arriver à notre but, car le journal seul a le privilège d'atteindre toutes les classes. La modicité du prix, l'espoir de la nouveauté, la variété des articles et même leur peu d'étendue comparée à des ouvrages entiers sont autant d'attraits pour le plus grand nombre.

Avons-nous déjà réussi ?

Réussirons-nous à l'avenir? Nous répondons sans hésitation *Oui*, si nous avons le concours et l'encouragement de tous les hommes bien pensans.

Dans cet espoir nous continuerons notre travail avec une nouvelle ardeur et nous répéterons avec confiance l'exergue que nous avons mis à la tête de ces Remarques et que nous adoptons pour devise " *Ora et labora!* " Oui, nous prierons que le Tout-Puissant fasse fructifier notre œuvre et nous travaillerons à accomplir l'humble tâche que la Patrie a droit d'attendre du bon citoyen.

---

## AVIS IMPORTANT.

L'encouragement que nous avons reçu pendant l'année qui vient de s'écouler nous engage à faire de grandes améliorations à notre publication. Ainsi à l'avenir l'*Écho de la France* ne sera publié qu'une fois par mois et contiendra de 100 à 150 pages par livraison. Il sera imprimé sur une seule colonne et sur une meilleure qualité de papier, avec couvert imprimé à peu près dans le genre de la présente livraison, à l'exception du papier et des deux colonnes.

Notre 2ème année commencera au 1er janvier 1867, et elle comprendra deux vols. d'environ 1,600 pages. Les abonnements ne seront pas pour moins de 6 mois et commenceront au 1er janvier et 1er juillet de chaque année.

Nous voulons faire de notre Revue une Revue de première classe, l'égale des Revues européennes, s'il est possible, et à un prix beaucoup plus modique. Ainsi on pourra se procurer notre Revue pour $2.50 par an (en souscrivant pour 2 ans) tandis que les principales Revues d'Europe ne nous coûtent pas moins de $12 à $16 par an chaque.

Nous aurons cependant un avantage considérable sur les Revues françaises sous le rapport de la quantité de matières à lire. Notre Revue est imprimée en *Long Primer* solide et nous avons constaté plusieurs fois que nous pouvons mettre un tiers de plus de matieres que ce que contiennent les Revues françaises sur un nombre de pages donné. Nous voulons dire, par exemple, que nous publierons presque toujours sur 20 pages un article qui aura 30 pages sur une Revue européenne. Ainsi si nos deux volumes de l'année comptent soit 1,600 pages, on pourra dire avec vérité qu'ils contiennent 2,400 pages de matière française.

Tout en faisant ces améliorations importantes, l'administration a décidé de faire une réduction dans le prix de l'abonnement, ce qui aidera doublement notre Revue à remplir le but qu'elle se propose. Car comme nous l'avons dit plus haut dans nos remarques, nous ne faisons pas un travail mercenaire et nous essayerons de faire en sorte que nos abonnés profitent avec nous de nos succès. A l'avenir donc l'abonnement par la malle sera de $3 par an ou $5 pour 2 ans. Servi à domicile $4.

L'abonnement des personnes qui ne payeraient pas d'avance et à qui nous pourrions continuer l'envoi de notre Revue après l'expiration de leur année sera invariablement de $4 par an.

Notre Revue se trouve ainsi réduite à $2.50 par an, et elle est ainsi sans

contredit celle qui se publie le meilleur marché en Canada, car nous croyons qu'il n'y a pas une seule Revue ici qui publie beaucoup plus de 800 pages par année, tandis que nous donnons 2,400 pages par an, c'est-à-dire, trois fois autant, car ce que nous avons dit par rapport aux Revues européennes concernant la quantité de matière publiée s'applique également à nos diverses Revues du Canada.

Nous continuerons comme par le passé à publier chaque mois les Correspondances les plus fraîches sur l'état politique de l'Europe afin de tenir nos lecteurs toujours au courant de ce qui se passe dans le vieux monde. Nous espérons de plus avoir l'occasion de jouir du privilége que nous nous sommes réservés, de publier par exception des écrits originaux. Ainsi un prêtre savant bien connu dans notre public instruit, et grand amateur d'études historiques, nous a promis de faire part aux abonnés de l'*Echo* du fruit de ses précieuses recherches dans notre belle Histoire du Canada. Un jeune littérateur qui a déjà fait ses preuves nous a aussi promis de nous faire goûter les primeurs d'un roman historique auquel il est à mettre la dernière main. Ce sont là autant d'attrayantes perspectives sous lesquels s'ouvre notre 2ème année.

Nous sommes heureux d'ajouter en terminant que notre publication commence à s'étendre rapidement dans les Etats-Unis et nous avons déjà le plaisir de compter des abonnés jusque dans le Wisconsin, l'Indiana, l'Ohio et même l'Alabama. La presse de l'Union s'est montrée aussi très-flatteuse à notre égard, nous l'en remercions avec effusion. Comme nos abonnés aiment sans doute à partager les bonnes choses qui nous arrivent, ils nous permettront de leur en offrir ici trois ou quatre extraits seulement :

L'Echo de la France.—A very interesting and well edited periodical, with this title, is issued, twice a month, at Montreal, Canada, by Louis Ricard. Its aim and scope may be best described by stating that it does, in the sphere of French literature, what "Every Saturday," "Littell's Living Age," and "The Eclectic," do for English literature. To persons who wish to keep *au courant* of French and European thought and discussion, without the trouble of wading through a multiplicity of publications, this compilation will prove a *desideratum*. —*Home Journal*, N. Y.

L'Echo de la France.—This excellent Review, devoted to the reproduction of all that is most worthy of notice in the religious, political or moral literature of the old world, carries out to the fullest extent the promises of the prospectus, and already we have one volume of most interesting and valuable reading matter. "The Conferences of the Rev. Father Hyacinthe at Notre Dame;" the articles on celebrated members of the French Academy; fragments from the journal of Eugénie de Guérin, always charming; "Rome," "Philosophy," "Lord Palmerston," "Father Lacordaire and Madame Swetchine." Politics and current events all receive their due attention, and by all who read French this Review will be welcomed with delight. Every effort to supply the place of objectionable reading by that which will elevate while it furnishes entertainment, should meet with encouragement, and we hope for this work a wide circulation.—*New York*.

L'Echo de la France—This publication is edited by Louis Ricard, and published in the French language at Montreal, Canada. A very choice and interesting summary is embodied, generally compiled from the French journals and periodicals. We have been struck with the ability of many of the papers. —*Wide World*, Boston.

L'Echo de la France.—It would be difficult to find a more choice and varied selection of desirable reading than the contents of Volume II. of this well-conducted Review. Its future success has been secured by the indefatigable endeavors of the editor to place before its readers only the *crème de la crème* of the literature of the day. The contributions from the writings and speeches of the Bishop of Orleans; of Father Hyacinthe, the Bossuet of the present day; H. Audeval, Emile Richebourg, Eugene Veuillot, Anatole Coutris, and V. D. Jacques, some of the most profound writers and thinkers of the present day, with a judicious mixture of poetry and light reading, make it all that could be desired for the drawing-room or library wherever the French language is either understood or studied.—*New York Tablet*.

L'Echo de la France.—This is a very excellent Monthly, published in Montreal, and contains much reading particularly interesting to Catholics. —*Catholic Mirror*, Baltimore.

# LES MUSÉES ITALIENS.

## POMPEI, SUCCURSALE DU MUSÉE.

Après que l'on a visité le Musée de Naples, que l'on s'est familiarisé avec ses richesses et que l'on a la tête encore pleine de tout ce que l'on vient d'apprendre sur les mœurs, les usages et les secrètes coutumes des anciens, le mieux qu'il reste à faire, c'est de courir à Pompeï.

On entre dans la ville antique par la *Porte de la Marine*, car Pompeï fut un port, comme autrefois Aigues-Mortes; port très-fréquenté, où se centralisait le commerce de la Campanie. Mais le volcan a tant craché de cendre et de lave, que peu à peu il a comblé la mer, et que le rivage s'est éloigné.

On se trouve, dès les premiers pas, dans le quartier monumental, sur le *Forum civile*. Le 24 août, 79, jour de la catastrophe, il était en réparation, comme l'attestent des colonnes et des blocs de marbre qui n'ont pas été mis en place *. Il est pavé de marbre sur toute son étendue et forme une vaste place, plus longue que large, avec une élégante colonnade sur laquelle ouvraient les temples et les édifices publics.

Le temple de Jupiter, dont il ne reste que les fondations massives, avait à sa droite les prisons d'où fut retirée la barre de justice du Musée de Naples, et à sa gauche le temple d'Auguste, rond comme les temples de Vesta. Le temple d'Auguste est lui-même au milieu d'une cour carrée, sur laquelle ouvrent douze chambres ou cellules affectées au logement des prêtres. On retira des cellules de belles mosaïques et des fresques représentant des poissons, du gibier, des animaux domestiques. Il y avait à terre, dans la cour, des arrêtes de poisson, des os de poulet, des noyaux de fruits; d'où l'on a conclu qu'on y donnait des festins sacrés.

Si on suit ce côté du Forum, on arrive bientôt à un petit édifice que l'on croit avoir été la *Curia*, tribunal d'un degré inférieur,—la justice de paix chez nous;—puis au *Temple de Mercure*, dans lequel il y avait un grand nombre d'amphores, ce qui n'a pas manqué de jeter un mauvais relief sur les prêtres qui le desservaient. Le *Palais de la Bourse* a été construit avec les dons de la prêtresse *Eumachia*, à laquelle les foulons reconnaissants érigèrent à leur tour une statue.

Dans cette *Ecole publique*, aujourd'hui silencieuse, on voit encore debout la chaise solide du maître. Il se nommait Verna, ainsi qu'il a pris soin de nous l'apprendre dans l'inscription gravée au-

* Pompeï avait eu beaucoup à souffrir du tremblement de terre qui détruisit Herculanum quelques années auparavant.

dessus de sa porte, et par laquelle il se mettait, avec tous ses élèves, sous la protection des magistrats.

La ville abondait en inscriptions du même genre. Elles accompagnaient le nom du propriétaire écrit en rouge au-dessus de la porte, ce qui tenait lieu de numéros.

Les inscriptions de Pompeï ont été conservées; les plus piquantes étaient tracées à la pointe du stylet sur les murs des carrefours et des édifices publics. Les ordurières dominent; beaucoup sont aujourd'hui sans signification. Un bon nombre sont des réclames, d'autres des professions de foi politiques, d'autres des satires, d'autres des correspondances mystérieuses échangées entre deux anonymes, dont l'un venait lire le matin, à une place convenue, ce que l'autre y avait écrit la veille. C'est ainsi que les esclaves devaient correspondre. Il y a bon nombre de déclarations d'amour: *Octave aime Livie.*—Une main moins sûre. que l'on n'a pas de peine à imaginer être la main de Livie, a tracé au bas: *Livie aussi aime Octave.* D'autres fois, le style devient plus vif et la réponse plus nette: *On vous avertit qu'ON sera ce soir au Forum, venez.* Ou encore: *Claudius couchera à sa maison des champs.* Mais le passant oisif qui a pénétré, par hasard, dans le secret de l'intrigue, est venu mettre son mot et a écrit: *Si tu aimes Livie, tu perds, ton temps. pauvre niais; va plutôt le demander à Fulvius.* Souvent l'inscription devient mordante: *Le juge Antoine est un âne bâté.—Le préteur Pollion sort de charge aux Ides de mars; vous auxquels il doit, ne manquez pas d'aller vous faire payer avec l'argent qu'il emporte.*

En face du temple de Jupiter, au fond de la place, ouvrent trois petits édifices, que l'on croit avoir été occupés par le trésor public et des tribunaux secondaires. La basilique est à l'angle: on y arrivait par un bel escalier de marbre. Elle n'était pas couverte à l'intérieur, mais elle avait deux galeries soutenues par un double rang de colonnes. Devant la porte s'affichaient les édits impériaux, les jugements du préteur, les spectacles, des avis de toute nature. On y a retrouvé l'annonce d'un combat de gladiateurs. Les murs étaient couverts d'inscriptions et de dessins grossiers, qui devaient être,—du moins pour le plus grand nombre,—l'ouvrage des écoliers qui, chaque soir, sortaient comme un essaim d'abeilles de l'école voisine.

Si les monuments de Pompeï n'étaient pas alors défendus contre les dégradations, ils étaient du moins protégés contre un autre genre d'outrages. Chez nous, il y a la formule consacrée: *Allez plus loin, sous peine d'amende.* A Rome, pendant tout le moyen âge, on peignait sur les murs des Eglises une croix rouge, avec menace d'excommunication majeure. Aujourd'hui on se contente d'écrire: *Respectate la casa di Dio.* A Pompeï on rencontre, aux places les plus menacées, l'image sculptée ou peinte des dieux de la cité: *deux serpents enlacés*, image qu'accompagne une imprécation contre le téméraire qui ne craindrait pas de manquer de respect aux dieux.

Le *Temple de Vénus*, orné de beaux débris de colonnes, touche aux *Greniers publics*, d'où l'on retira un grand nombre de poids et de balances. Les greniers sont voisins des prisons.

On sort du Forum par un arc de triomphe.

Il y en avait à chaque bout de la Place.

On trouve, derrière le temple de Jupiter, une école de gladiateurs et, quelques pas plus loin, les

Thermes, le seul édifice de Pompeï qui ait conservé sa toiture.

Une salle carrée, antichambre où les esclaves attendaient leurs maîtres, précède le vestiaire. Puis viennent trois autres salles affectées aux bains froids, aux bains chauds, aux bains de vapeurs. L'établissement était double : il y avait le bain des hommes et le bain des femmes. Un appareil ingénieux,—sorte de calorifère en briques,—distribuait la vapeur et l'eau chaude ; des conduits en terre chauffaient les dalles de marbre, même les murs. Une salle dont la température douce servait de transition entre les bains de vapeur et le bain froid est remarquable par la richesse de sa décoration. La voûte, ouverte à son centre, avait des étoiles d'or piquées sur un ciel d'azur ; les murs plaqués de stucs. Il reste une frise élégante formée par une suite de cariatides en terre d'un modèle gracieux. Entre les statuettes, des places sont ménagées pour recevoir les essences, les poudres, les savons, les parfums ; au fond, sous une voûte éclairée par une seule fenêtre à laquelle tiennent encore quelques débris de vitres, se voit un vaste séchoir, porté sur quatre pieds de bronze et entouré de bancs d'une forme élégante à l'usage des baigneurs.

Les rues de Pompeï, garnies à droite et à gauche de trottoirs très-étroits et élevés, sont pavées de fortes dalles, irrégulièrement. Aux carrefours on rencontre des fontaines,—auges de granit dans lesquelles l'eau tombait de la large bouche d'un masque de marbre ;—et, sur le milieu du pavé, un dé en pierre, qui, dans les jours de pluie, permettait aux piétons d'enjamber d'un trottoir à l'autre sans se mouiller les pieds. Précaution sage chez un peuple dont la coutume était d'aller nu-tête et de marcher pieds nus.

Les laves qui forment le pavé sont creusées par les ornières des chars.

Sauf quelques exceptions très-rares, les maisons sont à un seul étage, et n'ont pas de fenêtre sur la rue. Les appartements s'éclairaient sur la cour ; la maison antique était comme tournée en dedans. Cette même disposition est encore observée chez les Orientaux, plus rapprochés que nous des mœurs primitives.

Sur la rue, on trouvait seulement les portes toujours closes des riches, et les portes toujours ouvertes des boutiques et des tavernes.

Les boutiques,—échoppes étroites, humides et basses,—pouvaient à peine contenir dix personnes. Elles sont toutes pourvus d'un comptoir de marbre derrière lequel se tenait le marchand ; et d'une petite étagère, pareillement de marbre, qui lui servait à étaler sa marchandises. Des amphores au ventre rebondi, dont il ne paraissait que l'étroit goulot, étaient enchâssées dans le comptoir des rôtisseurs et contenaient les ragoûts et les sauces. Un fourneau caché y entretenait une chaleur douce.

La boutique avait pour enseigne un tableau, un bas-relief ou une mosaïque. Pour un pharmacien, c'était un double serpent enlaçant un caducée ; pour un fabriquant de mosaïques, une rosace aux mille couleurs ; pour un marchand de vin, un joli bas-relief représentant des Amours qui font la vendange. *Ulysse repoussant le perfide breuvage de Circé* était l'enseigne d'un liquoriste. Nous avons vu au musée de Naples un bas-relief qui servait d'enseigne à un charcutier*.

La maison de Pansa, l'une des plus vastes, des mieux distribuées et décorées de Pompeï, offre le

* Il se trouve dans la galerie des Grands Bronzes.

type à peu près complet de l'habitation antique.

Elle forme une *insula*, ce qui veut dire qu'elle est entourée de tous côtés par la voie publique. Sa façade ouvre sur la rue de *Mercure*. La rue de la *Fullonica* passe à droite; à gauche celle de *Modestus ;* une ruelle au fond.

Trois boutiques, dont une seule est en communication avec l'intérieur, en dépendent. L'édile Pansa avait su tirer bon partie de la situation avantageuse de sa maison. D'ailleurs, cette distribution se trouve reproduite dans la plupart des maisons de Pompeï. La boutique, en communication avec l'intérieur, servait au maître pour faire vendre par ses esclaves les produits de ses terres; les autres se louaient. On a retrouvé un écriteau annonçant la location d'un grand nombre de ces boutiques pour les *ides de mars*.

La porte, fermée par un châssis de bois mobile *, ouvrait sur un couloir désigné sous le nom de *Prothyrum*. Au fond des deux loges étroites, creusées de chaque côté de la porte, on distingue la place d'un anneau de fer et le frottement d'une chaîne contre la muraille. Dans l'une on attachait un homme, dans l'autre un chien. Au plus léger bruit, tous deux s'élançaient; et le couloir est si étroit, que je comprends l'à propos de l'avertissement gravé sur le seuil: *Cave canem!* Gare au chien!

Bon nombre de maisons n'avaient au reste pour gardiens qu'une inscription, ou l'image d'un molosse à la chaîne. Alors, suivant le caractère défiant ou hospitalier du maître, on représentait un chien furieux qui s'élance en montrant les dents *, ou on inscrivait le salut de l'hospitalité: *Salve!* Sois le bienvenu! ou *Ave*, ce qui signifiait la même chose †.

Dans le *Prothyrum*, qui ne recevait de jour que par une étroite ouverture prise au-dessus de la porte, on plaçait, sur des consoles fixées au mur, les statues des *Dieux Lares*. De telle sorte qu'au retour de la guerre, après un long voyage, et chaque soir au retour du *Forum*, le maître les entrevoyait de la rue. C'étaient toujours eux qui, les premiers, saluaient son retour. Douce et accueillante image des joies discrètes de la famille! les dieux domestiques semblaient lui dire, dès le seuil: Viens, nous t'attendons.

Le *Prothyrum* est suivi de l'*Atrium*, que décore une colonnade sur laquelle ouvrent une suite de chambres destinées au logement des esclaves et des étrangers. Dans les maisons à deux étages, les esclaves occupaient les appartements hauts. Deux pièces de l'*Atrium*, plus vastes que les autres, servaient à donner audience aux nombreux clients qui, dès les premières heures du jour, envahissaient la maison des riches. Le *Tablinum*, autre pièce de l'*Atrium*, était consacré aux archives domestiques. On y conservait les couronnes, les armes d'honneur, les images en cire des ancêtres. De cette manière, le public reçu dans l'*Atrium* avait devant les yeux toutes les marques d'honneur de la famille. Arrangement auquel avait présidé une pensée d'orgueil.

* Ce châssis, qui roulait dans des rainures, était disposé comme le sont encore aujourd'hui les devantures de quelques magasins.

* Nous avons vu dans la salle des Gemmes, au musée de Naples, une mosaïque, autrefois placée à l'entrée d'une maison de Pompeï, et sur laquelle un chien, dessiné au trait, ressort en noir sur un fond uni.

† On trouve de ces mosaïques dans les salles des Petits Bronzes. Plusieurs proviennent de Strabies.

La *bibliothèque*, plus pompeuse que recueillie, complétait les salles de l'*Atrium*.

L'*Atrium* lui-même offrait l'aspect d'une cour régulière, pavée de mosaïques ou recouverte d'une couche de bitume, ayant toujours à son centre un *compluvium*, bassin où étaient recueillies les eaux qui tombaient du portique circulaire.

De l'*Atrium* on passe dans le *Péristyle*.

Notez le soin avec lequel cette seconde partie de la maison est isolée de la première. On n'y arrive pas, ainsi que l'élégance semblait le conseiller, par une enfilade de colonnes ou une large porte toujours ouverte et seulement garnie d'une portière ; mais par ce passage étroit, presque caché. C'est que, chez les anciens, la maison se divisait en deux parts : l'une ouverte sur la voie publique ; l'autre, sorte de sanctuaire d'où les étrangers étaient exclus, réservée pour la vie privée.

Le *Péristyle*, distribué de la même manière que l'*Atrium*, est plus vaste et généralement décoré avec plus de soin. Le bassin est égayé par un parterre et un jet d'eau, une graine du jardin de la maison de Pansa se mit à germer après le déblaiement, et l'on put cueillir une fleur semée sous le règne de Vespasien *.

Les colonnes étaient revêtues, jusqu'à moitié de leur hauteur, d'une couche de pourpre ; sorte de gaîne d'où s'élançaient des cannelures légères de stuc ou de marbre. Des statues dont il ne reste plus que le socle, se voyaient entre les colonnes ; celles de l'aile du midi plus rapprochées que du côté du nord, afin de défendre les *cubicula*,—chambres à coucher,—des rayons du soleil.

* On a semé du blé retrouvé à Pompeï, mais il n'a rien produit.

Les chambres sont si étroites qu'elles peuvent à peine contenir une chaise et un lit. Dans plusieurs il a fallu entailler la muraille pour placer le lit. Les murs, ainsi que ceux des cours et des autres appartements, étaient peints d'arabesques qui, ressortant en couleurs vives sur une teinte d'uniforme, encadraient des sujets divers. Détails gracieux, mais ensemble confus et style du plus mauvais goût *.

Au moment de l'éruption, l'édile Pansa était en train de changer la décoration de sa maison. Les colonnes, primitivement doriques, étaient devenues, — le dorique n'étant plus de mode, — corinthiennes. La métamorphose s'était opérée à l'aide d'une application de stuc. D'autres maisons de Pompeï avaient subi un changement analogue.

Le *Triclinium*,—la salle à manger,—était le lieu le plus apparent et le mieux décoré de la maison : circonstance qui ne doit point surprendre chez un peuple gourmand et voluptueux. Le pavé de mosaïques représentait avec beaucoup d'art tout ce qui est capable de réjouir la vue et d'aiguiser l'appétit : beaux fruits mûrs à point, légumes monstrueux, poissons rares, gibier délicat, mets recherchés. Sur les murs, que les fresques couvraient entièrement, on voyait des scènes voluptueuses † Des masques de bronze, fixés aux poutres de cèdre versaient des parfums pendant le repas. Les lits à l'usage des convives ‡ variaient suivant la saison.

* On peut voir, parmi les peintures antiques du Musée de Naples, des panneaux entiers venus de Pompeï.

† La fantaisie présidait à cette décoration. Nous avons vu déjà que le maître adoptait parfois pour son *Triclinium* des sujets d'un autre ordre : un squelette, par exemple.

‡ Les lits, *Triclinia*, avaient donné leur nom à la salle où on les dressait. *Dresser les lits* était dans l'antiquité, synonyme de l'expression moderne *mettre le couvert*.

Il y avait les lits d'hiver et les lits d'été : les premiers de bronze, avec niellages d'or, incrustations d'ivoire ou d'argent ; les seconds fabriqués d'un bois qui conserve la fraîcheur ; l'érable ou le citronnier. Sur l'*Abaque* ou dressoir s'étalaient la vaisselle d'or et d'argent, et les vases précieux. A Rome, les maisons riches étaient pourvues d'un *Triclinium* différent pour chaque saison de l'année.

L'*Œcus*, partie de la maison réservée aux femmes ouvrait derrière le *Péristyle*. On y trouve la cuisine, basse, étroite, avec un seul fourneau ; et, tout contre la cuisine, un cabinet obscur que la délicatesse la moins exigeante conseillait d'éloigner ; les offices, les caves * ; diverses chambres, avec une pièce plus vaste où la famille se tenait l'hiver, lorsqu'elle avait abandonné les portiques du péristyle. L'appartement se chauffait avec un brasier que les esclaves entretenaient sur un réchaud de bronze, sorte de *brazero* espagnol. La *cheminée* des habitations modernes n'a pris naissance que plus tard dans le Nord, pays de neiges et de brouillards, contrée où règnent les longs hivers. Elle était inconnue à Pompeï, comme à Athènes et à Rome.

Dans l'*Œcus* se trouvait le *Tabularium*, pièce où le maître renfermait toutes les choses précieuses de la maison, à la garde d'un dieu. En effet, outre les dieux Lares, il y avait encore les dieux de la famille *. Telle famille se plaçait sous la protection de Vénus, telle autre adoptait Jupiter, Mars ou Junon. Les Empereurs mettaient toujours l'image d'un dieu parmi leurs ancêtres ; il fut proclamé par décret du Sénat que César descendait de Vénus.

Ici je songe à la place importante réservée, dans la maison antique, aux ancêtres et aux dieux.

Aujourd'hui, nous demeurons dans une maison de passage, sans un dieu qui nous sourit, sans un sanctuaire élevé au culte pieux du passé. Nous ne songeons plus à conserver l'image de ceux dont nous descendons, et s'il nous vient la pensée de bâtir une chapelle, pour y dire, le soir, les prières en commun et y célébrer les anniversaires de la famille, nos voisins nous regardent d'un mauvais œil et nous trouvent vaniteux.

La maison de Pansa,—luxe peu répandu dans Pompeï,—se terminait par un *Xystus*, jardin consacré à la promenade et aux jeux.

Les maisons des patriciens de Rome étaient plus vastes ; on y trouvait des bains, des jeux de paume, des galeries de tableaux ; quelquefois un cirque, un théâtre, une basilique pour recevoir les clients aux jours de cérémonie. Ces demeures fastueuses étaient de véritables villes.

Si la maison de Pansa n'atteignait pas à ce luxe, elle peut suffire cependant à montrer ce qu'était l'habitation d'un ancien. Ajoutons, pour jeter quelque intérêt sur ses habitants, que, dans une chambre de l'*Œcus*, on retrouva quatre squelettes de femmes avec des bijoux.

La vie antique était plus concentrée que la vie moderne. L'homme

* Plusieurs caves de Pompeï sont remarquables par leur élégance. Des tablettes de marbre, avec consoles et frises travaillées au ciseau, règnent tout le long des murs ; sur ces rayons on conservait les provisions du ménage. Les amphores rangées en lignes, ont la pointe piquée en terre, afin de maintenir le vin frais ; leur étroit goulot débouche sur une plate-bande de marbre. Pompeï ayant été détruite pendant la vendange, on a trouvé beaucoup d'amphores empilées dans les *Atrium* des maisons ; quelques-unes contenait du vin à l'état d'éponge.

* On peut voir au Musée, dans une des salles de la peinture antique, un autel auquel il ne manque que ses dieux.

attendait plus de la famille, parce qu'il exigeait moins de la société. Après l'amour de la maison venait l'amour de la cité, dont la conséquence était l'immixtion désintéressée aux charges publiques. Hors de ces deux choses sacrées: la cité et la famille, tout était étranger, presque ennemi; comme ce qui n'était pas le peuple romain était *barbare*. Un ancien qui sortait de sa ville était plus dépaysé qu'un Européen débarquant sur les plages du nouveau monde.

Ces conditions sociales primitives ont bien changé, surtout depuis que la vapeur franchit les distances et que les idées franchissent les frontières; aussi nous ne pouvons plus nous rendre bien compte des sentiments qu'elles inspiraient.

On peut dire, sans paradoxe, que la vie moderne est l'opposé de la vie antique.

Nous sortons de la maison de l'édile Pansa par la rue de *Mercure*. Dans la rue d'*Herculanum*, nous rencontrons un four public pourvu de trois moulins à bras ainsi disposés; deux cylindres d'un granit fin et poli s'emboîtent l'un dans l'autre; le premier est fixe et taillé en pointe; le second, mobile, tournant sur le premier et formant comme un double entonnoir ou sablier. L'entonnoir du haut servait à verser le grain; celui du bas, en contact avec le cylindre fixe, tournait et broyait. On mettait la partie mobile en mouvement à l'aide de forts madriers

Tourner la meule était un travail réservé aux mauvais esclaves et aux condamnés. Plaute et Térence ont trouvé leurs premiers vers en tournant la meule dans une échoppe obscure de Rome.

Un four en briques se voit au fond de la boulangerie.

Les autres boulangeries de Pompeï ne présentent pas un intérêt comparable à celle-ci. Cependant, du four intact de l'une d'elles, on retira le charbon qui l'avait chauffé, de la pâte et des pains frais.

Citerne publique, remarquable par sa margelle élégante.

Une fabrique de savons.

La *maison du Pesage* est ainsi désignée pour les poids et mesures qu'elle contenait;—la *maison du Chirurgien*, à cause des onguents, spatules, lancettes et instruments de toute nature qu'on en retira en grand nombre.

Les noms attribués aux maisons, rues et édifices publics ou privés de Pompeï sont presque tous de convention, et sujets par conséquent à de fréquents changements. Ainsi on a attribué à deux maisons les noms de *Salluste* et de *Cicéron*, uniquement parce qu'on sait que ces hommes illustres ont possédé une villa à Pompeï, La maison d'*Arius Diomède* tire son nom d'un tombeau; D'autres doivent le leur à la nature ou à l'importance des objets d'art qu'elles renfermaient: statues, fresques ou mosaïques. Il y a les maisons du *Faune*, du *Poëte tragique*, des *Danseuses*, de l'*Amour puni;* le même motif a fait attribuer à une rue le nom de rue de l'*Abondance*. Quelques édifices portent celui du prince ou du personnage devant lequel ils furent déblayés; il y a la *maison du général Championnet* et celles de M. *de Humboldt*, de l'*archiduc de Toscane*, de *Joseph II*, du *roi de Prusse*, de *Pie IX*, de l'*empereur de Russie*, etc.: désignations au moins singulières en un tel lieu!

Les rois de Naples avaient coutume d'offrir à leurs hôtes illustres une fouille à Pompeï, comme on leur donne, chez nous, un bal, une

revue, ou une chasse dans la forêt de Fontainebleau.

Dans la *maison des Vestales*, une des plus vastes de la ville, jolies colonnes encore debout. Les maisons qui se voient de l'autre côté de la rue d'Herculanum avaient des terrasses et une vue étendue sur la mer: quelques-unes étaient à plusieurs étages.

La *porte d'Herculanum* présente trois arches: celle du milieu pour les chars et les cavaliers; les deux autres, plus petites, à l'usage des piétons.

A droite et à gauche s'étend la ligne sombre des murs de la ville, murs entièrement déblayés. Ils sont formés d'énormes blocs taillés en pointe de diamant *: construction pélasgique, par conséquent de beaucoup antérieure à la ville actuelle.

Cette fortification, défendue par un fossé et, de distance en distance, par des tours rondes ou carrées, forme à l'intérienr une terrace de gazon en communication directe avec la ville. Les maisons touchent aux remports, sans en être même séparées par un chemin de ronde

Aspect d'une ville forte dont l'enceinte est hors d'usage.

On cessa en effet d'entretenir les murs de Pompeï, lorsque la colonie eut perdu son indépendance.

La muraille de Pompeï, c'était Rome.

Cependant certains esprits forts, qui font aujourd'hui la majorité dans nos conseils municipaux, aiment à décréter la démolition des enceintes crénelées des villes, prenant pour un vestige d'oppression ce qui est en réalité un monument de leur indépendance.

* Les murailles de certains palais de Florence, du palais Pitti notamment, ressemblent beaucoup aux fortifications de Pompeï.

La *rue des Tombeaux*, faubourg habité par les morts, mais où on trouve aussi des tavernes, des auberges et des villas, aboutit à la porte d'Herculanum.

On retira de cette guérite de pierre le squelette du soldat de garde, portant son casque et tenant sa lance. Sous cette voûte, on trouva une femme, une mère qui pressait entre ses bras trois squelette d'enfants; il y avait à terre, à ses pieds, sous la cendre, de riches bijoux.

Bancs de marbre, d'une forme élégante, sur lesquels les promeneurs venaient s'asseoir à l'angle des tombeaux. Le *tombeau de Scaurus*, remarquable par de jolis bas-reliefs qui montrent des combats de gladiateurs.

La villa ou *maison de Diomède*, vaste corps de bâtiment à trois étages, est décorée par un élégant portique qui règne tout le long de la façade du côté du jardin. La distribution intérieure, commandée par les accidents du terrain, diffère de celle des autres maisons et villas de Pompeï, construites sur un plan à peu près uniforme. Aux fenêtres il y a des débris de vitres et des fiches pour les rideaux. Un vaste souterrain, à la fois cave et cellier renfermait dix-sept squelettes: femmes, enfants, esclaves. La cendre, en se durcissant, avait conservé la forme exacte de leurs corps; mais on n'a sauvé de ces précieux moulages que la belle empreinte d'un sein de femme *. Aujourd'hui, chaque fois que l'on retrouve des ossements, le directeur des fouilles, M. Fiorelli, aussi ingénieux que savant, fait couler du plâtre sous la cendre durcie. Il a obtenu de cette manière le moulage exact d'un certain nombre de

* On la voit au Musée, sous une vitrine, dans la première salle des peintures antiques.

Pompéiens, moulage qui reproduit les plus minutieux détails du costume et toute l'horreur de l'agonie.

Tandis que les femmes, entassées dans les caves de la maison de Diomède, avec des esclaves, et des enfants dont on a retrouvé la chevelure blonde, mourraient étouffées, deux hommes cherchaient à fuir par la porte du jardin; l'un emportait des clefs et de l'or, l'autre des meubles précieux.

La *maison du poëte tragique* est célèbre par le grand nombre d'objets précieux qu'elle renfermait. La *maison du Foulon* est entièrement couverte de fresques qui montrent des foulons à l'ouvrage.

Il fallait que la corporation des foulons fût puissante et riche puisqu'elle élevait une statue à la prêtresse Eumachia et que ses membres se construisaient de telles maisons.

Sous le climat de l'Italie, l'eau est un luxe nécessaire. Aussi chaque maison de Pompeï avait outre l'*impluvium*, sa fontaine. Fontaines qui ne sont pas toujours d'un goût irréprochable, ainsi qu'on peut en juger en entrant dans la maison dite de *la Grande Fontaine.*

Une grotte de coquillages piqués dans le stuc forme une niche basse ornée de gradins de marbre sur lesquels retombait l'eau. Autour du bassin un jardinet; dans le jardinet, de petites statuettes de bronze ou de marbre qui ressemblent à des jouets d'enfants; ici un faune, là une grenouille ou un pêcheur à la ligne.

Cette construction enfantine faisaient la joie de M. et de Mme S..., deux touristes qui m'avaient accompagné dans mon excursion. Mme S... alla même demander au gardien un verre d'eau pour faire jouer la fontaine.

A Pompeï comme à Rome la classe élevée, avide du beau, possédait des objets d'art d'une incontestable valeur, habitait des maisons, des palais décorés avec luxe; mais, au milieu de tout ce faste il ne manquait jamais de se trouver,— comme une tache à un diamant de la plus belle eau,— quelque faute de goût.

Le peuple romain m'a toujours laissé l'impression d'un parvenu qui, après avoir consulté le goût des autres et s'être formé en hâte un cabinet, une bibliothéque, une galerie, laisse percer en quelque détail la profusion et le mauvais goût de l'enrichi.

La *maison d'Adonis* tire son nom d'une grande fresque qui occupe tout un côté du jardin. Car on n'a pas transporté toutes les fresques au Musée; celles que leur dimension rendait d'un transport hasardeux, ou que la médiocrité du travail rendait moins précieuses, ont été laissées en place; plusieurs sont protégées par un châssis vitré.

La *maison d'Apollon*, qui s'appuie aux remparts ainsi que la maison des Vestales, offre l'intéressant détail de deux alcôves dans une seule chambre.

La *maison de Questeur*, ainsi nommée a cause de deux grands coffres dans lesquels on retrouva quelques menues monnaies, paraît avoir été la résidence du fonctionnaire chargé de percevoir l'impôt. Du reste, sa décoration un peu voyante, son aménagement plus confortable qu'élégant, les objets de prix qu'on en retira, trahissaient la prodigalité vaniteuse d'un publicain. Le mur auquel sont scellés les coffres a une brèche; on pense que le questeur serait revenu, après la catastrophe, pour sauver son or.

Au reste, bon nombre des maisons de Pompeï ont déjà été fouillées; et on se demande comment les Pompéiens, qui ont pu arracher

aux cendres de leur ville les débris de leur fortune, ont négligé tant d'objets précieux. Serait-ce que les statues, les mosaïques, les peintures, les objets d'art fussent si communs alors, que l'on n'attachât que peu de prix à leur conservation.

Au moment de la destruction de Pompeï, la maison du questeur sans doute endommagée par le tremblement de terre qui renversa Herculanum, était en réparation, ainsi que le Forum civil et divers autres édifices. Un peintre était occupé à en décorer l'*Atrium;* on retrouva ses couleurs à la place où il les avait laissées *.

Le questeur, pour un personnage important de la ville, était bien mal avoisiné, une ruelle étroite le séparait seule d'une taverne et d'un lupanar. Sur les murs de la taverne, on a recueilli les comptes des consommateurs tracés à la pointe par le tavernier. Les chambres du lupanar sont remplies de peintures obscènes et d'inscriptions bien appropriées à un tel lieu.

A quelques pas plus loin, autre lupanar plus riche que le premier en inscriptions ordurières.

La *maison du Faune,* d'où furent retirés une foule d'objets précieux:—le *Faune dansant* et la *Bataille d'Issus* notamment,—est dans un bel état de conservation. Dans la maison voisine, jolis bains qu'il faut aller voir.

La *rue des Thermes,* qui prend successivement les noms de *rue de la Fortune* et de *rue de Nola,* se perd dans des cultures de vigne et d'oliviers. Elle recouvre la partie de la ville non encore déblayée. Des fouilles faites aux abords de la *porte de Nola* †, n'ayant rien produit, ont été abandonnées. C'était le quartier pauvre; les maisons, en bois ou en terre, n'ont pu résister au choc du volcan et ont disparu. Ce qui en reste est misérable.

Un hasard heureux a fait fouiller d'abord le quartier haut, qui était le quartier monumental de Pompeï *.

Les anciens plaçaient les temples de leurs dieux sur les hauteurs: le Parthénon sur l'Acropole, le temple de Jupiter Capitolin au sommet du Capitole, soit pour rapprocher leur sanctuaire de la voûte éthérées, soit qu'il aimassent à voir de loin les temples dépasser les murs et s'élever au-dessus des autres édifices de la cité, comme si les dieux devaient mieux veiller ainsi à sa défense.

De la *porte de Nola* nous revenons au *carrefour de la Fortune,* décoré par quatre arcs de triomphe dont on a enlevé les marbres et les bas-reliefs †, et nous suivons la rue qui mène aux théâtres.

*Officine d'un distillateur* avec ses fourneaux, la place des alambics et des chaudières. Dans la maison voisine, fontaine en rocailles avec une niche de mosaïques. Au sommet de la fontaine, petit théâtre occupé par des marionnettes de marbre.

Que les enfants seraient heureux dans cette maison de Pompeï!

Mme S... ne se sentait pas d'aise.

On doit signaler, au milieu de cet ensemble de mauvais goût, le joli groupe d'un Amour à cheval

* Ces couleurs, contenues dans des écailles d'huître, coquilles marines et carapaces de tortues, ont été transportées au Musée de Naples, salles des Petits Bronzes.

† La porte de Nola est à une seule arche, avec une tête d'Isis au sommet.

* En 1592, un canal, destiné à conduire les eaux du Sarno à Torre dell' Annunziata, traversa Pompeï dans toute son étendue; mais ce fut seulement en 1748, sous Charles III, que les fouilles furent régulièrement commencées. On découvrit Herculanum en creusant un puits. On cherchait l'eau, et on retirait des marbres: une carrière au lieu d'une source.

† Aux arcs de triomphe sont adossés des bancs de marbre: dans tout monument romain, il y a toujours le côté utile.

sur une outre d'où l'eau s'échappait.

La *rue des Orfèvres* ou *de l'Abondance* conduit au *Forum civile;* elle débouche entre le palais de la Bourse et l'Ecole de Verna, en face de la Basilique. Cette autre rue mène à l'amphithéâtre, situé à l'extrémité nord-ouest de la ville. On ne le voit pas de loin, parce que l'arène a été creusée dans le tuf. Il doit à cette disposition, commune aux deux théâtres de Pompeï, d'être privé de portiques extérieurs, ce qui lui fait perdre en apparence. Après les arènes de Vérone, de Pouzzoles, et le Colisée, je ne vois rien dans l'amphithéâtre de Pompeï qui mérite d'être particulièrement signalé.

Le *temple d'Isis*, décoré d'un bel *Atrium* à colonnes, touche aux théâtres *. Dans le socle de la mystérieuse déesse, une loge a été ménagée pour le prêtre chargé de rendre les oracles. Naïve supercherie d'une religion à laquelle manquait la bonne foi.

Les prêtres d'Isis furent étouffés dans leur temple.

On en trouva un à table ; il avait autour de lui des œufs, des arêtes de poisson, des os de poulet et le cercle d'osier d'une couronne de roses. Un autre s'était précipité, — mais trop tard,— vers la porte d'entrée. Alors il avait saisi une hache et, frappant la muraille avec l'énergie que donne le désespoir, il était parvenu à ouvrir une brèche, puis une autre ; à franchir deux enceintes. Devant un dernier obstacle, ses forces le trahirent. Lorsqu'on retrouva son squelette, il tenait à la main une hache ébréchée.

* On en a retiré une belle statue d'Isis, transporté au Musée, et deux fresques intéressantes où on voit la célébration des mystères. Dans un temple d'Esculape, voisin du temple d'Isis, on a retrouvé la statue en terre cuite du dieu et une autre d'Hygie.

A droite et à gauche du *Grand Théâtre*, dans les angles laissés libres par les gradins arrondis, se trouvent les restes d'un réservoir, et un petit atelier de sculpteur pourvu de tous les outils nécessaires pour travailler le marbre ; quelques blocs dégrossis, d'autres seulement débités. Il y en avait un qui portait une entaille au fond de laquelle la scie était restée.

Entrons au théâtre *.

Les gradins regardent la mer, et des places hautes réservées aux femmes et isolées des autres par une riche colonnade, l'œil embrasse un immense horizon. Les gradins se partagent, comme au cirque et à l'amphithéâtre, en *cunei* et aboutissent aux *vomitoires*. Chaque place porte un numéro qui correspondait au billet délivré à la porte, de façon que chaque spectateur connaissait aussitôt celle qu'il devait occuper †. Le menu peuple se plaçait tout au haut, au-dessous de la colonnade, puis les artisans, les bourgeois, les soldats, les chevaliers. Les sièges de bronze de l'orchestre étaient réservés aux magistrats.

Le *Proscenium*, ou théâtre proprement dit, comprend un espace fort étroit réservé au jeu des acteurs. La *Scena*, qui est le décor, se compose d'un portique à deux étages, d'une architecture ornée, et percé de trois portes. Ceci était le décor tragique. Dans les pièces comiques, on dissimulait la riche architecture de la *Scena* par une toile sur laquelle on représentait, suivant les circonstances, une

* Le théâtre de Pompeï, moins vaste que celui d'Herculanum, présente cependant un plus grand intérêt. Il est à ciel ouvert et on peut d'un seul coup d'œil, en embrasser l'ensemble, bien étudier ses diverses parties. Sa distribution lui est, du reste, commune avec tous les théâtres antiques.

† La collection des Petits Bronzes, au musée de Naples, renferme un certain nombre de *tessères* ou billets de théâtre.

place publique, une taverne, une rue, une basilique, un port de mer. Le *Postscenium*, foyer des acteurs, est parallèle au *Proscenium* *. Près des portes qui les font communiquer l'un à l'autre dans des niches étroites, venaient prendre place tour à tour les joueurs de flûte chargés de soutenir les chœurs ou d'occuper les entr'actes, et les acteurs qui déclamaient les rôles dans les pièces mimées.

Le son des flûtes annonçait le commencement du spectacle, c'était l'*ouverture ;* puis, à un signal, le rideau s'abaissait †, et l'acteur chargé de réciter le prologue entrait en scène.

Le prologue, accompagnement obligé de la pièce antique, renfermait l'exposé sommaire, mais complet, de l'action. Car, malgré les masques, dont les embouchures d'airain étaient de véritables porte-voix, malgré les vases creux disposés sur la scène afin d'en augmenter la sonorité, en dépit des admirables proportions accoustiques de la salle, la voix des acteurs était souvent perdue. A l'aide du prologue, le public pouvait toujours se remettre au courant.

Un voile de pourpre, tendu sur des mâts dont on retrouve la place, garantissait les spectateurs du soleil et de la poussière. Durant les entr'actes, une rosée s'échappait des combles, répandant dans la salle sa fraîcheur odorante. Le réservoir placé à l'angle des gradins élevés devait servir pour cet usage.

L'*Odéon* touche au *Grand Théâtre*, dont il est, en petit, une exacte répétition ; toutefois, dans quelques-unes de ces parties, il est plus élégant.

* Nous avons vu au Musée une mosaïque qui offre l'intéressant détail d'une répétition dans le Postscenium.

† C'était le contraire de ce qui a lieu sur les théâtres modernes.

Les soldats de la garnison de Pompeï, ou les gladiateurs qui y tenaient école,—suivant deux opinions également respectables,—avaient leur quartier entre les deux théâtres. Le bâtiment présente à l'extérieur l'aspect d'une citadelle ; on y arrive par un étroit sentier. A l'intérieur, on trouve une belle cour de manœuvre entourée par un portique sur lequel ouvrent deux étages de chambres. Dans les chambres, on a recueilli des armes, des épées, des casques *, un collier d'émeraudes, des bijoux, soixante-trois squelettes de soldats qui étaient restés au quartier attendant des ordres, et quelques squelettes de femmes.

En admettant,—ce qui est contraire à la discipline des camps,—qu'il fût permis aux officiers d'habiter avec leurs femmes, ce riche collier d'émeraudes ne pouvait appartenir à la femme d'un officier de grade inférieur ; celui qui commandait la garnison de Pompeï n'était que centurion. J'y verrais plutôt la parure de quelqu'une des belles courtisanes qui fréquentaient les théâtres :

Les murs sont couverts d'inscriptions de corps de garde et de dessins obscènes, dignes passe-temps du soldat !

Le *Forum triangulaire* formait une place monumentale en avant des théâtres ; des portiques servaient de refuge aux spectateurs en cas de pluie soudaine. On y voyait un temple de Neptune, et un autre temple si petit, qu'il y avait juste place pour le sacrificateur et la victime.

Les *guides* de Pompeï ont à peu près le costume de nos gardes forestiers. Ils sont soumis à une exacte dicipline et vous promènent

* Ils font maintenant partie des collections du Musée.

dans la ville antique moyennant un tarif. La seule industrie qui leur soit tolérée est la vente de dessins représentant les monuments ou les fresques.

Quelques édifices, d'une conservation spécialement précieuse, ont leurs gardiens particuliers.

Tout le jour on voit circuler dans les rues de pauvres diables en guenilles à la recherche des étrangers. Lorsqu'ils vous rencontrent, ils s'empressent d'ouvrir respectueusement les portes des édifices, crachent sur les mosaïques qu'ils essuient ensuite avec le coude pour vous en faire voir le dessin, et ne manquent jamais de vous signaler au passage, avec une voix pateline, les inscriptions obscènes des lupanars ou des carefours.

Les mendiants et les gardiens sont aujourd'hui les seuls habitants de Pompeï. L'uniforme sied mal au milieu de ces ruines; mais les loques pittoresques de mendiants y font le meilleur effet. Il y a en outre à Pompeï les artistes, qu'on rencontre sur les places, dans les rues ou les maisons, assis devant une fresque, un débris de colonne, à l'ombre d'un vaste parapluie de toile bise, et peignant.

C'est la population flottante de la ville antique.

Ils habitent là-bas, dans cette métairie que vous voyez du côté du Vésuve, adossée à un bois d'oliviers. Dans la métairie il y a une belle fille que tous les peintres connaissent, et dont le frais visage orne plus d'un atelier.

Depuis le départ des Bourbons, des améliorations importantes ont été apportées dans la direction des fouilles. Autrefois on creusait au hasard, tantôt à une place et tantôt à une autre; on enlevait les statues, marbres, colonnes, objets d'art, ensuite on rejetait la terre dans la tranchée. Aujourd'hui on a adopté un plan régulier. Lorsque la pioche arrive à une certaine profondeur, chaque pelletée de cendre est examinée avec soin et passée au crible. Il est vrai que l'on rencontre peu de travailleurs, et que parmi eux il y a moins d'hommes que de femmes. Celles-ci chargent la cendre dans des corbeilles d'osier, qu'elles portent sur leur tête jusqu'à un petit chemin de fer qui emmène au loin les déblais de Pompeï.

On s'arrête pour les voir marcher pieds nus dans la cendre grise, les bras arrondis sur leurs corbeilles, comme des canéphores antiques, et dessinant leur silhouette pure sur l'horizon *.

Malgré la lenteur avec laquelle se poursuivent les travaux, par suite du manque d'argent et de bras, on fait chaque jour des découvertes nouvelles, et on peut dès maintenant prévoir l'époque où la cité Campanienne, entièrement exhumée, paraîtra de nouveau à la lumière du soleil après dix-huit siècles.

—*Revue Britannique,*

* M. Edouard Sain a exposé au salon de cette année un joli et poétique tableau représentant les travailleurs de Pompeï.

# LA FORCE MUSCULAIRE DES INSECTES.

La première idée que nous ayons de la chaleur naît d'une sensation. Les modifications physiques des corps qui nous font éprouver cette sensation nous permettent d'en mesurer la cause par des effets visibles : la colonne liquide du thermomètre monte ou dessend lorsque la boule s'échauffe ou se refroidit, et ces oscillations nous retracent les changemens de la température. Il en est à peu près de même de la force, dont la première idée nous vient aussi d'une sensation, de celle que nous éprouvons lorsque nous essayons de déplacer un corps ou d'en arrêter le mouvement. Dans le principe, l'idée de la force est donc dérivée du sentiment de l'effort musculaire. L'analogie des phénomènes extérieurs avec les effets mécaniques que nous pouvons produire à volonté a fait étendre cette conception à toutes les causes inconnues qui font naître ou détruisent le mouvement dans la nature. C'est la grandeur du mouvement qui mesure les forces, soit que ce mouvement se produise en réalité, ou qu'il tende seulement à se produire dès que les résistances qui le neutralisent auront disparu. La pesanteur par exemple est mesurée par la chute d'un poids abandonné à lui-même ou par la flexion d'un ressort auquel ce poids est suspendu. Plus cette flexion est prononcée, plus la pesanteur a d'intensité et plus le poids ferait de chemin en une seconde, s'il pouvait tomber librement. C'est ainsi qu'on prouve que la pesanteur est plus grande au pôle qu'à l'équateur.

Les physiciens emploient donc aujourd'hui le mot *force* pour désigner les causes généralement inconnues qui sont censées produire les différens phénomèmes du mouvement. Dans sa plus ancienne acception, ce mot signifie la faculté, la puissance de produire un effet mécanique déterminé, tel par exemple que le transport d'un poids à une hauteur donnée. abstraction faite de l'agent physique à l'aide duquel s'obtient cet effet. C'est dans ce sens qu'on parle de la force d'une machine, de la force musculaire d'un individu. Les organes des moteurs naturels ou artificiels ne produisent d'ailleurs dans la plupart des cas leurs effets mécaniques que par une série de transformations, et il est clair que le résultat doit dépendre autant de l'intensité de l'agent moteur que de la manière plus ou moins avantageuse dont les transformations sont effectuées par la machine. Le combustible avec lequel on alimente un moteur peut fournir une somme déterminée de puissance mécanique ; elle est transmise aux différentes parties de la machine, mais une petite fraction seulement arrive à l'arbre, le reste se perd en chemin par les frottemens, comme l'eau d'un ruisseau dans un terrain sablonneux. Ainsi le travail utile ou le *rendement* d'une machine à vapeur alimentée par la houille ne s'élève qu'aux 12 centièmes * du travail que fournit

* C'est le chiffre admis par M. Verdet, d'après les expériences de M. Hirn ; d'après M. Regnault, le rendement maximum des machines à vapeur serait de 6 pour 100 seulement

la chaleur de combustion du carbone. Le rendement mécanique des bouches à feu est, d'après M. Martin de Brettes, d'environ 20 pour 100 du travail correspondant à la combustion de la poudre de guerre. Dans les canons, grâce à la simplicité du mécanisme, l'économie est donc beaucoup plus grande que dans les moteurs à vapeur et plus grande aussi, il faut bien l'avouer, que dans la machine humaine.

L'organisme animal constitue un moteur naturel dont le jeu est sans cesse entretenu par la combustion des alimens préalablement transformés en tissus vivans. Les substances alimentaires se composent principalement d'oxygène, de carbone, d'hydrogène et d'azote, engagés dans des combinaisons très diverses. Elles se séparent, dans les appareils digestifs, en deux parties, l'une qui est rejetée, l'autre qui passe dans la circulation, renouvelle le sang et refait le corps. C'est cette partie utile des alimens qui s'oxyde ou se brûle ensuite sous l'influence de l'air introduit par la respiration pulmonaire, en laissant pour résidu de l'acide carbonique et de l'eau qui sont exhalés. Cette combustion lente fournit la chaleur animale, dont une grande partie se dissipe au dehors par le rayonnement du corps et par la transpiration cutanée, pendant qu'une autre fraction est convertie en travail musculaire, de même que la chaleur d'un foyer est utilisée pour faire marcher les roues d'une locomotive. L'animal puise toute sa vigueur dans les matières carbonées qui entrent dans sa nourriture ; il ne fait que diriger l'application de la force qu'il tire tout entière de cette source. Or on a souvent répété que l'organisme vivant constituait un moteur beaucoup plus économique que nos machines à vapeur. Cette opinion était basée sur un calcul inexact. On avait comparé le travail fourni par un homme qui monte par exemple au Mont-Blanc avec le poids de carbone qu'il doit brûler pendant le temps que dure l'ascension ; mais on avait oublié que la respiration et la circulation s'accélèrent pendant une pareille promenade, et qu'il en résulte une consommation beaucoup plus grande d'oxygène atmosphérique et une quantité plus grande de carbone brûlé. M. Hirn a fait à ce sujet des expériences très précises ; l'homme qui a donné les meilleurs résultats dynamiques consommait par heure 132 grammes d'oxygène, en fournissant un travail équivalent à un huitième de cheval-vapeur. Or 132 grammes d'oxygéne absorbé représentent un peu plus d'un cheval-vapeur dans une machine idéale dont le rendement serait de 100 pour 100 ; le travail effectif n'était donc qu'un huitième (à peu près 12 pour 100) du travail disponible. On voit que l'œuvre de l'homme supporte fort bien le parallèle avec l'organisme humain au point de vue du rendement mécanique et de l'économie du combustible.

Il serait intéressant de soumettre à des expériences analogues les moteurs naturels représentés par les oiseaux et par les insectes. Peut-être trouverait-on qu'ils sont aussi supérieurs sous ce rapport aux quadrupèdes qu'ils paraissent déjà l'être à un autre point de vue. On peut en effet se proposer d'évaluer la puissance relative d'un moteur par rapport à son poids. On se trouve amené à cet ordre de considération lorsqu'on cherche à se rendre compte de la possibilité de la navigation aérienne. Dans ce cas, la supériorité des oiseaux et des insectes devient manifeste ; chez eux, la force est développée par un appareil dont le volume et le poids sont incomparablement plus modestes que

chez les animaux plus élevés dans l'échelle zoologique.

D'après M. Hirn, une machine à vapeur qui fournit le travail d'un cheval de moyenne force pèse au moins dix fois plus que le moteur animé dont l'effort est pris pour terme de comparaison. On peut admettre néanmoins que les machines à vapeur de la marine, qu'on allége autant que possible, ne pesent plus que 500 kilogrammes par force de cheval effectif *, en faisant abstraction des provisions d'eau et de charbon. Dès lors, en nous rappelant qu'un cheval pèse en moyenne 600 kilogrammes, on voit que la différence disparaît tout à fait entre le quadrupède et la machine. Pour l'oiseau, le rapport entre le poids du moteur et sa puissance doit être beaucoup plus avantageux. Que l'on songe en effet aux efforts incroyables dont il se joue pour ainsi dire ! Le condor monte en quelques minutes à plusieurs kilomètres de hauteur ; l'hirondelle ne se lasse pas, pendant quinze heures de suite, de décrire ses courbes rapides et gracieuses. Pour planer seulement, l'oiseau est obligé de s'appuyer continuellement sur son coussin d'air par des battements d'ailes très énergiques, quoique souvent imperceptibles pour l'observateur. Navier a calculé que l'aigle, qui vole avec une vitesse de 15 mètres par seconde, produit un effort suffisant pour élever dans le même temps son propre poids à 390 mètres de hauteur ; en admettant que l'aigle pèse 5 kilogrammes, cela supposerait une force de 26 chevaux.

Cette évaluation est certainement exagérée, car un aussi grand déploiement de force exigerait une nourriture proportionnée, plus abondante que ne l'est celle des oiseaux ; de plus, il est presque certain que ces derniers se gonflent d'air, qui les rend plus légers lorsqu'ils volent ; l'effort qu'ils font pour se soutenir est donc en réalité moindre qu'on ne le croyait. Néanmoins l'organisation de l'oiseau considéré comme moteur est bien supérieure à celle des quadrupèdes, retenus à terre par ce que M. Michelet appelle *la fatalité du ventre.* Elle est également bien supérieure à tout ce que nous montrent les moteurs fabriqués par l'homme. On a calculé qu'une machine susceptible d'enlever non-seulement son propre poids, mais encore une nacelle occupée par un homme, devait peser moins de 10 kilogrammes par cheval-vapeur ; nous voilà bien loin de ce qui est réalisable avec les machines en usage dans l'industrie et la navigation.

L'organisation de l'insecte est aussi pleine de mystère que l'est celle de l'oiseau. L'énergie qui réside dans ces petits êtres chétifs et bizarres a déjà excité l'étonnement de plus d'un observateur. " Si on voulait comparer leurs charges avec leurs corps, dit Pline le naturaliste en parlant des fourmis, on conviendrait que nul autre animal n'est doué de forces aussi considérables en proportion." Walter Scott énonce la même idée en d'autres termes. On trouve dans *Peveril du Pic* un passage où le romancier anglais s'arrête sur la force des insectes. " Placez, dit-il, un escarbot sous un grand chandelier, et l'insecte le fera mouvoir pour s'échapper ; ce qui est, toute proportion gardée, la même chose que si l'un de nous ébranlait avec son dos la prison de Newgate." Linné fait remarquer qu'un éléphant qui aurait relativement la même force qu'un lucane ou cerf-volant ébranlerait une montagne.

* Le cheval-vapeur représente un travail qui élève 75 kilogrammes à la hauteur de 1 mètre en une seconde.



Tout récemment un jeune savant belge, M. Félix Plateau, fils du célèbre physicien, a entrepris de mesurer à l'aide d'expériences fort délicates l'énergie musculaire des insectes, comme Régnier, M. Quetelet et d'autres ont mesuré celle de l'homme et celle du cheval. Les essais sur l'homme et le cheval ont été faits à l'aide de dynamomètres; ce sont des appareils où la tension d'un ressort est contre-balancée par un effort exercé pendant un temps très court. Les têtes de Turc sur lesquelles on vous invite à asséner un coup de poing dans les foires appartiennent à cette catégorie d'instrumens. On a trouvé ainsi que l'effort musculaire des deux mains d'un homme est d'environ 55 kilogrammes, et de 33 kilogrammes seulement pour une femme. Un cheval exerce en tirant un effort de quelques instans qui équivaut à 300 ou même à 400 kilogrammes *. Or l'homme pèse en moyenne 65, le cheval 600 kilogrammes; le premier exerce donc un effort de traction égal aux cinq sixièmes, le second un effort égal seulement à la moitié ou aux deux tiers de son propre poids. Tout cela est bien peu de chose en comparaison de ce que M. Plateau a trouvé pour les insectes: le hanneton, par exemple, entraîne quatorze fois son poids, la trichie à bandes plus de quarante fois ce qu'elle pèse; mais que signifient ces chiffres? Ce sont les limites du poids que chaque individu a pu encore ébranler par une traction instantanée. Elles varient nécessairement beaucoup d'une expérience à l'autre, parce que le moment où l'animal refuse de tirer dépend toujours un peu de son caprice, et parce qu'il est impossible dans ces sortes d'expériences d'apprécier une donnée importante qui les compléterait. On admet en effet que l'effort suprême qu'on mesure est appliqué à un poids immobile; il n'en est pas ainsi en réalité, il y a au contraire toujours tiraillement: le poids cède et revient alternativement, et il faudrait connaître ces oscillations pour apprécier exactement le travail qui a été accompli. Quoi qu'il en soit, les mesures entreprises par M. Plateau serviront toujours à donner une idée de l'énergie relative des insectes.

Pour évaluer les efforts de traction, M. Plateau attelait l'insecte à un fil horizontal qui passait sur une petite poulie très mobile et qui portait un petit plateau de balance lesté d'un peu de sable. Pour l'empêcher de dévier latéralement, il le faisait marcher entre deux toits de verre sur une planchette couverte de mousseline, afin d'en rendre la surface rugueuse. Le fil était attaché au corselet. On excitait l'insecte à marcher en avant, puis on versait graduellement du sable dans le plateau jusqu'au moment où l'animal refusait d'avancer. On pesait ensuite le plateau et l'insecte lui-même, et on répétait toujours trois fois la même expérience pour arriver à connaître le plus grand effort que chaque individu pouvait fournir. De cette manière, M. Plateau a trouvé par exemple que le poids moyen du hanneton est de 94 centigrammes, et qu'il peut en moyenne soulever un poids maximum de 43 grammes $\frac{1}{2}$: c'est quatorze fois et un tiers le poids du hanneton. Dans le cas le plus favorable, un hanneton a tiré vingt-trois fois son propre poids. Une espèce beaucoup plus

* Il est bien entendu qu'il ne s'agit point ici de fardeaux traînés sur une route horizontale. Dans ce cas en effet, le poids agit perpendiculairement à la direction du chemin, et la force motrice est employée à vaincre des résistances de frottement, variables avec l'état de la route.

petite, le hanneton du genre *Anomala*, développe un effort moyen égal à vingt-quatre fois son poids, et qui dans un cas, est allé jusqu'à soixante-six fois ce poids. Pour un très petit staphylinien, le *quedius fulgidus*, ce rapport est représenté par trente; pour la trichie à bandes, petite espèce de cétoine qui vit sur les roses et qui porte une livrée jaune à galons jaunes et noirs, il est de quarante et un; pour le grand orycte nasicorne, qui pèse 2 grammes, ce rapport se réduit à cinq environ. Les plus grandes coléoptères paraissent donc les moins bien doués. Après les coléoptères, M. Plateau a encore mis en expérience deux hyménoptères: l'abeille a pu traîner un poids vingt fois plus grand que le sien, le bourdon terrestre, qui est plus gros, n'a pas dépassé le chiffre de seize. En résumé, les tableaux qui renferment les résultats des nombreuses pesées exécutées par M. Plateau semblent démontrer clairement que, dans un même groupe d'insectes, les plus légèrs ou les plus petits présentent le rapport le plus élevé, ou que la *force relative est en sens inverse du poids.* Cette loi se trouve confirmée par les expériences sur la force de poussée et le vol.

La poussée a été observée chez les insectes fouisseurs. On les introduisait dans un tube en carton dont la surface intérieure avait été noircie et rendue rugueuse comme précédemment, et qui était fermé à l'un de ses bouts par une plaque de verre fixée à un levier horizontal. Apercevant devant lui la lumière à travers la plaque transparente qui lui barre le passage, l'insecte pousse celle-ci de toutes ses forces, pourvu qu'on l'excite un peu; la plaque avance, le levier tourne et soulève par son extrémité opposée le petit plateau de balance qui y est attaché par un fil passant sur une poulie. On verse du sable dans le plateau jusqu'à ce que la plaque ne cède plus aux efforts du fouisseur. M. Plateau a constaté par ce moyen que l'orycte nasicorne, qui pèse 2 grammes, exerce une poussée qui fait équilibre à trois ou quatre fois son poids; mais l'*onthophagus nuchicornis*, petit bousier qui ne pèse qu'environ 5 centigrammes, pousse devant lui de quatre-vingts à quatre-vingt-dix fois son poids. Ici, la loi est donc encore plus prononcée que dans la traction.

Les expériences sur le vol ont eu pour objet de déterminer le rapport entre le poids le plus fort qu'un insecte peut enlever par la force de ses ailes et le poids de l'animal lui-même. On façonne une boulette de cire molle d'un poids un peu supérieur à celui qu'on présume pouvoir être enlevé par l'insecte; on la lui colle sur le corps ou bien on la fixe par un fil, et on voit s'il peut se soutenir en l'air avec son fardeau. S'il tombe, on diminue le poids jusqu'à ce qu'il puisse l'enlever. Il s'est trouvé que le poids que différens insectes appartenant aux cinq ordres des coléoptères, des lépidoptères, des névroptères, des hyménoptères et des diptères parviennent à enlever varie entre le sixième et le double du poids de l'insecte qui le porte. Les espèces les plus petites sont encore ici celles qui montrent le plus d'énergie relative, mais les différences dans un même groupe sont peu accusées. En considérant que chaque insecte enlève en outre son propre poids, on trouve que certains diptères portent un poids total presque triple du leur; la mouche commune et surtout le syrphe sont les diptères les mieux partagés sous ce rapport. Les libellules (névroptères) ne peuvent enlever plus de deux fois leur poids. Elles ont cependant le vol très soutenu: on a vu des libellules distancer les hirondelles qui les

poursuivaient. De même les mouches et d'autres diptères suivent et dépassent les chevaux de course lancés à fond de train et même les wagons emportés avec une vitesse de 50 kilomètres à l'heure; mais l'on peut supposer que dans ce cas elles sont entraînées par l'air ambiant.

M.[1] Plateau fait remarquer, au sujet de ces résultats, que les insectes n'ayant jamais comme certains oiseaux, à transporter des fardeaux un peu considérables, il est naturel que la puissance de leur vol ne surpasse pas beaucoup celle qui suffit pour soutenir leur propre poids, l'excès servant simplement à compenser la fatigue. Il nous semble cependant que les oiseaux ne doivent pas être en général beaucoup mieux partagés à cet égard que certains insectes. Enfin, si M. Plateau arrive à cette conclusion, que la force musculaire déployée par les insectes pour voler est bien moindre que celle qu'ils mettent en jeu pour la traction ou pour la poussée, il n'a peut-être pas assez présent à l'esprit que le vol exige un travail exceptionnel employé à prendre appui sur l'air.

La loi très curieuse qui ressort des tableaux comparatifs de M. Plateau, à savoir que dans un même groupe d'insectes la force varie en sens inverse du poids, ne s'explique point par le volume relatif des muscles, car M. Plateau a démontré par des mesures directes que ce volume décroît dans une progression plus rapide que le poids; il est relativement plus petit chez les petites espèces. On arrive aussi à ce résultat singulier, que les petites espèces doivent être douées d'une plus grande énergie spécifique. Pourquoi cette différence en faveur des insectes de petite taille? Elle est peut-être nécessitée par leur genre de vie. Ainsi pour les fouisseurs la dureté du sol constitue un obstacle toujours le même pour les différentes espèces. Si les petites n'étaient pas plus fortes que les grandes, les grains de sable que l'oryete déplace sans peine seraient pour le petit bousier des blocs de rochers; il a donc besoin d'un excès de force musculaire pour passer par les mêmes chemins que ces congénères. Si nous allons plus loin, et que nous mettions en parallèle un insecte et un mammifère, les mêmes considérations sont applicables. Le campagnol, la taupe, le lapin, n'ont besoin que d'une force relative beaucoup moindre pour se frayer un passage dans le même terrain où l'insecte fouisseur perce ses galeries. On peut donc admettre avec M. Plateau que les insectes sont doués d'une énergie comparativement plus grande que celle des mammifères, simplement afin que le travail qu'ils peuvent accomplir demeure en rapport avec les résistances matérielles qu'ils ont à vaincre. Il y aurait sans doute intérêt à comparer entre eux, au même point de vue, les mammifères et les oiseaux; tout porte à croire que là aussi on trouverait la force musculaire relative inversement proportionnelle au poids ou à la taille des espèces. Ce serait la généralisation d'une loi très curieuse et un pas nouveau que nous aurions fait dans la connaissance de l'économie de la nature.

En ce qui concerne les insectes, dont l'organisation offre encore tant de coins inexplorés, les recherches dont on vient de lire le résumé ne sont que le commencement d'une série de travaux du même ordre dont M. Plateau nous fait espérer la publication. Il s'occupera en premier lieu des insectes sauteurs, qui méritent en effet de fixer l'attention par les forces de projection énormes qu'ils empruntent aux ressorts de leurs jambes postérieures. On connaît les bonds prodigieux des grillons, des sauterelles et des criquets, les sauts de tremplin du scarabée à res-

sort et les élans à longue portée des puces. Un lion devrait, toute proportion gardée, faire des bonds d'un kilomètre. L'ogre de Perrault, avec ses bottes de sept lieues, pourrait seul défier ces insectes à la course, s'ils avaient la taille des grands mammifères. La force de destruction de certains insectes n'est pas moins étonnante. Les ténébreux termites ont miné des villes entières qui se trouvent aujourd'hui suspendues sur des catacombes : telle la ville de Valencia, dans la Nouvelle-Grenade ; La Rochelle est menacée du même sort. Les larves des *sirex* percent avec leurs mandibules des balles de plomb. Après la guerre de Crimée en 1857, le maréchal Vaillant présenta à l'Académie des Sciences des paquets de cartouches dont les balles coniques étaient perforées de part en part. Le même fait s'est reproduit en 1861 dans l'arsenal de Grenoble. Enfin que n'a-t-on pas dit déjà des architectes appartenant aux ordres des hyménoptères et des névroptères : fourmis et termites ! Ils nous écrasent par le caractère imposant de leurs constructions. Le termite, insecte en apparence faible et mou, d'un demi-centimètre de longueur, élève en Afrique des buttes coniques en argile très dure qui peuvent atteindre 6 mètres de hauteur et dont la solidité est telle que les taureaux sauvages s'y établissent en vedette pour explorer l'horizon. Ces édifices ont plus de mille fois la taille des ouvriers qui les ont construits. La pyramide de Chéops n'a que 146 mètres, quatre-vingt-dix fois la taille moyenne de l'homme ; pour être au niveau des termites, nous serions obligés de construire un édifice haut comme le Mont-Dore au-dessus de la mer.

—*Revue des Deux Mondes.*

---

# LE MARCHE DE LA RUE DE SEVRES.

Encore un des débris du vieux Paris qui s'en va ! Dans peu de temps le marché de la rue de Sèvres, qui a conservé jusqu'ici la physionomie des anciens marchés de Paris, avec leurs vastes parapluies abritant les marchandes et les denrées, va disparaître pour être remplacé par un marché nouveau et élégant, construits dans des proportions réduites, sur le modèle des halles centrales, à la hauteur à peu près de la rue Saint-Placide. Le marché de la rue de Sèvres passe non sans raison pour celui du faubourg Saint-Germain où l'on achète les légumes, les poissons, la viande et le pain au plus bas prix. Aussi est-il fréquenté par les bonnes ménagères. Tous les jours il y a marché permanent de poissons, de viandes et de pain, et les vendeurs sont installés pour faire leur commerce dans des échoppes appuyées le long des murailles de l'hospice des Incurables. Le mardi et le vendredi, les marchandes de la campagne, apportent des légumes, du beurre, des œufs et des fruits selon la saison. C'est donc le mardi et le vendredi que le marché de la rue de Sèvres est

dans toute son activité et dans toute sa splendeur; c'est pendant ces deux jours que le public y afflue en donnant à la rue l'aspect d'un champ de foire.

Ce public n'est pas précisément un public de millionnaires. La rue de Sèvres, qui s'appelait anciennement *rue de la Maladrerie*, et qui, dans un rôle des taxes de 1641, est désignée sous le nom de *rue de l'Hôpital des Petites-Maisons*, doit son nom actuel au village de Sèvres auquel elle conduit. Cette rue est en général habitée par des boutiquiers, des ouvriers, de petits rentiers, et des employés dont les ressources sont modestes. Le Bon-Marché, une des grandes fortunes industrielles du temps, qui, après avoir humblement commencé, a pris des développements immenses et est devenu un de ces caravansérails, où la grande propriété comme la petite vont s'approvisionner, développe sur cette rue l'une de ses façades. Quelques grands établissements religieux occupent une étendue considérable de terrain.

Nommons d'abord l'Abbaye-aux-Bois. L'Abbaye-aux-Bois est une maison d'éducation offrant, en dehors de sa clôture, un asile honorable pour les femmes des classes élevées lorsqu'elles désirent couler tranquillement leur vie dans une demeure qui, pour elles, n'est pas un monastère, tout en ayant quelque chose de plus grave qu'une maison ordinaire. Ce n'est pas une existence claustrale, et cependant ce n'est plus tout à fait la vie du monde qu'on y mène. La porte se ferme le soir à des heures marquées. C'est à l'Abbaye-aux-Bois, on le sait, que Mme Récamier passa les dernières années de sa vie. Le petit appartement qu'elle y habita était devenu le centre de la meilleure société de Paris. Le *Génie du christianisme*, représenté par Chateaubriand, y tenait ses assises. Tous les jours, à la même heure, le grand écrivain traversait une partie de la rue de Sèvres pour s'y rendre. M. de Chateaubriand habita, après la revolution de 1830, un hôtel rue d'Enfer, — c'est aujourd'hui l'établissement de Marie-Thérèse, où les prêtres sortis infirmes et pauvres des fonctions laborieuses du sacerdoce trouvent les Invalides du sanctuaire; puis le rez-de-chaussée d'un hôtel de la rue du Bac au No 102, si je ne me trompe. Il raconte lui-même dans ses Mémoires, que l'on connaissait si bien, dans la rue de Sèvres, la régularité ponctuelle de ses visites à l'Abbaye-aux-Bois, renouvelées chaque jour à la même heure de l'aprés-midi, qu'il voyait les habitants de la rue mettre leurs montres à l'heure quand il passait. Il était devenu le chronomètre vivant du quartier, et faisait concurrence au canon du Palais-Royal. " La petite chambre du troisième de l'Abbaye-aux-Bois, dit la duchesse d'Abrantés dans ses Mémoires, était restée le but des courses des amis de Mme Récamier. Mais, comme si le prodigieux pouvoir d'une fée eût adouci la roideur de la montée les étrangers de distinction qui sollicitaient autrefois, comme une faveur, d'être admis dans son élégant hôtel de la rue de la Chaussée-d'Antin, sollicitaient la même grâce à l'Abbaye-aux-Bois. C'était pour eux un spectacle aussi remarquable qu'aucune rareté de Paris de voir, dans une espace de dix pieds sur vingt, tontes les opinions réunies sous la même bannière, vivre en paix et se donner presque la main. Le vicomte de Chateaubriand racontait à Benjamin Constant les merveilles de l'Amérique; Matthieu de Montmorency, avec cette

politesse chevaleresque de tout ce qui porte son nom, était aussi respectueusement attentif pour Mme Bernadotte allant régner en Suède, qu'il l'aurait été pour Adélaïde de Savoie, fille d'Humbert aux blanches mains, cette veuve de Louis le Gros qui avait épousé un de ses ancêtres. Assise l'une à côté del'autre, la duchesse du faubourg Saint-Germain devenait polie pour la duchesse impériale; rien n'était heurté dans cette cellule unique." Ajoutons, pour compléter ce tableau, que là se pressaient les jeunes hommes qui étaient alors l'espoir de la littérature contenporaine et dont plusieurs ont cessé d'exister, tandis que les autres commencent à dépasser la limite de l'âge mûr: Charles Lenormant, que la religion et les lettres ont perdu, Victor Hugo, Ampère, qui vient d'être remplacé à l'Académie française par M. Prévost-Paradol; M. Sainte-Beuve, récemment nommé sénateur, et tant d'autres dont il serait trop long de citer les noms. Ce fut dans une matinée à l'Abbaye-aux-Bois que Sophie Gay, qui est depuis longtemps morte, lut, en 1829 chez Mme Récamier qu'elle précéda au tombeau, le *Moïse* de Chateaubriand qui leur survécut à toutes deux, quoique le plus âgé,et qui est allé les rejoindre avec la plupart des auditeurs convoqués à cette fête littéraire. Ainsi se renouvelle la scène du monde!

Les Incurables, contre les murs desquels le marché de Sèvres est adossé, sont un des établissements hospitaliers de Paris dont le nom inspire les .plus pénibles pensées. On pourrait tracer sur la porte l'inscription que Dante a écrite sur la porte de son enfer: "Vous qui passez ce seuil, laissez ici l'espérance." N'y a-t-il pas quelque chose de cruel à ôter aux malheureux l'espoir, sans lequel l'homme ne saurait vivre ici-bas? N'aurait-on pas pu trouver un nom moins dur qui, sans trahir la vérité, l'aurait dite d'une manière un peu plus douce? Nos pères appelaient ces vastes réceptacles de la souffrance, où l'on reçoit les malades pauvres, des *Hôtels-Dieu*, comme pour soutenir leur âme abattue et pour relever en eux la dignité humaine en leur rappelant que Dieu lui même était leur hôte. Quand saint Lonis fonda un hospice pour les croisés auxquels les infidèles avaient crevé les yeux, il appela cette maison l'hospice des Quinze-Vingt. La charité catholique seule a ces délicatesse merveilleuses et ces ingénieuses sollicitudes, parce qu'elle est la charité; non-seulement elle secourt les délaissés, mais elle les aime. Je n'ai jamais passé devant cette triste maison sans éprouver un serrement de cœur, et toujours la même pensée s'est offerte à mon esprit. Ces malheureuses vieilles femmes, toutes les fois qu'après une courte sortie elles rentrent dans leur asile, ne peuvent lever les yeux sans lire leur arrêt écrit sur la porte de l'établissement que l'on appelle les Incurables. Au moins les appelait-on, à l'époque de leur fondation en 1632, *les Pauvres Incurables de Sainte-Marguerite*.

De l'autre côté de la rue de Sèvres, trois établissements religieux développent leurs façades, la maison centrale des Pères Jésuites, en remontant vers le carrefour de la Croix-Rouge, tout à côté de la maison des Filles de Saint-Thomas de Villeneuve, et la maison mère des Lazaristes, en descendant vers le boulevard du Mont-Parnasse. La chapelle des Lazaristes est une des plus belles de Paris. On sait que cet ordre, fondé par saint Vincent de Paul, concurremment avec

celui des Filles de la Charité, que les Pères Lazaristes dirigent a rendu des services immenses. Il était en possession de fournir les quatre religieux qui, à l'époque de la domination des Barbaresques, résidaient à Alger. Plusieurs d'entre eux cumulèrent avec les fonctions de Vicaire apostolique celles de consul de France dans la capitale du Dey. C'était saint Vincent de Paul qui, douloureusement ému de voir les secours spirituels manquer souvent aux Français, captifs des Barbaresques, avait provoqué l'établissement de la congrégation des Lazaristes dans cette ville ; la duchesse d'Aiguillon avait fourni les fonds nécessaires. Pendant le bombardement d'Alger par Duquesne, le P. Vacher, chef de la mission Lazariste, à la fois vicaire apostolique et consul de France, fut attaché par les Turcs à la bouche d'une pièce de canon, et quarante Français, capitaines de navires ou esclaves, périrent de la même manière. Depuis cette horrible exécution, on appela la pièce de canon qui avait servi au crime, LA CONSULAIRE. Vint le jour—c'était dans le mois où nous sommes—où le roi Charles X ordonna à une flotte française de faire voile pour l'Afrique, d'aller punir Alger de tous ses méfaits en un seul jour, en écrasant dans leurs nids cette couvée de pirates. Notre armée victorieuse ramena LA CONSULAIRE à Toulon, où elle demeure comme un monument auquel se rattachent d'immortels souvenirs d'héroïsme chrétien, d'horreur, de pitié et de victoire.

La congrégation des filles de Saint-Thomas de Villeneuve reconnaît pour fondateur le P. Ange Proust, augustin réformé de la province de Bourges, qui était, en 1659, prieur du couvent de Lamballe, en Bretagne. Elle fut d'abord instituée pour desservir les hôpitaux, et, dans les lettres patentes que lui accorda Louis XIV, en 1661, sa mission s'élargit : les filles de cet ordre furent autorisées à élever gratuitement les pauvres orphelines et à recevoir les personnes du sexe qui voudraient faire des retraites de piété. En 1700, les dames de Saint-Thomas de Villeneuve vinrent s'établir à Paris, rue de Sèvres, dans la maison qu'elles occupent encore aujourd'hui, car cette maison leur a été rendue quand les mauvais jours de la Révolution firent place à une époque plus tranquille.

Quand on pénètre dans l'intérieur de la maison des jésuites de la rue de Sèvres, on est frappé du silence, du recueillement et de la paix qui règnent dans ce séjour. C'est là que le P. Ravignan, qui sortit du prétoire de la justice humaine pour entrer dans le sanctuaire divin, passa les dernières années de sa vie. En quittant la chaire de Notre-Dame, où il tenait suspendue à ses lèvres la génération qui descend aujourd'hui le versant de la vie, ce maître de la parole et de la vie spirituelle, à qui tant d'âmes doivent le ciel, venait se recueillir dans son humble cellule. Deux chaises, une table de bois, une couchette de fer, dont il retournait lui-même chaque jour les deux minces matelas, un prie-Dieu, voilà le pauvre mobilier de celui qui vit agenouillées à ses pieds les grandeurs de la naissance et, quelque chose de plus, celles du génie. C'est ici qu'il est mort, de la mort d'un saint, non-seulement résigné, mais heureux de quitter la terre, pour aller jouir enfin de la présence du Dieu qu'il avait tant aimé, laissant sa mémoire à son ordre comme un précieux héritage, et, dans les jours troublés, comme un bouclier.

Mais il n'est pas mort tout entier; le miracle d'Elie, continué par Elisée, se renouvelle sans cesse dans l'Eglise, et en parcourant ces longs corridors, j'aperçois la cellule du P. Félix, qui évangélise les générations nouvelles, comme son prédécesseur a évangélisé leurs aînées. On est frappé, en passant devant les portraits gravés au burin et suspendus entre les portes des cellules, le long des immenses corridors, de la multitude de savants illustres, de théologiens, éminents, d'écrivains remarquables, de missionnaires héroïques, de martyrs, qu'a comptés dans son sein cette illustre compagnie. Les générations spirituelles se succèdent comme les générations naturelles, et on dirait une longue procession qui relie le présent de l'ordre à son passé.

Je me suis involontairement attardé devant les grands établissements religieux situés Rue de Sèvres. Dans le reste de la rue, je ne vois guère à signaler que quelques ateliers de statuaires. et, en descendant vers le boulevard du Mont-Parnasse, des maisons si vastes et aux cellules si nombreuses qu'elles ressemblent à des cités ouvrières. Sauf la rue du Cherche-Midi, nom caractéristique, celle du Regard, et le nouveau quartier des Invalides, qui comptent quelques hôtels, et en attendant que la rue des Saints-Pères prolongée, renversant la mairie de la rue de Grenelle, vienne aboutir rue de Sèvres, les rues adjacentes ressemblent à des petites rues de province. Je n'en excepte pas la petite rue du Bac qui, depuis qu'elle a échangé ce nom modeste contre le nom plus ronflant de *rue Dupin*, n'en est pas plus large et n'en est pas moins laide; si l'habit ne fait pas le moine, l'écriteau ne fait pas la rue. De ces maisons qui ressemblent à des ruches populaires et dont les fenêtres sont tendues de cordes où sèchent des couches et des langes d'enfants, de ces petits logements d'ouvriers, de ces taudis de la rue Dupin, et des quelques maisons dont les appartements sont habités par des familles bourgeoises jouissant d'une modeste aisance, sortent les nuées d'acheteurs qui, le mardi et le vendredi, envahissent le marché de la rue de Sèvres. Je ne crois pas qu'on ait jamais vu un cordon bleu s'aventurer et se compromettre devant une de ces échoppes ou un de ces parapluies. Mlle Agathe, qui sait ce qu'elle se doit à elle-même et ce qu'elle doit au grand ordre des cordons bleus culinaires qui a survécu à toutes les révolutions et dont elle fait partie, aimerait mieux cent fois donner à sa maîtresse son congé que de déroger à ce point. Fi donc! le marché de la rue de Sèvres est fait pour les petites gens! Que Mlle Victoire, qui est chez la femme d'un employé à mille écus et qui porte le bonnet rond et le caraco, y aille chercher un morceau de raie, cela est dans l'ordre. La bonne raie qui pique est plus commune au marché de Sèvres que le saumon et le turbot, ces aristocrates des poissonneries. J'aperçois aussi là-bas Mlle Jeanneton qui subodore avec une attention soutenue un maquereau dont la fraîcheur surannée semble lui paraître suspecte. La petite propriété devient bien difficile! il faut qu'elle y mette de la complaisance; on en a toujours pour son argent. Tiens! c'est Mme Gibou, la portière, qui fait son marché; soyez sûr que son gothique cabas contient déjà le morceau de mou qu'elle destine à Mistigri, son chat favori, et le colifichet qu'elle a promis à son serin Alcindor. Mme Gibou est la plus tendre des mères,

avec elle les absents n'ont pas tort ; les enfants, comme elle dit, passent avant elle ; maintenant qu'ils sont servis, elle marchande le chou qui doit servir à son dîner et à celui de M. et de Mlle Gibou pendant deux jours. C'est que, voyez-vous, il faut de l'économie. En tirant le cordon rue de Sèvres on ne fait pas de placement à la Banque. Quelques jeunes femmes d'artistes, bonnes maîtresses de maisons et excellentes mères de familles, viennent ici faire elles-mêmes leur marché. Le pinceau n'enrichit pas toujours, et quoique ces gentilles personnes ne détestent pas la danse, elles ne veulent pas favoriser celle de l'anse du panier. Bientôt le marché de la rue de Sèvres aura vécu ; les carottes, les choux, les poireaux, le beurre, les œufs, les fruits, les salades, seront mieux logés qu'ils ne le sont aujourd'hui. Mais qui payera le supplément de loyer ? *That is the question.*

Nous voilà bien loin de l'ancien Paris et de ses anciens marchés du quatorzième siècle. A cette époque les deux tiers de Paris étaient au nord de la Seine. La partie du nord était celle des fabriques et du commerce ; la partie méridionale était celle des sciences et des belles-lettres. Sur la rive droite, toute la population composée de gens de cour et de marchands était coiffée de chaperons ou de bonnets ; toute la population de gauche, composée de gens d'Eglise et d'écoliers, était coiffée de capuchons et de capotes. N'est-il pas étonnant qu'à travers tant de siècles et malgré tant de révolutions, le partage, non pas entre les costumes, mais entre les types de population, soit resté à peu près le même ? Sur la rive droite on calcule, on spécule, on fait le négoce, on gouverne ; sur la rive gauche, on étudie et l'on prie. Je vois dans les anciens livres qu'au quatorzième siècle la vente de toutes les viandes n'était pas indistinctement autorisée dans tous les marchés. Chacun d'eux n'était approvisionné que d'une espèce de viande ; on ne vendait du porc qu'à Sainte-Geneviève, du mouton qu'à Saint-Marceau, du bœuf qu'à la halle du Châtelet et du veau qu'à Saint-Germain. A la même époque les trompettes sonnaient du haut des tours du Châtelet pour annoncer le lever du soleil. A minuit les nombreux clochers s'éveillaient, les matines sonnaient, les lampes et les cierges se rallumaient, et les églises commençaient à retentir du chant des prêtres et de l'harmonie des orgues. Les étrangers et les provinciaux qui venaient à Paris étaient effrayés de l'immense population de cette ville ; elle comptait deux cent mille habitants, tout juste le neuvième de sa population d'aujourd'hui !

—*La Semaine des Familles.*

---

# L'ABEILLE BUTINEUSE

## DE L'ÉCHO.

---

*** Deux anecdotes charmantes citées par le *Sport* à propos des fanfaronnades qui nous arrivent d'outre-Rhin aussi bien que d'outre Monts:

Ce n'est pas, dit ce journal, le

troupier seulement ou l'homme du peuple qu'égare l'amour propre, l'optimisme patriotique. Les souverains eux-mêmes parfois ne doutent de rien, et, dans leur superbe confiance, devenus insolents, s'attirent de vertes répliques.

" Il y a quelque quinze ans, l'un d'eux, un des grands premiers rôles dans le drame de la guerre actuelle, n'était encore qu'héritier présomptif de la couronne qu'il porte aujourd'hui. Il n'était déjà plus tout à fait jeune, mais demeurait galant. A certaine Française aimable qui partait pour Paris, il tint une fois ce langage :

" Je ne vous dis pas adieu, Madame, mais au revoir? Je compte sous peu visiter les Parisiens à la tête de notre armée.

—Soyez sûr, Monseigneur, lui répondit-on en souriant, que les Parisiens sont trop polis pour ne pas sortir en masse de leur ville et marcher à la rencontre de Votre Altesse.

—Je ne vois, continue M. le marquis de la Tour d'Arlendes, rien de comparable à cette réplique, sinon la spirituelle et terrible riposte d'une tragédienne à quelques étourdis de Saint-Pétersbourg :

—Bientôt, disaient-ils à peu près à la même époque, nous irons à Paris boire votre bon vin de Champagne.

—Du vin de Champagne, Messieurs! Mais, pardon! nous n'en donnons pas à nos prisonniers! "

Ce joli mot, qui me semble aigu et froid comme une lame de poignard, ce mot qui siffle et fouette comme un coup de cravache, c'est à Mlle Rachel qu'on l'attribue, et, sans être autrement Chauvin, j'avoue que je lui en sais fort bon gré."

*** *Le Prince Président n'est qu'une allumette phosphorique.*" Les faiseurs d'épigramme prétendaient ainsi que le Président de la République ne pouvait avoir en France et en Europe qu'une passagère et bien mince importance, et que ce grand nom de Napoléon était un vrai phosphore, une clarté d'un instant.

Cette ironique appréciation est bien contredite et bien réfutée aujourd'hui par ces paroles d'un ancien parlementaire, qui fut même ministre sous le roi Louis-Philippe : " *Napoléon-le-Petit* dit-il, à tout venant, *est au haut de la colonne Vendôme ; Napoléon-le Grand est aujourd'hui au palais des Tuileries!*"

*** M. Saint-Marc Girardin, cet homme d'esprit, habile et droit, expliquait avec beaucoup de sagacité et de convenance, la double situation du prince Louis Bonaparte, presqu'unanimement acclamé par les populations, et injustement raillé par les partis plus ou moins passionnés.

*Strasbourg et Boulogne*, dit-il, *ont montré le président de la République au peuple et l'ont caché aux gens d'esprit.*

***Larochefoucault a dit : *Les hommes ne sont pas seulement sujets à perdre le souvenir des bienfaits ; ils haïssent même ceux qui les ont obligés. L'application à récompenser le bien leur paraît une servitude à laquelle ils ont peine de se soumettre.*"

Ainsi, apprentis solliciteurs, tenez-vous le pour dit, ne parlez jamais de vos services rendus à l'homme puissant que vous sollicitez, et persuadez-lui qu'il vous a déjà comblés de bienfaits, et protégés comme un père. *Parenté oblige?*

*** Citons une très belle lettre de la reine Hortense sur le prince Louis Napoléon, son second fils, survivant à un frére aîné. On retrouve dans cette lettre la tendresse éloquente d'une mère, déjà heu-

reuse de la prescience des grandes destinées auxquelles sera appelé un jour ce jeune homme studieux, du plus noble caractère, et d'une si grande force d'âme.

*Lettre de la reine Hortense à M. Belmontet.*
Arenenberg, 10 Décembre 1834.

Ma position de fortune m'oblige à rester l'hiver sur ma montagne, exposé à tous les vents. Qu'est-ce que cela, à côté des horribles souffrances de l'empereur sur les rochers de Sainte-Hélène ?

La résignation est le courage des femmes et la vertu des mères.

Je ne me plaindrais pas si mon fils, à son âge, ne se trouvait privé de toute société et complètement isolé, sans autres distraction que le travail assidu auquel il s'est voué !

Son courage et sa force d'âme égalent sa pénible et triste destinée. Quelle nature généreuse ! Quel bon et digne jeune homme ! Je l'admirerais, si je n'étais sa mère. Je suis bien fiére de l'être. Je jouis autant de la noblesse de son caractère, que je souffre de ne pouvoir donner à sa vie plus de douceur. Il était né pour de belles choses ; il en était digne.

Nous avons le projet d'aller passer deux mois à Genève. Du moins, il entendra parler Français : ce sera une agréable distraction pour lui ; la langue maternelle, n'est-ce pas déjà la patrie !

Croyez toujours aux sentiments que je vous ai voués.

HORTENSE.

*** Parmi tous les votes pour l'empire, on pouvait et l'on devait compter sur ceux de l'armée. Elle vota d'une façon presqu'unanime ; il y eut même quelques compagnies qui trouvaient trop long le mode de voter. Le colonel d'une de ces compagnies appartenant à son régiment, réunit ses soldats l'arme au bras.

" Soldats, leur dit-il, nous n'entendons rien à cette façon de donner notre avis. J'en sais une plus rapide. Attention au cammandement. Ceux qui resteront l'arme au bras seront *contre*."

Et, d'une voix de Stentor, il s'écria : *Portez armes !* et pas un ne garda l'arme au bras.

*** Anecdote d'un soldat nommé Richard le Joyeux.—Richard le Joyeux assistait à la messe avec le régiment. Au lieu de tirer de sa poche un livre de dévotion, il tira un jeu de carte qu'il repassait avec beaucoup de contemplation et d'un air mystérieux. Les assistants remarquaient avec attention l'action de cet homme, qui leur causait beaucoup de scandale. Le sergent le réprimanda. Richard reçut la correction sans y faire beaucoup d'attention. Le sergent piqué le conduisit chez son major et le menaça fortement. Richard, d'un grand sang-froid, lui répondit de la sorte :

—Monsieur, si vous voulez me permettre d'expliquer mes raisons, je suis sûr que vous demeurerez satisfait.

Le major lui permit de parler, et de faire voir en quoi consistait son droit.

—Monsieur, lui dit le soldat, la médiocrité de notre paye qui, à peine, suffit pour les choses nécessaires à notre subsistance, ne permet point absolument à la plupart de nous d'avoir des livres de dévotion, au défaut desquels je me sers de cartes, comme vous allez voir.

Quand je vois l'as, je considère un Seul Dieu Créateur de toutes choses ; le 2, me rappelle le vieux et le nouveau Testaments ; le 3, la Très-Sainte Trinité, un Seul Dieu en trois personnes ; le 4, les quatre Evangélistes, qui traitaient avec plus de vertu ce que la Rédemption a souffert pour nous ; le

5, les cinq Vierges qui furent au-devant de l'Epoux avec leurs lampes allumées, dans le même temps que les cinq autres en furent exclues pour avoir eu leurs lampes éteintes; le 6, que Dieu créa le monde en six jours; le 7, qu'il se reposa; le 8, les huit personnes qui furent sauvées du Déluge, savoir: Noë, sa femme, ses trois fils et leurs femmes; le 9, la guérison des neuf Lépreux, quoiqu'ils furent dix, mais il y en eût un qui s'en rendit indigne par son manque de foi en la personne de Jésus-Christ; le 10, les dix Commandements de Dieu. Ayant fini les cartes blanches, il arriva au valet qu'il passa sans rien dire et suivit jusqu'à la dame, et dit: La dame me rappelle la Reine de Sabbat, qui vint de l'extrémité du monde pour admirer la sagesse de Solomon; le roi me rappelle l'obéissance que je dois au Ciel et à Sa Majesté sur la terre, laquelle je dois servir avec respect et fidélité. Il y a 52 cartes dans le jeu, qui représentent les 52 semaines dans l'année; les 12 figures me représentent les douze mois dans l'année, ou si vous voulez les douze Apôtres; et les points qui se montent à 365, sont les jours de l'année; par conséquent, dans le besoin, les cartes me servent de Bible, de vieux et nouveau Testaments et même d'Almanach.

—Tu parles grandement et avec esprit, dit le major, mais fais attention que tu as passé le valet sans rien lui approprier, à quoi le soldat répondit:

—Je vais vous satisfaire, si vous voulez me promettre de ne pas vous fâcher.

—J'y consens, dit le major.

Alors Richard tira le valet de sa poche et dit:

—Cette carte signifie le plus grand gueux que je connaisse, qui est le sergent qui m'a fait venir ici devant vous.

Le major, charmé d'un discours si bien fait, lui donna deux louis pour boire.

*** Sans apprécierr ce qu'il y a de fondé ou non fondé dans les alarmes qu'excite en ce moment en Angleterre la société secrète des Fenians, dont les ramifications s'étendent non-seulement en Irlande, mais en Amérique, à cause des progrès toujours croissants de l'émigration irlandaise, je veux rapporter ce qu'écrivait en 1766 le docteur Kelly sur leur origine dans son *Manx and English dictionary*:

"*Feniaght*, s. pl. *Fenie*, champion, héros, géant. Ce mot employé au pluriel, signifie généralement envahisseurs étrangers et même déprédateurs. Il est donc a supposer que les *Fenill* étaient ou les *Feni* d'Irlande (car c'est ainsi qu'on appelait les habitants de l'Ulster) ou les Pœni ou Phéniciens de Carthage. Les vieilles histoires disent en effet qu'il n'y a rien de merveilleux comme les promesses et la taille de ces géants."

On sait qu'aujourd'hui la société des Fénians, autant qu'on peut pénétrer le mystère dont elle s'enveloppe, se compose d'Irlandais qui songent encore, après tant d'années, à rompre le lien qui unit leur pays à l'Angleterre. Il paraît que les émigrants irlandais, au nombre de de plusieurs millions, ont gardé dans leur nouvelle patrie, les États-Unis, leur rancune contre la domination anglaise, à laquelle ils attribuent la misère qui les a obligés de s'exiler de la verte Erin, où s'était ouvert leur berceau et où ne s'ouvrira pas leur tombe, et qu'ils ont conservé des rapports suivis avec leur compatriotes. Le Fenianisme, et c'est là ce qui le rend redoutable, a donc un pied sur le littoral irlandais, l'autre sur le littoral américain.

⁂ Sous prétexte que vu la beauté de la saison qui prolonge l'époque de la villégiature, *Rome n'est plus dans Rome*, c'est-à-dire que Paris est aux eaux, aux bains de mer, en vendanges, en voyage sur les bords du Rhin ou sur les bords des lacs de la Suisse, M. Haussmann fait des siennes et se rue avec une *furia francese* dans la voie des embellissements. Jamais les rues n'ont été plus remues, plus bouleversées ; c'est un tremblement de terre de main d'hommes. J'en parle d'expérience. J'étais allé respirer un air plus ou moins frais, mais enfin moins mêlé de poussière, sur les plateaux de la Beauce. J'arrive au bout de quelques jours dans la rue du Faubourg Saint-Germain que j'habite. J'entendais de loin un bruit formidable semblable à celui que pourrait faire un troupeau de trois cents bœufs mugissant de concert.—Voilà, me disais-je, comme don Quichotte, un bruit qui présage une formidable aventure. J'approche avec précaution, et je vois tout à coup une colonne de fumée s'élever en spirale. J'approche encore ; qu'aperçois-je ? Une locomotive de la force de cent chevaux qui se promenait gravement sous ma croisée en jetant au loin un ronflement sonore.—"Qu'est-ce à dire ? me demandai-je ; est-ce qu'il a plu à M. le baron Haussmann de transformer ma rue en chemin de fer ; S'il l'a voulu, il a eu raison, car la raison du préfet de la Seine est *toujours la meilleure*, mais j'aurais voulu être averti, et j'éprouve une curiosité légitime, celle de savoir ce qu'il a fait de la maison que j'habitais."

Heureusement la maison était à sa place. Seulement après avoir bouleversé la rue trois fois pour les égouts et le gaz, on l'avait bouleversée une quatrième pour la macadamiser. Or, si le macadam a ses charmes, l'opération du macadamisage a bien ses petits ennuis. Dabord, pendant deux jours, trois ou quatre cents tombereaux de cailloux sont venus verser à grand fracas leur charge dans la rue. Ensuite on a vu paraître les ouvriers municipaux avec leurs pelles de fer qui, pendant trois autres jours, ont étalé ces cailloux avec un grincement effroyable dont tous les concierges des maisons désertées par les habitants ont les dents agacées pour un mois. C'est alors qu'a commencé la tâche de la locomotive qui, à l'heure où j'écris, traîne sur les cailloux écrasés et gémissants de lourds cylindres avec un ronflement équivalent à celui de plusieurs centaines de cyclopes endormis, et nuancé d'un bruit de chaînes. On assure que c'est un progrès. Je veux le croire, mais mes oreilles poursuivies par ce vacarme diabolique me contraignent à dire que, si progrès il y a, ce n'est pas à titre gratuit qu'on l'obtient, c'est à titre onéreux.

⁂ M. le vicomte Hersart de la Villemarqué vient de compléter ses études sur la poésie des races celtiques, en abordant leur littérature dramatique par la publication du *Mystère de la Passion et de la Résurrection de Jésus-Christ*, vulgairement appelé le *Grand Mystère* ou *Miracle de Jésus* (en breton *Burzud Braz Jezuz*). Il raconte avec l'émotion d'un érudit comment, en consultant le catalogue des imprimés de la Bibliothèque impériale, ses yeux furent frappés d'un titre breton fourvoyé parmi les titres latins d'ouvrages de théologie ; c'était l'exemplaire qu'il cherchait depuis plusieurs années pour compléter et contrôler l'exemplaire de l'édition de Yves Quillévéré, de 1531, où il y avait des lacunes. Cette nouvelle édition était complète.

# ALICE.

(Voir pages 69, 185 et 315.)

## XIII.

En arrivant au château, lady Mary avait fait transporter Georges dans sa chambre et envoyé vers le docteur, tandis que Maggy s'occupait à rappeler sa maîtresse à l'usage de ses sens.

Une confusion inexprimable régnait dans la maison. On allait et venait, on s'interrogeait sans pouvoir émettre une idée précise sur un événement si extraordinaire. Henri seul et Louis Hugues auraient pu hasarder quelques conjectures, l'un pour ce qu'il avait cru comprendre des paroles égarées d'Alice, l'autre pour ce qu'il avait surpris des propos du garde; mais trop prudents pour se permettre un avis dans une affaire aussi délicate, ils se tenaient dans une réserve que leur commandaient à la fois l'ignorance et la discrétion. Henri était consterné. Il avait entendu de sa chambre les cris de détresse du côté du parc, et l'imagination encore pleine des pressentiments que lui avait laissés la présence de lady Eberton, il était sorti par la porte du bois aussi vite que le permettaient ses forces, avait erré dans l'obscurité et ne s'était retrouvé qu'au bruit des voix et à la lumière des torches. Mais son cœur alarmé croyait trop bien connaître la nature et les causes de ce qui s'était passé. Seulement, trop généreux pour ressentir l'injustice, calculée ou non, des étranges reproches que lui avait adressés la pauvre imprudente, il se jugeait trop cruellement vengé, s'accusait de dureté envers elle, et oubliant ce qu'elle lui avait fait souffrir, ne sentait plus que ses peines, ne voyait plus que sa belle tête penchée sur l'épaule de John, au milieu de ce funèbre appareil. Il ignorait les détails de son évanouissement. Il eut donné, en ce moment, ce qui lui restait de vie pour un regard d'amitié et un mot de pardon.

Importuné des questions qui se croisaient autour de lui, il se retirait tristement, lorsqu'il rencontra William sur l'escalier. Il lui prit la main et la lui serra en silence.

— Conduisez-moi près d'elle, mon ami, dit le jeune homme en le reconnaissant.

Henri obéit, et troublés tous deux jusqu'au fond de l'âme, ils entrèrent dans l'appartement de la jeune femme, sans songer à se faire annoncer. Elle était couchée sur une dormeuse, elle avait recouvré ses esprits, et Maggy venait de la quitter pour se rendre, à l'appel de lady Mary, auprès de lord Georges Eberton.

A la vue de son frère, elle fit un mouvement de joie, mais apercevant Henri, elle détourna la tête et ferma les yeux pour ne le point voir.

Il s'était arrêté et la contemplait dans une douloureuse extase; puis cédant à une émotion dont il n'était plus maître, il alla tomber

à ses pieds et saisit une de ses mains, qu'il couvrit de baisers convulsifs, et de larmes brûlantes.

— Oh ! pourquoi, murmura-t-elle en le repoussant avec un geste d'effroi, ne m'avoir pas laissé périr ?

— Et pendant ce temps, lord Eberton se meurt ! dit lady Mary en se montrant sur le seuil.

Alice poussa un cri, se leva, et domptant sa faiblesse, courut en toute hâte auprès de son mari. M. Mérédic voulait la suivre et porter son secours, mais lady Mary se plaçant au-devant de lui :

— Arrêtez, monsieur, lui dit-elle, êtes-vous si impatient d'achever votre ouvrage !

Henri, interdit de l'expression de ses yeux et de sa voix, oublia jusqu'à William et regagna en chancelant sa chambre, brisé par tant de secousses au-dessus de ses forces.

Hugues le trouva la tête dans ses mains, perdu dans ses pensées.

— Aussi vrai que je m'appelle Hugues, dit le pêcheur, et que vous êtes plus difficile à garder qu'un enfant, le diable est lâché dans ce château. Voilà qu'on ne peut mettre la main sur ce docteur de mille bourrasques. Walter assure que, une demi-heure avant la bagarre, il était à se disputer devant la porte avec le notaire, et depuis ce moment on ne les a pas revus. Comment vous trouvez-vous, commandant ? Ce n'est pas que la santé de ce mylord m'intéresse, il a l'air moins mourant qu'on veut bien le dire, et d'ailleurs quand le diable lui aurait donné un bon coup...

— Hugues, interrompit Henri, nous n'avons point à entrer dans tous ces mystères, et quelque chose me dit, mon vieil ami, que notre présence en ces lieux est de trop.

— Il faudra pourtant bien qu'on la souffre, répondit le pêcheur d'un ton déterminé, car ni vous ni moi, commandant, n'avons l'habitude de partir avant de régler nos comptes.

Et pour ne pas s'expliquer davantage, il s'en alla aux nouvelles et retourna se mêler au club des domestiques restés dans l'antichambre et qui profitaient de l'occasion pour suspendre toute besogne. Mais à son approche les langues parurent s'arrêter, les chuchotements succédèrent aux conversations bruyantes, et il remarqua que l'on jetait de son côté des regards de défiance.

— Vous pouvez pérorer ou vous taire, dit-il, cela m'est égal autant qu'une coquille vide; je préviens seulement que celui qui répétera, sur le compte du capitaine, ce que j'ai entendu tout à l'heure aura affaire à moi. A bon entendeur, salut, monsieur Ben, si Dieu vous a laissé des oreilles.

— N'avons-nous pas parlé d'après lady Mary elle-même ? hasarda le garde.

L'entrée du docteur empêcha ce qui allait suivre. Ses vêtements et son chapeau étaient couverts de plâtre et de toiles d'araignées, tous ses gestes annonçaient la timidité et la méfiance et sa démarche était troublée comme celle d'un homme qui sort du fond d'un précipice.

— D'où diable vient-il ? pensa Hugues, tandis que John le conduisait au plus vite à la chambre de lord Georges.

Et comme il s'obstinait à demeurer, le meeting se dispersa pour aller reprendre un peu plus loin le chapitre des commentaires.

Il est certain que cet événement avait produit à Glennaël une impression d'autant plus vive que la vérité demeurait entourée d'un plus étrange mystère. Lady Eberton et son mari, tout au moins, la connaissaient, mais ils n'avaient

rien dit que l'on ait pu entendre, et les allusions de Lady Mary à la présence du capitaine dans le parc et l'évanouissement d'Alice à son apparition n'autorisaient encore d'opinion que pour la malveillance.

Le docteur trouva Alice pleurant, la tête penchée au chevet de Georges. Sans presque demander d'explication, il examina le malade dans un silence extraordinaire, ne découvrit rien que les marques d'une assez forte pression à la gorge et ne vit autre chose dans son état qu'une violente agitation résultant de la colère ou peut-être de la peur.

Il sortit au bout d'un instant avec lady Mary pour aller préparer une ordonnance.

— Parlez-moi, Georges, dit Alice d'une voix suppliante lorsqu'ils furent seuls, le ressentiment n'est point fait pour nos âmes. Nous pouvons être heureux encore, voyez tout ce que Dieu nous a donné pour être heureux ! Je vous promets de faire en tout votre volonté, je vous promets de renoncer à toute résistance, je vous promets de ne me souvenir jamais de ce qui s'est passé. Georges, au nom de Dieu qui connaît mon innocence, donnez-moi votre main. Tenez, je veux vous dire maintenant ce que ma fierté blessée refusait de vous apprendre. L'accomplissement d'un vœu m'a seul conduite dans ce pavillon, où je n'ai pas cessé de prier et de vous attendre, comme vous l'attestera le vieux Goëdic, qui veillait sur moi. Mais pourquoi vous détournez-vous ? Je n'ai point à redouter vos yeux, la vérité seule est sortie de mes lèvres. Georges, Georges, au nom de votre mère, que vous aimez, ne me déchirez pas le cœur ainsi que vous faites, dites-moi que tout est oublié !

Et elle se penchait vers lui pour lui prendre la main, mais lord Eberton, se redressant tout à coup et la repoussant avec une violence extrême :

— Priez maintenant, lui cria-t-il, maintenant que vous tremblez, maintenant que vous n'avez pu réussir à me faire assassiner !

La pauvre femme recula comme si la foudre venait de tomber à ses pieds, et lançant à son mari un regard éperdu :

— Malheureux ! lui dit-elle, malheureux ! Celui qui vous a terrassé, quel qu'il soit, n'a fait que vous sauver d'un crime en vous empêchant de me jeter du haut de la falaise !

Puis, s'appuyant, anéantie de ce dernier coup, contre la cheminée, elle s'abandonna à des sanglots déchirants.

Lady Mary entra, elle se précipita vers elle, et se jetant dans ses bras avec un mouvement de désespoir :

— Ah ! mylady, lui dit-elle, c'en est trop, cette pensée est horrible, elle me tue, elle me tue !

— Cette pensée est horrible, en effet, répondit lady Mary sans même demander ce qu'était cette pensée, et si Georges l'a laissé échapper, il n'a pas été le premier à la concevoir. Malheureusement plus d'une personne a entendu les cris et malheureusement aussi il n'y avait après vous dans le bois que le commandant Mérédic.

Alice, à ces mots, s'arracha vivement des bras de sa belle-mère et la regardant en face :

— Ah ! madame, dit-elle je n'ai pas à défendre M. Mérédic d'insinuations atroces, pas plus que je n'ai à apprendre à lord Georges qui prit le rôle de meurtrier dans ce moment fatal.

Lady Mary lui mit précipitamment la main sur la bouche et l'entraînant dans son appartement :

— Avant tout, épargnons à mon fils le retour d'émotions qui ne lui sont que trop funestes. Vos sentiments vous égarent, chére enfant, et vous oubliez que ce n'est pas moi qui vous accuse. Ce n'est pas ma faute si le cœur vous a failli à la vue du capitaine; ce n'est pas ma faute *si*, il y a un instant, il était à vos pieds; ce n'est pas ma faute, enfin, si celui qui a tenté d'étrangler votre époux portait le même manteau qui enveloppait hier ce jeune homme dans des circonstances que je n'ai pas besoin de vous rappeler.

— Dans une circonstance où il venait de me sauver la vie, vous pouvez la rappeler, mylady, je n'ai pas à en rougir, pas plus que de la pitié qui l'a jeté à mes genoux, pas plus que de la terreur qui m'a fait défaillir au souvenir des périls auxquels je venais d'échapper.

— C'est que le témoignage de votre conscience vous suffit, pauvre enfant; mais le monde n'y entre pas pour prononcer ses jugements; le monde est faillible et méchant, et, tel qu'il est, il faut compter avec lui.

— Mais qu'ai-je donc fait? dit la pauvre femme en fondant en larmes.

— Rien, Alice, rien que de fournir d'absurdes prétextes à d'absurdes médisances.

— Vous m'allez encore parler de M. Médéric! Est-ce donc moi qui l'ai fait venir à Glennaël, et pouvions-nons le repousser, malheureux et blessé, de ce même toit où son père...

— Je sais tout cela, mais son père n'a pas été le seul... A Dieu ne plaise, d'ailleurs, que je vous reproche un acte de charité, dans le sens de l'Ecriture; seulement la reconnaissance n'exclut pas la prudence, et puisqu'en éloignant le feu on supprime la fumée...

— Qu'il parte donc! qu'il parte à l'instant, pauvre malheureux, puisqu'on lui envie jusqu'à l'amitié du frère et à la pitié de la sœur!

— Je n'ai pas à insister sur ce point, chère Alice, vous êtes maîtresse à Glennaël.

Alice sourit tristement et lady Mary continua:

— La sagesse d'abord mal interprétée de Georges a paré de ce côté aux efforts de la calomnie.

— Est-ce tout, mylady?

— Tout, non, Alice, et vous devez le sentir. Ni le départ de ce jeune officier ni les précautions de votre mari ne sauraient empêcher désormais la méchanceté de bâtir sur les apparences, et groupant à l'envie et les faits qu'elle apprend et les bruits qu'elle recueille, de vous supposer moins que de l'intérêt pour lord Georges, dont la vue, dont la vie même vous serait devenue un fardeau, depuis que vous êtes lasse de lui tendre la main pour le tirer d'une situation encore une fois obérée.

— Assez! s'écria lady Eberton épouvantée de ce qu'elle entendait.

— Assez et même trop, chère fille. Hélas! je souffre autant que vous souffrez. Mais ce n'est pas moi qui ai créé la malveillance, elle a existé de tout temps, et de tout temps elle a trouvé moyen de dénaturer les intentions les plus pures. Pour elle, de la réserve à l'indifférence, de l'indifférence à l'égoïsme et de l'égoïsme à la haine, il n'y a que trois pas, et elle les fait d'ordinaire en un seul. C'est par ce dernier sentiment qu'elle s'est plue à expliquer le refus opposé par vous au dernier appel, à l'appel désespéré de lord Georges Eberton; voyez quelles conclusions elle en a pu tirer.

— Je ne vous comprends pas, dit Alice en essuyant ses larmes.

— Ces pouvoirs, demandés de Highléna ?

— Ne les ai-je pas envoyés ?

— Avec toute précaution prise pour les rendre Illusoires.

— Le notaire les a rédigés lui-même.

— Et lui-même les a apportés.

— Me Degoën ! à Highléna !

— Ne le saviez-vous pas ! demanda lady Mary avec une certaine inquiètude ; non qu'il y soit venu d'une manière ostensible, mais son confrère Briffish nous a tout révélé.

— Je l'ignorais, dit simplement Alice, j'ai à peine entrevu Me Legoën depuis son retour, mais tout sera réparé.

Un assez long silence suivit cette communication, puis lady Eberton se leva, se dirigea vers un bureau où elle écrivit quelques mots à la hâte, et les remettant à sa belle-mère :

— Veuillez donner des ordres, mylady, pour que ce billet soit porté au plus tôt à Me Legoën. Demain, je l'espère, vous croirez à mon innocence. et la calomnie, sera désarmée.

— Votre innocence ! chère enfant, Dieu me préserve...

Mais il y avait tant de dignité et presque d'ironie dans l'attitude et le langage d'Alice, qu'elle n'osa achever.

Elle sonna, Walter parut, et comme elle lui remettait la lettre :

— Me Legoën est en bas, mylady, fit remarquer le groom, je ne sais d'où il sort, il est noir comme un ramoneur, il s'est assis dans le salon sans parler à personne, et la nuit étant obscure, on dirait qu'il a peur pour retourner chez lui.

Effectivement, lorsque le notaire arriva, au bout de quelques minutes, l'embarras de sa contenance et et l'état de ses vêtements justifiaient en tout point les observations du groom. En apercevant le docteur dans la chambre de lord Georges, il lança sur lui un coup d'œil effaré, puis se tetira dans un coin, tournant et retournant le portefeuille qu'il tenait dans ses mains.

— Monsieur Legoën, dit lady Eberton, je viens d'apprendre que les pouvoirs que je vous avais confiés sont demeurés sans effet. C'est ma faute, j'avais mal compris la teneur de cet acte ; je tiens beaucoup à réparer mon erreur, et à la réparer au plus vite. Êtes-vous prêt à écrire ici l'expression de ma volonté ?

— Je suis prêt, madame, répondit le notaire, cherchant à faire bonne contenance, en dépit de son trouble. Je revenais précisément de faire un testament dans une closerie voisine, lorsque...

Ici, il se tourna de nouveau vers le docteur, et aussi ému que si un esprit fut passé devant sa face il reprit :

— Lorsque...Mais s'il m'est permis de le demander, madame, de quoi s'agit-il ?

— Mais, de conférer à lord Georges Eberton, ici présent, les droits et pouvoirs que devait lui porter ce mandat.

Le notaire sentit qu'il avait été trahi ; avec un mouvement qui annonçait que la malice lui rendait sa présence d'esprit, il disposa tout pour écrire, et Alice continua :

— Ecrivez que je donne à lord Georges Eberton, mon mari, le plein pouvoir d'administrer, vendre ou engager, comme bon lui semblera, tous ces biens, sans exception, qui m'appartenaient en propre avant mon mariage avec lui.

— Parfaitement clair, madame, dit Me Legoën en trempant sa plume dans l'encre ; je ne demande à faire au préalable qu'une simple observation. Ces sortes d'actes

ne règlent jamais complètement le fond des choses, et laissent parfois matière à litige pour l'avenir. Or, puisque l'intention de la donatrice est si large, il me semble qu'une donation entre vifs serait ce qu'il y aurait de plus simple et de plus noble, sauf acceptation de la part des donataires.

Le docteur aspira précipitamment une prise de tabac, lady Mary était saisie d'étonnement et de plaisir, Georges s'agitait de joie dans son lit, et tous deux répondirent qu'ils suivraient en tout la volonté d'Alice.

Celle-ci avait hâte d'en finir. Le notaire se mit donc à rédiger l'acte de donation, le lut à haute voix sans faire mention d'aucune clause résolutoire, et le donna à signer aux parties intéressées.

Un instant après, il sortait, emportant la minute de cette pièce bien serrée dans son portefeuille, lorsqu'il fut rejoint par le docteur Bénédict. Ils firent quelques pas sans s'adresser la parole, puis lorsqu'ils jugèrent qu'on ne pouvait plus les entendre:

— Docteur, dit le notaire en se retournant tout à coup, sommes-nous bien éveillés ?

— Je voudrais dormir, monsieur Legoën, oui, je voudrais dormir, pour douter de ce que j'ai entendu de mes oreilles, et ne point croire ce que j'ai vu de mes yeux, après la confidence que vous veniez de me faire, lorsque...

— Lorsque le diable nous a mis en chapelle. Croyez-vous au diable, docteur ? Cette voix, qui nous appelle et nous entraîne dans ce corridor obscur; ces portes qui s'ouvrent dans la muraille, ce bras qui nous pousse dans ces niches, dont je ne soupçonnais pas même l'existence, ce geôlier mystérieux qui nous rend la liberté sans dire gare, cette inqualifiable aventure qui bouleverse tout le monde au château, cette révolution dans toutes les têtes, cette donation...

— Cette donation, monsieur, à laquelle vous avez prêté les deux mains, lorsque notre étrange reclusion vous avait permis, aussi bien qu'à moi, de constater la violence exercée sur lady Eberton, cette donation me force à nier, j'ai regret à vous le dire, votre dévouement à la cause de l'orphelin.

— Mais elle vous force à confesser, du moins, l'exactitude de mon dire sur la ruine de lord Georges. Oui, docteur, j'affirme ce que j'avais l'honneur de vous affirmer, lorsque,—mais laissons de côté cette diabolique histoire,—j'affirme que cette situation, beaucoup plus que le prétendu désir du comte Bernard mourant, a déterminé le mariage. Miss Evelyn n'avait jamais montré, au sujet de cette union, que la fidélité d'un cœur bien né à tenir des promesses échangées dès l'enfance. Un jour vint. où cette fidélité coûta trop à son âme. Un hôte vous était arrivé, dans ce temps-là à Winter-Hill. Elle douta de ses forces, et avoua loyalement sa faiblesse à lady Mary, qui faisant intervenir toutes les foudres du ciel, et frappant avec art sur cette nature généreuse, lui déclara que Lord Georges était perdu, si elle ne lui donnait sa main, perdu dans sa fortune, dont cette rupture brisait toute espérance, perdu dans son honneur qu'un éclat inévitable compromettait pour jamais.

Le docteur joignit les mains en levant les yeux au ciel.

—Voila, continua Me Legoën, ce que ne vous auraient jamais appris ni les pinçons des haies, ni vos mouches aux ailes d'or. Voilà ce que me confia mon collègue de là-bas, lors du voyage que me fit entreprendre le désir de connaître

avant d'autoriser. Armé de deux mandats, je ne lâchai de pouvoir que ceux d'administrer. La procuration fit long feu, lady Mary devina la manœuvre, sous mon incognito, et voilà comment elle cherche aujourd'hui à réparer ses pertes.

—Et elle a réussi, grâce à votre concours, et vous avez pu tendre le bras, monsieur, pour pousser ces deux enfants, sur ses pas, dans l'abîme !

—Si l'idée de cette mesure, dit le notaire avec un sourire légèrement caustique, ne leur fût pas venue, je l'aurais provoquée moi-même. Ne fallait-il pas, avant tout, éviter le scandale de l'interdiction ?

—Elle, folle ? elle, noble cœur, qui pour rester pure... Et vous supposez bien, Me Legoën, que je ne souffrirai jamais !...

—Je suppose que vous vous tairez, dit vivement le notaire en lui pressant le bras, je vous en prie, et je vous l'ordonne, ou sinon, je parle, moi aussi, pour constater la réalité du manteau noir, et me venger de ma prison.

—N'en faites rien, sur votre honneur ! si elle l'aime, hélas ! si elle l'aime !

—Ma foi, si elle l'aime, tant mieux pour lui ! répondit Me Legoën, qui lisait assidûment le feuilleton de son journal.

—Me Legoën ! répartit sévèrement Bénédict ; mais non, digne ami, cela est impossible, et puis, vous ne pouvez comprendre, vous ; l'amour, eh, mon Dieu, moi qui m'y connais, je puis vous le dire, l'amour, c'est l'amitié des femmes, voilà ce que c'est tout simplement que l'amour.

—C'est le diable, si vous voulez, mais je vous dis que ce n'est pas une raison...

—Ah ! lancer ainsi deux barques à la mer, sans souci des chocs, des vents et des naufrages !

—Eh, parbleu, lady Mary a fait ce qu'on appelle un beau mariage ! Mais ce n'est pas une raison à ce jeune officier, je ne veux nommer personne, pour emprisonner d'honnêtes gens, même dans le but, dont je ne conteste pas le mérite, de défendre et de sauver sans témoins celle qu'on aime. Voilà mon opinion, docteur, en regard de l'inconvenance d'un pareil procédé, en présence du dommage causé à mon chapeau, presque aussi maltraité que le jour où le pauvre M. Fergus.... j'entends encore le plomb...

—C'était un bon jeune homme, mais j'ai trop rêvé, notaire, j'ai trop rêvé ! je jure maintenant, qu'avec l'aide du ciel, cette main rendra à la sœur un appui dans son frère.

—J'ai joué la premire manche, à vous la seconde, et à Dieu le reste. Mais il conviendrait de faire sentir à M. Mérédic... je ne veux nommer... que ce n'est pas une raison... Enfin, vous m'entendez, docteur, vous m'entendez, pas un mot !

—Pas un mot ! Et de plus, je lui parlerai avec une énergie véritable, certainement, je lui parlerai.

Là-dessus, ils se séparèrent, et comme Bénédict revenait sur ses pas, pour rentrer au château, il fut abordé par Louis Hugues, qui paraissait être à sa recherche.

—Monsieur, lui dit le pêcheur, j'avais l'honneur d'être très-impatient de vous rencontrer ; le commandant veut partir cette nuit ou demain, et moi je dis qu'il ne le peut ni ne le doit, mille bourrasques ! car il n'est pas bien, et un petit mot de vous...

—S'il n'est pas bien, se hâta de penser le bonhomme, il vaut mieux

remettre à un autre temps une explication nécessaire et grave.

Et se tournant avec dignité vers son compagnon, il ajouta, par acquit de conscience :

—J'estime, M. Hugues, que si le capitaine était resté tranquillement dans sa chambre, il s'en fût trouvé mieux et d'autres aussi.

—C'est aussi mon avis, monsieur, mais mon avis est encore de casser les reins à celui qui se permettra de parler mal du commandant, à propos de certaine affaire.

Bénédict, se méprenant sur le sens de cette allusion, crut qu'elle avait trait à son aventure avec le notaire, et ajourna très-décidément l'entretien énergique auquel il s'était engagé. Son excessive indulgence en toutes choses ne le préservait pourtant pas d'un certain ressentiment contre l'auteur de la sequestration, et il en accusait Henri, dont Me Legoën et lui avaient été victimes. Au commencement de la scène entre Alice et lord Georges, qui précéda le sombre épisode du bois, ils étaient à se quereller au pied de la muraille, au sujet des révélations de Me Briffish, lorsqu'ils s'entendirent appeler par leurs noms à l'une des fenêtres du château. Ils étaient montés, la voix semblait les fuir, et ils avançaient toujours, lorsqu'à un certain endroit, un homme, sans leur laisser le temps de se reconnaître, les avait poussés séparément dans deux trous obscurs, d'où ils assistèrent tout tremblants à ce qui se passait dans la chambre de lady Eberton. Ils étaient restés là près d'une heure, le notaire disait un siècle, avaient été relâchés d'une manière tout aussi mystérieuse, et comme ni l'un ni l'autre ne croyaient aux esprits, ils accusaient tous deux le capitaine Mérédic, que les propos de lord Georges à sa femme dénonçaient suffisamment comme très-libre de ses jambes, et acteur dans un rôle qui les avait mystifiés. Voila ce qui blessait le docteur, et ce que la crainte de causer à ce jeune homme une émotion trop vive, outre la préoccupation que lui avaient donnée les terribles secrets qu'il avait découverts, l'empêcha, seule, de qualifier devant Henri lui-même.

Il ne vit rien chez lui qui justifiât précisément les alarmes d'Hugues ; il y avait un peu de fièvre, mais la blessure était en bon état ; et péniblement affecté de l'entêtement du pêcheur à présenter le commandant comme fort mal, il les quitta, en conseillant d'attendre à quelques jours pour partir.

—Hugues, dit Henri lorsqu'il ne fut plus là, que signifie cette obstination à me retenir ici, contre ma volonté ?

L'entrée de William dispensa le pêcheur de répondre.

—Ah, mon ami, dit sir Evelyn, qu'est-il donc arrivé ? Alice ne pleure plus, Georges est debout, il parle d'aller demain en voiture à un rendez-vous de chasse, lady Mary m'a presque embrassé, en m'assurant que tout allait pour le mieux, Bénédict seul semble me fuir et se contraindre devant moi ; je n'y comprends rien. Un si brusque changement, après une si vive alerte !

Henri, tout aussi étonné que lui, s'efforça de répondre que tout cela s'expliquait par la certitude que lord Georges, ni sa femme, n'avaient été blessés dans cet accident, fort naturel, sans doute, et auquel la confusion du premier moment avait, plus que toute chose, prêté de la gravité.

Mais il se coucha, cette nuit-là, aussi triste que jamais, et plus que jamais décidé à partir le lendemain. Si Alice avait recouvré le bonheur, n'importe à quel prix,

rien ne le retenait plus près d'elle, et il n'avait plus qu'à retourner à la solitude, où le cœur du moins peut souffrir en liberté.

Le lendemain, sachant que lord Eberton devait s'absenter de bonne heure, il se rendit chez lui dans la matinée, pour lui faire sa première et sa dernière visite. Il ne trouva personne, et comme il sortait de l'appartement de Georges, sir Evelyn s'y présenta d'un air tout agité :

—Georges, dit-il, avec une animation qui lui était peu habituelle, avez-vous bien pu dire ce que je viens d'entendre répéter par le garde, que M. Mérédic, votre hôte et mon ami, a cherché, hier soir, à attenter à vos jours ?

—William !

—Henri ! s'écria William et se jetant dans ses bras :

—Ah ! pardonnez-moi, ajouta-t-il, pardonnez-moi !

Henri frémissait d'indignation. Il comprenait tout, maintenant, et les regards et les paroles de lady Mary, et l'inexplicable insistance de Hugues pour l'empêcher de partir.

Il parvint à calmer son ami, lui fit promettre le silence, mais ne pouvant maîtriser ses propres sentiments, il descendit, dans l'espoir de rencontrer lord Georges.

Il apprit qu'il venait de sortir en calèche avec lady Eberton et sa mère : il attendit.

Il attendit, dévoré d'amertume et de colère, car si la scène de la falaise, quelle qu'elle fût, avait pu prêter à accusation pareille contre n'importe qui, si Alice savait, et elle ne pouvait l'ignorer, qu'il en était l'objet, son silence, en ne le défendant pas, la rendait complice d'une aussi mortelle injure, et il était déterminé à déchirer le mensonge, et à relever le défi jeté à son honneur.

Il s'enferma dans sa chambre et refusa de recevoir personne. Il ne voulait aucun témoin de ses déchirements, dans cette crise suprême de l'amour et de la douleur.

Il descendait et atteignait aux orangers de la cour, le cœur palpitant, le front brûlé par la fièvre, lorsque la voiture arriva, vers cinq heures du soir, devant la porte du château.

Le docteur et le notaire, qui se tenaient au salon, comme deux ennemis qui s'observent, s'avancèrent avec William jusque sur le perron. Georges descendit, en habit de chasse, un couteau à la ceinture, costume qu'il avait revêtu, suivant lady Mary, plus encore pour couper court aux commentaires par un sublime courage, que pour répondre à l'invitation d'un voisin de campagne, et il montait les premières marches entre Alice et sa mère, lorsqu'un violent tumulte se fit entendre du côté de la tour, et Ben apparut presque aussitôt, traînant par le bras le vieux Goédic, à qui il prodiguait mille brutalités.

—De quoi s'agit-il ? demanda lady Mary, en se retournant, ainsi que tout le monde.

Le garde exposa qu'il avait rencontré ce vagabond dans le parc, et qu'il l'avait arrêté, suivant les ordres reçus.

—Sir William n'a pu vous donner un pareil ordre, Ben ! dit Alice avec fermeté.

—Je ne parle pas de sir William, répliqua l'espion avec insolence, je parle de lord Eberton, mon maître.

—Il n'y a de maître à Glennaël que sir Evelyn, mon frère, sachez-le bien, et ne l'oubliez pas !

—Lady Eberton oublie qu'elle est en ma présence ! interrompit Georges en s'avançant pâle de colère, de la résistance opposée à ses volontés, et des ressentiments que réveillait en lui la vue de Goédic :

Chassez ce misérable, Ben, chassez-le sans merci de mes terres, et souvenez-vous que moi seul désormais ai droit de commander ici.

—Après la loi, cependant, dit Me Legoën avec un geste d'indignation et de triomphe, après la loi, mylord, laquelle frappe de nullité la donation faite par tout sujet déclaré inhabile et passible d'interdiction.

—Et après l'honneur et la vérité, poursuivit le docteur, qui attesteront par ma bouche, devant Dieu et les hommes, que mylady, qui possédait sa raison pour vous sauver, mylord...

—Ne l'a jamais perdue, même à l'aspect des fantômes ! ajouta un personnage qui se montra tout à coup sur le seuil de la porte, le front couvert d'un large feutre, et enveloppé d'un manteau de couleur sombre.

—Ah ! la vengeance me reste ! bégaya Georges, au paroxisme de la fureur.

Et tirant son poignard, il s'élançait sur ce nouvel adversaire qu'il prenait à son vêtement pour le capitaine Mérédic, lorsque lady Mary, fixant avec un indicible tressaillement la tournure de l'étranger :

—Georges, cria-t-elle en se jetant au-devant de son bras d'un air éperdu, Georges, ne tue pas ton frère !

Et l'inconnu, rejetant vivement en arrière son feutre et son manteau, montra Fergus en personne aux spectateurs atterrés.

Mais le premier cri de sa liberté venait d'expirer sur ses lèvres, devant cette révélation qui l'avait foudroyé.

## XIV.

Plus d'un an s'était écoulé depuis ce dénoûment ; on était à la fin de l'automne, et au déclin d'une de ces journées claires et froides, qui, dans le dépouillement général de la nature, ressemblent au sourire glacé d'un mourant. Le soleil s'enfonçait dans les lointains de la mer, et éclairait d'une lumière pâle et décroissante les plaines monotones qui entourent la ville d'Ars. Une bise sèche et piquante soufflait sans obstacle sur ces espaces découverts ; et l'on voyait des oiseaux d'hiver tournoyer sous le ciel, ou s'ébattre autour des flaques d'eau solitaires, qui faisaient miroiter aux rayons du couchant la glace laissée par la gelée du matin. Toutes ces circonstances du temps et des lieux, la mélancolie de l'heure et du paysage, l'impression de la nuit qui s'avançait, le silence de ces déserts, faisaient naître en l'âme ces sentiments de tristesse et d'isolement qu'on éprouve au réveil des rêves heureux, au lendemain d'un bonheur évanoui.

Henri Mérédic suivait en ce moment à cheval un chemin qui allait de la Maison-Blanche à Saint-Martin, en passant par Ars. C'était l'époque de la dernière guerre de l'Angleterre et de la France contre la Russie, et le bâtiment que montait le commandant, détaché de la flotte qui opérait dans la Baltique, avait reçu ordre de se rendre dans la mer Noire. Profitant de quelques jours de stationnement forcé à Brest, Henri avait voulu revoir encore les plages de l'île de Ré, et peut-être aussi retremper son cœur dans des émotions et des souvenirs, qui ravivent le courage, font aimer la vie ou consolent de la mort.

Il avait appris de Hugues, que celui-ci avait fait un voyage à Glennaël, depuis leur séparation, pour livrer, suivant l'expression du pêcheur, son dernier combat à l'Angleterre, avant de plier son

drapeau, en d'autres termes, pour faire payer au garde Ben ses perfides rapports sur les prétendues rencontres de lady Eberton et du capitaine. Mais une nouvelle qui l'émut bien davantage était que, ce jour même, quelques instants avant son arrivée, une femme en deuil et voilée avait été vue, priant dans le cimetière sur la tombe de sa mère.

Il ne connaissait personne à qui il appartînt de remplir ce pieux devoir, et une voix secrète lui disait le nom de cette étrangère, dont l'image et la pensée occupaient toujours son âme.

Suivant son habitude, il était venu par Esnandes, avait traversé le détroit dans la barque de Hugues, et après une journée passée à recueillir des souvenirs et des regrets que tout ravivait autour de lui, il s'était procuré un cheval et s'en allait prendre le dernier bateau qui devait le ramener sur le continent.

Le soleil avait disparu, lorsqu'il arriva aux premières maisons de la ville. On était en plein crépuscule, mais c'était un crépuscule transparent, tel qu'à l'approche des belles nuits d'automne. Il allait passer devant l'église, il vit la porte ouverte, son cœur se troubla, et il ne put résister au désir d'aller dire à ces murs peut-être son dernier adieu.

Il laissa son cheval à la première auberge, et pénétra dans le saint-lieu, comme s'il ne le devait plus revoir.

De mourantes lueurs éclairaient faiblement l'enceinte, il s'agenouilla derrière un pilier, voulut se recueillir, et chercha à prier. Un soupir, poussé près de lui, le fit tressaillir et relever la tête. Devant un autel de la Vierge et sous un dernier rayon qui tombait d'une haute fenêtre, une femme vêtue de noir et voilée se tenait prosternée sur les dalles. Un nuage, en l'apercevant lui passa sur les yeux, son cœur se mit à battre avec délire ; c'était elle, aucune puissance de la terre n'eût pu l'en faire douter.

Ce bouleversement fut profond, et lorsqu'il se reconnut, l'obscurité était presque complète autour de lui, la vision avait disparu.

Il plongea du regard dans les profondeurs muettes de l'église, mais en vain ; il était seul, bien seul, et l'écho des voûtes ne répétait que le bruit de ses pas sur la pierre. Il sortit, s'informa dans le voisinage si une femme en noir n'avait point été vue sur le parvis ou dans le village ; personne ne l'avait vue.

Il remonta à cheval, mais cette apparition avait produit sur lui l'ébranlement accoutumé des songes qui nous rappellent subitement à des joies désespérées. Pourtant, pourquoi ces vêtements de deuil, et que s'était-il passé depuis son départ ? C'est ce qu'il brûlait de savoir, ce qu'il n'avait pas eu la force de demander au pêcheur, ce que le pêcheur peut-être n'aurait pu lui apprendre. Le souvenir des violences de lord Georges l'effrayait, Glennaël seul pouvait dissiper ses alarmes, la vérité était là. Il gagna Saint-Martin au plus vite, le bateau était parti ; il se jeta dans la première barque venue, aborda enfin à la Rochelle, et quelques heures plus tard, des chevaux de postes l'entraînaient rapidement sur la route de la Bretagne.

Il arriva le lendemain, vers la fin du jour, en vue de Glennaël. Au port, il quitta la voiture qui l'avait amené, et se fit conduire à la maison de Me Legoën. Le notaire était à la campagne, il s'y rendit à pied.

Il tremblait en approchant ; depuis plus d'un an d'absence, il

était resté sans nouvelles des habitants du château ; il allait vers l'inconnu et se sentait dans un trouble tel, qu'après avoir sonné à la porte du modeste enclos, il se demanda avec une sorte d'effroi ce qu'il venait chercher.

Me Legoën était chez lui ; il faillit tomber à la renverse en se trouvant face à face avec le jeune officier.

—Quoi, c'est vous ! c'est vous-même, mon cher monsieur Mérédic ! s'écria-t-il, en ôtant et remettant ses lunettes pour s'assurer qu'il ne se trompait pas.

—Moi-même, digne maître, répondit Henri avec vivacité, comme s'il eût éprouvé le besoin de justifier sa présence ; j'arrive de la Baltique, je me rends dans la mer Noire, quelques affaires m'ont appelé en passant à l'île de Ré, et en retournant à bord, j'ai voulu prendre ici des nouvelles de..... de sir William Evelyn.

—Quoi ! dans la mer Noire ! ils vous envoient dans la mer Noire ! Je ne saurais comprendre ce qui leur pousse en tête, et je me suis désabonné de mon journal, parce qu'il soutenait cette guerre.

Et tout en disant, il lui présentait un siége sur lequel Henri se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit.

—Vous me parliez donc de sir Evelyn, continua-t-il ; mais toute la famille est en Ecosse, mon cher monsieur, du moins ceux qui restent de la famille, car vous n'ignorez pas que lord Georges Eberton est mort.

—Lord Georges ! lord Georges est mort ! s'écria Henri incapable de dominer l'agitation où le jetait cette nouvelle.

—Mort dans l'Inde, quelques jours après son arrivée à Calcutta, reprit le notaire ! mais comment ne le saviez-vous pas ? M. Fergus ne vous a donc rien appris de ce malheur ? Il a la tête un peu légère, mais c'est un bon jeune homme, bien qu'il ait joué tant de diableries et qu'un jour il ait failli me tuer ; j'entends encore le plomb...

Mais Henri ne l'écoutait pas ; il revoyait devant lui l'apparition de l'église d'Esnandes, et sous ces voiles de deuil il reconnaissait maintenant ses traits adorés et s'expliquait ses larmes.

—Vous vous rappelez, dit-il enfin, dans quelles circonstances je quittai Glennaël, le soir même où la scène du perron amena Fergus à sortir de son rôle et lui livra un secret que sa conduite mystérieuse l'avait conduit, avec l'aide du hasard, à surprendre sans éclat ; je partis pour Rochefort...

—Où le conseil de guerre maritime vous rendit si honorablement justice.

—Je partis pour Rochefort ; Fergus m'y vint joindre deux jours après ; nous nous quittâmes là, lorsque tout fut terminé, et depuis cette époque j'ignore ce qu'il est devenu.

—La délicatesse, mon cher monsieur, qui vous fit respecter, en vous éloignant, une situation de famille si nouvelle, et qui heureusement n'eut que nous pour confidents, puisque ce misérable Ben s'était éclipsé sur les pas de Goédic, votre délicatesse vous a donc maintenu forcément dans l'ignorance de beaucoup de choses. Ainsi, j'ai encore à vous apprendre que, par une compensation providentielle à la perte de lord Georges, sir William a recouvré la vue.

—William a recouvré la vue !

—Chef-d'œuvre du docteur et réalisation du rêve de sa vie entière ! Le digne homme avait une revanche à prendre sur moi, disait-il. Mon zèle avait devancé sa science, en sauvant la fortune des Evelyn des criminelles convoitises de ce malheureux Eberton.

—Mais comment lord Eberton est-il mort ? comment est-il mort dans l'Inde ?

—J'y viens, mon cher monsieur. Mais d'abord je suppose que je n'ai rien à vous révéler de ce qui s'est passé ici du fait du jeune M. Fergus. Il vous a confié sans doute, ainsi qu'à moi-même, la raison de tous ces mystères. La lettre qui lui mandait le décès de son père et le mettait en possession de son riche héritage lui apprenait en même temps que, en vertu d'une décision antérieurement prise et regulièrement formulée, la charge de tutelle à son endroit était depuis longtemps constituée à lord Georges Eberton, en cas de mort de son père avant sa majorité. La répugnance, raisonnable ou non, qui lui inspirait la perspective d'une situation pareille le jeta dans un parti extrême. Il résolut de garder devers lui la nouvelle officielle de la mort de son père et de cacher sa propre existence jusqu'à l'époque révolue de son émancipation naturelle. La catastrophe de l'*Almée*, où l'opinion de tous était qu'il avait péri, lui facilita son rôle, et la surprise des faits que ce rôle lui dévoilà l'y engagea plus fortement encore. Vous savez comment il fut sauvé par suite de l'attachement instinctif du brave chien Hélio, et il a dû vous dire à quelles précautions il eut recours pour arriver à Glennaël sur les traces de lady Eberton sans être trahi par l'impatience de son compagnon. Son génie de furet lui avait fait découvrir, lors de son premier voyage en Bretagne, des cachettes pratiquées, du temps de la terreur dans les murs du pavillon, de la tour et du château. Il trouva là de vieux vêtements qui lui permirent ces déguisements bizarres dont s'amusait sa malice, tandis qu'il sauvegardait dessous sa personnalité. Il n'a pas manqué de vous raconter les fous rires dont il fut pris plus d'une fois à la vue des paysans s'enfuyant devant lui. Il ne sortait que la nuit, montait des chevaux laissés dans les prairies et s'allait réjouir à sa manière dans les bourgs éloignés. Un soir il fut rencontré sur le chemin du bois des Fées par lady Eberton ; il avait négligé d'enfermer Hélio, et le pauvre animal reconnaissant sa maîtresse... Vous ne vous souvenez que trop de ce qui arriva. Mais M. Fergus, n'est-il pas vrai, a dû vous donner tous ces détails ?

—En partie, mais ils m'intéressent toujours, répondit Henri, dont le cœur retrouvait à son récit les émotions du passé.

—Vous êtes bien bon, mon cher monsieur ; autrefois je contais passablement, mais tout se perd. Si bien donc que, dans cette circonstance, un peu de précipitation faillit avoir de très-graves conséquences. Vous trouvant mourant et glacé, il vous avait enveloppé de son manteau, lorsque survinrent lady Alice et lord Georges, et ce ne fut qu'après leur disparition qu'il put vous transporter dans votre chambre sans être vu de personne par l'escalier du nord. De là des idées, des soupçons, des interprétations déplorables ; mais passons : que Dieu garde en paix ceux qui ne sont plus, et puissent-ils trouver là-haut le bonheur qu'ici-bas ils ont compromis par leurs fautes. Toujours est-il que ça été l'avis de plus d'un que M. Fergus, à la falaise, a dû sauver lady Eberton de quelque horrible danger. C'était méritoire, très-méritoire, je le dis bien haut, mais ce n'était pas une raison pour nous séquestrer, ce digne Bénédict et moi, même dans le but de nous faire savoir et de nous faire intervenir. Enfin je lui pardonne, comme

je lui pardonnai le jour où... N'en parlons plus, mon cher monsieur, surtout en regard de ce qui va suivre. J'estime qu'il avait connaissance de la position de fortune de lord Georges; pour un motif ou pour un autre, il eut avec lui, à son retour de Rochefort, une très-sérieuse conférence, ensuite de laquelle il lui constitua en propre, par devers moi et mon collègue, et en vertu d'un acte en bonne et due forme, la cession de la moitié de son immense fortune, à la seule condition que son... que son frère irait de sa personne la réaliser dans l'Inde. Voilà où j'en voulais venir, et maintenant vous devinez le reste... Lord Georges partit, et huit mois après la nouvelle arriva qu'il avait succombé à l'atteinte d'une des maladies qui règnent dans ces climats.

Il lui apprit encore que Goédic avait été rétabli dans ses anciennes fonctions de garde à Glennaël, ainsi que d'autres faits de moindre intérêt qui avaient eu lieu pendant son absence. Quand à Fergus, il supposait qu'il avait pris du service dans la marine anglaise et qu'il cherchait à oublier dans la mort ou à effacer par la gloire une tache dont ne l'avaient pas consolé les maigres larmes versées par certains yeux sur sa perte et que la fatalité avait imprimée trop ostensiblement à son nom; voilà ce qu'il supposait.

—Vous ne m'avez pas parlé de... de lady Eberton! dit Henri d'une voix brisée en se levant pour sortir.

—Lady Alice prie et lady Mary pleure, mon cher monsieur, entre William qui contemple et le docteur qui rêve. Lady Mary a bien à pleurer, commandant, elle a bien à pleurer!

Et comme il reconduisait son hôte, qui avait résisté à ses instances de demeurer jusqu'au matin et témoigné le désir de passer par le pavillon pour revoir Goédic.

—C'est une cruelle leçon pour elle, acheva-t-il, et une terrible leçon pour tous. Croyez-moi, jeune monsieur, le mariage n'est ni un roman ni une affaire, c'est plus que cela. Nous sommes un peu les confidents des péchés d'intérêt, nous autres, et je puis bien vous le dire: si vous épousez jamais, cherchez avant tout l'amour ou du moins la sympathie. Une nature enthousiaste près d'une nature positive, c'est le vase de cristal réfléchissant le ciel avec le vase de métal dont on fait les gros sous; ils se heurteront jusqu'à ce qu'ils se brisent, et dans leur premier choc ils tueront le bonheur.

—Le bonheur! pensa Henri, lorsque le notaire l'eut quitté, hélas! quelle est la vanité de ce mot, si Georges n'a pu être heureux dans ce nid charmant, avec tous les priviléges de la jeunesse et de la fortune, auprès de cette femme dont un seul regard d'amour, recueilli à ses pieds, eût suffi à la félicité de ma vie entière.

Il eût tout donné, en ce moment, pour la revoir, ne fût-ce qu'une heure, ne fût-ce qu'un instant, au milieu de ces bois solitaires, où il l'avait tant aimée, où elle avait tant souffert et dont la solitude semblait lui dire que l'âme en était envolée peut-être pour jamais. Henri Médédic n'était ni un rêveur ni un poëte, il avait pour les beautés de la campagne l'admiration naïve des gens de mer et portait dans ses affections l'ardeur et la simplicité des cœurs ordinairement sevrés des satisfactions les plus douces et les plus légitimes.

Il n'avait rien à dire à Goédic de plus qu'à Me Legoën, mais ici les circonstances se prêtèrent pour lui épargner toute espèce d'em-

barras. Goédic n'était pas au pavillon, il entra et se mit à suivre l'allée bien connue qui conduisait au château. Il faisait presque nuit, le temps était sombre et pluvieux, un vent rapide faisait tournoyer les feuilles qui jonchaient le chemin et chassait dans le ciel de gros nuages humides, dont les déchirures laissaient passer par intervalles de pâles rayons de lune. Il avançait de plus en plus envahi par une indicible angoisse. Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait lui parlait d'abandon, d'absence et de séparation éternelle. La nature était triste, ainsi que son âme, et les murmures mêmes de la bise dans les arbres ressemblaient à des plaintes et à des gémissements sans espoir. Puis peu à peu ces sentiments firent place à une mélancolie plus douce et plus résignée, lorsqu'il aperçut à travers les rameaux dépouillés les masses sombres de la tour et du mamelon où il avait été heureux. On dirait que la joie laisse un parfum dans les lieux où on l'a goûtée et qu'alors le passé, lorsqu'on y revient, envoie jusqu'au fond de l'âme les émanations du bonheur qui n'est plus. C'est la bonne senteur des tombes de ceux dont la vie a été pure et la récompense du cœur chez ceux dont l'amour a gardé son innocence.

Ces suaves impressions devinrent plus vives encore lorsqu'il eut pénétré dans le château, dont il trouva la porte entr'ouverte, ainsi qu'il avait trouvé la grille extérieure du parc. En tout autre cas, cette coïncidence eût pu l'étonner, mais il pensa que Goédic était dans l'intérieur à faire sa ronde du soir, ou peut-être ne pensa-t-il à rien, tant l'émotion qu'il ressentait le tenait sous le charme. Il se trouvait dans le grand salon, dont de passagères infiltrations de lumière lui permettaient d'apercevoir vaguement les murailles et les meubles, et il s'exhalait de tous ces objets, des vieilles tentures et de la poussière même comme un arome renaissant de fleurs longtemps fanées. Le passé tout entier revivait dans cette demeure, et cette retraite avait conservé intactes dans son pieux recueillement la pure image d'Alice et l'impression de son amour.

Il croyait rêver et voulut pousser jusqu'au bout son rêve. Il gagna en tâtonnant le grand escalier, s'arrêtant pour écouter et craignant que le silence même n'entendit les battements précipités de son cœur.

Arrivé devant l'appartement d'Alice, il fut obligé de s'appuyer contre la porte ; la porte céda sans bruit, et il se trouva dans le petit salon qui précédait la chambre à coucher.

L'obscurité en ce moment était complète, les nuages voilaient le ciel, aucune lueur ne glissait à travers les rideaux, et l'on n'entendait que le vent qui continuait de gémir et de pleurer au dehors.

Il se tenait à la même place, comme si un pas de plus eut dû être un sacrilége, et il se sentait dominé par une crainte mystérieuse, comme s'il eût été arrêté sur le seuil d'un sanctuaire.

Un léger frôlement se fit entendre dans la pièce suivante, puis un souffle de vent ayant chassé la nue, une traînée de lumière vint tomber sur les tapis, et par la porte ouverte il vit une forme, une femme, debout près d'une fenêtre et qui paraissait pleurer, le front caché dans ses mains.

Ce fut comme un éclair qui lui ouvrait le ciel, il crut mourir de la joie qui l'inondait.

—Alice, dit-il en se précipitant

vers elle, est-ce vous, est-ce vous, ô pauvre infortunée?

Alice, toute tremblante de saisissement, avait jeté un cri et fait un mouvement pour fuir, mais il était à ses pieds. Elle, incapable d'un geste, d'un mot, d'une pensée, le laissait faire et demeurait près de lui, dans cette chaste attitude qui la rendait si belle et donnait à sa beauté tant de grâce et d'empire.

—Monsieur Henri... murmura-t-elle enfin en faisant sur elle-même un violent effort.

Il se releva.

—Alice, répétait-il, ô ma chère Alice!

—Fuyez, dit-elle d'une voix haletante, fuyez... si vous m'aimez, Henri.

—Vous êtes libre, libre, je sais tout!

Elle frémit à ces mots, et s'arrachant à son étreinte:

—Georges est mort, et j'appartiens à Dieu!

Henri chancela sous cette révélation, qui l'atteignait comme la foudre, et profitant de sa faiblesse, elle lui dit en paroles vibrantes et rapides:

—Un jour, monsieur Henri, à la pointe de l'île de Ré, un bâtiment allait sombrer, tout l'équipage devait périr; j'ai fait vœu, si la vie du capitaine était sauvée, de ne vous revoir qu'en Dieu, qui sanctifie l'amour et fait refleurir les fleurs. J'ai fait serment... pardonnez-moi, priez pour moi, et, ajouta-t-elle avec un suprême effort, oubliez-moi!

Il restait comme anéanti, il lui semblait qu'une nuit profonde succédait subitement dans son âme à la lumière qui l'avait ébloui; il ne voulait pas croire, il tendit les bras vers elle, mais recula aussitôt avec un cri terrible,—Alice n'était plus là, et la main qu'il venait de saisir était la main de Fergus.

Il le repoussa avec égarement et s'élança vers la porte.

—Si vous l'aimez, lui dit Fergus en se plaçant devant lui, suivez ses derniers ordres et entendez sa dernière prière!

Il lui glissait une lettre dans la main et l'entraînait vers un flambeau qu'il alluma vivement. Henri brisa le cachet en frémissant et dévora d'un regard les quelques lignes suivantes:

"Lorsque vous aurez reçu ce billet, ne cherchez plus à me revoir. Mon cœur n'est pas libre et ma foi est donnée. Vivez heureux loin de moi et efforcez-vous de ne vous plus souvenir d'un songe. Mon vœu le plus cher est que Dieu vous donne une compagne digne de votre affection et de l'amitié que je vous conserve."

—O rêve insensé qui me tue! s'écria-t-il; rêve insensé, que je ne saurais fuir! Elle ne m'aimera jamais, jamais elle ne m'a aimé!

—Et pourtant, dit doucement Fergus en lui montrant un cadre vide suspendu à la muraille, elle a emporté cette gravure de Djenemi, l'image la plus vraie de la fidélité sur la terre.

—Ah! vous ne savez pas ce que je souffre, Fergus, vous ne le pouvez comprendre.

—Hélas! soupira le jeune homme en détournant la tête.

—Mais où est-elle, mon ami? Vous savez où elle est, conduisez-moi près d'elle, laissez-moi la revoir, laissez-moi lui dire un dernier adieu.

Fergus parut hésiter, et d'une voix pleine de larmes:

—Elle est partie, commandant, et nous ne la reverrons plus, partie pour le couvent, pour vous avoir trop aimé!

Henri était déjà sur l'escalier; le vent venait de lui apporter un bruit de voiture vers la lisière du

parc, dans la direction de la route du bois des Fées.

Fergus le rejoignit au plus vite, mais arrivés au bord du chemin, ils virent que la voiture était déjà loin et n'entendirent qu'à une assez grande distance le craquement des roues et les grelots de l'attelage sur les pentes caillouteuses de la première colline.

—Au port, dit Henri, les chevaux qui m'ont amené m'y attendent.

Une demi-heure après, ils galopaient sur les landes qu'avait traversées lady Eberton, et aux premières lueurs de l'aube ils arrivaient en vue du couvent sans avoir pu l'atteindre.

Le ciel s'était épuré, l'air s'était rasséréné, le vieux monastère paraissait encore plongé dans un profond sommeil.

Ils mirent pied à terre, et Henri courait à l'entrée, lorsque la cloche, s'éveillant doucement dans les airs, se mit à tinter pour sonner matines; il s'arrêta, leva les mains au ciel, et se jetant à genoux sur la pierre, il répandit toute son âme devant Dieu en murmurant le nom d'Alice. Une sorte d'extase s'emparait de lui, les cieux s'illuminaient de splendeurs ineffables, un rayon de lumière et de paix tombait sur son front, des voix d'anges répondaient à sa prière, et de ses yeux jaillirent en abondance les larmes moins amères de la résignation.

—Allons, dit Fergus en le rappelant à lui, du courage, commandant, et songeons à la guerre! Elle prie pour vous, n'entendez-vous pas ces chants dans la chapelle?

Ils revinrent lentement vers Glennaël et firent une partie du chemin sans échanger une parole. Comme ils atteignaient aux plateaux qui dominent la vallée ou est situé le château et d'où l'on découvrait la mer sous les premiers rayons de l'aurore, il furent rejoints par une voiture de poste. C'était celle qui avait mené lady Eberton; tout était consommé.

Fergus, qui l'avait reconnue et qui venait de le dire à son compagnon, comprit aussitôt ce qui se passait en lui, et lui indiquant l'Océan de la main:

—Tenez, capitaine, vive la mer! fit-il avec un sourire triste, la tête nous tourne, à nous autres, sur la terre ferme, comme l'on dit.

Puis, le voyant plus calme, il ne craignit pas de lui parler d'Alice et lui apprit comment il se faisait qu'il l'avait rencontré avec elle au château. Après leur séparation à Rochefort, pénétré des nouveaux devoirs que lui imposait la reconnaissance de lady Mary, il était revenu près d'elle et s'était fixé à Highléna, en l'absence de lord Georges, avec le projet d'y vivre et de s'y faire aimer. Mais il avait cru s'apercevoir bientôt que sa présence était acceptée plus que désirée. Il avait fait alors des démarches pour être incorporé dans les équipages anglais, qui allaient opérer sur les côtes de la Baltique. Malheureusement tous les cadres étaient pleins, il fallait attendre, et en attendant il se mit à voyager. Alice seule avait reçu la confidence de ses tristesses au départ, et par un retour de confiance, ce ne fut qu'à lui qu'elle communiqua directement, à son retour, et après la nouvelle de la mort de lord Georges, sa résolution de quitter le monde. Il chercha de toutes ses forces à combattre sa pensée, mais toutes ses dispositions étaient prises, elle fut inébranlable, lui fit jurer de favoriser sa retraite et le pria de l'accompagner à Glennaël, qu'elle désirait revoir, ainsi que d'autres lieux qu'elle avait aimés. Cette dernière preuve d'affection donnée, il devait retourner annoncer sa

détermination à son frère dont elle craignait la tendresse s'il eût été instruit d'avance. Le souvenir de William pourtant ne la troublait pas seul, il était une autre personne dont elle redoutait la douleur et dont elle eût voulu prévenir les regrets et les plaintes.

—Cette personne, c'était vous, Henri ! ajouta Fergus d'une voix altérée.

—Mais cette lettre ? dit Henri avec tristesse.

—Cette lettre a été écrite il y a deux ans !

Le commandant se tourna brusquement vers lui comme pour demander une explication à ses regards.

—Pardonnez-moi, Henri, continua le jeune homme en lui prenant la main, et ne l'accusez pas. Vous vous rappelez une lettre que j'étais chargé de vous remettre lors de mon passage à Paris, au retour de mon premier voyage à Glennaël ; c'est celle que vous avez lue il y a quelques heures. Mais alors je la croyais perdue, je l'avais oubliée et cet incident était sorti depuis longtemps de ma pensée, lorsque l'an dernier, en revenant de Rochefort, j'entraînai Georges dans mon ancienne chambre, pour pouvoir m'expliquer avec lui tout à l'aise. Je voulais le déterminer à partir pour l'Inde ; hélas ! je ne pouvais prévoir... lorsqu'aux premiers mots d'ouverture à ce sujet, je vis se rallumer toute la fureur de sa jalousie ; il jura de ne jamais quitter sa femme, pour la punir de sa perfidie et d'un prétendu complot tramé contre son bonheur, assurait-t-il, dès avant son mariage. J'étais à bout d'instances, j'étais desespéré, prévoyant les nouveaux orages qui se préparaient pour la pauvre Alice, lorsqu'il se baissa tout à coup et ramassa un pli qui venait de glisser d'un vieux meuble, à demi brisé dans sa colère. A la vue de l'écriture, il pâlit, ouvrit l'enveloppe et lut avec agitation, puis se tournant vers moi avec une expression étrange :

—Je partirai, me dit-il.

Et il me tendit la lettre.

—Je partirai, reprit Georges, mais à une condition : jure-moi, Fergus, de remettre ce billet au commandant Mérédic, afin de prévenir toute rencontre entre lui et lady Eberton.

—Je lui fis le serment qu'il voulut, nous recachetâmes ce papier de ses armes, et maintenant j'ai tenu ma promesse envers elle et envers lui. Cette lettre, je vous l'ai donnée à lire, pour favoriser sa fuite en retenant vos pas. Mais ce n'était pas le monde qu'elle fuyait, c'était son cœur et vous, voilà la vérité.

Une heure plus tard, ils arrivaient au port. Un petit bâtiment en partait le soir pour Brest ; ils prirent passage dessus et levèrent l'ancre au coucher du soleil. La soirée était douce et pure ; ils se tenaient tous deux sur le pont et regardaient les côtes, qui semblaient fuir et commençaient à s'effacer dans l'éloignement. Bientôt les falaises, la vieille tour et les bois de Glennaël ne présentèrent plus qu'une masse grisâtre, vaporeuse, indécise. Puis la nuit vint, calme et brillante, et comme ils doublaient une pointe, ils aperçurent se découpant sur les profondeurs du ciel, le clocher du couvant qui renfermait Alice. La cloche sonnait lentement et leur envoyait à travers l'espace son adieu mélancolique. Fergus alors s'alla appuyer sur le bord, se pencha vers la mer et se prit à pleurer.

—Tenez, dit-il tout à coup en saisissant une rose fanée qu'il pressait convulsivement sur sa bouche,

cette fleur est un jour tombée de son sein, vous la lui aviez donnée, et mes lèvres y ont cherché bien souvent la trace de ses larmes. Prenez-la, Henri, elle refleurira pour vous dans sa prière, ainsi qu'elle vous l'a dit.

Henri tressaillit, lui pressa la main avec ardeur et tous deux se mirent à regarder le ciel en silence.

Les étoiles leur versaient leur douce lumière, et ces rayons d'en haut semblaient chercher leur âme pour y porter la paix et la résignation. Il y a un silencieux langage entre les astres et les êtres qui souffrent, et ces étoiles, toujours brillantes et tranquilles à leur place : n'ont-elle pas aussi pour mission de nous dire qu'il est par delà l'horizon de notre vie terrestre une existence à l'abri des passions et des erreurs, ainsi qu'il existe, par delà les bornes de notre sphère et de son enveloppe obscurcie, des régions où ne pénètrent ni les ténèbres, ni les vents, ni le souffle des orages ?

Louis Joubert.

---

# LA SCIENCE, LES ETUDES ET LES ARTS A ROME

## SOUS LE PONTIFICAT DE PIE IX.

Mgr l'évêque de Nîmes vient de publier, sous forme de Lettre pastorale, un véritable volume dans lequel, résumant par groupes tous les actes du pontificat de Pie IX, il montre ce qu'il a fait pour chacune de ces grandes idées qui sont l'âme de la civilisation de l'Europe chrétienne *. On voit tout l'intérêt du sujet et l'on connait la plume vive, éloquente, et d'ailleurs si compétente de Mgr Plantier. L'ouvrage a reçu du public et du Saint-Père lui-même, un tel accueil que ce que nous en pourrions dire serait aujourd'hui superflu. Nous avons seulement voulu joindre en passant notre hommage à ceux qu'il a reçus de toutes parts ; et maintenant, sans nous arrêter davantage, nous voudrions tirer de ce riche recueil de faits glorieux pour le noble et saint pontife un aperçu de l'état présent des sciences, des arts et de l'instruction publique à Rome. Il y a là des détails généralement peu connus et qui nous semblent mériter de l'être. Pour nous-mêmes et pour le lecteur, nous désirerions qu'il nous fût possible de reproduire textuellement dans leur entier ces chapitres de l'écrit de Mgr de Nîmes ; malheureusement l'espace dont nous disposons nous force d'abréger.

On sait ce qu'a été Rome pendant tout le moyen âge et la Renaissance, un grand foyer de science qui attirait à lui, des plus lointaines régions, les hommes d'étude, et dont les rayons allaient ensuite éclairer toute l'Europe. Il n'est pas, comme le dit fort bien Mgr l'évêque de Nîmes, une grande Université dont la fondation n'ait été provoquée ou puissamment en-

* *Pie IX défenseur et vengeur de la civilisation.* Lettre pastorale adressée par Mgr l'évêque de Nîmes au clergé de son diocèse. Paris, Louis Giraud, 1866, in-8, 175 pages.

couragéee par les Papes. Toutes ont eu pour acte de naissance une bulle pontificale.

Sans doute, aujourd'hui que les lumières sont à peu près également réparties sur toute l'Europe, Rome, sous ce rapport, ne saurait plus être une ville privilégiée comme autrefois, mais elle n'a jamais cessé de tenir et tient encore une place des plus éminentes ; et surtout elle est restée comme par le passé pour les lettres et les artistes, la ville hospitalière par excellence. Ainsi, Dom Pitra, le cardinal de Reisach sont appelés, l'un de l'abbaye de Solesmes, l'autre du fond de la Bavière, à prendre place dans le Sacré-Collége, à côté des esprits les plus éminents du clergé de Rome et de l'Italie ; le P. Theiner, Suédois, est gardien des archives secrètes du Vatican.

Il serait difficile de trouver en Europe trois hommes plus savants. On connait les travaux de Dom Pitra, qui rappellent ceux des anciens bénédictins : ses patientes recherches sur les lithurgies orientales poursuivies jusqu'en Russie ; son grand *Spicilegium* de Solesmes ; son Recueil récemment publié des conciles tenus en Orient, où la critique la plus sagace et la plus solide s'unit à la plus profonde érudition. Le cardinal de Reisach est un homme d'un savoir prodigieux : philosophe, théologien, philologue, jurisconsulte, archéologue. Sur toutes les grandes questions qui se rattachent au passé de l'Eglise, il a au service de ceux qui le consultent une science aussi sûre qu'inépuisable. Tout le monde connait l'immense érudition du P. Theiner, éditeur du *Codex diplomaticus Dominii temporalis S. Sedis*, imprimé par la typographie de la chambre apostolique (Rome, 1861). A l'heure même il surveille la publication d'une édition nouvelle des *Annales de Baronius* (Bar-le-duc, 1864), qu'il poursuivra jusqu'à nos jours.

C'est ici l'occasion de mentionner le bel ouvrage d'Ignace Mozzoni, dont la continuation est confiée au chevalier de Rossi, les *Tableaux chronologiques et critiques de l'histoire de l'Eglise* * : " Synchronisme savant, dit Mgr Plantier, qui déroule sous vos regards, avec l'histoire de l'Eglise, celle de la civilisation chrétienne toute entière, et cela en des tableaux raisonnés, où la connaissance des faits, la précision des concordances de la chronologie, la juste appréciation des sources et la solidité générale de la critique se déploient avec une richesse qui vous étonne."

On s'attend bien à ce que la théologie soit toujours cultivée à Rome avec honneur : nous nous contenterons de nommer le cardinal Guidi, le dominicain Gigli et l'illustre P. Peronne. La philologie, si elle n'a plus le cardinal Mezzofante, s'honore des PP. Patrizzi et Bolig. Le collége de la Propagande a toujours le don des langues. L'astronomie a trouvé un digne successeur du P. Vico dans le P. Secchi, dont le nom est aujourd'hui européen : génie à la fois simple et puissant, qui semble se jouer avec les calculs les plus compliqués et les problêmes les plus difficiles du mouvement des mondes. " Qu'il y a de charme, dit Mgr Plantier, à voir de près ces savants romains et mille autres hommes éminents que nous n avons pas le temps de nommer ! Nulle part on ne sait être si profond et rester si modeste ! et si vous les questionnez sur les encouragements qu'ils reçoivent, ils vous répondront tous que le plus Auguste est aussi toujours le plus

* *Tavole cronologiche critiche della storia della Chiesa universale.*

empressé, et que le Saint-Père ne cesse de leur prodiguer non-seulement les douces excitations de sa bienveillance, mais les modestes ressources de son gouvernement et celles plus modestes encore de sa cassette privée."

Il y a une science surtout qui a jeté à Rome un vif éclat sous le pontificat de Pie IX ; c'est l'archéologie. Ici se rencontre un nom devant lequel toute l'Europe s'incline, le chevalier de Rossi. Le volume dans lequel il a recueilli, classé, commenté onze mille inscriptions chrétiennes antérieures au septième siècle *, est un véritable chef-d'œuvre de science épigraphique. Digne disciple de l'illustre P. Marchi, le chevalier de Rossi est le continuateur de ses travaux. On connait, au moins de réputation, les belles études de l'un et de l'autre sur les catacombes. En ce moment même se publie le *Roma sotterranea* du chevalier de Rossi †, ouvrage splendidement illustré au moyen de chromo-lithographie, dans lequel l'auteur a su admirablement résumer les résultats des investigations antérieures et ses propres découvertes. A cette même place, il a été question, il y a peu de jours, de cette magnifique publication, dont le premier volume est en vente à Paris. Le lecteur pourra donc en juger par lui-même.

Nous ne devons pas omettre le P. Ganicci, auteur de belles études sur l'antique musée de Latran, et le célèbre archéologue Visconti. " C'est à lui, dit Mgr Plantier, qu'on doit la découverte de la Basilique Saint-Alexandre sur la voie Nomentane C'est lui qui, dirigeant les fouilles d'Ostie, a mis à jour les ruines de cette cité, jadis rendue si vivante par l'activité de son port, et sur laquelle encore aujourd'hui pour le chrétien planent de si beaux souvenirs. C'est lui qui a présidé aux excavations faites dans cette partie du Palatin, qui appartient au Gouvernement pontifical ; excavations dont le résultat a fourni de précieuses lueurs pour aider à retrouver et à fixer l'enceinte de la vieille Rome. Travaux admirablement avantageux pour la science et dont Pie IX a donné l'ordre et le signal. Nous avons entendu M. Visconti lui-même le dire avec une respectueuse émotion dans une académie à laquelle il rendait compte de certaines choses précieuses trouvées sur l'emplacement où fut Ostie."

En effet, Pie IX, personne en Europe ne l'ignore, a fait immensément pour les progrès de l'archéologie. Ecoutons sur ce point Mgr l'évêque de Nimes :

En 1850, on commença par son ordre et aux frais du trésor public d'immenses travaux dans la direction de la voie Appienne. Poussés de Saint-Sébastien jusqu'à Bovile, ils ont conduit à la découverte de trésors bien plus riches qu'on ne l'avait espéré. Mausolées, simples tombeaux, temples, thermes, statues, bas-reliefs, colonnes, cippes, inscriptions, toutes ces choses sont tombées en nombre immense sous la main des ouvriers fouillant le sol ; et l'on comprend combien elles sont précieuses pour éclairer l'histoire du passé : il n'en est pas une qui ne puisse nous apporter une révélation plus ou moins importante sur l'antique Rome des Consuls ou des Césars. Des fouilles analogues ont été poursuivies sur la voie Latine. On en a fait au Forum pour dégager les débris de l'ancienne basilique Julienne. La basilique d'Ulpien s'est étonnée de

* *Inscriptiones christianæ Urbis Romæ septimo seculo antiquiores.* Rome, 1857-1861.

† *Roma sotteranea christiana.* t. I. *con ottante di tavole. Roma, chomolithographia Pontificia.*

revoir les vastes degrés par lesquels on arrivait autrefois à son enceinte. Bien d'autres travaux du même genre ont été accomplis ; et ce qui en est sorti n'est pas seulement un spectacle pour la curiosité, ce sont encore des documents pour la science.

En notre siècle où les origines du christianisme devaient être si odieusement travesties et blasphémées, il était à propos et plus à propos que jamais que leur obscurité s'éclairât d'une plus vive lumière. Aussi les catacombes ont-elles, devant des investigations habilement conduites, fait tomber les barrières qui voilaient quelques-unes de leurs galeries et de leurs chapelles souterraines, visitées autrefois, depuis longtemps oubliées. Ne nous sommes-nous pas agenouillé nous-même dans les chambres tumulaires de saint Sixte II, de saint Eusèbe et de sainte Cécile ?—A qui aurons-nous besoin de rappeler qu'en 1854 on a découvert la catacombe de saint Alexandre et la basilique qui y était attachée ?—Enfin ceux qui suivent tant soit peu ce qui se passe à Rome n'ignorent pas que tous les cimetières primitifs des chrétiens ont été recherchés, fouillés, interrogés, autant qu'une pieuse et prudente curiosité permettait d'en sonder le mystère et le silence.

Complément et résumé de ces travaux, le musée chrétien de Latran s'est fondé sous l'inspiration de Pie IX et par sa générosité. Là, dans les salles et sous les galeries de ce palais si glorieux de ses souvenirs, des copies fidèles reproduisent et les peintures diverses et les diverses inscriptions des catacombes. Au-dessous d'elles sont placés des urnes et des sarcophages dont la date se rattache aux premiers siecles, on pourrait même dire aux premières années de l'ère chrétienne. Et ce qui n'est pas moins précieux que tout cela, c'est l'intelligente classification qu'on en a faite ; ce sont les admirables conclusions qu'une critique savante en a tirées et fait graver sur les murailles. Conclusions dogmatiques, conclusions morales, conclusions hiérarchiques, conclusions liturgiques, conclusions disciplinaires, conclusions sociales, conclusions enfin révélant, dès la première apparition de l'Eglise, les influences de renouvellement exercées par elle sur le vieux monde païen et faisant jaillir pour la science des rayons de lumière, des obscurités mêmes de la mort et du tombeau.

A Rome, plus que partout ailleurs, on apprécie les inscriptions parce que nulle part on n'en constate mieux l'importance pour l'histoire. Ainsi, vous voyez au musée de Saint-Jean-de-Latran une pierre retrouvée, il n'y a pas longtemps encore, par Mgr Tizzani, archevêque de Nisèbe, professeur à l'Université romaine. Et que dit cette pierre ? Une chose capitale : c'est que Cyrinus ou Quirinus a fait deux dénombrements en Syrie, et que par là même certaines objections chronologiques, dont M. Renan s'est armé contre l'Evangile, sont mises à néant *. Sans avoir la même portée, une foule d'autres inscriptions éclaircissent dans le passé quelques points ténébreux. Aussi Pie IX enchérissant, ce semble, sur les sollicitudes déjà si grandes de ses prédécesseurs, a-t-il voulu qu'on recueillît avec un soin religieux tous les fragments d'inscriptions qui tomberaient sous la main. Il n'y a sur tels ou tels débris que deux ou trois lettres en apparence insignifiantes ; sur d'au-

* Voir sur cette inscription un travail de M. l'abbé Gustave Contestin, inséré dans la *Revue des sciences ecclésiastiques*, 1865.

tres, il n'y a que des mots mutilés ou des symboles sans texte et sans commentaires : n'importe. On enchâsse, si je l'ose dire, ces reliques dans le stuc ou le marbre ; grâce au culte superstitieux dont on les entoure, on n'en laisse pas perdre un atome, parce qu'on admet toujours pour l'avenir la possibilité de faire de nouvelles découvertes qui les complètent et révèlent leur signification, pour le moment impossible à déterminer.

Si de là, nous passons à l'instruction publique, nous la trouvons dans un état florissant à tous les degrés ; partout s'y fait sentir la sollicitude éclairée du Saint-Père. Il y avait, avant les derniers bouleversements, sept universités dans les Etats pontificaux : celles de Rome, de Bologne, de Ferrare, de Macerata, de Pérouse, de Camérino, d'Urbino, et toutes ont reçu du pape les marques d'un affectueux intérêt. Ecoutons encore Mgr Plantier.

A Rome, le pape a créé de nouvelles chaires d'archéologie et de philosophie supérieure ; il a fondé l'enseignement de l'agriculture ; il a complété celui de la médecine et des sciences physiques, et pour le rendre plus facile et plus fructueux, il l'a doté d'amphithéâtres plus vastes, de collections plus variées, d'instruments plus parfaits et de plus riches bibliothèques. Sa sollicitude, à laquelle rien n'échappe, a voulu qu'à l'Observatoire astronomique de l'Université se joignît un Observatoire météorologique, armé de tous les appareils nécessaires à sa destination. Les mêmes améliorations, parties de la même source, ont été introduites dans l'Observatoire du Collége Romain. Et chose qui n'est pas assez connue, c'est là qu'a commencé cette application de la télégraphie électrique à la météorologie, dont la France s'est hâtée de s'emparer, et qui nous vaut, chaque jour, ce *Bulletin atmosphérique* expédié par l'Observatoire de Paris à tous les coins de l'Empire.

Bologne n'a guère moins été favorisée que Rome dans les largesses du Saint-Pére. Nous-même nous avons eu le bonheur, à la fin de 1858, d'assister à l'ouverture générale des cours universitaires de cette ville inquiète, mais artistique et savante. L'illustre et à jamais regrettable cardinal Viale Prela présidait la cérémonie. La séance achevée, il eut la bonté de nous faire visiter dans tous ses détails l'édifice où nous étions réunis. Nous admirâmes, nous et tous ceux qui nous accompagnaient, ce que les Papes avaient déployé de générosité pour que rien ne manquât à ce grand foyer d'étude et de science. Nous vîmes en particulier les traces de la libéralité de Pie IX qui, après avoir acquis des héritiers l'admirable bibliothèque polyglotte du cardinal Mezzofante, en avait fait don à Bologne dont ce prélat avait été tout ensemble et l'enfant et la gloire.

Aujourd'hui, toutes ces universités, à l'exception de celle de Rome, ont passé sous l'autorité du roi d'Italie, et elles peuvent faire la comparaison, ou plutôt elle est déjà faite. Trente-deux professeurs de l'université de Bologne ont refusé le serment au gouvernement italien, et lorsque dans le parlement on a proposé d'étendre aux provinces annexées les statuts qui réglent, en Piémont, l'instruction publique, les députés romagnols, y compris le P. Passaglia, ont protesté, en disant que leur pays était en possession d'un enseignement de beaucoup supérieur.

La sollicitude de Pie IX pour l'enseignement secondaire n'a pas été moindre.

Il a ouvert et doté à ses frais, dit Mgr Plantier, le séminaire Pie, où les jeunes gens les plus distingués par leurs talents sont envoyés par les divers diocèses des provinces pontificales pour s'y former à la science. On a vu naître d'autres établissements analogues à la suite de ce grand exemple et sous la haute protection de celui qui l'avait donné. C'est un séminaire pour les Anglais qui, abjurant le protestantisme, veulent entrer dans la cléricature; c'est un autre séminaire pour les clercs de l'Amérique anglaise; un troisième est destiné aux clercs de l'Amérique espagnole; un quatrième recueille les clercs français qui veulent se vouer aux grandes études romaines; enfin, dans l'ancien Collége grec-rhutène, Pie IX a constitué quatre bourses pour autant de clercs transylvaniens du rit grec catholique.

Ainsi deux choses également glorieuses pour Rome sont-elles démontrées: c'est qu'à notre époque, ainsi que dans tous les temps, le Saint-Siége appelle l'univers entier non pas aux ténèbres, non pas à l'ignorance, mais au développement de la lumière; c'est que l'univers à son tour ne croit pouvoir nulle part puiser mieux cette lumière à laquelle Pie IX le convie, qu'au foyer même du Vatican.

Ce n'est pas tout. En France, nous dissertons beaucoup depuis deux ans sur l'instruction professionnelle et la nécessité d'ouvrir des établissements où elle soit donnée. A vrai dire, l'Eglise, il y déjà bien des années, a résolu ce problème parmi nous par les pensionnats des Frères des écoles chrétiennes. Admirables institutions où une foule de jeunes gens, pour qui l'instruction secondaire serait comme un déclassement, reçoivent une culture moins élevée, mais qui suffit pour leur ouvrir une multitude de carrières sociales. Rome aussi bien que nous a deviné ce besoin des temps, et elle a pris, pour y répondre, de glorieuses avances sur bien des gouvernements qui cependant l'accusent sans cesse d'être arriérée.

Quant à l'instruction primaire, nous ne signalerons qu'un fait: c'est que, grâce aux soins et aux générosité de Pie IX, la fréquentation des écoles populaires est telle à Rome que presque aucun jeune garçon n'échappe au bienfait d'une première culture. On peut le démontrer par les statistiques officielles. Il en est de même des jeunes filles. 426 écoles sont ouvertes pour elles à Rome; elles y vont au nombre de plus de onze mille, sans compter celles que renferment les établissements divers de charité, et l'on sait qu'il ne sont pas rares dans la cité des Papes. C'est là tout ce que les écoles publiques peuvent avoir d'élèves. Dans le reste des Etats pontificaux les choses se passaient proportionnellement comme à Rome. On y comptait 1,219 écoles communales. Il y avait en outre 2,993 autres écoles fréquentées par 70,000 externes, et 107 colléges ou séminaires contenant 5,876 pensionnaires. Pour les jeunes filles, il existait 1,892 institutions diverses dont les élèves montaient au total de 53,-343 enfants. Les professeurs de sciences employés dans ces établissements de province s'élevaient au chiffre de 850, les autres professeurs de littérature et de beaux-arts, au chiffre de 5,509. Voilà tout autant de détails ignorés par tous les journaux et les écrivains hostiles au Saint-Siége.

Il nous reste à parler des beaux-arts. Ici les souvenirs du passé sont trop radieux pour qu'il soit nécessaire de les rappeler. Sans doute les temps présents ne pro-

duisent plus à Rome de telles merveilles; mais les traditions du Vatican n'ont pas changé; les arts trouvent toujours près du Pape la même faveur, les mêmes encouragements, la même munificence. Malgré l'obligation où nous sommes d'abréger, nous ne pouvons nous refuser le plaisir de transcrire intégralement les détails que nous donne sur ce sujet Mgr l'évêque de Nismes.

Allez voir au Vatican lui-même ce qu'il a consacré de soins et de dépenses à la décoration de cet incomparable sanctuaire des arts. On admire sans mesure, et certes l'on a mille fois raison, les chefs-d'œuvre de sculpture qu'il abrite. Mais ce qu'on n'admire pas assez, c'est le luxe des galeries où sont rassemblées ces merveilles! Cherchez ailleurs, à Paris, à Londres, à Vienne, à Munich, à Berlin, des salles aussi somptueusement ornées pour servir de demeure à des statues de marbre, de pierre ou, de porphyre! Demandez aux galeries de ces grandes cités, mille fois plus opulentes que Rome, ces stucs magnifiques, ces colonnes précieuses, ces pavés éblouissants dont votre œil est frappé dans le musée pontifical? Et pourquoi tout cela? Tout simplement pour que la demeure du génie, même profane, soit digne des monuments qui le représentent dans la gloire de ses inspirations les plus belles et de ses ouvrages les plus achevés. C'est là ce qui me saisissait le plus dans mon dernier voyage de Rome. Pour leur séjour personnel, les Souverains-Pontifes n'ont jamais recherché que la simplicité la plus absolue; mais pour celui des arts, ils ont déployé le luxe le plus royal. On dirait que pour eux les faux dieux du paganisme, les Apollon, les Mercure, les Mars, les Jupiter, aient perdu leur indignité naturelle, grâce au mérite supérieur du ciseau qui les a fait sortir du marbre transfiguré. La conscience et la foi les condamnent, mais l'admiration les protége. On leur a fermé les temples; mais à ces proscrits, ceux mêmes qui les ont arrachés de l'autel ont fait les honneurs d'un palais.

Il était impossible que Pie IX ne suivît pas l'exemple de ses prédécesseurs. L'avenir ne verra pas sans étonnement ce qu'il aura fait pour transformer ou rafraîchir la décoration des compartiments innombrables entre lesquels se distribuent les merveilleuses collections du Vatican. Mais il a fait plus, il a enrichi ces collections elles-mêmes. Dans la galerie des peintures, déjà si riche de chefs-d'œuvre, il a fait entrer des Léonard de Vinci, des Francia, des Sassoferrato et des Murillo d'un prix inestimable. Les divers musées de sculptures lui doivent l'acquisition de plusieurs marbres antiques et surtout de quelques statues admirables. N'avons-nous pas vu de nos propres yeux, pendant l'hiver dernier, la population de Rome à peu près tout entière s'ébranler pour voir le colossal et magnifique Hercule de bronze doré, trouvé dans des fouilles récemment ouvertes, et que le Saint-Père avait acheté pour en orner le Belvédère du Vatican?—Outre les richesses ajoutées, il y a les restaurations accomplies. On a remis à jour et rajeuni des fresques de Zuccari. Les loges de Raphaël, tristement avariées par le temps ou par l'indiscret vandalisme des voyageurs, ont été retouchées avec une délicatesse qui fait revivre en elles la grâce et l'élégance qu'elles tenaient de leur premier auteur, et désormais protégées contre les influences redoutables de l'atmosphère par des abris sagement ménagés, elle devront à Pie IX, avec le bonheur d'avoir

été renouvelées, l'espérance d'avoir un plus long avenir.

Les restaurations commandées par Pie IX ne se sont pas concentrées au Vatican. Avez-vous visité, il y a vingt ans, la basilique de Saint-Laurent hors les murs ? Vous ne la reconnaîtrez plus aujourd'hui, tant elle est transfigurée ! On l'a déchaussée et rendue à la plénitude de sa hauteur et de sa forme primitive ; et ce travail s'est fait, grâce à l'impulsion du Saint-Père, avec autant d'habileté que de richesse. Marbres, peintures, tout y a été prodigué de manière à faire de cette grande œuvre du passé l'une des gloires principales de la Rome actuelle. Le vaste cimetière qui se déroule auprès de cette admirable église développe de jour en jour ses galeries avec un surcroît de magnificence digne du monument qu'il accompagne. Si de là vous passez sur la voie Nomentane, vos yeux seront éblouis du surcroît d'éclat dont brille aujourd'hui l'église de Sainte-Agnès, embellie par le Saint-Père. La basilique de Saint-Etienne, pape, sur la nouvelle voie Appienne, celle de Saint-Etienne, martyre, sur la voie Latine, bénissent également Pie IX des embellissements qu'elles lui doivent. Enfin quand le chartreux vous conduit dans la merveilleuse église de Sainte-Marie-des-Anges aux Thermes de Dioclétien, ce n'est pas sans une émotion reconnaissante qu'il vous montre aux deux extrémités de la grande nef un pavé magnifique, jeté là comme un tapis de marbre par la main du Souverain-Pontife.

Après les œuvres restaurées, les œuvres poursuivies. Les derniers Papes avaient commencé la reconstruction de la basilique de Saint-Paul hors des murs, Pie IX a continué noblement cette noble entreprise. L'intérieur, sans être terminé, présente pourtant déjà des conditions de somptuosité qui jettent dans la stupeur.

Enfin, parmi les œuvres créées par l'initiative de Pie IX, comment ne pas citer le majestueux escalier qui de la place Saint-Pierre mène directement, et sans qu'on ait à faire le tour de la basilique, à la principale entrée du Vatican ? Comment ne rien dire de cette Confession de Sainte-Marie-Majeure, où le prix et la variété des marbres le disputent à l'élégance du travail ? Comment se taire sur la Confession et l'autel papal de Saint-Jean-de-Latran, refait avec plus d'art et de splendeur ? Comment oublier la colonne de l'Immaculée-Conception ?

Hors de Rome les libéralités de Pie IX ne sont pas moins abondantes qu'à Rome même, Sinigaglia sa patrie, la Cattolica, et Porto d'Anzio lui doivent des églises entièrement élevées à ses frais. Il a fait des dons immenses aux cathédrales d'Imola, de Faenza, de Macerata et de Forli. Saint-François de Ferrare, Saint-Dominique de Pérouse, Saint-Nicolas de Tolentino, Sainte-Claire d'Assise, Sainte-Rose de Viterbe et Saint-Petronius de Bologne ne l'ont pas trouvé moins généreux ; sa munificence a pénétré jusqu'aux extrémités les plus lointaines de ses Etats pour y faire éclore des merveilles.

Dans un ordre moins élevé, mais intéressant encore, nul ne racontera les encouragements de bienveillance et d'argent qu'il a prodigués à la statuaire, à l'orfèverie, à la taille des pierres dures, à la photographie, à la peinture et surtout à la fabrication des mosaïques, cette branche d'art qui semble ne vouloir s'épanouir avec toute sa beauté que sous le soleil de Rome et le regard des Papes. Il en faut dire autant de la typographie et de la reliure. Dans

tous ces genres, le souffle de Pie IX a suscité des chefs-d'œuvre, et personne n'a oublié que, dans la grande exhibition de Londres, la vitrine des Etats pontificaux fut appelée la *perle de l'exposition*. Et il s'agissait de Rome, et de Rome exposant à Londres !

Rome n'a point cessé d'être pour la musique, et particulièrement la musique religieuse, une terre privilégiée. " Nous nous rappellerons toujours avec ravissement, dit Mgr Plantier, certains *Benedictus* chantés à Saint-Pierre, pendant la messe papale, et quelques vêpres de Saint-Jean-de-Latran. où Capocie faisait exécuter des psaumes admirables." N'oublions pas enfin que Rossini est né à Pesaro et s'est formé à Bologne, et que beaucoup de ces voix italiennes, qui ont enchanté ou enchantent l'Europe, sont venues des mêmes contrées.

Voilà, autant que nous avons pu le montrer dans ces indications rapides et bien incomplètes, ce qu'a fait Pie IX au milieu des angoisses sans nombre de son pontificat, et avec les ressources les plus exiguës, pour les sciences, les lettres, l'instruction du peuple, les beaux-arts. Est-il un gouvernement en Europe, qui, toute proportion gardée, ait fait davantage ? En est-il beaucoup qui aient fait autant ? Ce n'est du moins pas l'Italie.

J. Mongin.

---

# LE CRUCIFIX DU CURÉ DE G***.

Un de mes parents qui habitait dans le Maine un vieux logis seigneurial, m'avait appelé auprès de lui. J'y restai environ six semaines. Le vieux pasteur qui m'avait vu plusieur fois chez mon oncle, m'avait prié instamment de le venir voir. Ce jour-là donc, je me rendis à son invitation. En l'attendant, j'examinai par distraction la pièce où je me trouvais ; elle était située entre cour et jardin, et l'ameublement en était extrêmement simple. Ce qui frappa mon attention, ce fut un vieux christ sur pied en bois noir, mais si vieux qu'il était rongé par le temps. Au bas était gravée cette date : 17 thermidor 94. Ce christ qui paraissait conservé avec le plus grand soin, était placé sous un globe de verre. J'étais occupé à examiner cet objet quand le curé entra. Il m'accueillit le sourire aux levres, comme une vieille connaissance.

Rarement j'ai pu admirer une tête de vieillard plus noble et plus respectable que celle de ce vieux pasteur, vert encore malgré ses soixante-quinze ans sonnés. Sur son front sans rides mais luisant comme l'ivoire d'un vieux christ, une douce sérénité s'était assise. Ses tempes étaient dégarnies de cheveux ; ceux-ci rejetés en arrière retombaient en boucles naturelles sur le collet de velour de sa douillette de drap noir. Sa tête légèrement penchée, plus par la fatigue de son ministère que par l'âge, était environnée d'une sorte de douce auréole de vertus. Un sourire de charmante bonhomie se jouait toujours sur ses lèvres, et sa main tremblante un peu semblait bénir lorsqu'il la tendait. Ce vieux pasteur à cheveux blancs, qui savait allier à une douce rigueur l'amabilité la plus exquise, était la providence des pauvres. Depuis plus de quarante ans qu'il exerçait son saint

ministére dans le village de G...., il pouvait compter ses jours par ses bienfaits. Malade qu'il avait guéris, pauvres qu'il avait soulagés, vieillards infirmes qu'il venait visiter, jeunes gens auxquels il avait procuré un état, jeunes filles oublieuses de leurs devoirs qu'il avait fait rentrer dans le droit chemin, tous avaient éprouvé la bonté inépuisable du saint vieillard et n'avaient qu'un mot pour le bénir.

Sa figure était le reflet de son âme. Je ne sais quel parfum de noblesse et de grâce s'exhalait de toute sa personne, de même que le pur encens s'évaporait du vase dont parle l'Écriture. Vous vous sentiez ému à la vue de ce saint vieillard, dont les cheveux avaient blanchi à l'ombre des autels; vous pressiez avec un saint respect ses mains qui chaque jour étaient en contact avec Dieu. Que la religion grandit! et comme les sceptiques mordent la poussière à ses pieds quand elle produit de telles vertus, cachées, inconnues, végétant dans l'ombre du mystère, mais augustes et saintes, fortes et immortelles.

—

Le vieux curé me remercia de ma visite, me parla de mon oncle dont il était le commensal favori, et entra même sur le terrain brûlant de la politique. Il me parla en somme de tout, excepté de ses bienfaits. Et m'ayant surpris jetant un nouveau regard sur le christ de bois noir placé sur la cheminée, il sourit, et me dit: — Je vous devine vous êtes un peu intrigué de voir ce christ si vieux, et de lire cette date qui vous parait peut-être un peu déplacée, mais c'est toute une histoire que j'ai à vous raconter. Si vous voulez, il fait une soirée d'automne superbe, nous allons aller au jardin. Le vieux curé me prit par le bras avec une familiarite charmante, et nous nous rendîmes à l'endroit désigné. Nous nous assîmes sous une verte charmille de vigne grimpante de Judée, sur un banc de bois rustique, et le bon curé commença en ces termes:

—

Au moment où la Révolution éclata, mon père était l'intendant du château de Vimarcé, dont les ruines existent encore à quelques lieues de Sainte-Suzanne. Le baron du Mesnil qui l'habitait avec sa fille Mlle Blanche du Mesnil, avait pris mon père en affection, et le traitait plus comme un ami que comme un vassal. Mon père avait pour ses maîtres une affection sans bornes, et, malgré ses efforts, il fut cependant impuissant à les sauver. L'anarchie était à son comble, le roi-martyr avait porté sa tête sur l'échafaud, et des tribuns sanguinaires gouvernaient la France. Le baron et sa fille furent dénoncés par un misérable qui ne leur devait que des bienfaits, et furent jetés dans les prisons de Laval. Mon père se rendit dans cette ville pour essayer de sauver ses maîtres, communiquer avec eux, les faire évader; tout fut inutile Le jour où le baron sortit de sa prison pour aller à l'échafaud, mon père ne put contenir son indignation et s'écria: Les infâmes! Puis, quand sa fille, ange parée de son innocence et de sa beauté, monta à son tour les degrés du supplice, il s'écria: Les lâches! et promit de venger la mort de ses maîtres. Il revint dans le pays, trouva le vieux château à moitié incendié par la bande noire, et à cette vue, son indignation augmenta, se décupla encore. Il se mit à la tête d'une bande de paysans, pour la plupart anciens fermiers du baron, et gagna la forêt de Vimarcé. J'avais douze ans. Comme mon père, je partageais son juste ressentiment contre les assassins de mes maîtres. Pendant trois ans, je vécus au mi-

lieu des bois sans cesse sur le qui-vive, harcelé toujours par les troupes révolutionnaires, mais n'ayant reçu aucune blessure, et sortis sain et sauf des combats auxquels je fus mêlé.

Une nuit nous étions trois cents réunis à la ferme du Bas Briacé pour assister à la Messe. Un prêtre qui nous avait suivis en qualité d'aumônier, mais qui au besoin faisait le coup de feu comme pas un de nos plus rudes campagnards, allait célébrer le saint sacrifice dans cette ferme. Nous attendions avec impatience l'heure solennelle. Quelques paysans avaient recouvert les murs de drap blanc, construit à la hâte un autel avec des planches et placé dessus un vieux crucifix trouvé par hasard dans la ferme. Deux flambeaux et quelques vases de fleurs décoraient ce sanctuaire improvisé. Enfin la sainte Messe commença. Il était a peu près minuit. C'était un étrange et imposant spectacle que ces vieux paysans guerriers, la tête découverte, le genou en terre, dans cette rustique enceinte où Dieu allait descendre. Comme dix-huit cents ans auparavant, il allait avoir pour temple une étable,... il allait recevoir dans cette étable les hommages de ses fidèles. Comme ils priaient avec ferveur ces rustiques héros qui avait quitté la charue et la glèbe pour le fusil et l'épée, et marchaient au combat un chapelet à la main, sur les lèvres un cantique saint! Vous vous fussiez cru transporté aux temps de la primitive Eglise, alors que la religion du Christ était bannie, ses défenseurs persécutés et obligés de s'enterrer vivants dans les dédales des catacombes romaines? Pauvre rustique sanctuaire que Dieu allait visiter bientôt! Comme il s'y complaisait avec amour! Il n'allait pas venir au milieu de la pompe des cérémonies d'autrefois. Ce n'étaient plus les nefs des splendides basiliques qui redisaient l'écho des hymnes saintes. Celui qui allait appeler Dieu n'avait pas d'ornements de poupre et d'or: le sanctuaire sur lequel il allait descendre n'était pas environné de fleurs et d'encens. Mais le Dieu pauvre de Bethléem allait retrouver son ancienne demeure, et le chrétien venu là sur la terre humide s'agenouiller et prier Dieu dans l'ombre du mystère, sentait que sa prière était moins éloignée de Celui qui allait l'entendre. Et puis, comme ces preux des âges héroïques qui, un genou en terre, invoquaient le Dieu de la victoire avant les combats, ces rustiques chevaliers priaient eux aussi avant d'aller mourir pour la défense du trône et de l'autel.

Tout à coup des coups de feu se font entendre dans le lointain. Puis un des éclaireurs que mon père avait posté en observation aux alentours du Bas-Briacé, accourt tout haletant au milieu de nous: Voici les bleus! s'écria-t-il. Fuyons! La petite troupe s'était levée comme un seul homme; mon père promène un œil tranquille sur ses compagnons. Fuir! s'écrie-t-il, magnifique de courage et de fierté. Aux armes! mes braves, et marchons à l'ennemi!

Puis il se passe son chapelet à son cou, ses soldats l'imitent, il rallie la petite troupe armée jusqu'aux dents et tous sortent de la ferme. Je voulus comme de coutume suivre mon père, pour la première fois il s'y opposa: Reste ici à la ferme, me dit-il, on y apportera les blessés et tu aideras à leur donner les premiers soins. Il était environ une heure du matin, j'entendis la petite troupe s'éloigner, puis tout retomba dans le silence. Une demi-heure après, une fusillade vive se fit entendre, et on apporta des blessés à la ferme.

Je commençais à trembler de tous mes membres. A chaque nouveau blessé qu'on apportait, je me précipitais sur le brancard et je redoutais de reconnaître mon père mourant peut-être. Puis j'allais dans la grange naguère encore remplie de monde et convertie en chapelle, je me jetais au pied de l'autel sur lequel le Christ était encore debout entre deux cierges qui achevaient de brûler, et je priais avec ferveur pour que mon père sortît sain et sauf de ce combat. Je rentrais dans la pièce où l'on transportait les blessés, quand une civière s'arrêta sur le seuil de la porte, portée par deux de nos paysans. L'un d'eux veut m'écarter, mais poussé par un affreux pressentiment, je me précipite sur le blessé et je reconnus mon père.

Dans ces moments terribles, Dieu envoie un surcroît de courage. Je ne poussai pas un cri, je ne versai pas une larme, je parvins à garder tout mon sang-froid.—Mon père, es-tu blessé? m'écriai-je, en l'enlaçant dans mes bras. Mais sa tête retomba inerte sur le brancard. Mort! m'écriai-je avec stupeur; n'est-ce pas, il est mort mon père, ajoutai-je en m'adressant aux paysans qui hochèrent la tête sans me répondre. Etendu sur un matelas, il ne donnait aucun signe de vie. Il avait à la tempe gauche une plaie sanglante et sa figure était toute maculée de sang.

—

C'est fini, murmura le paysan à son compagnon, c'est un brave homme de moins." En entendant cette oraison funèbre, je me mis à pleurer. J'appelais mon père, et il ne me répondit pas. Je prenais sa main, elle était glacée comme du marbre. Tandis qu'on posait un appareil sur la blessure, on voulait m'arracher du grabat sur lequel il était étendu. Je m'y cramponnais avec frénésie, et je ne voulais pas quitter mon père.

Le vieux prêtre me prit alors à l'écart et me dit: Va prier, enfant, à la chapelle pour la vie de ton père, car Dieu seul peut envoyer cette grâce. Je sortis pour me jeter au pied du crucifix, où je priai toute la nuit. Quand je rentrai, j'avais l'espoir au cœur; car j'étais sûr que mon père serait sauvé, que sa blessure ne serait pas mortelle.

J'avais eu foi, et la foi m'avait sauvé. Mon père guérit de sa blessure, et lorsque la guerre civile fut terminée, il vint se fixer sur la terre de ses anciens maîtres. Il m'envoya au collége de Laval, où je fis de rapides progrès. Quand j'eus terminé mes études, il me rappela près de lui.

Un soir, après dîner, que nous étions assis sur un banc de pierre devant la maison que nous habitions, il devint grave tout à coup, et sa figure naturellement souriante s'assombrit. Un nuage passa sur son front, il me prit la main, et me regardant avec douceur: "Paul, me dit-il je m'en vais, je le sens, l'âge me pèse le dernier hiver; je dois songer à ton avenir."

Je tressaillis soudain; mon père continua. "Maintenant te voilà homme; je veux, avant de fermer les yeux te voir choisir une carrière." "Soit! mon père, lui répondis-je, puisque vous l'exigez, je vais tout vous dire, ma vie ne m'appartient plus."

Mon père, fit un brusque mouvement à ces étranges paroles. Je pris mon courage à deux mains et je m'enhardis davantage. "Oui, mon père, repris-je avec assurance, ma vie n'est plus à moi, je ne m'appartiens plus. Ceci est un secret que j'ai voulu garder jusqu'à ce jour, mais maintenant le moment est venu de tout avouer. La nuit si affreuse que nous passâmes à la ferme du Bas-Briacé, j'eus comme une inspi-

ration. J'allai me jeter au pied de l'autel qui était encore dressé dans la grange voisine, et là, la main sur le christ, je fis vœu, un vœu solennel et terrible..."

Je ne sais quelle voix mystérieuse d'en haut m'avertissait que de ce vœu dépendait la vie de mon père. Je n'hésitai plus. Vous sauver était pour moi plus cher que ma vie, mon bonheur. Je jurai, si vous échappiez à la mort, de consacrer ma vie entière à Dieu. Venez, mon père, ajoutai-je, en l'entraînant dans ma chambre ; je n'ai pas oublié mon vœu, et pour me le rappeler à chaque instant, voyez ce christ: j'ai gravé à ses pieds une date à jamais mémorable.

Pendant tout ce récit, mon père était demeuré silencieux ; il n'avait pas fait un geste, il n'avait pas prononcé une parole. Et maintenant, mon père, ajoutai-je, vous comprenez qu'il faut que je donne ma vie à Dieu, que j'aille dans une maison sainte apprendre à le servir et à en être l'âpôtre. Je dois être prêtre! Mon père gardait toujours le silence. Immobile, les bras croisés sur sa poitrine, il me regardait fixement. Je ne savais que penser de son silence. Je crus qu'il était courroucé de ce que je venais de lui apprendre. "Mon père, m'écriai-je, en me jetant à ses genoux, pardonnez-moi d'avoir ainsi disposé de ma vie qui vous appartient avant tout ; mais c'était pour vous. Et je ne regrette pas ce vœu."

A peine avais-je achevé ces mots que mon père me releva, me tendit ses bras en souriant, et ses yeux se mouillère t de larmes. Merci de ce sacrifice, s'écria-t-il! Accomplis ce vœu sacré, cette dette d'honneur que tu as contractée avec Dieu. Moi, je le prierai désormais les quelques jours qui me restent à vivre pour qu'il fasse de toi un saint prêtre, un vaillant soldat de la croix et de l'autel.

Trois semaines après, j'entrai au séminaire de Laval. Deux ans après la mort de mon père, je fus ordonné prêtre, et nommé peu après pour desservir cette paroisse où je suis depuis quarante ans.

Puis il ajouta avec son doux sourire : vous ne vous attendiez guère, je crois, à m'entendre vous narrer une pareille histoire qui semble appartenir un peu au domaine du roman, mais qui n'en est pas moins une des pages réelles de la vie. Nous nous levâmes. Mais j'étais ému et je ressentais en moi tant de ces choses qui ne se rendent en aucun langage : je me souviendrai toujours de cette visite.

—

Ce vénérable vieillard, ce bon prêtre s'est éteint il n'y a que quelques jours, doucement, sans agonie. Sa fin a été calme comme sa vie... Son dernier acte a été digne de cette sainte existence toute remplie de vertus et de bonnes œuvres. Il a voulu être enterré dans le cimetière des pauvres, sans qu'une croix marquât même la place de sa sépulture. Les villageois ont fait une pieuse infraction aux volontés de leur vieux pasteur. Ils n'ont pas voulu que la terre où repose sa dépouille mortelle fût ignorée. Une croix de pierre indique le lieu où elle dort. Maintenant le bon curé repose au milieu de ses pauvres qu'il a tant aimés, à l'ombre de cette rustique église où il exerça si longtemps le saint ministère. Sur sa tombe on lit cette courte inscription qui vaut bien les épitaphes les plus pompeuses :

*Ici repose un saint.*

PAUL DES G...

# PRINCIPES DE THÉOLOGIE MYSTIQUE

PAR MGR CHAILLOT, PRÉLAT ROMAIN.

La Théologie mystique n'est pas seulement la science du discernement des esprits; elle est, selon sa notion propre, une élévation du cœur et de l'esprit à Dieu pour le connaître, l'aimer et s'unir à cet objet infini, admirer ses divines perfections et le contempler dans le silence: elle traite, par conséquent, des matières de spiritualité, explique l'objet de la contemplation, son sujet, ses principes, ses effets, ses propriétés; découvre les dangers qui se rencontrent dans la vie spirituelle, et marque les voies qu'il faut suivre pour ne se pas égarer dans la recherche de l'union secrète et intime avec Dieu.

Cette science presque divine, avons-nous besoin de le dire, est nécessaire aux prêtres, surtout au directeur des âmes. S'il ne la possède pas, de combien de fautes sa carrière sera-t-elle remplie! Combien d'âmes d'élite il dirigera mal, et qu'il laissera se traîner péniblement dans les voies ordinaires, tandis qu'il aurait pu les élever dans les régions supérieures de la vie spirituelle! Combien d'autres, au contraire, moins prévenues de la grâce et moins développées, il voudra diriger comme des âmes supérieures, et que par là même il jettera involontairement sans doute, dans un état qui ne sera pas le leur, dans une sphère d'idées qu'elles ne comprendront pas, sur une route qu'elles ne pourront traverser! Sous sa direction, personne ne sera à sa place, personne ne sera dans la vraie ligne où Dieu veut chacun de nous. Alors, que d'erreurs, que de fautes, que de malheurs même résulteront de cette ignorance! Il n'aura pas su soigner cette plante que le céleste Epoux lui avait donnée à cultiver dans sa vigne; et parce qu'il aura trop arrosé celles-ci, trop taillé celles-là, pas assez soigné les unes et redressé les autres dans un mauvais sens, aucune ne sera venue en son temps, aucune n'aura porté les fruits qu'elle devait produire!

La connaissance de la Théologie mystique importe donc beaucoup aux ministres du Seigneur. Cette science par excellence est écrite dans tous les livres de la foi catholique. Depuis la Bible jusqu'aux ouvrages des Saints Pères, et depuis ces immortels génies jusqu'à saint Ligouri, la Théologie mystique donne matière aux plus beaux écrits. Mais elle est éparse, si l'on peut parler ainsi, et sauf quelques livres spéciaux qu'il serait trop long d'énumérer ici, nous n'avons pas d'ouvrage qui résume les principes de cette Théologie, et surtout qui nous donne, comme le fait Mgr Chaillot dans le livre que nous annonçons, la substance des différentes décisions de l'Eglise, lesquelles forment un trésor qui enrichit le domaine de la Théologie mystique, en même temps qu'un arsenal où se trouvent les meilleures armes pour la défendre contre les propositions erronées des anciens et des nouveaux hérétiques.

Un fait digne de remarque et qu'on retrouve à presque toutes les époques de l'histoire ecclésiastique, dit Mgr Chaillot, c'est que les grands Docteurs précèdent l'erreur : la Providence semble prémunir les fidèles contre la contagion ; d'autre part, l'ennemi de la doctrine et de tout bien, agit en haine de la vérité déjà connue et pratiquée. Dans les premiers temps, le Père de la Théologie mystique, saint Denys l'Aréopagite, compose ses admirables traités contre les obscènes impiétés des gnostiques. Pour ne rien dire de la savante Ecole de saint Victor, saint Bernard apparaît au moment où les Albigeois vont renouveler les anciennes erreurs. Au XIIIe siècle, saint Thomas d'Aquin dans sa *Somme* et ses *Opuscules*, et saint Bonaventure dans ses merveilleux écrits, établissent les principes fondamentaux de la Théologie mystique, avant que les fratricelles, les bégards et les béguines, condamnés par le Concile de Vienne et par le Pape Jean XXII, ne souillent la piété chrétienne par leurs dangereuses et ridicules aberrations.

Les travaux de Gerson méritent une mention honorable ; mais il faut surtout citer les écrits de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix qui avaient commencé d'écrire lorsque la secte des Illuminés se montra en Espagne. Dans la réformation du Carmel prend naissance toute une école de Théologie mystique, où la pureté des doctrines s'allie constamment a l'onction la plus touchante. Plusieurs religieux de cet Ordre ont écrits des traités estimés et des théologies mystiques assez complètes. Au commencement du siècle suivant, saint François de Sales, mettant à la portée des fidèles une doctrine sûre et savante, trace une route facile et sûre pour conduire l'âme à la perfection. Mais bientôt le quiétisme renouvelle les anciennes erreurs. Le Saint-Siége condamne soixante-huit propositions de Molinos et poursuit les maximes fausses et erronées jusque dans les écrits du doux et immortel Fénelon, en donnant ainsi de nouvelles armes aux apologistes de la mystique traditionnelle.

Présenter l'oraison contemplative comme nécessaire au salut, la faire consister dans une inaction intérieure qui dispense de produire les actes des vertus chrétiennes, et prétendre que les commandements ne sont pas faits pour l'homme qui s'adonne à la contemplation entendue ainsi : tel est le caractère général des erreurs mystiques, depuis les premiers temps jusqu'à nos jours ; de sorte qu'on est assuré de combattre toutes les dangereuses aberrations en réfutant le molinisme qui les a renouvelées.

C'est ce que fait Mgr Chaillot. Mais il ne marche qu'appuyé sur ses devanciers, sur des travaux solides. Le célèbre cardinal Brancacci, dans ses traités *de Oratione ;* le dominicain Massoulié, par ses ouvrages contre les erreurs des quiétistes, et, dans le siècle suivant, Terzago, évêque de Narni, dans sa *Theologia historico-mystica*, découvrent le venin caché sous le voile de la perfection et de la contemplation divine. C'étaient la autant de sources sûres où l'on pouvait puiser. Mgr Chaillot s'est principalement attaché à suivre le dernier théologien que nous venons de nommer, et cela d'autant plus que Terzago, pour sa *Theologia historico-mystica*, a consulté les censures des qualificateurs du Saint-Office sur les propositions de Molinos et de Fénelon, qu'il publie dans son livre la censure théologique de ses propositions et qu'il les réfute solidement.

On voit que l'ouvrage de Mgr

Chaillot repose sur des autorités respectables. Il est divisé en cinq parties. La première renferme les principes de la Théologie mystique tels que les écrivains catholiques les professent. On trouve dans la seconde l'énumération des erreurs condamnées par l'Eglise, depuis les premiers siècles jusqu'à nos jours. La troisième partie, et celle-ci est surtout puisée dans l'ouvrage de Terzago, contient la censure théologique des propositions de Molinos et la réfutation des soixante-huit propositions quiétistes. Nous avons dans la quatrième partie, la réfutation des propositions de Fénelon, et la cinquième enfin concerne la Vénérable Marie de Jésus, Abbesse du couvent de l'Immaculée-Conception d'Agréda, et son livre *de la Cité Mystique*.

Chacune des parties du Traité de Mgr Chaillot est certainement très instructive et propre à captiver l'attention des esprits studieux ; mais la cinquième nous paraît sur tout de nature à soulever bien des discussions. Il s'agit d'un point fort controversé, savoir : quelle valeur et quelle autorité peuvent être accordées au livre de Marie d'Agréda ? Or, les esprits étant divisés à cet égard, et Mgr Chaillot, à l'aide de documents authentiques, tranchant la question dans le sens le plus défavorable a la *Cité Mystique*, il nous semble inévitable que les défenseurs de cet ouvrage ne veuillent relever le gant.

La dissertation de Mgr Chaillot sur ce point, car cette partie de son livre est un traité spécial qui ne fait pas moins de cent cinquante-cinq pages, est précédée d'un historique où le respectable auteur rapporte tout ce qui s'est passé à Rome dans les SS. Congrégations pour la cause de Canonisation de Marie d'Agréda, et principalement pour l'examen de son livre. Nous regrettons que l'espace nous manque pour résumer ces faits qui, par eux-mêmes, nous semblent d'une grande importance dans la question pendante. Puis, viennent les censures dont la *Cité Mystique* fut l'objet de la part des savants hommes appelés successivement par les Papes à trancher cette longue controverse. L'un d'eux surtout, le Cardinal Gotti, s'est montré le plus sévère, et c'est son travail que suit principalement Mgr Chaillot.

Nous avons déjà exprimé ici même, ce que nous pensons des accusations du Cardinal Gotti contre l'œuvre de la Vénérable Abbesse du Couvent d'Agréda. Elles nous semblent très-graves, et sans nous prononcer en aucune sorte dans ce débat, nous croyons qu'après avoir lu ces censures, il n'est guère possible qu'on n'arrête pas au moins son opinion. Aussi souhaitons nous vivement que des hommes compétents, que des theologiens étudient ces censures et fassent connaître ce qu'on doit en penser. Car, nous l'avons dit aussi, ce ne serait pas par le silence qu'on atténuerait la portée de telles accusations ; et quand on vient, comme le fait Mgr Chaillot, opposer des autorités si hautes et si respectables, il ne serait pas bon de laisser les fidèles indécis sur des questions si importantes. Ce n'est pas, bien entendu, que la solution de ces questions soit d'une nécessité absolue : la foi n'y est évidemment pas intéressée, et les fidèles ont bien d'autres livres que la *Cite Mystique* pour régler leur croyance et leur conduite ; nous avons, d'ailleurs, l'autorité de l'Eglise, et cela suffit pour tout catholique. Néanmoins, lorsqu'un livre comme celui de Marie d'Agréda qui touche à tant de points de l'ordre le plus relevé de la science mystique, lorsqu'un tel livre, disons-nous, est tour à tour

défendu et attaqué par des hommes instruits et également dignes, de part et d'autre, de tous les respects, il est permis de souhaiter que les divergences d'opinions s'éclaircissent.

Pour arriver à ce résultat désirable, il serait bon que les défenseurs comme les adversaires du livre de Marie d'Agréda ne fussent pas exclusifs et qu'ils consentissent à examiner, à discuter leurs arguments réciproques avec le seul désir de voir triompher la vérité. Malheureusement, nous craignons qu'on ne suive pas complètement cette voie. Si, dans l'article que nous venons de rappeler, nous avons pu regretter que Mgr Chaillot n'ait pas tenu compte des travaux qui ont été publiés sur la *Cité Mystique* depuis les censures du Cardinal Gotti, il faut dire aussi que, de leur côté les défenseurs récents de l'œuvre de la Vénérable religieuse ne se préoccupent pas assez directement des attaques de ce Cardinal. Or, c'est là, selon nous, un fait doublement fâcheux; car si chacun se renferme dans son sentiment sans discuter une bonne fois à fond les accusations portées contre ce livre, comment arrivera-t-on à s'entendre, et comment évitera-t-on l'espèce de scandale qu'occasionne la division des esprits sur des points aussi considérables que ceux que soulève le Cardinal Gotti?

Les accusations de ce prélat sont fausses ou elles sont fondées. Dans le premier cas, il faudrait les réfuter victorieusement; dans le second cas, il n'y aurait que du profit à avouer qu'on s'est trompé. L'auteur des *Principes de Théologie Mystique*, lui, s'en tient uniquement à l'autorité des Congrégations romaines et surtout à celle des censures du Cardinal Gotti. " Il me suffit, dit-il en terminant, d'avoir démontré suffisamment qu'il n'est pas possible que ce que contient la *Cité Mystique* ait été révélé par Dieu." Les défenseurs de ce livre pour leur compte, s'en tiendront-ils à des allégations plus ou moins fondées, sans entrer dans le fond même de la doctrine? Voilà, ce nous semble, le point où ils se trouvent acculés aujourd'hui. Quoi qu'il en soit et quoi qu'il arrive, achevons de préciser la pensée de Mgr Chaillot sur l'œuvre de Marie d'Agréda. Nous ne saurions mieux le faire qu'en citant les faits suivants qu'il donne sous le titre de *Conclusion*, et qui sont assez peu connus pour justifier l'étendue de cette citation:

" Les défenseur de la *Cité Mystique*, dit Mgr Chaillot, ne purent pas répondre d'une manière satisfaisante aux terribles objections du Cardinal Gotti. Malgré les continuelles instances du roi d'Espagne, la Congrégation des Cardinaux ne prit aucune décision. Benoit XIV, par sa lettre au général des Franciscains, insinua d'abandonner le livre, afin de continuer la cause de la Béatification de Marie d'Agréda; en effet, il n'était pas constaté légalement et comme il faut pour une cause de cette espèce, que Marie d'Agréda fût réellement l'auteur de la *Cité Mystique* *. Ce

* Mais, dit le P. Samaniego, dans son *prologue* placé en tête de la *Cité Mystique*, si le livre a été composé par un autre, comment expliquer que Marie d'Agréda, religieuse vraiment exemplaire, ait consenti à le présenter comme son œuvre! Le véritable auteur aurait-il voulu se priver de la gloire qu'il aurait retirée de son écrit! " La réponse est facile, réplique Mgr Chaillot (p. 381). L'auteur du livre fut contraint de l'attribuer à une autre personne, et particulièrement à Marie d'Agréda. Voulant dire tant de choses nouvelles, singulières, éloignées du sentiment et des idées communes, sans pouvoir citer aucune autorité et alléguer aucune preuve, il fallait nécessai-

conseil était inspiré par une profonde sagesse. Au lieu de suivre cette voie nouvelle les défenseurs de Marie d'Agréda voulurent poursuivre jusqu'à la fin la réhabilitation du livre. On fit apporter de l'Espagne le manuscrit autographe de la *Cité Mystique*, et les calligraphes se mirent à l'œuvre. Sous Clément XIII, la Sacrée Congrégation des rites rendit un Décret portant que le manuscrit en question était vraiment écrit de la main de Marie d'Agréda. Ce Décret a été publié récemment dans la Revue romaine intitulée: *Analecta juris Pontificii*. Sous Clément XIV, la Sacrée Congrégation des Rites rendit un autre Décret qui déclara authentiquement et légalement que la *Cité Mystique* est l'œuvre de Marie d'Agréda, et a été composée par cette religieuse. Le lendemain, Clément XIV, qui avait appartenu à l'Ordre Franciscain, imposa un silence éternel à la cause de Béatification de Marie d'Agréda, *propter librum*. Ce Decret de Clément XIV a été enrégistré dans les archives de la Sacrée Congrégation des Rites; la cause n'a pas été traitée depuis cette époque. L'an dernier (1864), un littérateur français a demandé au Saint Père l'autorisation de publier une nouvelle traduction de la *Cité Mystique*. Après s'être fait rendre compte de l'état de l'affaire, et vu surtout le Décret de Clément XIV, qui impose un éternel silence, le Saint Père n'a pas accordé la permission de publier la nouvelle traduction. Un religieux établi en Belgique, qui a publié plusieurs volumes sur la Sainte Vierge d'après la *Cité Mystique*, a voulu publier à Rome l'*Histoire de Judas*, en italien, extraite de son livre et par conséquent de la *Cité Mystique*. Or, l'*imprimatur* romain a été refusé, et l'*Histoire de Judas* n'a pas été imprimée à Rome *. Ce dernier fait est récent; il remonte à 1864, comme le précédent."

Telles sont les lignes par lesquelles Mgr Chaillot termine sa Dissertation. On voit que sa pensée dernière, sa *Conclusion* est que le livre de Marie d'Agréda n'a aucune autorité; qu'on ne saurait prétendre, comme quelques-uns l'ont fait, que Rome est au moins indifférente à l'égard de ce livre †, et qu'il doit

rement recourir aux révélations, et faire paraître le livre sous le nom d'une personne qui avait la réputation d'avoir des communications divines, autrement l'auteur du livre se serait compromis. Marie d'Agréda, religieuse dévote, put être amenée par l'obéissance à copier le livre et à consentir à le laisser publier sous son nom, surtout si on lui fit croire que Dieu et la Sainte Vierge en retireraient de la gloire." Il va sans dire que nous ne citons ces paroles de Mgr Chaillot que pour donner une idée plus complète de ses sentiments à l'égard de la *Cité Mystique*, et non pour en prendre, en quoi que ce soit, la responsabilité. Il est certain que, pour admettre les lignes qu'on vient de lire, il faudrait supposer un enchaînement de faits et de supercheries tels que la conscience se refuse à les croire possibles, et qu'on voudrait des preuves positives, éclatantes, à la place de conjectures, quelque vraisemblables qu'elles puissent paraître.

* Le religieux dont il est question dans ce passage est le R. P. Séraphin, Passioniste. Son ouvrage qui n'a pu paraître à Rome, a été publié à Paris, en français, sous ce titre: *Vie de Judas Iscariote, extraite de la Cité Mystique.* On eût sans doute mieux fait de s'abstenir, puisque l'*imprimatur* avait été refusé à Rome.

† Nous nous abstiendrons de nommer ceux qui voudraient s'appuyer sur cette prétendue *indifférence* du Saint-Siége. Qu'il nous suffise, pour cette question, de renvoyer aux faits que rapporte Mgr Chaillot. Tout récemment nous avons vu invoquer, en faveur de la *Cité Mystique*, un Décret approbatif du Pape Benoit XIII, en 1729, et c'est de ce Décret que parlent certains abréviateurs, entre autres

être abandonné. En tout cas, on ne peut nier la gravité des faits que résume ici Mgr Chaillot ; et nous croyons n'avoir rien avancé de trop lorsque nous avons dit, un peu plus haut, qu'après avoir lu sa Dissertation, le moins qu'on pouvait faire était de suspendre son jugement. Répétons également qu'en présence de cette *Conclusion* de Mgr Chaillot, les récents défenseurs et propagateurs de la *Cité Mystique* doivent répondre, à moins qu'ils ne préfèrent s'en tenir à l'avis de ce prélat. Pourtant, nous pensons, quant à nous, qu'on pourrait ne pas être aussi exclusif ; car si, comme le soutiennent plusieurs, l'œuvre de la Vénérable religieuse d'Agréda renferme réellement des passages qu'une saine Théologie ne saurait accepter, il est incontestable que cette œuvre contient quantité de choses belles et tout à fait irréprochables. Ne serait-ce pas dès lors le cas de lui appliquer la règle de saint Paul : *Omnia probate : quod bonum est tenete* (I. Thess., v, 21) ? Au lieu donc de la rejeter et de l'abandonner complètement comme le fait Mgr Chaillot, il serait peut-être mieux de l'éprouver de nouveau au creuset de ses plus sévères examinateurs, et d'en retenir tout ce qui serait absolument à l'abri de toute discussion et censure. Ce parti nous semblerait en effet le plus sage.

Disons maintenant un mot sur l'ensemble de l'ouvrage du savant rédacteur des *Analecta juris Pontificii.* Cet ensemble est des plus satisfaisant. La première partie qui renferme, comme nous l'avons dit, l'exposé des principes de la Théologie mystique est très-savante et appuyée sur les auteurs les plus respectables et les plus dignes de confiance. Les autres parties, celles qui ont trait aux erreurs mystiques condamnées par l'Eglise et en particulier au quiétisme et aux maximes de Fénelon, sont extrêmement curieuses et instructives. On trouve là des citations, des documents, des décisions et des autorités qu'on rencontrerait difficilement ailleurs, l'auteur ayant été à même de puiser aux meilleures sources.

Quelque important et excellent que soit cet ouvrage, la critique a cependant quelques reproches à lui faire. L'auteur est généralement trop sec et trop brisé dans sa forme. Nous regrettons aussi dans ce livre bien des négligences de style et certaines répétitions choquantes ; nous regrettons également de n'y pas voir un arrangement des matières suffisamment net et clair. Sur ce dernier point, il eût été aisé, au moyen de divisions plus fréquentes et de sous-titres dans les chapitres, de rendre plus facile et

l'abbé Boullan, de l'œuvre de Marie d'Agréda ; mais il y a ici une équivoque ou une inexactitude de faits dont on verra l'éclaircissement à la page 238 du livre de Mgr Chaillot. Ce qu'il y a de certain, dit ce prélat, p. 233, c'est que le Décret du 26 juin 1681, du Pape Innocent XI, " n'a jamais été révoqué. Malgré les instances des rois d'Espagne, qui, pendant un siècle, n'ont jamais cessé d'implorer la réhabilitation du livre, les Papes se montrèrent inflexibles. Universités, Ordres religieux, théologiens, simples fidèles, tout le monde en Espagne, semblait unanime pour demander la révocation du Décret. Tout ce qu'on obtint, c'est que l'effet en fut suspendu pour l'Espagne ; *mais la révocation expresse, universelle, jamais.* Du moment où le Décret de condamnation était suspendu quant à l'Espagne, on ne pouvait insérer la *Cité Mystique* dans le Catalogue des livres dont la lecture est défendue partout ; Voilà pourquoi les éditions de l'*Index* publiées depuis Innocent XI ne le renferment pas ; le *Décret de ce vénérable Pontife n'en subsiste pas moins.*" On voit de plus en plus combien il importe que les défenseurs du livre de Marie d'Agréda se prononcent sur tous les faits et éclairent, s'il y a lieu, la conscience des fidèles.

plus fructueuse l'étude de questions par elles-mêmes assez ardues et qu'on ne saurait trop, par conséquent, s'attacher à présenter sous le jour le plus favorable, même matériellement parlant. Pourquoi encore n'avoir pas donne une *Table des matières?* C'est ici, sans doute, un mince détail, mais qui ne laisse pas d'avoir son importance pour les recherches. Enfin, faisons observer, pour le commun des lecteurs, que tous les textes cités par Mgr Chaillot sont en latin; de sorte que la lecture de son livre ne peut convenir à tous indistinctement. C'est surtout un ouvrage pour les ecclésiastiques, et, s'ils n'y rencontrent pas cette méthode, ce soin que nous sommes habitués, en France, à trouver ou à souhaiter dans nos livres, il leur offrira néanmoins un profit réel sous le rapport de la science mystique et de l'exactitude de la doctrine.

—*Revue Bibliographique.*

---

# UN CHAMP DE BATAILLE.

## CUSTOZZA.

24 juin 1866.

A huit heures et demie du soir, je me mis à me promener par les rues de Goïto.

Là je rencontrai le comte K..., un Russe que j'avais connu dans le monde à Paris l'hiver dernier. Il se promenait aussi, n'ayant pas trouvé où se loger.

— Comment passer cette nuit? me demanda t-il.

— Tiens! répondis-je frappé d'une idée: je n'ai pu voir la bataille dans la journée; si nous allions voir le champ de bataille pendant la nuit?

Ma proposition est acceptée. Il y avait des risques à courir: mais la curiosité a sa bravoure comme l'honneur militaire. Aussitôt dit, aussitôt fait. Prévoyant que nous ne pourrions pas aller en voiture, nous primes des chevaux et les montâmes à poil. Mon cocher, qui connaissait le pays, se risqua, moyennant un napoléon. Il sauta en croupe de mon haridelle, et nous voilà au delà du Mincio, à la recherche du champ de bataille.

Nous suivîmes des chemins de traverse, craignant de trouver les routes encombrées, et pour arriver plus vite. A dix heures du soir, nous étions près du village de Marengo, sur le pont du canal.

Le ciel était moiré de flocons de nuages blancs qui devenaient de plus en plus foncés. Une lumière d'aube éclairait la campagne mouillée. Le silence n'était interrompu que par le bruit monotone du chant des cigales, que rien ne ralentit, et, de temps à autre, par quelques notes sinistres du coucou. Les feuilles ne remuaient pas au léger soupir de la brise qui venait des collines lointaines: on les aurait dit effrayées de l'immense tintamarre de la journée. Nous laissâmes à droite Roverbella, suivant le chemin vicinal qui conduit à Malavicina et à Quaderni, et nous filâmes à travers les champs par des sentiers qui conduisent à Rosegaferro, afin d'aller passer le Rione sur la route qui relie

Valeggio à Villafranca. Je crus imprudent de nous approcher trop de cette ville.

— Que dirons-nous si nous rencontrons des patrouilles ou des colonnes en marche ? me demanda mon compagnon.

— Je présenterai ma carte, répondis-je ; si ce sont des Italiens, cela suffit : si ce sont des Autrichiens, nous dirons que je suis un chirurgien de Roverbella, et vous mon aide. Et comme je suis en réalité médecin, je prouverai que je fais mon devoir en soldat de l'humanité.

Ce qui pouvait compliquer l'histoire, c'est que je n'avais pas de trousse ; mais *audaces fortuna juvat*, dans le bien comme dans le mal.

Notre voyage cependant jusqu'à Rosegaferro s'accomplit sans incident. L'armée italienne, se retirant par Volta et Borghetto, passait à notre gauche. Nous rencontrâmes néanmoins par-ci par-là quelques groupes de soldats italiens mélangés, des artilleurs sans pièces, des cavaliers sans chevaux, ligne et bersagliers réunis. Ils avaient l'air de gens horriblement fatigués, marchant ou se traînant à peine, s'arrêtant près des fossés et des rigoles où coulait un filet d'eau. Ils étaient silencieux. Deux fois seulement nous entendîmes un bel accent toscan qui entonna *Addio Minetta* ; mais, ne trouvant pas d'écho, il se tut vite ; et une seconde fois, au delà de Quaderni, nous fûmes frappés par une voix pleine de force, à l'accent vénitien, qui chantait à pleins poumons cette strophe si triste de Mameli :

*Là, sulle sponde Adriache*
*Giace una gran mendica ;*
*Date a Venezia un obolo.*
*Dio ve lo renderà*

Mais cette voix aussi, qui en appelait à la pitié de Dieu, se perdit dans le silence de la nuit.

Au delà de Rosegaferro cependant, une ondée de fanfare vint caresser nos oreilles. C'était probablement Bixio qui fermait la retraite et qui avait ordonné à ses régiments de jouer. Ce bizarre général est capable de tout. A quelque pas de là, nous reculâmes devant le premier groupe de cadavres. Nous descendîmes alors de cheval. Le rayon voilé de la lune nous montrait bien que c'était des Hongrois. Nous approchâmes de leur visage la lanterne du fiacre, dont nous nous étions munis ; on les aurait dit des nègres ! La mort les avait bleuis. Leurs yeux étaient ouverts ; on les avait déchaussés ; leurs poches étaient retroussées. On les avait réunis probablement là en entendant la brouette qui devait les porter dans une fosse de chaux. Nous entrions donc dans la sphère de l'action

A l'orient et à l'occident, un rideau de vapeurs blanchâtres ; au nord, une suite de mamelons ressemblant à des nuages noirs barrait l'horizon. Les blanches lignes de Villafranca découpaient l'air à notre droite. Nous étions sur le pont du Rione. Nous marchâmes à gauche, du côté de Fornelli, pour mettre à l'abri les chevaux dans une ferme et continuer notre route à pied. Préparés à toute espèce de rencontre, nous voulions toutefois les éviter. Ce que nous avions le plus à redouter, c'étaient les traînards, les maraudeurs et les paysans, qui se glissent comme des *thugs* pour dépouiller les cadavres et achever ceux qui ne sont pas encore morts. Dans la ferme, nous ne trouvâmes qu'une femme malade, devenue idiote par la peur ; tout le reste, objets, ustensiles, êtres vivants, avait disparu. La dévastation dans la nature est poétique ; au milieu des objets de la création

de l'homme, elle fait horreur. Les boulets avaient traversé les arbres et les murs de la ferme, les haies étaient abattues, les champs piétinés. Pas de cadavres. Que s'était-il passé en cet endroit ? Ce sinistre n'avait même pas de langage. Nous marchâmes alors résolûment vers Custozza.

Il était près de minuit. Les nuages s'approchaient ; déjà quelques éclairs indiquaient la feuille de route de l'orage. Nous n'avions pas fait cent pas, que nous entrions en plein dans les rayons de la mêlée.

Désormais nous ne faisons plus attention aux cadavres d'où tout signe de vie s'est envolé. Les cadavres ont presque tout la même position : couchés sur le ventre ou sur le dos, ils sont allongés. Rarement on en trouve gisant sur le flanc, raccourcis, pliés, conservant la torsion de la douleur. La mort est un laminoir. Mais si l'on regarde au visage, c'est différent. Là, le tétanos laisse sa griffe, la volonté son empreinte, la passion son cachet. D'ordinaire, les yeux sont ouverts, les lèvres contractées, la bouche entr'ouverte, la couleur marbrée, ce qui lui donne à tous quelque chose de farouche. Pas un n'a conservé sur la figure un signe de calme : serait-ce parce qu'aucun n'a pardonné ? J'ai trouvé derrière une haie deux cadavres qu'on aurait dit embrassés : ils n'étaient que rapprochés. C'étaient deux officiers qui s'etaient battus presque en duel ; l'Autrichien avait passé son épée à travers le ventre de l'Italien ; celui-ci lui avait plongé la sienne jusqu'à la garde dans la poitrine, et tous les deux étaient tombés face contre face. On aurait dit qu'ils s'embrassaient.

Nous commençons maintenant à marcher avec difficulté. Le sol est labouré par les boulets ; il n'y a plus un arbre debout ou intact ; plus de trace de cette belle végétation de maïs, de chanvre, de vigne qui hier encore chantait la gloire de Dieu. De loin, une douzaine de lumières qui se meuvent comme des lucioles frappent nos regards : ce sont des gens qui sortent de Custozza. Un bruit aigu de charrettes mal graissées se fait entendre à notre gauche. Elles viennent probablement pour transporter les blessés. Nous nous éloignons dans une autre direction, avançant avec peine au milieu de sacs vidés, de képis, de fusils qui jonchent le sol ; là un groupe de grenadiers culbutés par une charge de lanciers ; plus loin, une compagnie de Croates hachée par la mitraille ; à gauche, une douzaine de bersagliers qui ont été coupés, tous, à la hauteur des cuisses ; à droite, des *jager* éventrés par la baïonnette ; la cavalerie avait attaqué et sabré un régiment de ligne, Hohenlohe, dit mon compagnon de voyage. Pas un soldat italien qui ait conservé sur la poitrine sa médaille militaire en argent ! Tous ces cadavres sont sans souliers. Les chevaux tués sont superposés aux hommes ou juxtaposés à leurs maîtres. Devant la mort, les créatures bipèdes ou quadrupèdes sont égales.

Un bruit nous attire alors près d'un fossé : c'est un cheval pris sous un caisson d'artillerie, qui frappe ce caisson de ses pieds. Nous coupons les traits, reculons le caisson et délivrons la bête. Aussitôt debout, ce cheval reste un moment comme stupide ; puis il hennit deux fois, et se lance à travers champ, comme si la foudre l'eût fouetté.

Mais les lumières approchent ; c'est l'ambulance sortie de Custozza qui commence sa visite du champ de bataille. Nous nous replions derrière les saules du fossé où était le cheval. Les charrettes passent : pas un mot n'est dit. Ce silence

de l'être vivant donne le frisson. Nous tournons à gauche, nous avançant dans ce triangle formé par Custozza, Ganfardine et Somma Campagna. La pluie recommençait ; le tonnerre grondait sourdement : d'autres lanternes sillonnent cette campagne boursoufflée. Enfin une plainte frappe nos oreilles : nous nous précipitons ; silence de nouveau. Deux minutes après, un cri faible comme un soupir s'échappe de la même poitrine. Une trentaine de cadavres italiens et autrichiens pêle-mêle tombés l'un sur l'autre, les pieds de celui-ci sur la face de celui-là, le Croate couché sous le bersaglier qui s'allonge de travers, l'artilleur autrichien entre les jambes du grenadier italien occupent une espèce d'affaissement du sol. Nous approchons et commençons à démêler ces morts.

“ De l'eau ! de l'eau ! ” s'écrie une voix. Nous relevons le mourant, tandis que le comte lui approche des lèvres sa gourde remplie d'un mélange d'eau, de café et de cognac. Le blessé avale une gorgée avidement et retombe. Aux quelques mots qu'il bredouille, je reconnais un Romagnol. En ouvrant sa tunique, nous voyons qu'il à la poitrine traversée d'une balle.

Nous faisons cent pas et nous voilà sur un emplacement qui paraissait un abattoir. Dieu ! que s'était-il donc passé là ?

Des cadavres par centaines dérobaient la vue de la terre. C'était un carré au sommet d'une petite colline, autour d'une maison démolie par l'artillerie. Au-dessus d'une première couche de morts piétinés par la cavalerie, se superposait une seconde couche broyée par l'artillerie qui avait roulé dessus ; puis d'autres couches et d'autres couches encore. Tout était mêlé. On s'était battu là à toutes les armes. Des lambeaux de membres, lancés dans tous les sens, indiquaient l'ouvrage de la mitraille et des grenades. Des blessures horribles au visage, au cou, aux épaules, montraient que la cavalerie avait taillé avec frénésie. Les têtes écharpées dénonçaient la participation des revolvers déchargés à bout portant. Les poitrines ouvertes, les ventres délabrés manifestaient quelle horrible besogne les armes blanches avaient accomplie, corps à corps, face à face, baïonnettes, lances, sabres. Et entre les cadavres des hommes et les carcasses des bêtes, fusils, revolvers, épées, canons, caisson du train, shakos, gibernes, sacs ; cavalerie, infanterie, artillerie, tout confondu : le soldat écrasant l'officier, le cheval l'homme, l'affût le cheval. Des rigoles rouges s'échappaient de tous les côtés sur les flancs de la colline.

En attendant, la pluie tombait à torrents. Il faisait sombre. La foudre eût été un bienfait, et nous l'invoquions pour venir en aide à notre lanterne. En descendant du côté opposé, une autre voix d'homme nous arrête. Nous accourons : c'était un officier du régiment Paumgarten. Il dit quelques mots en allemand. Le comte K...off lui parle. Mais des réponses à peine articulées du mourant nous ne pouvons recueillir que ce mot : ***Elle!*** puis un geste qui indique sa poitrine. Elle ! était-ce une mère, une sœur, une fiancée ? Elle ! cette invocation d'une femme en tel lieu, en une telle circonstance eût redoublé l'horreur de ce spectacle, si cela eût été possible.

Nous entrons dans une ruine qui la veille encore était une maison de délices ; elle est vide : tout a été saccagé ; des monceaux de cadavres encombrent les chambres, et, à la place du foyer de la cuisine, un chien blessé râle. Dans un coin cependant quelque chose bouge ; nous remuons du pied un paquet de

vieux linge sale, nous trouvons un perroquet tapi là, ou caché par quelqu'un. Des portraits de l'empereur Napoléon, de Victor-Emmanuel et de Garibaldi avaient été brisés sur les murs et y pendaient en lambeaux.

Il était deux heures du matin. La pluie tombait à verse. Les lumières et les charrettes de l'ambulance autrichienne approchaient. Nous voulions partir. Un éclair illumine soudain la colline d'en face : elle est hérissée de cadavres. Nous nous y rendons, montant par un clos de vigne horriblement bouleversé, semé de cadavres de bersagliers. D'un côté, nous apercevons un fouillis de corps des chevaulégers d'Alexandrie ; au sommet, nous trouvons des artilleurs autrichiens hachés. La batterie placée sur ce faîte avait été réduite au silence par une charge de cavalerie. Les soldats italiens sont blessés à la figure, à la tête ; les Autrichiens, sabrés, passés d'outre en outre à la baïonnette ; maints chevaux les jambes en l'air, quatre ou cinq affûts disloqués, deux pièces bouleversées.

Ici encore un autre signe de vie. Nous entendant parler, une voix s'écrie, de dessous une touffe de pampres et de maïs : " Pitié au nom de la Madone ! " Nous allons à lui : c'est un bersaglier des provinces méridionales qui se meurt et appelle un prêtre. Nous le relevons, le consolons, approchons la gourde de ses lèvres. Il me demande s'il est excommunié. Je le rassure en lui parlant patois. Ma voix le soulage : il me croit. Blessé à la figure et à la poitrine par des éclats de grenade, il ne peut vivre, nous ne pouvons rien pour lui. Il ne veut pas que nous le quittions. Je lui promets d'aller chercher l'ambulance. Il fait un effort pour se soulever et s'affaisse, évanoui, peut-être mort ! Mourir seul, voilà l'horrible de cette mort des champs de bataille. Mais nous étions déjà saturés d'horreur, et l'aube blanchissait. Nous partons. A quatre heures et demie, nous étions de retour à Goïto.

—*Journal des Débats.*

---

# HISTOIRE DE DEUX ÂMES.

(Voir page 287.)

C'est une croyance populaire en tout pays que les mariages sont écrits au ciel. Cela s'entend des mariages qui devraient se faire et non de ceux qui se font le plus souvent. Dieu, qui crée les âmes et qui les façonne chacune séparément avec bien plus de soin et d'amour qu'un ouvrier humain n'en pourrait donner à une œuvre unique d'où il attendrait toute sa gloire, Dieu, en même temps qu'il prépare toutes les âmes pour lui, prépare aussi une âme pour une autre âme. Et les âmes ainsi préparées se reconnaissent à ce signe. " Jamais, dit Alexandrine, jamais " nous ne nous aimions tant que " lorsque nous voyions que l'un " et l'autre nous aimions Dieu." C'est tout le mariage chrétien. Et les âmes y trouvent le plus grand

bonheur qu'elles puissent goûter en ce monde. Je ne parle pas du cloître : le cloître, ce n'est pas encore le ciel, mais déjà ce n'est plus le monde avec ses intérêts et ses passions qui l'agitent comme les vents soulèvent les flots de la mer.

Mais, au milieu même du monde, les époux chrétiens s'entretiennent du ciel, et mettent en commun leurs espérances éternelles. Ainsi avaient fait Albert et Alexandrine dès le temps où ils n'étaient point encore fiancés, où ils ne savaient même pas avec assurance s'ils pourraient jamais se donner l'un à l'autre ce nom-là, promesse d'un nom encore plus doux.

Quand, le jour de leur mariage, après la cérémonie, après leurs adieux à leurs parents, ils se virent tous deux seuls dans la voiture qui les emportait de Naples à Castellamare, enivrés de leur bonheur, ils semblaient avoir perdu le sentiment de la réalité. "Tous les deux nous croyions rêver !..." dit Alexandrine. Le rêve ne fut pas long, et la réalité leur apparut bientôt. Le dixième jour après leur mariage, Alexandrine vit Albert porter vivement son mouchoir à ses lèvres et le retirer taché de sang.

C'était le premier avertissement de la mort. Et, en effet, le mariage, le mariage même tel qu'on l'imagine trop souvent et tel qu'il n'est pas, le mariage avec toutes ses joies et sans aucune de ses épreuves, ce mariage enchanté n'était pas encore le dernier terme où tendait l'amour d'Albert et d'Alexandrine. L'union de leurs âmes était demeurée imparfaite : il était catholique, elle était protestante. Mais, en demandant à Dieu qu'Alexandrine fût délivrée de l'erreur, il avait offert sa vie pour la rançon de cette chère âme. Et, après ce crachement de sang du 27 avril 1834, après ce signe, premier avant-coureur de la mort, les signes devaient se succéder à peu près sans interruption jusqu'à la fin, c'est-à-dire, jusqu'à la délivrance et jusqu'au payement de la rançon promise. Cette fin, sans doute, était encore éloignée, si nous mesurons le temps à notre mesure, proportionnée elle-même à la brièveté de la vie humaine. Ils avaient deux années entières à passer ensemble sur la terre !

La lutte d'un pauvre corps contre la maladie qui devait triompher de la jeunesse et du bonheur et faire succéder la mort à la vie et le deuil à la joie, la lutte d'une âme généreuse retenue dans l'erreur par toutes les sollicitations de la tendresse filiale et attirée à la vérité par les saintes violences d'une autre tendresse et encore plus par la vérité elle-même, par son ineffable beauté ; voilà toute l'histoire des deux années de ce mariage si ardemment désiré. J'ajoute que ce furent deux années de bonheur. Aux derniers jours de la dernière année qu'il devait achever sur la terre, le 29 décembre 1835, Albert racontait, je devrais dire qu'il chantait son bonheur dans une lettre à sa sœur, Mme Craven :

"Tu ne peux te figurer combien mon Alex est de jour en jour plus charmante ; c'est la seule femme qui eût pu me rendre heureux. Ce naturel, cette tendresse que tu connais en elle, cette égalité d'humeur, tout est charmant. Rien ne peut se comparer à mon bonheur ! Tu sais que je suis passablement sauvage : quelle peste c'eût été pour moi que d'avoir une femme qui ne préférât pas son intérieur à tout ! Oh ! ma chère, combien on vit doublement quand tout l'intérêt est concentré dans un même cercle d'affections, de goût, de manière de voir et de sentir ! Tous ses sentiments sont si vrais ! Elle, pas la moindre affectation ! Et je ne sais si mon état de souffrance augmente son attachement, mais ce que je puis dire, c'est que rien n'est comparable à la douceur de nos rapports. La singularité de notre vie en augmente peut-être le charme. Ces relations de *frère et de sœur*, embaumées d'un parfum de tendre amour, ont quelque chose de si intime, de si suave ! C'est le plus joli temps de ma vie ; c'est plus que frère et sœur, et c'est autre chose

que mari et femme. Si j'étais meilleur, moins terrestre, moins amoureux, notre vie se pourrait comparer à celle de l'ange tel que je me le figure, composé d'une âme d'homme et d'une âme de femme, ne vivant que d'amour, mais de pur amour! A elle, il ne manque rien pour cela ; à moi, il me faudrait du calme, il me faudrait être complétement le maître de mon cœur qui aime tout dans l'amour..." (P. 371, 372.)

Ces luttes dont je parlais, ces luttes de la vie contre la mort dans le corps d'Albert, de la tendresse filiale contre une autre tendresse et contre l'attrait de la vérité dans l'âme d'Alexandrine, ces luttes ont sans doute troublé leur bonheur (il n'est point de bonheur sans trouble ici-bas) ; elles ne l'ont pas empoisonné, elles ne l'ont pas altéré dans son essence.

La sœur qui leur survit et qui nous les révèle, dit elle-même : " *Dix jours* sans trouble, sans in-" quiétude, sans nuage, dix jours " de possession pleine et entière " de tout le bonheur imaginé sur " la terre ! voilà ce qui a été accordé à une vie, heureuse néanmoins et privilégiée."

Et la sœur ne fait guère que redire ici ce qu'Alexandrine lui écrivait à elle-même dans les derniers mois de cette union si courte :

" Voilà donc le but de notre pauvre amour!... *Dix jours* de bonheur dans pas encore deux ans de mariage, et s'aimant autant qu'on peut s'aimer ! Oh ! Dieu ! dix jours... car je n'ai pas été plus de dix jours entièrement sans craintes pour sa santé. Dieu m'a préparée lentement, imperceptiblement même, peut-être par pitié, car j'ai toujours mieux aimé les longues douleurs que les secousses." (P. 387.)

Et cependant, c'était le bonheur ! Et Albert, déjà mourant et écrivant pour la dernière fois à la mère d'Alexandrine, lui disait :

" Ma mère, laissez-moi commencer l'année en vous parlant de votre Alex et de tout mon bonheur, que je vous dois ; plus nous allons, plus ce bonheur prend de profondeur et de solidité. Vous qui saviez quel ange était votre fille, quelle reconnaissance ne vous dois-je pas pour avoir eu la confiance que je la rendrais heureuse ! Que Dieu m'accorde de ne pas vous causer de mécompte à ce sujet. Mais si je suffis à Alex, c'est à son cher caractère et non à moi qu'il faut en attribuer le mérite. C'est la seule femme non-seulement qui eût pu me rendre heureux, mais la seule, je crois, que j'eusse pu rendre heureuse."

Quelques mois après, Alexandrine écrivait à l'abbé Gerbet * : " Oh ! mon Dieu ! sa mort a été " douce, et il est mort appuyé sur " moi." Qui pourrait encore douter de ce bonheur ainsi affirmé devant la mort ?

Ils furent heureux, heureux d'un bonheur qui avait de jour en jour, suivant la parole d'Albert, plus de profondeur et de solidité. Le bonheur fut le maître de ces deux âmes célestes et leur apprit ce que la plupart des hommes n'apprennent bien que par les rudes leçons du malheur, à compâtir à la douleur d'autrui. Toute la race humaine peut redire la parole de la reine de Carthage :

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Mais, comme les anges qui, du sein de leur immuable félicité, compatissent aux douleurs humaines qu'ils ne peuvent jamais connaître, Albert et Alexandrine sont d'autant meilleurs qu'ils sont plus heureux.

La nouvelle de la condamnation des doctrines de l'*Avenir* vient surprendre Albert au milieu des ineffables joies de l'attente désormais tranquille et assurée du bonheur ; il apprend qu'on ne sait rien des projets de l'abbé de La Mennais, et qu'on craint tout ; il songe à la grande et redoutable influence du maître sur ses disciples ; il tremble pour M. de Montalembert ; il lui adresse la lettre la plus tendre et la plus pathétique. " Comment, lui dit-il, comment ne souffrirais-je pas de ta " douleur, moi dont le cœur est " dans le ciel ! "

Pendant les deux années de leur union ici-bas, le cœur des deux

* Mort il y a près de deux ans, évêque de Perpignan.

époux fut dans le ciel, c'est-à-dire dans l'innocence et dans le bonheur, comme Alexandrine l'avait demandé à Dieu la veille de son mariage, non pas seulement pour Albert et pour elle-même, mais aussi bien pour sa mère, qu'elle allait quitter, pour son père mort, dont elle implorait la bénédiction, pour ses frères, pour le père et la mère d'Albert, pour les frères et les sœurs qu'Albert allait lui donner. Cependant elle parlait plus particulièrement d'Albert et d'elle-même à Dieu : " Prends Albert et moi dans ton amour." Je l'ai déjà dit, c'est là que ces deux nobles âmes s'étaient rencontrées d'abord, c'est là qu'elles se sont unies si étroitement pour la vie, qui leur fut mesurée si courte, et pour l'éternité.

Mais j'entends faire à cet amour angélique un étrange reproche : C'est trop beau ; il y a dans cette tendresse et dans cette piété sublimes plus d'imagination que de vérité ; quoi que nous fassions pour nous exciter nous-mêmes et pour élever nos esprits et nos cœurs, nous ne voyons jamais que nos pieds quittent la terre ni que notre tête atteigne le ciel.

Et cette fausse sagesse nous avertit de réserver notre admiration pour un héroïsme moins exalté, qui lui semble plus vrai parce qu'il n'a plus rien d'héroïque, et qu'il ne mérite plus notre admiration.

Je veux qu'Alexandrine réponde ici elle-même à cette sagesse qui dit à l'homme fait à l'image de Dieu : Retiens en bas ton esprit et ton cœur : Un ami se faisait, il y a trente-deux ans, auprès d'elle, l'interprète de cette sagesse aussi ancienne que la pusillanimité humaine, et Alexandrine lui répondait au milieu même des angoisses de la séparation d'avec celui qu'elle aimait plus que tout ici-bas* :

" Permettez-moi de défendre un peu une chose dont je tiens maintenant tout mon bonheur ; car quoique je ne puisse pas du tout comparer mes sentiments aux sentiments angéliques d'Eugénie, j'ai assez de cette exaltation religieuse que vous blâmez pour m'élever au-dessus de mon malheur. Que signifie exaltation ? Elévation au-dessus de la terre, qui sert à toucher les seules choses éternelles, les seules choses heureuses. Oh ! mon ami ! ce qui fait supporter un malheur comme le mien, ce qui ferait tout supporter, ce qui, vous le savez, a fait endurer les supplices les plus atroces, non-seulement avec courage, mais avec joie, est ce donc quelque chose de si malheureux ? Peut-on craindre de voir ceux qu'on aime posséder une si belle garantie contre toute espèce de malheur ? Oh ! en vérité, je ne puis m'empêcher de trouver bien étranges ceux qui jugent ainsi, et quand un coup bien sensible les frappe, ou bien à l'heure de leur mort, je suis bien sûre qu'ils ont comme une espèce de vague regret (dont ils ne se rendent peut-être pas compte) de ne pas avoir cette exaltation qui rend tout léger, qui remplit tout d'espérance.

Blâmer l'exaltation religieuse, n'est-ce pas, en d'autres termes, blâmer l'exagération de l'amour de Dieu ? Et. de bonne foi. dites-moi si vous croyez qu'il soit possible de trop aimer Dieu. Quand même on en deviendrait fou, oh ! la belle et naturelle folie ! Les avares deviennent bien fous par amour pour leurs trésors, et quelquefois un homme par amour pour une femme ; et c'est ce que vous ne critiquez pas, c'est ce qu'on ne nomme pas folie ! " (P. 439, 440.)

Qu'on ne se méprenne point sur le caractère de cette exaltation. Vivant déjà dans le ciel, Alexandrine vivait encore sur la terre pour connaître et pour accepter toutes les nécessités et toutes les obligations de la vie du temps. Les grandes âmes ne s'élèvent pas vers Dieu et ne demeurent pas sans cesse en sa présence pour fuir les devoirs que Dieu leur a imposés ici-bas, pour déserter les combats qu'elles doivent soutenir, qu'elles doivent livrer quelquefois. Alexandrine a raison de défendre sans réserve l'exaltation religeuse : une autre exaltation nous fait oublier trop souvent la réalité pour le rêve et le devoir pour la passion ; l'exaltation religieuse nous

* Cette lettre est datée de la nuit du jeudi au vendredi 24 juin 1836. Albert mourut le 29 juin, à six heures du matin.

fait embrasser avec amour nos devoirs les plus douloureux, car c'est Dieu qui nous les a prescrits ; elle nous empêche de dédaigner même nos obligations les plus humbles, car ces obligations de nous livrer aux soins les plus vulgaires échappent à cette vulgarité par l'exaltation même qui saisit avec une ardeur pleine de joie les moyens qui lui sont offerts de se rendre agréable à Dieu ; et ces obligations qui, en dépit de l'orgueil qui les méprise, viennent, aussi bien que nos devoirs les plus sublimes, de la volonté de Dieu, tirent de cette origine une noblesse et une beauté que n'ont pas au même degré tant d'actes fameux parmi les hommes.

Et une âme vraiment héroïque, une âme chrétienne ne se réserve pas comme un personnage de théâtre pour les circonstances solennelles où elle pourra s'étaler dans toute sa grandeur et se proposer elle-même à l'admiration du monde. Un cœur qui aime trouve une égale joie et une ineffable douceur à faire la volonté de ce qu'il aime, dans les petites aussi bien que dans les grandes choses.

Jai déjà parlé de la médiocrité de fortune d'Albert et d'Alexandrine. Un an avant leur mariage, M. de La Ferronnays écrivait de Civita-Vecchia, où il était retenu près d'Albert, à peine convalescent d'une maladie violente qui venait de mettre ses jours en danger : " Ils seront pauvres sans " doute." C'est un regret trop naturel au cœur d'un père, ce n'est pas une objection, car il ajoute aussitôt : " Mais ils connaîtront " quelques jours de véritable bon- " heur *. Je n'ai ni le courage " ni la volonté d'y mettre opposi- " tion, et je pense que tu ne leur " seras pas plus cruelle que moi." (C'est à la comtesse de La Ferronnays qu'il écrivait.) Il se disait sans doute pour Albert et Alexandrine comme pour lui-même, après les dépenses que lui avait imposées la maladie d'Albert, que la Providence vient en aide aux honnêtes gens qui font leur devoir : " Quand je pense " aux terreurs que j'ai eues, je " remercie le ciel, je le bénis, je " trouve qu'il m'en tient quitte à " bon marché, et je ne songe pas " à disputer pour le prix. Il en " résultera que mon petit trésor " de Naples ne me conduira pas " aussi loin que je l'espérais et " sera épuisé un mois plus tôt " que je ne l'avais calculé * : *Dieu " y pourvoira !* " Et pourtant, ce souci de l'avenir des deux jeunes gens assiégeait sa pensée.

Quelques mois plus tard, Mlle Pauline de la Ferronnays (Mme Craven) écrivait à Alexandrine : " L'affection que mon père et ma " mère ont pour toi ressemble tel- " lement à celle qu'ils ont pour " nous, que je suis sûre qu'il n'y a " nulle différence entre les inquié- " tudes et les réflexions que leur " cause ton sort et celles auxquelles " ils se livreraient pour le mien... " Nous avons passé une triste " heure à causer de toutes ces " choses prosaïques, positives et si " odieusement indispensables. Mon " père disait : *Pour ceux-là, on " peut calculer à la rigueur sans " rien accorder au luxe, ils sont si " parfaitement raisonnables l'un et " l'autre* ! Eh bien ! Alexandrine, " même ainsi, il pensait que vous " auriez des difficultés que vous " ne pouvez vous figurer, mais aux-

* *Quelques jours !...* Albert et Alexandrine avaient une ambition infiniment plus grande.

* La fille du comte de La Ferronnays dit aujourd'hui avec une fierté bien légitime : " J'ose rappeler que, lorsque mon père " écrivait ces lignes, il n'y avait pas trois " ans qu'il avait cessé d'être ambassa- " deur."

" quelles doivent penser ceux dont " la volonté vous y aurait exposés. " Quant à Albert, tu sais ce qu'il " éprouve, et tu comprends ce que " doit être pour lui la pensée de " t'imposer de tels sacrifices. Mais " au milieu de ces réflexions déso- " lantes, mon père, ma mère, et " nous tous, nous sentons une sor- " te de confiance, chez moi entière, " dans l'avenir. Aussi jamais, même " lorsque la raison parle le plus " haut, mon père ne songe à autre " chose qu'à *attendre*. C'est là le " pire ; la pensée de vous voir re- " noncer l'un à l'autre ne vient " plus à persónne, pas plus, je l'es- " père, à ta mère qu'à la nôtre ! " La pensée de ces difficultés, *res angusta domi*, tourmentait encore M. de La Ferronnays pendant la première année du mariage d'Albert et d'Alexandrine : " *Il verse " de vraies larmes quand il songe " à quel point nous sommes mal " à l'aise* quant à la fortune", écrivait Alexandrine à Eugénie. Mais Albert écrivait le même jour à son père :

" Mon père bien-aimé, ce qui me fait grand peine, c'est votre extrême préoccupation de la modicité de notre fortune. Je sais que nous ne sommes pas immensément riches ; ni Alex ni moi nous n'avons fait un mariage d'argent, mais j'avoue que j'ai beau chercher, je ne puis voir que nous soyons si mal à l'aise. Dites-moi je vous prie, s'il est beaucoup de jeunes ménages qui arrivent au bout de leur première année de mariage ayant fait des économies. La seconde année n'est-elle pas d'ordinaire employée à combler le déficit de la première, dans quelque proportion de fortune que l'on soit ? Vous qui connaissez la simplicité de nos goûts et de nos habitudes, comment se peut-il faire, mon bon père, que vous ayez autant d'inquiétude ? Figurez-vous même qu'ici * nous menons un train qui fit croire que nous sommes très loin d'être pauvres. Il est très peu de monde qui, comme nous, ait ici une voiture tous les jours. De plus, nous supportons, sans en être génés, la dépense de deux médecins, dont l'un est une célébrité .. Adieu mon bon père ; aimez toujours votre Albert, je vous en conjure, et soyez sûr que la plénitude de notre bonheur ne saurait être surpassée.

Si j'ai insisté sur ce point, plus peut-être qu'il ne semblait nécessaire à beaucoup de ceux qui me lisent, c'est que les âmes généreuses, les âmes héroïques sont toujours soupçonnées de ne rien savoir des nécessités d'ici-bas. On ne nie point leur détachement des choses de la terre ; on l'exagererait bien plutôt si la parole humaine pouvait s'élever encore plus haut que la vertu ; mais on ne l'exagérerait que pour adoucir la blessure d'une vanité que tant de grandeur offusque, car il est bien entendu que ces grands sentiments d'amour et de piété, qui font que le cœur est dans le ciel, ne vont guère avec une bonne conduite des intérêts de la vie, et que les exaltés sont en même temps des incapables.

On vient de voir cependant le bon témoignage qu'Albert rend à son père des affaires de son ménage. C'est qu'Alexandrine, " quoi- " que sortant d'une maison où ré- " gnait toute la magnificence et " toute la profusion habituelles " dans celles des Russes, ne se dé- " mentit pas un seul instant de- " puis le jour de son mariage jus- " qu'à celui de sa mort, et, à for- " ce d'ordre et d'économie, sut " toujours rendre plus que suffisant " leur modeste revenu, conserver, " au milieu de la plus grande " simplicité, l'élégance et le bon " goût, et rester magnifique dans " sa générosité *."

Cette économie sévère, tant qu'elle demeure à l'état de théorie, a toute la beauté de l'ordre, qu'elle est destinée à maintenir ou à rétablir, toute la beauté d'un sacrifice sans cesse répété. Mais, dans l'application nous éprouvons que les sacrifices que l'économie exige de nous ne s'exercent guère que que sur de petites choses et ne nous

* A Pise.

* C'est Mme Craven qui rend ce témoignage à sa sœur.

valent aucune admiration, pas même la nôtre ; ils seraient mieux appelés des ennuis de tous les instants, et ils donnent à l'économie une physionomie maussade qui fait hésiter quelquefois à reconnaître en elle une vertu. Alexandrine cependant sut en faire une vertu aimable et répandre sur tous ces détails mesquins où il faut bien descendre le charme irrésistible de sa grâce et de sa bonte. Et voici ce qu'Albert écrivait encore à son père, quelques mois après la lettre que je viens de citer:

"Alexandrine... consentirait volontiers, si on la laissait faire, à passer l'hiver tout entier sans remuer les pieds. Elle croit que l'exercice qu'elle prend à la maison lui suffit. Il est vrai qu'elle en prend beaucoup ainsi. Je voudrais que vous puissiez la voir à la tête de son ménage, ayant ses provisions de riz, de bougies, de café, de sucre, etc., et faisant chaque jour elle-même, la distribution nécessaire de tous ces ingrédients. Nous avons une cuisinière qu'elle dirige ; enfin la maison marche avec ordre, économie, régularité. Ne trouvez-vous pas cela bien pour une personne que l'on soupçonnait capable de tout, hormis de savoir mener un ménage ? Vous me direz à cela que la poésie en souffre. Dans les moments d'inspection et de coup de feu, peut-être un peu ; mais une fois entrée dans le salon, vous retrouvez l'élégante, charmante, ravissante Alexandrine d'autrefois. Enfin, mon bon père, le bon Dieu semble avoir fabriqué mon intérieur exprès pour mon bonheur ; car une femme uniquement ménagère m'eût assommé, comme aussi j'eusse été fort impatienté d'avoir une belle compagne qui m'eût été bonne à rien dans le ménage." (P. 359, 360.)

Et dans sa dernière lettre à la princesse Lapoukhyn (Mme d'Alopeus), lettre dont j'ai déjà cité quelques lignes, Albert disait encore:

"Si vous pouviez la voir s'occuper de son ménage et de tous les ennuyeux détails qui forment cette occupation, avec tant de gaieté, tant de persévérance ! Où a-t-elle acquis un talent de ce genre, l'élégante Mlle d'Alopeus? Où a-t-elle appris à se transformer dans sa cuisine en vraie ménagère, sans rien perdre cependant de cette même élégance et de ce charme qui fait tourner les têtes? " (P. 373.)

Toute son humilité ne pouvait empêcher Alexandrine d'être elle-même frappée de sa transformation. Elle en riait avec le meilleur ami d'Albert, devenu le sien :

"Si vous saviez, cher Montal *, comme je suis enfouie corps et esprits dans le ménage, cela vous ferait pitié, et en même temps vous ririez bien. Il ne reste plus vestige de la poétique Alex, entourée comme elle l'est de provisions d'huile, de pommes de terre, de riz, de chandelles, et sachant, je vous prie de le croire, ce que tout cela vaut, *et jusqu'au prix d'un œuf!*" (P. 362.)

Non, quoi qu'elle puisse dire, elle n'a rien perdu de sa poésie, de sa grâce, qui lui gagnait tous les cœurs, de ce charme puissant, si doux à subir, et que tous subissaient autour d'elle. En apprenant, quand ce fut un devoir de son nouvel état, en apprenant ce que "l'élégante mademoiselle "d'Alopeus" avait toujours ignoré, le *prix d'un œuf*, elle n'a rien désappris de ce qu'elle savait si bien. Et surtout elle ne s'est point attachée à la terre pour y être descendue avec cette humeur enjouée. La nécessité qui fit d'elle une bonne ménagère, ne put arracher ses ailes à cet ange.

Encore que ces intérêts dont il lui fallait prendre soin fussent ceux du ménage, c'est toujours en Dieu qu'elle allait retrouver Albert. L'amour et la piété se mêlaient ensemble dans son cœur aussi bien que dans le cœur d'Albert. Encore protestante, à Pise, elle goûtait une joie extrême à suivre Albert à la messe, et l'idée ne lui vint même pas de s'informer où était le temple protestant. "Singulier état dit-elle plus tard, singulier état d'indépendance spirituelle, assez conséquent, du reste, avec ma croyance d'alors." Mais que serait-elle allée chercher au temple protestant ? Elle y fut

* Alexandrine disait *Montal* comme Albert et ses sœurs disaient *Alex :* l'affection se plaît à façonner ainsi à son usage particulier le nom de ceux qu'elle aime, et du jour où Alexandrine fit du meilleur ami d'Albert son meilleur ami, M. de Montalembert ne fut plus pour elle, jusqu'à la fin, que *Montal*.

encore cependant, et elle n'y trouva qu'un regret plus vif d'être séparée d'Albert. A Naples, elle fut conduite au temple par Albert, qui, s'arrêtant à la porte, la laissa entrer seule :

"Je souffris beaucoup dit-elle, de me séparer ainsi de mon mari pour m'approcher de Dieu, et ce fut avec un vif sentiment de soulagement que je me retrouvai ensuite près de lui. Dieu merci, ce fut la dernière fois de ma vie que je participai au culte protestant.

"*Jeudi* 16 *Avril.*—Albert a communié avec toute sa famille. J'ai été malade. Le chagrin que je ressentais de notre séparation spirituelle ajoutait encore à mon malaise."

A Constantinople, elle fit comme elle faisait à Pise; elle fut avec Albert entendre la messe à Sainte Marie (des Francs): "J'ai eu là, dit-elle, une de ces touches invisibles du Saint-Esprit, dont le souvenir est plus vif que celui de bien des choses matérielles. La messe me faisait alors, je pense, le même effet que le soleil aux aveugles."

La conversion, qui devait consommer l'union de ces deux âmes, était bien plus contrariée que ne l'avait été leur mariage. La veille même de ce mariage, Alexandrine avait prévu où serait l'obstacle à sa conversion, mais elle avait prévu en même temps où elle trouverait la force de le vaincre :

"Le 16 avril (mercredi), Albert me mena chez ses parents et là, devant Mgr Porta, je fis la promesse que tous mes enfants seraient catholiques. Je me souviens que lorsqu'il fallut dire oui, Mme de la Ferronnays me regarda, comme craignant un peu que cela ne me fit de la peine, et me dit avec douceur: Vous le voulez bien, n'est-ce pas ?" Elle ignorait le plaisir que j'éprouvais à faire cette promesse, et qu'elle me remplissait d'une joie suave. Il est singulier qu'à aucun temps de ma vie je n'aie désiré avoir des enfants protestants : je les aurais préférés grecs, mais toujours et avant tout catholiques.

"Ce fut un de ces jours-là, peut-être ce jour-là même que, causant avec Pauline, je lui dis que trois morts ou une naissance me rendraient catholique moi-même à l'instant. Je voulais dire ma propre mort (car je sentais *dès lors* que je n'aurais pas voulu mourir dans une autre foi) ou bien celles de ma mère, qui m'eût délivrée de la douleur de l'affliger, ou enfin celle de mon Albert. Je pensais aussi que si j'avais un jour un enfant, cela me donnerait le courage de braver le chagrin de ma mère.

"La plus douloureuse de toutes ces prévisions fut celle qui se réalisa." (P. 198, 199.)

Alexandrine ne devait pas croire cependant que sa mère ferait à sa conversion une opposition bien passionnée. Pendant la maladie dont Albert faillit mourir à Civita-Vecchia, Mme d'Alopeus "avait prié dans nos églises, avait allumé des cierges devant nos images et s'y était agenouillée avec un sentiment qui alors ressemblait fort à celui des catholiques." Mais sous l'influence peut-être de son entourage, de cette Mlle Catiche, dont j'ai parlé, ces sentiments pacifiques s'altérèrent, et elle ne craignit pas d'écrire à sa fille que son changement de religion, si jamais il avait lieu, *la clouerait dans le cercueil.* Qu'on imagine l'effet d'une telle parole sur l'âme tendre d'Alexandrine. Il est bon cependant que cette parole ait été dite, il est bon que la prière ait été employée comme la menace pour retenir Alexandrine dans l'hérésie : sa conversion ne peut plus être soupçonnée d'avoir été une lâche concession à la tendresse conjugale. Si, après tant de luttes, cette âme généreuse s'est enfin rendue, elle ne s'est rendue qu'à Dieu ! Elle-même annonçant à sa mère la résolution qu'elle avait prise d'abjurer les erreurs protestantes et d'embrasser la foi cotholique, lui écrivait :

"Donner à un mari si aimé, qui peut vivre encore quelques mois, mais dont tous les jours sont comptés, une dernière grande joie : communier ensemble pour la première, peut-être pour la dernière fois!... Ah! ton cœur, ma mère, n'y résisterait pas si toutefois ta conscience n'y mettait pas d'obstacle ; car à aucun prix, fût-ce pour adoucir la mort à mon mari, je ne voudrais agir déloyalement vis-à-vis de Dieu, et ce serait agir déloyalement que d'embrasser une religion sans conviction, et par amour pour qui que ce fût au monde." (P. 303.)

C'est toujours le cri d'amour et de foi de Polyeucte :

> Je vous aime
> Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

Mais ce cœur est assez grand pour que la tendresse de la fille y trouve place à côté de la foi de la chrétienne et de l'amour de l'épouse :

> "Tu me connais assez, ma mère, pour penser que je n'aurais pas pu devenir catholique si j'avais dû croire que mes parents, frères ou amis, protestants, seront damnés. Mais je m'en suis assurée, je l'ai lu avec attention, ce n'est point là leur foi. Ils ne croient point damnés ceux qui sont de bonne foi dans leur croyance."

Parmi tant de fausses idées que les protestants ont de la doctrine catholique, celle-là est assurément la plus funeste, car elle tend à séduire les plus saintes affections pour les tourner contre Dieu et contre sa vérité. Et qui a entrepris de ramener à Dieu une âme faite pour lui, connaît trop bien ce cri : Mais votre religion me dit que ma mère est damnée !

Alexandrine racontait l'histoire d'un roi païen qui, convaincu de la vérité du christianisme, avait cependant refusé le baptême, disant qu'il aimait mieux être damné avec ses parents que sauvé sans eux. Alexandrine, encore mal instruite de notre religion, approuvait fort la conduite de ce roi Frison. Mais quand elle fut plus éclairée, elle redouta encore pour sa mère cette fausse idée de la doctrine catholique. Elle écrivait à M. de Montalembert :

> "Elle ne peut pas croire que les catholiques regardent comme possible le salut de ceux d'une autre foi, et elle penserait toujours qu'en changeant je mettrais non-seulement pour la terre, mais pour l'éternité, un affreux abîme entre ma famille et moi ! A cette idée, quelle mère consentirait ? En effet, moi-même, si on me disait que mon pauvre père a la *mauvaise* part, et qu'Albert est destiné à avoir la bonne, et qu'après en avoir choisi une, je me sépare de l'autre *à jamais*, je crois que, puisque le bonheur serait promis à Albert, je l'y laisserait aller seul, et que je voudrais rejoindre mon pauvre père."

Mais Dieu n'a pas condamné le cœur humain à ce choix cruel. Son Eglise nous enseigne que les hérétiques, que les infidèles eux-mêmes, s'ils sont de bonne foi, sont sauvés. Elle ne prononce la damnation de personne. Il n'est pas d'homme dont elle ne déclare le salut possible. Et, en proclamant le crime digne d'un châtiment éternel, elle nous laisse cependant incertains de la damnation même du criminel qui a pu encore, au milieu des affres de la mort et des dernières convulsions de l'agonie, être sauvé par un mouvement de repentir dont il ne pouvait plus donner aucun témoignage extérieur. Et il n'est jamais vrai de dire qu'en revenant à Dieu et à son Église, on se sépare de son père et de sa mère.

Si telle est la doctrine catholique, à l'égard du criminel, et je dis du criminel le plus odieux, comment peut-on croire que l'Eglise prononce la damnation des infidèles, et surtout la damnation des protestants, qui sont ses enfants égarés, mais ses enfants, portant bien souvent en eux la ressemblance de leur Mère qu'ils ne reconnaissent plus, mais qui les connaît toujours et qui est joyeuse, comme une mère, de voir reluire dans leur vertus la grâce des croyances qu'ils ont conservées !

C'est là cependant ce qui avait fait hésiter longtemps Alexandrine ; mais quand, mieux instruite, elle fut rassurée sur ce point, elle craignit encore d'affliger sa mère ; elle était affligée elle-même à la pensée de cette séparation spirituelle ici-bas. " Hélas, voilà qu'hier " ma mère m'écrit qu'elle espère " communier avec moi l'année pro- " chaine et me supplie d'être tou- " jours fidèle ! O mon Dieu ! " quand connaîtrai-je le calme et " le repos ? C'est là ce que j'ai le

"moins goûté dans ma vie!" Ah! fille de Luther, votre âme était faite pour la vérité, et l'hérésie que vous aviez reçue en héritage vous condamnait à redire la parole de Luther à la vue des morts couchés dans le cimetière de Worms: *Invideo quia quiescunt.* C'était le remords qui tourmentait l'âme de l'hérésiarque dont le crime avait préparé le tourment de tant d'âmes. Votre tourment, à vous, était plus noble; vous étiez fille, épouse et chrétienne, et vous ne saviez comment accorder ensemble ces saintes tendresses qui étaient toute votre vie.

"Ah! disiez-vous, si dans le "tombeau on sent qu'on dort, "qu'on attend le jugement de "Dieu, que de grands crimes ne "vous le font pas craindre, ce re-"pos mêlé de vagues idées, mais "plus de ces idées embrouillantes "de la terre cette sensation d'a-"voir accompli sa destinée est "peut-être préférable à tout ce "qu'offre la terre; car, quelque "délicieux que cela puisse être, "tout y est toujours mêlé de di-"verses inquiétudes et de diverses "hontes, mélange insupportable. "Je m'explique mal; mais le mot "de l'énigme, c'est que j'ai soif de "repos, et que si la vieillesse ou "même la mort m'en donnent, "je les bénirai." Mais relisant plus tard, après votre conversion et aprés la mort d'Albert, ces lignes que vous aviez écrites, vous ajoutiez: "Avant la vieillesse et la "mort, la Foi m'en a donné, du "repos!"

Si dès-lors Alexandrine avait vu clairement la vérité, elle ne lui eût opposé aucune résistance. En vain sa mère l'eût menacée, l'eût suppliée, en vain même elle eût pleuré: Dieu eût été tout de suite le plus fort! Mais Alexandrine entrevoyait seulement la vérité; au lieu de chercher une plus vive lumière, elle la fuyait (c'est l'histoire de bien des filles de Luther et de Calvin), elle s'attachait à des doutes qui lui permettaient de ne point affliger sa mère; elle aspirait au repos qu'elle fuyait sans le savoir, car pour une âme telle que la sienne, il ne peut être que dans la possession de la vérité. Elle écrivaità ses sœurs de la Ferronnays:

"O mes sœurs, que vous êtes heureuses d'être en repos sur la religion! Quand sortirai-je d'où je suis? Ma pauvre mère m'écrit des lettres si touchantes! Oh! que Dieu ne m'abandonne pas, et rende la santé à Albert! Ma mère, qui a fait le bonheur de ma vie, ma mère, à qui je dois d'avoir épousé un catholique, qui a fait pour moi autant qu'une mère peut faire, je ne puis pas briser son cœur. Si j'étais libre de mes actions, cependant, j'examinerais, *j'étudierais*... je TACHERAIS de devenir catholique."

Mais la sœur, à qui était adressée cette lettre, y avait répondu d'avance:

"Quand je prie pour devenir bonne, je te vois bien loin devant moi sur ce long chemin de la perfection. Je trouve ton caractère si admirable, si estimable si fort, si doux, courageux, tendre et fidèle, si lent à se décourager, si prompt à se relever. Oh! Dieu a béni notre Albert, et il achèvera son bonheur; aussi n'ai-je point de crainte pour notre grande idée. Dieu lui-même te conduira. Tu es sa douce brebis qu'il veut ramener sans l'effaroucher. Il nous accordera un doux consentement, et permettra que ce soit sans froisser le cher cœur de ta mère. Mon Alex, je veux prier avec tant de ferveur pour toi! (P. 360.)

Toute la famille de la Ferronnays, petits et grands, s'employait à faire violence à Dieu pour en obtenir la conversion d'Alexandrine. Dès avant le mariage, Mme de la Ferronnays et ses filles avaient monté à genoux la *Scala sancta* pour la fiancée d'Albert. Et Alexandrine, retrouvant plus tard ce souvenir dans une lettre d'Eugénie, écrivait:

"Mon Dieu! quelles sœurs m'attendaient, et quelles prières se sont élevées pour moi à Rome! Les plus ferventes qui aient jamais été faites pour moi, les plus pures et les plus désintéressées de mon Albert (car il les faisait sans espoir de retour et seulement pour obtenir que je devinse catholique, offrant, pour cela tout ce qu'il pouvait offrir), puis ces prières de sa

mère et de ses sœurs, celles d'Olga au moment de sa première communion... Merci, mon Dieu ! vous les avez exaucées ! Vous m'avez donnée à Albert et Albert m'a donnée à vous ! "

Si ces prières furent exaucées, elles ne le furent cependant pas autrement qu'Albert l'avait demandé. Il avait offert sa vie pour le salut de l'âme d'Alexandrine. Dieu agréa son sacrifice et tira cette âme des ténèbres de l'erreur. Qu'on ne dise point : Albert était poitrinaire, et il ne serait pas mort un jour plus tard s'il n'avait pas fait cette prière à Dieu ; Alexandrine qui, bien avant sa conversion, " était contente d'avoir l'air catholique", n'avait pas besoin du secours de cette offrande d'Albert pour se convertir un jour ou l'autre : et il n'y a entre cette mort et cette conversion qu'un rapport imaginaire... N'y eût-il que le rapport prévu par Alexandrine quand elle disait : *Trois morts ou une naissance me rendraient catholique*, ce serait assez pour justifier Albert. Qu'on écoute Alexandrine raconter elle-même comment elle trouva le repos tant cherché, mais non-seulement le repos, la joie avec le repos, dans l'événement même qui semblait la vouer à une douleur sans consolation :

" *Dimanche 26 mars.*-- La nuit, Albert a dormi, mais en se réveillant il étouffait, et vers le matin sa douleur avait passé du côté de l'épaule au milieu de la poitrine. Il me dit qu'il avait eu la sensation d'étouffer à en mourir. A cinq heures et demie, j'ai été réveiller Fernand, lui dire tout, et il a couru chercher Brera.

" Je surveillais mon Albert avec anxiété, en attendant le retour de Fernand. Il rentre. Je vois ses lèvres entièrement pâles : il me parle avec effort, et me dit : qu'il faut faire venir un confesseur... " En sommes-nous là ? En sommes-nous vraiment " là ? " m'écriai-je. Puis j'ajoutai presque à l'instant : " A PRÉSENT JE SUIS CATHOLIQUE." Et, ces mots proférés, la fermeté, sinon le bonheur, rentra dans mon âme.

" ..... Malgré l'horreur de cette journée, il y avait dans la résolution *irrévocable* que j'avais prise un germe de joie que je pressentais." (P. 383, 384.)

Cette jeune femme, qui parle de joie quand son mari va mourir, est celle dont Aahnemann, appelé auprès de ce mourant, dit : " Depuis " soixante ans que je soigne, je n'ai " pas vu une seule femme qui ai- " mât autant son mari." C'est elle qui reçut avec un sourire la nouvelle qu'il y avait pour elle un danger mortel a dormir dans la même chambre qu'Albert : " La sen- " sation que je ressentis me cau- " sa, dit-elle, une sorte de bonheur." C'est elle qui au temps où elle était partagée entre la crainte de perdre Albert et l'espoir de le sauver, croyant un jour voir du sang dans le bassin d'argent placé à côté de lui, mais pensant que ce n'etait peut-être que le jus des fruits qu'il avait mangés, et voulant sortir de cette incertitude, approcha le bassin de ses lèvres et goûta son contenu, au risque de goûter le sang d'Albert !

C'est parce qu'elle aimait Albert d'un amour surnaturel qu'elle se réjouissait d'être tout à fait unie à lui, même au prix de la vie d'Albert. Sa prière à elle-même était exaucée, en même temps que les prières de tous les catholiques qui l'aimaient..... " Père adoré, je te " demande (car tu as permis de " demauder), je te demande, au " nom de ton fils Notre-Seigneur " Jésus-Christ, à qui tu as pro- " mis de ne rien refuser, je te de- " mande de vivre, mourir et re- " naître avec mon Albert chéri ! " Je l'aime, mon Dieu ! Je l'aime " beaucoup en toi, et je l'aime " beaucoup parce qu'il t'aime, ô " mon Dieu ! Oh ! garde-nous tou- " jours ensemble dans ton amour, " ne nous sépare jamais ! " Elle avait maintenant dans la mort prochaine d'Albert et dans la foi et la piété catholique dont elle se sentait l'âme toute pleine et comme inondée depuis qu'elle savait qu'Albert allait mourir, elle avait un double gage de leur union éternelle.

A la dernière heure, quand elle peut encore lui parler, mais que déjà elle ne peut plus l'entendre, elle lui jette, dans un élan d'amour, ce mot que l'amour humain ne doit jamais prononcer : " Oh ! Al- " bert, je t'adore ! " C'est la dernière parole qu'il ait entendue sur la terre. Plus tard, Alexandrine demande pardon à Dieu de ce cri, mais sans pouvoir regretter d'avoir donné ici-bas cette dernière joie à celui qu'elle aime :

" Vous, mon Dieu, que seul j'adore maintenant, vous m'avez pardonné ce mot que je ne veux plus dire que pour vous, et qu'encore maintenant, pardonnez ma faiblesse, je suis aise d'avoir dit à mon pauvre ami mourant."

Et les derniers mots de lui qu'elle écrivit dans son journal furent ceux-ci : " Elle vient avec " moi ! Elle vient avec moi ! " Sa mort etait le triomphe de son amour, et il quittait la vie en jetant ce cri d'amour et de victoire !

Alex. de Saint Albin.

# LA CHAPELLE DES MARTYRS

## ET LA LIGNE DROITE.

Un journal non suspect nous a dit l'autre jour l'intervention de Mgr l'archevêque de Paris, à l'effet d'obtenir que la ligne droite, cette inexorable ligne droite, daigne un peu fléchir pour laisser debout un monument sacré, l'oratoire du jardin des Carmes, qui vit commencer la boucherie des prêtres, égorgés comme un troupeau, le 2 septembre 1792.

Ce respect du martyre nous a ému ; pourquoi ne dirions-nous pas : Ce respect des souvenirs nous a étonné.

Le renouvellement de Paris a ce caractère lamentable, c'est qu'il abolit le passé et ôte aux siècles leur poésie. On cherche la grandeur des dimensions, on en fait disparaître la beauté. Le beau, en architecture publique, est ce qui parle aux imaginations et remue les âmes. Le pittoresque n'est pas dans la monotonie de la ligne droite, il est dans la surprise des aspects, dans la variété des monuments et dans le contraste des impressions. C'est pour cela que l'antiquité est d'un si grand charme dans les arts, et aussi pour cela que l'effacement de l'antiquité dans le renouvellement des villes est un instinct de mauvais goût et un signe de barbarie.

Qu'es-ce donc, si la reconstruction s'applique à faire disparaître la trace des choses qui ont ému la foi et le patriotisme des âges passés? La cité ne parle aux âmes que parce qu'elle est une image de la patrie, et la patrie n'est pas d'un jour ; elle embrasse la vie entière du peuple ; elle n'est pas dans les murs de pierre,— c'est Cicéron qui dit cela, — elle est dans les exemples, dans les souvenirs, dans les traditions, dans l'histoire des générations, de leurs grandeurs et de leurs adversités ; " *quibus autem hæc sunt inter eos*

*communia, et civitatis ejusdem habensi sunt.*" (De Leg). Voilà la patrie ! C'est pourquoi l'architecture qui ôte aux villes ce signe extérieur de la vie, est une architecture barbare ; une ville neuve suppose un peuple sans histoire, ou une conquête sans avenir.

Et que les rebâtisseurs à outrance ne nous fassent pas dire que nous aimons l'antiquité parce que nous aimons la vieillerie ; non ! nous aimons le grand et le beau, mais nous haïssons le monotone, fût-il de marbre et d'or ; nous aimons même le neuf, pourvu qu'il ne soit pas difforme ; nous aimons le perfectionnement, pourvu qu'il ne soit pas sans nouveauté et sans génie.

La ligne droite indéfinie est à la fois le signe de l'impuissance et du mépris. Nous avons vu la ligne droite faire disparaître des bijoux d'architecture, qui, dans le renouvellement de certains quartiers, eussent brillé comme des témoins du génie ancien. On détruit les œuvres originales, comme pour attester qu'on n'est pas en état de les imiter.

Il serait long de tout dire ; aussi bien l'occasion renaîtra, dès que nous allons voir l'horrible pioche s'attaquer à cet admirable quai d'Orsay, à commencer par le charmant hôtel de Noailles, jusqu'à l'hôtel historique de Chevreuse. Il y avait aujourd'hui seulement à expliquer l'étonnement, l'heureux étonnement que nous a fait la nouvelle de l'*infléchissement*, — ils parlent ainsi, je crois, — de cette fameuse ligne droite au contact de la chapelle des Carmes. Quelle nouveauté ! et quel miracle !

Si Mgr l'archevêque de Paris a obtenu cette victoire sur la ligne droite, qu'il soit béni et glorifié !

Aussi bien, quelques-uns auraient aboli volontiers ce qu'il y a de souvenirs douloureux dans cette chapelle, et il était digne du premier pasteur de Paris de ne pas laisser disparaître des traces de martyre dignes de rester à jamais dans la mémoire des hommes.

Ce qu'on nomme la chapelle des Carmes était un oratoire placé au fond du jardin, lieu de recueillement pour les religieux dans leurs exercices de méditation. Là commença l'égorgement des prêtres qu'on avait amoncelés dans le couvent et dans l'Eglise.

Je n'ai garde de raconter ici ces tueries ! Il est question seulement de rappeler à quel titre la chapelle des Carmes mérite d'échapper à la ligne droite des niveleurs. Ecoutez ! c'est un survivant des massacres qui a la parole :

" Quelques-uns de nous, dit l'abbé Berthelet, avaient été visités ce jour-là par des parents ou des amis qui leur serraient les mains et se contentaient de verser des larmes, sans oser exprimer leurs craintes. Les mouvements précipités des gardes qui veillaient sur nous, les vociférations qui, des rues voisines, parvenaient jusqu'à nos oreilles, le canon d'alarme que nous entendions tirer, tout était fait pour nous donner de l'inquiétude ; mais notre confiance en Dieu était parfaite. A deux heures, le commissaire du comité de la section (Joachim Ceyrat) vint faire précipitamment un appel individuel de toutes nos personnes et nous envoya dans le jardin, où nous descendîmes par un escalier à une seule rampe, qui touchait presque à la chapelle de la Sainte Vierge, comprise dans l'église où nous étions prisonniers. Nous arrivâmes dans ce jardin au travers de gardes nouveaux, qui étaient sans uniforme, armés de piques et coiffés d'un bonnet rouge ; le commandant seul avait un habit de garde national.

" A peine fûmes-nous dans ce lieu

de promenade, sur lequel donnaient les fenêtres des cellules du cloître, que dès gens placés à ces fenêtres nous outragèrent par les propos les plus infâmes et les plus sanguinaires. Nous nous retirâmes au fond du jardin, entre une palissade de charmilles et le mur qui le sépare de celui des dames religieuses du *Cherche-Midi*. Plusieurs d'entre nous se firent un refuge d'un petit oratoire placé dans un angle du jardin, et ils s'y étaient mis à dire leurs prières de vêpres, lorsque tout à coup la porte du jardin fut ouverte avec fracas. Nous vîmes alors entrer en furieux sept à huit jeunes gens, dont chacun avait une ceinture garnie de pistolets, indépendamment de celui qu'ils tenaient de la main gauche, en même temps que de la droite ils brandissaient un sabre.

" Le premier ecclésiastique qu'ils rencontrèrent et frappérent fut M. de Salins, qui, profondément occupé d'une lecture, avait paru ne s'apercevoir de rien. Ils le massacrèrent à coups de sabre, et tuèrent ensuite ou blessèrent mortellement tous ceux qu'ils abordaient, sans se donner le temps de leur ôter entièrement la vie, tant ils étaient pressés d'arriver au groupe d'ecclésiastiques relégués au fond du jardin. Ils en approchèrent en s'écriant: *L'archevêque d'Arles! l'archevêque d'Arles!* Ce saint prélat nous disait alors ces mots inspirés par une foi vive: *Remercions Dieu, messieurs, de ce qu'il nous appelle à sceller de notre sang la foi que nous professons; demandons-lui la grâce que nous ne saurions obtenir par nos propres mérites, celle de la persévérance finale.*

" Alors, M. Hébert, supérieur général de la congrégation des Eudistes, demanda pour lui et pour nous d'être jugés; on lui répondit par un coup de pistolet, qui lui cassa une épaule, et l'on ajouta que nous étions tous des scélérats, en criant derechef: *L'archevêque d'Arles! l'archevêque d'Arles!* Après l'avoir atrocement assassiné, les sicaires se tournant vers nous, qui restions immobiles d'admiration sur la manière dont il était mort, nous frappèrent avec leurs sabres et leurs piques. Je reçus une blessure à la cuisse, et Mgr l'évêque de Beauvais (la Rochefoucauld) en eut une cassée d'un coup de feu."

Tel fut le commencement du massacre. Il y eut ensuite des variétés atroces dans l'égorgement. On tua dans l'église, on tua dans le jardin; cent soixante-treize frères furent ainsi mis à mort. " Mon Dieu! disaient-ils, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font!" Il n'y a rien dans l'histoire de l'Eglise qui dépasse l'horreur, osons même dire la sainteté de ces martyres.

Ce n'est pas le lieu de raconter des détails d'atrocités; ramenons plutôt la pensée à des contrastes de miséricorde. Quand l'ivresse du sang fut passée, quelques prêtres épargnés n'osaient se lever et se montrer vivants. " Soyez tranquilles, vint leur dire à l'oreille le commendant des gardes nationales, on a pourvu à votre sûreté." Et il les fit conduire à la communauté de Saint-Sulpice, d'où ils purent gagner des asiles. Temps funestes, où l'honnêteté était de la peur! Ces malheureux gardes nationaux (j'en ai connu un, qui me l'a dit avec des particularités qui donnaient le frisson!) étaient la pour présider à l'ordre dans la tuerie. Quelques carnassiers imposaient à la force armée, comme si on eût senti que c'était le meurtre qui était maître.

Mais ce qu'il fallait ici établir et constater, c'est que le premier sang des victimes avait coulé dans l'oratoire des carmes: de là était monté vers Dieu le premier encens du sacrifice. Aussi ce lieu est resté sa-

cré dans les mémoires chrétiennes. Dès 1815, qui de nous n'est allé visiter et vénérer la trace sacré de ce sang des prêtres et des évêques?

Avec quelle avidité étaient recherchés et entendus les récits des survivants ou de leurs amis! Alors commencèrent à paraître de belles histoires; celles de l'abbé Guillou et de l'abbé Carron; l'abbé Barruel avait déjà écrit ses souvenirs, ainsi que l'abbé Sicard; mais l'autorité principale est restée au récit de l'abbé Berthelet; et, dans ce récit, quelle naïveté et quelle sainteté! "Telles sont, dit-il à la fin, les principales circonstances de ce qui s'est passé par rapport à mes confrères et à moi, dans les journées des 2 et 3 septembre. Aucun d'eux n'a poussé un cri de douleur, n'a formé une plainte; tous sont morts avec sérénité et dans l'espérance d'une meilleure vie. Quand à moi, qui n'ai pas été jugé digne de les accompagner, je proteste, que dans tout ce que je viens d'écrire, il n'est entré aucun sentiment de vengeance ni même d'amertume."

Et maintenant, qu'on voie si ce n'eût pas été une pensée sacrilége de faire disparaître le lieu où se sont accomplis ces martyres! Déjà trop de profanations ont affligé la mémoire nationale, dans les vastes démolitions par où prélude le triomphe de la ligne droite. Il y avait surtout un lieu que tout devait rendre sacré: c'était le Temple! Tout est rasé. Un peuple chrétien en eût fait un monument protégé par le respect de tous les âges. Allons nous passer outre? Sera-t-il dit que nous n'avons d'estime que pour le grandiose des murailles, et que nos âmes sont insensibles à la sainteté des souvenirs, à la poésie du malheur et à se vertus?

—*L'Union*.

---

# UN LIVRE NOUVEAU DE M. GUIZOT

J'ai eu trop souvent, depuis 1830, à suivre et à contredire M. Guizot dans la marche continue, sinon progressive de ses idées.

M. Guizot est un de ces rigides esprits qui ne se modifient pas, j'oserais dire qui n'avancent pas. Prenez ses écrits de 1816, et mettez-les en regard de ses écrits de 1866; après cinquante ans, c'est le même homme, c'est la même intelligence, c'est la même affirmation, et, s'il se trompe, c'est la même forme d'erreur: rien n'y est nouveau. Est-ce un éloge? est-ce un blâme que j'énonce? c'est un fait, et ce fait est d'une originalité qui contraste avec la versatilité des opinions, des caractères, des passions de notre temps, signe certain de décadence et d'infirmité.

M. Guizot publie en ce moment un volume nouveau de ***Méditations sur l'état actuel de la religion Chrétienne***; volume remarquable, comme tout ce qui sort de sa plume, et qui repose, comme ses autres écrits, sur la donnée philosophique d'une raison supérieure, juge et maîtresse de la conduite des âmes dans le christianisme.

Pour M. Guizot, le christianisme,

même avec son principe admis de révélation, est une conception de philosophie divine, que la raison pure a le droit de dégager des croyances définies qui s'imposent à la conscience des fidèles, et particulièrement de l'autorité pastorale qui les enseigne, les transmet et les perpétue.

Dans cet ordre d'idées, le luthéranisme, le calvinisme, et leurs dérivés à l'infini, font partie intégrante du christianisme, tout en le rompant en mille pièces, au même titre que le catholicisme qui en garde l'immortelle unité.

Telle est la pensee doctrinale de M. Guizot; sur elle vient se heurter avec surprise la raison comme la foi du catholique.

Et que nul n'espère toucher ce ferme esprit par des objections, qui se conformeraient le mieux à la fameuse argumentation de Bossuet, enserrant la réforme dans le cercle de ses variations et la poussant aux extrémités désespérées de l'athéisme. La dialectique s'émousse contre cette nature indépendante, qui se renferme en elle-même et ne voit hors de soi aucune loi qui la règle, aucune autorité qui la guide: nature forte assurément, mais exposée à l'immobilité, soit que l'éducation, l'étude, ou la méditation, l'ait conduite à la vérité ou engagée dans l'erreur.

Je fais ces remarques avec une tristesse profonde, parce qu'elles ôtent *philosophiquement* l'espérance de voir ce grand esprit se compléter jamais par l'embrassement de la totalité du christianisme, tel qu'il est défini et conservé dans l'église catholique.

Et à part ce penchant sympathique qui nous incline à souhaiter que la vérité entière entre dans une âme, il y a, au simple point de vue de la logique humaine, quelque chose de blessant pour la raison, à voir une intelligence d'élite se désarmer à plaisir sous la contradiction avérée d'esprits inférieurs, qui partis du même principe, ont sur elle le triste avantage d'être conséquents.

Quelle que soit en effet la prééminence de M. Guizot, le point de départ de ses affirmations lui ôte toute action et toute prise sur les intelligences qui lui seraient inégales; fût-il le plus rare génie, sa parole, comme sa pensée, tombe inerte de ses hauteurs sur quiconque se tient enfermé dans son droit de négation, qui est tout le droit dogmatique qu'il puisse invoquer lui-même.

Cette observation générale ne saurait m'enpêcher de reconnaître ce qu'il y a de juste, d'utile et de beau dans l'écrit de M. Guizot. L'écrivain remue toutes les grandes questions philosophiques du temps présent; le *spiritualisme*, le *rationalisme*, le *positivisme*, le *panthéisme*, le *matérialisme*, le *scepticisme*; mais comment ne pas sentir le vide de ses méditations, si elles ne se rattachent pas à la vraie théorie chrétienne, hors de laquelle il n'y a point de limite a la fantaisie des opinions?

M. Guizot veut d'abord qu'un fait puissant soit constaté, le *Réveil chrétien en France*, et à un certain point de vue ce fait est irrécusable. Mais il n'ôte rien à l'énergie redoutable de la dialectique qui continue de reposer depuis 300 ans sur la *liberté* de la raison privée, et qui donne aux erreurs combattues par M. Guizot la même autorité doctrinale qu'il réserve apparemment à ses propres opinions, quelles qu'elles soient.

Et c'est là, dis-je, le vice de sa théorie du *christianisme*, vice irrémédiable, si le christianisme n'est qu'une philosophie, fût-elle divine, et s'il n'est pas une organisation de société visible, sous une loi d'auto-

rité, qui éloigne à jamais le droit des erreurs.

Voici donc ce qui frappe dans les écrits de M. Guizot; et même dans ceux qui touchent de plus près à nos plus hautes croyances de spiritualisme ; c'est que sa pensée s'y dégage constamment de toute autorité qui la règle, et de toute foi qui l'éclaire. Sa pensée, en un mot, est sa propre lumière, et ainsi la Réforme vit en ses écrits avec son principe d'indépendance de la raison privée, c'est-à-dire destructeur de la soumission et de l'unité des esprits.

M. Guizot, toutefois, par ces mots de *réveil chrétien* n'écarte pas le progrès catholique ; il le voit, il le reconnaît, et bien plus il en parle avec complaisance. Mais remarquez que ce réveil lui est suspect, s'il ne se conforme pas à certaines idées préconçues sur la conduite de l'Eglise catholique ; M. Guizot se fait juge de cette conduite ; il la veut sage, il la veut libérale, ce qui fait entendre qu'elle ne l'est guère ; de là des appréciations où il y aurait à relever plus d'une erreur, mais dont il suffit de marquer l'objet, qui est de subordonner la conduite de l'Eglise à des théories de politique personnelle, c'est-à-dire de lui ôter précisément ce qui fait son caractère de stabilité et de permanence.

Le détail conduirait à des discussions de noms propres, chose a éviter dans un jugement général comme celui-ci. Mais rien n'empêche de noter l'erreur et le péril d'une théorie qui tend à opposer à la conduite doctrinale de l'Eglise catholique les vues particulières ou humaines d'un certain choix d'esprits qu'on veut croire plus éclairés, ou mieux avisés que la totalité des pasteurs, y compris le premier de tous ; la sagesse ainsi entendue est la sagesse qui engendre l'anarchie des sectes ; c'est l'éclectisme aboutissant au néant de toute foi.

Ce n'est pas que l'Eglise catholique doive être sans souci de la sagesse recommandée par M. Guizot et dont le nom est si doux aux politiques ; mais les conseils qui lui sont donnés risquent de manquer de base, s'ils font de la conduite des âmes, qui est la grande affaire de l'Eglise, une affaire d'habileté humaine, comme si sa destinée dépendait ici-bas du plus ou moins de génie de ceux qui la mènent.

A cet égard, quelques paroles de l'écrivain doivent être entendues.

“ Qu'il s'agisse des affaires et des luttes de la société civile ou de la société religieuse, dit-il, les partis peuvent tomber dans deux erreurs également ; ils peuvent méconnaître leurs périls ou leurs forces. C'est dans la juste appréciation des périls et des forces que consiste la sagesse, et c'est de là que dépend le succès. Les périls actuels du catholicisme sont évidents. Il s'est développé et constitué dans des temps essentiellement différents du nôtre. Il a peine à s'adapter aux principes et aux besoins intellectuels et sociaux de notre temps. Ses adversaires pensent et disent qu'il ne s'y adaptera point. La plupart des spectateurs, indifférents ou incertains, et ils sont très nombreux, inclinent à croire que ses adversaires ont raison. C'est là l'épreuve que le catholicisme traverse de nos jours. Pour la surmonter il a deux grandes forces : l'une est la réaction religieuse qu'ont amenée les crimes et les folies de la Révolution, l'autre le mouvement libéral qui s'est manifesté parmi les catholiques après les fautes de la Restauration et dans la situation nouvelle que leur a faite le régime de 1830.

“ Le concordât a relevé l'édifice de l'Eglise catholique ; l'esprit libéral travaille à y pénétrer et à y ramener la sympathie politique en y conservant la foi. Que les catholiques sérieux y regardent bien : là

sont pour eux le meilleur point d'appui et la meilleure chance d'avenir; maintenir fermement la forte constitution de leur Eglise et accepter franchement, en en usant eux-mêmes, les libertés de leur temps, garder leurs ancres et déployer leurs voiles, c'est la conduite que leur prescrit l'intérêt suprême qui doit être leur loi; l'intérêt de l'avenir chrétien."

Telle est la sagesse conseillée par M. Guizot. Et, on le voit, tout se réduit à la conduite humaine d'un établissement humain; l'Eglise est une société politique, c'est la politique qui règle sa conduite, et sa conduite est prescrite par l'*intérêt suprême de son avenir!* En ces conseils rien qui ne s'applique à la conduite d'une secte ou d'un parti; toute idée de conduite spirituelle ou divine est évanouie.

Ne voyons-nous donc pas ici un christianisme dont la base est dans le vide? Et qu'importe que les conseils de conduite soient conformes à des lois connues de sagesse humaine, s'ils font abstraction d'une sagesse supérieure à l'instabilité des calculs? M. Guizot parle comme s'il y avait dans l'Eglise catholique deux sortes d'actions contraires, l'action des *catholiques sérieux*, et celle apparemment des catholiques frivoles, en d'autres termes, l'action des catholiques éclairés et celle des catholiques ineptes; et naturellement il donne aux premiers la conduite des autres, ne se doutant pas que, dans le gouvernement de l'Eglise, il y a une autorité sous laquelle nous fléchissons tous, grands génies et petits esprits, et que le jour où cette dépendance serait inégale, l'anarchie ferait irruption, sans qu'il fût bien certain que les grands génies dussent garder la prééminence.

Ajoutons que les conseils de l'écrivain politique impliquent plus d'une méprise. Je n'ai garde de discuter des souvenirs qu'il ne devrait pas non plus rappeler.

La question des *fautes de la Restauration* jette peu de jour sur les controverses présentes, et il n'est pas plus opportun de les accuser qu'il ne le serait d'absoudre les fautes de 1830.

Prenons les situations telles que d'horribles discordes les ont faites, et, puisqu'il s'agit du christianisme, considérons-le comme planant au-dessus des intérêts, des passions et des vanités qui sont la cause commune des fautes humaines, et qui toujours survivent aux révolutions.

Or, le christianisme, ce n'est pas une théorie, c'est l'Eglise, je dis l'Eglise avec sa constitution et avec sa conduite propre, l'Eglise, société des âmes régie par une autorité distincte de celle que donne l'habileté ou le génie. Et, comme l'Eglise ainsi comprise ne saurait être sans rapports nécessaires avec la société politique, il s'ensuit que des droits naturels sont revendiqués pour elle, et c'est à ce point de vue que les conseils de conduite peuvent avoir leur utilité ou leur convenance.

C'est aussi à ce point de vue que doit se juger la théorie de sagesse de M. Guizot.

J'y trouve une grande erreur, c'est qu'elle fait abstraction du vrai et du faux en matière d'Eglise. Au dix-septième siècle, lorsque la logique humaine gardait ses clartés, ni Claude, ni Jurieu, ces deux ancêtres de M. Guizot, n'eussent rien compris à cette philosophie sans foi, à cette Eglise chrétienne sans définition de dogme ou d'autorité; c'est que la Réforme jeune ou virile encore gardait un reste de la vie chrétienne, et rien ne le montre comme les luttes théologiques, où tout semblait se ramener à des questions d'antiquité et de tradition. C'est ici le signe fatal des décadences modernes; rien n'est cru de ce qui

a été cru ; le christianisme n'est qu'une philosophie, et la société chrétienne n'est qu'un établissement où tout se subordonne à la dextérité de ceux qui le gouvernent.

Dans cette situation, faire entendre que le catholicisme présentement est en *péril, parce qu'il aurait peine à s'adapter aux principes et aux besoins intellectuels et sociaux de notre temps*, c'est méconnaître la nature du catholicisme, et peut-être la nature des principes et des besoins dont il est question. Le catholicisme s'est adapté depuis dix-huit cents ans à tout ce qu'il y a eu de social et de vivace dans les transformations des peuples et des Etats, et s'il était vrai qu'il y eût des principes nouveaux auxquels ne pût pas s'adapter le catholicisme, la logique chrétienne en conclurait à bon droit qu'ils sont subversifs de ce qui constitue la société des intelligences.

N'allons pas au-delà de ces remarques. D'autres s'offraient en foule, et surtout en ce qui concerne l'Eglise propre de M. Guizot. Mais que de questions à remuer ! Qu'il suffise d'avoir dégagé, non pas seulement les *catholiques sérieux*, mais le catholicisme tout entier de ce qu'il y a de vicieux dans une théorie qui ferait une chose humaine de la conduite de l'Eglise. Plus qu'à d'autres il nous convient d'ôter toutes méprises en ce qui a pour objet d'*adapter* l'intégrité de l'Eglise avec la nouveauté des droits publics, et de publier en toute rencontre que, pour le catholicisme, la liberté n'est pas une affaire de stratégie savante, mais une condition essentielle de vie.

LAURENTIE.

---

# A. DE PONTMARTIN

## ENTRE CHIEN ET LOUP.

Je dois à M. Armand de Pontmartin une charmante illusion et une douce jouissance. Cette plume fée m'a endormi, non pas de ce sommeil lourd et brutal qui tue l'idée, éteint le sentiment, et coupe les ailes à l'imagination, semblable à un pauvre oiseau placé sous la machine pneumatique, mais de ce sommeil lucide que communique le magnétiseur au magnétisé, en exaltant ses facultés intellectuelles, en surexcitant sa sensibilité, en ouvrant à l'âme de nouvelles sphères. Je me suis retrouvé à vingt ans, à l'époque où une *Méditation* de Lamartine éveillait dans mon cœur d'ineffables mélodies, où un conte fantastique d'Hoffmann prenait possession de mon esprit et l'emportait sur ses aubes de feu dans le monde du surnaturel, ou un peu plus tard, aux belles poésies dans lesquelles Alfred de Vigny avec son *Docteur Noir*, tenait toutes les puissances de mon imagination captives.

Singulier privilége du talent, cet enchanteur qui suspend le cours de la vie réelle, et fait couler à sa place les eaux prestigieuses de la vie idéale ! Pendant deux grandes heures j'ai oublié ce Phaéton en grosses bottes qui met en ce mo-

ment le feu au monde en voulant faire du carrosse vieilli du grand Frédéric le char du soleil; Garibaldi et ses chemises rouges, Pantaleon, son compère, jetant son froc aux orties comme au temps des glorieuses sansculottides de 93 il y aurait jeté ses culottes; l'Italie rêvant l'empire de l'univers au pied de ses monuments écroulés, et oubliant que son sceptre est au Vatican, où le Vicaire de Celui qui possédait les paroles de la vie éternelle gouverne, avec une croix, deux cent millions d'âmes; la guerre au midi, la guerre au nord, la guerre peut-être bientôt partout: et ces formidables engins dont M. Dupuy de Lome entretenait l'autre jour le Corps Législatif, tout émerveillé de ce que l'art de la destruction et du carnage avait fait de si admirables progrès, tandis que M. de Girardin, qui vient de changer ses pipeaux en clairons, nous chantait l'idylle de la paix, fermant à jamais le temple de Bellone (nouveau style) pour ne laisser ouvert que le temple de Plutus, dont le culte n'a pas vieilli. Ainsi pendant deux heures j'ai oublié tout cela. J'ai vécu de la vie dont M. de Pontmartin a voulu me faire vivre. Mon esprit et mon cœur ont appartenu à sa plume, qui les a menés par où elle a voulu, où elle l'a voulu. J'ai été tour à tour ému, égayé, attristé, réjoui en tournant les pages qui m'entraînaient, comme les fées bretonnes dans leur ronde magique.

Qu'est-ce donc que ce livre qui développe dans l'esprit du lecteur toute la gamme de l'idée et toute celle du sentiment.

Est-ce un roman?

Non, ce n'est pas un roman.

Une histoire?

Non, ce n'est pas une histoire.

Est ce un traité de philosophie?

Non, ce n'est pas un traité de philosophie.

Une satire aux ongles acérés comme celles de Juvénal?

Non, ce n'est pas une satire.

Est-ce une critique littéraire, ou une étude de mœurs?

Non, ce n'est ni une critique littéraire, ni une étude de mœurs.

Un conte fantastique?

Non, toujours non.

Qu'est-ce donc?

Ce n'est rien de tout cela, et c'est quelque chose de tout cela. C'est un livre écrit entre le réel et l'idéal, entre la pensée et le sentiment, entre la fantaisie et l'obsertion, entre la philosophie et la poésie, entre l'esprit critique qui analyse et l'imagination qui rêve, entre l'élégie qui pleure et la satire qui flétrit, entre le roman qui émeut et la comédie qui raille, entre le regret du passé, le dégoût du présent et la crainte de l'avenir, et c'est pour cela sans doute que l'auteur a tracé ce titre au frontispice de son livre: *Entre Chien et Loup*.

Il est très possible qu'en lisant cette appréciation, on la trouve obscure, et qu'on m'accuse d'être resté moi-même entre l'ombre et la lumière, dans cette région intermédiaire qui n'est pas tout à fait la nuit, mais qui n'est pas encore le jour et qu'on appelle le crépuscule. Je n'ai qu'un mot à répondre: qu'on lise l'ouvrage de M. de Pontmartin, et je suis convaincu qu'à l'opposite de ce qui arrive ordinairement, le texte fera comprendre le commentaire.

L'auteur est à la foi critique et poëte. Ces deux facultés éminentes, qu'il est rare de rencontrer dans le même esprit, et dont le mélange heureux est un des plus grand charmes de son talent, se retrouvent à un haut degré dans ce nouvel ouvrage écrit sous l'empire d'un double sentiment que je vais tâcher d'indiquer.

Quand on a laissé les plus nom-

breuses années de sa vie derrière soi, on se retourne un moment pour compter les espérances perdues, les illusions évanouies, et l'on envoie de la main un dernier et mélancolique adieu aux souvenirs des belles années de la jeunesse qui, semblables à une volée d'oiseaux effarouchés, fuient à l'horizon. Cette note plaintive d'une âme qui porte le deuil de la jeunesse, revient presqu'à chaque page du livre, en se mêlant à toutes les mélodies qui brodent le thème.

Ce n'est pas le seul deuil que porte l'âme de l'auteur. Il y a des hommes qui, par un rare privilége, sont nés dans une époque qui a marqué sa place par un sillon d'or et de flamme dans le livre du temps.

L'histoire que les générations traversent en fournissant chacune un de ces relais qu'on appelle les siècles, est loin d'offrir toujours les mêmes perspectives. Tantôt ce sont des plaines unies et monotones, tantôt des vallées profondes avec des eaux murmurantes et des nids de verdure, tantôt des routes escarpées, gorges presque impraticables, ouvertes entre des cimes qui jettent la flamme et bordées d'affreux précipices, tantôt des forêts aux grands ombrages peuplées d'oiseaux chanteurs, et qui, par de rapides échappées, laissent apercevoir de sublimes paysages.

M. Thiers l'a dit avec raison : chaque génération a sa patrie dans le temps. Quand cette patrie a été glorieuse, brillante et belle, quand elle vous a donné à votre matin et dans votre midi des impressions tour à tour élevées, dramatiques, douces et touchantes, quand vos compatriotes dans le royaume du temps, qu'on appelle les contemporains, ont porté, ceux-ci un rayon sur le front, ceux-là une lyre dans le cœur, qu'ils ont marché la tête ceinte des couronnes que donnent la poésie, l'éloquence, les arts, alors vous vous éprenez pour eux d'un enthousiasme fraternel.

Leur gloire est votre gloire, leurs succès sont vos succès. Vous vous écriez, selon la parole de Napoléon : " Et, moi aussi, j'étais un soldat de la grande armée." C'est-à-dire, j'ai vu Chateaubriand dans son radieux midi, Lamartine à son aurore, Lamennais dans ses jours de gloire irréprochable, Victor Hugo dans l'aube à la fois fière et charmante de son génie, Alfred de Musset, beau d'espérance et de confiance, souriant à l'avenir qui lui souriait, Alfred de Vigny, avant qu'il se renfermât dans sa tour d'ivoire, Alexandre Dumas, quand l'or que Dieu lui avait donné, et qu'il a dépensé en pièces de monnaie, était encore en lingot. J'ai entendu la diva Malibran chanter le divin Rossini, et le génie de Boïeldieu écrire son mélodieux testament dans la *Dame blanche*. Beau temps où des harpes ailées traversaient les airs ; où les pinceaux inspirés d'Ingres, de Paul, Delaroche et d'Ary Scheffer s'annonçaient sur leurs premières toiles : où la tribune, longtemps muette, se réveillait aux accents de Serre, de Lainé, du général Foy, et de Martignac, que Berryer allait remplacer en les surpassant. Beau temps où Guizot, Cousin et Villemain parlaient à la jeunesse, du haut des chaires professorales ; où Augustin Thierry renouvelait l'histoire. Temps où le talent était partout, dans le mal comme dans le bien ; où la chanson s'appelait Béranger, et le pamphlet Paul-Louis Courier ; époque privilégiée où, appuyée sur sa vieille royauté, la France marchait au milieu des enchantements des arts et des chefs-d'œuvre des lettres, en écoutant les syrènes de la tribune et de la presse

qui l'exhortaient à hâter le pas pour ne pas faire attendre la jeune liberté, pressée de la conduire à de grandes destinées !

C'est le second deuil que porte l'âme de M. de Pontmartin dans son livre. Il arrive un moment, en effet, où une époque finit et où une autre commence. Alors les demeurants de la première, avant d'obéir à l'injonction impérieuse de la nouvelle génération, qui prend la tête de la caravane, pressée qu'elle est d'entrer dans l'avenir qui s'ouvre devant elle, s'arrêtent à un coude du chemin. Songeurs et mélancoliques, ils jettent un regard de regret et d'amour sur la patrie que Dieu leur avait donnée dans le temps, et que leur imagination fait encore plus belle qu'elle ne l'était en réalité ; le souvenir est aussi un enchanteur, et il possède une baguette comme l'espérance.

Le soleil qui descend à l'horizon jette un manteau de pourpre sur le paysage qu'il avait doré à son aurore. C'est ainsi que les demeurants d'une génération qui va finir repaissent une dernière fois leurs regards avides, et attendent des horizons qu'ils ne verront plus. Ils se rappellent les belles journées de leur pèlerinage, ils font l'appel de leurs chefs, ils cherchent de l'œil ces flambeaux qui marchaient devant eux, et ils s'attristent en se rappelant que le vent glacé qui souffle de la région des tombeaux les a éteints ou que le vent plus redoutable encore de l'erreur les a fait dévier de la route de la vérité.

Alors ils sentent leur cœur pris d'une ineffable mélancolie. Quels vides le temps a faits dans leurs rangs éclaircis ! Quelles ombres ont remplacé tant de radieuses lumières ! Quels désenchantements ont suivi tant de belles espérances ! Alors ce n'est plus seulement sur leur jeunesse évanouie qu'ils pleurent, c'est sur leur génération qui finit, sur leur époque qui descend peu à peu dans l'ombre du passé. Comme des exilés, ils s'agenouillent pour baiser encore une fois le sol sacré de la patrie. Désormais ils marcheront sur les terres étrangères, dans un temps qui n'est pas le leur, pressés par une génération nouvelle qui traîne avec l'implacable impatience de la jeunesse ces demeurants du passé qui l'attardent, et la gênent ; ils marcheront comme des condamnés que l'on conduit là où ils ne voudraient pas aller. Ils compareront dans leurs regrets les splendeurs de leur aurore aux clartés douteuses de cette aurore nouvelle, qui n'est pour eux qu'un couchant ; les manteaux de pourpre qui ont réjoui leurs premiers regards aux sales haillons qui affligent leurs yeux, sur lesquels l'ombre commence à descendre ; la grandeur de la littérature et des arts, illuminés par l'idéal à la honteuse décadence où la précipite la muse moderne, en éteignant les derniers rayons du soleil intellectuel dans les bourbiers du réalisme.

Encore une fois, voilà le fond du livre de M. de Pontmartin : c'est sous l'inspiration de ce double sentiment qu'il a été écrit. Nous sommes tous plus ou moins parents de son chevalier Tancrède, cette figure fantastique dans laquelle il a personnifié le double deuil dont je vous ai parlé. A son exemple, nous nous étions endormis aux accents sublimes de Malibran, soupirant la romance du *Saule*, comme un pressentiment mélancolique et comme un funèbre adieu, et nous nous réveillons au bruit de la chanson égrillarde de Thérésa, laide de cette laideur triviale et vivace, qui a plus de prise sur le public qu'une beauté fade et régulière, avec une expression de physionomie rude et annonçant cette gaîté triste

qui est le vin des grandes villes; étrange mélange, où il y a de l'astuce, de la bohême et du gamin de Paris.

Ce sont là deux types, deux époques, le passé que nous quittons et qui nous échappe, le présent qui nous presse et nous entraine.

Je vous ai dit le fond du livre; ne me demandez pas d'analyser la forme. On n'analyse pas un coup de baguette des fées, le nuage blanc qui court à l'horizon, le rayon de soleil qui fait une trouée lumineuse à travers la brume, un rêve d'Hoffmann, une page émue du *Voyage sentimental* de Sterne. Il y a de tout cela dans le livre de M. de Pontmartin. Son roman chemine dans un jour crépusculaire entre chien et loup comme dit le titre, entre le rêve et la réflexion, comme je l'ai dit au début, entre l'élégie et la satire, entre l'idylle et le drame.

J'ai été un moment tenté de lui adresser un reproche, un seul reproche; c'est d'incliner quelquefois à mettre au nombre des illusions de notre commune jeunesse cette fidélité inébranlable aux principes, ce mépris chevaleresque du succès, cette persistance de l'Honneur à dire: NON, quand la Fortune a dit OUI. Je lui aurais rappelé le beau mot de Joseph de Maistre: "Quand le succès a tout pris, nos cœurs nous restent, et nous les gardons à celui à qui ils appartiennent." Ou cette autre belle parole de Carrel: "Quand un moule est brisé, il reste souvent à terre des débris encore beaux à contempler." Mais je trouve à la fin de son livre deux mots qui rendent toute réserve inutile, et qui répondent mieux à ma pensée *Ama, crede!*

La Foi et la Charité mènent avec elles une sœur immortelle qu'on appelle l'Espérance.

ALFRED NETTEMENT.

---

# PIERRE GRATIOLET.

## SES ŒUVRES.

(Voir page 248.)

### II

La vie est un combat. Heureux celui qui en sort par une victoire! Cette couronne appartient à Pierre Gratiolet: ses œuvres lui survivront.

La première en date est sa thèse de docteur en médecine. Elle a pour titre: *Recherches sur l'organe de Jacobson.* Qu'est-ce que cet organe resté si longtemps inconnu aux anatomistes? Un appendice des sens, du sens de l'odorat, ou bien du sens du goût? A l'époque où Gratiolet soutint sa thèse, 1845, la question était encore pendante, livrée à des appréciations vagues. Le prosecteur du Muséum, mettant à profit sa situation, rassembla, sous les yeux de M. de Blainville, de nombreux matériaux anatomiques, en tira, avec un incomparable esprit de méthode, des

inductions physiologiques, et philosophiques, et parvint à établir, devant ses maîtres, que le nouvel organe, ou appendice d'organe, appartient à l'olfaction, *dont il n'augmentait point l'étendue, mais dont il rehaussait la finesse.* C'est dans la classe des herbivores et particulièrement dans la famille des rongeurs que cet appendice acquiert tout son développement, et il apparaît à peine dans un état très-rudimentaire, dans le singe et dans l'homme. Et qui l'ignore? le sens de l'odorat est relativement un sens d'un ordre inférieur, et sert les instincts plus que l'intelligence, il appartient à la brute plutôt qu'à l'être élevé, à l'homme. Mais la place n'est point ici à des détails techniques; en rappelant une thèse d'anatonie, nous n'avons peut-être cédé qu'à la pensée de faire arriver jusque sous les yeux du lecteur la lettre de forme si exquise qu'écrivit, dans cette occasion, le jeune docteur à son vénéré maître Pariset.

"Un pareil hommage est peu digne de vous, je le sais: un essai écrit en quelques jours d'après des matériaux incomplets méritait peu le patronage de votre nom. Aussi ne l'ai-je point offert à mon maître, mais, oserai-je le dire? à cet ami si bon, si éclairé, si bienveillant, qu'on aime avec l'esprit et qu'on respecte avec le cœur. Vous m'avez appris à reconnaître dans la succession des phénomènes naturels la trace d'une intelligence qui ne se repose jamais. Occupé sans cesse de la lecture de ces ouvrages, je n'ai point oublié les principes que j'ai reçus de vous. La hardiesse dans les vues, la délicatesse dans l'analyse, la sagesse dans les conclusions, et, si j'envisage les tyle, l'élégance, la force, la précision, la netteté, tels sont les modèles que vous me présentez toujours; et si Dieu me donnait d'acquérir enfin ces qualités précieuses, si je pouvais être un jour de quelque utilité aux lettres et à la science, ma gloire la plus chère serait de penser que je continue votre œuvre et que votre élève est devenu digne de vous."

Entre l'élève et le maitre l'union indissoluble est accomplie. La mort a effacé toutes les distances.

L'œuvre capitale de Gratiolet, celle qui lui assignera sa place, une place privilégiée, dans la mémoire des hommes, c'est son beau livre sur l'*Anatomie comparée du système nerveux.* Quel sujet et quelle obscurité à éclaircir! Nous avons vu le jeune étudiant en médecine attaché comme interne au service des épileptiques de la Salpêtrière sous la direction de Leuret. Cet habile et laborieux médecin avait entrepris un grand ouvrage, *l'Anatomie comparée du cerveau.* Il ne put l'achever, la mort vint le frapper dans le cours de ses recherches. La publication commencée restait incomplète, si elle n'était poursuivie par une main amie et savante. Les éditeurs s'adressèrent à Gratiolet qui, jeune encore, s'abrita presque sous un nom plus connu que le sien. Mais comme le travail achève vite les hommes préparés pour lui!

Aux esprits d'élite les sujets transcendants. Gratiolet comprit sa vocation en pénétrant dans des voies non encore parcourues. Dès le début, quelle résolution, quel courage! Il refait d'abord, et tout entière, l'anatomie du système nerveux dans la série animale; il en tire une physiologie presque nouvelle et, de degré en degré, il s'élève jusqu'à la psychologie. Ecoutons-le, se rendant témoignage à lui-même sur les plans qu'il a suivis. "J'avais, dit-il, deux écueils à éviter: les uns font l'homme et

les animaux trop semblables entre eux ; les autres, au contraire, les séparent trop absolument. Ce sont là deux manières de philosopher également exagérées ; en effet certaines facultés sont communes aux animaux et à l'homme ; ils ne diffèrent donc pas d'une manière universelle ; mais, d'un autre côté, certaines facultés de l'homme n'appartiennent qu'à lui, et ces facultés sont d'un ordre si relevé, qu'elles font du genre humain un RÈGNE à part dans l'armée des êtres vivants. Je me suis donc attaché à les caractériser dans une esquisse rapide. mais ferme et précise, et en cela j'ai suivi la méthode des naruralistes plutôt que celle des idéologistes ; mais, si l'on juge que j'y ai réussi, peut-être paraîtrai-je avoir à mon tour payé mon tribut à la noble science de la psychologie."

En effet, l'auteur n'a point séparé des sciences qui se touchent. En physiologie, il a pris pour derniers termes de ses comparaisons habiles le système nerveux ou, pour mieux parler, le cerveau de l'homme et celui des primates. Il a deviné, il a compris que de ce parallèle devraient sortir des appréciations, des solutions philosophiques de premier ordre, et, sans hésitations, il les a formulées avec un savoir et un empire que nul n'a pu contester. Mais, hélas! qu'on nous retire ici la plume des mains et que l'on suive le brillant écrivain, ce n'est pas en une page que nous pourrons en résumer sept cents. Et pour effleurer des épis, nous n'avons pas le pied de Camille.

Au seuil de l'anatomie comparée, il est une question qui se pose d'elle-même et en quelque sorte la première. Tous les êtres sont-ils formés sur un même type, disons plus, sur une même souche ? L'animal dérive-t-il de la plante, et l'homme lui-même vient-il d'un animal qui le précède ? On n'a point hésité à le dire, à l'enseigner, et l'on peut se rappeler tout le bruit qu'à fait récemment même, et dans nos jours préoccupés de tant d'autres sujets, la question des générations spontanées. Tout est simple dans ce premier et vulgaire système. Avec une nébuleuse on crée le monde, ou plutôt le monde se crée lui même et tout seul. La chose est promptement dite et promptement faite. *fiat nox, et nox facta est.* Mais quand et comment le monde a-t-il commencé à se créer, quand et comment le premier élément de la vie a-t-il apparu sur le globe ? Pour éluder la réponse, on a dit : Le monde a toujours existé, et de la sorte l esprit a eu sa borne.

Tout est erreur dans ce système, parce que le principe sur lequel il repose est une erreur. Dans le règne vivant, il n'est pas un être, c'est-à-dire une espèce créée qui ne soit à elle-même son type ou sa souche propre. En deux mots, car il faut ici courir au but, l'homme ne vient point d'un singe, et le singe ne vient pas d'un animal inférieur.

L'anatomie le prouve. On a dit, et nous citerons particulièrement Lamark et Tiedemann, on a dit que le système nerveux se développait parallèlement, ou d'une manière uniforme, dans la série animale ; que le cerveau des espèces supérieures répétait, reproduisait, en le perfectionnant, le cerveau des espèces subalternes ; que dans les évolutions diverses du fœtus humain, on retrouvait selon les mois, les semaines, les jours, les heures peut-être, l'état fixe ou permanent conservé dans toutes les espèces inférieures.

Erreur, erreur matérielle. Pour ne prendre qu'un exemple entre cent, le cerveau des primates ne se développe pas dans le même ordre

que celui de l'homme. Dans l'homme, les parties essentielles ou les plus nobles, les lobes cérébraux et les lobes cérébelleux, apparaissent les premiers, et leur développement suit une progression toujours ascendante. Dans la série des singes, ce sont les parties de valeur moindre, les vermis qui préexistent aux lobes et qui jusqu'à la fin gardent une prédominance fixe. A aucune époque, la protubérance annulaire chez l'homme n'est semblable à celle des singes inférieurs. Les hémisphères cérébraux se développent du côté frontal chez l'homme, du côté occipital chez les singes. Qu'on me permette l'expression dit Gratiolet, chez l'homme, l'alphabet est récité d'alpha en oméga; chez le singe, d'oméga en alpha. Dans le fœtus, en un mot, l'homme futur se devine; il est en germe, en puissance, dès les premiers rudiments formés de son cerveau. Dans le singe, il n'y a jamais qu'un singe, et nul animal n'échappe à son type.

Qu'on suppose, et le fait s'est réalisé et se réalise trop souvent, qu'on suppose un arrêt soudain dans le développement d'un cerveau du type humain. Ce type changera-t-il? L'être dégradé, l'être-monstre sera-t-il, deviendra-t-il soit un singe, soit un animal inférieur quelconque? Non, jamais, malgré des croyances vulgaires à ce sujet. L'être dégradé, s'il vit, sera ce que l'on a nommé un microcéphale. Il sera reduit à un degré de développement inférieur, mais il aura conservé le caractère de son type, il sera un être humain. Exemple: le fameux Nicolas Ferry, dit Bébé, nain du roi de Lorraine Stanislas; la Vénus hottentote dont les formes étaient bien proportionnées et presque élégantes; les deux prétendus Astèques qu'on a montrés à Paris et promenés en Europe il y a quelques années, et d'autres qu'on a vus dans nos hôpitaux, si ce n'est dans nos rues. Tous ces petits êtres ont été des hommes en miniature; ils n'ont pas manqué d'une certaine intelligence; ils ont parlé une langue humaine, celle de leurs parents. Or que l'on fasse parler les singes, qui pourtant ont les deux lobes cérébraux antérieurs, droit et gauche, dans lesquels les anatomo-pathologistes ont placé le siége du *langage articulé!*

Autre thèse trop accréditée: Pour les anatomistes, pour le plus grand nombre du moins, les fonctions sont dans les organes, et la valeur du cerveau, en particulier, est dans sa masse ou dans son poids. Quel principe! la matière est donc tout et la forme et l'arrangement des atomes ne sont donc rien? Cependant cette forme et cet arrangement atomique, quels rôles ils remplissent dans la matière purement inerte!

On a donc pesé et l'on pèse ou l'on mesure journellement les cerveaux et les crânes, pour en déduire en chiffres la valeur morale et intellectuelle. Le cerveau de Cuvier pesait 1,829 grammes (500 grammes de plus que la moyenne); le cerveau de lord Byron 1,807 grammes; celui du duc de Morny... Assez! Descartes avait une petite tête et, par conséquent, un petit cerveau, et il est auteur du *Discours sur la méthode* et des *Principes de Philosophie.* Sur le sujet qu'il a traité avec une grande supériorité et une grande autorité, nous aimons à entendre Gratiolet s'écrier: "Pauvres gens, qui, s'ils le pouvaient, pèseraient dans leur balance Paris et Londres, Vienne et Constantinople, Saint-Pétersbourg et Berlin, et d'une égalité de poids, si elle existait, conclu-

raient à la similitude des langues, des caractères, des industries ! " Et dans un autre lieu (*Bulletin de la société d'anthropologie*), le spirituel écrivain ajoute : " Quel dommage que la méthode des pesées soit incertaine et par conséquent stérile ! Grâce à des moyennes faciles à établir, le génie lui-même subirait la loi des classifications numériques. Nous aurions des intelligences de 1,000 grammes, de 1,500 grammes, de 1,900 grammes..."

Ce n'est pas tout, et la logique oblige le système à ne pas s'arrêter. Il y a diverses fonctions ou facultés dans l'entendement humain ; il faut, pour les anatomo-pathologistes, que chacune d'elles ait son organe, disons-le avec la langue vulgaire, *sa bosse* dans les centres nerveux ou l'encéphale. Et l'on sait les divisions faites sur le crâne, pour reconnaître soixante et quelques protubérances, siéges d'autant de facultés distinctes.

Et l'on ira jusqu'aux dernières limites, soyez-en-sûrs. Il se trouvera des partisans outrés de la doctrine, pour proposer de modifier, par des *déformations* en tel ou tel sens, les cerveaux qui ne se développeront pas selon les conditions les plus heureuses ou les mieux appréciées. On nous ramènera ainsi jusqu'aux pratiques de ces sauvages qui, selon qu'ils veulent faire de leurs enfants des hommes de guerre ou de conseil, leur aplatissent, leur écrasent le front ou l'occiput, ou bien même, en signe de plus de dignité, leur relèvent en pointe le sommet de la tête. Ce mode d'éducation serait emprunté à l'Australie ou à l'île de los Sacrificios. Et voilà le progrès ! Gratiolet, traitant sérieusement la question très-sérieusement posée, a dit à ses adversaires : " Certains sauvages aplatissent le front de leurs guerriers et l'occiput de leurs sénateurs, soit ; mais en cela ont-ils un but philosophique ? Non, sans doute, c'est pour eux une simple question d'*uniforme*. Voulez-vous rendre deux jumeaux pareils, Sosies l'un de l'autre, aussi différents que possible ? préparez l'un pour Saint-Cyr, l'autre pour Saint-Sulpice ; il ne sera pas nécessaire de leur déformer la tête."

Elevons-nous, le sujet nous l'impose. Dans la dernière partie de son ouvrage, Gratiolet traite DE L'INTELLIGENCE, et, en tête d'un premier chapitre, il écrit ce titre : *de l'Ame.* Mais qu'est-ce que l'âme ? ont dit les anatomo-physiologistes. *Quid autem sit anima ? Nondum inter philosophos convenit, nec unquam fortasse conveniet.* La définition de Gratiolet est simple : " On appelle *matière* la substance qui se manifeste dans l'étendue par un certain ensemble de propriétés générales, ensemble qu'on désigne sous le nom de *corps ;* on appelle *âme* la subtance qui se manifeste dans la pensée par la pensée."

A ces mots, nous avons entendu comme un murmure dans le sein d'une société savante, et voici ce que nous lisons dans ses bulletins ;

" Les idées exposées par M. Gratiolet sont de deux ordres : les unes scientifiques, les autres métaphysiques. Ces dernières sont un péril et un écueil. Elles sont entièrement étrangères à la science.... C'est pourquoi je vous demande de leur interdire votre tribune."

Est-il vrai, et faut-il en croire ses oreilles et ses yeux ? Voilà où aboutissent les libres penseurs ! Au nom de la science et de la liberté, ils interdisent la parole... à qui ? A un savant de premier ordre, leur collègue.

Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitants des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissants, fureurs bizarres!
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le Dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Arrêtons-nous, que pourrions-nous ajouter? Hélas! oui, la voix du savant est étouffée, mais cette fois par la mort. La jeunesse, une jeunesse d'élite, n'ira plus la chercher sous les voûtes éloquentes de la Sorbonne. Oh! le malheur est grand. C'est par la parole qu'on appelle, c'est par la parole qu'on persuade. Mais Dieu ne retire pas à la fois ses dons. Gratiolet a laissé d'impérissables écrits, tablettes d'airain sur lesquelles il a buriné des vérités d'un ordre éternel. Ce sont là de ces services que sur la terre la gloire seule peut payer: la gloire ne sera pas ingrate. La gloire est ce qu'il y a de plus beau et de plus élevé sur la terre; mais les chrétiens comme Gratiolet regardent encore plus haut.

CH. FLANDIN.

Fin.

# LES ÉTUDES DE L'AGE MUR.

(Voir page 295.)

Mgr d'Orléans n'exclut certainement pas la vie active. Il aime que l'homme riche, comme Booz, veille lui-même à la culture de son champ. Il aime que l'homme de la ville, transporté au milieu des paysans, soit leur aide, leur conseiller, se mêle de leurs affaires, et, s'il se peut, des affaires si négligées de leurs âmes. Il aime que l'on participe à la vie de ce qui vous entoure ou plutôt (car cette vie est en général bien éteinte) que l'on cherche à ranimer cette vie; qu'on le fasse, non par un calcul d'ambition, calcul qui serait bien souvent trompé, mais par le goût du bien et le sentiment du devoir. Il aime surtout que, par l'exemple, les incitations, les services rendus, on réveille dans ces pauvres âmes la conscience si profondément endormie, qu'on éclaire leur raison d'autant plus égarée qu'elle est plus orgueilleuse, qu'on arrive enfin à semer dans ces cœurs les germes de foi qui n'y ont pas encore pénétré. Comme la vie de la campagne, si matérielle pour les hommes, si ennuyeuse pour les femmes, serait pleine pour nous tous, si nous prenions la peine de suivre, surtout dès notre jeunesse, les conseils de l'éminent prélat! Une mairie de village, conduite avec zèle, avec cœur, avec dévouement, suffirait à remplir une vie; non-seulement je comprends qu'elle suffise, mais je comprends qu'elle effraye.

Et, de plus, à la campagne, à la ville, partout, il y a la charité. Lorsqu'à la charité de son argent on ajoute la charité de sa personne, on ne rencontre plus de limite, et l'activité la plus ardente trouvera toujours à se satisfaire. Les carrières actives ne manquent

donc pas, même à ceux qui, selon l'expression vulgaire, n'ont pas de carrière.

Mgr l'évêque d'Orléans ne l'ignore point, et je ne fais guère que répéter ici ce qu'il a dit en plusieurs endroits de ses ouvrages ou dans celui même que nous lisons. Il ne l'ignore pas. Mais aujourd'hui c'est de l'activité intellectuelle qu'il vient nous entretenir. Il la veut pour ceux à qui l'activité extérieure ne plaît pas ou n'est pas possible ; il la veut même, si je ne me trompe, pour ceux à qui l'activité ne manque point ; il la veut pour tous, dans une certaine mesure, si pleine que soit la vie, si vive que soit l'activité extérieure, si réels que soient les services rendus. Il ne veut pas que la flamme de l'esprit s'éteigne : on a été au collége, et il ne faut pas qu'on y ait été en vain. On est homme intelligent, il ne faut pas qu'on sèvre son intelligence de tout retour sur elle-même et de tout travail intérieur. On va, on vient, on s'agite, on parle, on pense, on fait du bien : ce n'est pas assez, il faut qu'on lise. Ce n'est pas assez, il faut qu'on étudie. C'est bien là, je crois sa pensée.

N'est-elle pas un peu dure ? N'est-ce pas beaucoup demander, à celui qui s'épuise pour le bien, pour la conduite des affaires de son village et des affaires de la charité, que de lui ordonner encore, par-dessus le marché, non pas la lecture reposante et facile qui se prend sur un canapé, alternativement avec le sommeil ; mais la lecture éveillée, avec un esprit debout et actif, la lecture studieuse, la lecture qui tient le crayon à la main, la lecture qui a trois heures au moins devant elle, et trois heures de la matinée (l'heure des ouvriers, du garde et du régisseur !) Je me demande si ce n'est pas exiger trop, et si le dévouement du corps et de l'âme, le dévouement de la charité et le dévouement du prosélytisme, n'est pas bien suffisant, et si l'intelligence n'est pas tenue suffisamment en éveil par ce labeur extérieur où les jambes sont pour beaucoup, où le cœur surtout est pour beaucoup, mais où l'esprit a bien sa part. .

Je me le demande ; et il me vient à la pensée cette réponse : Non, la charité et l'intelligence, le dévouement et l'intelligence ne sont pas ennemis. Quand un homme est oisif, pleinement oisif, égoïstement oisif, lui conseiller le travail intellectuel est un bon conseil, mais un conseil qui sera le plus souvent perdu. Cette âme est trop torpide ; l'oisiveté du corps, ou une activité toute brutale l'ont trop énervée ; elle ne veut pas, elle ne peut pas. Les choses de l'intelligence sont trop hautes pour elle ; elle n'en a ni la perception ni le goût. Quand au contraire un homme s'est fait une vie noblement et généreusement active, qu'il vit avec des frères et pour ses frères, qu'il rafraîchit son âme au labeur des champs ou qu'il fatigue son corps aux travaux de la charité ; parlez lui des travaux de l'intelligence et, quand même vous l'y trouveriez étranger jusqu'ici, vous ne serez pas pour cela mal venu. Je comparerais volontiers cette vie noblement active à une course faite le matin au grand air, qui détend nos membres, rafraîchit notre cerveau, égaye notre être, et, loin de nous rendre impropre au travail du cabinet, nous y prépare. A cette vie-là, le cœur s'est élargi, le sens s'est élevé, le regard de l'âme est devenu plus pénétrant et plus noble ; c'est là une bonne hygiène pour l'intelligence, une meilleure atmosphère même que celle d'un collége ou celle d'un cabinet d'étude dans laquelle il y a tant de

miasmes d'égoïsme et d'amour-propre. Et ne vous y trompez pas, cet homme qui vous semble uniquement voué à la vie active, lorsque cette vie active est prise franchement, chétiennement, joyeusement, charitablement, est plus intellectuel que vous ne le croyez. Aux heures du chez soi, il ne craindra pas un livre, il ne craindra pas un livre sérieux; les grandes choses et les bonnes choses se touchent toujours par quelque bout. La vie de campagne chrétiennement acceptée, la vie de charité dans les villes, ne sont pas ennemies des préoccupations de l'intelligence ; loin de les repousser elles les appellent. Elles éclairent l'âme parce qu'elles l'ennoblissent.

Disons-le donc avec le savant prélat, la lecture, l'étude même dans un cercle plus ou moins étendu, dans une mesure plus ou moins grande, ne sont de trop nulle part, et ne sont impossibles nulle part. Nous avons remarqué (et je crois que l'expérience en est journalière) que l'étude libre et volontaire est compatible avec les occupations forcées, et plutôt appelée que repoussée. Nous ne pensons pas non plus qu'une vie active et chrétienne puisse jamais être complétement exclusive de toute sérieuse excursion vers ce que j'appellerai les abords de la foi, c'est-à-dire la philosophie, l'histoire, la science. A plus forte raison, lorsque l'activité extérieure fait défaut, et qu'en même temps l'âme n'est pas engourdie (ce qui ne saurait arriver à un chrétien), l'étude est possible, utile, nécessaire, impérieusement exigée si on ne veut se perdre par l'oisiveté. Je n'oserai garantir au vénérable écrivain, que toujours, dans toutes les positions, dans les chemins même les plus encombrés de la vie, le *minimum* des trois heures d'étude, sous clef et le crayon à la main, lui sera fidèlement donné. Je sais bien des gens de lettres par état qui s'effrayeraient de payer ce *minimum*. Mais du moins on fera ce qu'on pourra. L'illustre prélat s'exagère peut-être la puissance de l'activité humaine. Vivre à la fois de la vie active et de la vie intellectuelle, pousser l'une et l'autre au plus haut degré, donner en même temps toute son âme à Dieu, toute sa force à l'Eglise, tout son cœur à ses frères, tout son esprit aux lettres ; il faut que la pauvre humanité le lui confesse humblement, c'est ce qu'elle ne sait pas toujours faire. Elle a de beaux et de grands modèles sous les yeux ; il faut que ces modèles lui permettent de ne les imiter que de loin.

Maintenant, que nous reconnaissons la nécessité de l'étude, quels sont les objets d'études qui nous sont proposés ? Ils sont traités au long dans ce volume ; disons un mot sur chacun, si toutefois notre ignorance nous donne sur chacun un mot à dire.

La littérature d'abord.—L'auteur distingue ici la littérature ancienne, la littérature française, la littérature étrangère. Réunissons le tout, et comme nous allons dans un moment mettre à part la philosophie, l'histoire, les sciences, disons pour nous servir d'un mot moins vague que le mot de littérature : l'éloquence et les œuvres d'imagination.

Sur l'éloquence, j'ai peu de chose à dire : seulement, y a-t-il, après l'éloquence religieuse, une autre éloquence qui puisse être un objet d'étude approfondie ? L'éloquence religieuse a cela d'admirable qu'avec une variété infinie de langage, de formes, de style, d'idées même (car variété n'est pas contradic-

tion), elle repose sur un fonds de vérités éternelles, sur un intérêt des âmes qui est toujours et partout le même. Quoique prêchant dans une autre langue, avec d'autres mœurs, et, à certains égards, sous l'influence d'autres idées, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze prêchent pour nous ; nous pourrions nous agenouiller au pied de leur chaire comme nous l'eussions fait après un sermon de Bossuet. L'éloquence politique n'a pas le même avantage. Elle parle sur des questions, elle s'adresse à des intérêts, elle évoque des sentiments qui ne sont plus les nôtres pour peu qu'une période de quelques vingt ans nous sépare d'elle. Quand sa date est très-ancienne, elle a du moins l'intérêt de l'histoire ; nous lisons Cicéron et Démosthène surtout pour l'histoire. Mais, quoique la Restauration soit encore bien près de nous, bien mêlée à nos idées et à nos souvenirs, qui aurait la patience de lire un recueil de discours politiques prononcés au temps de la Restauration ?

Viennent les œuvres d'imagination. Ici le docte prélat devient sévère, je ne dis pas seulement pour ce qu'il appelle la littérature corruptrice (à cet égard, qui ne ferait écho à sa sévérité ?), mais pour la littérature de pur délassement. Il lui fait la part bien petite, et dans le catalogue de la bibliothèque qu'il nous offre, la poésie (car je ne veux parler que d'elle) est réduite à un bien faible contingent. Je n'ose pas me plaindre : je n'ai qu'un amour platonique pour la poésie, comme j'ai une faiblesse platonique pour le roman. S'il y a ici un jugement moral de l'évêque, je me soumets ; s'il n'y a qu'une critique du censeur littéraire, j'ose réclamer.

Le savant prélat aime les grands écrivains de l'antiquité ; il les comprend admirablement, il en parle avec une satisfaction qui est encore chez lui un sentiment chrétien ; car ce qu'il aime surtout en eux, ce sont des idées, des notions morales, des sentiments chrétiens d'avance, des pressentiments en quelque sorte du christianisme, inspirés aux sages et mêmes aux poëtes de l'antiquité, comme les saints Pères ne craignaient pas de le dire, par ce Logos éternel qui "éclaire chaque homme venant en ce monde." Il aime, plus encore peut-être que les anciens, les grands écrivains et, pour rester dans le sujet qui nous occupe, les grands poëtes du siècle de Louis XIV. Qui ne partage cette admiration ? et qui la partage plus que moi ? Mais n'y a-t-il que cela au monde ? Le moyen âge, l'Europe moderne, la France d'avant Louis XIV, et la France d'après Louis XIV n'ont-il rien produit ?

Pour ma part, plus ami et plus admirateur des lettres, que je n'en suis juge systématique, j'avoue que mes admirations ne sont pas exclusives. Je crois peu aux systèmes littéraires, aux formes exclusivement imposées, pour tout dire en un mot, aux règles. S'il fallait admettre qu'une certaine forme classique donnée par les Grecs, reproduite par les Romains, reproduite après eux par les écrivains du dix-septième siècle est le moule invariable du beau littéraire, il faudrait alors désespérer de l'avenir. Car quelque admirables que soient les œuvres classiques et si parfaitement vivantes qu'elles subsistent, le moule qui les a faites est brisé, et on n'en refera point de pareilles.

J'ose dire, au contraire, que, dans une mesure plus ou moins grande, le génie est toujours novateur. Michel-Ange disait avec une naïveté qui n'est qu'apparente : " Celui qui marche derrière ne

peut pas aller devant." Celui qui ne fait qu'imiter restera toujours inférieur à son modèle. Copiez-nous Racine et Virgile et vous serez mille fois au-dessous de Virgile et de Racine. Faites un pastiche d'après Frà Angelico et vous n'imiterez de Frà Angelico que les défauts. Calquez servilement Raphaël et vous serez moindre que le dernier des disciples indépendants de Raphaël. Le génie, lui, est bien un disciple, mais un disciple indépendant ; il peut connaître l'antiquité, et quand il la connaît, il l'aime, il l'admire, il l'étudie ; mais il ne la copie pas. S'il n'introduisait dans l'art quelque élément nouveau, il ne serait pas le génie. Virgile était un *romantique* de son temps, comme M. de Lamartine est devenu maintenant un *classique* de notre siècle (lisez les épîtres d'Horace et vous verrez comme la littérature du temps d'Auguste osait s'insurger contre la littérature sa devancière). Si Racine n'eût fait que traduire Sophocle et Euripide, s'il n'eût introduit dans l'art des pensées, des ressources, des sentiments inconnus avant lui, que serait Racine ? Où sont les modèles de Corneille ?

Je suis peut-être séduit par les admirations de ma jeunesse ; mais je garde un faible pour cette pléïade poétique de la Restauration qui, introduite par M. de Chateaubriand, ramenait après lui dans la poésie, le sentiment chrétien et les sujets chrétiens, si rarement touchés au dix-huitième et même au dix-septième siècle. Ce qui a suivi, je le sais ; mais les maîtres ne sont pas responsables des disciples qui les abandonnent, et la littérature d'avant 1830 n'est pas responsable de la triste et passagère littérature qui a été le fruit immédiat de la révolution de 1830. En tout, quand l'âme aura besoin de poésie (et il ne faut pas inutilement contrarier ce besoin ; il est assez rare de notre temps), elle ira de ce côté-là. L'imagination est une folle, je le sais bien : mais à cette folle du logis il faut bien sa cellule, et si nous fermons la porte pour qu'elle ne s'échappe pas, ne la laisserons-nous pas du moins regarder par la fenêtre ?

Pour parler maintenant des choses tout à fait sérieuses, parlons du droit. Car avec cette pensée infatigable qui plane sur toute chose, Mgr l'évêque d'Orléans embrasse toutes les études, connaît la valeur de chacune, encourage celui qui est tenté de s'y livrer, l'ennoblit à ses yeux pour qu'il y pénètre et en remplisse le vide de sa vie. Cette étude du droit qui semble si sèche, si dépourvue non-seulement de poésie, mais de philosophie, non-seulement de charme, mais de grandeur, il la montre bien plus élevée, bien plus digne, bien plus en rapport avec les hautes facultés de l'âme que ne le croient d'ordinaire ceux qui l'ignorent et surtout ceux qui la pratiquent. C'est bien pour lui, comme pour le jurisconsulte romain, " la science des choses divines et humaines ;" c'est-à-dire une science qui a son fondement dans la loi divine et qui est tout au plus interprêtée et développée (quand elle n'est pas faussée) par les lois humaines. Les hommes ne font pas le droit ; ils le déclarent, ils le disent (comme l'expriment si bien les Romains, *jus dicere*), ils le déterminent sur les points que la loi primordiale laissait nécessairement dans le vague. S'ils le déclarent à faux et s'ils le déterminent d'une façon contraire à son essence, tant pis pour eux ! Ce qu'ils font n'est plus le droit. Voilà sur quels principes repose la philosophie, je dirai presque, la poésie du droit.

Philosophiquement parlant, le droit peut donc donner lieu à une grande étude; et historiquement aussi, elle peut donner lieu à une étude parallèle, non moins digne d'intérêt. Dieu est l'auteur de toute justice; il en a mis le sentiment dans nos cœurs, la notion dans nos intelligences. Obéissons à ce sentiment, poursuivons l'application de cette notion dans les mille circonstances différentes que peut produire la diversité des relations humaines, et nous arriverons, rien que par la logique de notre esprit et par l'équité de notre cœur, à construire une législation toute entière et une législation la plus parfaite de toutes (je parle ici du droit civil et du droit des gens; le reste n'est qu'une institution sociale, humaine et arbitraire, et ne mérite pas l'appellation de droit). Voilà la philosophie du droit.

Mais cette législation évidemment manquera de précision sur certaines choses. Il y a bien des points que le bon sens et l'équité naturelle n'indiquent que d'une manière vague et générale; ils *ne mettent pas les points sur les I;* ils ne chiffrent pas. Ici donc l'intervention du pouvoir politique est légitime pour déterminer d'une façon précise ce que la loi naturelle n'indique que d'une manière générale. Malheureusement, les pouvoirs politiques sont allés bien plus loin, et, au lieu simplement de déterminer le droit, ils ont eu la prétention impie de le faire, de se constituer source de toute justice, et, en prétendant faire le droit, ils l'ont faussé. Il y a eu ainsi sur la surface du monde une diversité infinie d'institutions sociales, variant selon les temps, les lieux, les climats, les mœurs, les influences politiques, et s'éloignant plus ou moins, mais presque toujours s'éloignant jusqu'à ce point où l'iniquité commence, de ce type primordial que Dieu a écrit dans notre cœur et dans notre raison quand il a mis dans l'un le sentiment, dans l'autre la notion du juste. Etudier ces différences, suivre leurs phases, c'est faire l'histoire du droit.

On rencontrera par conséquent dans toutes les législations un double élément, l'un primordial, universel, perpétuel, conforme à l'équité divine et à la loi naturelle, que l'on appellera, si l'on veut, l'élément philosophique; un autre historique, local, national, temporaire, arbitraire, introduit par le pouvoir ou par les mœurs. La lutte de l'un contre l'autre constitue les phases de la science juridique. Plus les peuples sont barbares ou pervertis, plus l'élément historique domine dans leur législation; plus les peuples se civilisent, de la vraie et légitime civilisation, plus l'élément philosophique, on pourrait dire divin, reprend la place qui lui appartenait. Ce progrès est celui qui a signalé la marche de la jurisprudence romaine depuis les Douze Tables jusqu'à Justinien; c'est celui qui s'est montré dès les premiers siècles du moyen âge par le rapprochement, plus intime de siècle en siècle, qui s'effectuait entre les coutumes germaniques, le droit de l'ancienne Rome et le droit de l'Eglise qui les unissait en les perfectionnant. Si l'on pouvait espérer de voir encore des siècles de vraie civilisation, on verrait la législation civile de tous les peuples, sauf des différences tenant à certaines conditions partielles et locales, arriver à l'unité dans la vérité et l'équité. La partie arbitraire et humaine des législations diminuerait chaque jour; la partie primordiale et divine tiendrait chaque jour plus de place. Voilà

quelles études dans le passé, quels vœux pour l'avenir peuvent germer dans ce sol, en apparence si aride, de la science juridique.

On ne s'attend pas sans doute que je reprenne l'une après l'autre toutes les branches de la science universelle que parcourt Mgr d'Orléans, les éclairant et les ennoblissant toutes par ce coup d'œil du philosophe chrétien qui sait tout apprécier et par cet enthousiasme du bien, du vrai et du beau qui sait le démêler partout où il se trouve. On ne saurait trop le dire, il n'y a pas une étude, il n'y a pas une science à dédaigner, parce qu'il n'y en a pas une qui ne soit ou un reflet de la beauté ou un fragment de la vérité divine; il n'y a pas de science qui ne soit divine ni d'art qui ne soit divin, en ce sens du moins que c'est toujours ou une loi de Dieu que l'on apprend à connaître, ou une œuvre de Dieu que l'on étudie, ou une aspiration à la splendeur divine que l'on essaye de réaliser. Mgr d'Orléans le sait admirablement, et il faut lui rendre cette justice, qui n'est due qu'à un bien petit nombre d'hommes, que jamais l'étude spéciale d'une branche des connaissances humaines ne le rendit injuste ou dédaigneux pour les autres. Il les apprécie toutes, parce qu'il connaît, qu'il aime et qu'il adore ce centre suprême vers lequel toutes les sciences convergent et dans lequel toutes se font une.

Je ne parlerai donc ni de l'esthétique, ni de l'histoire, ni de la science positive, à chacune desquelles Mgr d'Orléans sait faire sa place, rendre sa noblesse, restituer le pouvoir qui lui appartient de remplir honorablement et dignement les loisirs d'un homme de bien. Je n'ai voulu m'arrêter que sur deux points, l'un sur lequel j'avais quelques réserves à faire, l'autre sur leqùel quelques aperçus utiles, à ce qu'il me paraissait, pouvaient être ajoutés à l'appréciation déjà si haute et si encourageante du docte prélat. Le suivre dans toute l'étendue de la carrière qu'il parcourt, là où je n'ai rien a contredire ni rien à ajouter, serait abuser de la patience du lecteur.

Un mot seulement sur un petit traité à part qui termine ce volume.

Contre les incitations de Mgr d'Orléans à l'étude, adressées aux laïques, aux gens du monde, aux pères de familles, il y avait, je ne dirai pas une objection, mais un obstacle et un grand obstacle. Celui qui est marié est divisé, dit saint Paul. Il ne peut pas être tout entier à Dieu ; à plus forte raison, il ne peut pas être tout entier à l'étude. Dans cette maison que vous voulez ennoblir par le travail intellectuel, à côté de ce cabinet d'études que vous voulez fermer avec tant de verroux. il y a une puissance pour laquelle il ne doit pas y avoir de secrets et contre laquelle il ne peut pas y avoir de serrures. Si cette puissance devient jalouse de la science, si la vue des livres lui cause de l'ennui, si les heures de travail ne lui semblent pas respectables comme elles devraient l'être, l'étude deviendra bien difficile. Il y a là un puissant ennemi, et un ennemi intime que l'on ne peut pas bannir, que l'on aura grand'peine à combattre.

Que fait ici le défenseur du travail intellectuel ? Il ne combat pas cet ennemi, il le convertit. Il ne prêche pas le futur étudiant contre le mauvais génie qui lui déconseillerait l'étude ; mais il s'adresse à ce mauvais génie, et il en fait un bon génie qui conseillera l'étude. En un mot, non-seulement il parle a la femme de cet ennui très-réel qu'il y a à avoir

un mari qui ne fait rien, rien du tout, absolument rien ; et combien de femmes n'ont-elles pas éprouvé cet ennui ? Mais il va plus loin : il persuade à la femme d'étudier elle-même, il veut qu'elle s'instruise en même temps que son mari s'instruira. Les heures d'étude de l'un respecteront dès lors les heures d'étude de l'autre. Au lieu d'un ennemi, Mgr d'Orléans se donne un auxiliaire ; au lieu d'un mauvais conseil, il fait naître un bon exemple.

C'est là un trait d'esprit et d'habileté infinie ; car, à vrai dire, la prédication de l'étude doit rencontrer beaucoup moins d'obstacles chez les femmes que chez les hommes. Le temps d'éducation pour la femme est plus court qu'il n'est pour l'homme. D'abord parce que pour elle la vie commence de meilleure heure, ensuite parce que, à situation égale, son intelligence est plus prompte et plus vive. Elle n'arrive pas à la vie du monde fatiguée par quinze années d'études scolaires ou d'études scientifiques. Elle n'a pas, comme le grand dauphin, le dégoût des livres né de l'excès. Dans la jeunesse, elle est, à âge égal, plus mûre de raison et d'expérience du monde ; et cependant, à âge égal, elle a une fraîcheur d'esprit bien plus grande. Elle est, on peut le dire, pour les choses de l'esprit, en même temps et plus raisonnable et plus neuve. Dieu l'a faite, peut-être, moins intellectuelle, mais il l'a faite plus intelligente que nous.

En outre, il y a dans sa vie, plus encore que dans la nôtre, des vides à remplir. Sans parler des distractions regrettables ou coupables, l'homme donne de longues heures à l'exercice de la chasse, noble et salutaire distraction ; l'homme visite ses champs, inspecte ses charrues, cause avec ses laboureurs ou avec ses voisins, douce, sérieuse, patriarcale, utile, paternelle occupation. Pendant les heures qui correspondent à celles-là, la femme, si elle est à Paris, a les visites qui à la fin deviennent insipides : si elle est à la campagne, elle n'a rien. N'y a-t-il pas alors des moments, de longs moments, où les livres, ces causeurs tranquilles et discrets, quoique plus neufs et plus piquants parfois que les causeurs de salon, seront les bienvenus ? Le roman commence, mais le roman amènera peut-être après lui l'histoire, qui parfois y ressemble tant ; l'histoire amènera après elle autre chose, que sais-je, peut-être même l'économie politique.

Quand au cercle d'études que Mgr d'Orléans trace aux femmes, il est le même à peu de chose près que pour les hommes. Et pourquoi pas ? La littérature, c'est-à-dire les œuvres d'imagination sont faites pour elles comme pour nous ; moins dangereuses peut-être pour elles que pour nous, parce qu'un sens plus exquis les avertit davantage du point où il faut s'arrêter. La philosophie : pourquoi pas encore, quand la philosophie ne s'élève pas jusqu'à une métaphysique trop subtile, jusqu'à ce degré où les hommes eux-mêmes pourraient craindre de prendre leurs idées pour des réalités et leurs mots pour des idées ? Les arts et une certaine notion théorique des arts que je ne voudrais pas appeler du nom germanique et effrayant d'*esthétique :* cela va sans dire. Quant aux sciences, pourquoi pas les sciences naturelles ? Mgr d'Orléans va jusqu'à nommer le droit et l'économie politique, ou l'économie sociale, si on aime mieux ce nom. Je n'ose pas le suivre si loin ; mais je voudrais copier ici, une page de Fénelon sur l'ignorance prudente et

éclairée qu'il recommande aux femmes dans les affaires. Fénelon est souvent cité dans ce livre, et toujours cité avec bonheur. Les fragments de l'auteur du *Télémaque* se combinent merveilleusement bien avec les pensées de l'auteur de ce livre. Ce sont deux esprits pleins d'affinités l'un avec l'autre. Fénelon y ajoute seulement une certaine pointe d'homme du monde et d'homme de cour, merveilleuse en un sujet comme celui-ci, où il s'agit des hommes du monde plus encore que des choses de la science; je voudrais copier ici toutes les phrases que l'évêque d'Orléans emprunte à l'archevêque de Cambray; elles sont pleines de délicatesse et de grâce; il n'y aurait qu'un inconvénient à le faire: c'est qu'entraîné par la simulitude du langage, après avoir copié Fénelon, je copierais celui qui le cite.

Et enfin, Mgr Dupanloup parle pour la femme, de l'étude des langues, ce qui ne fait aucune difficulté, mais même de l'étude du latin. Et ici encore, je dis pourquoi pas? Pourquoi une chrétiene, distinguée, intelligente, ayant des loisirs, ne connaîtrait-elle pas la langue de l'Eglise? Je crois peu aux bachelières, aux femmes médecins et aux femmes avocats, par cette raison que ce sont-là moins des connaissances à acquérir que des professions à exercer, et des professions qui font quitter le foyer domestique; ne faut-il pas qu'au moins la mère reste au foyer? Mais la science modeste, sédentaire, propice au foyer domestique, qui au lieu d'éloigner des enfants rapproche d'eux, qui remplace le précepteur, ajourne le collége, cette science-là, pourquoi ne serait-elle pas le lot des femmes? Au fond il n'y a pas plus de pédantisme à lire dans l'original l'*Imitation* ou même Virgile que lire le Tasse ou Shakspeare. On ne serait ni moins femme ni moins mère de famille pour cela. Madame Dacier qu'on se représente comme un monstre tout hérissé de grec et de latin, et qui en effet, n'est pas amusante dans ce qu'elle écrit, était dans la vie privée, simple, modeste, familière, femme autant que personne, et causant très-bien chiffons avec celles qui aimaient à causer chiffons. Du reste, la chose est à moitié faite: à l'heure qu'il est, j'en suis sûr, grâce au livre de prières et à leur esprit naturel, les femmes du monde prises en masse savent peut-être la moitié autant de latin que les hommes du monde pris en masse. Depuis l'âge de vingt ans, les unes ont appris et les autres ont oublié.

En résumé, je ne souhaite pas aux femmes de notre siècle d'apprendre l'économie politique, l'algèbre et l'ontologie; Mgr d'Orléans ne le leur souhaite pas non plus: mais je leur souhaite à toutes, je vous souhaite à tous d'écouter Mgr d'Orléans. Aux unes comme aux autres, il demande beaucoup, je dois en prévenir mes lecteurs et mes lectrices, si j'en ai. Mais quand, ainsi que lui, en fait de zéle, de dévouement, de talent, de cœur, on donne beaucoup, on a le droit de demander beaucoup et on est accoutnmé à obtenir beaucoup.

Cte. de Champagny.

Fin.

# LES FETES DE NANCY.

(Voir page 329.)

Nancy, 17 juillet 1866, 9 h. du matin.

Jusqu'à ce jour, les fêtes nancéyennes ont ressemblé à toutes les solennités municipales : courses sur la terre et sur l'eau, bals et concerts, illuminations, feux d'artifice, rien n'a manqué; mais aujourd'hui est le grand jour, le jour d'un passé glorieux qui va revivre pour un instant...

Les cavalcades historiques sont de mode en ce siècle; presque toutes nos grandes villes de province ont eu les leurs... Mais Nancy va, dit on, surpaser tout ce qui s'est fait en ce genre; elle en a parfaitement les moyens et la volonte. Nous allons voir.

Quatre heures trois quarts.

Le cortége, dont la mise en marche était annoncée pour deux heures précises, sort en ce moment de la caserne Sainte-Catherine, où il avait son quartier général. La chaleur est accablante, mais cependant on a attendu sans trop d'impatience. Enfin, le voici : il défile dans l'ordre suivant:

D'abord deux héros d'armes et une fanfare de trompettes. Ensuite commencent les divers "groupes" représentant chaque epoque.

Le premier groupe s'ouvre par Lothaire, premier roi de Lorraine, et il comprend : Adalbert de Bouzonville, marchis et duc bénéficiaire de Lorraine; Gérard d'Alsace, premier duc héréditaire; Hadwige de Namur, sa femme; un page et Godefroy de Bouillon, roi de Jérusalem. Deux poursuivants d'armes précèdent la grande bannière du duché, ornée de l'aigle que l'empereur Frédéric-Barberousse permit au duc Mathieu Ier de porter dans ses armes. Puis, un chef à cheval, des cavaliers armés de piques, framées, francisques et épieux, et des Austrasiens à pied.

Dans le premier projet de *Cortége historique*, on faisait paraître tous les ducs, à partir de Gérard d'Alsace; mais il a fallu renoncer à ce projet, dont l'exécution présentait trop de difficultés; on en a seulement conservé le cadre.

Le second groupe est composé de Ferry III, duc de Lorraine, d'Henri III, comte de Bar, de Hugues comte de Lunéville, d'Albert, seigneur de Darney, et d'Errard de Ville, lieutenant-général du duché, suivis d'un chef à pied et de piétons armés de masses.

Dans le troisième groupe, dont la ville de Forbach a fait les frais, on remarque Raoul le Vaillant, duc de Lorraine, tué à Crécy, Marie de Blois, sa femme régente, Jean de Forbach, Arnold de Sierck, Thomas de Pfaffenhoffen, Jean de Blâmont, lieutenant-général du duché, Jean de Wisse, Jean d'Haussonville, sénéchal de Lorraine, Pierre de Beaufremont, commandeur de Saint Jean-du-Vieil-Aître.

Ce groupe est accompagné de la bannière aux armes simples de Lorraine, que les ducs portèrent à partir de Ferry Ier (1205). Des

cavaliers armés de piques, commandés par Warry de Fléville, chevalier, ferment la marche.

Quatrième grouge : l'attention se porte avec un vif intérêt sur ce groupe ; c'est celui de Jeanne Darc. Un corps de musique à cheval précède la bannière de Jeanne Darc, envoyée par la commune de Domremy. Cette bannière a été donnée, il y a trois ans, à la commune de Domremy, par la ville d'Orléans, en commémoration du 434e anniversaire de sa délivrance. Elle est en tout semblable à celle que l'héroïne s'était composée elle-même. Le fond est en moire blanche ; à la partie supérieure on voit, brodée en or et en soie bleue et rouge, émargeant de nuées, le Père éternel ; un arc-en-ciel est à ses pieds. Au-dessous se tiennent agenouillés, également sur une nue, deux anges affrontés, aux ailes repliées, dans l'attitude de la prière ; leurs vêtements, comme ceux du Père éternel, sont en or et en soie ; celui de gauche élève dans sa main une fleur de lis, l'autre tend ses deux mains jointes vers le Père éternel. Dans la partie inférieure de l'étendard sont brodées en or, sur la même ligne, les lettres I H S, anagramme du Christ, et les initiales du nom de la Sainte-Vierge.

Alors, et aux applaudissements universels, paraît Jeanne Darc elle-même, accompagnée de deux poursuivants d'armes, de gens d'armes, commandés par Robert de Baudricourt ; d'arbalétriers à pied, commandés par Jean de Gournay. Derrière elle viennent deux porte-bannières à cheval, avec l'oriflamme de France, qu'entourent huit varlets à cheval, et six chevaliers armés de pied en cap : le sire de Gaucourt, Jean de Lenoncourt, Gérard de Pulligny, Jean de Fénétrange, Ferry de Chambley, Simonin des Armoises.

Une acclamation magnifique n'a cessé de retentir durant tout le passage de ce groupe.

Le cinquième groupe comprenait Réné d'Anjou, roi de Provence, duc de Lorraine ; Isabelle de Lorraine, sa femme, régente ; Nicolas d'Anjou, marquis du Pont, Antoine, comte de Vaudémont, Jean de Ludres, sénéchal de Lorraine, Ferry de Savigny, maréchal de Barrois. La bannière aux armes de Lorraine, était écartelée d'Anjou et de Bar, et suivie d'un corps de hallebardiers.

Voici maintenant une autre gloire lorraine qui forme le sixième groupe c'est René II, le vainqueur de Charles le Téméraire ; autour de lui figurent les gentils-hommes qui se sont signalés dans la guerre contre le duc de Bourgogne : Gérard d'Avillers, Gratien d'Aguerre, Balthasard d'Haussonville, Jean VII, comte de Salm, maréchal de Lorraine, Vautrin de Nettancourt, Jean Wisse de Gerbéviller, Varin Doron de Bruyères (ce dernier personnage avait été envoyé par la ville même de Bruyères). Tout ce groupe marchait suivi de la grande bannière, avec l'image de l'Annonciation, portée à la bataille de Nancy, et se complétait par des pertuisanniers, commandés par Claude de Bauzemont, châtelain de Saint-Dié, et par des hommes d'armes à cheval, et des Suisses, armés d'épées à deux mains, commandés par Walther de Thann.

Septième groupe : il était formé du bon duc Antoine et de René de Bourbon, sa femme, suivis de quatre pages.

Après eux venaient les quatre grands chevaux de Lorraine, avec des pennons à leurs armes : ce sont, on le sait, Ligniville, Lenoncourt, du Châtelet et Haraucourt.

Ensuite figuraient Claude de Lorraine, premier duc de Guise ;

François de Lorraine, comte de Lambesc, tué à la bataille de Pavie; Ferry de Germiny, maréchal de Lorraine, tué à Agnadel; Réné de Beauvau-Craon, chambellan du duc Antoine, sénéchal de Barrois, et le sculpteur Ligier Richier, de Saint-Mihiel. Derrière eux flottait la bannière avec le bras armé, qu'accompagnait Louis de Stainville maréchal de Lorraine, des cavaliers armés de haches, et les quatre juges du tournoi de 1517: Humbert de Doncourt, Alophe de Beauvau, Claude de Fresneau et Jean de Stainville.

La marche était fermée par des hommes à cheval armés d'épées.

En tête du huitième groupe, les trompettes des archers de la garde formaient des fanfares. Puis apparaissait Charles III, dit le Grand, duc de Lorraine, et Claude de France, sa femme, avec deux pages.

On voyait ensuite: François de Lorraine, duc de Guise, défenseur de Metz; Henri le Balafré, duc de Guise, avec Henri d'Anglure son page; le duc de Mercœur, oncle de Charles III, commandant des armées européennes en Hongrie; Jean du Châtelet, maréchal de Lorraine; Jean Blaise de Mauléon, maréchal de Barrois, capitaine des gardes de Charles III, et Claude, baron de Vienne, colonel des archers de la garde. La bannière de ce groupe était aux armes pleines de Lorraine et se trouvait entourée d'archers de la garde, commandés par Claude Le Page, lieutenant, et de lansquenets.

Au neuvième groupe appartenait Charles IV, duc de Lorraine, et Henriette de Lorraine, princesse de Phalsbourg, sa sœur, accompagnée de trois pages.

Autour d'eux se pressaient le peintre Claude Gellée, dit le Lorrain, le gravéur Jacques Callot, le maréchal de Bassompierre, Elisée d'Haraucourt, gouverneur de Nancy; Henri de Raigecourt, grand-maître de l'artillerie; César d'Hoffelize, chambellan de Charles IV; Antoine de Choiseul d'Isches, gouverneur de la Motte en 1634; le colonel Cliquot, gouverneur de cette ville en 1642; Nicolas du Boys de Riocour, ambassadeur de Lorraine en Espagne; et, enfin, François Seurot, d'Amance, le fidèle et dévoué serviteur de Charles IV, qui aima mieux subir la question que livrer les secrets de son maître. Ce dernier, pour l'en récompenser, lui fit donner des lettres de noblesse.

Ce groupe avait un drapeau jaune, à la croix rouge, en cœur les armes simples de Lorraine, et était complété par des archers de la garde, commandés par Pierre de la Manoue, lieutenant, et des reîtres.

Les deux derniers groupes, le 10e et le 11e, se composaient; le premier, de Léopold, duc de Lorraine, accompagné du comte de Ligniville, maréchal de Loraine et Barrois, du marquis de Lenoncourt, grand écuyer, du comte de Couvonges, grand chambellan, de Maximilien du Hautoy, sénéchal de Lorraine, du comte de Tornielle, maréchal de Lorraine, de Jean-Ignace de Cléron, baron de Saffre et d'Haussonville, grand-maître de l'artillerie, et de Claude Charles, peintre et héraut d'armes.

Il était suivi de gardes à cheval, marchant sous le grand étendard de Lorraine, aux couleurs de Léopold.

Derrière lui des chevau-légers commandés par un lieutenant et des hallebardiers.

Le second, c'est-à-dire le onzième, était consacré à Stanislas, roi de Pologne, duc de Lorraine et de

Bar. Près de lui se trouvait le comte de Tinczinc, duc d'Ossolinski, grand-maître de la maison du roi ; le comte de Custine, grand écuyer ; le comte de Béthune, grand chambellan, et le chevalier de Boufflers, de l'Académie française.

Le groupe était guidé par le drapeau du régiment des "gardes de Stanislas", avec ses gardes à pied, sa musique à cheval et des "dragons de Stanislas".

Enfin, le long et splendide cortége se terminait par le char allégorique de la France attelé de six chevaux. C'était le symbole de la réunion qui se célébrait.

Un peloton de cavalerie fermait la marche entière.

Tout cet ensemble était merveilleux d'effet.

ADRIEN DE RIANCEY.

*P. S.* On évalue à près de 200,000 le nombre des étrangers aujourd'hui présents à Nancy. Le chemin de fer en amenait 70,000 par jour. FIN.

---

# NOS BONS PARISIENS.

Quel est ce conquérant, indomptable, superbe,
Qui renverse nos murs, les fauche comme l'herbe ?
Ce vainqueur, ce César, cet Attila nouveau,
C'est le maçon !... Il monte à l'assaut, et tout penche,
Croule... Il a pour armure une tunique blanche,
Il a pour glaive un lourd marteau

Chacun a son asile, et le pauvre et le riche :
Le lion a son antre, et le saint a sa niche ;
L'Arabe sous sa tente arrête son essor ;
Comme un léger hamac l'araignée a sa toile,
Nous n'aurons plus rien, nous, rien que la belle étoile
Qui nous offrira son toit d'or.

Si nous voulons rentrer au foyer de famille,
Comme le chérubin au seuil du Paradis,
Le terrible maçon nous dit : "Sortez, maudits !"
Faut-il vivre en oiseau sur l'arbre ou la charmille ?
Bonnes gens de Paris, victimes du maçon,
Enviez la tortue et le colimaçon,
Qui, du moins, gardent leur coquille.

Votre chambre est à jour... votre enfant, doux orgueil,
Avait là son berceau, votre aïeul son fauteuil ;
Tout votre cœur peupla ces ruines désertes !
Mais vos chers souvenirs partent sous le marteau,
Ils vont tous s'envoler, ainsi que des oiseaux
Lorsque leurs cages sont ouvertes.

Pourtant ce vieux Paris n'était pas l'arche sainte.
C'étaient de noirs sentiers, un étroit labyrinthe,
Où comme dans un bois, pour mieux porter leurs coups,
S'abritaient ces bandits *que nul pouvoir ne règle.*
Si l'on abat la branche où se posait un aigle,
On détruit le taillis où se cachaient les loups.

MME ANAIS SÉGALAS.

## 1620.

Mil six cent vingt ! C'était le temps des estocades,
Où l'on chantait à table en vidant les flacons ;
Le temps des Raffinés donnant des sérénades,
Et se battant sous les balcons ;

Le temps où l'on portait des poignards à coquille,
Des rapières sans fin et de grands feutres gris ;
Où, pour grossir la cour, les cadets de famille
S'en venaient enfants à Paris ;

Où l'on trempait son doigt d'eau bénite aux églises ;
Où l'on parlait Phébus, le soir, dans les salons ;
Où, pour faire dancer les belles Cydalises,
On appelait les violons ;...

Où, la cour, en chantant, s'en allait vers la Loire
Pour chasser à Chambord, dans les épais taillis ;
Où Voiture achevait la poétique histoire
De Zélide et d'Alcidalis !...

On savait manier un cheval à courbette,
De ces bons gros courtauds, vrais chevaux de fermiers ;
On savait ajuster un homme à l'escopette,
Monter à l'assaut des premiers !

Et cela se passait du temps de Louis Treize ;
Jamais pour les amis on n'avait de secret ;
On faisait dans Paris ses visites en chaise,
Et l'on soupait au cabaret.

Puis quand ce roi fut mort, quand Richelieu son maître
L'eut précédé là-bas dans le cercueil glacé,
La liberté vaincue un jour vint à renaître,
Et le joyeux présent chansonna le passé.

Que de bruit, que d'éclat que d'amour, que de fêtes !
Que de duels aux flambeaux, quelles ardeurs sans frein !
Par la ville en rumeur, que de fougueux poëtes
Cinglant de leurs pamphlets la peau de Mazarin !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le calme après le bruit,—le jour après l'aurore.
Le maître est là debout, au seuil de la maison ;
Le grand règne commence, et Versailles se dore
Aux rayons du soleil qui monte à l'horizon !

De MONTLAUR.

FIN DU 3e VOLUME.

# TABLE PAR SOMMAIRES

## DES MATIÈRES CONTENUE DANS LE TROISIÈME VOLUME.

### Sommaire des Nos. 33 et 34.



### Sommaire des Nos. 35 et 36.



### Sommaire des Nos. 37 et 38.

## Sommaire des Nos. 39 et 40.



## Sommaire des Nos. 41 et 42.



## Sommaire des Nos. 43 et 44.

## Sommaire des Nos. 45, 46, 47 et 48.



FIN DE LA TABLE PAR SOMMAIRE.



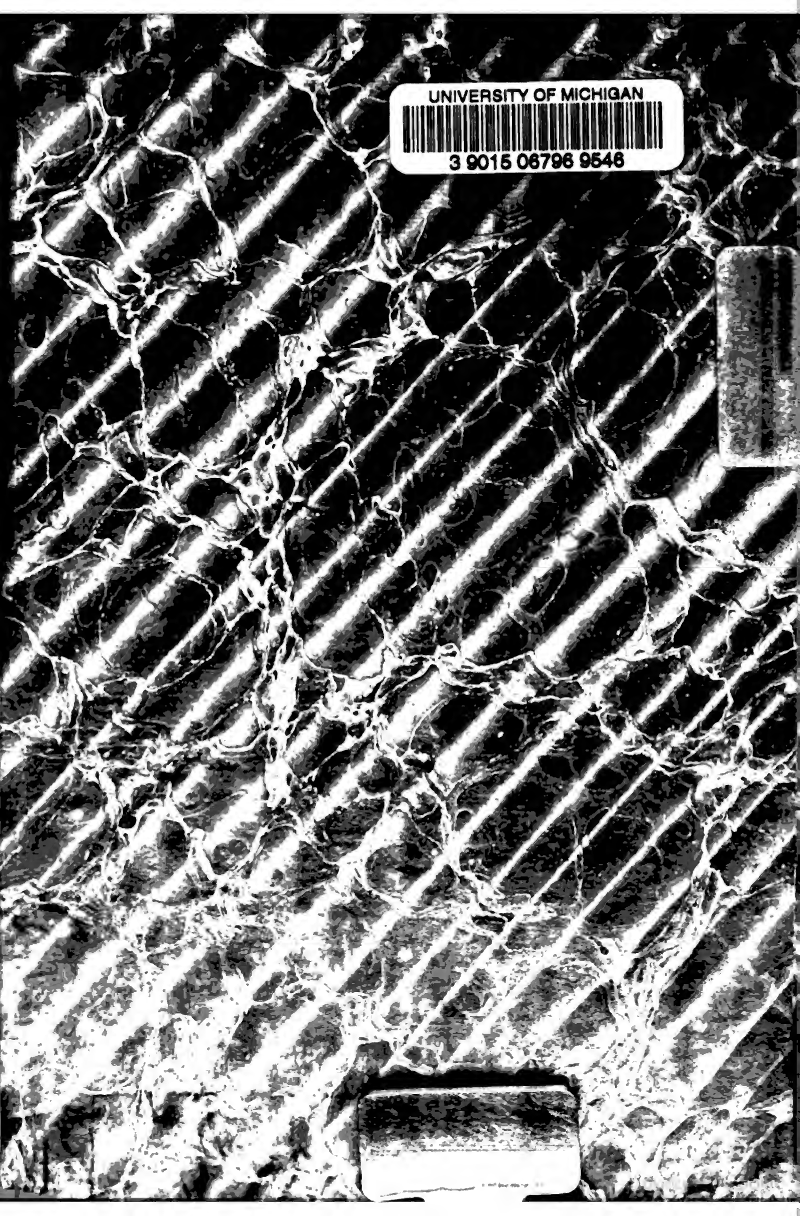
# TABLE ALPHABÉTIQUE

## DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.



FIN DE LA TABLE.




UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06796 9546

